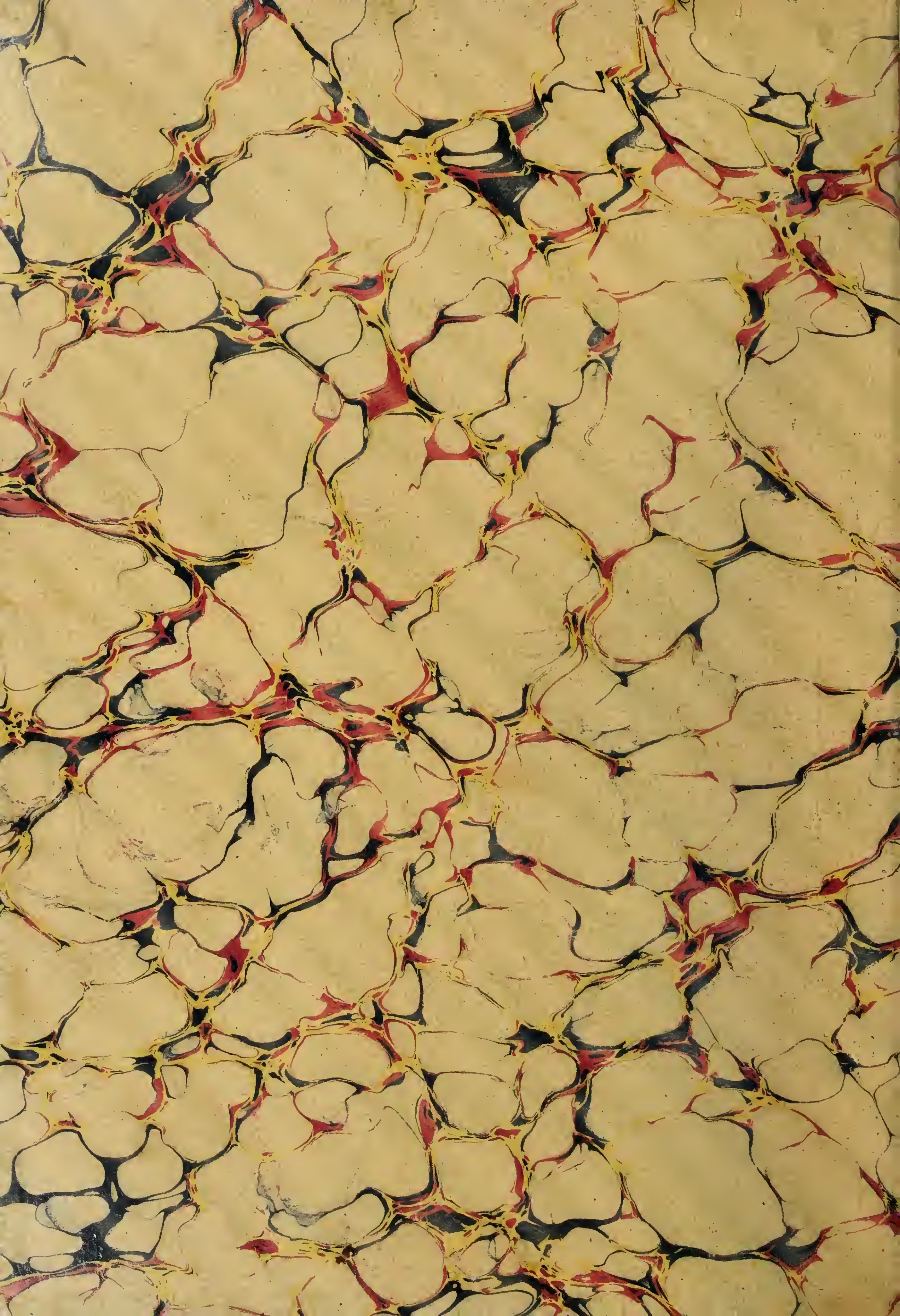






LES CONTEMPORAINS

IMPRIMERIE E. PETITHENRY, 8, RUE FRANÇOIS Ier, PARIS

LES

CONTEMPORAINS

QUATORZIÈME SÉRIE



PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

8, rue François I[er], 8

TABLE

LES CONTEMPORAINS



LE GÉNÉRAL BOURBAKI (1816-1897)

I. L'ACTE DE BAPTÊME DE BOURBAKI — LES ORIGINES — L'ÉDUCATION MILITAIRE — LES DÉBUTS — EN ALGÉRIE — LES TURCOS

Le 26 avril 1816, a été baptisé Charles-Joseph-Denis-Sauter, fils de Denis Bourbaki, major d'infanterie légère, natif de Céphalonie en Grèce, habitant Pau, et de Charlotte de Rica et Ponzoti, son épouse. Parrain : Don Carlos Lorenzini. Marraine : Dona Trinidad de Rica et Ponzoti, représentés par Guillaume Guiroye-Cabé, chef de bataillon, et la dame Meysec.

Témoins ont été François Lassoule et Pierre Forcade, qui ont signé avec nous.

FORCADE, GUIROYE-CABÉ, LASSOULE, MIRAMON, vicaire.

Cet acte de baptême, extrait des registres de la paroisse Saint-Martin, met fin à la légende accréditée par les journaux « bien informés » et par les dictionnaires qui prétendent à « l'infaillibilité ».

Le grand-père de Bourbaki était un marin intrépide, qui ne reculait devant aucun danger et que ne rebutait aucune difficulté. C'est ainsi qu'il accepta la mission dangereuse de conduire, en qualité de pilote, sur le vaisseau *l'Orient*, le général Bonaparte qui allait conquérir l'Égypte.

Bonaparte se connaissait en hommes. Il l'avait fait causer et avait été frappé de son intelligence et de son énergie. Il lui confia diverses missions, entre autres celle de porter ses rapports au Directoire, entreprise des plus délicates en même temps que des plus périlleuses, car il fallait ne pas se laisser surprendre par les vaisseaux anglais, qui croisaient au large avec les corsaires turcs.

Bonaparte, en quittant l'Égypte sur l'ordre du Directoire, avait promis au vaillant marin de s'occuper de lui, et, devenu Premier Consul, il allait le nommer agent consulaire à Céphalonie, quand l'ancien pilote grec tomba subitement malade.

Comme il sentait sa fin approcher, il n'hésita pas à recommander ses deux fils au général devenu empereur des Français.

le priant de les prendre sous sa protection. Napoléon se souvint, lui aussi, et les deux orphelins furent placés à l'École militaire de Fontainebleau. Le plus jeune devint consul à Céphalonie, et l'aîné, Constantin, appelé au commandement du 31e régiment d'infanterie légère, suivit le roi Joseph en Espagne en qualité d'aide de camp.

Après la chute de l'Empire, Constantin Bourbaki rentra en France; Napoléon était alors interné à l'île l'Elbe, ignorant ce qui se passait en France et les projets des puissances qui avaient résolu de l'envoyer sous les tropiques. Joseph Bonaparte jugea nécessaire d'en informer son frère, et c'est Constantin Bourbaki qu'il chargea de cette mission, celle-là aussi délicate que celle que le père avait remplie en Égypte avec tant d'habileté et de dévouement. Le colonel réussit pleinement dans sa mission difficile, en dépit des croisières anglaises et malgré une tempête furieuse qui régna toute la nuit.

Naturellement, le colonel Constantin Bourbaki prit part à la glorieuse défaite de Waterloo, et, désormais sans emploi, il se retira à Pau où il se maria. C'est de cette union que naquit celui dont nous allons rappeler les exploits. Quant à son père, disons tout de suite qu'il se fit tuer en 1827 sous les murs d'Athènes, pour la défense de son pays d'origine.

Le jeune Bourbaki, âgé de dix ans, avait été envoyé par son père à Paris, puis à Madrid. Devenu orphelin à douze ans, son tuteur, le colonel vicomte de Rumigny, réussit à le faire admettre au Prytanée militaire de La Flèche, où l'enfant commença ses études.

En 1834, après un brillant examen passé devant le général Schramm, Bourbaki était admis à l'école de Saint-Cyr, le 15 novembre. Il en sortit le 12 octobre 1836 avec le grade de sous-lieutenant, et fut placé, sur sa demande, au 59e d'infanterie.

Ce n'était pas sans raison que le jeune officier choisissait ce régiment. Il savait que le 59e devait faire partie de la première expédition de Constantine, dirigée par le maréchal Clauzel, alors gouverneur de l'Algérie. Malheureusement, l'expédition, qui dura dix-sept jours, ne réussit pas, le maréchal n'ayant pu obtenir que la moitié des effectifs qu'il demandait; mais déjà Bourbaki s'était fait remarquer par ses chefs pour son intrépidité.

L'année suivante, le 23 décembre 1837, une vacance s'étant produite dans le Corps des zouaves du colonel Lamoricière, il obtint de s'y faire admettre avec son grade et entra dans le bataillon de Cavaignac en garnison à Tlemcem. Nommé lieutenant en 1838, et mis en non-activité peu de temps après par suite de la suppression de ce bataillon, il passa au 24e de ligne.

Bourbaki n'eut pas le temps de paraître à son régiment, car on le détacha presque aussitôt pour servir dans le 1er régiment de la légion étrangère, sous les ordres du commandant Molière, qui opérait entre Milah et Djémidah.

Là, le jeune lieutenant eut l'occasion de se distinguer d'une façon toute particulière; voici dans quelle circonstance. Le 2e bataillon du 62e, étant employé à la création d'un camp retranché en avant de Sétif, se trouva dans une situation des plus critiques par suite du manque de vivres. De plus, le 8 mai 1840, il était attaqué par sept ou huit mille Arabes. Heureusement, la garnison de Sétif, avertie, eut le temps de se porter à son secours. Le lieutenant Bourbaki, qui faisait partie de la colonne, engageant à fond sa compagnie, causa la déroute des Arabes qui se retirèrent en désordre. Le 11, la lutte recommençait sans plus d'avantage pour l'ennemi, qui fut obligé de se replier, mais se montra de nouveau le 25, sans pouvoir vaincre la ténacité de nos vaillants soldats.

Voici en quels termes le commandant Molière parla, à ce sujet, du lieutenant Bourbaki, proposé pour la croix de la Légion d'honneur :

Jeune officier d'une haute intelligence et de la plus impétueuse bravoure, ayant pris une part brillante aux actions en avant de la redoute en engageant sa compagnie à fond contre un

ennemi décuple, avec une extrême hardiesse et beaucoup d'entente du terrain. Cité à l'ordre de l'armée le 16 mai 1840.

Sétif, le 30 mai 1840.

Deux mois après, les hostilités reprenaient, si bien que, en moins de huit jours, l'insurrection était devenue presque générale. Divers combats furent livrés, dans lesquels le bataillon turc de Bourbaki eut l'occasion de se distinguer. Dans l'un d'eux, le jeune officier eut un cheval tué sous lui et reçut à la jambe gauche une blessure dont il ne se guérit jamais. Enfin, le 13 septembre, tout rentrait dans l'ordre, et, le 20 janvier 1842, Bourbaki revenait aux zouaves, dans le 1er bataillon, où il ne tardait pas à passer capitaine. Il avait mis moins de six ans pour conquérir ce grade.

Le maréchal Bugeaud, en 1844, nomma le capitaine Bourbaki, dont il avait pu apprécier l'intelligence et l'énergie, chef du bureau arabe de Blidah. Il avait pris une part active, avec son bataillon, à la plupart des opérations accomplies en 1843 par la colonne du général Changarnier.

Le 3 mai, il était à Médéah sous les ordres du duc d'Aumale et, le 15, dans l'après-midi, il arrivait, après une marche forcée légendaire, une des plus admirables dont on ait gardé le souvenir, sur le champ de bataille où la Smala d'Abd-el-Kader était tombée au pouvoir des troupes françaises. Le 1er bataillon de zouaves avait fait 30 lieues en trente-six heures, sans trouver une goutte d'eau, par un siroco brûlant qui soufflait du désert.

Comme chef du bureau arabe de Blidah, Bourbaki a laissé des souvenirs que l'histoire a consignés et qui mettent en relief son activité, son zèle, son intelligence et aussi sa bonté. C'est alors que le roi Louis-Philippe le manda auprès de lui pour remplir les fonctions d'officier d'ordonnance. Mais à peine était-il arrivé à Paris, que le maréchal Bugeaud, sur la demande du général commandant la subdivision de Blidah, priait le souverain de rendre l'officier à l'Algérie. Et en effet, en juin, Bourbaki reprenait son poste de chef du bureau arabe. Le 28 août 1846, il recevait sa nomination de chef de bataillon aux tirailleurs indigènes, connus sous la dénomination de *turcos*. Bourbaki avait alors trente ans.

C'est sur cette terre d'Afrique, sous un ciel de feu, que le vaillant soldat conquit la popularité dont il a joui jusqu'à ses derniers jours et que lui a justement value son caractère loyal et généreux, ainsi que son courage sans bornes. Adoré de ses soldats, il avait un cœur d'or, tout en étant, suivant la belle expression de Montaigne, « un homme de fer et de feu ». En voici un exemple entre mille.

Arrivé à Constantine pour prendre le commandement des tirailleurs indigènes, il venait de passer la revue de son bataillon, lorsque des capitaines, qu'il appréciait du reste depuis longtemps, vinrent se plaindre à lui d'un jeune sous-lieutenant sorti de l'école et qui se serait, disaient-ils, montré d'une faiblesse extrême dans une récente expédition. Au nom du corps des officiers, ils demandaient son renvoi du bataillon. Bourbaki leur répondit que l'accusation portée contre le jeune sous-lieutenant lui paraissant fort grave, il demandait qu'on lui laissât la direction à donner à cette affaire, et qu'il agirait suivant ce que lui commanderait sa conscience.

Peu de temps après, avaient lieu les opérations contre Zaatcha, qui devaient être si difficiles et si meurtrières. Un jour, le bataillon, engagé dans le dédale formé par les jardins de palmiers, arriva devant un mur crénelé d'un bout à l'autre et où chaque créneau présentait un canon de fusil qui faisait feu. Bourbaki remarqua, devant ce carré, un amoncellement de sable qui pouvait permettre, en s'aidant des mains et des crêtes du mur, de sauter au milieu des ennemis. Il appela aussitôt le sous-lieutenant accusé par les capitaines, et lui donna l'ordre de si diriger au pas de course avec ses hommes, et malgré la fusillade qui partait de l'autre côté du mur, vers l'amoncellement de sable et de s'élancer au milieu des Arabes.

Un instant après, la manœuvre était brillamment exécutée et Bourbaki, la journée finie, mit le jeune officier à l'ordre du jour en le félicitant devant tout le corps d'officiers. Puis, prenant à part les capitaines qui avaient mis en doute la bravoure du sous-lieutenant : « Vous voyez, Messieurs, leur dit-il, que j'avais raison de ne pas vouloir sévir comme vous me le demandiez. Au lieu de perdre un jeune officier, nous avons fait un brave de plus. »

Le commandement de Bourbaki aux turcos ne fut, pour ainsi dire, qu'une série

ininterrompue d'expéditions périlleuses, difficiles, de luttes incessantes se renouvelant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et toujours couronnées de succès.

Sous ses ordres, les soldats faisaient des prodiges et, bientôt, le renom des turcos s'étendit dans le monde entier. C'est que Bourbaki, non seulement doublait leur valeur par son exemple, étant toujours au milieu d'eux, exaltant chez tous les idées de patriotisme et de culte du drapeau, mais comme il les aimait sans distinction, depuis l'officier jusqu'au simple troupier, il avait su se faire adorer de tous.

Brave jusqu'à la plus folle témérité quand il ne s'agissait que de sa personne, il était cependant ménager de la vie de ses soldats pour lesquels il avait une sollicitude des plus touchantes. Pas un détail de leur existence matérielle ne lui échappait, aussi leur enthousiasme pour leur chef était sans bornes comme leur confiance.

Tout le monde, en Afrique et ailleurs, se souvient des refrains populaires, dont le nom de Bourbaki fait tous les frais et qui sont aussi connus que la fameuse « casquette du père Bugeaud ». C'est pendant son passage aux turcos comme chef de bataillon qu'ils furent composés, le premier par un sous-lieutenant nommé Artus, et le second par le lieutenant Duchaine. Les voici, car ils méritent de passer à la postérité :

Quand un turco
Part joyeux pour la guerre,
Bravant ciel et terre,
Le siroco
Même lui paraît frisco
Et l'Arbico (1)
Qui tremble dans sa peau,
Dit : « Je paierai l'impôt! »
Voilà l' turco!
Turco, turco, turco!

Dans les maquis
Dans les bois, dans la plaine,
Ils sont sans-gêne
Et sans soucis
Comme en pays conquis.
Et bien! ce chic exquis,
Par les turcos acquis,
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki!
A Charles Bourbaki!!

Bientôt l' turco,
Au sein du tintamarre,
Dans la bagarre
Au premier rang,
S'élance bondissant.
Tournant l' dos
L'ennemi dit tout haut!
Voilà l' turco
Turco, turco bono!

(1) Nom donné aux Arabes par les Français.

Un jour, Bourbaki entendant un de ses troupiers chanter le deuxième couplet à tue-tête, protesta et dit vivement à ceux qui étaient derrière :

— Non, Messieurs, oh non, pas à moi tout seul et je réclame..... à chacun son compte!

Alors, le troupier, sans s'émouvoir, s'écria de sa plus belle voix :

Ils le doivent à qui?
A Bourbaki!
Ou je ne sais à qui!

Et tout le monde de rire, Bourbaki tout le premier (1).

Après l'expédition si dure de Zaatcha et le siège qui en fut le couronnement, à la suite de combats meurtriers, Bourbaki, cité à l'ordre de l'armée, fut nommé, le 16 janvier 1850, lieutenant-colonel au régiment de zouaves dont d'Aurelles de Paladine était colonel.

Il était à peine en possession de son grade que des troubles se produisirent dans la grande Kabylie, assez graves pour nécessiter une sévère et intelligente répression. Il fallait pour cela un homme énergique, éclairé et connaissant bien le caractère arabe; Bourbaki fut choisi pour commander cette nouvelle expédition.

Le 24 décembre, le colonel d'Aurelles de Paladines était nommé général de brigade et Bourbaki prenait sa place. Par son caractère loyal et son esprit d'équité, il avait su se faire aimer; il savait aussi en imposer aux plus récalcitrants ou aux plus insouciants.

Voici à ce propos un fait qu'on ne saurait trop mettre en relief, car il est de nature à servir de salutaire exemple.

Bourbaki venait d'être nommé colonel au 1er régiment de zouaves.

Un jeune homme, sous-lieutenant sortant de l'école, très brillant, très brave aussi, fut détaché avec sa compagnie dans un poste du Sud. Par suite d'incidents divers, comme il en surgit souvent à la guerre, il commandait et administrait à la fois le détachement. Or, au lieu de payer les fournisseurs avec l'argent qu'il avait reçu avant son départ, il leur donnait des bons tirés sur le trésorier du Corps et se servait de l'argent qu'il avait emporté, soit pour ses plaisirs, soit pour le règlement de ses dettes personnelles. A la longue, le pot aux roses fut découvert et la chose

(1) Commandant Grandin, *Bourbaki*, p. 53.

parvint aux oreilles du colonel, qui remboursa aussitôt de ses deniers les bons donnés indûment aux fournisseurs. Il fit ensuite relever le sous-lieutenant de son commandement, le manda et lui dit :

« L'acte que vous avez commis est un vol. Je pourrais vous faire passer en Conseil de guerre et vous faire casser de votre grade. Par égard pour votre père, un ancien militaire que le déshonneur infligé à son nom tuerait, je ne le ferai pas. Donnez-moi votre démission et tout sera dit. »

Le jeune officier obéit, mais comme il avait encore cinq ans de service à faire (en ce temps-là on s'engageait à servir pendant sept ans avant de sortir de l'École), le colonel lui demanda dans quel régiment il désirait servir comme simple soldat. « Dans le 1er zouaves, mon colonel, lui répondit-il! — Comment, dans le 1er zouaves! songez un peu quelle y sera votre situation? — C'est au 1er zouaves que la faute a été commise, c'est au 1er zouaves que je veux mourir ou être réhabilité sous vos ordres. — C'est très bien, Monsieur! » Et le colonel Bourbaki le fit incorporer comme simple soldat dans le même régiment où il avait servi comme officier.

Trois ans après, le jeune homme était devenu sergent, et il eut une conduite si brillante à la bataille de l'Alma que le colonel Bourbaki lui faisait rendre son épaulette de sous-lieutenant. Il fut incorporé au 19e d'infanterie (1).

Voici dans quelles circonstances Bourbaki avait été nommé colonel. Elles méritent d'être rapportées, parce qu'elles montrent en quelle estime on le tenait dans le haut commandement.

Il était alors lieutenant-colonel. Le général Pélissier le fit mander, et, de son ton bourru et nasillard, il lui demanda s'il avait été proposé pour l'avancement à l'inspection générale. Bourbaki répondit affirmativement. Mais le général lui ayant demandé s'il désirait être nommé colonel, il garda le silence. Un instant après, Pélissier renouvelait sa question sans plus de succès. Alors, comme se parlant à lui-même : « J'ai besoin, dit-il, de Bourbaki comme colonel, parce que 1500 zouaves et Bourbaki me feront 3000 hommes. » Et se tournant vers lui : « Vous serez colonel de zouaves. »

Ce qui eut lieu, comme on l'a vu, lorsque d'Aurelles de Paladine reçut les deux étoiles de général de brigade.

A ce moment, on décidait au ministère, sur la proposition du général Randon, gouverneur de l'Algérie, la création de deux régiments de zouaves. Le 1er bataillon de l'ancien régiment dont Bourbaki avait pris le commandement devint ainsi le noyau du 1er régiment auquel on adjoignit deux nouveaux bataillons.

En 1853, le colonel Bourbaki prenait une part active à l'expédition contre les Babors, campagne courte, mais extrêmement fatigante. Les zouaves étaient harassés, obligés de poursuivre un ennemi toujours insaisissable et de se borner à razzier tout le pays, contrée par contrée. Néanmoins, ces admirables troupes étaient toujours prêtes au premier coup de clairon, se rappelant la parole de leur chef à un vieux zouave : « Si tu veux franchir un péril, jette ton âme de l'autre côté. »

L'expédition, commandée par le général Randon, était terminée; le colonel du 1er zouaves rentra à Alger avec son régiment, mais, à peine arrivé, il recevait l'ordre d'aller rejoindre le Corps expéditionnaire qui opérait contre Laghouat, et, le 26 décembre, après la campagne, il était nommé officier de la Légion d'honneur.

L'année 1853 se passa d'une façon assez calme, et on gagna ainsi 1854, année où la destinée des zouaves devait entrer dans une période des plus brillantes. Eux qui, jusqu'alors, n'avaient pas quitté la terre d'Afrique, allaient paraître sur le sol de l'Europe pour la première fois.

II. EN CRIMÉE — GÉNÉRAL A TRENTE-HUIT ANS — EN FRANCE — ENCORE EN AFRIQUE — EN ITALIE

Le 27 mars 1854, les gouvernements français et anglais déclaraient la guerre à la Russie, le czar Nicolas Ier ayant pour objectif de mettre la main sur Constantinople, ce qui devait, paraît-il, détruire l'équilibre européen.

En prévision de cette guerre, que l'on considérait comme inévitable, les préparatifs de départ avaient commencé dès le mois de février, et le 1er zouaves, organisé à deux bataillons de 300 hommes chacun, se concentrait à Alger. Le 25 mars, il s'embarquait, l'état-major et le 1er bataillon sur le *Montezuma*, le second sur le *Cafarelli*, et

(1) Commandant GRANDIN, p. 275.

débarquait le 10 avril à Gallipoli où les autres troupes, commandées par les généraux Espinasse et Canrobert, ne tardaient pas à les rejoindre. Bourbaki se retrouvait donc sous les ordres de son ancien chef, Canrobert, alors que celui-ci n'était que colonel.

Après un séjour de plus de six semaines à Gallipoli, où le temps fut employé à des travaux de route et de fortification, Bourbaki et ses zouaves reçurent l'ordre de s'embarquer pour Varna. Ils y arrivèrent le 3 juin, pour n'en repartir que le 24 juillet. Le choléra, plus redoutable encore que les Russes, avait éclaté avec une fureur inouïe. Les généraux d'Elchingen et Carbuccia avaient été emportés, et déjà la démoralisation commençait à gagner les troupes.

Ce fut alors que le maréchal de Saint-Arnaud, pour faire diversion, résolut de pousser une reconnaissance vigoureuse dans la Dobrutscha, où se trouvaient 10000 Russes avec 35 pièces de canon.

Le 1er zouaves et les vivres de la division pour quinze jours furent embarqués à destination de Kustendgé, et, aussitôt arrivé, Bourbaki, se mettant à la tête de ses troupes décimées par le choléra, partait dans la direction de Kargalik pour soutenir le général Yussouf. Opération inutile, pendant laquelle le fléau frappait à coups redoublés et qui n'eut aucun résultat appréciable.

Sa mission terminée, le colonel ramena à Varna tous les malades et valides de sa brigade, écrivant laconiquement dans ses rapports : « Moral toujours bon, du chagrin, pas de désespoir ! »

Les secours ne tardèrent pas à arriver, et comme, en ce temps-là, on ne songeait guère à écarter du chevet des malades, les admirables Sœurs de charité si aimées, si vénérées du soldat, des religieuses de Saint-Vincent de Paul s'installèrent au camp.

Tout le mois d'août se passa ainsi, mais, vers la fin, l'état sanitaire s'améliora et ce fut avec joie que les troupes campées à Varna reçurent la nouvelle de leur départ pour Sébastopol, heureuses de quitter une terre où l'épidémie avait creusé tant de tombes.

Le 1er septembre, Bourbaki et son régiment, fort encore de plus de 1200 hommes, s'embarquèrent pour la Crimée pour débarquer le 14, à Old-Fort. Ce fut le général Canrobert qui, le premier, entouré de Bourbaki et de quelques zouaves, arbora le drapeau français sur ce sol, qui allait être le théâtre de tant d'actions d'éclat.

Le 19, l'armée se mit en mouvement, Bourbaki et ses zouaves longeant la mer, et arriva dans la journée en face de l'Alma. Le lendemain, au point du jour, les troupes se portaient en avant contre les Russes, et, bientôt après, l'action s'engageait à peu près sur tous les points.

Bourbaki, à la tête de ses zouaves, traverse le lit abrupt de la rivière, chassant les tirailleurs russes échelonnés sur la rive opposée. Sous un feu de mousqueterie très nourri, il enlève le télégraphe, point culminant du champ de bataille, détruisant presque le régiment ennemi qui gardait cette position. Les zouaves prennent alors le pas de course, et, malgré les ravages que fait parmi eux l'artillerie russe, forcent l'ennemi à se replier.

L'approche de la nuit arrêta, non pas le combat, mais la fuite d'un côté et la poursuite de l'autre.

Le soir même, le maréchal de Saint-Arnaud adressait à l'empereur une dépêche se terminant ainsi : « *Les zouaves se sont fait admirer des deux armées; ce sont certainement les premiers soldats du monde.* »

Et le 22, il écrivait au ministre de la Guerre :

La blessure de Canrobert va très bien; il a été superbe et sa division au-dessus de tout éloge. *Bourbaki est un Bayard. Il était magnifique à la tête de ses zouaves.* Le colonel Cler ne lui cède en rien. Quels officiers! quels soldats! et que je suis fier de les commander!

Dans l'attaque du télégraphe, le drapeau du 1er zouaves, porté par le sous-lieutenant Payan, eut sa hampe brisée par un coup de biscaïen; le sergent-major Fleury s'empara alors du fanion tricolore et escalada les murs du télégraphe; à ce moment, un autre coup de biscaïen lui fracasse la tête, mais le drapeau est aussitôt repris

par un zouave. Le champ de bataille de Patay devait plus tard offrir ce même spectacle autour de la bannière du Sacré-Cœur, portée encore par d'autres zouaves, les zouaves pontificaux.

Le 14 octobre, Bourbaki était nommé général de brigade et mis à la tête de la 2e brigade de la 2e division du Corps Bosquet. Il avait trente-huit ans, l'âge où beaucoup de ses camarades de Saint-Cyr n'étaient encore que chefs de bataillon. Il était à ce moment devant Sébastopol, faisant partie d'abord du siège de gauche, ensuite du Corps d'observation.

Il était dans cette dernière position, quand fut livrée la bataille d'Inkermann, où le nouveau général devait, une fois de plus, se couvrir de gloire.

Envoyé avec deux bataillons de quatre cents hommes chacun à une lieue de la division Bosquet, il arrive en vue des hauteurs d'Inkermann et aperçoit une colonne russe, forte d'environ dix mille hommes, qui gravit le ravin de Carabelnaïa. Si elle atteint le sommet, elle va se déployer et conquérir le plateau.

Que fait Bourbaki? Sans hésiter, sous un feu d'artillerie formidable, il fait obliquer ses deux bataillons, l'un à droite, l'autre à gauche; il va au 7e léger recommander au commandant Vaissier la plus grande vigueur, se met à la tête du bataillon du 6e de ligne, commande une décharge presque à bout portant sur les flancs de la colonne russe, et fait sonner la charge.

Cet acte héroïque, qui réussit pleinement, eut pour résultat de permettre aux troupes anglaises de conquérir toutes les places qu'elles devaient occuper. Lord Raglan remercia publiquement le vaillant officier.

A un certain moment, on crut le défilé d'Inkermann ouvert à l'ennemi et perdu pour les Anglais. D'un coup d'œil, le général Bosquet jugea la gravité de la situation. Aussitôt il lança la brigade Bourbaki, avec toutes les troupes qui étaient à proximité. Elles partirent au pas de course, Bourbaki en tête, tournèrent les Russes qui durent reculer. On s'aborda trois fois à la baïonnette par une pluie battante, et l'ennemi ne céda qu'à la troisième. Le porte-drapeau du 6e de ligne fut tué et son étendard, ramassé par un soldat russe, passa jusqu'aux dernières files. Le colonel du régiment, Filhol de Camas, s'en étant aperçu, se précipita l'épée haute en criant : « Au drapeau, mes enfants! » A ce moment, un coup de feu l'atteignant en pleine poitrine, il tomba. Le lieutenant-colonel et le commandant Goze arrivèrent jusqu'au drapeau, mais eux aussi tombèrent, criblés de coups de baïonnettes. Enfin le précieux chiffon tricolore reparut aux mains d'un autre officier, la colonne Bourbaki se reforma autour de l'emblème sacré et se reporta en avant.

Vers le milieu de décembre, un hiver rigoureux força de suspendre les travaux du siège; les maladies éclatèrent dans les camps, et Bourbaki, atteint du typhus, fut obligé de rentrer en France. Son départ fut triste, car ses soldats, comme ceux d'Afrique quand il n'était que commandant et lieutenant-colonel, l'adoraient.

Dès qu'il fut rétabli, il demanda à l'Empereur un commandement actif sous Sébastopol, et, le 5 avril 1855, il était à la tête de la 2e brigade de la division La Motterouge.

Le 22 septembre, Bourbaki, pour un nouveau fait d'armes, était nommé commandeur de la Légion d'honneur. Le 29 mai, il rentrait en France et, le 28 juin, il prenait le commandement de la subdivision de la Gironde.

Il ne devait pas le garder longtemps.

Le 27 avril 1857, la grande expédition contre la Kabylie avait été décidée; Bourbaki, mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, le maréchal Randon, fut envoyé dans le pays de ses anciens exploits et reçut, sur la demande du général de Mac-Mahon, le commandement de la 1re brigade de sa division.

La campagne fut rude. On avait à combattre des tribus résolues à défendre jusqu'à la mort leurs territoires; cependant, la conquête se fit, malgré une défense désespérée, mais au prix de quels sacrifices!

Le 18 mai, les bataillons de Bourbaki, après avoir parcouru en deux heures deux

grandes lieues sous le feu de l'ennemi, gravi 750 mètres de montagnes, pris trois villages, balayé devant eux les Kabyles hurlant, s'emparent des mamelons Imaïseren et Bou-Arfa, et les troupes victorieuses de la division Mac-Mahon établissent leur camp sur les crêtes du coteau.

Le 24 mai, les Beni-Menguillet, tribu des plus belliqueuses, décident d'aller au secours des Beni-Raten. Un mois après, jour pour jour, la division Mac-Mahon se mettait en marche vers les montagnes d'Icheriden, Bourbaki commandant l'avant-garde composée de cinq bataillons.

Arrivé devant une rampe étroite bordée de buissons et de cactus, Bourbaki met pied à terre et, l'épée haute, dirige les tirailleurs au milieu d'une grêle de balles parties de toutes les barricades qui abritent l'ennemi. Mais tout à coup, la légion apparaît, conduite par le commandant Mangin, et l'artillerie se mettant de la partie, les Kabyles s'enfuient vers le village d'Icheriden qui finit, après une lutte acharnée, par tomber en notre pouvoir. Les troupes françaises, dans cette terrible bataille d'Icheriden, eurent 371 hommes mis hors de combat; les deux bataillons de zouaves comptèrent pour leur part 14 officiers tués ou blessés. L'effet produit sur les populations kabyles fut considérable.



A INKERMANN, LORD RAGLAN REMERCIANT LE COLONEL BOURBAKI D'AVOIR SAUVÉ L'ARMÉE ANGLAISE

Dans cette journée mémorable, Bourbaki, par son courage, par son exemple, enleva les troupes fatiguées, un instant hésitantes, et décida du succès. Il fut cité à l'ordre du jour de l'armée et proposé par le maréchal Randon et le général de Mac-Mahon pour le grade de général de division, qui lui fut conféré le 12 août 1857.

Le 11 juin 1858, il était nommé au commandement de la 2e division du camp de Châlons et placé, le 30 octobre suivant, à la tête de la 7e division militaire, à Besançon. C'est là que le trouva la guerre d'Italie, au cours de laquelle, à son grand regret, il n'eut jamais l'occasion d'avoir un engagement sérieux.

La guerre terminée, la division Bourbaki fut désignée pour faire partie du Corps d'occupation de la Lombardie. Du 14 au 23 mai 1860, elle s'embarquait pour Toulon.

Le 22 juin, Bourbaki était nommé commandant de la 2e division d'infanterie à Grenoble, nouvellement formée par suite de l'annexion de la Savoie. Le 6 août, l'Empereur, lors de sa visite aux pays annexés, l'avait nommé grand-officier de la Légion d'honneur et, le 19 février 1861, il l'appelait au commandement de la 5e division à Metz. Bourbaki y resta jusqu'au 13 août 1864, époque à laquelle il reçut un commandement au camp de Châlons.

Le maréchal de Mac-Mahon commandait alors ce camp. Appelé à son tour au poste de gouverneur général de l'Algérie, il demanda et obtint d'emmener Bourbaki avec lui, mais l'Empereur revint sur cette décision.

Appelé au commandement de la 1re division du 1er Corps d'armée à Paris, Bourbaki fut envoyé en mission en Prusse. A son retour, il fit un magnifique rapport sur le fusil à aiguille et à tir rapide, qui contribua grandement à la transformation de notre armement, et à l'adoption du fusil Chassepot.

Le 16 décembre 1865, il est mis à la tête de la 1re division d'infanterie de la Garde impériale, voltigeurs et chasseurs à pied, commandement qu'il exerce jusqu'au 15 juillet 1869.

L'Empereur le nomme alors son aide de camp, et, quelques jours après, Bourbaki prend le commandement en chef du camp de Châlons. Le 15 octobre, il préside le Comité consultatif de l'infanterie, et, le 21 janvier 1870, il est nommé président de la Commission des présidents de Comités d'armes.

Ici finit la période heureuse de la vie militaire de Bourbaki. Celle des tristesses, des douleurs et des ingratitudes va commencer.

III — LA GUERRE DE 1870-71

La veille de la déclaration de guerre, l'Empereur croyait fermement à la paix, qu'il désirait ardemment. Le 12 juillet, en sortant du Conseil des ministres, il disait à Bourbaki en rentrant au château de Saint-Cloud :

C'est la paix; l'Espagne renonce à la candidature Hohenzollern. La guerre serait une absurdité sans nécessité aucune. Supposons qu'une île se soit élevée dans la Méditerranée sur les côtes de France; l'Allemagne veut s'en emparer, je m'y oppose. Mais pendant que nous sommes en présence, l'île disparaît. Ni l'Allemagne ni la France n'auront la folie de se battre pour une île qui aura disparu.

Cependant, le lendemain, la guerre était déclarée, on sait maintenant pourquoi, Bismarck ayant eu le cynisme d'avouer plus tard qu'il était l'auteur de la fausse dépêche qui contraignit le gouvernement français à rappeler son ambassadeur de Berlin. Le soir même, Bourbaki prévenait sa femme d'avoir à tout préparer pour son départ qui devait être immédiat, puisqu'il avait été nommé commandant du 1er Corps d'armée.

Le lendemain, comme il était de service aux Tuileries, il rencontra l'Empereur dans le grand escalier du pavillon de l'Horloge. « Général, lui dit Napoléon, voulez-vous commander le 1er Corps d'armée ou ma Garde, dont le commandement est vacant, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély voulant se retirer ? »

Contrarié de cette question, Bourbaki répondit : « Sire, je ferai, en cette circonstance comme toujours, ce que l'Empereur croira le plus utile au pays. — Ma première idée, dit l'Empereur, était de vous confier le commandement de la Garde. J'ai été amené à y renoncer, mais aujourd'hui je vous demande ce que vous préférez; mon désir serait que vous prissiez le commandement de la Garde impériale, mais je vous laisse le choix. »

Il n'y avait plus à hésiter, le général opta pour la Garde, le plus beau commandement de l'armée.

Le 26 juillet, raconte M. d'Eichtal, son ancien officier d'ordonnance, Bourbaki se dirige par ordre sur Metz où son Corps d'armée le rejoint le lendemain. Pendant son séjour dans cette ville, l'organisation avance rapidement, les approvisionnements s'accumulent, les réservistes arrivent, mais, hélas ! que de temps perdu auparavant, et dont l'ennemi avait profité pour se concentrer ! Malheureusement, on ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre. Le 3 août, il recevait l'ordre de partir pour Volmerange, mais, peu d'heures après, l'état-major général faisait rentrer la Garde à Metz. Le général demande à se rapprocher de Saint-Avold; on le lui refuse.

Le 5, Bourbaki apprend la prise de Wissembourg par l'ennemi et la mort du général Abel Douai, et, le lendemain, on lui ordonne de se rapprocher de Saint-Avold, manœuvre qu'il avait inutilement réclamée trois jours auparavant. A minuit, la cavalerie était sur la route de Saint-Avold à Courcelles-Chaussy, et, le matin, dès l'aube, l'artillerie et l'infanterie bivouaquaient sur les hauteurs de Saint-Avold. Ce jour-là, on apprenait la sanglante, mais héroïque défaite de Frœschviller; le 8 au matin, la Garde se mettait en marche pour Courcelles-Chaussy, où Bourbaki se rencontra avec le maréchal Bazaine et son Corps d'armée.

Le général alla au-devant de lui et, après s'être entretenu quelques instants de l'établissement des troupes, il lui dit :

« Nous avons ici une position des plus fortes. Si vous me permettez d'émettre mon avis, ce serait de choisir notre ligne de bataille sur les plateaux de Colombiers et de Frécourt; nous

aurions devant nous la Nied comme un fossé, un pays coupé donnant des difficultés d'attaque quand les Prussiens auraient passé la rivière, s'ils la passaient, et là, nous livrerions bataille. Si nous étions vainqueurs, l'effet moral des insuccès de Frœschviller et de Spickeren serait effacé, la concentration des troupes du maréchal de Mac-Mahon et des réservistes de toute la France pourrait avoir lieu en profitant du temps d'arrêt que cette victoire occasionnerait à l'ennemi. Si, contre toute espérance, dans cette situation, nous étions battus, nous aurions les routes se dirigeant sur Château-Salins, Nancy, Toul, Metz, pour nous mettre en retraite. Mon avis, dans ce cas, serait de ne plus nous arrêter, de nous retirer en gagnant le plus de temps possible, tout en gardant l'ordre le plus strict, sur Châlons-sur-Marne, et, si cela était nécessaire, sur Paris. »

Bazaine répondit ces seuls mots : « Vous avez peut-être raison, » mais l'ordre de retraite ne fut pas moins maintenu, et l'armée se retira sous Metz. Le 12 août, l'empereur remettait le commandement à Bazaine (1).

Le 16, le général Bourbaki, suivant les ordres donnés, vint s'établir avec les grenadiers et l'artillerie de réserve de la Garde à Gravelotte, tandis que les voltigeurs étaient mis à la disposition de Bazaine. Les deux divisions étaient séparées par un ravin, séparation que le général trouva tellement dangereuse qu'il envoya l'ordre au général Deligny de le traverser afin de s'établir auprès des grenadiers.

Le canon se faisait entendre, et bientôt, un grand désordre s'étant produit dans le 2e Corps qui s'appuyait sur Rezonville, Bourbaki envoyait au général Brincourt l'ordre d'occuper le bois des Oignons, et au général Picard tout l'emplacement abandonné par le 2e Corps. De son côté, il engagea la Garde qui refoula les Prussiens bien au-delà de leurs positions, et modifia si bien la physionomie de la bataille, que peu s'en fallut que la sanglante journée de Gravelotte ne devînt une éclatante victoire.

Il est incompréhensible que, à ce moment, Bazaine n'ait pas mis ce succès à profit en faisant ses efforts pour passer, puisque les ordonnances de Bourbaki avaient pu aller jusqu'à Conflans sans rencontrer un Allemand ! Il résulta de cette faute impardonnable que l'ennemi s'était rétabli sur le terrain que les Français avaient abandonné, et purent livrer, le 18, la bataille de Saint-Privat, qui fut pour nous une terrible défaite.

Cependant, ce jour-là, Bourbaki, ne recevant pas d'ordres, prit encore sur lui de jeter son artillerie et ses grenadiers dans la mêlée ainsi que toutes les troupes qui lui restaient. Par cette énergique intervention, les Allemands subirent des pertes considérables. A 11 heures du soir seulement, il faisait cesser le feu.

Nous ne pouvons raconter dans tous ses détails cette fatale campagne de 1870, d'où devaient sortir tant de désastres; disons seulement que Bourbaki resta, jusqu'à la fin, soldat intrépide et patriote dans toute la rigide acception du mot.

Jusqu'au jour où sa ténacité et la bravoure de ses soldats échouèrent devant la supériorité du nombre des ennemis, il s'était dévoué héroïquement pour maintenir libre la ligne de retraite de l'armée de Metz par Verdun, mais il lui fallut se réfugier, avec ses vaillantes troupes, dans Metz, où se trouvait déjà l'armée de Bazaine.

Le 24 septembre, alors que l'on prévoyait le douloureux dénouement de ce drame terrible, Bazaine avait envoyé un de ses aides de camp au prince Frédéric-Charles pour tenter un arrangement, mais, toutes les démarches ayant échoué, on commença à parler de capitulation.

Bourbaki, dans une conversation avec le général Deligny et le colonel Dumont, avait dit que, si on en arrivait à cette extrémité, il se mettrait à la tête des troupes qu'il commandait, leur citerait l'exemple de la Garde impériale du premier Empire, et tenterait de percer les lignes ennemies. Or, un tel acte d'héroïsme n'entrait sans doute pas dans les vues du commandant en chef, et c'est alors que, sous prétexte d'une mission auprès de l'Impératrice qui aurait mandé Bourbaki, on réussit à l'éloigner. Voici comment on s'y prit.

Le 24 septembre, à 5 heures du soir, dit M. d'Eichtal, le maréchal Bazaine manda le général

(1) D'Eischtal, *Le général Bourbaki*, p. 50.

qui était en ce moment sorti pour aller du côté de Saint-Julien voir exécuter un petit fourrage. Il rentra à 6 heures, et, sans descendre de cheval, se rendit au grand quartier général.

En arrivant, il rencontra le général Boyer, aide de camp du maréchal, et lui demanda pour quelle raison on l'avait fait appeler. Le général Boyer lui montra Bazaine se promenant dans le jardin avec un étranger, et lui demanda s'il ne se rappelait pas l'avoir vu aux Tuileries.

Le général lui répondit que non, qu'il ne l'avait jamais vu nulle part; il ajouta qu'il avait une mémoire très mauvaise pour les noms, mais excellente pour les figures, et que ce monsieur lui était complètement inconnu. Le général Boyer parut étonné, et lui dit que c'était M. Régnier. Le général Bourbaki s'impatienta, demandant ce que le maréchal lui voulait de si urgent et ce qu'il pouvait avoir de commun avec ce M. Régnier. A ce moment, Bazaine rentra dans son cabinet avec le maréchal Canrobert et Régnier. Il dit à Bourbaki que l'Impératrice demandait auprès d'elle le maréchal Canrobert ou lui, mais que le maréchal Canrobert, étant souffrant, ne pouvait partir. Il termina par ces mots : « Écoutez M. Régnier, et vous déciderez ensuite. »

Cet individu expliqua alors qu'il était question de paix entre M. de Bismarck et Jules Favre; que M. de Bismarck avait une certaine répugnance à traiter avec le gouvernement de la Défense nationale, et qu'il ferait des conditions bien meilleures, s'il négociait avec l'Impératrice régente; que l'Impératrice, de son côté, ne voulait rien faire avant d'avoir vu le maréchal Canrobert ou le général Bourbaki. Le général ne répondit rien à Régnier, mais il demanda à Bazaine ce qu'il fallait faire et quel ordre il lui donnait. Le maréchal répondit : « Je crois que vous devez y aller, et je désire que vous partiez. »

Bourbaki hésita beaucoup, mais il avait devant les yeux cette malheureuse armée de Metz, mourant de faim, sur le point de capituler, l'Empereur prisonnier, l'armée de Mac-Mahon prisonnière, et la France sans ressources militaires. Il comprit qu'il fallait faire la paix au plus vite, et il dit au maréchal :

« Je partirai, mais sous quatre conditions : 1° vous me donnerez un ordre écrit; 2° demain vous mettrez à l'ordre du jour de l'armée que vous m'avez envoyé remplir une mission; 3° je ne serai pas remplacé dans mon commandement, et je le reprendrai à ma rentrée à Metz, ma mission accomplie; 4° enfin, si vous devez engager des troupes, n'engagez pas celles que j'ai l'honneur de commander avant mon retour. » Bazaine promit tout, et, se mettant à son bureau, il écrivit un ordre ainsi conçu :

ARMÉE DU RHIN

« S. M. l'Impératrice-régente ayant mandé auprès de sa personne M. le général de division Bourbaki, commandant la Garde impériale, cet officier général est autorisé à s'y rendre.

» Le maréchal de France, commandant en chef l'armée du Rhin,

» Maréchal BAZAINE. »

Metz, 15 septembre 1870.

Bourbaki mit ce papier dans sa poche, sans le lire, ne pouvant croire qu'il n'était pas conforme aux conditions posées par lui. S'il avait pris cette précaution, il aurait remarqué que la date était fausse, et les mots *est autorisé*, au lieu de *j'ordonne*. Certainement, il ne serait pas parti dans ces conditions car, d'après ce papier, c'était lui qui demandait à s'éloigner, tandis que, au contraire, il obéissait à un ordre donné par le commandant en chef de l'armée.

Le 27, il arriva à Chislehurst chez l'Impératrice, qui fut fort étonnée de le voir. « Elle n'avait pas voulu, a dit plus tard le général devant le Conseil de guerre de Trianon, lors du procès Bazaine, recevoir ce Régnier qui était venu se présenter; elle savait seulement qu'il s'occupait de cela. Je lui racontai ce que je savais de l'armée de Metz, et je lui dis que très certainement elle serait réduite à une perdition ou matérielle ou morale. Je lui dis encore dans quel état se trouvaient les villages de la Lorraine, et elle eut alors un paroxysme de douleur tel, que cela m'empêcha de continuer la conversation. »

Le lendemain, l'Impératrice dit à Bourbaki qu'elle était tout à fait décidée à ne rien tenter qui pût entraver les projets du gouvernement de la Défense nationale, qui pourrait peut-être faire un miracle, en traitant avec qui que ce soit.

Bourbaki regarda dès lors sa mission comme terminée et demanda à l'Impératrice de prier lord Granville d'obtenir du roi de Prusse ou de M. de Bismarck un ordre pour le prince Frédéric-Charles de le laisser rentrer à Metz.

La réponse tardant à venir, le général crut de son devoir d'informer le gouvernement de la Défense nationale de ce qui se passait, et il écrivit à l'amiral Fourichon, ministre de la Guerre et de la Marine, avec lequel il avait des relations d'amitié, une lettre dans laquelle il lui racontait comment il avait reçu l'ordre d'aller voir l'Impératrice et les péripéties de son voyage. Il terminait en disant que, pour mettre à couvert son honneur de soldat, il demandait la faveur insigne de rentrer à son poste. « J'attends la réponse, ajoutait-il, et si elle est contraire à mes désirs et à mes espérances, je me rendrai à Tours me mettre à la disposition du gouvernement provisoire, pour aider à la défense de notre pauvre pays (1). »

Pendant ce temps, et au mépris des engagements pris, Bazaine nommait le général Desvaux commandant provisoire de la

(1) D'EICHTAL, *loc. cit.*, p. 82.

garde, et bientôt, en présence de l'absence prolongée de Bourbaki, le bruit s'accrédita dans la place que Bazaine ne l'avait éloigné que pour capituler plus à son aise.

Enfin, fatigué de ne recevoir aucune réponse de l'état-major allemand concernant le sauf-conduit qu'il avait sollicité pour rentrer dans les lignes françaises, le vaillant soldat se rendit à Tours, où les plus belles avances lui furent faites par Gambetta. Arrivé le 15 octobre, il recevait le 17 le commandement de la région du Nord.

Là, il trouva un désordre incroyable. Pas d'hommes, pas de matériel. A peine quelques milliers de mobilisés mal équipés et armés de fusils ancien modèle. Pas de canons, pas de munitions, tout ayant été enlevé pour la défense de Paris. Cependant, telle fut son activité, qu'un mois après il avait pu former, avec les épaves de l'armée de Metz qui venait de capituler et des éléments divers, un Corps de 10 000 hommes bien armés et solides. Il se disposait à entrer en campagne pour enlever Beauvais et marcher sur Chantilly, lorsque, brusquement, le gouvernement lui retira son commandement pour le donner au général Farre. La politique, l'intérêt de parti, domina, comme toujours, l'intérêt de la patrie. On craignit, parmi tous ces gens de la Défense, habitués à conspirer, un coup de main de la part de ce loyal soldat dont toute la vie avait été jusqu'alors un exemple d'obéissance et d'abnégation. Ceci est tellement vrai que Gambetta, qui était au Mans, rencontrant le général, lui dit : « J'ai la plus grande confiance en vous, mais vous êtes devenu impossible dans le Nord, où votre présence a fait concevoir des craintes, des méfiances politiques! »

Bourbaki fut appelé au commandement de l'armée de l'Est. C'est là qu'il devait trouver la dernière station de son calvaire.

IV. LA CAMPAGNE DE L'EST — LA MÉFIANCE LE DÉSESPOIR — L'INGRATITUDE

Tout le monde connaît aujourd'hui les détails de cette mémorable campagne de l'Est, dont les débuts s'annoncèrent si brillamment, et qui, hélas! finit si lamentablement, par la faute et l'impéritie des gouvernants d'alors.

Il s'agissait, quand l'amiral Fourichon offrit à Bourbaki le commandement de deux Corps d'armée devant opérer dans l'Est, de mettre à exécution un mouvement proposé par le général Trochu.

Malheureusement, en prenant le commandement des 150 000 hommes de l'armée de l'Est, il éprouva les mêmes déceptions que dans le Nord. Là aussi, tout était à faire, tout à organiser. Au surplus, il en était ainsi partout. Nous-mêmes en avons été témoins dans maints endroits, à Tours, à Limoges, au Mans, à Angoulême, à Bordeaux; on ne voyait dans les rues, sur les places, sur les promenades publiques, et surtout dans les cafés, qu'individus couverts d'uniformes les plus fantaisistes, traînant leurs sabres sur les pavés, le revolver à la ceinture mais de simples soldats fort peu, et combien mal armés et mal équipés!

C'était à fendre l'âme !.....

Cependant, le 4 janvier 1871, Bourbaki était à Dijon avec des troupes solides, donnant la main à ce gênant fantoche de Garibaldi et à l'armée de Lyon qui marchait sur Montbéliard. Remontant la vallée de l'Ognon, il arrivait le 8 janvier à Montbozon, près Vesoul, et battait le lendemain le général de Werder à Villersexel. Le 12, il occupait Lure, Gray, Vesoul; le 13, il enlevait à la baïonnette les villages d'Arcey et de Sainte-Marie. Le 14, il s'emparait de Montbéliard après une lutte acharnée.

Mais le 17, ne pouvant entamer Werder à Héricourt, le général dut se replier vers Besançon, un ordre formel du ministre de la Guerre l'empêchant de battre en retraite sur Lyon. Pourquoi? On ne l'a jamais su et on ne le saura peut-être jamais.

La bataille de Villersexel, un des épisodes les plus brillants de la carrière de Bourbaki, mérite une mention spéciale.

Villersexel avait été primitivement évacué par l'ennemi. Or, il l'avait réoccupé dans la nuit du 8 au 9 janvier, et il fallait, pour la

sécurité de l'armée française, s'en emparer à tout prix, cette place commandant les routes de Montbéliard à Vesoul et de Besançon à Lure.

Le général, aussitôt son arrivée en première ligne, fit ouvrir le feu de l'artillerie contre deux batteries allemandes qui faisaient un feu violent. Lorsque ces batteries se mirent en retraite, il donna l'ordre au général Clinchant d'entrer avec ses troupes dans la ville ; au général Thornton de s'établir sur les hauteurs de droite de Villersexel, et au général Billot de s'emparer des hauteurs de gauche, en envoyant une division à Villersexel.

Cette bataille, commencée à 9 heures du matin, dura jusque fort avant dans la nuit et fut très meurtrière de part et d'autre. La lutte fut surtout acharnée dans le château qui fut incendié. Il fallut également prendre chaque maison presque l'une après l'autre. Enfin, pour terminer, une attaque furieuse se produisit sur toute la ligne, et c'est alors que Bourbaki redevint l'intrépide soldat des guerres d'Afrique et de Crimée. Voyant ses soldats faiblir un instant, il se lance en avant, sa tête s'élève au-dessus des combattants, ses yeux lancent des éclairs, sa voix domine le tumulte du combat, et il crie : « A moi l'infanterie ! Est-ce que l'infanterie française ne sait plus charger ? » Dès lors, rien ne peut arrêter ces obscurs héros qui pénètrent dans la ville aux cris de « Vive la France ! »

Le gouvernement félicita vivement le général de cette brillante victoire, glorieuse, il est vrai, mais qu'on ne put poursuivre, Werder, quoique vaincu, s'étant retiré dans de fortes positions sur les bords de la Lizaine, pour attendre l'armée française.

En effet, le 15 janvier, les deux armées étaient de nouveau en présence par un froid de 15°, la terre couverte de neige. Le colonel Denfert,— un héros surfait, celui-là, — au lieu de venir donner la main à Bourbaki qui arrivait avec son Corps d'armée victorieux, resta enfermé dans Belfort, et laissa tranquillement la bataille s'engager à Héricourt, bataille qui dura trois jours et obligea Bourbaki à battre en retraite sur Besançon. Pendant ce temps, les gouvernants de Bordeaux ne cessaient de harceler le vaillant soldat de plaintes injustifiées, lui reprochant ses lenteurs, lenteurs dont ils étaient seuls cause. Il voulut s'en expliquer d'une façon catégorique, et le 24, il écrivit à M. de Freycinet, l'incapable ingénieur-ministre de la Guerre.

Ce qu'il faut avoir soin de noter, c'est qu'aucune des promesses qui avaient été faites par le gouvernement à Bourbaki n'avait été tenue. On devait lui envoyer 100 000 mobilisés, à peine en reçut-il 15 000 ; Garibaldi devait opérer de son côté, et il se reposait tranquillement à Dijon, en rançonnant les habitants de la Côte-d'Or.

Lorsque le général arriva à Besançon, il n'apprit que des nouvelles déplorables. De plus, le général Manteuffel, accouru de Versailles avec un certain nombre de troupes, tombait sur l'armée française en passant derrière un autre Corps d'armée qui « amusait »,— c'est le mot,— Garibaldi à Dijon, lui coupant les routes du Sud pendant que le général Werder l'acculait à la frontière suisse.

Or, à Besançon, que trouvait-il ? Pour cinq jours de vivres seulement, alors que le gouvernement de Bordeaux avait pris l'engagement de fournir abondamment la ville et la place de vivres, de munitions, d'effets d'habillement et d'équipement. Le général était atterré. Joignez à cela les ordres inouïs que l'ingénieur Freycinet lui envoyait sans relâche de Bordeaux et qui ne pouvaient être exécutés avec une armée démoralisée par des marches forcées, le froid, les privations de toute sorte, les tourments de la faim, et l'on se figurera sans peine combien la situation apparaissait à Bourbaki horrible et désespérée.

Enfin, le 26 janvier 1871, par un froid des plus intenses, le général, triste jusqu'à la mort, monte à cheval. Il constate que le 18e Corps n'a pas achevé le mouvement qu'il avait prescrit. Il se tourne alors vers le colonel Leperche, qui l'accompagnait, et lui dit : « Notre mouvement ne pourra pas

être exécuté en temps opportun, mon pauvre ami ! l'armée est perdue. »

C'est alors que, rentrant à Besançon, fou de douleur, il remit la direction de l'armée au général Clinchant et, pendant la nuit, eut la faiblesse d'attenter à sa vie.

Le marquis de Massa, un des officiers d'ordonnance du général, a raconté dans ses *Souvenirs et impressions* cet acte de désespoir. Il avait éloigné son ordonnance dont la présence le gênait. Un peu plus tard, ne trouvant pas sous sa main son revolver que l'on avait eu soin de cacher, il prit celui d'un aide de camp et rentra dans sa chambre.

Quand je revins, raconte M. de Massa, sa tentative de suicide venait de s'accomplir. Il était étendu sur son lit, sans connaissance, un côté du visage ensanglanté. Penché sur lui, le docteur Noguès interrogeait les battements du cœur. Le blessé, étourdi par la violence de la commotion, revenait peu à peu à lui. Au bout de quelques instants, il entr'ouvrit les yeux, nous regarda vaguement, et, après un long effort pour retrouver la mémoire : « Ah! mon Dieu, murmura-t-il, je me suis manqué ! »

La balle fut extraite sans peine, mais la résistance opposée par le crâne avait réduit le projectile à la forme d'une médaille de plomb. Les médecins ordonnèrent le repos, et le marquis de Massa fut aussitôt chargé d'aller annoncer au gouvernement de Bordeaux la tentative de suicide du général.

On sait que, dans cette fatale nuit du 26 janvier, Gambetta avait adressé au général Bourbaki la dépêche suivante :

En face de vos hésitations et du manque de confiance que vous manifestez vous-même sur la direction d'une entreprise dont nous attendions de si grands résultats, je vous prie de remettre votre commandement au général Clinchant. Jusqu'à ce que cette remise soit effective et efficace, vous assurerez, sous votre responsabilité, l'exécution des mesures que commande l'intérêt de l'armée! GAMBETTA.

Quels remords a dû avoir le fougueux tribun, en apprenant la funeste nouvelle, d'avoir expédié cette dépêche! Mais aussi conçoit-on tous ces avocats dirigeant des généraux tels que Bourbaki et tant d'autres!

« Lorsque le bruit du suicide du général se répandit dans Besançon, toute la ville fut saisie d'une profonde pitié, écrit la *Semaine religieuse* de Besançon. Le cardinal Matthieu accourut aussitôt à l'hôtel du malheureux soldat, et, lui prenant la main : « Allons, général, lui dit-il, désormais, nous prendrons un chemin plus sûr pour aller en paradis! »

Ce fut tout son reproche; Bourbaki en pleura d'attendrissement, et ses larmes, ajoute la *Semaine religieuse,* achevèrent d'effacer devant Dieu une faute d'un moment, une faute qui ne fera point oublier une des carrières les plus honorables de nos fastes militaires. Le vrai coupable dans toute cette affaire fut M. de Freycinet qui, le mouvement de l'armée de l'Est arrêté, n'avait *rien préparé* pour le transport de l'armée, si bien qu'il s'écoula *trois semaines* avant qu'elle ne fût transportée dans la région qu'elle devait occuper.

Une autre explication de l'acte désespéré de Bourbaki vint de se qu'il ne put mettre à exécution la résolution adoptée en Conseil de guerre, le 24 janvier 1871, et qui consistait dans une tentative suprême, ayant pour but de se glisser le long de la frontière suisse pour atteindre le département de l'Ain.

L'idée de Bourbaki, en attirant sur lui un gros de forces allemandes, était de diminuer le plus possible l'effectif des troupes qui assiégeaient Paris. Il était convaincu qu'un effort suprême de la garnison de la capitale pouvait être la seule chance de salut qui restât. C'était de sa part un acte d'abnégation dont l'histoire lui tiendra compte.

Lorsque le général Clinchant prit le commandement de l'armée de l'Est, il maintint toutes les dispositions prises par Bourbaki, les seules qu'il reconnût admissibles, et après trois jours de combats héroïques et de misères inouïes, il dut se réfugier en Suisse, l'éminent homme d'État, qui avait nom Jules Favre, ayant *oublié* (!!) de comprendre cette armée dans l'armistice.

Les souffrances des malheureuses troupes, sans cesse attaquées par les Allemands,

furent atroces. Les hommes, épuisés par la fatigue, le froid et les combats successifs, n'avaient plus ni force ni énergie. La démoralisation était arrivée à son comble. Le verglas empêchant le ravitaillement, les chevaux tombaient pour ne plus se relever, les convois restaient en route. Les hommes, tenus éveillés toute la nuit pour éviter la congélation, succombaient de fatigue. Les chevaux, à l'état de squelettes, rongeaient l'écorce des arbres, mordaient les rais des roues, les affûts de canons et de caissons, et se mangeaient même les crins. On a vu des hommes couper des bandes de chair sur le corps des chevaux gelés ou tués et les dévorer presque crues!

Quant au général Bourbaki, il resta, du 1er au 9 février, entre la vie et la mort, malgré les soins dont il était entouré par ses médecins, et surtout par Mme Bourbaki, accourue auprès de lui dès qu'elle fut prévenue. Dans la soirée du 9, un mieux sensible se produisit, et le 15, le blessé était hors de danger. Le 20, il pouvait partir pour Lyon en passant par la Suisse, et, après avoir adressé au ministre de la Guerre un rapport succinct de ses opérations dans l'Est, il s'achemina vers les Angevinières, où il se remit complètement.

A peine rétabli, en juin 1871, il reçut de M. Thiers, alors chef du pouvoir exécutif, l'offre du commandement d'un Corps d'armée. Bourbaki accepta; le 3 juillet, il prenait le commandement du 6e Corps à Lyon (plus tard le 14e), et devenait gouverneur militaire de cette importante place, juste réparation de la façon dont il avait été traité pendant son commandement dans l'Est.

Dans cette importante situation, le général eut à soutenir à plusieurs reprises le préfet du Rhône, M. Valentin, contre les tentatives insurrectionnelles des révolutionnaires lyonnais, et mena à bonne fin une opération des plus délicates, celle du désarmement de la garde nationale de Lyon.

Le général Bourbaki resta en possession de son commandement jusqu'au mois de février 1879, époque à laquelle les sectaires, qui n'avaient point désarmé, réussirent à le faire mettre en disponibilité. Il est vrai que le 30 janvier, le maréchal de Mac-Mahon avait été mis dans l'obligation de démissionner et de céder la place à ce faux bonhomme que l'on appelait déjà « l'austère Grévy ».

Qu'avait-on à reprocher à Bourbaki pour lui infliger une mesure aussi vexatoire ?.... Rien. La politique seule était en jeu. Il fallait bien caser le général Farre, qui fut plus tard le plus médiocre ministre de la Guerre que nous ayons eu.

Les habitants de Lyon, qui n'avaient pas de raisons pour partager les idées des gouvernants, et qui aimaient Bourbaki, lui offrirent en témoignage de leur reconnaissance une réduction en bronze du groupe de Mercié, *Gloria Victis*. En même temps, il recevait du poète Victor de Laprade, de l'Académie française, les vers que voici :

Au général Bourbaki.

Il nous vient du pays d'Alexandre et d'Homère,
Du pays où la Muse enfantait des soldats.
France, tu l'as reçu de la Grèce, ta mère,
Ce fier neveu d'Achille et de Léonidas.

A de pareils vaincus, qu'importe la défaite ?
Quand le devoir est fait, qu'importe le bonheur ?
Au-dessus des partis il peut lever la tête,
Fidèle à ses seuls dieux..... la Patrie et l'Honneur.

Va ! tu peux mépriser une atteinte vulgaire :
Tu gardes tes exploits, ton nom pur comme l'or ;
Ce nom de Bourbaki, c'était un cri de guerre,
Tous nos vieux Africains le redisent encor.

Va ! la France est toujours amoureuse des braves,
Et, sitôt que les cœurs, sous un ciel plus serein,
Des viles passions ne seront plus esclaves,
Notre histoire inscrira ton nom sur son airain.

Atteint par la limite d'âge le 22 avril 1881, le général Bourbaki ne fut pas maintenu dans la première section de l'État-major, quoiqu'il eût commandé en chef devant l'ennemi. Un journal ouvrit alors une souscription pour lui offrir un objet d'art, et, comme on recevait un grand nombre d'adhésions provenant de militaires en activité de service, le ministre de la Guerre intervint, et la souscription fut interrompue.

Cependant, — il faut bien lui rendre justice, — le ministre de la Guerre, le général Farre, lui avait écrit une lettre fort digne pour l'informer de la mesure dont il avait été l'objet. Cette lettre se terminait ainsi :

Je ne veux pas vous laisser quitter la première section du cadre d'état-major général sans vous remercier au nom de l'armée et du pays pour les services que vous avez rendus pendant quarante-sept années consécutives. Cette longue carrière a été bien remplie. Vous avez pris une part glorieuse à toutes les luttes glorieuses de l'armée française en Afrique, en Crimée, en Italie, et vous avez donné de nouvelles preuves de dévouement et d'abnégation pendant la dernière guerre. Ce sont là des titres ineffaçables. Ils vous donnent une place à part dans nos annales militaires, comme dans le souvenir de tous ceux qui vous ont connu.

Le lendemain, le maréchal Canrobert ecrivait, de son côté, à Bourbaki, une lettre remplie de cœur et d'indignation.

Le gouvernement, dans cette circonstance, fut sévèrement jugé par l'opinion. Une profonde indignation se manifesta, non seulement dans l'armée, mais dans le pays tout entier, et il n'y eut qu'un cri de réprobation contre les politiciens sans vergogne capables d'infliger un tel traitement au brillant capitaine qui avait consacré sa vie au service de la patrie.



BOURBAKI A L'ARMÉE DE L'EST (1871)

V. LA FIN D'UN SOLDAT ET D'UN CHRÉTIEN

A deux reprises différentes, en 1882 et en 1885, le général Bourbaki avait tenté, sur les instances réitérées de ses amis, d'entrer dans la vie politique. Combattu par l'administration, il échoua aux élections sénatoriales, la première fois dans la Sarthe, la seconde dans les Basses-Pyrénées.

Il se renferma, dès lors, dans une retraite absolue, se complaisant surtout dans la lecture d'ouvrages militaires. Vers la fin de sa vie, il devint aveugle, mais, consolé par la religion qui avait gardé tout son empire sur cette âme vaillante et loyale, il avait conservé toute sa sérénité. Il se faisait conduire à l'église Saint-Étienne de Bayonne et aimait à y prier longtemps.

En pleine lucidité d'esprit, l'illustre capitaine s'était confessé à M. Chagé, de la paroisse de Saint-Étienne; mais, quand il se sentit plus malade, il manda M. le curé de Cambo où était située la villa Trillery qu'il était venu habiter sur les conseils des médecins. C'est là qu'il reçut le saint Viatique.

Bientôt après, le 22 septembre 1897, Bourbaki, calme, résigné, rendait sans souffrances le dernier soupir. Sa dernière parole fut cette exclamation bien chrétienne : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! »

Aujourd'hui, son corps repose dans le cimetière de Saint-Etienne de Bayonne et la ville de Pau se prépare à dresser une statue sur une de ses places à l'héroïque soldat, l'une des gloires de cette cité et de la France.

P. DELBARRE.

Paris.

LES CONTEMPORAINS



CAPO D'ISTRIA, PRÉSIDENT DE LA GRECE (1776-1831)

I. LA FAMILLE CAPO D'ISTRIA — LE DOCTEUR EN MÉDECINE — LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES ILES IONIENNES — DÉBUTS DANS LA DIPLOMATIE RUSSE

L'antique Ægide, la Justinopolis des Byzantins, s'appelle aujourd'hui Capo d'Istria. Sa position sur un *cap de l'Istrie* lui donna ce nom de bonne heure. A son tour, elle en fit cadeau à la famille qui devait un jour fournir son premier président à la Grèce. Cette famille ne tarda pas à quitter la ville illyrienne pour s'établir à Corfou. Elle y porta la dignité comtale dont les ducs de Savoie l'avaient revêtue et, dès lors, admise dans la noblesse corcyréenne, elle figura, durant plusieurs centaines d'années, sur le Livre d'or. La reine des îles Ioniennes tenait ce catalogue de ses premiers citoyens avec autant de soin que Venise; malheureusement, ses enfants, quel que fût leur mérite, n'avaient aucune part dans les conseils de la sérénissime République. Le métier des armes leur était interdit par la métropole ombrageuse. Obligés de passer par l'Université de Padoue, sans d'ailleurs que les études libérales fussent pour eux le chemin des hautes fonctions, les nobles Corfiotes s'adonnaient de préférence à la médecine ou au droit. C'est encore par là qu'ils parvenaient le plus facilement à jouir de quelque influence dans leur patrie. Tel, au déclin du siècle dernier, le comte Antoine-Marie Capo d'Istria.

Le comte Antoine-Marie s'acquit au barreau une renommée immense. Lorsque Venise, ébranlée par le contre-coup de la Révolution française, eut cessé de dominer sur l'Adriatique, ce fut lui qui dirigea dans les Sept-Iles le parti des aristocrates, lui

aussi qui rédigea la constitution de la république septinsulaire, lui enfin qui présida l'ambassade appelée à Constantinople, au mois de mars 1800, pour régler le sort du nouvel État, de concert avec la Porte, l'Angleterre et le czar.

Le comte Antoine-Marie se trouvait à cette époque entouré de nombreux enfants; sans parler de ses quatre filles, il faut nommer Viaros, Victor, Jean, Augustin, Georges. A l'exception du second qui mourra trop tôt, ils auront tous à jouer un rôle plus ou moins heureux, plus ou moins funeste, dans les choses de la Grèce, et c'est à ce titre qu'il convient de les signaler dès à présent. D'ailleurs, la fortune politique de la famille se lie très étroitement au nom de celui qui tient le milieu dans cette liste et dont nous allons raconter la vie.

Jean Capo d'Istria ou d'Istrias naquit en 1776. Sa jeunesse n'offre rien de bien remarquable. Elle se passa tout entière sur les bancs, d'abord dans les écoles de Corfou, ensuite à l'Université padouanne. Le jeune étudiant revint d'Italie avec son diplôme de docteur en médecine. Son frère Victor le possédait aussi. Quant à l'aîné, Viaros, il s'était engagé sur les traces paternelles et cherchait, avec plus ou moins de succès, à se faire un nom d'avocat. Dans cette course à la popularité, Jean ne tarda pas à devancer son frère. Aussi bien le chemin s'ouvrait devant lui plus facile et moins long. Riche de sa famille, peu attaché à l'argent, aimable et distingué, le jeune médecin pouvait prodiguer les soins gratuits et payer lui-même les médicaments à sa clientèle pauvre. En fallait-il davantage pour lui attirer l'estime de ses concitoyens? Il se recommandait d'ailleurs par d'autres qualités, en particulier par son amour excessif du travail et par la grande finesse de son esprit.

Tant d'avantages frappèrent le comte Mocenigo. Ce diplomate venait d'arriver à Corfou avec 12 000 hommes de troupes russes. Il avait mission de parler au nom du czar Alexandre Ier et d'imposer silence aux partis qui déchiraient la république septinsulaire depuis sa proclamation. Une fois l'ordre rétabli et le Sénat reconstitué, le premier soin du commissaire impérial fut de pourvoir aux charges publiques prévues dans la nouvelle charte. De ces fonctions, la plus importante, sans contredit, était celle du secrétariat d'État. Il ne crut mieux faire que de la confier au comte Jean Capo d'Istria (1803). Celui-ci n'avait alors que vingt-sept ans. Sa nomination ne surprit personne; sa conduite devait justifier pleinement le choix de Mocenigo.

Dans un État, les difficultés du gouvernement ne se mesurent pas toujours à l'étendue territoriale. La république ionienne, malgré ses étroites limites, exigeait du jeune secrétaire d'État un vaste savoir-faire. Toutes les circonstances les plus défavorables semblaient s'y donner la main pour entraver la marche des affaires publiques. A l'intérieur, c'était l'esprit de parti, toujours prêt à se réveiller, toujours prêt à ranimer de vieilles rancunes, à satisfaire d'anciennes vengeances. A l'extérieur, c'était le voisinage du terrible Ali de Janina, qui préparait dès lors son indépendance en reculant de toutes parts les frontières de son pachalik; c'étaient, par-dessus tout, les convoitises des grandes puissances, Angleterre, France et Turquie, profondément jalouses de voir les Ioniens placés sous le protectorat exclusif du czar. On devine ce qu'une pareille situation présentait d'écueils. Le diplomate improvisé ne s'y heurta point. En deçà, comme au delà des frontières, personne, semble-t-il, n'eut à se plaindre de sa gestion. Qu'il entrevît ou non la délivrance future de la patrie grecque, il s'appliqua dès cette époque à préparer des hommes pour ce grand œuvre, des hommes à l'esprit éclairé et des hommes au cœur vaillant. Il savait que le sabre et le fusil joueraient un grand rôle quand l'heure de la révolte sonnerait, et voilà pourquoi son intervention fit accueillir à Sainte-Maure, puis à Corfou, les débris des Souliotes et des autres bandes héroïques décimées en Épire par Ali-Pacha; mais il savait aussi qu'une Grèce indépendante ne pourrait jamais prendre place parmi les nations civilisées sans le concours des lettres et

des arts, et voilà pourquoi tous ses efforts tendirent dès la première heure à répandre plus abondantes les lumières de l'instruction. Les îles Ioniennes lui doivent l'établissement d'un grand nombre d'écoles populaires.

De graves événements arrêtèrent Capo d'Istria dans son œuvre. Alexandre et Napoléon signèrent le traité de Tilsitt, et la république septinsulaire cessa d'exister. Née en 1797 des victoires de l'armée française, elle succombait au bout de dix ans par le fait de triomphes analogues; de puissance autonome, elle devenait partie intégrante de l'Empire français. Cette décadence de sa patrie blessa profondément le jeune secrétaire d'État. Sollicité par Berthier au nom de Napoléon, il resta sourd aux offres les plus séduisantes et résolut de chercher fortune à Saint-Pétersbourg. Il y vint en 1809, et, la même année, Alexandre le nommait conseiller de cour en le confiant au comte de Romanzow, chancelier de l'empire. Celui-ci lui donna place parmi les attachés de son ministère, sans toutefois l'employer à de grands travaux. Ces premiers mois de sinécure ne furent pas inutiles à Capo d'Istria. Il se trouvait parmi ses collègues au ministère des Affaires étrangères un jeune Moldave, nommé Alexandre Stourdza. Sa famille, transplantée sur le sol russe au temps de Catherine II, jouissait depuis quelques années d'un très grand crédit, grâce à l'affection de l'impératrice Élisabeth pour sa demoiselle d'honneur, Roxane Stourdza. Alexandre était le frère de cette favorite. Jeune et généreux, le Moldave s'éprit d'amitié pour le nouveau venu de Corfou, il l'introduisit auprès des siens et lui ménagea de précieuses protections. Celle de l'amiral Tchitchagoff devait bientôt porter ses fruits.

En attendant, Capo d'Istria restait inactif à Saint-Pétersbourg. Cette situation pesait à son esprit travailleur. Pour en sortir au plus tôt, il demanda et faillit obtenir un poste d'attaché près le représentant du czar aux États-Unis. L'intervention des Stourdza lui valut de trouver à Vienne ce qu'il demandait en Amérique.

Son arrivée dans la capitale autrichienne fut loin de sourire au comte de Stackelberg, qui dirigeait alors la légation russe. « Évidemment, se disait le vieux diplomate, si l'on m'envoie un attaché surnuméraire que je n'ai point demandé, et cela dans un moment où le travail n'accable point mon personnel, c'est qu'on a dû lui confier quelque mission secrète, quelque correspondance à nouer, quelque intrigue à conduire. » L'accueil fait à Capo d'Istria se ressentit de ce raisonnement. Lui ne s'étonna pas de cette froideur. Il en devina la cause, il s'en expliqua doucement et bientôt les soupçons de l'ambassadeur firent place à la plus affectueuse estime.

II. A L'ARMÉE DU DANUBE — PRÈS DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier — EN SUISSE — AUX CONGRÈS DE VIENNE, DE PARIS ET D'AIX-LA-CHAPELLE — VOYAGE A CORFOU

En 1812, la France et la Russie allaient se mesurer encore. Que ferait l'Autriche durant cette guerre? Pencherait-elle à droite ou à gauche? Pour soutenir, disait-on, les troupes engagées contre la Turquie, en réalité, pour influencer le Cabinet de Vienne, l'empereur Alexandre jugea bon de concentrer 40 000 hommes dans la Moldo-Valachie. Le chef de ces forces était l'amiral Tchitchagoff. A raison même de sa mission, il lui fallait rester en correspondance constante avec Saint-Pétersbourg, Vienne et Constantinople. De là, pour lui, la nécessité d'avoir comme auxiliaire un diplomate de profession. Son choix ne savait sur qui se fixer. Une lettre qu'on lui mit à propos sous les yeux lui rappela tout à coup l'attaché grec que la famille Stourdza protégeait. Il le demanda au comte de Romanzow et l'obtint.

Durant son voyage de Vienne à Bucharest, malgré la rapidité de sa marche, Capo d'Istria ne manqua pas d'étudier la situation politique et les dispositions des pays qu'il traversait. A son arrivée, il se trouvait à même de remettre à l'amiral un rapport fort détaillé. Tchitchagoff, ravi de ses observa-

tions, lui voua dès lors la plus entière confiance. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car jamais général en campagne ne fut doté d'une chancellerie aussi bien tenue. Ce n'est pas que la tâche fût des plus faciles : les déplacements continuels de l'état-major empêchaient toute installation sérieuse. Le service se faisait la plupart du temps en plein air, à cheval durant le jour, à la lueur des feux de bivouac durant la nuit. Il en fut ainsi pendant de longs mois, depuis les débuts de la campagne jusqu'au moment où l'armée de Tchitchagoff, s'éloignant peu à peu de la rive gauche du Danube, finit par entrer en contact, au cœur de la Pologne, avec les soldats vaincus de Napoléon. Sur ce nouveau théâtre, plus voisin du quartier général du czar Alexandre, Capo d'Istria vit sa besogne considérablement allégée. Il en était temps. Les fatigues de la marche, les rigueurs de la saison, l'excès du travail avaient ébranlé sa santé naturellement délicate. Il tomba malade et dut s'arrêter à Bromberg. A cette date, l'amiral Tchitchagoff venait de céder le commandement au général Barclay de Tolly. Celui-ci montra des sentiments d'égale confiance au chef de son bureau diplomatique. Il le reçut, une fois guéri, dans son camp de Scheffenburg les bras ouverts et, deux semaines plus tard, il parla de ses talents au czar qu'il était venu complimenter à Francfort-sur-le-Mein.

Le matin même de cette audience, Alexandre avait résolu d'envoyer un négociateur auprès de la république helvétique. « J'ai précisément besoin d'un homme habile en ce moment, dit-il au général; le comte Capo d'Istria sera peut-être ce qu'il me faut. Envoyez-le-moi, je veux le connaître personnellement. » La fortune du Corfiote date de ce jour. Portant au plus haut degré cette facilité d'assimilation commune aux gens de sa race, il avait facilement complété ses qualités natives de toutes les qualités particulières à l'esprit russe. Il se présenta devant Alexandre et lui parut excellent diplomate et parfait courtisan. « Je vous attache à mon quartier général, lui dit le souverain. Vous travaillerez conjointement avec mon nouveau ministre des Affaires étrangères. » Ce nouveau chancelier était le comte de Nesselrode.

A la fin de la guerre, en 1814, Capo d'Istria, nommé *envoyé extraordinaire* et *ministre plénipotentiaire* près la république helvétique, reçut la difficile mission de rétablir la paix dans ce pays, en réconciliant les cantons. Il y réussit en quelques mois. Pour reconnaître ses bons offices, Genève, Lausanne et Vaud le proclamèrent leur concitoyen.

De Suisse, Capo d'Istria prit le chemin de l'Autriche où son gouvernement l'appelait. Les conférences du Congrès de Vienne l'amenèrent à discuter du sort de l'Europe et du monde. L'aurait-on cru quelques années plus tôt? En 1807, lorsqu'il pensait lui faire un grand honneur en le prenant à son service, Napoléon pouvait-il supposer qu'un jour viendrait où ce petit Corfiote élèverait la voix sur les débris de son empire, pour en distribuer les morceaux? Capo d'Istria joua le même rôle, après les Cent Jours, au Congrès de Paris. Là, ses îles bien-aimées reçurent une organisation nouvelle et ce fut lui qui la leur donna. « Nous n'avons accepté le protectorat des îles Ioniennes qu'à la demande d'un ministre russe, Grec d'origine, qui préférait le gouvernement anglais pour ses concitoyens. » Voilà ce que dira le *Times* du 23 août 1830, et le *Times*, dans cette affirmation, ne s'écartera point de la vérité. En 1815, Alexandre, instruit par une précédente expérience, ne voulait pas s'embarrasser une seconde fois de possessions dans l'Adriatique. A son départ, deux compétiteurs se mettaient sur les rangs: Sa Majesté Apostolique et Sa Hautesse.

Entre les deux, Capo d'Istria ne pouvait balancer un instant, et, de fait, il n'hésita pas; il se prononça tout de suite, et contre l'Autriche, et contre la Turquie. Celle-ci pesait d'un poids trop lourd sur la patrie grecque pour ne pas écraser un peu les nouvelles terres qu'on lui céderait. Celle-là, devenue finalement l'héritière de Venise, épouserait sans doute les traditions de la

sérénissime république et mettrait en pratique ses odieux procédés de gouvernement. Il fallait autre chose aux Sept-Iles. Une nation libérale et commerçante comme l'Angleterre semblait toute désignée pour protéger l'État naissant, pour garantir sa liberté politique et religieuse, pour développer ses progrès matériels. Jeté, comme la Grande-Bretagne, au milieu des eaux, le nouvel État devait chercher la prospérité dans les mêmes voies, dans la marine et le trafic. Toutes ces considérations n'étaient pas également heureuses. Du moins, les jours n'étaient pas loin où les caprices de tel lord feraient regretter la tyrannie vénitienne; mais Capo d'Istria n'avait pas lu dans cet avenir. Il proposa de placer les îles Ioniennes sous le protectorat britannique et son idée l'emporta. Lorsqu'il signa au nom de la Russie le fameux traité du 5 novembre 1815, il crut avoir assuré pour jamais de glorieuses destinées à sa patrie.

Au départ de Paris, Capo d'Istria suivit le czar durant tout le cours de son voyage. Il était le conseiller préféré, le ministre favori. Rentré à Saint-Pétersbourg en 1816, il aurait pu devenir le chancelier de l'empire s'il l'avait voulu. Il préféra que son ami, le comte de Nesselrode, conservât, avec ce titre, les soins de la représentation, satisfait pour sa part de présider en fait à la politique et de régler toutes les affaires. Somme toute, cette modération, aux jours de la faveur, témoigne d'une grande prudence: elle désarmait la jalousie qu'un amas de titres pompeux n'aurait pas manqué de provoquer chez les grands de Russie vis-à-vis d'un homme venu d'hier et qui n'était après tout qu'un étranger.

De nouvelles négociations ramenèrent bientôt le ministre du czar en Occident. Il s'agissait pour les alliés de voir s'il ne convenait pas de retirer sans retard l'armée d'occupation qu'ils avaient laissée en France. Louis XVIII demandait le rappel de ces troupes. Le duc de Richelieu, son ministre, trouva dans les souverains et les hommes d'État réunis à Aix-la-Chapelle des dispositions moins défavorables à la France qu'il ne l'aurait cru. Ses efforts furent couronnés de succès. Capo d'Istria, qui partageait, dans cette occasion, les vues de Paris, n'épargna pas les démarches pour amener leur triomphe. Par ailleurs, le travail ne lui manquait pas. En dehors des conférences diplomatiques, il reçut de l'empereur l'ordre d'expédier les affaires de son Cabinet particulier. Si l'on réfléchit que, durant son séjour à Aix-la-Chapelle, du 23 septembre au 22 novembre 1818, Alexandre Ier se vit adresser 8 000 pétitions et qu'il ordonna de n'en laisser aucune sans réponse, on comprendra facilement que l'homme chargé de cette besogne ait évité les fêtes données aux souverains et se soit fait une loi de se remettre au bureau dès 6 heures du matin après l'avoir quitté seulement à 2 heures de la nuit.

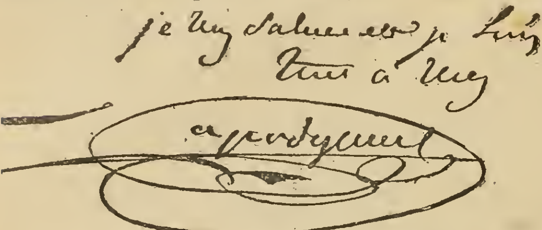
De semblables occupations incombaient parfois à Capo d'Istria, même lorsque le czar se trouvait dans sa capitale, témoin cette lettre destinée à calmer l'enthousiasme intempestif d'un certain Français, idolâtre du sieur Arouet, dit Voltaire. Nous la transcrivons ici avec la signature autographe :

Saint-Pétersbourg, 31 mars 1817.

« Monsieur, vous avez adressé à l'empereur une pétition dans laquelle vous proposez à Sa Majesté l'achat d'un manuscrit contenant plusieurs lettres originales de M. de Voltaire, de Delille, de Sales et d'autres personnages contemporains. L'idée de faire une pareille offre à mon auguste souverain vous a été sans doute suggérée, Monsieur, par l'intérêt que cette collection vous inspire, et dont la valeur repose entièrement sur votre attachement personnel pour les hommes nommés plus haut. Peut-être un pareil motif est-il justifiable en lui-même, mais il est insuffisant pour autoriser la manière dont vous vous expliquez à ce sujet. L'empereur a observé avec surprise que vous avez préjugé ses opinions relativement à l'individu que vous vous plaisez à appeler *le patriarche des auteurs de cet âge*, spécialement parce que les principes professés par cet écrivain n'ont

jamais reçu l'approbation de Sa Majesté.

» Je suis autorisé à vous signifier, Monsieur, que l'ouvrage en question ne peut être, en conséquence, accepté.



Cette réponse n'est pas très longue, mais elle est assez bien tournée. Elle nous montre que la Sémiramis du Nord n'avait pas légué à tous ses héritiers son admiration pour le patriarche de Ferney; elle nous montre aussi que, pour avoir reçu une éducation tout italienne, Capo d'Istria n'en maniait pas moins le français avec une certaine aisance. Il possédait, d'ailleurs, quantité d'autres langues. La facilité à les apprendre, qui est propre à tous les Grecs, se trouvait singulièrement accrue chez lui par suite de son ardeur au travail.

Cette ardeur l'amena plus d'une fois à des excès. Nous l'avons dit pour la campagne de 1812, nous avons à le redire pour le Congrès de 1818. Lorsque les souverains et les diplomates s'éloignèrent d'Aix-la-Chapelle, les médecins défendirent au Corfiote d'affronter le climat de Saint-Pétersbourg. Son maître lui donnait un congé de quatre mois, son frère Augustin, qui venait de le rejoindre, le pressait instamment de les consacrer à visiter son vieux père; il n'avait qu'à se diriger vers l'Adriatique. Mais non, il lui restait deux missions secrètes à remplir. En dépit des soins pressants réclamés par une santé de plus en plus chancelante, il se rendit à Munich, puis à Vienne. On sut dans la suite qu'il eut, durant ces voyages, à ramener la paix entre la Bavière et l'Autriche. Ces deux cours élevaient des prétentions rivales sur le grand-duché de Bade. Sans la mort du grand-duc, l'intervention du ministre russe aurait peut-être échoué, et sa poitrine n'aurait pas gagné à cette occasion ni la grand'croix de Saint-Étienne, ni l'aigle noir de Prusse.

Capo d'Istria quitta Vienne pour l'Italie le 7 janvier 1819. A Naples, avec d'habiles médecins et les douceurs du soleil, il rencontra ce comte de Stackelberg dont il avait été jadis l'attaché. Il resta quelques jours dans son ambassade. Le 9 mars, un bateau le déposait à Corfou. En se jetant après une si longue absence dans les bras de son père, ce fils comblé de gloire et de faveurs lui remit une lettre élogieuse, écrite tout entière de la main d'Alexandre Ier. La missive impériale parut dans le journal officiel, dans la *Gazetta degli Stati Uniti delle Isole Ionie*. Pour un peu, en lisant ces compliments du czar à l'un des leurs, force patriotes grecs auraient juré que l'heure de la délivrance avait sonné. On vit des montagnards de l'Épire passer à Corfou et demander comme une grâce d'emporter sur le continent, traduite en grec, la lettre d'Alexandre. A leur tête marchaient les chefs de ces Klephtes et de ces Armatoles dont le jeune secrétaire d'État des îles Ioniennes avait jadis arraché les débris à la férocité d'Ali-Pacha. Capo d'Istria les reçut avec bienveillance. Les liens d'amitié qui les unissaient déjà pour la plupart à sa famille se resserrèrent ces jours-là plus qu'on ne saurait dire. Ils ne seront pas encore relâchés vers 1830 et permettront au diplomate, transformé en dictateur, de prolonger de quelques mois son pouvoir sur la Grèce.

III. LA SAINTE ALLIANCE — LA RÉVOLUTION GRECQUE — CAPO D'ISTRIA SE RETIRE A GENÈVE — IL EST NOMMÉ PRÉSIDENT DE LA GRÈCE

Capo d'Istria quitta Corfou sur une frégate anglaise aux premiers jours de juin. Il s'embarqua sans avertir son père pour lui éviter l'émotion des suprêmes adieux. A Venise, deux courriers extraordinaires de l'empereur lui transmirent ses ordres. Il se rendit près de Vicenza, au bourg de Valdagna, et demanda, durant un mois, aux eaux minérales de Racquaro de rétablir une santé encore en partie ébranlée. De là, il visita Paris et Londres avant d'aller rejoindre

le czar à Varsovie. On n'a jamais su bien exactement la raison de ce mystérieux voyage aux deux capitales de l'Occident. Toutefois, si l'on peut considérer comme une indication le mécontentement que lord Thomas Maitland, haut commissaire des îles Ioniennes, en ressentit, il faut dire que la démarche du ministre russe eut, au moins en partie, pour objet de signaler au gouvernement anglais les procédés fort peu libéraux employés dans l'Adriatique par ce personnage. En fait, rien ne rappelait moins le mémoire *sur l'état intérieur des îles Ioniennes*, écrit par Capo d'Istria en 1815, rien ne ressemblait moins à la douce protection rêvée par Capo d'Istria en 1815, que la conduite de lord Maitland.

D'ailleurs, les actes ou les principes posés dans le Congrès de cette année-là furent féconds en déceptions pour notre diplomate. Il suffit de citer la sainte alliance née, comme l'organisation des îles Ioniennes, des conférences tenues à Paris. Dans la sainte alliance entrèrent les souverains d'Autriche, de Prusse et de Russie. Ils s'engageaient, on le sait, à travailler d'un commun accord contre l'esprit de révolution, à maintenir, coûte que coûte, la paix en Europe. Louable, assurément, cette volonté ferme de ramener la tranquillité chez les peuples; mais n'y avait-il pas quelque imprudence à se lier ainsi par des traités? Tous les mouvements mériteraient-ils les mêmes répressions? S'il prenait envie aux Grecs, par exemple, de secouer le joug des Turcs, les alliés enverraient-ils des renforts au sultan? Pour avoir négligé de prévoir ces éventualités, les négociateurs de 1815 durent se concerter à nouveau en 1821.

Aux années 1820 et 1821 se rapportent les révolutions de Naples, de Grèce, d'Espagne et de Piémont, ainsi que le Congrès commencé à Troppau et terminé à Laybach. L'Autriche entendait intervenir à main armée dans les affaires des Deux-Siciles, et rétablir, sans le moindre changement, l'ancien état de choses. Capo d'Istria, mieux informé, ou du moins nullement intéressé à présenter la situation sous un mauvais jour, prétendit que les doléances du peuple napolitain n'étaient pas sans quelque fondement. Il parla des impôts multipliés sans rime ni raison, il parla des bastonnades à l'autrichienne introduites dans l'armée. Sa plaidoirie inclina les trois souverains vers la clémence. Si les Napolitains, sottement menés par quelques carbonari, n'avaient pas rejeté les avances du Congrès, ils auraient dès lors joui d'une constitution libérale, et Capo d'Istria, leur avocat, n'aurait pas entendu le czar lui dire cette phrase sévère : « On voit bien, Monsieur le comte, que vous vous trompez comme les autres hommes. »

Ce fut là, peut-être, le premier reproche d'Alexandre à son favori, reproche passager d'ailleurs, et sans conséquence probable, si le manifeste du jeune prince Hypsilanti n'avait fourni matière à de sérieux dissentiments. Dans sa proclamation du 7 mars 1821, Hypsilanti parlait au nom de l'Hétairie, c'est-à-dire au nom d'une Société secrète. N'était-ce pas le meilleur moyen de se mettre à dos la sainte alliance? Ministre d'un souverain que ses engagements forçaient à combattre de toutes manières les moindres velléités de révolte, et frère par le sang de ces Hellènes que l'on conviait à reconquérir leur liberté, Capo d'Istria se trouva du jour au lendemain dans une position critique.

Sa conduite avait toujours témoigné d'un patriotisme ardent, mais éclairé. « Avant de relever la Grèce, il faut relever les Grecs, » dit-il un jour; et, comme les impatients prétendaient suivre la marche contraire, il ferma sa porte au délégué de l'Hétairie qui lui demandait d'être son chef suprême. D'ailleurs, les manœuvres souterraines de cette Société lui répugnaient. Il voulait travailler au grand jour, par la diffusion des lumières et l'amélioration morale, par l'établissement d'associations analogues à celle des Philomuses qu'Athènes reçut de lui vers 1815. Faite pour soutenir les écoles déjà existantes et surtout pour multiplier leur nombre, la Société des Philomuses n'offrait rien qui fût de nature à la desservir

auprès des amis de l'ordre : plusieurs fois, à la requête du fondateur, les souverains alliés lui versèrent leurs souscriptions. Encore cinquante ans de cette propagande pacifique, et les raïas de Turquie commenceront peut-être à mûrir pour la liberté; voilà ce que pensait Capo d'Istria, voilà ce qu'il disait souvent à ses compatriotes. Partout et toujours, il demandait que l'on patientât : « Non, non, si le Péloponèse se révolte, la Russie ne vous soutiendra pas, » écrivit-il en 1820 au fameux bey du Magne, Pierre Mavromichali, qui l'avait envoyé sonder sur ce point. Sa réponse n'arriva pas à destination. Les Hétairistes en avaient deviné le contenu : ils assassinèrent le porteur et la détruisirent. Six mois plus tard, la guerre de l'Indépendance éclatait.

La sainte alliance tenait alors ses assises de Laybach. Avocat des Napolitains, Capo d'Istria ne pouvait faire moins que de prendre en main la cause des Grecs. Si les premiers avaient de justes griefs, les seconds n'en avaient pas de moindres, tant s'en faut, et, de plus, ils étaient ses frères. Ses convictions n'avaient point changé. A ses yeux, les Hétairistes conduisaient la nation grecque aux abîmes, il le déclarait ouvertement, mais désormais le mal était sans remède. Lorsque le glaive est tiré, on n'arrête pas un peuple en le désavouant. Capo d'Istria supplia le Congrès de ne point se prononcer contre les Grecs.

Cette victoire, il l'obtint, mais ce fut sa dernière. A peine de retour dans la capitale, il sentit que les événements lui demandaient un sacrifice. Sa place n'était plus dans les conseils d'un prince pleinement résolu à laisser les Turcs triompher plutôt que de rompre, même en apparence, avec les principes de la sainte alliance. Après de vains efforts pour obtenir une intervention quelconque, le ministre russe offrit sa démission. « Votre santé n'est point brillante, lui répondit Alexandre; à ce titre, je vous accorde un congé dont vous fixerez vous-même le terme lorsqu'il vous plaira; mais il est bien entendu que vous restez à mon service, Monsieur le comte. »

Capo d'Istria s'éloigna de Saint-Pétersbourg au commencement de septembre 1822. Ems le posséda quelques jours, juste le temps de faire une saison d'eau. De là, il vint s'établir à Genève. Sa retraite, dans cette ville, dura quatre longues années. Il les consacra, partie à l'étude approfondie du grec ancien, partie à l'immense correspondance que nécessita la fondation des Comités philhelléniques. Son zèle à trouver des subsides pour les Grecs ne se ralentit pas un seul jour; lui-même se réduisit en leur faveur au strict nécessaire. « Vous vous étonnez, dit-il dans une conversation, vous vous étonnez que j'aie choisi, dans la maison de Mme Lamotte, ces deux chétives chambres; mais c'est qu'elles ne me coûtent que 30 francs par mois. Entre moi et mon domestique, nous ne devons pas dépasser pour le logement, la nourriture et le reste, un écu de 6 francs par jour; j'ai établi mon budget sur ce pied et je ne l'augmente pas d'un sou. — Vous êtes admirable! s'écria son interlocutrice. — Eh! non, reprit-il; je suis conséquent avec moi-même et voilà tout. Quand toutes mes démarches, quand tous mes écrits sollicitent des âmes généreuses du pain et des vêtements pour mes compatriotes; quand, après avoir frappé aux portes des palais, je frappe aux portes des chaumières pour y recueillir le denier du pauvre, il faut que je puisse dire avec vérité : « J'ai tout donné avant de vous » demander l'aumône pour mes frères. »

De Genève, Capo d'Istria demeura jusqu'au bout en relation avec Alexandre Ier. Ses conseils, fréquemment sollicités, trouvèrent chez le monarque un accueil toujours bienveillant, mais ils n'eurent jamais, on le conçoit, la question grecque pour objet. Sur ce point, il fallut, pour modifier la politique russe, l'avènement du czar Nicolas Ier (1825). Jamais, d'ailleurs, changement plus complet ni plus rapide. Le 2 avril 1826, la Grande-Bretagne et la Russie échangent à Saint-Pétersbourg les signatures du protocole qui pose le principe de l'intervention européenne dans les affaires d'Orient. Le 6 juillet 1827, ces mêmes puis-

sances prennent avec la France l'engagement de travailler en commun à pacifier la Grèce. Dans l'intervalle de ces deux actes, Capo d'Istria s'était transporté de Genève à Paris pour plaider auprès de Charles X la cause de ses compatriotes. A son retour en Suisse, il apprit que ces derniers venaient de lui déférer le pouvoir suprême. Pressés entre les armées que la Porte envoyait par le Nord et celle qu'Ibrahim-Pacha débarquait sur les côtes du Sud, les glorieux révoltés avaient senti le besoin de mettre un terme à leurs querelles intestines, à leurs sottes jalousies. Il leur fallait un homme étranger aux rivalités de partis, et cet homme, ils crurent l'avoir trouvé lorsqu'ils émirent le décret suivant :

« La troisième assemblée nationale des Grecs,

» Considérant que la haute science qui rend capable de gouverner les États et de faire le bonheur des peuples exige la connaissance de la politique intérieure et de la politique extérieure, ainsi que beaucoup



CARTE DE LA GRÈCE ET PAYS VOISINS

d'expérience et beaucoup de lumières, toutes choses que les Ottomans barbares n'ont jamais concédées aux Grecs;

» Considérant qu'il faut placer à la tête de la république grecque un Grec théoriquement et pratiquement consommé dans la politique afin qu'il puisse la gouverner d'après les principes qui règlent la société,

» Décrète :

» I. Le comte Jean Capo d'Istria est élu par cette assemblée, au nom de la nation grecque, président de la Grèce, et le pouvoir exécutif lui est confié. »

Ce décret porte la date du 14 avril 1827.

IV. DÉMARCHES EN EUROPE — ARRIVÉE EN GRÈCE — ÉTAT DU PAYS — ORGANISATION DU GOUVERNEMENT — PREMIERS ACTES DU PRÉSIDENT

Avant de répondre aux vœux de ses compatriotes, Capo d'Istria désira connaître jusqu'où l'appui de l'Europe lui serait assuré. Dans ce but, il employa la fin de l'année à visiter les cours de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Paris. En Russie, le czar Nicolas I[er] mit tout en œuvre pour le retenir. On entendit sa mère, l'impératrice Maria-Federowna, dire au vieux conseiller

d'Alexandre : « Monsieur le comte, au nom de Dieu, n'allez pas en Grèce, car on pourrait y attenter à votre vie. Ne savez-vous pas de quelle manière les Grecs se déchirent entre eux, avec leur passion de vouloir toujours commander et ne jamais obéir? »

A cette prière, qui contenait presque une prophétie, l'impératrice-mère ajouta les offres les plus séduisantes. Ce fut en vain. Capo d'Istria demeura inébranlable et sa démission de ministre russe fut acceptée (12 juillet 1827).

L'Angleterre et la France lui donnèrent, comme la Russie, l'assurance de leur concours. Dès lors, ne reculant plus devant les fonctions de président, Capo d'Istria se mit en mesure de contracter l'emprunt que l'assemblée de Trézène l'avait chargé de négocier. Il échoua dans cette entreprise. Certaines bourses de philhellènes s'ouvrirent du moins à son appel. Il y puisa de quoi fonder les orphelinats de Genève et de Venise pour une centaine d'enfants transportés du Péloponèse en Europe, de quoi aussi alimenter un instant le trésor public au début de son administration.

Il comptait, chemin faisant pour l'Orient, toucher à Corfou. Une difficulté d'ordre politique se dressa contre ce projet. Le bateau qu'il monterait devait arborer le pavillon grec, mais comment admettre dans les eaux ioniennes ce pavillon que le gouvernement des îles n'avait pas encore reconnu? D'ailleurs, sa vue exciterait peut-être les têtes chaudes. Pour écarter pareil danger, le haut commissaire, Frederick Adam, envoya la corvette *le Lion* prendre Capo d'Istria dans le port d'Ancône et le transporter à destination en passant par Malte. En route, la corvette fut accostée par *le Warspite*. C'était un vaisseau anglais de 74 canons. Il prit le président à son bord et le déposa, le 18 janvier 1828, à Nauplie. Six jours plus tard, Capo d'Istria se trouvait dans l'île d'Égine; le 24, en prenant possession du gouvernement, il prononçait le serment d'usage.

D'après les décisions de Trézène, le président aurait dû, à cette occasion, promettre de conserver intactes l'indépendance et les frontières de l'État. Il fit modifier cette clause. L'indépendance de la Grèce n'existait ni en droit ni en fait : d'une part, aucune puissance ne l'avait reconnue; d'autre part, la victoire se prononçait de nouveau pour les musulmans. Quant aux frontières, inutile d'en parler : la vanité patriotique d'un chacun les fixait à sa guise, les transportant le plus possible vers le Nord, jusqu'aux rives du Vardar, parfois même jusqu'à celles du Bosphore.

La situation présente ne justifiait nullement de pareilles ambitions. Il suffit pour s'en convaincre d'écouter un instant les rapports oraux faits au président par les différents secrétaires d'État.

Le ministre de l'Intérieur :

« L'État, c'est Égine, Poros, Salamine, Eleusis et Mégare. Sur le continent, tout ce qu'Ibrahim-Pacha n'a pas reconquis est aux mains de certains chefs de bandes qui se battent entre eux plutôt que de recevoir mes préfets. Des préfets, j'en avais quelques-uns dans l'archipel; peut-être même y sont-ils encore; mais voilà bien six mois que je n'ai pas eu de leurs nouvelles. Dans ces îles, vous savez, Excellence, ce sont les pirates qui gouvernent. »

Le ministre des Affaires étrangères :

« Dernièrement, les trois amiraux des puissances protectrices m'ont adressé une lettre relative à l'armistice avec les Turcs. J'ai créé des archives nationales pour conserver cette pièce. Si je ne me trompe, Excellence, elle constitue à elle seule tous les dossiers de mon département. »

Le ministre de la Justice :

« Il n'existe pas encore de tribunaux. Pourquoi d'ailleurs en aurait-on établi? Depuis que les Turcs ont cessé de nous juger, chacun porte ses armes et se rend justice. Il serait imprudent, selon moi, de vouloir contrarier des gens qui entendent vider leurs querelles tout seuls et se tuer quand bon leur semble. »

Le ministre des Finances :

« Il n'y a pas d'argent dans la caisse. D'ailleurs, il n'y a pas de caisse et il n'y

en a jamais eu. On a fait les choses pour le mieux. Quand les Turcs vous marchent sans cesse sur les talons, les loisirs vous manquent pour tenir des comptes en règle. Au reste, sans consulter des registres, je puis vous dire que ce maudit Ibrahim suffit à recueillir les revenus de la Morée et que nos héros de terre et de mer se chargent du reste. Tenez, Excellence, pour solder les membres du corps législatif qui réclamaient leur paye, j'ai dû vendre les dîmes de l'archipel de l'année prochaine. Le fermier qui a loué ces impôts sera bien habile s'il parvient à ne pas se laisser ruiner par les pirates. Quant à moi, je le répète, je n'ai rien. J'en suis tout honteux, mais je suis encore redevable de leur salaire aux quelques ouvriers, maçons ou charpentiers, qui ont réparé la maison mise à la disposition de Votre Excellence. Si Votre Excellence avait pitié de ces pauvres gens..... »

Le ministre de la Marine :

« Notre flotte est la propriété de certains individus ou de certaines îles qui l'utilisent en ce moment à piller les bateaux de commerce égarés dans les parages de l'Archipel. Ils pratiquent d'ailleurs le métier sans parti pris, sans aucune préférence marquée pour tel ou tel pavillon. Nos protecteurs, les Français et les Anglais, en souffrent autant, sinon plus, que les Autrichiens. Mais à cela il n'y va pas de ma faute. L'État ne possède en propre que la frégate l'*Hellas* et la corvette l'*Hydra*. Or, ces deux bateaux sont à Poros, désarmés, ils n'ont encore fait aucun mal au pavillon neutre. »

Le ministre de la Guerre :

« Nous avons quelque chose comme vingt ou trente mille hommes. Ne vous étonnez pas si je ne puis vous fournir un chiffre exact : ces gens-là ne relèvent pas de mes ordres. Ils ont chacun leurs chefs particuliers. C'est tout au plus si quelques centaines de réguliers obéissent aux officiers que je leur envoie. Pour ces troupes, nous avions jusqu'à ces derniers temps du matériel de guerre dans l'arsenal de Nauplie, Grivas..... »

Ici, le président en savait plus que le secrétaire. Il l'interrompit pour lui apprendre comment la Providence l'avait conduit à Nauplie, juste au jour fixé pour le sac de cette ville, et comment Grivas était soudain rentré dans le devoir. Un jour plus tard et les habitants se trouvaient ruinés. Les canons du fort Palamide étaient déjà braqués contre leurs maisons, avec l'air de dire : « Laissez-vous piller ou l'on vous mitraille. »

Capo d'Istria n'avait pas attendu les rapports des secrétaires d'État pour apercevoir l'anarchie qui tuait la Grèce. Il voulut sur-le-champ organiser un gouvernement digne de ce nom, et ne craignit pas de jouer au dictateur plutôt que d'éparpiller l'autorité sur un grand nombre de têtes. Un secrétaire d'État reçut la mission de contresigner ses actes; un *Panhellénium*, ou Conseil de 27 membres, divisé en trois sections, eut pour devoir de lui prêter son concours dans la gestion des finances, dans la conduite de la guerre, dans la direction des affaires intérieures; mais, en fait, il commanda seul et concentra tout le pouvoir dans ses mains. C'est d'un pareil régime que naissent les mécontentements. En Grèce, étant donné le tempérament du peuple, ils devaient éclater plus vite qu'ailleurs. Et pourtant l'administration de Capo d'Istria fut pour tout le pays une administration féconde.

Dès son entrée en charge, il se concerte avec les amiraux. A sa prière, une escadre anglo-française fait voile pour Grabousa, sur les côtes de la Crète, et détruit à tout jamais cette capitale de la piraterie. De son côté, la flottille de Miaulis fouille les coins et les recoins des moindres îlots. Les écumeurs de mer, forcés dans leurs repaires les plus retirés, perdent un à un ces *mystiques* ou bateaux légers, qui les rendaient si redoutables, et bientôt la navigation marchande sillonne à nouveau les flots de l'archipel.

Ibrahim-Pacha, dans le Péloponèse, Réchid-Pacha dans la Grèce continentale, sont aux prises avec des troupes mal organisées, mal vêtues, mal payées, étrangères à toute discipline. Capo d'Istria s'occupe avec

une activité fiévreuse de les mettre sur un nouveau pied. Il leur prépare même du renfort. Les *capitani* ou chefs de bandes, convoqués au camp de Trézène, reçoivent l'ordre de se plier aux directions du gouvernement. L'enthousiasme populaire qui pousse tout le monde aux pieds du président prive bientôt leurs bandes irrégulières de la meilleure partie de leurs effectifs. Ils sont réduits eux-mêmes à s'incliner et deviennent, bon gré mal gré, officiers des régiments que l'on constitue avec leurs anciens soldats.

Sur le sol d'Égine, dans ses cavernes et ses tombeaux antiques, vivent les expatriés d'Athènes, d'Éleusis et du Péloponèse, par milliers, pêle-mêle, confondus dans les mêmes souffrances, en proie à la même vermine. Le président décrète la construction dans l'île d'un grand orphelinat national. Du même coup, il donne du travail et du pain aux affamés et prépare un asile à deux mille enfants.

Il occupe aussi les bras à planter sur le sol d'Égine les jeunes châtaigniers que la Crète lui fournit. A côté de ces arbres, il introduit une plante plus modeste, mais non moins précieuse au pauvre : la pomme de terre. Égine et Poros consacrent de grands espaces à sa culture et l'implantent ainsi dans la Grèce qui ne la connaissait pas encore.

Voilà de quoi remédier aux misères de la population, mais il faut aussi penser à l'État, à ce grand indigent, à ce grand endetté. Capo d'Istria fonde une banque nationale et recueille en vingt-cinq jours 500 000 francs. Il ouvre de même un emprunt avec hypothèques sur les biens de la nation. Il bat monnaie et grave sur les pièces un phénix sortant des flammes, emblème de la vieille Grèce renouvelée. La confiance personnelle qu'il inspire et les réformes apportées dans les rouages administratifs ont leur contre-coup dans la rentrée des impôts. Ceux des districts moraïtes évacués par Ibrahim sont affermés à bon compte, du moins eu égard aux circonstances, car 20 000 Égyptiens sont encore là; leur premier passage a fait le désert : établis au centre de la presqu'île et maîtres du Sud, ne vont-ils pas d'un jour à l'autre déborder une seconde fois sur les points redevenus grecs?

V. POPULARITÉ DU PRÉSIDENT — LES CAPITANI ET AUTRES PERSONNAGES INFLUENTS SONT CONTRE LUI — SES QUALITÉS ET SES DÉFAUTS

Il serait trop long d'énumérer ici en détail tous les actes du président au cours de son administration. Les premiers sont marqués au coin d'une politique sage et féconde. Le peuple grec s'en aperçoit et s'éprend d'enthousiasme pour le gouverneur. Aussi bien la conduite de ce dernier tourne toujours à l'avantage des classes populaires. Du joug turc, elles n'avaient que trop souvent passé sous le sabre capricieux des *capitani*. Ruinées par la guerre, chassées de leurs maisons, dépouillées de leurs champs, elles voyaient bien l'étendue de leurs sacrifices, mais elles n'en percevaient pas exactement le résultat. Avec Capo d'Istria tout change, ou du moins si l'ère des souffrances n'est pas close encore, les paysans ont conscience de ne plus s'épuiser au bénéfice particulier de tel ou tel chef.

Que la peste et le choléra éclatent, deux années de suite, dans leurs rangs, ils verront le président se porter de sa personne au-devant du fléau, distribuer les secours, organiser les mesures sanitaires, circonscrire le foyer de la maladie. Et ce dévouement les touchera. Pour eux, S. Exc. Jean Capo d'Istria, gouverneur de la Grèce, ne s'appellera plus que *Barba Ianni*, père Jean. Ils chanteront ses louanges, ils le nommeront leur représentant dans les assemblées générales, ils lui resteront fidèles jusqu'au bout.

C'est à cause de Barba Ianni, pensent-ils, qu'un czar et deux rois ont pris parti contre les Turcs; à cause de lui que leurs amiraux ont aidé Miaulis à purger l'archipel; à cause de lui que leurs ambassadeurs sont venus de Constantinople à Poros se concerter sur les futures frontières du pays; à

cause de lui que le général Maison a conduit dans la Morée les 13000 Français dont la présence a fait partir Ibrahim pour Alexandrie; à cause de lui que l'empereur Nicolas se bat avec le sultan depuis le 28 avril 1828. D'ailleurs, n'est-ce pas Barba Ianni qui travaille pour la Grèce de douze à quinze heures par jour? N'est-ce pas lui qui a sacrifié tout son patrimoine et qui refuse de toucher un sou des 160000 francs de sa liste civile? N'est-ce pas à lui que le czar et le roi de France envoient ces grandes sommes d'argent si nécessaires au trésor public?

Voilà ce que dit le peuple, la masse du peuple. Malheureusement, les héros de l'indépendance, les personnages les plus influents, tous ceux qui détenaient jadis une parcelle quelconque du pouvoir, sont loin de parler dans le même sens. Le système mis en vigueur par Capo d'Istria froisse trop d'intérêts et trop d'amours-propres, il substitue trop le pouvoir central aux influences locales, il annihile trop l'ancienne aristocratie militaire pour ne pas s'attirer des haines implacables. Ces hommes que le gouvernement nouveau dépouille de leurs privilèges, ces familles auxquelles il arrache la perception des impôts, ont rendu les plus grands services à la Grèce en versant pour sa cause leur or et leur sang. Le Corfiote, lui, n'a jamais paru sur un champ de bataille, à leurs côtés, en face des Turcs, et c'est le Corfiote qui les gouverne, qui prend plaisir à les abaisser, qui s'efforce d'établir son pouvoir sur leur ruine.

Ces récriminations, on le devine, partent de cœurs étroits, habitués à confondre le bien de la patrie avec l'intérêt personnel. Pour si mesquine que soit la vanité ou l'ambition qui les dicte, elles n'en sont pas moins légitimes dans une certaine mesure. Les services acquis et les dévouements héroïques, encore qu'il s'y mêle des sentiments moins purs, ont toujours droit à quelques égards. Les égards, Capo d'Istria ne les connaît pas. Il ne se préoccupe pas de faire accepter ses mesures, il les impose. Par là même, il augmente chaque jour le nombre de ses ennemis. On rend justice à son mépris de l'argent, à son ardeur pour le travail, à son intelligence des affaires; mais on l'accuse d'une excessive vanité, d'un amour effréné des louanges, d'une impatience extrême à supporter la critique. Plusieurs de ses qualités sont plutôt de celles que les *capitani* n'apprécient guère ou dont ils se méfient. Peu leur importe son amabilité rare, l'atticisme de sa conversation, « la politesse de ses manières, ce ton d'urbanité, cet usage du grand monde que personne ne possède à un si haut degré »; ou plutôt c'est cela même qui les inquiète. Si d'autres se laissent aller aux charmes de son éloquence persuasive, pour eux, ils trouvent dans sa parole une onction mielleuse qui n'est pas toujours le signe de la franchise.

Ainsi prévenus, les ennemis du président tournent à mal ses démarches les plus avouables et ses décisions les mieux justifiées. Les autres, celles qui sont moins opportunes, ne manquent jamais de leur apparaître sous les plus noires couleurs. Tels les préparatifs de l'assemblée générale d'Argos et les décisions prises par ses membres; telles certaines nominations, plus ou moins entachées de népotisme, aux principales places de l'État.

Dans sa première proclamation, à la date du 10 février 1828, le président avait annoncé qu'il réunirait les députés de la nation aux premiers jours de l'été. La présence prolongée d'Ibrahim et l'apparition du choléra le déterminèrent à différer la date de cette assemblée. Il la différa si bien qu'elle ne s'ouvrit que le 5 juillet 1829. Pour la préparer, il fit un long voyage à travers le pays : Nauplie, Argos, Tripolitza, Carytène, Léontari, Calamata, Méthone, Patras, Naupacte, Vostitza, Calavrita, Corinthe entendirent tour à tour tomber de ses lèvres l'éloge de son propre gouvernement. Ils l'entendirent d'ailleurs avec plaisir.

Au jour venu, les paysans, tout fiers d'émettre pour la première fois un vote libre, choisirent des représentants agréables au président. Celui-ci, en leur accordant le scrutin

secret, venait de les soustraire à l'influence des capitani qui jadis dictaient le nom de leur candidat à tous les électeurs. Ne lui devaient-ils pas quelque reconnaissance? Non contents de la témoigner en réunissant leurs voix sur la tête de ses amis politiques, certains collèges refusèrent de voter, déclarant qu'ils donnaient pleins pouvoirs à Capo d'Istria pour les représenter. Cette façon de faire était illégale au premier chef: le président n'eut pas le courage ou la sagesse de s'élever contre. On devine ce que furent les décisions d'une assemblée ainsi composée. Le gouvernement n'y reçut que des éloges et sa constitution dictatoriale fut prorogée jusqu'au jour où la Conférence de Londres aurait terminé ses travaux relatifs à la Grèce.

Entre temps, fidèle à son plan de relèvement, Capo d'Istria demandait à l'instruction de former des citoyens qui seraient les ouvriers d'un avenir meilleur. Dès 1830, huit milliers d'élèves se pressaient dans 128 écoles, établies sur le pied de l'enseignement mutuel. Des foyers d'enseignement supérieur s'allumaient coup sur coup en divers points: Égine recevait une école industrielle, Poros une école théologique, Nauplie une école militaire, Athènes une école de droit, Hydra une école navale. C'était prouver que l'on désirait rendre la Grèce capable de se suffire au plus tôt. Ne convenait-il pas, en attendant, de lui assurer d'autres concours? Capo d'Istria crut bien faire en puisant des hommes dans les îles sœurs. Les Ioniens vinrent nombreux à son appel. Parmi eux, l'on remarquait deux frères du président, Viaros et Augustin, ainsi que leur ami Gennatas. Ils furent investis tous les trois des plus hautes charges. Nombre de missions temporaires confiées à leur zèle souvent indiscret les mirent aux prises avec toutes sortes de difficultés. Ils ne s'en tirèrent pas toujours à l'honneur de qui les nommait. Dans son inspection des Sporades, Viaros se comporta comme un brouillon; soupçonneux et cassant, il ne recula ni devant l'arbitraire ni devant le ridicule. Aux armées de la Grèce continentale, Augustin fut un commissaire aimé des soldats, mais insupportable aux officiers. « Que le président fasse de son cadet le premier patriarche de la nouvelle Grèce, passe encore; mais le bombarder général, voilà qui dépasse les bornes! » disait un journal de l'opposition. Et tous les ambitieux, en répétant cette phrase, trouvaient dans le favoritisme de Capo d'Istria un grief de plus contre lui.

VI. PORTRAIT PHYSIQUE DU PRÉSIDENT — SA POLITIQUE RUSSOPHILE — SA TYRANNIE — SON ASSASSINAT

Un voyageur qui rencontra le président sur une place de Nauplie nous a tracé de lui le portrait suivant: « Je vis un homme d'une figure pâle et belle, remarquable par l'élévation de son front. Quoique sa tête fût chauve, excepté aux tempes, l'âge n'avait pas encore altéré la régularité de ses traits. Ses lèvres minces se contractaient, dès qu'il ne parlait plus, avec une expression de finesse et de méditation, prononcée encore davantage par un léger froncement de sourcils. On pouvait remarquer sur sa physionomie une sécurité parfaite et la conscience d'une influence morale qui dédaignaient les précautions dont s'entoure un chef détesté. Toutefois, son extérieur ne répondait pas à la noblesse de ses traits, et sa redingote bourgeoise, boutonnée jusqu'au menton, était loin de faire ressortir avec avantage sa taille moyenne et ses épaules étroites, à côté des formes athlétiques et du costume théâtral des Grecs qui l'entouraient. »

La redingote, dont il s'agit dans ces lignes, n'avait d'autre ornement qu'un liseré d'argent au revers des manches et qu'une double rangée de boutons en métal sur lesquels figurait, comme sur les monnaies, un phénix au-dessus des flammes. Elle était de drap bleu et servait toute l'année. Le pantalon, de même étoffe et de même couleur qu'il portait durant l'hiver, était remplacé, durant l'été, par un pantalon blanc. Un chapeau également blanc lui tenait lieu, pendant la belle saison, de la casquette fort commune dont il se coiffait en temps ordinaire.

Cette simplicité de mise, la présence à ses côtés d'un seul garde, ne suffisaient pas à lui concilier ses adversaires. « C'est en vain, disait l'un d'entre eux, c'est en vain qu'il affecte, dans son intérieur, dans ses habitudes et dans ses allures, toute la simplicité qui convient au citoyen d'un pays pauvre; on retrouve toujours en lui l'homme de la Sainte-Alliance, le ministre d'un empereur qui gouverne des millions d'esclaves par la crainte de l'exil et du knout. Aristocrate par éducation et par système, il n'est pas éloigné de se croire président de droit divin, et mêlant toute la courtoisie d'un gentilhomme au machiavélisme du tyran. »

D'autres Grecs, plus sobres de phrases risquées, disaient tout d'un mot : « Capo d'Istria est un proconsul russe. »

Proconsul russe, c'est le titre que lui décernent aussi les voix les plus autorisées de l'étranger. Déjà l'Angleterre ne voit en lui qu'un agent moscovite, et sa politique, en dépit des engagements signés, devient insensiblement hostile à la Grèce. La France persiste dans sa ligne de conduite, mais il ne se passe pas de mois où quelque nouveau détail ne vienne refroidir sa première ardeur. Si le colonel Fabvier et tant d'autres philhellènes, que l'enthousiasme pour une illustre cause a poussés en Orient, se décident à reprendre le chemin de l'Europe, c'est apparemment que le président Capo d'Istria n'a rien fait pour les retenir, c'est peut-être qu'il a fait quelque chose pour les éloigner. Et l'appui donné par l'Occident au gouvernement grec devient chaque jour plus hésitant. Pour sa part, le ministère Polignac supprime les secours pécuniaires promis par Charles X. Il ne faut rien moins que la volonté expresse du monarque pour que l'on continue à soutenir un homme « tout de feu vis-à-vis de la Russie, tout de glace vis-à-vis des autres puissances ».

Au reste, vraie ou fausse, la préférence de Capo d'Istria pour l'empire du Nord va lui coûter cher, à lui comme à la Grèce. En 1830, la guerre avec les Turcs est de fait terminée. Depuis le départ d'Ibrahim, la Porte ne possède plus, dans le pays révolté, que trois ou quatre places fortes. Les chrétiens ont remporté, au printemps 1829, d'éclatants succès autour du golfe d'Arta, et le 22 septembre, par sa victoire de Pétra, la dernière de ces luttes pour l'indépendance, Hypsilanti s'est rendu maître de toute la région au sud des Thermopyles. Reste à placer le fruit de ces triomphes sous la consécration des traités. C'est ici que la politique partiale du président porte ses résultats néfastes. La Russie, toujours intéressée, propose d'insérer au traité d'Andrinople une clause qui laissera la Grèce sous la suzeraineté du sultan et confiera au czar la constitution des provinces danubiennes. L'Angleterre, indisposée contre le président russophile, demande que l'on ne porte pas les frontières du nouvel État au-delà du golfe de Corinthe. Que peut la diplomatie de Capo d'Istria contre ses protecteurs de Saint-Pétersbourg et de Londres? La France intervient fort à propos et le tire d'un mauvais pas. D'accord avec l'Angleterre contre la Russie pour constituer la Grèce en État indépendant, elle s'unit à la Russie contre l'Angleterre pour élargir ses limites. Les résultats qu'elle obtient sont appréciables, mais le nombre des îles et des provinces continentales jointes au Péloponèse serait bien plus grand si Capo d'Istria, tenant la balance égale entre les trois cours protectrices, ne s'était pas mis à dos le Cabinet britannique.

A l'intérieur, l'administration de Capo d'Istria, toujours appuyée par la grande majorité de la classe populaire, verse de plus en plus dans la tyrannie. La Conférence de Londres a déclaré que la Grèce sera un royaume, et les trois cours ont offert la couronne au prince Léopold de Saxe-Cobourg. A cette nouvelle, la tourbe des ambitieux n'a plus qu'un désir : entrer dans les bonnes grâces du futur souverain et se préparer une place dans ses faveurs. Dans ce but, elle fait souscrire sur tous les points du territoire des adresses félicitant le jeune prince et le priant de hâter son arrivée. Tous ces ambitieux, il faut le dire, sont les ennemis avérés du président. Pour eux,

féliciter le roi de demain, c'est blâmer le gouvernement d'aujourd'hui. Les adresses du peuple ne veulent point dire cela, mais les ennemis de Capo d'Istria leur donnent ce sens. Aussitôt celui-ci les déclare factieuses et illégales : il les fait saisir, il destitue les fonctionnaires qui les ont signées, il considère comme des perturbateurs tous ceux dont le nom figure dans ces listes inoffensives. Par ailleurs, il écrit au prince Léopold lettres sur lettres. S'il le supplie de venir au plus tôt, il lui énumère avec une complaisance marquée toutes les épines de sa couronne. Au lieu de l'encourager, au lieu de lui donner des espérances, il lui montre de tels nuages à l'horizon, que le jeune roi abdique avant même d'avoir pris possession de son trône, le 21 mai 1830 (1). Cette résolution, attribuée aux manœuvres de Capo d'Istria, augmente le mécontentement contre lui. Le président se maintient encore quelques mois chef de la Grèce entière, mais bientôt l'on ne retrouve en lui qu'un chef de parti. Il gagne des capitaines, comme Colocotronis et Nicétas, et s'appuie sur eux; mais d'autres personnages, plus nombreux et tout aussi renommés, prennent ouvertement parti contre lui. Tel est Mavrocordato, tels sont, avec Miaulis et Canaris, tous ceux dont les brûlots ont porté l'épouvante dans les flottes ottomanes. Ils se réunissent à Hydra et nomment une Commission gouvernementale en juillet 1831.

Ce pouvoir constitutionnel, rival de la dictature de Capo d'Istria, amène bientôt la guerre civile. D'ailleurs, la révolte a déjà mis les armes aux mains des Maniotes. L'ancien bey du Magne, Pierre Mavromichali, gémit depuis trois mois dans la forteresse de Palamide : Georges, son fils, et Constantin, son frère, sont gardés à vue dans Nauplie. Peu importe aux Hydriotes! peu importe à leurs complices des îles voisines! Ils sont pour le moment les maîtres de la mer et ils peuvent le rester, s'ils parviennent à saisir la flotte nationale. Cette flotte est à l'ancre devant Poros. Miaulis y court et s'en empare. Il l'arme en toute hâte, il s'apprête à la conduire dans les eaux d'Hydra, mais il est arrêté par l'amiral russe Ricord et, plutôt que d'abandonner sa capture, il y met le feu. Triste héroïsme, sinistre folie! La superbe frégate l'*Hellas* s'embrase avec une ou deux corvettes, et des haines féroces s'allument à son incendie, des haines que le sang du président n'éteindra même pas.

Capo d'Istria sait qu'il existe des complots, mais il s'en rit. Il a, somme toute, des intentions pures, il poursuit le bien public, il rend à la patrie des services autrement signalés que ses adversaires, il conserve la confiance des masses : qui oserait porter la main sur lui?

Voici le dimanche 9 octobre 1831. Il est 6 heures du matin. Le président se dirige, selon son habitude, vers l'église Saint-Spyridion de Nauplie. Sur le seuil, il rencontre Georges et Constantin Mavromichali qui le saluent. Il leur rend cette politesse. Soudain, les deux Maniotes s'agitent. Constantin tire un coup de pistolet, Georges frappe un coup de poignard et Capo d'Istria tombe, la tête fracassée, le flanc ouvert, sans un cri, sans un geste, raide mort.

Aujourd'hui le corps de l'infortunée victime repose à Corfou et sa gloire est de moins en moins discutée dans la Grèce. Sa mort, pleurée du peuple, aurait dû dès le premier jour être un deuil pour tout le pays, « car il n'est pas certain que le gouvernement de cet homme intègre et capable ne fût pas encore la meilleure combinaison que l'on pût trouver pour préparer le terrain à la monarchie. »

Kadi-Keuï. PERGORIOPOULO.

(1) Voir sa biographie, n° 319 des *Contemporains*.

Bibliographie et ouvrages consultés :

Lettres et documents officiels sur les derniers événements de la Grèce. Paris, 1831, 1 vol. in-8°.

THIERS, *Etat actuel de la Grèce*. Leipzig, 1833, 1 vol. in-8°.

STAMATI BULGARI, *Notice sur le président Capo d'Istrias*. Paris, 1883.

A. PAPADOPOULOS VRETOS. *Mémoires biographiques, historiques sur le président Capo d'Istrias*. Paris, 1831-1832, 2 vol.

A. BÉTANT, *Correspondance du président de la Grèce*. Genève 1839, 4 vol. in-8°.

CAPEFIGUE, *Diplomates et hommes d'état Européens*, t. II.

METTERNICH, *Mémoires, documents*, etc. Paris, Plon, 1882, 8 vol. in-8°. Voir surtout les 4° et 5°.

LES CONTEMPORAINS



LE COMTE ANTOINE-CLAUDE CHAPTAL (1756-1832)

I. PREMIERS DÉBUTS DANS LA VIE — FAMILLE — L'ÉTUDIANT DE MONTPELLIER — DE PARIS

« La vocation de Chaptal, a dit Flourens, a été de renouveler l'industrie par la science. »

A un autre point de vue, un distingué professeur d'économie politique a écrit : « J'ai l'impression que Chaptal était un réorganisateur, un Colbert du XIX[e] siècle. »

Ces deux jugements résument la vie et le talent du savant que nous allons faire connaître.

Antoine-Claude Chaptal naquit le 3 juin 1756, au hameau de Nojaret en Gévaudan (aujourd'hui département de la Lozère), sur les bords du Lot, à 10 kilomètres de la ville de Mende.

Sa famille avait ces mœurs patriarcales que l'on rencontre encore en Lozère et dans tous les pays qui ont pieusement conservé la bonne et vieille foi des aïeux.

Mes parents, a-t-il écrit lui-même dans ses *Mémoires*, étaient de riches et honnêtes propriétaires qui jouissaient de l'estime et de la vénération publiques. Leur maison était l'asile des pauvres; leur conduite, la règle et l'exemple de la contrée, et leurs conseils étaient toujours la loi suprême pour les habitants. Depuis cent cinquante ans, l'aîné de la famille restait attaché à la culture des domaines, et les cadets embras-

saient l'état ecclésiastique, la profession d'avocat ou celle de médecin. La profession de médecin était généralement préférée, et cette vocation était surtout décidée par plusieurs ouvrages de médecine et d'histoire naturelle qui existaient dans la maison et dans lesquels on lisait de préférence à tout autre (1).

C'est le parti qu'avait, en effet, choisi l'un de ses oncles, Claude Chaptal, qui exerçait, à cette époque, son art à Montpellier.

Il y jouissait d'une grande réputation de praticien, et il avait conquis l'estime publique, non seulement par ses succès, qui l'avaient fait surnommer le *Guérisseur*, mais par un désintéressement et une dignité dans l'exercice de sa profession qui le faisaient adorer (2).

Ce fut lui qui se chargea des frais d'éducation de son neveu.

Après avoir parcouru, avec un talent qui déjà le signala à l'attention publique, le cycle de ses études littéraires chez les Doctrinaires de Mende et du cours de philosophie au collège de Rodez, le jeune étudiant se fit inscrire à l'École de médecine de Montpellier. Celle-ci était alors dans tout son éclat, et Barthez y donnait ses éloquentes leçons. Antoine Chaptal les suivit avec une telle application et un tel succès qu'il fut reçu docteur en médecine au bout de trois ans. Il entrait dans sa vingtième année seulement. Sa thèse, qui avait pour sujet : « Les causes des différences que l'on observe parmi les hommes considérés dans le physique et le moral », fit sensation. Il fallut en faire imprimer deux éditions successives de 2 000 exemplaires, « ce qui ne s'était jamais vu».

Son oncle, émerveillé et flatté de ces succès, se présageait déjà un digne successeur. Mais les goûts du neveu n'étaient point à la médecine, surtout depuis une aventure que va nous raconter notre peu courageux héros lui-même.

Les cadavres ne suffisent pas à Montpellier pour les besoins des amphithéâtres, et, très souvent, l'on est forcé de suspendre les cours jusqu'à ce que l'hospice puisse en délivrer. C'est cette pénurie de moyens d'instruction qui m'avait porté à me lier avec M. Fressines, premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, pour travailler en commun sur l'anatomie.
Un jour, Fressines vint m'annoncer qu'il venait de faire porter un cadavre dans son amphithéâtre particulier; nous nous y rendîmes de suite; je trouvai le cadavre d'un jeune homme mort d'une fluxion de poitrine depuis quatre à cinq heures; je reconnus ce jeune homme pour m'avoir servi plusieurs fois à ramasser mes boules dans mes parties au jeu de mail, ce qui déjà me fit éprouver quelque peine. Néanmoins, je me mis en devoir de le disséquer, mais, au premier coup de scalpel sur les cartilages qui lient les côtes au sternum, le cadavre porta la main droite sur le cœur et agita faiblement la tête ; le scalpel me tombe des mains, je m'enfuis de frayeur, et, depuis ce moment, j'ai abandonné l'étude de l'anatomie.

Ainsi, tandis que son oncle lui déléguait déjà des malades, Antoine Chaptal cherchait le moyen d'éluder, sans déplaire, ces projets d'avenir. Il le trouva en persuadant à son protecteur qu'il convenait de se préparer à la pratique de la médecine par de très sérieuses études, et que deux années, à Paris, pour se perfectionner, serviraient beaucoup à ce dessein.

Il y fit un peu de médecine, juste assez pour correspondre avec son oncle et lui faire croire qu'il en faisait beaucoup. Il étudia surtout les sciences et en particulier la chimie, suivant à la fois les leçons de Bucquet, Mitouard, Sage et Romé de Lisle. Il consacra aussi plus que ses moments de loisir à la poésie. Il s'était lié avec quelques littérateurs du temps qui se réunissaient pour se lire mutuellement leurs productions. Pour ces séances intimes, Chaptal traduisit en vers les hymnes de Santeuil, composa trois comédies, et commença une tragédie qu'il ne termina pas, faute de verve.

Cet insuccès le dégoûta pour jamais de la carrière, après deux ans d'efforts et de travaux.

(1) Les *Mémoires* du comte Chaptal ont été publiés en 1893, par son arrière petit-fils, sous ce titre : *Mes souvenirs sur Napoléon*, par le vicomte ANT. CHAPTAL, secrétaire d'ambassade. Paris, Plon-Nourrit, 1 vol. avec portrait.
Cet ex-secrétaire d'ambassade, prêtre depuis peu, est actuellement vicaire de Notre-Dame de Plaisance à Paris. Il a bien voulu nous autoriser à faire des extraits dans cet ouvrage.
(2) *Mémoires*.

II. PROFESSEUR DE CHIMIE A MONTPELLIER « ÉLÉMENTS DE CHIMIE » — « MÉMOIRES »

Après trois ans et demi de séjour à Paris, Chaptal, alors âgé de vingt-quatre ans, en était à ce point critique de la vie, où le jeune homme, encore ignorant de la direction à prendre, ne sait où jeter l'ancre de son avenir. La Providence lui traça sa voie.

Le États du Languedoc avaient décidé la création d'une chaire de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier. Le président des États, Mgr Dillon, archevêque de Narbonne, qui n'avait pas oublié le brillant lauréat de l'École de médecine, songea à lui confier la nouvelle chaire. L'ouverture des cours fut faite avec une grande solennité. La plupart des membres des États y assistaient; il ne s'y trouvait pas moins de deux archevêques et de douze évêques. Doué « d'un organe flexible et sonore, d'une physionomie expressive, d'un regard spirituel et puissant », parlant « avec une grande facilité et une hardiesse au moins égale », il conquit du premier coup tous les suffrages. La réputation de l'éminent professeur ne fit que s'accroître et devint telle que le célèbre de Humboldt, passant un jour à Montpellier pour se rendre en Amérique, voulut entendre une de ses leçons.

Par de nombreux *Mémoires*, le jeune professeur prit rang dans la science, dès la première année de son enseignement, à côté des Berthollet, des Fourcroy, des Guyton de Morveau, des Lavoisier. Toutefois, tandis que ceux-ci s'occupaient surtout d'établir les principes de la chimie et de fixer les règles de la nouvelle nomenclature, Chaptal fit sa spécialité des applications de la chimie aux arts.

Jusqu'à lui, en effet, la plus complète séparation avait existé entre les arts et la chimie. Le discrédit que les rêves des alchimistes avaient jeté sur cette science, non moins que son langage, barbare pour le peuple, avaient éloigné l'industriel du chimiste, l'ouvrier du savant. Aussi, au moment où des talents de premier ordre donnaient une si vive impulsion aux progrès de la chimie, était-il à craindre que ces conquêtes, si riches d'applications, n'eussent aucune influence sur les arts. Rompre cette glace, exposer aux artisans, dans une langue populaire, les principes de la chimie, leur montrer toutes les ressources qu'elle leur offre pour la pleine connaissance et le perfectionnement de leur métier, telle est l'utile, la noble mission que se donne le professeur de chimie de Montpellier.

Cette profession de foi, ce programme de son enseignement, il l'énonce dans l'introduction de ses *Éléments de chimie* où, après dix années de professorat, il consigna ses leçons :

Le savant auteur s'étend, avec une complaisance marquée, sur les applications industrielles ou agricoles de la chimie. Il enseigne, par exemple, comment on peut étendre sur les étoffes les couleurs végétales : la garance, l'indigo, le safran. Il indique comment se forment les nitrières artificielles, comment s'extrait et se raffine le salpêtre, par quels procédés plus expéditifs, plus économiques, moins dangereux, on peut fabriquer de la meilleure poudre. « Car, ajoute-t-il en bon patriote, le gouvernement doit trouver dans le sol son approvisionnement assuré et ne pas se condamner à payer un tribut coûteux au salpêtre étranger qui pourrait nous être refusé en temps de guerre. »

Le premier, il explique la fermentation des boissons alcooliques et reconnaît qu'elle a pour effet de dédoubler le sucre en alcool et acide carbonique, ce qui lui suggère l'idée d'améliorer les mauvais vins par une addition de sucre. Dans les années froides et pluvieuses, le raisin mûrit imparfaitement, le moût, peu sucré, fermente mal et donne un vin pauvre en alcool qui s'aigrit facilement. Par sa propre expérience, il s'est convaincu que le sucre, additionné au moment de la fermentation, dépouillait ces vins de leur âcreté, augmentait leur force et leur couleur, en assurait la conservation. Ce procédé, il le recommande aux vignerons qui ne tardèrent pas à l'essayer et qui, après en avoir reconnu les bons effets,

l'appelèrent, par un juste sentiment de gratitude envers l'inventeur, la *chaptalisation.*

Chaptal voulait surtout que ses bonnes recettes fussent lues par les artisans auxquels elles pouvaient servir. Aussi, à côté des dénominations scientifiques, présente-t-il les termes en usage chez le peuple. « On ne peut pas, dit-il, changer la langue de l'ouvrier; il faut donc aller jusqu'à lui, et, par ce moyen, l'associer à nos découvertes. »

Au reste, c'est en toute sécurité que l'artisan pourra se fier à lui, car, ce n'est pas à la légère qu'il admet ses principes.

Lorsqu'une proposition, écrit-il, se trouve appuyée sur des faits suspects ou combattus, lorsque des théories opposées se fondent sur des expériences contradictoires, il faut avoir le courage de les discuter et de s'assurer par soi-même de la vérité. Lorsque cette voie de conviction nous est interdite, on doit peser le degré de confiance que méritent les défenseurs des faits opposés, ou se décider pour celui dont l'expérience et les principes s'adaptent naturellement et sans effort au plus grand nombre de phénomènes.

Une méthode de critique si rigoureuse devait lui faire découvrir bien vite la fausseté du phlogistique (1) enseignée par Sage, son maître. Dès la seconde année, il l'avait banni de ses leçons, et la délicatesse de son cœur s'excuse ainsi d'abandonner les idées de son ancien professeur. « Si j'enseigne une doctrine différente de la sienne, c'est qu'on ne peut pas commander aux opinions. Le savant sait distinguer l'ami de son cœur de l'esclave d'un système. »

Ce n'est pas seulement sa théorie antiphlogistique que le jeune et déjà célèbre professeur avait promptement acceptée de Lavoisier. Des premiers encore, il adopta sa nouvelle nomenclature.

On devine qu'en s'avançant à pas si discrets et si sûrs dans le domaine de la chimie, Chaptal ait laissé peu d'exagération et d'erreurs se glisser dans son ouvrage. Au fait, en parcourant aujourd'hui son livre, on croirait lire une édition récente d'*Éléments de chimie*. Les recherches des nombreux savants de ce siècle ont ajouté sans doute à ce que l'auteur y avait consigné; elles y ont peu corrigé.

La composition de l'air et de l'eau, le rôle de l'oxygène dans la combustion et la respiration; la nature, la préparation et les propriétés de l'hydrogène, de l'oxygène, de l'azote, de la potasse, de la soude, de l'ammoniaque, de l'acide carbonique, de l'acide sulfurique, de l'acide sulfureux, de l'acide nitrique ou azotique, de l'acide muriatique ou chlorhydrique et de l'eau régale; l'extraction des métaux, la réduction du plomb, du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent; — la fabrication des huiles, du savon, du sucre; — la composition du lait, du fromage, du beurre, du sang, des muscles, tout cela y est enseigné, presque dans les termes ou avec les procédés employés encore de nos jours.

La solidité des principes qui y étaient exposés, la méthode qui y régnait et les applications nombreuses aux arts valurent aux *Éléments de chimie* un succès prodigieux.

L'édition fut bientôt épuisée, et le libraire, qui faisait dater sa fortune de l'époque où parut cet ouvrage, demanda à l'auteur d'en faire une seconde. Celle-ci fut suivie d'une troisième, puis d'une quatrième; et, en quelques années, il s'en répandit 14000 exemplaires. Les autres nations se l'approprièrent par des traductions, et Chaptal eut la satisfaction de voir que, pendant douze à quinze ans, ses *Éléments* ont été presque le seul ouvrage que l'on ait mis entre les mains des élèves en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Allemagne et en Amérique (1).

Avant que le professeur de Montpellier mît sous presse son cours de chimie, il avait, parallèlement à ses leçons, poursuivi des études dont il publia les résultats dans une série d'*Observations* qui firent suite aux *Mémoires* dont nous avons parlé. « Ap-

(1) D'après la théorie du phlogistique, les corps, en brûlant, perdaient une partie d'eux-mêmes, *un élément léger et très subtil*, qui constituait la flamme et se consumait avec elle. Lavoisier démontra que, au contraire, un corps, en brûlant, pourvu que ce fût dans un espace clos qui empêchât la perte des produits de la combustion, augmentait de poids, et que toute combustion n'était qu'une combinaison du corps brûlé avec l'oxygène.

(1) *Mémoires* du comte Chaptal.

prendre à tirer parti des richesses du sol», tel est le but qu'il avait donné à son enseignement, le jour de l'ouverture solennelle. Les titres de ses publications (1) révèlent avec quelle ardeur il poursuivait, de toutes manières, par la plume comme par la parole, la réalisation de ce patriotique dessein.

III. SES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS — PROFESSEUR DE CHIMIE A TOULOUSE — IL REÇOIT DES LETTRES DE NOBLESSE

Non content de fournir par ses *Éléments* un guide pratique à un grand nombre d'industries, Chaptal voulut prêcher d'exemple et précipiter, en quelque sorte, l'impulsion qu'il s'était proposé de donner aux arts. Son union avec Mlle Lajard, fille d'un des négociants les plus recommandables de Montpellier, et, peu de temps après, la mort de son oncle le mirent à la tête d'une fortune considérable.

Il forma, nous dit-il lui-même (2), aussitôt le projet d'affranchir son pays du tribut onéreux qu'il payait à l'Angleterre et à la Hollande, par l'importation de produits chimiques. Il acheta un local à côté de Montpellier, y éleva de grandes constructions et fabriqua l'acide sulfurique, l'acide nitrique, l'acide muriatique, l'alun, le sel ammoniac, le blanc de plomb, le sel de Saturne et d'autres produits encore. Il forma même un atelier de poterie pour fabriquer les porcelaines et les poteries de grès dont il avait besoin. Et son usine, dite de la Paille, se fit une telle réputation pour la pureté et la qualité de ses produits que la marque de cette fabrique était partout recherchée.

Berthollet venait, à cette époque, de découvrir la propriété décolorante du chlore. Chaptal l'applique aussitôt au blanchiment de vieux livres, de vieilles estampes, du vieux linge. L'alun nous venait d'Italie où on l'extrayait d'un minerai d'alun naturel. Il découvre l'art de le préparer de toutes pièces avec l'argile et l'acide sulfurique.

S'étant lié d'intérêt avec la maison de commerce de son beau-père, il fut chargé de diriger les opérations de la teinture en coton. La ville de Montpellier avait formé d'immenses fabriques de mouchoirs et de tissus de coton. On avait fait venir du Levant deux ou trois teinturiers pour teindre les fils en rouge, dit d'Andrinople. Le procédé était un secret. Le chimiste industriel parvient à le découvrir et à établir une teinture où le rouge et toutes les nuances qui en dérivent furent perfectionnés et devinrent des procédés publics.

Ainsi l'activité et la science de Chaptal débordaient-elles au delà de l'amphithéâtre de ses cours.

Les États du Languedoc avaient placé dans leur professeur de chimie une confiance absolue. En voyant combien, depuis la création de cette chaire à Montpellier, l'industrie s'était accrue dans le Midi, ils voulurent former un second établissement de chimie à Toulouse dont ils confièrent l'organisation à Chaptal. Ses succès y furent les mêmes qu'à Montpellier.

« Il profita de l'intervalle de ses cours pour parcourir la province, visiter les ateliers et les mines, et porter partout la lumière de la chimie. »

Les États du Languedoc, pour récompenser dignement tant de talent, tant de zèle et de si grands services, envoyèrent une députation au roi Louis XVI, afin de demander pour l'illustre professeur de chimie des lettres de noblesse qu'ils obtinrent sans peine.

IV. LA RÉVOLUTION DE 1789 — LUTTE CONTRE LES JACOBINS — PROSCRIPTION

Au moment même où Chaptal était anobli par lettres patentes de Louis XVI, la Révolution commençait sa lutte contre la royauté et contre les privilèges.

Une lettre écrite le 2 octobre 1789, par

---

(1) Citons :
1° Observations sur quelques avantages qu'on peut retirer des terres ocreuses, avec les moyens de les convertir en brun rouge et d'en former des pouzzolanes propres à remplacer avec économie les étrangères et les nationales.
2° Observations sur les moyens de fabriquer de bonnes poteries à Montpellier, et sur un vernis qu'on peut employer pour les enduire (1789).
3° Observations sur l'acide carbonique fourni par la fermentation des raisins (1786).
4° Observations sur la manière de former l'alun par la combinaison directe de ses principes constituants (1788).
5° Observations sur la distillation des vins dans la province de Languedoc (1788).
6° Observations sur les caves et le fromage de Roquefort (1789).
7° Observations générales sur l'agriculture considérée dans ses rapports avec la prospérité de la France, suivies de quelques réflexions sur les ouvrages d'Olivier de Serres (1790).
(2) *Mémoires* du comte Chaptal.

le comte Chaptal à une demoiselle Montialoux, de Mende, nous fait connaître ses sentiments intimes sur la commotion politique qui s'annonçait :

La révolution qui s'effectue est une belle chose; mais je voudrais qu'elle fût arrivée il y a vingt ans. Il est fâcheux de se trouver dessous quand on démolit une maison, et voilà notre position. Nos enfants jouiront, et ils ne pourront pas nous accuser d'avoir pensé plus à nous qu'à eux : c'est ce qui me console. Le clergé et la haute noblesse sont déchus de leurs prétentions. L'égalité primitive rétablie; la vertu, le talent feront seuls les distinctions; le pauvre cultivateur respirera enfin, et l'homme le plus utile sera aussi l'homme le plus considéré; voilà sans doute une belle *spectative*; mais elle ne sera effectuée que tard, et c'est le seul de mes chagrins.

Quoique porté déjà par son talent et ses services au rang de la noblesse, Chaptal ne voyait donc pas de mauvais œil les changements, qui allaient amener le nivellement des classes de la société.

Lorsque l'Assemblée constituante fut organisée, a-t-il écrit encore dans ses *Mémoires,* lorsque j'aperçus dans les discussions les grands talents qui l'honoraient, alors, je crus qu'on se bornerait à établir une bonne constitution, à détruire des abus et à porter le corps politique au niveau des lumières du siècle. J'entrais donc dans l'assemblée populaire ou club de Montpellier, et je ne tardai pas à y jouir d'une grande influence (1). On disputait, on raisonnait encore, on pouvait approuver ou condamner une opinion émise, une mesure arrêtée; il était permis de ne pas désespérer du salut de la patrie; mais la dispersion volontaire des membres de l'Assemblée constituante après la session, le dépôt de la constitution confié à une Assemblée législative composée d'avocats, de journalistes, de comédiens et autres individus sans fortune, sans principes, sans connaissances d'administration, firent bientôt craindre qu'on ne portât le vaisseau de l'État au milieu des tempêtes, et c'est ce qui ne tarda pas d'arriver.

L'Assemblée législative s'arroge le titre de Convention; il se forme de nouvelles factions; les unes, plus modérées, invoquent les principes; les autres, plus audacieuses, multiplient les ruines pour recomposer en entier le système social; il ne manquait à la Convention, après avoir fait disparaître la constitution, que de se débarrasser du roi et de quelques membres qui, par leurs talents, entravaient ses opérations; les journées du 21 janvier et du 31 mars lui en donnèrent les facilités.

Les hommes qui ne s'étaient jetés dans la révolution que pour corriger des abus et consacrer, par une bonne constitution, des principes de garantie pour les personnes et les propriétés, s'alarmèrent de ces actes atroces; ils s'insurgèrent de toutes parts et organisèrent le système de résistance qu'on a appelé le *fédéralisme.*

Je fus mis à la tête de ce parti dans le Midi, et je devins le président de ce fameux Comité central, établi à Montpellier et composé des députés de 32 départements. Il comptait 64 membres.

Nous organisâmes trois Corps d'armée : l'un à Bordeaux, l'autre à Lyon et le troisième au Pont-Saint-Esprit. Nous convoquâmes une nouvelle Convention à Bourges, où se rendirent plusieurs de nos députés; nous créâmes un tribunal à Clermont, pour juger les membres de la Convention. Nous nous étions emparés de l'administration dans les départements fédéralisés. Nous correspondions avec de Wimpfen, qui avait formé une armée en Normandie; nous marchions à grands pas vers le succès. Nos départements n'avaient plus qu'un sentiment, celui de se soustraire à la domination de quelques hommes audacieux qui, sous le nom de Convention, forçaient la volonté d'une majorité faible et sans énergie; mais la retraite, ou plutôt la fuite de Wimpfen, porta l'alarme dans nos rangs; l'audace redoubla dans le cœur des chefs de l'anarchie; nos Comités furent dissous, les membres emprisonnés; la terreur devint générale.

Tous les actes du Comité insurrectionnel avaient été signés par moi, ainsi que la correspondance. Aussi, je fus arrêté le premier, par décision du Comité de sûreté générale, et on me donna la citadelle pour prison. Le temps des massacres n'était pas arrivé; les tribunaux révolutionnaires n'étaient pas organisés, mais les administrations venaient d'être renouvelées.

Après huit ou dix jours de séjour à la citadelle, j'écrivis à un membre influent de la nouvelle administration pour lui déclarer que, si je n'étais pas mis de suite en liberté, j'allais imprimer pour ma défense. Ils sentirent tous que je pouvais les compromettre parce qu'ils avaient tous ouvertement professé mes principes et que la plupart avaient été membres du fameux Comité central insurrectionnel. En conséquence, ils se réunirent en séance et m'ouvrirent les portes de la citadelle, malgré l'arrêté du Comité de sûreté générale, en vertu duquel ils m'avaient enfermé.

Je connaissais trop l'esprit qui dominait dans les Comités de la Convention pour me croire en sûreté, et je partis de suite pour les montagnes des Cévennes, où je fus me cacher.

La terreur s'emparait alors de tous les esprits. Pour se soustraire au glaive révolutionnaire, l'émi-

(1) Il publia même vers cette époque, 1790, un *Catéchisme à l'usage des bons patriotes.*

gration devint générale. J'eusse été moi-même chercher ma sûreté dans les pays étrangers, si l'intérêt de ma famille ne m'eût retenu. Je craignais de la dévouer aux fers, à l'échafaud ou à la misère. J'avais alors de bien puissantes raisons pour fuir ma patrie. Le gouvernement d'Espagne m'offrait 30 000 francs de traitement par an pour y porter mon industrie. La reine de Naples, à peu près à la même époque, me pressait de me rendre dans ses États. Enfin, le célèbre Washington, alors président des États-Unis, m'écrivit deux fois à ce sujet. Je repoussai successivement toutes ces offres. L'amour de mon pays l'a toujours emporté sur des offres séduisantes de fortune et m'a fait courir toutes les chances d'une révolution orageuse sans altérer mes sentiments à cet égard.

Une pareille noblesse d'âme honore grandement celui qui en inspire sa conduite, dans des circonstances aussi périlleuses.

V. LE PROSCRIT DEVIENT INSPECTEUR, PUIS DIRECTEUR DES POUDRES ET PROFESSEUR A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

La tête du comte Chaptal, menacée par des ennemis implacables, était en bien grand danger. Le péril où se trouvait alors la Convention lui apporta le salut. La mort de Louis XVI et la proscription de leurs prêtres avaient exaspéré les Vendéens qui avaient pris les armes pour relever le trône et leurs autels. La ville de Lyon, dégoûtée des fureurs sanguinaires de la capitale, s'était soulevée.

Le comte Chaptal vivait caché au milieu des montagnes, craignant tous les jours d'être l'objet d'un mandat d'arrêt. Ce ne fut point un arrêt, mais un arrêté, celui de sa nomination au poste d'inspecteur des poudres dans le Midi qui vint le surprendre dans sa retraite. Il émanait du Comité du Salut public qui ne laissait point discuter ses ordres.

Quoique à regret, le chimiste partit pour Montpellier. Il parcourut la Provence et le Bas-Languedoc, et forma partout des ateliers de salpêtre où les populations, affolées par la Terreur, apportaient d'elles-mêmes leurs terres salpêtrées et le combustible nécessaire.

Le Comité de Salut public, informé de l'activité déployée par l'inspecteur des poudres dans ce nouveau mandat, l'appela à Paris, pour lui confier la direction générale de la fabrication des poudres,

Dès son arrivée, on lui exposa, en présence de Robespierre, la situation. La campagne projetée par Carnot ne pouvait pas s'ouvrir, faute de poudre. L'armée des Pyrénées-Orientales avait été obligée de rétrograder pour ce motif. Robespierre lui enjoignit « sous sa responsabilité » de prendre ses mesures pour que, dans le délai d'un mois, la campagne pût s'ouvrir sur tous les points.

La chose n'était pas aisée. Si le salpêtre arrivait à Paris de toutes parts, les procédés de raffinage pratiqués jusqu'alors exigeaient au moins six mois avant que le salpêtre pût être employé à la composition de la poudre. La fabrication de celle-ci était très lente par les procédés ordinaires, et les établissements ne pouvaient pas fournir aux besoins les plus pressants.

Sans se laisser intimider par les menaces du dictateur, le comte Chaptal se concerte avec Berthollet, Monge, Fourcroy et Guyton de Morveau; il imagine, avec leur secours, des procédés rapides tant pour le raffinage du salpêtre que pour la fabrication de la poudre. Pour la première opération, il établit une raffinerie à Saint-Germain-des-Prés; pour la seconde, il fonde la fameuse poudrerie de Grenelle.

Ces deux établissements en arrivèrent à fournir 35 milliers de poudre par jour, et l'on expédiait régulièrement, tous les deux jours, pour les armées, dix-huit chariots militaires attelés de quatre chevaux. Le conventionnel Carnot ne fut donc pas le seul à *organiser* la victoire.

La poudrerie de Grenelle n'avait été établie que pour une fabrication journalière de 8 milliers de poudre. Les bâtiments avaient été espacés pour empêcher une explosion générale. Mais le Comité de Salut public, pressé par les besoins, en vint à faire porter la fabrication à 32 milliers. Il n'y eut plus ni proportion, ni garantie, et, après huit mois seulement d'existence, la poudrerie

de Grenelle fut brûlée et fit, par son explosion, plus de 500 victimes.

Heureusement pour le directeur des poudres que le 9 thermidor avait déjà emporté Robespierre et l'avait dégagé de « toute responsabilité » vis-à-vis du redoutable terroriste.

Malgré ses patriotiques services, les Jacobins n'avaient point pardonné à l'ancien chef des fédéralistes du Midi. Par trois fois, ses écrits contre-révolutionnaires avaient été transmis à Fouquier-Tinville, et chaque fois, le Comité de Salut public avait ordonné de différer l'accusation à six mois, pensant qu'après ce délai, on pourrait se passer de lui.

Ces menaces ne l'empêchèrent pas de rendre en public un courageux hommage à une illustre victime de la Terreur. Voici en quels termes il raconte cet incident :

J'avais trouvé le moyen de concilier ces fonctions (la direction des poudres) avec celles de professeur de *chimie appliquée aux arts* à l'École polytechnique qui venait d'être créée. J'avais été nommé peu de temps après mon arrivée. Un jour, en récapitulant les découvertes faites en chimie dans les dernières années, je terminai par ces mots : « C'est au célèbre, c'est à l'infortuné Lavoisier que nous devons toutes ces découvertes. » De telles paroles (qu'on ne pouvait alors prononcer sans risquer une dénonciation toujours fatale) soulevèrent une explosion générale dans tous les coins de la salle. Tous les élèves agitaient leurs chapeaux avec enthousiasme: tous s'écriaient en présence des autres professeurs assistant à la séance : « Il est le premier à nous en parler. »

Dans la suite, bien des fois, ses anciens auditeurs ont rappelé au comte Chaptal cet acte de véritable courage.

VI. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR SOUS LE CONSULAT — RÉTABLISSEMENT DES SŒURS DE CHARITÉ

Le séjour de la capitale avait encore quelque danger pour l'ancien fédéraliste. Aussi Chaptal profita-t-il d'une occasion qui lui était offerte de s'échapper de l'administration des poudres, et revenir à Montpellier occuper encore la chaire de professeur de chimie. La suspension totale des travaux de sa fabrique, le cours forcé des assignats avaient presque dévoré tout son avoir. Il rouvrit ses ateliers, parvint à supplanter, en Espagne, les Anglais pour l'approvisionnement des produits chimiques, et, au bout de quatre ans, il avait reconstitué son ancienne fortune.

Cet heureux résultat obtenu, il quitta Montpellier pour se fixer, avec sa famille, à Paris, où il forma, de suite, un immense établissement de produits chimiques aux Ternes, près de la barrière du Roule. A peine arrivé, il fut nommé membre de l'Institut, de préférence à MM. Sage et Baumé, membres de l'ancienne Académie des sciences, qui s'étaient mis sur les rangs.

Tout en songeant à ses affaires et à l'avenir de sa famille, le comte Chaptal continuait à servir, par ses publications, l'agriculture et l'industrie nationales. A cette époque, il fit paraître son *Essai sur les vins*, qui compta dans la suite de nombreuses éditions et vulgarisa le procédé de la *chaptalisation* que nous avons exposé plus haut.

Tandis que l'ancien professeur de chimie de Montpellier, fixé désormais au cœur de la France, en suivait attentivement les pulsations politiques, le 18 brumaire porta au pouvoir l'homme extraordinaire que la Providence avait marqué pour faire cesser l'anarchie et les crimes de la Révolution. A peine Bonaparte fut-il en possession du gouvernement qu'il s'entoura de tout ce qu'il y avait d'instruit et de capable dans les divers partis, pour relever les ruines accumulées depuis dix ans.

Le passé avait montré que le comte Chaptal était plus qu'un savant et que, au besoin, il devenait un organisateur de premier ordre. Aussi, le premier consul appela-t-il le chimiste dans ses conseils, en le nommant conseiller d'État.

Il fallait tout organiser (1), et chaque jour, nous nous réunissions en conseil ou en section; presque tous les soirs, nous avions un conseil chez le premier consul où nous discutions et délibérions depuis 10 heures jusqu'à 4 ou 5 heures du matin. Ce fut surtout dans ces conférences que j'ai

(1) *Mémoires* du comte Chaptal.

appris à connaître le grand homme à qui nous venions de confier les rênes du gouvernement

Jeune encore et peu instruit dans les diverses parties de l'administration, il portait dans la discussion une clarté, une précision, une force de raison et une étendue de vues qui nous étonnaient. Infatigable dans les travaux, inépuisable dans les ressources, il rattachait et coordonnait, avec une sagacité sans exemple, les faits et les opinions éparses à un grand système d'administration. Plus jaloux de s'instruire que d'affecter un savoir que ses études militaires et son âge ne lui avaient pas permis d'acquérir, il demandait souvent la définition des mots, interrogeait sur ce qui existait avant son gouvernement, et, après avoir établi solidement ses bases, il en déduisait des conséquences toujours favorables à l'état présent. Travaillant jusqu'à vingt heures par jour, on n'aperçut jamais ni son esprit fatigué, ni son corps abattu, ni aucune trace de lassitude, et je me suis souvent dit qu'un tel homme vis-à-vis de l'ennemi devait avoir, par cela seul, un avantage incalculable

Cette appréciation intime de Napoléon, émanant d'un esprit droit et éclairé, fait songer qu'un génie aussi étonnant et aussi universel ne pouvait être suscité que par la Providence pour porter le remède aux maux extrêmes de la France.

Pendant les dix mois qu'il resta en charge, le conseiller d'État fut chargé de préparer deux lois très importantes : l'une, relative à l'organisation de l'administration générale; la seconde, avait pour objet la réorganisation de l'instruction publique.

La loi administrative fut votée par le Corps législatif, quoique vivement combattue par des membres du Tribunat. Elle instituait les préfets, les Conseils de préfecture, les Conseils généraux, les sous-préfets, les Conseils d'arrondissement, les maires et les Conseils municipaux; elle fixa les attributions de chacune de ces autorités et l'étendue du territoire qu'elles devaient administrer.

La seconde ne resta malheureusement qu'à l'état de projet. Chaptal y laissait à la famille toute indépendance et toute autorité en matière d'enseignement. Napoléon, voulant façonner à son gré l'esprit des générations nouvelles pour l'attacher au gouvernement et à la dynastie qu'il rêvait de fonder, préféra le monopole universitaire. Combien il est à regretter que la conception plus juste du conseiller d'État n'ait pas prévalu. Les catholiques de France n'auraient point eu à soutenir, dans la première moitié de ce siècle, une lutte mémorable pour conquérir le droit primordial de la liberté d'euseignement; et les pères de famille n'en seraient point réduits aujourd'hui, pour avoir un enseignement de leur choix, à fonder des écoles libres, au prix de lourds sacrifices. Ils n'auraient pas à trembler sans cesse devant les menaces qui font courir à cette demi-liberté les assauts que lui livrent les conseils municipaux, le parlement et le Sénat lui-même.

Le 6 novembre 1800, le conseiller d'État avait été nommé ministre de l'Intérieur. Bonaparte l'avait vu de près, l'avait jugé et l'avait reconnu capable de l'aider plus puissamment encore dans la reconstruction sociale que dix années d'anarchie avaient rendue nécessaire.

Le zèle et l'intelligence avec lesquels le nouveau ministre s'occupa de ses nouvelles fonctions en égalèrent l'étendue. Il réorganisa les hôpitaux de Paris, améliora le régime des prisons; proposa et fit arrêter tous les plans d'embellissement de la Ville de Paris. Il réorganisa l'instruction publique et l'Institut. Il se consacra enfin de toutes ses forces au relèvement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

Le nouveau ministre avait amélioré, par de sages règlements, le régime des hôtaux : il avait créé de nouvelles ressources en occupant à divers travaux la vie, jusque-là oisive, des indigents valides; il avait enfin notablement diminué les dépenses par la création d'une pharmacie et d'une boulangerie centrales, en même temps que par une plus intègre administration. Mais il sentait que son œuvre serait inachevée et bien imparfaite tant que la Sœur de Charité resterait loin du chevet des malades. Écoutons ce qu'il a écrit de cette œuvre capitale de son administration :

J'eus à peine arrêté les règlements et les principales améliorations, que je sentis la nécessité de rétablir les Sœurs hospitalières, qui, se dévouant

par état aux soins des malades, exercent leurs pénibles fonctions *avec une abnégation d'elles-mêmes, une résignation, une intelligence et un courage qui en font la Providence consolatrice des malheureux*. L'EXPÉRIENCE VENAIT DE NOUS PROUVER, PENDANT DIX ANS, QUE LES FEMMES LES PLUS VERTUEUSES, LES PLUS CHARITABLES DE LA SOCIÉTÉ, QUI LES AVAIENT REMPLACÉES APRÈS LEUR SUPPRESSION, N'AVAIENT PAS PU ATTEINDRE A CE HAUT DEGRÉ DE PERFECTION.

Le Conseil d'administration s'occupait avec succès de tout l'ensemble de l'administration; mais l'application de ses règlements au régime intérieur, les soins des malades, laissaient nécessairement à désirer et exigeaient qu'on donnât des auxiliaires au Conseil.

Le rétablissement des Sœurs hospitalières n'était pas aisé. Bonaparte avait, à la vérité, arrêté la Révolution en créant des institutions plus monarchiques que républicaines; mais l'opinion existait la même; rétablir une corporation contrastait avec toutes les idées du temps. Cependant, comme je sentais *la nécessité*, pour couronner mon œuvre des hospices, d'y faire rentrer mes religieuses, je me décidai sans consulter ni Bonaparte ni le Conseil d'État.

Les vertueuses Sœurs s'étaient dispersées et classées dans la société. Je parvins à en trouver une que j'avais connue en qualité de supérieure à l'Hôtel-Dieu de Montpellier; je lui proposai de rétablir son Ordre et lui demandai si elle pourrait réunir huit à dix de ses anciennes compagnes pour établir une maison de noviciat. Sur sa réponse affirmative, je fis disposer à la hâte, dans la rue du Vieux-Colombier, une maison appartenant aux hospices; je dépensai 120 000 francs et pus y recevoir, en peu de temps, 40 novices. Bientôt la maison se trouva trop étroite pour admettre toutes les aspirantes, et on fut forcé de leur en donner une beaucoup plus grande. Cet exemple fut imité dans la province, et, peu à peu, ces institutions admirables furent partout rétablies.

Quelque temps après, j'accompagnais Napoléon à Lyon, et, dans une visite que je fis à l'hôpital général, j'y trouvai plusieurs des anciennes religieuses, mais sans costume, habillées comme des femmes du monde. J'en témoignai mon étonnement aux administrateurs; je leur observai que le costume seul inspirait le respect, les égards et l'obéissance aux malades, aux infirmiers, aux étrangers, etc. J'ordonnai que toutes celles qui avaient conservé leur costume et leur croix s'en revêtissent de suite; j'ajoutai qu'au sortir du Conseil d'administration que j'allais présider, je voulais les voir toutes parées de leurs anciens attributs. Après la séance, je les vis avec ces vêtements, et comme plusieurs n'en avaient pas à leur disposition, je donnai 2 000 francs à la supérieure pour leur en acheter (1).

On aurait tort de croire que ce fut le sentiment religieux qui poussa le ministre de l'Intérieur au rétablissement des Sœurs hospitalières. Chaptal, quoiqu'il eût reçu une première éducation chrétienne et qu'il eût sous les yeux, dans sa propre famille, l'édifiant exemple de la pieuse compagne de sa vie, avait complètement oublié les principes et la pratique de la religion. Mais cette absence même du mobile religieux donnera plus de poids au témoignage de l'homme d'État, touchant la valeur des Sœurs dans les hôpitaux et leur supériorité sur les infirmières laïques, quelque vertueuses que soient celles-ci.

Pour toute âme simplement honnête qui serait portée à ne voir, dans la campagne contre les hôpitaux laïcisés, qu'un esprit de tendance, l'affirmation d'un homme aussi éclairé et jugeant, en dehors de toute influence et de tout parti, ne peut que faire considérer le problème de la supériorité des Sœurs comme résolu, sans qu'il soit besoin de recourir à de nouvelles et funestes expérimentations.

Le rétablissement des Sœurs hospitalières a constitué, aux yeux de la postérité, le titre de gloire le plus durable du comte Chaptal. Depuis que l'illustre chimiste initiait l'industrie nationale à des arts inconnus ou à des procédés plus parfaits, le temps a écrit de nouvelles pages dans l'histoire des progrès de l'industrie; et la mémoire du savant a-t-elle peut-être pu perdre de sa fraîcheur, à mesure que ses inventions vieillissaient. Mais les services que les Filles de la Charité rendent aux malades et le dévouement qu'elles y mettent, restent les mêmes à travers les générations, et feront bénir la mémoire du restaurateur de cet Institut, aussi longtemps que dureront ses bienfaits dans le monde.

Cet acte de courageuse humanité a eu sa

(1) *Mémoires* du comte Chaptal.

récompense dans la descendance même de l'ancien ministre de l'Intérieur. L'une de ses petites-filles quittait, tout récemment encore, le monde, pour revêtir la robe modeste et la cornette blanche des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et l'arrière petit-fils, nous l'avons dit, a délaissé, lui aussi, la carrière diplomatique pour entrer dans les saints Ordres.

VII. AMÉLIORATION DU RÉGIME DES PRISONS — IMPULSION DONNÉE A L'INDUSTRIE NATIONALE — DISGRACE

La caractéristique de tous les projets de l'homme d'État était une note de bonté et de bienfaisance. Pendant son passage au pouvoir, il s'occupa d'améliorer le sort des prévenus ou condamnés dans les prisons; et voici quels nobles et judicieux principes inspirèrent les changements qu'il proposa :

La société ne doit pas perdre de vue que presque tous les condamnés doivent lui être rendus à l'expiration de leur peine, et qu'il est de son intérêt de les rendre meilleurs. Il faut donc leur faire contracter l'habitude du travail et les y intéresser pour le leur faire aimer. Il faut être juste envers eux, ne leur infligeant que des peines nécessaires, entretenir parmi eux l'ordre et la décence, exciter l'émulation d'une bonne conduite par les égards et l'espérance de faire abréger leur détention, ne jamais oublier qu'ils sont hommes et écarter, dans le traitement, la nourriture et l'habitation, tout ce qui peut altérer leur santé, provoquer leur indignation et les porter à la violence et au désespoir.

Au sujet des simples prévenus, il s'exprime ainsi :

Il existe une classe de prisonniers qui, quoique simplement détenus par présomption de crime ou de délit, éprouvent une captivité plus rigoureuse que celle des condamnés. Ils reçoivent une plus mauvaise nourriture, sont plus mal couchés, le travail n'est point organisé pour eux, aucun vêtement n'est mis à leur disposition. Ils en sont réduits à envier le sort des condamnés qui sont mieux couchés, mieux nourris et habillés par l'État. Cependant, les condamnés ont à expier un crime ou un délit par des privations, tandis que les prévenus ne sont pas retranchés des rangs de la société, et qu'ils sont encore réputés innocents. Cette barbarie a pris naissance dans l'idée où a été le législateur que la détention du prévenu ne pourrait pas être longue. Mais l'expérience nous a prouvé depuis longtemps que c'était une erreur; car j'ai vu à la prison des Madelonnettes, en compulsant le registre des écrous, que des femmes prévenues pourrissaient dans cette prison depuis douze à quinze mois, sans pouvoir parvenir à être jugées. La raison qui m'en a été donnée par M. le procureur général, c'est que la procédure s'instruisait à 20 et 30 lieues de Paris, et qu'on apportait des lenteurs qu'il n'était point en son pouvoir d'abréger.

L'humanité et la justice elle-même réclament hautement contre la manière de traiter les simples prévenus, et elles ne seront satisfaites que du moment qu'ils seront enfermés dans des maisons propres et spacieuses, et vêtus et nourris de manière à ne pas leur infliger de peines avant le jugement.

Malheureusement, la courte durée de son ministère ne permit point de réaliser toutes les réformes qu'il avait projetées pour les prisons.

Ses sentiments d'humanité le portèrent à faire pensionner bon nombre de talents que la Révolution avait mis dans un état voisin de la misère.

Enfin, ne négligeant aucune des affaires de sa vaste administration, il suggéra à Bonaparte de pourvoir la capitale d'une quantité d'eau abondante, par l'exécution du canal de l'Ourcq; de restaurer le palais du Louvre pour y recevoir le musée si complet que tous les étrangers admirent; enfin d'embellir Paris par la construction de quais sur la Seine et le percement de nouvelles rues.

Il n'oublia pas sa vieille École de médecine de Montpellier. Il y fit bâtir un superbe amphithéâtre pour l'anatomie et enrichit la bibliothèque de 35 000 volumes.

Faire prospérer l'industrie française avait été l'objet constant de ses études de chimie. On devine déjà combien, élevé au pouvoir, il dut s'employer à la favoriser par tous les moyens.

A la fin du dernier siècle, raconte-t-il (1), les Anglais appliquèrent avec un grand succès les mécaniques à filer la laine, à coudre et à lainer les draps. Cette économie dans la main-d'œuvre et la perfection dans les produits, leur donnèrent un énorme avantage sur nos procédés de fabrica-

(1) *Mémoires.*

tion. Il ne se présentait qu'un moyen de soutenir la concurrence, c'était celui de les imiter.

En conséquence, je traitai avec Douglass, l'un des meilleurs mécaniciens en ce genre; je le fixai à Paris, en mettant à sa disposition le vaste bâtiment des pompes à feu, au Gros-Caillou, et je nommai une Commission composée des meilleurs fabricants français, pour suivre les opérations et juger les résultats. En moins d'un an, il y eut plus de cinquante équipages complets de machines introduits dans nos fabriques. Nos artistes s'emparèrent bientôt de la construction des machines; ils les perfectionnèrent, et la France s'est portée rapidement au degré de supériorité de nos voisins.

Colbert, ajoute-t-il, introduisit la belle draperie fine en fixant en France Van Robais et Flavigny, et la bonneterie par les métiers en y appelant Indret.

La France, continue-t-il, était alors à un grand degré d'infériorité, par rapport aux Anglais, pour la construction des instruments de précision. Je fis venir de Londres la machine à diviser, la plus parfaite qui fût alors connue, et je la plaçai au Conservatoire des arts et métiers, pour qu'elle fût à la disposition de tous les artistes.

Un jour, le chimiste Thénard est mandé dans le cabinet du ministre. Il se présente.

— Le bleu d'outre-mer nous manque, lui dit Chaptal, c'est d'ailleurs un produit fort cher, et la manufacture de Sèvres a besoin d'un bleu qui résiste au grand feu. Voici 1 500 francs et va me découvrir un bleu.

— Mais..... veut répondre Thénard.

— Je n'ai pas de temps à perdre, reprend le ministre, va-t-en, et apporte-moi mon bleu au plus vite.

Thénard s'en va, découvre le bleu qui porte son nom, et à un mois de là les riches nuances des plus beaux vases de Sèvres témoignaient du succès de la découverte.

Pendant tout le temps qu'a duré son ministère, le comte Chaptal ne passa pas une semaine sans visiter une fabrique ou un atelier, distribuant des secours aux ouvriers, des encouragements aux artistes.

C'est lui qui créa les Écoles des arts et métiers;

C'est lui qui introduisit dans nos fabriques l'usage de la navette volante;

C'est lui qui créa une Société d'encouragement, laquelle a rendu de grands services à l'industrie;

C'est lui qui, le premier, établit la statistique annuelle des produits industriels et agricoles de la France entière, pour faire bien connaître les ressources du pays.

On ne s'étonnera point, après cela, que le comte Chaptal ait été appelé « le Colbert du XIXe siècle ». Si le caractère autocrate de Napoléon avait pu supporter qu'un ministre, aux vues larges mais personnelles, fournît jusqu'au bout une carrière déjà si fructueuse, nous ne doutons pas que l'histoire n'eût classé Chaptal à côté de Colbert et des autres grands ministres d'État dont s'honore la France. Mais le despote parvenu n'eut pas la sage modestie de Louis XIV qui, dans tout l'éclat de sa royale majesté, avait su former sa propre grandeur de la gloire de ses généraux et de ses ministres.

Lorsque le premier consul fut devenu empereur, le ministre de l'Intérieur comprit qu'il devait se retirer. Il offrit sa démission qui fut aussitôt acceptée.

A cette époque, a écrit le comte Chaptal dans ses *Souvenirs sur Napoléon,* l'empereur avait besoin, non plus de conseillers, mais d'instruments aveugles de ses volontés. Il avait appris ce qu'il lui paraissait suffisant de connaître en administration, et les hommes qui avaient des opinions personnelles et qui ne voulaient pas sacrifier leur caractère et leurs convictions ne pouvaient plus lui convenir dans le ministère.

Le comte Chaptal avait occupé le portefeuille de l'Intérieur de 1801 à 1804.

VIII. « SOUVENIRS SUR NAPOLÉON » LE SOLDAT FRANÇAIS — LE CONCORDAT

Le comte Chaptal a écrit et laissé ses *Souvenirs sur Napoléon* (1), dont Taine, qui les a consultés, admirait l'impartialité et la hauteur de vues. Il fut bien placé pour juger les qualités et les défauts de l'astre de première grandeur que la Providence avait fait lever sur le ciel de la France. Ce n'est pas seulement quatre années qu'il passa près de lui en sa qualité de ministre. Même après qu'il eut quitté le pouvoir, Napoléon ne cessa de lui témoigner de la confiance,

(1) *Les Souvenirs sur Napoléon* font suite, dans un même ouvrage, aux *Mémoires* du comte Chaptal.

et même de l'affection. Il l'admettait à ses soirées familières, en compagnie d'un petit nombre. « Il aimait beaucoup à parler, surtout à questionner. C'était presque toujours moi dont il s'emparait. Aussi il est peu de personnes qui aient plus d'anecdotes sur son compte et qui l'aient mieux connu dans sa vie privée. »

Ceux qui voudront bien étudier le caractère et le génie de Napoléon n'auront qu'à lire ces *Souvenirs*. Nous nous bornerons à rapporter ici ce que le grand capitaine, qui l'a connu mieux que personne, pensait du soldat français et quelles difficultés le premier consul eut à vaincre pour faire le Concordat.

Voici d'abord son opinion sur l'armée :

Le premier talent d'un général, disait souvent Napoléon, consiste à connaître l'esprit du soldat et à capter sa confiance. Et sous ces deux rapports, le soldat français est plus difficile à conduire qu'un autre. Ce n'est point une machine qu'il s'agit de faire mouvoir, c'est un être raisonnable qu'il faut diriger.

Le soldat français a une bravoure impatiente et un sentiment d'honneur qui le rend capable des plus grands efforts; mais il a besoin d'une sévère discipline, et il ne faut pas le laisser longtemps dans le repos.

Le soldat français est raisonneur, parce qu'il est intelligent. Il juge sévèrement le talent et la bravoure de ses officiers. Il discute un plan de campagne et toutes les manœuvres militaires. Il peut tout lorsqu'il approuve les opérations et qu'il estime ses chefs; mais aussi, dans le cas contraire, on ne peut pas compter sur des succès.

Le soldat français est le seul, en Europe, qui puisse se battre à jeun. Quelque longue que soit une bataille, il oublie de manger tant qu'il y a du péril. Il est plus exigent que tout autre lorsqu'il n'est plus devant l'ennemi.

Les soldats russes, prussiens, allemands gardent leur poste par devoir; le soldat français par honneur. Les premiers sont presque indifférents à une défaite, le second en est humilié.

Les privations, les mauvais chemins, la pluie, le vent, rien ne rebute le soldat français lorsqu'il espère ou poursuit des succès.

Un bon mot du soldat français sur son général, une chanson qui lui peint son état de misère ont souvent fait oublier des privations de tout genre et surmonter les plus grands obstacles.

Le soldat français est généreux, il pille pour dépenser, jamais pour s'enrichir. A ce sujet, j'ai entendu raconter au général Lariboisière qu'à un relais d'Allemagne, il trouva quatre grenadiers français dans une berline, et que l'un d'eux, chargé de payer la poste, demanda au postillon ce que l'empereur lui donnait de *guide*. Sur sa réponse qu'il lui donnait 3 francs par poste, il lui mit 6 francs dans la main, en observant qu'il était bien aise de donner à son empereur une leçon de générosité, et qu'il ne manquât pas de le dire quand il repasserait.

Le soldat français se bat avec bravoure dès qu'il a l'uniforme. Il fait un soldat instruit après deux mois de marche.

Il suffit d'être juste avec des Français. Il faut être sévère avec des étrangers.

La signature du Concordat fut de la part du premier consul un acte de vrai courage.

L'opération la plus hardie, nous dit le comte Chaptal, qu'ait faite Bonaparte, pendant les premières années de son règne, a été le rétablissement du culte sur ses anciennes bases.

Pour bien juger de l'importance et de la difficulté de cette entreprise, il faut se reporter à cette époque où la haine la plus acharnée et le mépris le plus profond pesaient sur le clergé. L'idée de rétablir la juridiction du Pape sur une classe de Français était tellement en opposition avec l'esprit public et l'opinion du temps, que lui seul pouvait concevoir et exécuter ce grand œuvre.

Pour bien juger cet événement, il faut remonter aux sources et voir par quel motif Bonaparte a pu être déterminé à cet acte vraiment extraordinaire.

On a coutume de regarder Bonaparte comme un impie, un athée. Je ne puis pas partager cet avis, et ceux qui l'ont connu dans les années de son consulat seront de mon opinion. Alors, Bonaparte n'était pas dévot, mais il croyait à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme. Il parlait toujours de la religion avec respect et plaisantait souvent ceux qu'il croyait athées. Il pensait surtout qu'un peuple ne peut pas exister sans religion.

Avant de proclamer le rétablissement du culte, et surtout au moment où il méditait ce projet, il parlait dans ce sens à toutes les personnes de son intérieur, sans qu'aucune se doutât qu'il allait le mettre à exécution.

Il disait souvent que l'empereur de Russie et celui de Constantinople avaient sur lui un immense avantage, celui de commander aux consciences.

Il ajoutait : « Je ne puis pas parvenir à ce degré de pouvoir, mais, du moins, je ne dois pas m'aliéner les consciences de mes sujets. Il faut donc que je rende au peuple la plénitude de ses droits en fait de religion. Les philosophes en riront, mais la nation me bénira. »

Outre le principe de religion, il y avait donc en

core un principe de politique qui déterminait sa résolution, et, quoique cet acte n'eût l'approbation d'aucune des personnes qui l'entouraient, il l'exécuta.

IX. LE REPOS DANS L'ÉTUDE — LE COMTE CHAPTAL PUBLIE « LA CHIMIE APPLIQUÉE AUX ARTS » — L'INDUSTRIE FRANÇAISE — LA CHIMIE APPLIQUÉE A L'AGRICULTURE — LE SUCRE DE BETTERAVE

Aussitôt descendu du pouvoir, le chimiste rentra dans sa vocation et reprit ses études favorites. Dès qu'il fut rendu à la vie privée, il mit la main à l'un de ses ouvrages les plus importants : *La chimie appliquée aux arts*. Il le termina en 1807.

Cet ouvrage eut plusieurs éditions. Trente ans après son apparition, en 1839, un libraire, en le réimprimant, le présentait au public en ces termes :

En comparant ce livre à ce que nous possédons de plus exact, on est étonné de le trouver aussi frais de nouveauté, aussi ferme de principes, aussi riche d'expérimentations, que si, depuis sa publication, les spécialités qu'il traite fussent restées stationnaires.

L'habile explorateur de l'industrie est toujours en éveil sur les besoins du moment et dirige ses études sur les moyens d'y porter remède.

La guerre avec les Anglais entravait le commerce des colonies et rendait presque impossible l'importation des denrées coloniales. Aussi le sucre de canne atteignait-il des prix exorbitants. Napoléon demande aux savants de chercher le sucre dans les plantes cultivées en France.

En 1810, le chimiste Proust recevait de l'empereur la croix de la Légion d'honneur et 100 000 francs pour sa découverte du sucre de raisin. Mais ce sucre ne contenta pas le public. Chaptal était d'avis qu'il fallait le chercher dans la betterave.

Se mettant à l'œuvre lui-même, il établit une fabrique dans sa propriété de Chanteloup (1). Il y consacre 60 arpents de terre et une mise de fonds de 25 000 francs, et parvient à obtenir un sucre à plus bas prix que celui des colonies. Napoléon, averti, lui demande lui-même de consigner par écrit ses procédés de fabrication. Il le fit dans un *compte rendu* à l'empereur *sur la fabrication du sucre de betterave*, et son rapport, imprimé aux frais de l'État, fut répandu dans les départements.

La chute de l'Empire était enfin venue donner à l'industrie et au commerce la paix qui leur sont si nécessaire. L'illustre savant, toujours attentif à favoriser leur essor, fait paraître, en 1819, son livre : *De l'industrie française*.

Avec une justesse de vue remarquable, il proclame « qu'il s'agit moins de rétablir ce qui existait avant la guerre que de bien étudier notre position actuelle, comparer nos productions manufacturières avec celles des nations étrangères, connaître le goût et les besoins de tous les pays pour y adapter nos produits ».

Surtout, dit-il, que le gouvernement n'aille pas comprimer l'industrie par de minutieux règlements de fabrication, et, pour conserver le présent, perdre l'avenir, en fermant la voie de la routine et des préjugés, qu'il se contente de faciliter l'approvisionnement des fabriques, de protéger l'écoulement des objets manufacturés, de sauvegarder les intérêts respectifs du fabricant et de l'ouvrier, assurer l'exécution du contrat et fournir des garanties au consommateur, lorsque celui-ci ne peut que difficilement s'assurer de la qualité du produit.

Ces paroles contiennent tout un programme de gouvernement sur la protection de l'industrie nationale, marqué, comme toutes les idées de Chaptal, au coin d'une profonde sagesse pratique.

Fils d'agriculteur, Chaptal éprouvait des sentiments de pitié pour l'agriculture, plus négligée que l'industrie, par les pouvoirs publics. Il lui dédie sous ce titre : *Chimie appliquée à l'agriculture*, le dernier livre sorti de sa plume. Il plaide sa cause avec les accents d'une éloquence émue. « Le gouvernement doit une protection spéciale aux campagnes, parce que c'est là la racine de l'arbre d'où tout vient et dont les fruits

(1) Chanteloup, situé près d'Amboise, avait appartenu au duc de Choiseul, qui l'avait fastueusement embelli. Le comte Chaptal l'acheta après la Révolution.

portent l'industrie et la richesse dans nos villes. Toutes les matières premières du commerce et de l'industrie viennent de l'agriculture; et favoriser le commerce et les arts sans songer aux campagnes, c'est arroser les tiges de l'arbre et dessécher la racine qui doit les nourrir. Le premier devoir d'un gouvernement éclairé est donc d'honorer l'agriculteur et d'encourager l'agriculture. L'homme des villes n'est que l'artisan du luxe, l'homme des champs est l'artisan de nos besoins. »

Aussi est-ce avec bonheur qu'il met à son service les lumières qu'il a acquises par quarante ans d'étude et d'heureuses expériences exécutées dans son domaine de Chanteloup, expériences qui avaient porté de 14 000 à 60 000 les revenus de cette terre. Il donne à l'agriculteur des conseils sur les engrais, sur les bonnes méthodes de cultures; il lui recommande la pratique de l'assolement, l'élève des mérinos, la culture de la pomme de terre, de la betterave, l'établissement de prairies artificielles. Il entre dans les plus petits détails et parle de la fabrication du lait, du beurre, des liqueurs, de la conservation des fruits, de l'aménagement des maisons d'habitation.

En souvenir, sans doute, de son origine et des premières affections qui l'avaient bercé, Chaptal avait mis tout son cœur dans ce livre. Il en parlait avec une véritable prédilection, et il répétait : « C'est celui qui me fera le plus d'honneur. »

X. SÉNATEUR — CONSEILLER D'ÉTAT — ENCORE MINISTRE — PAIR DE FRANCE — VIE DE FAMILLE — RETOUR A DIEU

Pour témoigner sa satisfaction des services que lui avait rendus son ancien ministre de l'Intérieur, Napoléon l'avait nommé sénateur ; huit jours après, le Sénat le choisit pour trésorier. Cette marque de confiance fut très sensible au comte Chaptal qui y vit une preuve de l'estime qu'il s'était acquise dans ses précédentes fonctions.

Le trésorier du Sénat se cantonna dans sa nouvelle charge, dont il s'acquittait très fidèlement, heureux de son indépendance relative et ne manifestant pas des ambitions plus élevées.

En 1810, Napoléon eut besoin de lui et le rappela dans ses Conseils. Les guerres incessantes de l'Empire ruinaient le commerce et l'industrie du pays; et les ouvriers des manufactures commençaient à manquer d'ouvrage. L'empereur, qui avait une bonne opinion des connaissances du chimiste en fait d'agriculture, de commerce et d'industrie, et qui avait gardé le souvenir de ses anciens services, le nomma membre du Conseil du commerce et des manufactures.

Le comte Chaptal apporta à ce Conseil le sens pratique de son esprit et les qualités de son grand cœur. Ainsi engagea-t-il l'empereur à venir au secours des fabricants qui auraient fermé leurs ateliers, ou qui auraient suspendu leurs payements, quoique encombrés de marchandises qui se trouvaient sans débouchés.

A la première invasion du territoire en 1814, Napoléon lui donna un nouveau témoignage de sa confiance en l'envoyant, avec pleins pouvoirs, à Lyon, en qualité de commissaire extraordinaire. Il s'agissait de mettre cette place à l'abri d'un coup de main de l'ennemi ou même d'inquiéter celui-ci, de pourvoir à la subsistance de la ville et de comprimer les mouvements insurrectionnels. Le commissaire n'usa qu'avec la plus extrême modération des pouvoirs qui lui avaient été donnés. Aussi, à son départ de Lyon, après l'abdication de Fontainebleau, la ville lui fit-elle une véritable ovation.

Pendant les Cent-Jours, le comte Chaptal fut nommé ministre d'État et directeur général de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. « Je crus pouvoir accepter, dit-il, parce que je n'étais lié au roi par aucun serment. » Son passage trop rapide aux affaires ne lui permit pas de prendre une mesure de quelque conséquence.

En rentrant en France, Louis XVIII, n'envisageant que les services rendus à son pays par le comte Chaptal, sous les divers régimes, le nomma pair de France, cela

malgré l'hostilité et les intrigues du parti ultra-royaliste. Dès la première année, il exerça sur la Chambre une influence qu'il n'employa qu'à soutenir des projets de loi d'intérêt économique.

Les débats irritants de la politique le laissent froid. Il s'efforce de ramener aux affaires utiles l'attention de la Chambre. Il se rend assidûment aux séances, vote plus souvent avec l'opposition, mais il ne s'en fait pas une loi et conserve son indépendance. Il va parfois aux Tuileries « où le roi le reçoit très bien et toujours d'une manière distinguée ».

Lorsque la révolution de juillet eut renversé Charles X du trône pour y faire monter Louis-Philippe, le comte Chaptal suivit avec le même zèle et la même assiduité les travaux de la Chambre des pairs, jusqu'au jour où la mort vint le frapper, le 30 juillet 1832.

Ainsi a-t-il servi, avec la même fidélité et la même dignité de caractère, les régimes les plus divers, persuadé que, sous ces diverses formes, il servait toujours la France.

Le comte Chaptal avait écrit de la vie de famille : « C'est là le suprême bonheur, tout le reste n'est rien en comparaison; ces jouissances sont solides; les autres sont fugitives et ne remplissent pas le cœur. »

La comtesse Chaptal, celle dont la charmante société avait donné lieu à cette peinture pleine de grâce, avait, en effet, toutes les qualités et toutes les vertus.

De leur heureux mariage étaient nés de nombreux enfants; il lui en était resté trois, un fils et deux filles. La dernière, Virginie, paraît avoir été la préférée de son père. La piété profonde de sa femme et de sa fille Virginie le touchaient, et celle-ci incarnait, à ses yeux, le sentiment religieux. Cette piété des siens, il la respectait, la vénérait même, parce qu'il y voyait la source de toutes ces vertus qu'il admirait ; mais il ne l'imitait pas.

A Chanteloup, il pratiqua largement l'hospitalité envers ses amis, Laplace, Monge, Berthollet, Raynouard et bien d'autres. Il voulait que tout le monde fût heureux autour de lui, que les vignerons, ses voisins, eussent de belles récoltes et fussent satisfaits de la *chaptalisation*. Dans les années de disette, il distribua gratuitement du blé aux habitants d'Amboise. Enfin, il répandit dans les campagnes les procédés de vaccination de Jenner, qui diminuèrent la mortalité dans de fortes proportions.

L'âme du comte Chaptal était, on le voit, « naturellement chrétienne ». Il écrivait au curé de Badaroux, sa paroisse d'origine, près de Mende : « J'ai conservé une grande affection pour les lieux qui m'ont vu naître et l'église où l'on m'a baptisé. » En souvenir de cet heureux événement, il faisait accompagner cette lettre d'un tableau pour l'autel de la Sainte Vierge et d'un ostensoir en argent.

Comment un homme si droit et si éclairé, qui avait le courage de conformer toujours sa conduite à ses principes, a-t-il, après avoir été élevé par des parents foncièrement chrétiens et avoir reçu de sa propre famille des exemples de si tendre piété, vécu en dehors, sinon de toute croyance, du moins de toute pratique religieuse?

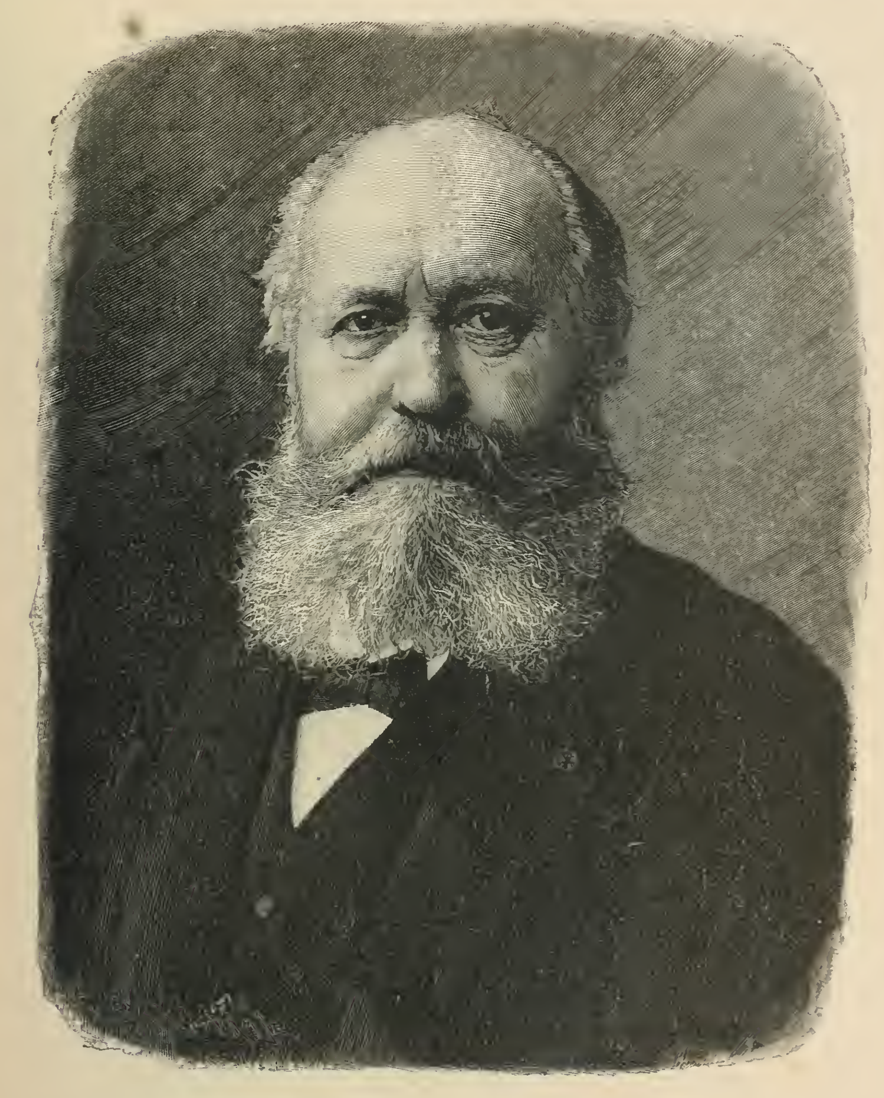
Cet exemple, ou mieux encore cette anomalie, prouve combien la philosophie du XVIIIe siècle avait empoisonné l'esprit public et rendu délétère pour la foi l'atmosphère de la société de cette époque. Vraiment, la France chrétienne était descendue bien bas au moment de la Révolution.

Toutefois, la miséricorde divine ne permit pas que celui qui avait rétabli les Filles de la Charité et accompli tant d'actes de bienfaisance et de justice naturelle fût, à sa dernière heure, privé de la justice surnaturelle, qui, seule, ouvre la porte des éternelles récompenses. Le comte Chaptal, à la grande joie de tous les siens, reçut le prêtre dans ses derniers moments. Il mourut à Paris; et sa dépouille mortelle eut, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, les derniers honneurs de la religion qui avait recueilli son dernier soupir.

LE GABALE.

Mende.

LES CONTEMPORAINS



CHARLES GOUNOD (1818-1893)

I. NAISSANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION

Peu d'artistes ont été célèbres de leur vivant, comme l'a été Charles Gounod. Pendant de longues années, contrairement à tant d'autres génies qui n'ont connu que la critique des hommes et n'ont recueilli que la misère, le célèbre musicien a pu jouir de son triomphe.

Pour beaucoup, cependant, Gounod échappe à l'analyse. « Nature une et complexe, il apparaît, aux yeux de ceux qui ont quelque peu vécu de sa vie, sous trois aspects distincts qui se fondent et se complètent dans un ensemble d'une admirable harmonie : l'homme, le philosophe, l'artiste; grand cœur, grande âme, grand esprit (1). »

Ce portrait, tracé de main de maître, est-il complet? Non, certes! car, dans le grand

(1) *Discours de M. Jules Barbier aux obsèques de Gounod.*

artiste, il y a un quatrième aspect, le principal à nos yeux, nous voulons dire le chrétien.

C'est sous ce dernier point de vue, systématiquement ou inconsciemment écarté par ceux qui ont parlé de lui, que nous avons voulu étudier principalement l'un des maîtres de la musique en ce siècle.

Charles Gounod naquit à Paris, le 17 juin 1818. Il appartenait à une famille d'artistes qui, dès le XVIIe siècle, avaient leur logement au Louvre sous le titre de *Fourbisseurs du roi*. Son père, François-Louis, fut un peintre de talent qui obtint le second prix de Rome en 1783. Il mourut en 1823, laissant deux fils.

Après la mort de son mari, Mme Gounod, peu aisée, se voua à l'enseignement de la musique pour élever ses enfants.

Ma mère, écrit le maëstro, était excellente musicienne. Elle avait, en outre, cette précision et cette clarté méthodique si nécessaire chez un professeur, et qui lui permirent de se livrer à l'enseignement, lorsque la mort de mon père la laissa veuve, sans autre fortune que deux enfants, dont l'un, mon frère, avait quinze ans, et l'autre, qui était moi, allait en avoir cinq.

Mme Gounod n'était pas seulement bonne musicienne. C'était une femme distinguée et d'un grande énergie. C'est elle qui, dans une situation de fortune précaire, soutenait le courage du père de famille, obligé de pourvoir à la subsistance des siens; elle qui chargeait la palette, nettoyait les pinceaux, achevait même le travail commencé et laissé incomplet par l'artiste, que les détails purement matériels ennuyaient. Elle encore qui, plus tard, copiera les partitions d'orchestre des compositions de son fils, trop pauvre pour payer des copistes.

Sous l'égide maternelle, Charles reçut, en même temps qu'une solide éducation chrétienne, une connaissance approfondie des principes de la musique, où il excella promptement, donnant des signes non équivoques de sa vocation artistique.

Cependant, quelles que fussent d'ailleurs ses préférences personnelles, il n'entrait pas dans les vues de la mère de faire de ses fils des musiciens. Intelligente et prévoyante, elle leur souhaitait une carrière moins brillante, mais plus sûre, et Charles fut destiné par elle au notariat.

L'enfant s'en défendait avec toute l'énergie que lui permettait le respect filial. Néanmoins, il fut placé avec chaudes recommandations au collège Saint-Louis, où sa grande facilité lui fit garder un bon rang parmi les élèves de sa classe, mais ne changea point ses goûts artistiques. Distrait, rêveur, il fut bien souvent puni pour la mauvaise tenue de ses livres qu'il barbouillait de croches et de doubles croches, à croire qu'il mettait en musique Lhomond lui-même.

Alarmée, Mme Gounod priait, suppliait; l'enfant promettait..... et puis retombait.

Ma pauvre mère, dit Gounod lui-même dans ses mémoires, était bouleversée. Cela se comprend. Elle avait vu de près ce qu'est une vie d'artiste, et probablement elle redoutait pour moi une seconde édition de l'existence peu fortunée qu'elle avait partagée avec mon père. Aussi accourut-elle un jour pour conter ses doléances au proviseur, le bon M. Poirson.

Celui-ci la rassura :

— Ne craignez rien, lui dit-il, votre fils ne sera pas musicien. Il travaille bien, ses professeurs sont contents de lui; je me charge de le pousser du côté de l'École normale. J'en fais mon affaire; soyez tranquille, madame Gounod, votre fils ne sera pas musicien!

Ma mère partit toute remontée.

Après cette visite, le proviseur fit appeler Charles :

« Comment, lui dit-il, tu prétends être musicien, toi? Serais-tu capable seulement de mettre cela en musique! » Et il lui présentait les paroles de la jolie romance de Joseph.

— Je vais essayer, Monsieur », dit l'enfant sans se déconcerter, et il sortit, emportant tout joyeux la feuille indiquée.

Au bout de quelque temps, il vint frapper à la porte du proviseur, qui, ne se souvenant plus de l'incident, allait le congédier, lorsque, voyant aux mains de Charles une feuille de musique, et trouvant au petit garçon une animation extraordinaire, il se ravisa :

« Que veux-tu? lui dit-il.

— Monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez dit.....

— Quoi! tu as fait de la musique, toi? dit le maître d'un ton railleur.

— Oui, Monsieur, répondit l'élève en rougissant sous la répartie ironique du proviseur.

— Voyons, chante-moi cela. »

Il fallut un effort à l'enfant pour vaincre son émotion et tirer de son gosier les premières notes; mais il se remit presque aussitôt, et chanta de sa jolie voix, admirablement timbrée, une mélodie simple que le maître se gardait d'interrompre.

Quand il eut fini, Charles, sans oser lever les yeux sur le proviseur, comprit néanmoins que celui-ci n'était pas mécontent. Il fit un pas pour lui tendre son front, mais le maître lui ouvrit ses bras, où l'enfant se blottit rouge de bonheur en murmurant : « N'est-ce pas, Monsieur, que je serai musisien?

— Ah! exclama le maître, qui ne voulait pas dire toute sa pensée, et qui, néanmoins, était très ému, tu seras ce que tu voudras. »

Il fit part à Mme Gounod de sa tentative, et ne lui cacha pas qu'il croyait à la vocation musicale de son fils.

La mère alors, sans se décourager, imagina un autre système, dont Charles fut informé en ces termes :

— Ah! tu ne veux pas être notaire comme un homme raisonnable! tu veux être musicien comme un fou, écrire des *Othello* comme Rossini et des *Don Juan* comme Mozart? Dis, tu le veux?

— Oh oui! petite mère, je le veux!

— C'est bien, viens. Je t'emmène chez le plus savant harmoniste de notre temps, chez l'illustre Reicha. Es-tu content?

— Merci, maman, merci. Je travaillerai bien, tu verras.

— C'est bien ainsi que je l'entends.

— Monsieur, dit la mère en entrant chez le célèbre professeur, mon fils que voici (l'enfant devint pourpre de timidité et de bonheur) veut apprendre la musique de manière à composer des opéras.

— Très bien, Madame, répondit l'auteur du fameux traité d'harmonie, très bien!

— Très mal, au contraire, Monsieur, riposta la mère, et je viens vous prier de m'aider à détourner mon fils de cette folle pensée.

— Et comment cela, Madame?

— En lui donnant des leçons, Monsieur.

— Je ne comprends pas, Madame, fit l'auteur de la classification des treize accords.

— Je vais me faire comprendre.

Et, s'adressant à son fils :

— J'ai besoin de dire un mot à Monsieur que tu n'es pas obligé d'entendre. Tu comprends.

L'enfant s'éloigna.

— Dans les leçons que vous donnerez à mon fils, dit alors la mère à Reicha d'un air mystérieux, vous vous montrerez si sévère, si exigeant, vous lui donnerez des devoirs si longs et si ardus, qu'il en prendra du dégoût et renoncera définitivement à la musique.

— Alors, vous venez me trouver pour que je lui inflige le supplice du contre-point ordinaire et extraordinaire?

— Précisément, Monsieur, et, en secondant mes vues, vous me rendrez un service pour lequel moi et mon fils, plus tard, quand il sera notaire, nous vous devrons une éternelle reconnaissance.

A dater de ce jour, le petit réfractaire du notariat devint pour Reicha un sujet voué à l'expérimentation, le maître n'étant pas fâché de savoir jusqu'où on pouvait administrer sa classification des accords sans en mourir.

Le sujet avait la vie dure et le contrepoint facile; si facile que Reicha, au bout d'un an, prévint Mme Gounod qu'il n'avait plus rien à enseigner à son fils.

Quoique déçue dans ses espérances, Mme Gounod était trop musicienne pour tenir longtemps rigueur à la musique, et elle céda au courant qui semblait devoir irrésistiblement emporter son fils dans cette voie.

Ma chère sainte mère, écrit Gounod, avait prudemment agi : sa résistance avait été un devoir dicté par sa sollicitude; mais, à côté des dangers qu'offrait un consentement trop facile à mes désirs, se présentait la grave responsabilité d'avoir peut-être entravé ma vocation. Ma mère, cependant, tint bon aussi longtemps qu'elle put. Mais, après cette dernière épreuve de mon séjour chez Reicha :

— Allons! dit ma mère, il faut se résigner.

Sorti de chez Reicha, l'enfant n'en continua pas moins à travailler la musique sous la direction de sa mère, et les lettres au collège Saint-Louis.

A dix-huit ans, ses études littéraires terminées, et Mme Gounod ne s'opposant plus au penchant de son fils, celui-ci entra au Conservatoire, où il eut pour premiers maîtres Halévy et Lesueur. A la mort de ce dernier, ce fut Paër qui vint communiquer à l'élève ses tendances italiennes, et achever de l'initier à cette triple école qui est tout l'art. L'école allemande avec Reicha, l'école française avec Halévy, et l'école italienne avec Paër.

Lesueur lui avait enseigné l'art religieux qu'il savait à fond, et qui n'eut bientôt plus de secret pour le futur auteur de *Faust*.

Écoutons le jeune musicien nous révéler lui-même ses premières émotions musicales.

Je me souviens de l'impression que produisaient sur moi la personne de Berlioz et ses œuvres, dont il faisait souvent des répétitions dans la salle des concerts du Conservatoire.

A peine mon maître Halévy avait-il corigé une leçon, vite je quittais la classe pour aller me blottir dans un coin de la salle de concert, et là, je m'enivrais de cette musique étrange, passionnée, convulsive, qui me dévoilait des horizons si nouveaux et si colorés. Un jour, j'avais assisté à une répétition de symphonie, *Roméo et Juliette*, alors inédite, et que Berlioz allait faire exécuter peu de temps après pour la première fois. Je fus tellement frappé par l'ampleur du grand final de la Réconciliation des Montaigu et des Capulet, que je sortis en emportant tout entière dans ma mémoire la superbe phrase du Frère Laurent: *Jurez tous par l'auguste symbole!* A quelques jours de là, j'allai voir Berlioz, et, me mettant au piano, je lui fis entendre ladite phrase entière.

Il ouvrit de grands yeux, et me regardant fixement: « Où avez-vous pris cela, dit-il?

— A l'une de vos répétitions », lui répondis-je. Il ne pouvait en croire ses oreilles (1).

II. A ROME

En 1839, Gounod, âgé seulement de vingt et un ans, remporta le premier grand prix de Rome pour la composition musicale.

Parmi les ressorts que ma mère avait mis en jeu, dit Gounod, pour me donner à réfléchir sur les conséquences de ma détermination, outre qu'elle comptait toujours un peu sur le redoublement de mes classes, elle avait espéré me dissuader en me déclarant formellement que si j'amenais un mauvais numéro au tirage pour la conscription, elle serait obligée de me laisser partir, étant trop pauvre pour payer un remplaçant militaire.

Évidemment, ce n'était là qu'un expédient: la chère femme, qui avait, à coup sûr, mangé plus d'une fois du pain sec pour que ses enfants ne manquassent de rien, aurait vendu son lit plutôt que de se séparer de l'un de nous; et, comme j'étais en âge de sentir et de comprendre tout ce qu'une pareille vie de travail, de dévouement et de sacrifice m'imposait d'obligations, de respect et d'amour pour ma mère, je lui dis, lorsqu'elle me parla de conscription: « C'est bien, maman, ne m'en parlez plus: j'en fais mon affaire; je me rachèterai moi-même: j'aurai le grand prix de Rome!..... »

L'époque de ce concours si impatiemment attendu arriva enfin. J'entrai en loge, et je remportai le prix. Ma pauvre mère pleura de joie d'abord, puis aussi de la pensée que ce triomphe, c'était la séparation prochaine, et une séparation de trois ans, dont deux passés à Rome et l'autre en Allemagne. Jamais nous ne nous étions quittés, et la fable des *deux pigeons* allait devenir sa pensée quotidienne.

Le jeune homme partit presque aussitôt pour la Ville Éternelle où devaient se faire ses deux années de séjour obligatoire. En arrivant, il fut frappé d'impressions diverses qu'il décrit ainsi:

Mon premier sentiment, dit-il, fut celui de ce long exil qui me séparait de ma mère. Je me demandai comment mon travail de pensionnaire suffirait à me faire prendre en patience un éloignement que le séjour de Rome et celui de l'Allemagne devaient faire durer trois ans.

Certes, Rome renfermait pour ma consolation tout ce que j'avais rêvé, mais non de manière à frapper tout d'abord: il fallait l'y chercher, il fallait fouiller çà et là et interroger peu à peu cette grandeur endormie du glorieux passé, et faire revivre, en les fréquentant, les ruines muettes, les ossements de l'antiquité romaine.

J'étais trop jeune alors, non seulement d'âge, mais encore et surtout de caractère; j'étais trop enfant pour saisir et comprendre au premier coup d'œil le sens profond de cette ville grave, austère, qui me parut froide, sèche, triste et maussade, et qui parle si bas qu'on ne l'entend qu'avec des oreilles préparées par le silence et initiées par le recueillement. Rome peut dire ce que la Sainte Écriture fait dire à Dieu par rapport à l'âme: « Je la conduirai dans la solitude, et là, je parlerai à son cœur. »

Rome est à elle seule tant de choses, et ces

(1) Nous avons publié la biographie de Berlioz, n° 182 des *Contemporains*.

choses sont enveloppées d'un calme si profond, d'une majesté si tranquille et si sereine, qu'il est impossible d'en soupçonner, au premier abord, le prodigieux ensemble et l'inépuisable richesse. Son passé comme son présent, son présent comme sa destinée, font d'elle la capitale non d'un pays, mais de l'humanité. Quiconque y a vécu longtemps le sait bien; et, à quelque nation que l'on appartienne, quelque langue que l'on parle, Rome parle une langue si universelle, qu'on ne peut plus la quitter, sans sentir que l'on quitte une *patrie*.

Peu à peu, je sentis ma mélancolie se fondre et faire place à une disposition tout autre. Je me familiarisai avec Rome, et je sortis de cette espèce de linceul où j'étais renfermé.

L'Académie de France à Rome avait alors pour directeur M. Ingres, dont le génie et l'esprit puissant exercèrent une si grande influence sur ses administrés. Autant le directorat de son prédécesseur, Horace Vernet, avait été mondain, autant le sien fut calme et laborieux.

A l'instar de leur directeur, les pensionnaires se livraient à un travail assidu, ardent, source de jouissances, et d'où sortit une génération d'artistes remarquables.



VILLA MÉDICIS

A la villa Médicis, séjour des pensionnaires de l'Académie, Gounod n'était pas seul musicien; Bousquet, Dugasseau, Hensel et sa femme Fanny Mendelssohn, avec ses doigts de fée et sa haute intelligence musicale, venaient fréquemment l'entourer et faire avec lui leurs parties dans les concerts.

Les pensionnaires étaient souvent invités aux soirées de l'ambassade de France, où Gounod vit pour la première fois M. Gaston de Ségur, alors attaché d'ambassade, devenu depuis le saint évêque que l'on sait, et qu'il eut le bonheur de compter parmi ses plus tendres et plus fidèles amis.

C'est au sein même de toutes ces délices dont il jouit à Rome que Gounod sentit en lui le germe d'idées religieuses, que sa première éducation avait pu faire naître, mais que le goût pour la musique et les conférences du P. Lacordaire entendues à Notre-Dame contribuèrent à développer.

Sa chambre, située à l'entresol, donnait sur le jardin de la villa. Là, dans ce petit logement garni du piano traditionnel, l'artiste songeait à l'avenir; il se prit à songer que sa vocation serait peut-être bien d'em-

brasser l'état ecclésiastique. Cette pensée le hantait. La lettre suivante de Mme Hensel, la sœur du célèbre Félix Mendelssohn, faisait pressentir une détermination.

Bousquet m'a confié ses craintes au sujet de l'exaltation religieuse de Gounod. Il vient de s'enroler dans l'association dite de Saint-Jean l'Évangéliste, exclusivement composée de jeunes artistes qui poursuivent la régénération de l'humanité par le moyen de l'art. L'association s'est accrue d'un grand nombre de jeunes gens des premières familles romaines; plusieurs d'entre eux ont renoncé à leur carrière pour entrer dans les Ordres. Bousquet a l'impression que Gounod lui aussi est sur le point d'échanger la musique contre le froc.

Mme Hensel attribue à l'ascendant du P. Lacordaire ces dispositions du musicien.

De fait, Gounod avait retrouvé avec bonheur, à la Minerve, l'éminent conférencier.

En même temps qu'il suivait assidûment les conférences du célèbre Dominicain, Gounod se sentait attiré par les offices de la chapelle Sixtine, qui lui procuraient à la fois les émotions religieuses et les émotions musicales.

Ces chants religieux l'étonnent, le troublent, le captivent :

J'allais d'ordinaire le dimanche entendre l'office en musique à la chapelle Sixtine, écrit Gounod, le plus souvent en compagnie de mon camarade et ami Hébert..... Mais la Sixtine! pour en parler comme il conviendrait, ce ne serait pas trop des auteurs de ce que l'on y voit et de ce que l'on y entend, ou plutôt de ce qu'on y entendait jadis, car, hélas! si l'on y peut voir encore l'œuvre sublime mais destructible et déjà bien altérée de l'immortel Michel-Ange, il paraît que les hymnes du divin Palestrina ne résonnent plus sous ces voûtes que la captivité politique du Souverain Pontife a rendues muettes, et dont le vide pleure éloquemment l'absence de leur hôte sacré.

J'allais donc le plus souvent possible à la chapelle Sixtine. Cette musique sévère, ascétique, horizontale et calme comme la ligne de l'océan, monotone à force de sérénité, anti-sensuelle, et néanmoins de contemplation qui va parfois à l'extase, me produisit d'abord un effet étrange, presque désagréable. Était-ce le style même de ces compositions entièrement nouveau pour moi, était-ce la sonorité particulière de ces voix spéciales que mon oreille entendait pour la première fois, je ne saurais le dire. Toujours est-il que cette impression, pour bizarre qu'elle fût, ne me rebuta point. J'y revins encore, puis encore, et je finis par ne pouvoir plus m'en passer.

Dès lors Gounod fit de la musique religieuse sa principale occupation. Il étudia avec un soin particulier, avec une sorte de passion le chant grégorien dont il avait compris les beautés et les harmonies profondes. Aussi put-il dire avec vérité à quelques-uns de ses admirateurs : « Quand vous m'applaudissez, vous applaudissez l'Église. »

« Quand je compose, disait-il encore à un ami, Oscar Commettant, je me pénètre du sentiment, des paroles, du caractère du personnage, et je laisse parler mon cœur. »

III. PORTRAIT — GOUNOD MAITRE DE CHAPELLE — LA MUSIQUE TRIOMPHE — COMMENT NAQUIT FAUST

Ses deux années de séjour à Rome achevées, Gounod ne se sentit pas le courage de partir. Il sollicita du directeur de l'Académie, M. Ingres, la faveur de rester encore cinq mois au delà de son temps réglementaire, et ne partit qu'à la dernière extrémité, n'ayant plus que les ressources nécessaires pour se rendre à Vienne où il devait toucher le premier semestre de sa troisième année de pension.

Je n'essayerai pas, écrit le Maëstro, de décrire mon chagrin, lorsqu'il fallut dire adieu à cette Académie, à ces chers camarades, à cette Rome, où je sentais que j'avais pris racine. Mes camarades me firent la conduite jusqu'à Ponte-Molle (*Pons Milvius*), et, après les avoir embrassés, je montai dans le voiturin qui devait m'arracher, c'est bien le mot, à ces deux chères années de terre promise. Si, du moins, j'avais dû venir directement retrouver ma pauvre mère et mon excellent frère, le départ m'aurait moins coûté; mais j'allais me trouver seul dans un pays où je ne connaissais personne, dont j'ignorais la langue, et cette perspective ne laissait pas de me paraître bien froide et bien sombre. Tant que la route le permit, mes yeux demeurèrent attachés sur la coupole de Saint-Pierre, ce sommet de Rome et ce centre du monde : puis les collines me la dérobèrent tout à fait. Je tombai dans une rêverie profonde et je pleurai comme un enfant.

Au cours de son voyage en Allemagne, Gounod se livra à une étude sérieuse de

ses maîtres favoris, Haëndel, Beethoven, Mendelssohn et Mozart; Mozart surtout, car Gounod a le culte de Mozart, et il ne perd aucune occasion de célébrer le génie du grand maître.

Deux tendances, dit-il en matière d'art, caractérisent notre époque. C'est la recherche de l'effet et l'esprit de système. L'effet peut s'obtenir par des secousses violentes ou vulgaires, par toutes sortes d'artifices et de roueries qui ne sont que des semblants de savoir.

La souveraineté du beau sera de tout temps aux mêmes conditions. J'en appelle une fois de plus à cet immortel *Don Juan* de Mozart que j'ai lu et entendu si souvent, que je ne peux pas entendre sans me sentir l'esprit à genoux et qui est bien l'œuvre la plus absolument belle que je connaisse dans l'art qui a dominé ma vie.

A Vienne, Gounod fit exécuter l'une des messes qu'il avait composées à Rome et qui fut jugée en ces termes : « Il y a dans la partie mélodique de cette œuvre des choses qui touchent et impressionnent vivement, qui dénotent une grandeur de conception devenue très rare de notre temps et qui se gravent dans l'âme d'une manière ineffaçable; des choses qui feraient honneur à tout musicien et qui semblent indiquer un grand avenir. »

Malgré ces paroles prophétiques, Gounod, rentré à Paris, tenta vainement d'y répandre ses compositions. *Le vallon*, *Le soir*, *Jésus de Nazareth*, *Le printemps*, ne trouvèrent pas d'éditeur, quelques instances que fît l'auteur; il eut beau les offrir pour rien et les chanter « de cette voix magnétique et caressante qui était la sienne », comme s'exprime M. Claretie :

« Très joli, très joli! dirent les éditeurs, mais c'est d'un style trop élevé. Ça ne se vendrait pas! »

Et Gounod, longtemps après, écrivait encore..... « Quant à un éditeur, pas plus que dans le creux de la main. »

Gounod, on le voit, quoique privilégié si on le compare à la plupart des artistes, resta longtemps discuté, incompris, méconnu. Dans ces voies nouvelles où il cheminait à l'aise, la routine protesta et refusa de le suivre.

Mais Gounod n'écrivait pas pour la foule. Il ne s'émut pas des première critiques et continua de composer selon son cœur.

Bientôt sa personnalité s'affirmant fixa l'attention de quelques esprits impartiaux, véritables amis de l'art, et ils firent à cette lumière récemment apparue sa place dans le monde.

Sympathique de sa personne, doué de toute les qualités qui l'ont fait qualifier de « charmeur », il avait déjà pris possession des cœurs.

Cependant le refus opposé par les éditeurs à ses premières œuvres avait découragé l'auteur. Triste, il venait de remettre sa musique dans les cartons d'où il l'avait tirée, quand soudain il reçut du curé de la petite église des Missions étrangères la proposition de devenir son maître de chapelle (1).

Gounod posa ses conditions :

— Monsieur le curé, dit-il, vous êtes maître absolu dans votre église?

— Assurément.

— Eh bien ! si j'entre aux Missions étrangères, je veux être maître à mon orgue, comme vous l'êtes dans votre chaire. Acceptez-vous?

— J'accepte, dit le curé.

Et voilà comment l'ex-pensionnaire de l'Académie de France, à Rome, entra dans ce petit temple de la rue du Bac, où il demeura cinq ans, aux appointements de mille francs par an. Ce furent les années les plus heureuses de cette existence heureuse entre toutes.

Obéissant au besoin de produire qui le dévorait, il écrivit, pour son église, pour les fidèles des Missions étrangères, un nombre considérable de messes, de motets, de morceaux religieux, heureux de s'entendre chanter, et ne demandant rien de plus, sinon la faveur à laquelle il souhaitait d'être appelé, de vivre au pied des autels.

Méditatif, recueilli, étudiant les maîtres

(1) La belle église de Saint-François Xavier n'était pas encore construite, et les offices de la paroisse se faisaient alors à la chapelle des Missions étrangères, rue du Bac.

et s'étudiant lui-même, indécis sur le véritable caractère de sa vocation, ignoré du public, il vécut sans souci de sa renommée.

C'est aux Missions étrangères que Gounod connut et aima d'un amour constant le prêtre éminent et illustre, artiste aussi, qui devait être Mgr Gay, coadjuteur de l'évêque de Poitiers, auteur d'un grand nombre de livres ascétiques estimés. M. Gay avait été le condisciple du maître et était resté son meilleur ami; c'est lui qui, plus tard, baptisera ses enfants et mariera sa fille.

Quand Gounod revint de Rome, M. Gay était déjà un fervent élève de Saint-Sulpice; il ne fallut pas longtemps aux deux jeunes hommes pour se retrouver, se comprendre et s'unir pour ne plus se séparer.

Au contact de cette amitié, Gounod s'enflamma pour le sacerdoce. Il demanda et obtint la faveur d'être admis comme externe au Séminaire des Missions dont il suivit assidûment le cours de théologie.

Actif et laborieux, il trouvait encore des loisirs pour lire les œuvres des Pères de l'Église et les annoter.

Les sermons en latin de saint Léon et de saint Bernard lui sont restés chose familière, et sa science liturgique était des plus solides : « Il est plus fort que moi, disait un jour le R. P. Didon, après un entretien avec le maître de chapelle. »

Dans la maison, où on le considérait plus qu'un novice, on ne l'appelait déjà plus que Monsieur l'abbé, et un critique du temps, M. Heulard, écrivait de lui : « Gounod a voulu tâter du petit collet. Où le mèneront ses velléités monastiques? Je ne sais. Sa vocation me paraît superficielle. »

Le critique disait vrai; et le jeune lévite, touché par la grâce, mais défiant de lui-même, un pied dans le Séminaire et l'autre dans le monde, flottait, visiblement indécis, entre le sacerdoce et l'art musical.

Cependant les journaux, plus confiants, et toujours « bien informés », publiaient à la même époque l'entre-filet suivant : « M. Charles Gounod, grand prix de l'Institut, vient d'entrer dans les Ordres. »

Il n'en était rien; Gounod portait, il est vrai, le costume du Séminaire, mais il n'a jamais reçu même les Ordres mineurs.

Il ne tarda pas lui-même à comprendre dans sa nature que le sacerdoce n'était pas non plus sa destinée.

Lorsqu'il lui fallut astreindre son indépendance à toutes les rigueurs de la règle ecclésiastique, dit M. Adolphe Adam, le néophyte comprit toute la grandeur du sacrifice qu'il était prêt à faire. Il eut le courage de revenir en arrière, sans rien perdre de ses convictions; il comprit que plus elles étaient sincères, plus il importait de n'entreprendre que ce qu'il était en état de continuer, et il rentra franchement dans la vie artistique.

Mais ce départ, ajoute un de ses anciens condisciples, ne ressembla pas à celui de Renan, dont l'esprit avait été troublé par de malsaines lectures · le Sulpicien avorté ne prit pas des allures de révolte et ne montra pas un poing furieux à l'Église. Loin de là, Gounod pleura presque en nous quittant; il fit valoir à son supérieur des raisons de santé qui étaient sages et des inquiétudes de vocation qui étaient fondées.

Le musicien est demeuré un catholique, un croyant. Il n'a jamais rougi d'avoir porté la soutane, et le Séminaire de Saint-Sulpice reste fier de l'avoir compté parmi ses élèves.

Gounod quitta les Missions étrangères au bruit que faisait autour de son nom la mise à l'étude de sa première œuvre dramatique, Sapho, qu'une artiste, Mme Viardot, avait réussi à faire admettre à l'Opéra.

C'est elle aussi qui, par l'entremise de M. Viardot, alors à Londres, fit comprendre, dans le programme d'un concert donné à Saint-Martin's Hall, quatre morceaux du jeune musicien auquel elle s'intéressait.

Ce concert eut un grand retentissement reproduit par les journaux de Paris, où il fit sensation.

C'est alors que l'éditeur, vainement cherché, se présenta :

Pour la première fois, écrit le maître de chapelle, je vis luire dans ma vie d'artiste ce rayon consolateur qu'on nomme un éditeur. Rien ne peut donner une idée de ma joie. Le sauveur en question était M. Escudier qui eut la générosité de *m'acheter mon ouvrage pour rien!* Rien! ce n'était guère pour moi qui étais loin de rouler sur l'or.

Dès ce moment, la musique, chez le maëstro, l'emporta définitivement sur la théologie.

Revenu d'Angleterre, où il était allé pour assister au concert de Saint-Martin's Hall, Gounod se livra tout entier à sa vie d'artiste, composant, dirigeant lui-même l'exécution de ses œuvres, remplaçant au besoin un acteur empêché. Sa carrière commençait pour le public.

Nous ne mentionnerons ici que les principales œuvres du maître, car elles sont trop nombreuses pour être toutes citées : *Sapho*, *Ulysse*, *La Nonne sanglante*, *Le Médecin malgré lui*, *Philémon et Baucis*, *La Colombe*, *Georges Dandin*, *Faust*, *La Reine de Saba*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, *Gallia*, *Les deux Reines*, *Jeanne d'Arc*, *Cinq-Mars*, *Polyeucte*, *Le tribut de Zamora*, etc. Un nombre prodigieux de messes, de motets, de mélodies, de cantates, ses deux oratorios de *Rédemption*, de *Mors et Vita*, et le *Requiem* auquel il travaillait encore quand la mort l'a surpris.

Dans le commentaire qui précède *Mors et Vita*, nous trouvons comme une nouvelle profession de foi de l'auteur :

On se demandera peut-être, dit-il, pourquoi j'ai placé, dans le titre, la mort avant la vie. C'est que si, dans l'ordre du temps, la vie précède la mort, dans l'ordre éternel, c'est la mort qui précède la vie. La mort n'est que la fin de l'existence, c'est-à-dire ce qui meurt chaque jour; elle n'est que la fin d'un mourir continuel, mais elle est le premier instant et comme la connaissance de ce qui ne meurt pas.

Cette œuvre avait été dédiée par l'auteur à S. S. Léon XIII.

Il n'est pas sans intérêt de raconter ici comment naquit le *Faust* de Gounod. Ce drame de Gœthe avait, dès 1838, passionné le musicien. Il en avait emporté à Rome une traduction qui ne le quittait jamais. Seize ans plus tard, Gounod fit part à MM. Jules Barbier et Michel Carré de son désir ardent d'écrire un *Faust*. Les écrivains s'empressèrent d'accéder au désir du maître. Les pourparlers s'engagent, rendez-vous est pris, les premières bases de l'opéra sont tracées.

Gounod se mit bientôt à la besogne. De son côté, le directeur du Théâtre Lyrique, M. Carvalho, accueillit favorablement l'idée de monter l'opéra sur son théâtre, et le compositeur, plein de zèle, écrivit en moins d'un an la moitié de sa partition.

Mais ce beau ciel sans nuage ne tarde pas à se couvrir. Dans le même temps où l'on n'attendait plus au Théâtre Lyrique que l'achèvement du *Faust* de Gounod, un autre *Faust* se montait dans un théâtre rival qui rendit impossible la représentation de l'œuvre du maëstro.

— Que faire?

Gounod s'adresse à un autre directeur qui refuse, et, désolé, il revient chez M. Carvalho avec qui s'engage l'entretien suivant que Gounod raconte :

— « Cherchons un autre sujet, me dit le directeur.

— Oh ! je n'ai de cœur à rien, répondis-je.

— Eh bien ! changez complètement d'atmosphère, faites une comédie, prenez une pièce de Molière. »

Ce nom de Molière fut pour moi le frappement du rocher, la baguette de Moïse.

— « Va pour Molière, dis-je aussitôt; quelle pièce ? Le *Mariage forcé*, *Georges Dandin*, le *Médecin malgré lui ?*

— Le *Médecin malgré lui*, » reprit vivement mon interlocuteur.

J'allai trouver mes deux poètes, et il fut convenu qu'ils me feraient immédiatement, avec la pièce de Molière, un opéra comique, en trois actes. J'en écrivis la musique en cinq mois.

Pendant ce temps, le *Faust* de la Porte-Saint-Martin était représenté et ne put réussir. Cet échec fit renaître dans le cœur de Gounod les espérances qu'il avait perdues. Il revint trouver M. Carvalho qui, ne voyant plus d'obstacle, renouvela ses anciens engagements. L'œuvre commencée fut promptement achevée; elle eut le succès que l'on sait (1).

IV. GOUNOD ÉCRIVAIN — IL PERD SA MÈRE

Gounod, musicien fécond, travailleur infatigable, excellent écrivain, se fait quel-

(1) Dans la *Nouvelle Revue Internationale*, numéro du 15 mars 1898, M. Berton-Sansom a publié, sous le

quefois librettiste et poète. Il est l'auteur de la traduction du poème *Gallia*, du livret en vers de *Rédemption* et du texte latin de *Mors et Vita*. Il a écrit aussi la poésie d'un grand nombre de ses mélodies, puis des préfaces; il a même prononcé des discours à l'Institut.

Citons de lui ce morceau, où il fait le procès à la masse du public que l'on donne trop souvent comme l'arbitre souverain du succès et des renommées.

Comment ! c'est donc la foule qui a formé les Raphaël et les Michel-Ange, les Mozart et les Beethoven, les Newton et les Galilée? La foule! mais elle passe sa vie à juger et à se déjuger, à condamner tour à tour ses engouements et ses répugnances; et vous voudriez qu'elle fût un juge? Cette juridiction flottante et contradictoire, vous voudriez qu'elle fût une magistrature infaillible? Allons! cela est dérisoire. La foule flagelle et crucifie d'abord, sauf à revenir sur ses arrêts par un repentir tardif, qui n'est même pas le plus souvent celui de la génération contemporaine, mais de la suivante et des suivantes; et c'est sur la tombe du génie que pleuvent les couronnes d'immortelles refusées à son front.

Et cette autre page où il montre le cas qu'il faut faire de la critique :

Ce que l'on redoute dans les jugements de la critique, c'est bien moins leur valeur réelle que le nombre d'exemplaires qui en sera tiré, et grâce auxquels les jugements vont devenir des oracles pour un nombre égal de badauds. Ce que la critique représente surtout, c'est une fabrique d'opinions, à l'usage de gens incapables de s'en former une par eux-mêmes, en art comme en politique..... L'artiste ne doit être préoccupé que de deux choses que la critique ne saurait ni lui donner s'il ne les possède pas, ni lui enlever s'il les possède, et sur lesquelles ont toujours reposé et reposeront toujours les œuvres maîtresses en fait d'art : 1° obéir fidèlement aux dictées de la sensibilité; 2° acquérir, par une étude assidue et patiente, un savoir technique.

Dans la conversation, sa parole éloquente et convaincue, sa physionomie mobile, ses expressions colorées, ses frappantes et heureuses images faisaient de Gounod un charmeur par la parole, comme il l'était par le son.

Imprimée ou écrite, sa parole peut paraître quelquefois exagérée; parlée, elle n'avait rien de cela : cette voix sonore et souple, ce regard intelligent, cette conviction sincère vous prenait, vous domptait tout entier.

Directeur de l'Orphéon de Paris, puis membre de l'Institut, Gounod fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1856, officier en 1866, commandeur en 1877 et grand officier en 1880.

Par son mariage, en 1847, avec Mlle Zimmermann, il s'était créé un puissant patronage. Le célèbre professeur de ce nom, artiste consommé, avait fait de son salon le rendez-vous de tous les musiciens de talent, français et étrangers, pour faire exécuter leurs œuvres inédites.

Il vit en Charles Gounod un gendre dont le génie plein de promesses annonçait une brillante carrière que le professeur, mort trop tôt, ne put qu'entrevoir.

En 1882, Gounod, au faîte des honneurs, adressa une lettre au Sénat pour demander le maintien du crédit affecté aux maîtrises des cathédrales. Cette lettre est une éloquente protestation en faveur de l'enseignement du plain-chant, mais elle ne fut pas entendue.

Lorsque la guerre éclata, en 1870, Gounod, que son âge dispensait du service militaire, emmena sa famille en Angleterre, où il se mit promptement au travail. Sa première œuvre, sur le sol étranger, fut une œuvre patriotique, *Gallia*, *la France!*

Parmi les artistes anglais qu'il fréquenta, était la fameuse Mme Georgina Weldon, cantatrice émérite, en qui le maëstro avait cru trouver, comme il l'écrivit lui-même, « une apôtre de son art et une fanatique de ses œuvres ».

Mme Weldon était, en effet, grande admiratrice des œuvres de Gounod; elle n'admettait plus d'autre musique dans son répertoire, et la façon originale dont elle interpréta *Faust* dans les salons lui valut de grands succès.

De la musique à l'auteur, il n'y avait

---

titre de *Martyre de Gounod*, une piquante révélation des chagrins qu'éprouva l'artiste du refus de son travail et des effets étranges que produisit cette déception.

qu'un pas. Voir Gounod ! c'était pour l'artiste un rêve, une idée fixe.

« On m'avait dit, écrit-elle, qu'il avait été trappiste, que c'était un jeune homme saint et silencieux. Il n'était pas étonnant que sa musique fût si pénétrée et si divine. Et puis on disait qu'il chantait *Faust* comme personne. »

Instruite et distinguée, Mme Weldon prit facilement de l'ascendant sur le maëstro, dont elle disait avoir vu la mère en songe pour lui tracer sa ligne de conduite.

Esprit exalté, elle s'était adonnée au spiritisme et, plus tard, à l'hypnotisme, qui la conduisit à un état voisin de la folie ; ce qui est d'ailleurs l'aboutissement presque fatal de ces utopies dangereuses.

Gounod fit à M. et Mme Weldon quelques confidences au sujet de ses affaires avec les éditeurs, et reçut d'eux des conseils dont il remercia ses amis avec effusion et qui devaient se terminer par à un long procès entre le maëstro et ses hôtes.

Il n'entre pas dans le cadre restreint de cette biographie de donner ici le détail très compliqué d'une affaire dont le tout Paris artistique s'est occupé et que personne n'ignore plus aujourd'hui. Le livre de M. Louis Pagnerre, qui nous a fourni d'utiles renseignements (1), contient, dans tous ses développements, cette histoire curieuse et rare entre toutes dans le monde des arts.

Nous dirons seulement que, condamné par un tribunal anglais à payer à Mme Weldon 250 000 francs de dommages et intérêts, Gounod trouva des défenseurs dans son pays et, de la part du public anglais, lors de l'exécution de *Mors et Vita*, une manière de protestation dont la reine elle-même avait donné l'exemple.

Après trois ans de séjour dans le pays des brumes et de la chicane, Gounod fut rendu à sa vie de travail, au sein de sa famille, environné de ses petits-enfants à qui il apprenait à connaître et à aimer Dieu.

« Par nature, par instinct, par besoin, écrivait-il à un de ses amis, je suis enraciné dans la famille. Je te le dis, ajoutait-il, parce que tu as une clé de mon cœur. »

(1) *Charles Gounod, sa vie et ses œuvres.*

En 1856, Gounod eut la douleur de perdre sa mère qu'il aimait avec passion. Elle était devenue aveugle depuis plusieurs années, et elle était l'objet des plus tendres sollicitudes de la part de son fils et de sa belle-fille. Le choc qu'il ressentit de ce malheur fut violent pour le maëstro. Atteint d'une méningite, sa raison et sa vie furent mises en danger.

Gounod avait toujours eu pour sa mère un culte de vénération profonde. Un fait de son enfance, qu'il raconte dans ses mémoires, le prouve surabondamment :

Un jour, dit-il, je fus puni pour je ne sais plus quelle peccadille de distraction, ou de devoir non achevé, ou de leçon non sue. La punition me parut sans doute excéder la faute, car je protestai, ce qui me valut un tel surcroît de pénitence que je fus conduit au séquestre, c'est-à-dire au cachot, où je devais vivre de pain et d'eau, jusqu'à ce que j'eusse achevé un énorme *pensum*, consistant en je ne sais combien de lignes à écrire : cinq cents ou mille, une ineptie ! Quand je me vis en prison, oh ! alors, je me fis l'effet d'un criminel. Les Euménides, criant à Oreste : « Il a tué sa mère ! » ne devaient pas être plus effroyables que les pensées qui m'assaillirent au moment où l'on m'apporta le pain et l'eau du condamné. Je regardai mon morceau de pain et je fus pris d'un débordement de larmes. « Gredin, scélérat, infâme, me dis-je à moi-même, c'est le travail de ta pauvre mère qui te le gagne ! ta mère qui va venir te voir à l'heure de la récréation et à qui on va répondre que tu es en prison ! et elle va pleurer dans la rue, en s'en revenant chez elle, sans t'avoir vu ni embrassé. Va, tu n'es qu'un misérable, et tu n'es pas même digne de manger ce pain-là ! »

Cette tendresse, cette bonté qui était toute la nature du maître, avait gravé son empreinte sur son visage. On aimait à voir ces traits animés par le sourire de l'homme bienveillant et heureux.

Bienveillant, il le fut constamment et envers tout le monde, que l'on fût ami ou ennemi. Sensible à toutes les infortunes, il répandait les bienfaits sur des inconnus et des étrangers, aidant les faibles, encourageant les timides.

Son désintéressement était absolu, et il

n'admettait pas que son art pût être soumis à une estimation vénale. Aussi, combien de fois fut-il la dupe d'éditeurs et de faux amis peu scrupuleux!

Mais il voyait, sans envie, tomber les millions dans la bourse d'autrui. Seul, le travail suffisait à son bonheur et jamais il n'accusa de fatigue : « Vous croyez, disait-il à ses amis qui s'en étonnaient, vous croyez que l'on travaille; vous vous trompez, on est travaillé par son art. »

Son atelier valait plus à ses yeux que les plus somptueux domaines; il en avait fait un temple, le temple du travail et de la méditation, dont il ne s'éloignait pas volontiers et que des mains attentionnées s'étaient plu à orner de toutes les beautés artistiques. Le jour discret qui y pénétrait par deux grandes baies, garnies de verres rouges, et le grand orgue à tuyaux qui occupait le fond de la pièce complétaient l'illusion qu'on avait, en entrant, d'une sorte d'oratoire.

On a dit — et c'est vrai, — que les objets dont un homme, et une femme surtout, aiment à s'entourer, révèlent ordinairement son état d'âme et ses tendances. Ces mille riens que l'on voit étalés sur les étagères d'une personne mondaine ne sont-ils pas le plus souvent l'indice d'un esprit frivole? Tout autre, on le devine, devait donc être l'intérieur, j'allais dire le sanctuaire où le maestro s'enfermait.

Sur cet orgue, rappelant à Gounod ses paisibles années des Missions étrangères, le musicien se plaisait à improviser dans ses heures de délassement. Un superbe médaillon gothique de Franceschi, représentant le Christ, en ornait le faîte. Sur la vaste cheminée, trônait une statue du pape Urbain II et, au-dessus, un portrait de Jeanne d'Arc. Non loin de là, sur un socle de marbre rouge, une statuette du P. Lacordaire. Le bureau, sur lequel tant de chefs-d'œuvre avaient été écrits, supportait les livres usuels du maître et, parmi eux, les *Œuvres de saint Augustin en latin*.

C'est dans ce temple que Gounod recevait les visiteurs, et tous ceux qui ont eu le privilège d'y pénétrer n'ont pas oublié l'affabilité de ce beau vieillard, à la conversation spirituelle, dont la voix en parlant était encore de la musique.

Sa haute stature, son regard ouvert et bon étaient comme une révélation de son génie; et on emportait, après l'avoir entretenu quelques instants, l'impression d'une vaste et noble intelligence, la sensation d'une âme à la fois bonne, enthousiaste et généreuse. Jamais plus large front n'enferma de plus vastes pensées sans lui faire rien perdre de sa sérénité, de sa constante bonne humeur. La limpidité, l'éternelle jeunesse de l'âme faisaient avec la blanche chevelure un contraste heureux. « Ce qui vieillit en nous, disait aimablement le compositeur, c'est le logement; le locataire, lui, ne vieillit pas. »

Un jour qu'il posait pour le dernier portrait qui fut fait de lui, Gounod chantait, accompagné de l'artiste qui possédait une belle voix, la célèbre sonate en *sol* mineur, de Beethoven. Un orgue de Barbarie vint à passer, qui couvrit la voix des deux chanteurs et les obligea à se taire : « Un confrère! » dit le maître très calme.

V. GOUNOD CHRÉTIEN — SES DERNIÈRES ANNÉES

Quelque importante que soit l'œuvre dramatique de Gounod, elle n'égale point le nombre ni la valeur de ses compositions religieuses.

Après *Roméo et Juliette*, qui fut comme le couronnement de sa carrière théâtrale, c'est-à-dire dès 1867, Gounod ne fit plus que de la musique religieuse. De ce côté, son génie était inépuisable, et il trouvait encore de sublimes inspirations pour chanter du côté du ciel, alors que la terre semblait muette pour lui (1).

(1) Le ciel! qui mieux que lui a su chanter ce qui en fait le souverain bonheur et les biens ineffables qui nous en sont descendus? Aussi, quand le marquis de Ségur célèbre l'Eucharistie, c'est Gounod qui met en musique ces paroles qu'on ne se lasse jamais d'entendre et que nos lecteurs seront heureux de retrouver ici.

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi.
Du saint amour, c'est le mystère,
O mon âme, adore et tais-toi! *(bis)*

Cependant, des amis le pressaient de donner à la scène quelques nouveaux chefs-d'œuvre : « Je suis trop vieux, répondait-il, pour changer de dieux », et c'est alors qu'il écrivit ses immortels oratorios de *Rédemption* et de *Mors et Vita*.

On a reproché à Gounod d'avoir commis de regrettables confusions et d'avoir trop souvent transporté l'église au théâtre, comme lorsqu'il fait figurer, dans un de ses opéras comiques, la prose sublime du *Lauda Sion*; plus souvent encore, d'avoir transporté le théâtre à l'église, comme dans *Rédemption*, où se reconnaît, au pied même de la croix, le prologue de *Roméo et Juliette*.

« L'amour divin et l'amour terrestre, dit M. René de Récy en parlant de Gounod, traversent son œuvre et mêlent parfois leurs eaux. »

Génie clair et lumineux, sobre et mesuré, Gounod garda jusqu'à la fin ces grandes qualités françaises, et il eût été en droit de dire de lui ce qu'il disait d'un autre : « La vraie lumière est tranquille; les œuvres d'un ordre supérieur sont empreintes de ce caractère de tranquillité qui est le signe de la vraie force. »

Rien de l'homme ne lui fut étranger, ni rien de Dieu non plus.

A ce Dieu, le maître vieillissant rapporta les dons que sa jeunesse, autrefois, ne s'était pas senti le courage de sacrifier. Libre des passions humaines, la passion divine le garda.

Gounod ne négligeait jamais de réciter ses prières du matin et du soir; chaque dimanche, il entendait pieusement la messe, et, souvent, on le voyait à la Sainte Table. Les fidèles de l'église Saint-Augustin, ceux de l'église de Saint-Cloud connaissaient bien ce vieillard qu'ils étaient habitués à voir là, immobile et pieusement recueilli.

Le marquis de Ségur raconte un fait qu'il tenait de plusieurs témoins oculaires, et qui donne la mesure de l'humilité du célèbre musicien.

C'était dans les dernières années de l'Empire, alors que Gounod nageait dans la plénitude de son génie et de sa gloire. M[gr] de Ségur, grand confesseur d'hommes et surtout de jeunes gens de cercles et patronages catholiques, avait des heures et des jours consacrés spécialement à ce ministère de la pénitence et de la miséricorde. Or, plusieurs de ces jeunes gens d'alors, hommes mûrs aujourd'hui, m'ont raconté que, plus d'une fois, ils avaient vu Gounod entrer dans la salle où ils attendaient au milieu de beaucoup d'autres le moment de se confesser.

Ils voulaient lui céder la première place, par déférence, par beaucoup de respect et pour épargner à un homme dont le temps était si précieux une trop longue attente. Jamais il ne se rendit à leurs instances. Trouvant contraire à la justice de passer avant son tour, il prenait simplement sa place à son rang, priait immobile et silencieux, puis, quand le moment approchait, il se mettait à genoux par terre, les coudes appuyés sur une chaise, la tête dans ses mains, et quand il se relevait, ses yeux étaient habituellement remplis de larmes.

Telle était la foi, telle la pénitence, telle l'humilité de cet artiste de génie qui fut aussi un grand chrétien. Je plaindrais ceux qui souriraient de cette scène, sublime à mes yeux, et ne trouveraient pas Gounod plus grand dans cet anéantissement que dans les plus belles inspirations de son génie.

On raconte encore qu'un jour, un jeune vicaire du clergé de Paris assistait à une audition au

---

Amour que je ne puis comprendre,
Jésus habite dans mon cœur!
Jusque-là vous pouvez descendre,
Humilité de mon Sauveur!

Vous savez bien que je vous aime,
Moi qui par vous fus tant aimé!
Que tout autre amour que vous-même,
Par votre feu soit consumé!

Je suis pécheur et misérable,
Et je n'ai rien à vous offrir;
Mais je puis, ô Dieu tout aimable,
Vous rendre grâce et vous bénir!

A votre chair, mon âme unie,
De vos élus, ressent la paix.
Divin Jésus, sainte harmonie,
Vivez en mon cœur à jamais!

C'est encore Gounod qui a chanté notre héroïne nationale, aux fêtes d'Orléans.

Jeanne et la France sont deux noms
Dont peuple, cloches et canons
Acclament ce soir l'alliance,
Au-dessus de nos tours en feu
Faisons-les monter jusqu'à Dieu,
Jeanne et la France!

Jeanne et la France, entendons-les
Nous commander entre Français
La concorde et la confiance!
Citoyens, prêtres et soldats,
En frères, tendons-nous les bras
Devant la France!

Sur la France, c'est d'Orléans,
Que voilà bientôt cinq cents ans,
Jeanne a fait luire l'espérance.
Aujourd'hui sous son étendard,
Comprenons qu'il faut, sans retard,
S'unir en France!

Conservatoire. Survient Gounod qui trouve tous les sièges occupés. L'abbé se lève : « Maître, prenez ma place. — Je n'en ferai rien. — Prenez-la pour votre âge. — Monsieur l'abbé, rappelez-vous un mot de Grégoire XVI. Je ne sais quel personnage, au cours d'une audience, lui vint dire : « Saint-Père, je suis plus vieux que vous. — Plus vieux que moi! reprit le Pape; j'ai dix-huit cents ans. » Monsieur l'abbé, vous avez dix-huit cents ans; gardez votre place. »

Longtemps avant que les premières atteintes du mal qui devait l'emporter se fussent fait sentir, le maëstro s'était familiarisé avec la pensée de la mort et il y était préparé : « J'ai eu, disait-il, ma part de bonheur terrestre, et je n'ai plus rien à prétendre. »

Sa confiance et son abandon en la Providence étaient absolus, complets, ainsi que le témoigne l'extrait suivant d'une lettre de lui, datée de 1871, après le sinistre passage des Prussiens à Montretout : « Savez-vous que je viens de faire une triste découverte? Le *Requiem* et le *Kyrie* de ma messe des morts (manuscrite et inédite) étaient restés à Montretout dans mon chalet, où ils ont dû être la proie des flammes. Il va falloir que je les retrouve dans ma tête et que je les recommence. Ainsi-soit-il! et à la grâce du Père qui est aux cieux. »

Tout occupé des graves pensées de l'éternité, il disait :

Nous n'emporterons d'ici-bas et nous ne retrouverons de nous là-haut que ce que nous en aurons donné. Si nous ceignons des diadèmes de rubis, ils seront faits des gouttes de notre sang que nous aurons versé; les perles de nos colliers seront les larmes que nous aurons répandues; les émeraudes de nos parures, les espérances par nous données ou rendues aux pauvres âmes humaines.

Il m'est devenu plus évident, disait-il encore, que la vie se résume en quelques grandes choses simples : aimer, c'est-à-dire donner et pardonner, supprimer de l'existence ce qui divise et multiplier ce qui unit. Tuons la guerre, chacun selon nos forces, tuons-la entre individus pour la tuer entre peuples.

Ces paroles étaient bien dignes du chantre de l'amour.

Deux ans avant sa mort, Gounod fut frappé d'une attaque dont les suites furent pour lui la privation momentanée de tout mouvement, jusqu'à l'impossibilité d'écrire lui-même les compositions nouvelles qu'il ne cessait de produire.

Ce fut une grande souffrance pour le maître, qui passait alors de longues heures dans l'inaction que ses amis, ses proches s'ingéniaient à lui alléger. On faisait cercle autour de lui, pour l'entendre causer avec cette lucidité, cette bonne grâce qui ne l'ont pas quitté. Quelqu'un parlait-il d'un fait de son passé ayant trait à son art, le cœur du musicien battait vivement, son regard s'enflammait, et il laissait déborder ses pensées :

Ah! quel radieux souvenir de mon existence! Vous venez de me remuer profondément le cœur en évoquant ce nom doux comme le miel de la vallée de Céphise. J'ai composé *Mireille* dans le cadre même où Mistral l'a immortalisée. Je revois encore devant moi les dentelures bleuâtres des Alpilles, puis Saint-Rémy et Maillane; Maillane surtout, patrie de Mistral. Ah! le joli endroit, le délicieux coin de paysage que ce petit pays que les touristes n'ont pas encore contaminé de leur présence! J'ai vécu là-bas près de deux mois, juste le temps qu'il m'a fallu pour écrire *Mireille*.

Levé à l'aube, je me promenais dans les sentiers ombreux, écoutant les chansons des oiseaux du bon Dieu, heureux, ravi de me trouver dans cet Eden parfumé, et parfois rencontrant sur mon chemin quelque fée provençale qui me jetait en souriant un « bonjour, Monsieur ». J'étais littéralement grisé de joie; les motifs me venaient à l'esprit comme des vols de papillons, je n'avais qu'à étendre les bras pour les attraper.

Tout cela est loin! J'avais à cette époque environ quarante-trois ans et je marche maintenant vers ma soixante-quinzième année!

Un jour, on lui demanda quelle était celle de ses œuvres qu'il préférait.

J'aime tous mes enfants d'un amour égal, répondit-il, avec une bonhomie souriante. Mais, je suis un peu comme ces mères qui, secrètement, instinctivement, ont une préférence qu'elles n'osent s'avouer à elles-mêmes, pour celui de leur progéniture qui n'a pas eu de chance dès son entrée dans la vie. Le monde le trouve laid peut-être, mal conformé, infirme. La mère s'ingénie à lui trouver des qualités. Elle le trouve beau, ravissant, fait à plaisir. Son amour maternel s'alarme de l'indifférence des autres, et ce pauvre cher petit, elle le choie, le dorlote, et ne l'en aime que davantage.

Telle est l'histoire de *Polyeucte*, ajouta Gounod

après un silence. C'est un enfant dédaigné de chacun, et c'est pourquoi je lui conserve une secrète affection.

Cette dure épreuve cessa, et l'auteur de *Faust* recouvra le mouvement et la vie, en même temps que sa verve musicale et productrice.

C'est ainsi que naquirent ce beau cri de pardon, *Repentir*, que le maëstro adressait au ciel quelques mois avant sa mort, et un dernier *Ave Maria* dédié à sa fille, Mme la baronne de Lassus, pour l'anniversaire de sa naissance.

VI. MORT DE GOUNOD — REGRETS, etc. FUNÉRAILLES

Le dimanche 15 octobre 1893, Gounod, alors dans sa villa de Saint-Cloud, avait entendu la Sainte Messe, en compagnie de son fils. Cette fois, il n'était pas monté à la tribune de l'église, ainsi qu'il lui arrivait souvent de le faire, pour tenir l'orgue pendant l'office divin.

A l'issue de la messe, il invita l'organiste qui l'avait remplacé à venir faire de la musique chez lui, dans la journée.

Le déjeuner en famille fut gai; Gounod s'y montra, comme à l'ordinaire, alerte, vif, primesautier, heureux de cette joie communicative dont il avait toujours eu le secret. Quand l'organiste parut, le maître alla à sa rencontre, les mains tendues :

— « Ah! te voilà, lui dit-il gaiement, nous allons faire une ou deux bonnes heures de musique. Tu sais qu'on jouera mon *Requiem* cet hiver, au Conservatoire. Eh bien! je voudrais que tu en fisses une partition réduite pour le piano. Tu t'en tireras à ton honneur, j'en suis certain. »

Confus de tant de bienveillance, le jeune musicien ne trouvait pas d'expressions pour témoigner au maître sa gratitude.

— « Allons! vite au piano, je vais t'indiquer moi-même les mouvements. »

Et le maître, s'asseyant au piano, se mit à jouer et à chanter, à la plus grande joie de sa famille qui était venue se réunir autour de lui dans le salon.

Ce fut une heure charmante, de la plus aimable et de la plus douce intimité. La fille du compositeur tournait les feuillets de la partition; l'élève, attentif, suivait les précieuses indications qui lui étaient données.

— « En voilà assez pour aujourd'hui, dit tout à coup Gounod, je crois que j'ai bien gagné le droit de faire une partie de dominos, qu'en pensez-vous? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ce fut Mme Gounod qui servit au maître de partenaire.

La partie de dominos achevée, Gounod se dirigea vers le pupitre, où était restée la partition du *Requiem* qu'il prit et dont il feuilleta les pages avec soin, comme s'il allait la serrer quelque part. Il se dirigea, dans cette intention, vers un petit bureau-secrétaire appartenant à Mme Gounod.

Arrivé là, il se pencha, comme pour s'asseoir sur la chaise placée à côté du meuble, et demeura immobile.

Comme on ne l'entendait plus marcher, quelqu'un se retourna et le vit dans cette posture, courbé, la main appuyée sur la partition qu'il venait de poser.

— « Mais assieds-toi donc, » lui fut-il dit doucement.

Et comme il ne répondait pas, on alla vers lui.

Il était temps. Le maître perdait l'équilibre.

On le transporta en toute hâte sur son lit. Dans le trajet, il ouvrit les yeux : « Qu'est-ce que c'est », dit-il? Ce ne fut qu'une lueur et Gounod ne prononça plus une parole. Une nouvelle attaque d'apoplexie venait de le frapper.

Appelé aussitôt, M. le curé de Saint-Cloud administra les derniers sacrements au malade, et, bientôt après, commençait l'agonie qui ne dura pas moins de trois jours.

Le mercredi 18 octobre, à 6 h. 25 du matin, le maître rendit le dernier soupir, en présence de sa femme, de ses enfants, de son gendre, de ses neveux et de quelques intimes. Il était âgé de soixante-quinze ans.

Les regrets et la douleur furent unanimes autour de ce lit funèbre. De toutes parts

vinrent les témoignages d'admiration et de respect. La France entière pleura ce génie sympathique dont elle était fière. Le monde des arts perdait celui qui fut le véritable introducteur de la musique moderne dont il éleva l'idéal et, à sa suite, entraîna toute l'École dans la voie où nous la voyons s'élancer aujourd'hui.

L'Église enfin pleura en lui un chrétien illustre et fidèle, dans un siècle sceptique, au milieu des dangers d'une carrière semée d'écueils; un génie brillant, dont les œuvres religieuses sont vraiment dignes de glorifier la foi.

Après une première cérémonie funèbre, d'un caractère intime, qui eut lieu à Saint-Cloud, le corps fut descendu dans le caveau de l'église et, de là, ramené à Paris quelques jours après.

Suivant le désir qu'en avait exprimé le maître, c'est dans son cabinet de travail, au pied de l'orgue voilé de crêpe, que le cercueil demeura exposé.

Durant trois jours, une foule recueillie afflua vers le somptueux hôtel de la place Malesherbes, où il fallut établir un service d'ordre.

Le convoi fut une véritable apothéose : honneurs civils et honneurs militaires, discours nombreux, couronnes et fleurs à profusion, rien n'y manqua.

Parents et amis, confondus dans une même douleur, le suivirent en larmes à l'église de la Madeleine, où un service funèbre avait lieu en grande pompe. M. Camille Saint-Saëns, ami de Gounod, s'était chargé de la partie musicale et tenait l'orgue.

Conformément aux dernières volontés du maître regretté, on n'y chanta que le pur plain-chant, sans aucun hors-d'œuvre de musique.

Maintenant, le grand compositeur dort son dernier sommeil dans le cimetière d'Auteuil, situé au penchant de la colline du Trocadéro. C'est là que se trouve le caveau de sa famille, portant cette seule inscription :

GOUNOD et PIGNI-DOMINE

C'est là aussi que repose sa mère tant aimée.

Dans son numéro du 18 octobre 1893, la *Croix* annonçait à ses lecteurs la maladie de Gounod, et résumait en quelques mots la vie du grand compositeur.

Fils d'artistes, Charles Gounod avait reçu sa première éducation dans une maîtrise et avait remporté le grand prix de Rome en 1839. Il songea un instant à se faire prêtre, mais, doutant de sa vocation, il sortit bientôt du Séminaire. Marié en 1847 à Mlle Zimmermann (fille d'un professeur de piano au Conservatoire), membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, Gounod a connu dans sa brillante carrière toutes les ivresses du succès. Son érudition profonde, sa joie très vive, la simplicité de ses moyens harmoniques, contrastant avec l'affectation outrée des artistes de la nouvelle école, lui ont valu une réputation méritée. La France perd en lui un de ses plus nobles enfants et l'art musical son interprète le plus chrétien.

C'est sur ce témoignage de sympathie et de vénération que nous achèverons cette trop courte biographie d'un grand artiste doublé d'un grand chrétien (1).

Paris. B. D. PICTON.

---

(1) Cf. Gounod Charles. *Mémoires d'un artiste.* Paris, Lévy, 1896, in-12.

LES CONTEMPORAINS



LE GÉNÉRAL TROCHU (1815-1896)

I. TROCHU AVANT LA GUERRE DE 1870

L'année terrible est encore trop près de nous, pour que l'historien puisse juger avec équité les hommes qui ont présidé à ces désastres lamentables. Mais l'annaliste peut en faire le récit fidèle. C'est la tâche que nous nous proposons dans la biographie du général Trochu, président du gouvernement de la Défense nationale.

Trochu (Louis-Jules) naquit à Palais, à Belle-Ile-en-Mer (Morbihan), le 12 mars 1815. Ses parents étaient chrétiens. Ils donnèrent à leur fils une éducation morale et religieuse dont les principes devaient le guider et les sentiments le soutenir toute sa vie. En 1835, Trochu entra à Saint-Cyr. Il se vante d'y avoir eu un bon rang, mais il déclare « avoir gardé un mauvais souvenir de cette école routinière où, durant soixante ans, les méthodes ne changèrent pas ».

A la sortie, Trochu fut classé dans l'état-major. « Tous les grands chefs de l'armée d'Afrique, écrit le général du Barail dans ses souvenirs militaires, se le disputaient comme aide de camp, parce qu'il joignait toutes les séductions à tous les talents, parce qu'il était à la fois le plus intelligent des collaborateurs et le plus délicieux des compagnons. Le maréchal Bugeaud devait aller jusqu'à forcer les ministres de délibérer en Conseil pour le nommer extraordinairement chef d'escadron. » De l'état-major de Lamoricière, Trochu passa ainsi dans celui du gouverneur général.

Dès ce jour, Trochu ne quitta plus le

maréchal Bugeaud qui, cinq ans plus tard, mourut chrétiennement entre ses bras.

Grâce à cette attache, il eut ses entrées libres aux Tuileries dans les journées des 23 et 24 février 1848. Il assista même au dernier dîner royal le 23, repas aussi tranquille que si une révolution n'eût pas grondé aux portes du palais. Ni le roi, ni personne autour de lui ne croyait à un danger sérieux. Le 24, le souverain signait son abdication. Trochu, avec un officier d'ordonnance, fut témoin de cette scène, qu'il croit n'avoir pas encore été racontée. L'impression en est douloureuse. A l'heure des périls, les palais deviennent déserts et les serviteurs s'en vont. « Le jardin des Tuileries allait être envahi. Le duc de Nemours aborda Trochu et le pria de le conduire, avec la dernière escorte militaire, à la Chambre des députés. Le commandant forma ses hommes en colonne, et, à travers la place de la Concorde, accompagna le prince jusqu'au Palais Bourbon. De cette journée, Trochu gardera un profond souvenir, qui ne sera pas sans influer sur sa conduite au Quatre-Septembre (1) ».

Sous la présidence de Louis-Napoléon, Trochu. qui avait voté pour Cavaignac, se montra publiquement opposé au prince et il blâma le coup d'État du 2 décembre. Mais l'empereur Napoléon III eut le bon goût d'oublier l'injure faite au prince Louis-Napoléon; il y mit même une certaine coquetterie. Trochu fut promu colonel à trente-six ans, et le ministre de la Guerre, Saint-Arnaud, le nomma, d'autorité directeur-adjoint du personnel.

Trochu y gagna de voir de près, pour la première fois, comment devaient s'improviser toutes les guerres de l'Empire. Saint-Arnaud l'emmena en Orient comme premier aide de camp et auxiliaire *ad latus*. La confiance du maréchal, déjà atteint d'un mal incurable, dans ce jeune officier, qui cachait à l'armée les défaillances du chef, a quelque chose de touchant. Les détails intimes abondent. Savait-on que les adieux du maréchal Saint-Arnaud à son armée sont l'œuvre de son aide de camp? (2)

Devenu général de brigade en Crimée, à l'âge de trente-neuf ans, Trochu refusa, en 1855, de prendre la direction du personnel au ministère de la Guerre, les idées en cours sur l'organisation de l'armée heurtant ses convictions militaires. En 1859, Trochu reçut les trois étoiles de général de division, à l'âge de quarante-quatre ans. Son avancement, on le voit, avait été exceptionnellement rapide. « Hâtons-nous d'ajouter qu'il méritait les grades auxquels il avait été élevé et qu'il justifia amplement la faveur dont il était l'objet ». Commandant une division dans la guerre d'Italie, en 1859, Trochu excita l'attention de tous les bons connaisseurs.

Heureuse en apparence, la guerre d'Italie épaissit le bandeau que celle de Crimée avait mis sur les yeux de Napoléon III. Trochu, au contraire, voyait de plus en plus clair dans le présent et dans l'avenir. Sadowa (juillet 1866) n'ôta pas à l'empereur ses folles illusions. Il réunit pourtant une Commission de réorganisation de l'armée. Comme on y perdait le temps en discussions confuses, Trochu, mis de côté systématiquement, en appela à l'opinion publique par son mémorable ouvrage, *l'armée française en 1867*.

L'écrit du général Trochu, disait un publiciste, est tombé comme une bombe devant le projet de loi. Il y a du Catinat et du maréchal de Saxe dans ce général Trochu. Il ne ménage rien ni personne, et tout cela avec une véritable modération dans le fond comme dans la forme. Cette sortie en faveur de la vérité est un beau fait d'armes; elle ne l'aidera pas, néanmoins, à devenir maréchal de France. Il a fait cela comme on monte à l'assaut, non pour son plaisir, mais parce qu'il y a dans ce livre bien des vues originales et profondes. Les effets d'un service trop prolongé sur le soldat, la nécessité de renouveler souvent, sinon les cadres, du moins le gros d'une armée permanente, tout cela est d'une analyse et d'une observation singulièrement sagaces.

Le général du Barail porte un jugement opposé sur l'ouvrage de Trochu,

Livre consacré à l'apothéose du jeune soldat et à l'anéantissement de la légende des corps d'élite et de réserve, de la garde impériale, notamment, livre séduisant, écrit avec talent, mais livre néfaste. Qui détruit la légende détruit la foi, et qui détruit la foi détruit une force incommensurable où tous les peuples, l'un après l'autre, sont venus chercher la victoire.

La publication de *l'armée française* exaspéra le mécontentement de l'empereur. Mais, désireux de ramener à lui un aussi bon serviteur, Napoléon III eut la malencontreuse idée d'envoyer un secours de

(1) *Études religieuses*, 1897.
(2) *Id.*

20 000 francs à la belle-sœur du général Trochu qui venait de perdre son mari et qui restait sans fortune avec onze enfants. Trochu rapporta cette somme aux Tuileries. Cela jeta définitivement un froid dans ses relations avec la cour et explique l'aversion que l'impératrice surtout lui témoigna. Aussi, lorsque la guerre de 1870 éclata, ne fit-on pas appel à lui.

II. LA GUERRE DE 1870 ET LE GÉNÉRAL TROCHU — IL REFUSE LE MINISTÈRE DE LA GUERRE

Le 15 juillet 1870, la guerre voulue par la Prusse avait été déclarée par la France. 250 000 hommes furent rapidement portés à la frontière. Le général Trochu, un des plus anciens divisionnaires, avec onze ans d'exercice dans son grade, n'obtint pas de figurer dans cette armée. Mais, le 16 juillet, le ministre de la Guerre lui offrit le commandement de 80 à 100 000 mobiles pour défendre la frontière pyrénéenne contre une invasion éventuelle de l'Espagne. Deux jours après, le 18 juillet, une seconde mission presque aussi imaginaire lui est proposée. C'est une diversion à exécuter par la flotte et un corps de débarquement dans la Baltique, sous les ordres supérieurs du prince Napoléon. Le lendemain, Trochu assiste à un Conseil présidé par l'empereur, afin de décider cette diversion pour laquelle rien n'avait été préparé. Mais, racontent les *Mémoires* de Trochu :

> L'amiral de Genouilly se levant tout à coup, le visage empourpré et la parole cassante, signifie que tant qu'il aurait la direction responsable, vis-à-vis de l'empereur, du département de la marine, il se refuserait à donner au prince Napoléon la haute main sur une flotte de guerre. Qu'on juge de l'effet d'une telle déclaration en un tel lieu, devant l'empereur, devant le prince Napoléon, devant les principaux conseillers de la couronne. Ce fut la déroute de la discusssion devant le Conseil et la déroute de l'expédition dans la Baltique. L'empereur sourit et, levant la séance, dit que l'examen de la question n'avait pas été suffisamment préparé et qu'il serait repris ultérieurement.

Mais le projet était bien abandonné. Trochu demeura sans emploi à Paris. Le 21 juillet, avant qu'un coup de fusil eût été tiré, il consigna ses impressions et ses craintes dans un testament déposé chez un notaire et tant raillé depuis.

> Ce qui remplit mon âme de douloureux pressentiments, c'est que l'armée n'est pas aussi prête qu'on le dit à courir les hasards d'une telle entreprise..... Je termine en demandant à Dieu d'écarter de mon pays les épreuves qui semblent le menacer. Elles différeront peu, quant à leur origine, de celles qui accablèrent le premier Empire ; et, dans les deux cas, la France et plus encore son gouvernement les auront méritées.....

Les craintes de Trochu furent même dépassées. Le 4 août Wissembourg, le 6 août Forbach et Frœschwiller. La longue et mince ligne de nos sept Corps d'armée, heurtée par l'offensive allemande, s'est rompue en deux tronçons comme une épée qui se brise ; 170 000 hommes sont rejetés sur Metz, les autres courent en désordre jusqu'à Châlons. Deux jours ont suffi à l'invasion de la Lorraine et à la perte de l'Alsace.

A ces fâcheuses nouvelles, ce ne fut qu'un cri d'indignation contre le ministère qui avait si mal préparé la guerre et contre les généraux, surtout contre l'empereur généralissime qui la conduisaient avec tant d'incapacité. La France n'eut plus qu'un souci : découvrir de nouveaux chefs vraiment dignes du commandement. L'opinion désigna Bazaine, Montauban et Trochu. A Bazaine, il fallait confier l'armée du Rhin ; à Montauban, le gouvernement de Paris ; à Trochu, au clairvoyant Trochu, qui avait si bien dénoncé la désorganisation de l'armée française, le ministère de la Guerre.

Les Chambres avaient été convoquées pour le 9 août ; dès la veille, les députés se trouvèrent très nombreux et adoptèrent aussitôt les mesures dictées par l'opinion publique. Au nom de l'impératrice-régente, le président du Corps législatif offrit au général Trochu le ministère de la Guerre avec la présidence du Conseil.

> Trochu refusa parce que, dit-il, immédiatement engagé dans les débats de l'assemblée, pressé

par les questions que ne manqueraient pas de m'adresser les députés très justement inquiets de la situation, je n'échapperais pas au péril de dire ce que j'en pense..... J'aurais ainsi devant le Corps législatif et devant le pays, comme ministre de l'Empire, un rôle déplorablement faux, compromettant pour tout le monde, auquel répugnent absolument ma loyauté aussi bien que le sentiment que j'ai de mon impuissance à relever l'état des affaires.

L'impératrice envoya encore l'amiral Jurien de la Gravière, avec lequel Trochu avait de bonnes relations, insister auprès du général. Il obtint *la même réponse,* disent les *Mémoires* de Trochu. — Et ce fut un grand malheur pour la France. Car le général Montauban, appelé au ministère de la Guerre sur le refus de Trochu, devait perdre l'armée de Châlons en forçant Mac-Mahon à marcher au secours de Bazaine. — Trochu, au contraire, voulait ramener toutes les troupes disponibles sous les murs de Paris. Il écrivait, en effet, le 10 août, à un de ses amis intimes, le général de Waubert, aide de camp de l'empereur, une lettre destinée à être mise sous les yeux de Napoléon III. En voici les passages importants :

Paris, 10 août 1870. — Si haute que soit l'importance des événements qui paraissent devoir se passer entre Metz et Nancy, celle des événements qui pourront se passer à Paris au double point de vue politique et militaire n'est pas moindre..... *Il faut défendre la capitale à tout prix.* Le siège de Paris peut être longuement disputé, à la condition nécessaire pour tous les sièges, impérieusement nécessaire pour celui-là, que la lutte soit appuyée par une armée de secours..... *Je crois qu'il faut que l'armée de secours de Paris soit l'armée qui est réunie devant Metz*..... Si vous tenez trop longtemps ferme devant Metz, il en sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été de celle qui vient de périr à Reischoffen après de si magnifiques preuves!

P.-S. — A l'heure qu'il est, vous avez encore trois routes pour effectuer cette retraite. Dans *quatre jours,* vous n'en aurez plus que deux. Dans *huit jours*, vous n'en aurez plus qu'une, celle de Verdun. Ce jour-là, l'armée de Metz sera perdue!

Le général de Waubert répondit à Trochu :

Metz, le 13 août 1870.

.....Ta lettre a été lue et a paru bien motivée. Soumise aux généraux réunis en Conseil, *elle a eu leur unanime approbation,* et les ordres pour l'exécution sont donnés; mais c'est à contre-cœur qu'on s'en va, qu'on laisse à l'ennemi ces belles provinces. Et puis, des considérations d'ordre politique, contraires à ces vues de retraite, prévalent à Paris et arrivent ici sous forme d'objections sérieuses. On hésite tout en agissant. Amitiés attristées.

Si, au lieu d'émaner d'un général sans emploi, la lettre de Trochu eût été, comme il avait dépendu de lui, l'ordre du ministre de la Guerre et président du Conseil, il est facile de comprendre qu'elle eût eu une toute autre influence sur l'empereur et les généraux de Metz. D'autant que la retraite était la volonté de Napoléon III, et qu'en remettant, le 13 août, le commandement au maréchal Bazaine, il lui enjoignait de ramener l'armée à Châlons.

III. TROCHU ET LA CONFÉRENCE DU CAMP DE CHALONS — IL EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE PARIS. — TROCHU ET LE GOUVERNEMENT DE L'IMPÉRATRICE RÉGENTE

Trochu reçut du nouveau ministre de la Guerre le commandement du 12e corps, en formation au camp de Châlons. Il quitta Paris le 15 août, au soir, avec son état-major.

Nous étions en gare de Mourmelon, écrit-il dans ses *Mémoires*, et le train s'arrêtait. Nous y occupions encore nos sièges, quand un autre train, composé de wagons de 3e classe, glissant lentement et silencieusement sur les rails, se croisa avec le nôtre et vint se fixer à côté de lui. Dans la voiture à bancs et à dossiers de bois, qui était portière à portière avec la mienne, je reconnus l'empereur en uniforme de campagne, entouré de toute sa cour militaire! On comprendra mon saisissement. — Quelle pouvait être la cause de ce retour, en si humble équipage, du souverain que, quelques jours auparavant, on avait vu partir de Saint-Cloud pour aller prendre solennellement le commandement de ses armées, dans ce train impérial qui était la représentation spéciale des splendeurs du règne! Nous étions confondus, honteux de l'éclat comparatif de notre installation de voyage. Dans mon esprit, cette étrange apparition était comme une première révélation de l'écroulement de l'empire entraînant la ruine de la fortune française.

Le maréchal de Mac-Mahon, de son côté, arrivait en même temps à Châlons. Trochu reçut ordre de se rendre le lendemain matin

au logis impérial, où devait s'ouvrir une conférence militaire. Il amena avec lui le général Schmitz, son chef d'état-major, et le général Berthaut, commandant les mobiles de la Seine. Berthaut et Trochu obtinrent d'abord de l'empereur l'ordre de ramener à Paris les mobiles de la Seine, qu'on ne pouvait utiliser en rase campagne. Puis la séance s'ouvrit. Trochu la raconte ainsi :

Napoléon III était assis, ayant à ses côtés le prince Napoléon et le maréchal de Mac-Mahon, également assis. Nous étions debout devant eux. — Avec sa lenteur et sa concision accoutumées, sans exprimer son sentiment personnel, s'adressant à tous, je pense, mais paraissant m'interroger expressément par le regard, l'empereur parla quelques instants dans le sens de ce résumé : Vous connaissez les événements, vous en jugez la gravité; quelles mesures propres à en conjurer les suites proposeriez-vous?

Les yeux fixés sur le prince et sur le maréchal, je ne me décidai à répondre que lorsqu'il fut acquis qu'ils s'abstenaient; rappelant sommairement à l'empereur ma lettre du 10 août, je conclus en quelques mots, à la fois très brefs et très nets, aux trois propositions suivantes : 1° départ immédiat pour Paris de toutes les forces du camp de Châlons; 2° constitution sous Paris d'une armée dont le maréchal de Mac-Mahon aurait le commandement en chef; 3° mise en état de défense de Paris en vue d'un siège.

Alors, le prince Napoléon prit la parole. « Pour cette guerre, dit-il à l'empereur, vous avez abdiqué à Paris le gouvernement. A Metz, vous venez d'abdiquer le commandement. A moins de passer en Belgique, il faut que vous repreniez l'un ou l'autre. Pour le commandement, c'est impossible. Pour le gouvernement, c'est difficile et périlleux, car il faut rentrer à Paris. Mais que diable! si nous devons tomber, tombons comme des hommes. — Voilà un général (le prince me désignait de la main) dont vous connaissez les vues..... A présent il a une influence et une autorité particulières. Qu'il les mette à votre disposition comme un brave homme qu'il est. *Nommez-le gouverneur de Paris, chargé de la défense de la place; qu'il vous y précède de quelques heures et vous annonce à la population dans une proclamation qu'il saura faire. Vous verrez que tout ira bien.* »

Vous avez entendu Napoléon, me dit tranquillement l'empereur, est-ce que vous accepteriez cette mission? Je répondis sans un instant d'hésitation par l'affirmative.

Plus tard, le maréchal a déclaré ne pas se souvenir de tous les détails de la conférence racontés par Trochu. Mac-Mahon et Trochu étant également de bonne foi : qui croire? demande avec raison un biographe.

Après le déjeuner silencieux qui suivit la conférence, Napoléon III, raconte Trochu, « me prescrivit de partir sans délai pour Châlons, où je monterais dans le premier train partant pour Paris. » Dans la nuit même, Trochu se présentait aux Tuileries.

L'impératrice avait déjà été avertie par dépêche des décisions prises à Châlons. Aussi reçut-elle fort mal le général Trochu. Elle me dit avec véhémence, raconte t-il : « ceux qui ont conseillé à l'empereur les résolutions que vous m'annoncez sont des ennemis. L'empereur ne reviendra pas à Paris (et comme se parlant à elle-même), il n'y rentrerait pas vivant. L'armée de Châlons fera sa jonction avec l'armée de Metz ». L'impératrice et ses conseillers estimaient, en effet, que le seul moyen de sauver l'empire était d'empêcher l'empereur trop impopulaire de reprendre le gouvernement. Pour cela, il fallait retenir l'empereur à l'armée et l'armée loin de Paris. — Tout le drame de Sedan est dans cette pensée du Conseil de régence.

Cependant, l'impératrice consentit à reconnaître la nomination de Trochu comme gouverneur militaire de Paris, « pour en organiser et en diriger la défense. Cette mission vous reste entière, déclara-t-elle, et vous la remplirez. » Mais elle exigea que le général effaçât de sa proclamation aux Parisiens le passage relatif au retour de l'empereur.

Les jours qui suivirent furent bien tristes pour le gouverneur de Paris. Il essayait en vain de gagner à son plan ceux qui exerçaient le pouvoir. « Les larmes aux yeux et le cœur gonflé, a déclaré le général de Chabaud-Latour, nous avons fait les instances les plus vives pour que l'armée de Mac-Mahon fût ramenée sous Paris. »

Inutiles tentatives! hélas! Non seulement l'empereur, que Trochu devait précéder d'abord de quelques heures, ne revenait pas, mais encore l'armée s'éloignait pour se perdre en Lorraine. « Il ne restait au gouverneur de Paris que le devoir odieux

de défendre contre la colère publique un gouvernement acharné à sa propre perte par la folie de ses fautes et le devoir honteux de présider à la capitulation de la capitale sans défense. »

A la vérité, il pouvait se démettre, mais c'eût été, pour ainsi dire, abdiquer son devoir. Car Mac-Mahon, tout en obéissant, paraissait troublé, inquiet. Il restait encore la chance de le voir se ressaisir et ramener l'armée à la défense de Paris. Tant que cet espoir était permis, Trochu se considérait comme tenu par ses engagements. — C'est alors, si l'esprit de Trochu avait jamais pu avouer une faute personnelle, que le général aurait dû regretter sa fatale obstination à refuser le pouvoir lorsqu'on le lui avait offert. — Au lieu de gémir, il eût à présent donné des ordres, et, certes, Mac-Mahon, qui marchait vers l'Est la mort dans l'âme, et contraint par le Conseil de régence, fût revenu de bon cœur.

Pour se maintenir contre le mauvais vouloir de l'impératrice et du ministère, Trochu se vit réduit à faire appel à la seule force qui l'avait élevé, l'opinion. Le 18, les Parisiens avaient accueilli avec sympathie la proclamation par laquelle il s'était annoncé. — Le surlendemain, le général envoyait au journal *le Temps* un exposé de principes. Le gouverneur entendait défendre Paris contre l'envahisseur, mais il se refusait à combattre pour la dynastie, si par sa faute elle achevait sa ruine. « L'idée de maintenir l'ordre par la force de la baïonnette et du sabre, dans Paris livré aux plus légitimes angoisses, me remplit, osait-il écrire, d'horreur et de dégoût. » Ce langage provoqua une discussion au Conseil. Trochu dédaigna de se défendre. « Il connaissait, dit-il, son devoir et saurait le remplir. D'ailleurs, si on redoute l'émeute, il ne faut pas la préparer par des fautes; l'empire est à la merci d'un désastre; que l'armée subisse une défaite, et nulle force au monde n'empêchera la révolution. »

Le gouvernement dirigeait vers le gouffre de Sedan toutes les forces disponibles. Trochu n'avait plus pour garder les remparts que les 18 000 mobiles ramenés par lui. Il craignit que cette misérable réserve elle-même lui fût prise. Pour garder du moins cette garnison, il publia, le 23 août, un ordre du jour aux gardes mobiles, où il leur disait : « Votre droit est de rester à Paris. » Le gouvernement blâma avec raison cette atteinte portée à la discipline. Un soldat ne saurait avoir le droit de choisir où il lui plaît de combattre.

La question de la garde nationale vint envenimer le conflit. Le gouvernement décida la création de nouveaux bataillons en laissant à l'élection la nomination des officiers. Trochu autorisa alors les anciens bataillons à procéder de la même manière, d'où reproche d'avoir désorganisé les 60 000 hommes de l'ancienne formation, force essentiellement conservatrice. — Ainsi, chaque acte du gouverneur de Paris grandissait sa popularité dans la capitale, et par contre la défiance du ministère. Mais force était de subir le général à cause de sa popularité même. Paris n'eût pas permis qu'on touchât à son idole; la révolution eût immédiatement éclaté. — N'osant le révoquer, le ministre essaya de le confiner dans le soin de la *défense*. Il se mit même à donner dans Paris des ordres militaires, comme s'il n'y eût pas eu de gouverneur.

L'offense de ces procédés, dit M. Lamy, tombait sur l'homme le plus fier de sa valeur morale, et le plus jalouxd'être réspecter. Il eût cru s'abaisser en se justifiant. On le tenait à l'écart, il s'y mit lui-même plus encore. Il laissa vide dans les conseils du gouvernement la place qui lui avait été réservée. Presque toutes ses journées se passaient aux remparts, dans les forts, sur les positions qu'il voulait ajouter à l'ensemble de nos défenses; et, maître de sa volonté, il l'employait à hâter l'armement des ouvrages, la seule œuvre qui fût en son pouvoir en attendant des soldats. Le soir, il rentrait au Louvre, son quartier général. Les hommes politiques, les curieux de nouvelles, les rêveurs de projets, ceux que la renommée attire, l'attendaient en foule. Loin de se soustraire à eux, il les accueillait sans difficulté, sans choix et sans lassitude. A tous il répétait ses angoisses, expliquait la folie de la marche sur Metz. Ainsi il avait fait deux parts de sa vie, consacrant l'une à pré parer la défense et l'autre à prédire la défaite .— Plus ses auditeurs étaient nombreux et capables

de redire ses entretiens, plus il servait sa cause. Doué d'ailleurs comme peu d'hommes pour répandre à la fois la clarté et la passion, l'orateur ne pouvait être insensible à cette conquête quotidienne des esprits. Et chaque jour les hommes de toute condition qui sortaient du Louvre, persuadés par lui, portaient dans toute la ville les échos de sa pensée, de ses colères et de ses angoisses : Paris, d'abord passionné pour la délivrance de Bazaine, devint contraire à l'expédition sur Metz.

Les députés n'étaient pas moins émus que la population parisienne, et ils se rangeaient d'autant plus volontiers aux idées de Trochu qu'ils s'apercevaient qu'elles étaient partagées par presque tous les militaires et par Mac-Mahon lui-même. Ils auraient voulu les imposer au Conseil de régence, mais toutefois sans entrer en conflit avec le gouvernement. Par suite, les diverses combinaisons parlementaires imaginées pour ramener l'armée de Châlons échouèrent contre l'obstination du pouvoir. — Il n'y avait donc plus qu'à se résigner et à attendre ce que la miséricorde ou la justice de Dieu réservait à la fortune de Napoléon III et de la France.

Le 3 septembre, Trochu, absent depuis le matin pour visiter les ouvrages de la défense, rentrait exténué vers 7 heures du soir. « Passant devant le ministère de la Guerre, dit-il, je vis s'avancer vers moi le général Guiod, qui en sortait dans un état d'agitation inexprimable : *Mon général, un immense désastre! l'armée du maréchal de Mac-Mahon tout entière et l'empereur ont été enveloppés à Sedan et pris!* — Paris apprenait à la même heure la dépêche officielle qu'on ne pouvait plus lui cacher : « L'armée est défaite et captive ; moi-même, je suis prisonnier. » NAPOLÉON »

IV. TROCHU ET LA JOURNÉE DU 4 SEPTEMBRE 1870

A la première nouvelle de Sedan, les membres du Conseil privé, les présidents du Sénat et du Corps législatif et les ministres s'étaient réunis aux Tuileries. Reconnaissant l'impossibilité de changer de gouvernement dans ces graves circonstances, ils résolurent de maintenir la régence et le ministère. La Chambre, convoquée pour le lendemain, à midi, serait appelée à ratifier et à consacrer ces résolutions. A ce moment, le pouvoir n'aurait plus qu'à défendre la Chambre et lui-même par la force. Cette force, il est vrai, était peu considérable. Car tous les Corps capables de combattre avaient été envoyés à Mac-Mahon, l'impératrice répétant toujours : « Songeons d'abord aux Prussiens. »

Or, cette force était aux mains de Trochu qui, d'après les lois de l'état du siège, avait sous ses ordres toute la garnison de la place, la garde nationale et la police. Cela paraissait à la régence le grand péril. — Pour le conjurer, le ministre de la Guerre résolut d'agir sans le gouverneur de Paris, et donna des ordres directs au général Soumain, commandant la place. « Les dispositions à prendre n'ayant pas trait à la défense de Paris, le général devait communiquer avec le ministre seul pour leur exécution. » — En rentrant au Louvre, le 3 septembre au soir, Trochu trouva une lettre du général Soumain, qui, pour dégager sa propre responsabilité, lui faisait connaître l'ordre ministériel.

Ce procédé était une grave injure faite au gouverneur de Paris. Son chef d'état-major lui conseilla de démissionner immédiatement. Mais démissionner en ce moment lui, le favori de l'opinion, n'était-ce pas faire une brèche dans le gouvernement qui s'effondrait et le jeter à terre? Trochu eut peur du mal qu'il pourrait faire. Mais il remercia Dieu de l'offense dont il était victime. C'était une faveur qui le dispensait de combattre la révolution qu'il avait prédite et qui allait commencer. « C'est à lui, en effet, que le devoir de sa charge eût imposé l'effort impossible de s'opposer à la justice du peuple au profit d'une dynastie coupable. Et c'est le gouvernement lui-même qui, voulant se défendre seul, relevait le général d'un devoir odieux. La haine de ses adversaires le sauvait. Il devenait simple spectateur d'événements où il n'avait plus d'action. Aussi n'eût-il pas, le lendemain,

à rassurer l'impératrice inquiète, en lui donnant sa parole de *soldat*, de *catholique*, de *Breton*. Ce langage qu'on lui a prêté constitue une calomnie à son adresse. — Trochu n'avait plus absolument aucune autorité dans Paris depuis les ordres donnés par le ministre de la Guerre au général Soumain.

Le dimanche, 4 septembre, le temps était magnifique. Comme une mer houleuse, toute la population de Paris s'entassait aux alentours de la Chambre, dont les troupes cherchaient à protéger les approches. Vers 2 heures, la foule réussit à envahir le palais. Plusieurs personnes alors coururent chercher Trochu; la plus autorisée était un des questeurs de la chambre, le général Lebreton.

Bien que la tentative, écrit M. Lamy, parut vaine à Trochu, par scrupule d'honneur, il promit de se rendre à la Chambre Mais, à peine son honneur avait-il pris cet engagement, sa raison se réveilla pour juger de l'inanité de la tentative, et 'exécution ne garda rien de l'élan qui avait décidé la promesse. — C'est par la rive gauche que le général Lebreton était venu et retourna sans difficulté. Trochu monta à cheval, et, suivi de plusieurs officiers, prit, en débouchant du Carrousel, le quai de la rive droite. Sur cette rive, la foule était compacte; le passage d'un état-major eût suffi à la grossir : la vue du général Trochu devait exciter une curiosité et un empressement bien autres. Par suite, il fut entouré, pressé par une population qui, pour le mieux approcher et l'acclamer à son aise, arrêtait sans cesse sa marche. A mesure qu'il avançait vers la place de la Concorde, il se frayait plus malaisément passage; il mit trois quarts d'heure à parvenir du Louvre au pont de Solférino. Et il continuait cette marche lente vers le devoir inutile, comme pour laisser aux circonstances le temps d'élever un obstacle qui le dispensât de poursuivre. L'obstacle déjà venait à lui. Trochu et le peuple qui l'entourait se trouvèrent arrêtés par une multitude qui marchait en sens contraire. Un homme de haute taille la conduisait. « Général, dit-il, où allez-vous? — Au Corps législatif, répondit Trochu. — Le Corps législatif a été dispersé par la foule, l'Empire n'existe plus, un gouvernement nouveau va s'installer à l'Hôtel de Ville. Je suis Jules Favre. » Sans mot dire, Trochu tourna bride et rentra au Louvre.

Déjà l'impératrice était partie pour l'exil. L'Empire s'était effondré sans une goutte de sang versé, sans un coup de fusil.

Bientôt des officiers, des manifestants affluèrent au Louvre, auprès du gouverneur de Paris. Parmi ces visiteurs se présentèrent trois membres du Corps législatif, tous trois inconnus de Trochu.

Ils me dirent qu'ils m'étaient envoyés par un gouvernement provisoire dont les membres (ils m'en remettaient la liste signée par M. Jules Favre) étaient : Jules Favre, E. Arago, J. Ferry, L. Gambetta, Garnier-Pagès, E. Pelletan, E. Picard, J. Simon, qui s'étaient réunis à l'Hôtel de Ville. Le gouvernement provisoire en appelait à mon patriotisme, demandait mon concours et exprimait le vœu de me voir entrer dans les délibérations qu'il venait d'ouvrir à l'Hôtel de Ville, où ses membres étaient en séance.

« Messieurs, dis-je aux membres de la députation qui semblaient attendre avec quelque anxiété ma réponse, vous serez fixés dans quelques minutes sur ma décision. » Et, les laissant là, j'allai chercher l'adhésion solidaire et l'appui moral de la chère compagne de ma vie, étroitement associée depuis un quart de siècle à tous les efforts, à toutes les vicissitudes de ma carrière. Comme moi, elle savait que la situation politique et militaire du pays était désespérée, et, comme moi, elle jugeait que notre devoir n'en était que plus impérieux, et que, chrétiennement, les amertumes certaines de notre sacrifice seraient compensées par l'intime contentement de l'avoir accomplie. — Nous renouvelâmes, selon la tradition de Bretagne, le vœu auquel nous avons été fidèles, de sortir pour toujours de la vie publique et de disparaître tous les deux dans une obscure retraite, si nous échappions vivants aux périls de l'entreprise sans issue où nous allions nous engager.

Trochu suivit alors la députation à l'Hôtel de Ville.

C'est laborieusement, écrit-il, en parlementant avec la foule sur la place, dans les escaliers et jusque dans les couloirs de l'Hôtel de Ville, que, conduit par les délégués du gouvernement provisoire, je pus pénétrer dans la pièce où il délibérait. C'était un réduit étroit, médiocrement éclairé, expressément fait pour être le point de départ de ce pouvoir de circonstance qui s'élevait de lui-même sur des ruines croulant sous chacun de ses pas. — Je fus accueilli avec le plus bienveillant, je pourrais dire le plus vif empressement.

Jules Favre offrit à Trochu le ministère de la Guerre. « Si vous consentez, dit-il, à prendre la direction des affaires militaires, les officiers et les soldats, à présent dispersés dans Paris, se rallieront demain autour de vous. L'ordre pourra être rétabli, l'espoir reviendra aux bons citoyens, le gouvernement sera institué, appuyé, en mesure

d'agir. — Pour répondre à votre vœu, reprit Trochu, j'ai besoin, premièrement, d'une garantie que je vais immédiatement vous demander à vous-mêmes. *Votre gouvernement, dans l'effort qu'il va tenter, s'engage-t-il à respecter la religion, la famille, la propriété?* » — Les huit personnes présentes l'affirmèrent aussitôt. — Rassuré sur ce point, le général posa encore une autre condition : c'est qu'il serait encore le chef du gouvernement avec pleins pouvoirs militaires. — Tous acceptèrent, sans même élever une objection.

La plupart des écrivains jugent sévèrement les auteurs de la révolution du 4 septembre, accomplie au milieu des désastres de la patrie foulée par 600 000 Allemands. Trochu, devenu le chef du gouvernement improvisé le 4 septembre, est naturellement moins sévère. Il prenait d'ailleurs peu de part aux affaires politiques du gouvernement.

Mes grands soucis et mes grands devoirs, raconte-t-il, n'étaient pas là. Pour deux ou trois heures de nuit que je devais à la présidence des séances de l'Hôtel de Ville, j'en consacrais dix-huit de jour et de nuit à la préparation du siège; le jour, au milieu des travailleurs ou des troupes en formation; le soir, aux études de Cabinet, avec l'ardeur fiévreuse dont me pénétrait la certitude que, *dans un délai de deux semaines, l'ennemi serait devant Paris.*

Le commandant Rousset, professeur à l'École supérieure de guerre, dans son ouvrage, *La guerre franco-allemande*, expose comment Trochu préparait la défense de Paris.

C'étaient ces personnages, dont la plupart avaient à grands cris, et pendant de longues années réclamé le désarmement, dont l'un (Jules Simon) avait écrit cette phrase, aussi impie que saugrenue : «Inutile au dedans pour la justice, le soldat n'est pas même nécessaire à la frontière»; c'étaient ces personnages qui, du jour au lendemain, se trouvaient chargés de la défense d'un pays envahi, et assumaient la lourde tâche de résister à des armées déjà victorieuses de nos meilleurs régiments. On comprend qu'ils aient préféré, dans le début, occuper leurs loisirs à des choses qu'ils connaissaient mieux que la guerre, et fait tout d'abord plus de politique que de préparatifs de combat. C'est, en effet, ce qui se produisit.

Quant à la préparation de la défense, elle se bornait à la destruction désordonnée et irraisonnée de tous les ponts et viaducs aboutissant à Paris, sans s'inquiéter de savoir si l'on pourrait en avoir besoin plus tard. Heureusement, le précédent ministère n'avait pas montré la même négligence. D'ailleurs, le général Trochu, absorbé par d'autres préoccupations, ne semblait se soucier que médiocrement de la constitution matérielle de la défense. « Depuis le 4, disait-il à Ducrot le 15, j'ai eu tant à faire *au point de vue politique et militaire*, que je n'ai pu m'occuper de ces travaux défensifs. »

V. LES PRUSSIENS DEVANT PARIS — FORCES DE LA DÉFENSE — PLAN DE GÉNÉRAL TROCHU — INVESTISSEMENT DE PARIS — TROCHU N'A PLUS DE PLAN — SON ROLE DANS LA DÉFENSE

Le 17 septembre, quinze jours après la capitulation de Sedan, les Prussiens arrivaient devant Paris; le surlendemain, la capitale était complètement investie.

L'approvisionnement de la ville, écrit le général Canonge dans son *Histoire militaire contemporaine,* était assuré pour une durée qui dépassa tout ce que l'on pouvait espérer. Malheureusement, les conditions d'infériorité de la fortification (établie en 1841) n'avaient pas été sérieusement modifiées, et l'habileté avec laquelle les Allemands investirent en peu de temps et d'une façon étroite cette immense place contribua encore à les augmenter. — Quant à l'armement, il était suffisant, du moins comme quantité. — Le général Trochu avait beaucoup d'hommes, mais peu de soldats; au minimum, 60 000 hommes de troupes régulières. Tout le reste ne pouvait entrer en ligne de compte qu'au bout d'un mois ou deux. Mobiles de la province ou de Paris, dont le chiffre s'élevait à environ 115 000 hommes, offraient des éléments d'inégale valeur ou dangereux; d'ailleurs, ces bataillons n'étaient ni équipés, ni instruits, ni sérieusement armés. Quant à la garde nationale parisienne, grâce à *l'élection des officiers,* elle en était encore, ainsi qu'on l'a dit, à s'organiser ou à se désorganiser.

Uni par le patriotisme, le nouveau gouvernement était divisé par la politique. Or, la politique a joué pendant tout le temps du siège un rôle malheureusement trop prépondérant. L'esprit de sédition a eu beau jeu, et les défaillances ou l'excès des illusions d'une population que chaque revers exaspérait n'ont pas peu contribué à lui laisser le champ libre.

A une situation si exceptionnelle, il eût fallu un homme exceptionnel; cet homme ne s'est pas trouvé. La foi la plus complète dans la possibilité

d'une défense prolongée; une énergie s'affirmant par des actes et non par des paroles; une volonté de fer s'exerçant aussi bien contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors : telles sont les qualités qu'aurait dû posséder le gouverneur de Paris.

Une faute, d'ailleurs, immense et irréparable, domine tout le siège de Paris. Et Trochu n'en est pas seul responsable. C'est la fatale décision prise par le gouvernement de la Défense nationale, de rester enfermé dans la capitale assiégée, sans relations par conséquent, avec la France ni avec l'étranger. Sa présence à Paris n'était plus, dès lors, qu'un embarras; elle devint un malheur. — A la place du gouvernement, il aurait fallu, à Paris, un chef militaire, investi de tous les pouvoirs, un dictateur libre de ses mouvements et de ses décisions. Et ce chef militaire, ce dictateur, aurait dû posséder des qualités qui manquaient à Trochu.

Le général français voulait renouveler à Paris *l'héroïque défense de Saragosse* en 1809. Et il conclut ainsi :

Si, dans une ville sans étendue, les soldats de Napoléon Ier durent montrer tant d'énergie et faire tant de sacrifices pour vaincre la population unie aux troupes, comment les soldats du roi Guillaume, après avoir perdu leur élite à la conquête des forts extérieurs de l'enceinte de Paris et des retranchements intérieurs, pourraient-ils pénétrer jusqu'au centre de la capitale, si les voies qui y conduisent étaient disposées pour la défense comme le furent en 1809 les rues de Saragosse, les troupes, leurs auxiliaires et la population s'associant pour la résistance dans l'excellent esprit qu'on leur sait? Je n'hésite pas à affirmer ici qu'aucune armée, si nombreuse et vaillante qu'on la suppose, n'aurait pu venir à bout d'une telle entreprise, qu'elle aurait dû se retirer avec des pertes accablantes autant de fois qu'elle l'aurait tenté, et qu'enfin, à défaut d'une intervention des puissances et d'un de ces retour de fortune qui naissent de l'imprévu, la défense de Paris ainsi conduite aurait au moins interrompu l'étonnante série de nos revers et consolé le pays.

Le général nous décrit ensuite, non sans complaisance, la puissance et l'organisation de ce *vaste champ de bataille défensive;* la surface entière divisée en neuf secteurs triangulaires, chacun d'eux formant un champ de bataille particulier, où tout était disposé à l'avance pour une succession de combats à livrer à l'ennemi qui aurait forcé le rempart et chercherait à pénétrer dans la ville, chaque secteur confié à un officier général et celui-ci disposant : 1° d'un Corps principal prêt à répondre à une attaque de vive force; 2° d'une troupe de soutien immédiat; 3° d'une suite de réserves échelonnées; des barricades fixes indiquées d'avance; des barricades complémentaires, à l'aide de voitures renversées.

Tel était, ajoute Trochu, le plan de la défense de Paris, — le *fameux plan*, celui qui devait exercer si longtemps, sans qu'ils l'eussent compris ou même aperçu, la verve joyeuse des politiciens. — C'était un ensemble de dispositions *d'un caractère exclusivement défensif*, par la raison que Paris, *sans armée régulière au dedans, sans armée de secours au dehors, pouvait prétendre à se défendre, mais ne pouvait pas prétendre à attaquer.* — Pourquoi ce plan n'a-t-il pas réussi? C'est que l'effort de la défense ne peut avoir lieu que lorsqu'il répond à l'effort de l'attaque, et que *l'ennemi s'est, du commencement à la fin du siège, systématiquement refusé à attaquer.*

Trochu, nous venons de le voir, avait préparé un *plan de défense héroïque* contre les attaques de l'ennemi, défense qui aurait rebuté ou anéanti l'assaillant le plus énergique. Malheureusement, l'attaque ne se produisit pas. Trochu écrit à ce sujet :

Je n'ai aucune difficulté à reconnaître que les raisonnements, les calculs, les espérances sur lesquels j'avais fondé la conception de la défense de Paris péchaient par leur base, une base toute française et qui dérivait de notre tempérament militaire particulier. C'est au point de vue du tempérament militaire allemand que j'aurais dû me placer. — Les Allemands, plus réfléchis, plus positifs quant au but, plus méthodiques quant aux moyens, et, je n'hésite pas à le dire, *mieux inspirés*, devaient procéder autrement. Ils savaient que, pour obtenir la reddition à venir de la place, ils avaient des auxiliaires sûrs : *le temps, l'émeute, la faim.* Résolus à les utiliser tous, sans faire, s'ils le pouvaient, le sacrifice d'un soldat allemand, et disposant de beaucoup de monde, ils formèrent à distance, sur tous les points qui dominaient le bassin de Paris, des lignes d'investissement organisées *dans un parti pris de défensive absolue.*

Je puis résumer ici, en quelques faits principaux, toute l'histoire militaire proprement dite du siège de Paris.

Lorsque l'armée allemande s'est présentée devant Paris, il n'y avait pas d'armée de Paris, mais jour

et nuit nous l'organisions, et la préparation d'une résistance à des assauts qui ne vinrent pas était très avancée.

Lorsque, après de longs et laborieux efforts, l'armée de Paris a été constituée, l'armée allemande était retranchée sur toutes les hauteurs du périmètre de Paris dans ses positions d'attente.

Ainsi l'armée allemande a investi Paris *sans l'avoir jamais assiégé.*

C'est l'armée de Paris, et Paris, pourrais-je dire, tous les deux adossés à la faim prochaine et à la révolution, qui ont fait le siège de l'armée allemande, dans une succession de combats qui, tous, ont eu d'abord les apparences du succès. Puis, tous ont abouti à la défaite devant des retranchements défendus par des troupes, une artillerie et une mousqueterie dont nous étions bien loin d'avoir l'équivalence.

On peut comprendre, dès à présent, le douloureux revirement qui se produisit dans mon esprit, quand, après de pénibles incertitudes dont je ne confiai le secret à personne, il me parut démontré que les chefs de l'armée allemande avaient résolu de nous attendre dans leurs lignes et de laisser, suivant la formule d'un de leurs écrivains militaires, *bouillir l'eau dans la chaudière de Paris jusqu'à ce qu'elle éclatât.* — C'était la ruine des grands intérêts dont j'avais librement assumé les responsabilités, la ruine de mes convictions militaires raisonnées et de mes espérances, la ruine de tout!

La défense de Paris n'était plus, aux yeux de Trochu, qu'une *héroïque folie.*

On conçoit combien un généralissime aussi profondément découragé était peu propre à diriger la défense de Paris pour laquelle il eût fallu un *homme exceptionnel, un homme de génie.* Aussi certains regrettent que le général Ducrot ou le général Vinoy, par exemple, n'aient pas eu le commandement en chef de l'armée à la place de Trochu. Convaincu qu'on ne pouvait lutter contre l'ennemi, Trochu n'opposait que des objections aux projets de ses lieutenants, et, au lieu de leur assurer des moyens capables de vaincre, il veillait à leur donner peu de troupes, afin de diminuer le désastre qu'il prévoyait infailliblement.

Le commandant Rousset dit fort justement :

A voir les résultats produits par les deux méthodes, celle de Trochu et celle de Ducrot, il n'est pas difficile de décider quelle était la meilleure et celle qu'il eût fallu employer partout et toujours.

Trochu, bien qu'il ne fondât d'espérance que sur la défense rapprochée, laissait agir Ducrot, partisan convaincu de la défense active; cependant, loin de lui faciliter la tâche par la concentration des efforts de toutes les forces disponibles, il n'intervenait personnellement, au contraire, que pour limiter ses conceptions ou en arrêter les effets par des mesures inopportunes ou timides.

Le grand malheur de Trochu, écrit le général du Barail, a été son excès d'intelligence. Il avait trop d'idées et les exposait trop bien. Son activité céré rale avait développé en lui le sens critique, ce frère ennemi du caractère, le sens critique qui laisse sans guide l'homme en face des événements et aboutit à l'inaction, à cette inaction dont il a donné l'exemple mémorable pendant toute la durée du siège.

Aucun gouverneur de place assiégée, dit un autre écrivain militaire estimé, Charles Malo, ne s'était jamais trouvé aux prises avec des difficultés pareilles, et, pour y couper court, il eût fallu une énergie s'affirmant par des actes, et non par des discours une volonté de fer s'exerçant aussi bien contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors. Autant dire qu'à cette situation exceptionnelle il fallait un homme exceptionnel : le général Trochu ne fut pas cet homme-là, nous ne le savons que trop; mais c'est notre faute, et non la sienne, si nous lui avons demandé plus qu'il ne pouvait nous donner. Disons-nous bien, au surplus, que le fardeau qu'il a soulevé eût écrasé plus fort que lui, et que, si l'on pouvait faire autrement, il était bien difficile de mieux faire.

VI. GRANDEUR DU SIÈGE DE PARIS — ÉMEUTE DU 31 OCTOBRE — CHAMPIGNY — LA JOURNÉE DU 21 DÉCEMBRE — BUZENVAL

Ce que nous avons dit des qualités qu'on eût pu désirer dans le gouverneur de Paris ne doit pas nous porter à croire que la résistance de Paris a été sans gloire et sans profit pour la France. Nous laissons parler ici le commandant Rousset.

Après Sedan, la France ne possédait donc plus ni armée ni situation politique reconnue. Il y avait bien là de quoi justifier les espérances des Allemands, qui croyaient tous à la fin très rapprochée des hostilités et ne s'en cachaient nullement. Pour eux, la résistance de Paris semblait ne devoir durer que quelques semaines, et ils affectaient de considérer comme un simple jeu d'enfants les mesures à prendre pour la briser. Ils comptaient d'ailleurs sérieusement sur trois auxiliaires précieux, savoir : le manque d'approvisionnements, la démoralisation de la garnison et de la popula-

tion, enfin les mouvements populaires inévitables dans une pareille agglomération si fortement surexcitée. La vraie guerre est terminée, écrivait en arrivant devant Paris le correspondant de la *Gazette de Cologne*. L'intérêt dramatique a eu son apogée à Sedan; car, en vérité, une association de *fantaisistes aux mains calleuses* ne représente pas un ennemi digne de nous.

Cependant l'armée victorieuse allemande n'osa point attaquer cet ennemi si méprisé. Et, à la fin de décembre, c'est-à-dire après plus de trois mois de siège, l'état-major ennemi se trouva acculé à la nécessité de bombarder Paris, ce qui était assurément moins périlleux pour l'assaillant. Et la même *Gazette de Cologne* d'écrire :

Dans huit jours, messieurs les Parisiens feront onnaissance avec nos obus. Je gage qu'à la première bombe éclatant dans un café-concert quelconque, le gouvernement de l'Hôtel de Ville se hâtera d'abdiquer. Ces beaux projets de défense ne dureront que ce que dure un feu de paille.

Ce feu de paille, continue le commandant Rousset, a cependant flambé quatre mois et demi. En tenant tête pendant si longtemps, avec ses seules ressources, aux 200 000 allemands qu'il immobilisait sous ses murs, Paris a permis aux armées de province de se constituer; à la défense nationale de s'organiser; à la France de prouver sa puissance, sa vitalité et son courage; au pays de sauver son honneur.

Il est donc juste de saluer d'un commun hommage les hommes qui ont organisé la lutte et ceux qui l'ont soutenue. Ils ont arraché à un ennemi cet aveu : qu'aucune nation en Europe n'aurait pu faire ce que nous avons fait. Il n'y a donc pas à regretter les sacrifices qui ont été faits, si coûteux que ces sacrifices aient pu être, car Napoléon l'a écrit : « Les peuples se relèvent de tous les revers : ils ne se relèvent pas du consentement donné à leur déshonneur ». En réalité, c'eût été faillir à notre glorieuse histoire que de mettre bas les armes avant d'avoir tenté l'impossible pour chasser l'envahisseur.

Le siège de Paris est, tant par lui-même que par ses conséquences, un événement grandiose et qui laissera dans notre histoire, malgré son issue malheureuse, une trace lumineuse. Évidemment, il eût été possible de faire mieux, car, en utilisant plus complètement et plus habilement les dévouements tumultueux, mais le plus souvent sincères, qu'offrait cette cité de deux millions d'âmes, on aurait probablement obtenu des résultats effectifs, grâce auxquels la lutte pouvait prendre une autre tournure. Il y a eu des défaillances regrettables; il s'est trouvé des hommes, des criminels, qui n'ont pas craint de profiter des malheurs de la patrie pour prêcher l'anarchie et la révolte, et d'ajouter les dangers de la rue aux dangers de l'extérieur. Il y a eu de fâcheux braillards, des orateurs de club, foudres d'estaminet et déterminés fuyards, à qui les soucis de l'émeute ne laissaient jamais le loisir de paraître sur les champs de bataille; il y a eu des rhéteurs inconscients qui s'imaginèrent bénévolement suppléer à la science guerrière par des phrases creuses ou des proclamations sonores; il y a eu des inventeurs d'engins irrésistibles qui ne les expérimentaient qu'en rêve, et des énergumènes de sorties torrentielles qui ne quittèrent jamais le boulevard. Mais il y eut aussi une population résignée et courageuse, dont la majeure partie fut admirable d'abnégation; une armée qui donna, par la dignité de son attitude, un éclatant démenti à ceux qui, la croyant frivole et tapageuse espéraient la réduire par la seule intimidation. Il y a eu des soldats valeureux, des hommes dévoués, des femmes charitables, des citoyens héroïques, si bien que Paris, comme l'a écrit le général Ambert, a réuni dans son sein, durant cette période tragique, toutes les grandeurs et toutes les bassesses. L'histoire ne peut malheureusement jeter un voile sur celles-ci, mais l'évocation de nos faiblesses s'évanouira bien souvent, Dieu merci, devant le souvenir des nobles sacrifices que les annales de ce siège célèbre feront rencontrer à chaque pas.

Trochu raconte que, revenant des fortifications ou du champ de bataille, il était souvent arrêté par des femmes du peuple qui lui disaient : *N'est-ce pas, général, qu'on ne se rendra pas aux Prussiens? Si je n'ai pas fait des actions héroïques*, ajoute avec émotion le gouverneur de Paris, *j'ai vu une population héroïque et des actions héroïques*. Paris eût, en effet, tout souffert plutôt que de se rendre à l'ennemi.

Bismark avouait avec cynisme qu'il comptait principalement sur *l'émeute* pour terrasser la Défense de Paris. La journée du 31 octobre faillit lui donner complètement raison. Il y avait eu déjà quelques vaines tentatives, lorsque, le 31 octobre, se répandit la nouvelle de la reddition de Metz, de pourparlers de paix avec l'Allemagne, et de la perte du Bourget, que nos soldats avaient enlevé trois jours auparavant. Ces trois circonstances étaient de nature à émouvoir une population toujours frémissante, et à servir de prétexte aux agitateurs.

Des multitudes en armes se réunirent

autour de l'Hôtel de Ville, où les membres du gouvernement tenaient séance; l'Hôtel de Ville fut envahi, et les membres du gouvernement consignés prisonniers dans leur salle de séances. Ils ne furent délivrés qu'au bout de plusieurs heures. Si les meneurs n'avaient pas manqué de décision et n'avaient été comme étourdis par leur victoire inespérée, c'en était fait ce jour-là du gouvernement de la Défense nationale.

Comme au 4 septembre, pas un coup de fusil n'avait été tiré de toute la journée. Les chefs du mouvement ne furent même pas poursuivis, et Trochu interdit au général Ducrot, qui était accouru avec des troupes, d'intervenir.

Le gouverneur de Paris, écrit de Mazade, avait une théorie qui, à vrai dire, est la clé de la politique du siège. Le général Trochu se disait qu'on devait à tout prix éviter un conflit intérieur; qu'une bataille de rue, c'était infailliblement la fin de la résistance, c'était tout ce que demandait, ce qu'avait prédit Bismark; — qu'il fallait, dès lors, rester un gouvernement d'opinion, d'autorité morale, sachant se servir de la partie saine de la population, neutralisant, désarmant au besoin par quelques concessions ou par des discours les agitateurs. — Il se croyait le Lamartine du moment, et il le disait avec une certaine naïveté : Le danger du système, c'était que la défense restait subordonnée à ces secousses intérieures, et que, dans tout ce qu'il faisait, le général Trochu avait toujours l'œil fixé sur les fluctuations de l'opinion. Un autre inconvénient, qui n'avait pas moins de gravité, c'était qu'on risquait d'encourager les fauteurs de sédition.

Un mois après, le 30 novembre et le 2 décembre, Ducrot livrait sans succès la grande bataille de Champigny. Nous perdions 12 000 hommes, et les Prussiens 6 000. Le 5 décembre, de Moltke informait le gouverneur de Paris de la réoccupation d'Orléans par l'armée allemande, et lui proposait d'envoyer un officier français vérifier par lui-même l'exactitude de ces renseignements. C'était comme une invitation à des pourparlers de paix. Ducrot était d'avis d'entrer en négociations, Trochu fut d'un sentiment contraire.

La victoire qu'on avait cherchée du côté de Champigny lui paraissait possible du côté du Bourget. Le 21 décembre, il concentra au nord de Paris, afin de livrer bataille, les armées de Ducrot, de Vinoy et de l'amiral la Roncière le Noury. Jusque-là, Trochu avait laissé agir ses lieutenants; le 21 décembre, il commandait lui-même en chef.

Le gouverneur régla que l'amiral s'emparerait d'abord du Bourget; Ducrot reçut ordre de n'engager la bataille qu'au signal du drapeau français arboré sur le clocher du Bourget. Ainsi autrefois, à la prise de Sébastopol, le drapeau de Mac-Mahon, arboré au haut de la tour Malakoff, avait donné le signal de l'assaut général. Mais, le 21 décembre, Trochu et l'amiral prirent mal leurs mesures et ne purent enlever le Bourget. Vers 1 heure, Trochu télégraphia à Ducrot : « L'attaque du Bourget paraît avoir échoué; nous n'avons plus de point d'appui à gauche. Arrêtez-vous. » Le résultat obtenu ne répondait guère aux espérances qu'on avait conçues, aux forces et aux moyens qu'on avait déployés. Trochu le sentait bien et comprenait quel douloureux retentissement allait avoir dans Paris cette entreprise avortée. Aussi se hâta-t-il de lancer la proclamation suivante, où tout était faux :

La journée d'hier n'est que le commencement d'une série d'opérations. Elle n'a pas eu et ne pouvait avoir de résultats définitifs. Mais elle peut servir à établir deux points importants : *l'excellente tenue de nos bataillons de marche* (garde nationale) engagés pour la première fois (ils n'avaient pas été engagés) qui se sont montrés dignes de leurs camarades de l'armée et de la mobile, et la *supériorité de notre nouvelle artillerie*, qui a éteint complètement les feux de l'ennemi (c'était plutôt le contraire). Si nous n'avions pas été contrariés par l'état de l'atmosphère, il n'est pas douteux que le village du Bourget serait resté entre nos mains.

Le 22, le froid descendit à 14 degrés, et l'âpreté d'un vent le rendait intolérable pour nos troupes sans abri. Ducrot voulait les ramener dans leurs cantonnements, mais Trochu n'y consentit pas. On prépara des travaux d'attaques régulières contre le Bourget. Le froid les fit cesser. Il y eut 900 cas de congélation dans une seule nuit. 20 000 hommes disparurent en quelques jours. Des Corps perdirent plus du tiers de

leur effectif. « *C'est Moscou près de Paris* », gémissait Jules Simon.

Jusqu'à la seconde affaire du Bourget, dit M. Duquet, probablement avec trop de sévérité, il n'y avait pas unanimité pour critiquer, pour attaquer le général Trochu. Mais la piteuse journée du 21 décembre forçait les plus calmes à se révolter, les plus indulgents à condamner. Aussi ce fut un déchaînement universel contre ce général-perroquet, qui ne cessait de parler et d'écrire, qui avait critiqué tout le monde, et qui, au pied du mur, se montrait au-dessous du plus humble manœuvre, se révélait le plus mauvais de tous les ouvriers. Les faubourgs, la ville, l'armée, le gouvernement se réunirent pour demander compte à l'homme en qui ils avaient mis toutes leurs espérances de cette lamentable faillite, pour lui reprocher d'avoir pris en mains le gouvernail de la défense.....

Les membres du gouvernement témoignaient maintenant autant de défiance au général Trochu qu'ils lui montraient naguère d'aveugle abandon. Jules Favre, d'accord avec plusieurs de ses collègues, émettait l'avis que *le gouvernement devait conduire lui-même les opérations militaires*. C'est la révocation de Trochu, lui dit-on. — Jules Favre l'entend bien ainsi, *il espère que le général le comprendra*. — Mais Arago fit remarquer qu'en dehors de Trochu, il n'y avait point de général républicain à Paris. — Sur cette parole, Trochu resta encore fixé à son poste.

Le gouvernement, cependant, convoqua un grand Conseil de guerre pour aviser à la situation.

Retardé par le bombardement qui commença le 27 décembre, ce Conseil se réunit au Louvre le soir du 31 décembre. Il comprenait les principaux généraux. Jules Favre présidait. Il posa cette question : « Croyez-vous pouvoir obéir au désir de la population à l'aide d'opérations militaires exécutées par l'armée et la garde nationale? Quel genre d'opérations peut-on tenter? » Hélas! écrit le commandant Rousset, la situation était irrémédiablement perdue, parce qu'on avait donné à la parole le temps qui aurait dû être consacré à l'action. » Le général Frébault résumait cette situation et les sentiments de ses compagnons d'armes, en disant. « Que l'on se batte donc de nouveau pour l'honneur de Paris, mais on le fera pour accomplir un devoir, sans espoir de succès. » Trochu mit fin à la délibération en déclarant qu'*à la dernière heure, le gouverneur de Paris proposerait une suprême entreprise, qui pourra peut-être se transformer en déroute, mais qui, peut-être aussi, pourra produire des résultats inattendus*..... et il termina par ces fières et étranges paroles qui figureront six jours plus tard dans une de ses proclamations : *le gouverneur de Paris ne capitulera jamais.*

Quelques jours après, parvenaient à Paris des dépêches de Gambetta du 8 janvier. « Chanzy marche sur Dreux; Faidherbe a battu Manteuffel à Bapaume; Bourbaki s'avance rapidement à l'Est, chassant devant lui Werder déconcerté. » Il s'en fallait de beaucoup, hélas! que nos affaires fussent aussi brillantes.

Mais, dit le commandant Rousset, ces favorables nouvelles exercèrent sur l'opinion et le gouvernement une influence considérable. Les clubs, la presse, la population, mirent le gouverneur en demeure de tenter une nouvelle sortie. Ils cherchaient vainement, pour le remplacer, quelqu'un d'assez confirmé comme capitaine pour rétablir les affaires, mais en même temps d'assez maniable pour ne pas contrecarrer brutalement leurs utopies. Ils cherchaient, parmi les hommes qui avaient fait la guerre, passant en revue les plus audacieux, les plus ardents, des généraux aux colonels, des colonels aux commandants, et, profondément surpris, ils trouvaient cette opinion unanime que les troupes ne s'improvisent pas, et que la foule armée, sans instruction, sans discipline et sans cadres, doit être certainement vaincue, dispersée par une armée régulière, fût-elle beaucoup moins nombreuse.

Cependant les vivres étaient épuisés; même le pain de siège allait manquer. Dans la nuit du lundi au mardi 17 janvier, on se décida, enfin, à la grande sortie réservée pour la dernière heure. Nous empruntons cet épisode au commandant Rousset.

Il s'agit, déclara Jules Favre, de convenir du jour. Vous savez que le temps nous presse. — Nous ne pourrions guère, répondit Trochu, avant la nuit de *jeudi à vendredi. J'annonce que le jour de vendredi me contrarie, il inquiétera beaucoup de monde; nous avons déjà tant de chances contre*

nous, qu'il ne faut pas les augmenter. On a plusieurs fois parlé des vendredis du général Trochu. Je crois donc qu'il serait bon de commencer l'affaire dans la nuit du vendredi à samedi. — Samedi! s'écrie Jules Favre, c'est toute une semaine encore. Est-ce que vous ne pourriez pas avancer? — Impossible. — Voyons, général, avec beaucoup de bonne volonté et d'énergie. — A la rigueur, avec beaucoup d'activité et d'énergie, on y arriverait. — Eh bien! c'est convenu, nous ferons cela dans la nuit du mercredi à jeudi.

L'affaire eut lieu, en effet, le jeudi 19 janvier. Elle porte le nom de bataille de Buzenval. Environ 100 000 hommes, dont plus d'un tiers composé de gardes nationaux, y prirent part. Comme le 21 décembre, Trochu exerçait le commandement en chef. Nous perdîmes 4 062 hommes et les Prussiens 610. — A cette heure dernière, le succès était impossible et la défaite certaine d'avance.

VII. — TROCHU EST RÉVOQUÉ DE SES FONCTIONS DE GOUVERNEUR DE PARIS — ARMISTICE — ASSEMBLÉE NATIONALE — LA RETRAITE ET LA MORT — MÉMOIRES POSTHUMES

Paris avait encore tressailli d'espoir, le 19, au bruit du canon de Buzenval. Le lendemain, 20 janvier, il lisait avec indignation la dépêche décourageante de Trochu :

J'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs. Il faut à présent parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très solidement attelées et beaucoup de brancardiers.

Une grande partie de la population se refusait encore à croire qu'il fût impossible de briser les lignes d'investissement; et on était, d'ailleurs, obligé de lui cacher que les vivres étaient épuisés. Aussi ne parlait-on plus que de *sortie torrentielle*, et on accablait d'injures le général Trochu, le gouvernement, l'armée et les généraux.

Paris était profondément troublé, écrit de Mazade. On tenait Conseils sur Conseils. D'un côté, on réunissait les généraux pour leur demander une fois de plus ce qu'ils croyaient possible, et, après les généraux, on allait même jusqu'à rassembler, sous la présidence de Jules Simon, des officiers de tout grade, colonels, chefs de bataillon, simples capitaines. D'autre part, on appelait les maires de Paris à délibérer sur la situation; on avait besoin désormais de leur concours; on tenait à leur soumettre la vérité tout entière, l'épuisement des vivres à jour fixe et prochain. Placés pour la première fois en face de cette vérité cruelle, les maires restaient assez consternés; ils déclinaient toute responsabilité dans les résolutions qu'il y aurait à prendre, ils se bornaient à se faire les organes du sentiment public en demandant, eux aussi, qu'on tentât une action nouvelle, qu'on employât le zèle et le courage de la garde nationale.

Trochu combattait cette folie et avec raison. « Donnez votre démission », lui criait-on de différents côtés. « On peut me révoquer, répondait le général, mais je ne donnerai pas ma démission. » — Les délibérations avaient pris la journée du 20 et celle du 21; toute autorité semblait avoir disparu, et les factions, s'agitant dans les faubourgs, parlaient déjà de marcher sur l'Hôtel de Ville. — Dans la nuit du 21 au 22, arriva tout à coup la nouvelle que des bandes venaient de délivrer un de leurs chefs, Flourens, prisonnier à Mazas, et qu'un mouvement révolutionnaire se préparait. Il n'y avait plus à hésiter. Le gouvernement supprima les fonctions de gouverneur de Paris et conféra le commandement de l'armée au général Vinoy. Celui-ci eut le patriotisme d'accepter. Trochu restait président du gouvernement.

Quelques heures plus tard, l'émeute venait se briser contre les bataillons fidèles rangés autour de l'Hôtel de Ville, et les colonels et autres officiers, comme auparavant les généraux, étaient unanimes à reconnaître qu'il n'y avait plus rien à tenter et que le rôle militaire devait céder la place à la diplomatie. — Trochu, qui avait commandé la défense et qui était le chef du gouvernement, aurait dû négocier la capitulation de Paris. Il s'y refusa. Peut-être croyait-il tenir ainsi sa parole : *le gouverneur de Paris ne capitulera pas!* — Jules Favre partit alors pour Versailles, en prenant bien soin de se cacher de la population irritée. Après cinq jours de négociations, le 28 janvier, un armistice était signé pour la France entière, les forts de Paris livrés aux Allemands et son armée

constituée prisonnière de guerre. — Peut-être Trochu aurait-il pu obtenir des conditions moins dures, et probablement n'aurait-il point oublié, en télégraphiant en province, de mentionner que l'armée de l'Est était exclue de l'armistice. Oubli fatal! qui devait perdre cette malheureuse armée.

Ainsi finissait ce siège de Paris, qu'un grand ouvrage militaire allemand déclare « pouvoir être mis en parallèle avec les défenses les plus mémorables dont parle l'histoire ». — Le commandant Rousset, appréciant les causes de l'insuccès de cette défense, place en premier lieu, *la présence du gouvernement à Paris,* comme nous l'avions déjà dit, puis *la faiblesse de ce pouvoir idéologiste*, qui prétendait appliquer à une situation exceptionnelle des méthodes de gouvernement destructives de toute autorité. — Les fautes militaires viendraient après les fautes politiques. A ce point de vue, il note « la mauvaise organisation du commandement et la direction hésitante qui présidait aux opérations ».

A l'oubli complet où était tombée en France la science de la guerre, le général Trochu ajoutait une sorte d'indolence apathique dans l'exercice du commandement, et ne cherchait ni à améliorer ses troupes, ni même à les utiliser toutes. Alors qu'il aurait pu ramener au devoir par une ferme discipline les bataillons turbulents des mobiles de la Seine, militariser la garde nationale et exiger d'elle qu'elle apportât sur les champs de bataille toute l'ardeur qu'elle dépensait à provoquer le trouble et à prêter son concours au désordre, il laissait impunis les actes les plus coupables et substituait à l'efficacité d'une répression nécessaire l'armée émoussée de ses ordres du jour inoffensifs. En résumé, l'armée de Paris, malgré sa supériorité numérique énorme, ne réussit à engager presque partout, sauf aux batailles de la Marne, que des effectifs insuffisants ou des éléments sans valeur.

Tandis que Paris faisait des émeutes contre Trochu accablé d'injures, la province, estimant à sa valeur la belle défense de la capitale, acclamait le nom du chef de la Défense. Aux élections du 8 février 1871, Trochu fut élu dans dix départements : Bouches-du-Rhône, Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire, Morbihan, Rhône, Seine-Inférieure, Tarn, Vendée.

Il avait décliné toute candidature, mais en présence de cette manifestation, il écrivit : « Les suffrages dont vous m'avez honoré, me créent des devoirs qu'il m'est interdit de discuter. » Il opta pour le Morbihan.

Le 12 février, quand le bureau de l'Assemblée eut été régulièrement constitué, Trochu monta à la tribune pour déposer ses pouvoirs au nom du gouvernement de la Défense nationale. Dans l'Assemblée, il prit place au centre droit. Le 1er juillet 1872, après le vote de la loi militaire, il donna sa démission de représentant. Conseiller général du Morbihan depuis 1848 et président de ce Conseil, il résigna également ces fonctions en avril 1874. Sur sa demande, il avait été admis à la retraite comme général de division, le 16 janvier 1873. — Trochu passa les vingt-quatre dernières années de sa vie dans la plus profonde retraite. Il mourut à Tours, le 7 octobre 1896, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa mort fut chrétienne, comme l'avait été toute sa vie. — Trochu avait publié, en 1873, l'apologie de ses actes : *Pour la vérité et pour la justice*, et six ans plus tard, l'*Armée française en 1879*, par un officier en retraite. — Au lendemain de sa mort, parurent *ses mémoires posthumes*. Voici l'appréciation que portent sur elles les *Etudes religieuses :*

Qu'il soit sincère, tout le monde le lui accordera; impartial et désintéressé, on se prend bien vite à en douter, à mesure que l'on avance à travers ces considérations dont chacune semble un argument de plaidoyer, un motif de défense dans un discours de réhabilitation personnelle. La perpétuelle affectation avec laquelle Trochu se cite complaisamment lui-même et revient à son beau livre : l'*Armée française,* n'est pas faite pour plaire. On raconte qu'au dernier soir de Sedan, Napoléon III, abordant le général Ducrot, lui dit : « Général, pardon de ne vous avoir par cru plus tôt. — Sire, répondit Ducrot, plût à Dieu que je me fusse trompé! » Comme Ducrot, Trochu avait averti l'empereur et prophétisé nos désastres; mais, au lieu de gémir d'avoir été bon prophète de malheur, il semblerait presque en triompher. Entre les lignes, on saisit je ne sais quelle expression de satisfaction éprouvée par l'écrivain, à qui les événements de l'année terrible ont donné raison.

Paris. P. TRANQUILLE.

LES CONTEMPORAINS



MONSEIGNEUR HAFREINGUE (1795-1871)

I. PREMIÈRES ANNÉES — LES ÉTUDES LA VOCATION — JEUNE SUPÉRIEUR

La biographie que nous offrons aujourd'hui, malgré son caractère un peu local, a pour but de montrer comment un homme de cœur put mener à bien une grande œuvre et restaurer l'une de nos gloires nationales. Le cas, Dieu merci, n'est pas isolé. Dans notre France, la Révolution avait beaucoup détruit, mais notre temps a vu de nombreuses résurrections. Mgr Haffreingue, dont nous allons présenter l'intéressante biographie, a fait à Boulogne ce que d'autres moins connus ont fait en cent endroits.

Le plus célèbre des imitateurs de Mgr Haffreingue, dans cet ordre de restauration, a été M. l'abbé Prud'homme qui, à Saint-Brieuc, releva les autels de Notre-Dame d'Espérance. (*Voir plus loin, p. 4 et 5, le portrait de ce digne prêtre et le dessin de la jolie chapelle réparée par lui.*)

Nous pourrions en dire autant de Notre-Dame de Fourvières, à Lyon; de Notre-Dame de Brebières, à Albert; de Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque, etc., etc. Mais Notre-Dame de Boulogne, par son antiquité et l'importance qu'eut son pèlerinage pendant plus de douze siècles, méritait cette exception. Nos lecteurs donc nous sauront gré de leur donner, sous le nom d'un saint prêtre, l'histoire de l'un des plus célèbres pèlerinages de notre ancienne France. Ils y verront comment l'Église a pour mission de relever, sans se lasser jamais, ce que l'impiété ne se lasse jamais de détruire.

Benoît-Agathon Haffreingue naquit le 4 juillet 1785, au hameau d'Haringuezelle, de la paroisse d'Audinghen, ce joli village assis sur le cap Gris-nez, en face d'un vaste et grandiose horizon. Les parents du futur prélat étaient des laboureurs, descendant sans doute de la noble famille boulonnaise de Haffrenghes, ruinée comme tant d'autres par les révolutions politiques. Mgr Haffreingue devait prier plus tard les érudits de ne point s'occuper de l'origine de sa famille : son désir fut exaucé alors, et nous n'aborderons point le sujet aujourd'hui. Il suffit à la famille Haffreingue de la pure illustration que Benoît-Agathon lui a procurée. Constatons seulement que l'ancienne famille d'Haffrenghes avait donné à l'Église plusieurs prêtres éminents et un prieur général de l'Ordre des Chartreux.

L'éducation de l'enfant prédestiné fut foncièrement chrétienne. Dieu lui avait donné ce trésor incomparable, une mère pieuse, vraie femme forte de l'évangile. Benoît-Agathon fut élevé en bon chrétien et en bon français, à une heure où il paraissait bien, humainement du moins, que ce fût la fin de la religion et la fin de la France. L'enfant avait à peine l'âge de raison quand éclata la terrible tourmente politique qui devait couvrir de ruines lamentables l'Europe toute entière (1).

La veille même du jour où la cathédrale de Boulogne, sanctuaire de Notre-Dame, était fermée au culte par ordre du gouvernement révolutionnaire, on avait vu une pauvre paysanne s'agenouiller devant la Vierge boulonnaise avec un jeune enfant. Le petit pèlerin de la dernière heure au XVIIIe siècle devait être, par la grâce de Dieu, l'ouvrier de la première heure à l'aube du siècle qui allait s'ouvrir.

Agathon s'employa d'abord aux travaux des champs. Rien n'annonçait chez lui une vocation ecclésiastique. Sa piété solide n'allait pas sans quelque vivacité. Il aimait les exercices du corps, goûtait peu les livres. Il n'enviait pas le sort d'un de ses frères, Pierre Haffreingue, qui, aussitôt après le règne de la Terreur, était parti pour Boulogne. De là il avait suivi à Wimille l'ancien supérieur du Petit Séminaire qui y ouvrait un pensionnat. Agathon, lui, restait « à la charrue ».

Les distractions n'y manquaient pas, du reste, mâles et suffisamment bruyantes; c'était, en effet, l'époque où le premier Consul avait rassemblé à Boulogne une armée terrible, qu'il s'apprêtait à lancer sur l'Angleterre au premier coup de vent favorable.

C'est à vingt ans seulement qu'il entendit l'appel du ciel. Sa vocation se manifesta en des circonstances qui rappellent la fameuse conversion de Pascal. Du moins était-ce une tradition dans la famille de l'élu de Dieu et de Notre-Dame. Un accident de voiture, une nuit de cauchemar et de souffrances, voilà la grande date, l'heure décisive : « A partir de ce jour, mon cœur fut entièrement changé..... Mes meilleurs moments étaient ceux que je passais au pied des autels..... Oh! je n'oublierai jamais les heureux temps que j'ai passés après ma conversion! » Il disait *sa conversion*. Son humilité exagérait. Le jeune homme pieux s'était mis en marche vers la sainteté. Il ne devait plus s'arrêter en route.

Il était à Paris peu de temps après, et s'asseyait sur les bancs du seul pensionnat religieux qui fût alors dans la capitale. C'était la maison que l'abbé Liautard, aidé de l'abbé Augé, de Boulogne, avait ouverte rue Notre-Dame-des-Champs, et qui fut le berceau du célèbre collège Stanislas. Malgré son âge, le jeune Haffreingue eût de beaux succès, comme en font foi les rapports rédigés à l'époque par ses professeurs.

En même temps, il étudiait la théologie et suivait les cours de Saint-Sulpice. Il revint dans son diocèse natal, englobé après le Concordat dans le diocèse d'Arras, pour y recevoir la tonsure. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Nielles-lèz-Ardres, où se trouvait Mgr de la Tour d'Auvergne, en tournée de Confirmation. Le nouveau clerc repartit ensuite pour Paris, où il termina ses études à Stanislas. Dès ce moment, il se

(1) Chanoine HAIGNERÉ. *Notice sur Mgr Haffreingue*, 1871.

destinait à l'enseignement; il travailla jusqu'en 1814.

La législation universitaire, établie par décret impérial du 15 novembre 1811, était vraiment draconienne à l'égard des maisons secondaires libres. Elle défendait notamment de les tenir à la campagne. La petite pension de Wimille, dont nous avons déjà fait mention, transférée ensuite à Audinghen, dut être transportée à Boulogne par l'abbé J.-B. Compiègne, cousin du fondateur. De nombreux élèves y affluèrent.

C'est là que débuta l'abbé Haffreingue. Il eut bientôt pris dans le pensionnat la première place et la plus haute influence. Peu après, l'abbé Compiègne lui abandonna la direction, ne se réservant que l'instruction religieuse. Le nouveau supérieur se fit ordonner sous-diacre le 17 décembre 1814 et diacre le 20 mai 1815.

Les bâtiments du pensionnat, rue Saint-Jean, devenaient trop étroits pour la foule des élèves. C'était la seule maison libre à 50 lieues à la ronde. L'abbé Haffreingue loua l'ancien palais de l'évêché de Boulogne, aujourd'hui maison des Dames de la Retraite, et installa ses élèves près des ruines de la vieille cathédrale rasée par les septembriseurs. C'était l'année de la Restauration. Louis XVIII avait promis à Mgr Asseline, dernier évêque de Boulogne, mort en Angleterre (1813), de lui donner le plus tôt possible un successeur. Le roi tint parole. Le Concordat de 1817 rétablissait le siège épiscopal des Dormy et de François de Partz de Pressy. Un des aumôniers du roi, M. Giblot du Bréau, fut élu évêque de Boulogne; son grand âge l'ayant empêché d'accepter cet honneur si lourd, l'abbé de Riencourt, du diocèse d'Amiens, fut désigné pour le remplacer.

L'opposition parlementaire empêcha la réalisation de ce projet de Concordat. L'abbé de Riencourt, qui visitait son futur diocèse, et y recevait un accueil enthousiaste, dut se retirer, et Mgr de la Tour d'Auvergne prit le titre d'évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer que ses successeurs ont gardé après lui.

II. LE CULTE DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE — M. HAFFREINGUE ET L'ÉVÊCHÉ — PREMIERS TRAVAUX DE RECONSTRUCTION DU SANCTUAIRE

Les élèves de l'abbé Haffreingue prenaient leurs récréations sur les ruines de la cathédrale de Boulogne. Que de fois, en surveillant leurs jeux, le supérieur s'était ému à la vue du peu qui restait du vieux sanctuaire. A peine quelques colonnes rompues, quelques pans de murs croulants rappelaient une des grandes églises de la chrétienté, un des plus illustres pèlerinages des siècles de foi.

L'emplacement de l'église avait été désigné par la Vierge elle-même, en 633, lorsqu'elle apparut aux fidèles réunis en son honneur dans une petite chapelle. Au même moment, abordait au hâvre de Boulogne un frêle petit bateau, sans voile, rames, ni gouvernail, dans lequel on trouva une statue de la Vierge, délicatement sculptée, portant l'Enfant Jésus dans ses bras (1).

D'où venait cette statue apportée par une mer obéissante? Nul ne l'a jamais su. On a supposé que les chrétiens d'Orient, pour la sauver des mains des infidèles, l'avaient confiée aux flots : légende bien touchante, qui dut avoir un grand écho au moyen-âge, car saint Yor et saint Macaire, évêques orientaux, accoururent de leurs lointains diocèses pour vénérer la Vierge de Boulogne. Saint Yor mourut à Béthune, en s'en retournant.

Le culte de Notre-Dame de Boulogne eut au moyen âge ses grands jours et y prit un développement incomparable. Comme Chartres et le Puy, Boulogne fut un but de pèlerinages judiciaires. Fréquenté par des foules immenses de pieux visiteurs, le temple de Marie reçut encore une grande affluence de rois et de princes. Presque tous les rois de France y vinrent prier. Louis XI, par politique ou par dévotion, pour l'un et

(1) Voir sur ce pèlerinage, son origine, ses vicissitudes et ses développements, l'abrégé qui en a été fait dans les *Pèlerinages français de la Très Sainte Vierge*, par le R. P. Drochon. Plon, 1890, p. 112 et s.

l'autre motif sans doute, remit à Notre-Dame le titre et les droits de comtesse de Boulogne. Godefroy de Bouillon, fils des comtes de Boulogne, consacré à Marie par sa pieuse mère, sainte Ide, envoya au sanctuaire vénéré cette couronne d'or qu'il n'avait pas voulu porter à Jérusalem.

Détruite par les Anglais, ravagée par la *Michelade*, l'illustre église avait survécu à tous les désastres. La ruine de Térouanne, en 1553, amena la translation à Boulogne de l'évêché qui englobait la Morinie, et le trône de l'évêque s'éleva au pied du trône de la Vierge. Un magnifique trésor, amassé par des centaines d'années de pèlerinages, faisait de l'église cathédrale une église riche entre toutes.

M. L'ABBÉ PRUD'HOMME (1)

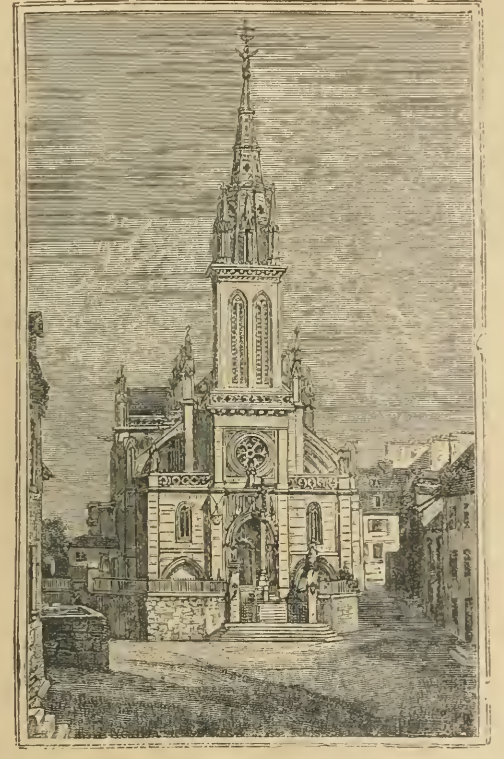
La Révolution passa qui renversa, dévasta, vola tout. Sur la place publique, on essaya de brûler l'antique statue; des témoins oculaires affirment que tous les efforts y échouèrent. Au moins les sacrilèges Vandales surent-ils faire disparaître la douce image. Il n'en est resté qu'un humble fragment, une main, sauvée par un officier chrétien, qui l'a rendue depuis à la vénération des fidèles.

Pour relever le temple de Marie, un homme était désigné, l'évêque de Boulogne. M. Haffreingue s'employa avec tout son zèle à faire relever le siège épiscopal. Voyages, sollicitations,

(1) M. l'abbé Paul Prud'homme, dont nous donnons ici le portrait, était le petit-fils de M. Louis-Jean Prud'homme, maire de Saint-Brieuc et député au Corps législatif en 1796. Cette même année, il acheta comme bien national la chapelle de Notre-Dame d'Espérance, bâtie vers l'an 1500. Dès 1801, M. Prud'homme offrait à Mgr Cafarelli, évêque de Saint-Brieuc, la chapelle qu'il n'avait achetée que pour la sauver, ce qui était manifestement à l'encontre des desseins des vendeurs. Ceux de la Providence étaient tout autres puisqu'elle confia au petit-fils de l'acquéreur le soin de rebâtir, d'orner et d'agrandir le sanctuaire ogival dont nous donnons ci-contre le dessin. Cette gracieuse chapelle, reconstruite par les soins de M. l'abbé Prud'homme, abrite la statue célèbre que Pie IX fit couronner en son nom, le 30 juillet 1865. C'est aussi le siège d'une archiconfrérie érigée dès 1848. M. le chanoine Prud'homme mourut le 1er février 1882. (Voir les *Pèlerinages français de la Sainte Vierge*, par le R. P. DROCHON, p. 194.)

pétitions, il ne négligea rien. Il souffrit pour la cause qu'il servait. L'opposition politique ne lui pardonnait pas d'avoir écrit en tête du palmarès de sa maison : Dieu et le roi. Elle lui en voulait de sa propagande en faveur des missions, contre la franc-maçonnerie. On n'était déjà plus loin de 1830. Les efforts de l'abbé Haffreingue furent inutiles. Le gouvernement de Charles X avait déjà d'autres cruels soucis; il ne s'agissait plus d'aller de l'avant, mais de défendre ce qui était établi. On sait que le roi n'y parvint pas. La révolution éclata, et l'abbé Haffreingue en souffrit pour sa part. Il dut renvoyer ses élèves dans leurs familles, faire échapper les professeurs, partir lui-même préparer en Angleterre un emplacement pour son collège, qu'il s'atten-dait à ne pouvoir rouvrir en France.

Dès 1827, le baron Le Cordier, sous-préfet de Boulogne, avait été invité par M. Haffreingue à poser la première pierre d'un nouveau sanctuaire de Notre-Dame sur les ruines de l'ancien. Le brave prêtre commençait avec une pièce de 20 francs, qu'une pauvre matelotte lui avait offerte. Puis il se fit quêteur.



SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME D'ESPERANCE, A SAINT-BRIEUC

Aussitôt l'opinion publique s'émut et se prononça en faveur du courageux architecte. L'argent ne se fit pas attendre. La veille même de la pose de la première pierre, M. François de Patras de Campaigno, ancien sénéchal du Boulonnais, apporta à l'abbé Haffreingue 48 000 francs sonnants. Il doubla la somme environ un an après.

M. Haffreingue voulait relever le sanctuaire, non la cathédrale entière. On le supplia, et il accepta, de tout rebâtir. Déjà son modeste projet primitif avait reçu des modifications. Il ne s'agissait plus d'une petite rotonde, mais d'un dôme grandiose. La voix du peuple qui réclamait la cathédrale forçait l'humble prêtre de jeter les fondations d'une vaste nef précédant le dôme, et même séparée de lui, on ne sait trop pourquoi. C'était ce dernier projet que caressait le serviteur de la Vierge, lorsque la révolution de 1830 le chassa de ses chantiers.

III. L'ÉGLISE NOTRE-DAME DE BOULOGNE — UN PRÊTRE ARCHITECTE

Le calme revenu, l'abbé Haffreingue se mit à courir le monde. Il voulait voir les plus belles églises d'Europe. Porté, comme il l'a dit lui-même, à n'admirer en architecture que les grandes lignes telles qu'on les trouve « dans Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul de Londres, etc. », il s'arrêta à l'idée d'un dôme énorme dominant de loin la ville, la mer, l'Angleterre même.

En 1839, il se mit à conduire, parallèlement aux travaux commencés, la construction de l'église paroissiale. M. Alexandre Adam, maire de Boulogne, en posa la première pierre, le 8 avril. Des sermons, des fêtes de charité, une loterie au capital de 100 000 francs, des collectes diocésaines abandonnées par l'évêque, tout fut mis en œuvre pour assurer aux travaux les ressources nécessaires à leur marche rapide.

Et la cathédrale s'éleva telle que tant de pèlerins la visitent de nos jours, vaste,

élégante, originale avec ses doubles voûtes couvertes de peintures. Par une anomalie unique sans doute, l'église est double. Le dôme, posé hardiment sur un sanctuaire indépendant de la grande nef, au lieu de dominer l'intersection de la nef et du transept, surmonte pour ainsi dire la croix latine dessinée par le reste de l'église.

Lorsqu'on veut bien se rappeler qu'un pauvre prêtre a fait cela, seul, avec sa foi et ses prières, on admire cette grande œuvre qui est l'œuvre de Dieu, comme M. Haffreingue l'a écrit au fronton et jusqu'au sommet de son église : « *A Domino factum est istud*. Ceci est l'œuxre de Dieu. »

Dès 1834, Mgr la Tour d'Auvergne avait nommé l'abbé Haffreingue chanoine de sa cathédrale. En 1837, le Pape Grégoire XVI le reçut affectueusement à Rome, bénit l'œuvre commencée, accepta la dédicace des plans de l'édifice. L'architecte de Notre-Dame revint heureux et plus ardent que jamais.

IV. LE COLLÈGE — LES COMMUNAUTÉS — PRIÈRES POUR L'ANGLETERRE — LES ŒUVRES — ZÈLE SACERDOTAL

L'architecte sacré n'oubliait pas qu'il était supérieur, qu'il s'était voué à la reconstruction morale et religieuse des jeunes générations françaises. Infatigable surveillant, on le trouvait partout. Aimé, mais aussi respecté de ses élèves, il obtenait d'eux tout ce qu'il leur demandait. Sa maison était devenue un des grands établissements libres de France. Des élèves de tous pays s'y trouvaient assemblés. Un personnel enseignant maintenait le niveau élevé des études et assurait les succès futurs. Une division spéciale formait une sorte de Petit Séminaire. Près de 300 prêtres en sont sortis. 3 évêques y sont revenus plus tard remercier leur cher supérieur de l'éducation reçue dans la grande maison de Boulogne. Une foule de magistrats, d'officiers, de médecins, dont plusieurs se sont fait un nom célèbre, avaient fait leurs études au collège Notre-Dame. Ils ont formé ensuite l'élite des catholiques de Boulogne et d'ailleurs.

Rien de forcé, rien d'austère dans la discipline du collège. L'esprit du maître était plutôt aimable, et le sourire ne lui semblait pas incompatible avec l'autorité.

On raconte qu'une nuit, certains élèves de gai caractère, ayant appris qu'un « nouveau » venait d'arriver au collège, se promirent de l'initier, sans retard, à la vie de pensionnaire. Ne l'ayant point vu dans un lit du dortoir, ils crurent que le pauvre garçon avait été s'installer dans une chambre de surveillant, ordinairement inoccupée, et dans laquelle ils pénétrèrent doucement, au sein des ténèbres propices aux noirs complots. En effet, un bruit de respiration parvient à leurs oreilles. Aussitôt l'un d'eux de saisir le bras du dormeur, de le secouer, et de lui dire d'une voix contenue : « Comment t'appelles-tu ? » Pas de réponse. « Voyons, ton nom ? » Même silence. « Répondras-tu? — Mon ami, reprit alors une voix calme et bien connue, faites-moi le plaisir d'aller vous recoucher. Vous aurez ma réponse demain. » L'infortuné plaisant était déjà loin, suivi de la bande. Il avait reconnu la voix de M. Haffreingue.

Le reste de la nuit ne fut pas sans quelque cauchemar.

Le lendemain, quand l'orage allait gronder, le supérieur se sentit désarmé devant la figure déconfite du coupable qui promit de ne pas recommencer.

Cependant, l'abbé Haffreingue n'avait jamais cessé de s'occuper de politique, et ne cachait point ses préférences pour la dynastie des Bourbons détrônés. Souvent il prit parti contre le gouvernement de 1830, à propos des lois sur l'enseignement, et il manifestait hautement son admiration pour l'illustre évêque de Langres, Mgr Parisis, qui devait devenir évêque d'Arras.

Tout ce qui concernait la religion, ses progrès et son honneur, touchait l'abbé Haffreingue et enthousiasmait son zèle. En 1824, il avait présidé et aidé de son mieux à la reconstruction partielle de la chapelle des Ursulines; il était l'ami le plus dévoué de toutes les communautés locales. Il s'employa avec succès à amener à Boulogne,

dans le magnifique château de Maquétra, les religieuses Visitandines qui quittaient leur maison de la rue des Postes, à Paris.

La conversion de l'Angleterre le préoccupait beaucoup. Dans sa conviction, elle se rattachait intimement à l'œuvre de construction qu'il menait à Boulogne. Il fonda en 1842, dans la nouvelle église, une *Association de prières pour la conversion de l'Angleterre*. La restauration du culte de la Vierge miraculeuse devait frapper les Anglais. Ville de plaisance, Boulogne les a toujours attirés en grand nombre. N'était-ce pas « un endroit admirablement choisi pour y tendre les filets de saint Pierre? (1) »

D'ailleurs, nombre de familles anglaises de Boulogne partageaient les vues du saint prêtre. Plusieurs protestants étaient venus, depuis quelques années, abjurer aux pieds de Notre-Dame les erreurs de la réforme anglicane; le nombre en devait croître d'année en année. Tout l'épiscopat français applaudit à la fondation de l'association de prières, voyant dans cette œuvre, comme son auteur lui-même, l'occasion du salut pour un grand nombre d'âmes égarées. La foi catholique ne savait-elle pas le chemin de l'Angleterre par la voie de Boulogne? C'était de Boulogne que saint Augustin de Cantorbéry avait fait voile pour l'Angleterre, que saint Grégoire l'avait envoyé convertir. Avec lui était parti saint Pierre d'Ambleteuse, un apôtre né près de Boulogne, comme le grand saint Patrice d'Irlande.

L'abbé Haffreingue songea à faire venir à Boulogne les Passionnistes anglais. L'abbé Bernard, son ami, vicaire général de Cambrai, et alors curé de Sainte-Catherine de Lille, appuyait fortement ce dessein. Une correspondance suivie fut échangée entre les deux prêtres français et le R. P. Dominique de la Mère-de-Dieu, supérieur des Passionnistes, et le P. Ignace de Saint-Paul (George Spencer); elle aboutit à demi (2). Les Passionnistes vinrent s'installer à Hardinghem, entre Boulogne et Calais. Plus tard seulement, ils devaient venir à Boulogne, et y demeurer, jusqu'aux jours odieux des expulsions. Ils ont regagné alors la Grande-Bretagne, où ils unissent à leurs prières pour la conversion des protestants anglais leurs supplications pour le retour de la France à son rôle providentiel souvent renié par ses représentants.

L'abbé Haffreingue fit, en 1842, un important voyage en Angleterre. Il y lia connaissance avec le célèbre docteur Pusey, celui qui fit, comme on l'a dit, entrer tant de monde dans nos églises et se contenta de rester à la porte...., et avec S. Ém. le cardinal Wiseman, qui plusieurs fois lui écrivit, lui envoya des élèves pour son collège, enfin le confirma dans sa pensée de confier à Notre-Dame de Boulogne le salut de la malheureuse Angleterre (1).

Des relations particulièrement cordiales unirent aussi l'abbé Haffreingue avec l'illustre Lacordaire. Le grand orateur dominicain applaudit de toutes ses forces à la création de l'œuvre pour la conversion des Anglais. Sur d'autres questions encore, l'abbé Haffreingue l'avait consulté, et reçut chaque fois une réponse pleine d'affection et de dévouement. Il fut un temps où la fondation à Boulogne d'un couvent de Dominicains fut très probable; il fallait au sanctuaire des prédicateurs, et c'était aux Dominicains que songeait le restaurateur des pèlerinages. Lacordaire refusa enfin : son Ordre, disait-il, était encore trop jeune

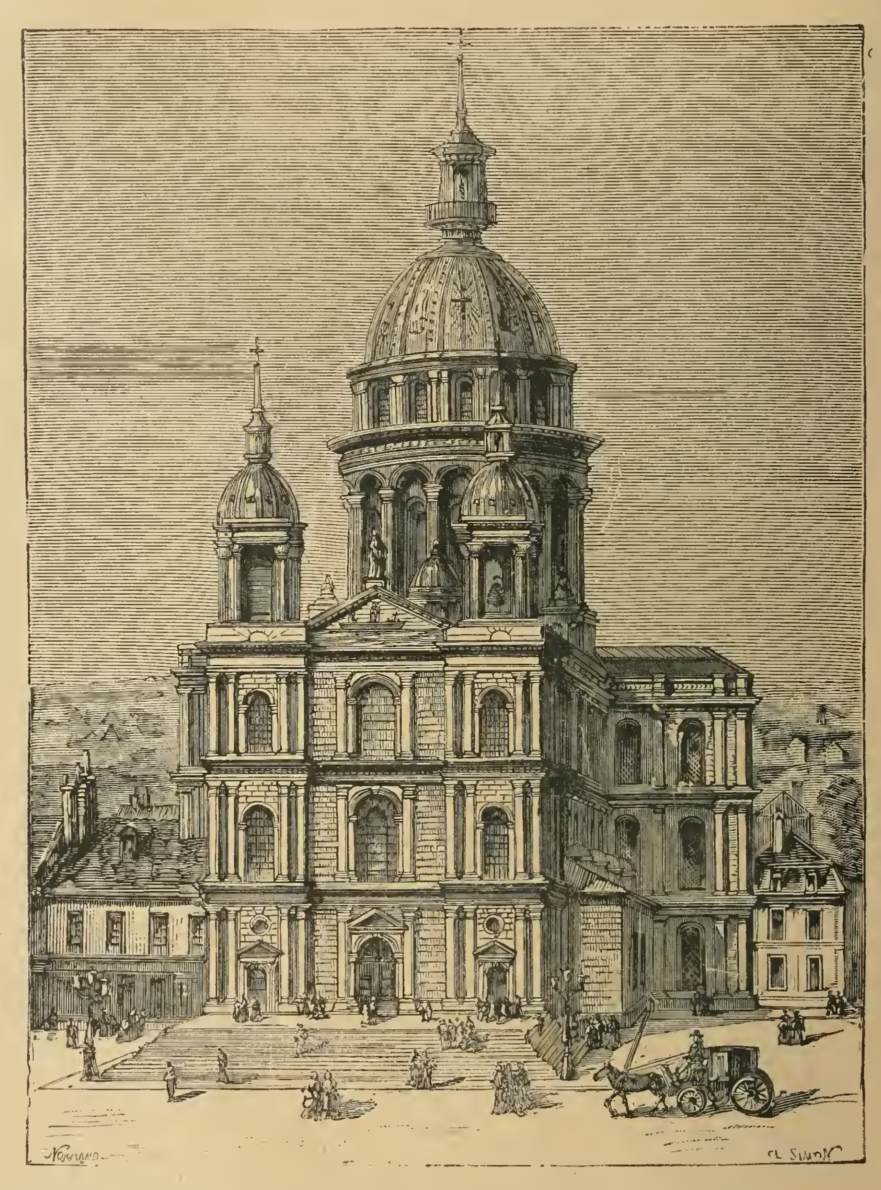
(1) Chanoine HAIGNERÉ, *Notice* citée.

(2) Voir sa biographie n° 318 des *Contemporains*.

(1) Certes! l'on peut dire que ces idées pacifiques ont fait beaucoup de chemin depuis cinquante ans. Lorsque, en 1850, le Pape avait rétabli la hiérarchie catholique en Angleterre, jusque-là gouvernée par des vicaires apostoliques, lorsqu'il eut nommé le docteur Wiseman archevêque de Westminster et cardinal, il y eut une opposition formidable; un bill fut promulgué punissant d'une amende de cent livres sterling tout évêque qui prendrait le titre d'un diocèse anglais. Rien n'y fit; le bill ne fut jamais appliqué et, aujourd'hui, les évêques anglais non seulement gardent leurs titres, mais dans les rapports officiels ces titres leur sont attribués par le gouvernement lui-même. Les splendides cérémonies qui eurent lieu à Ebbs-Fleet au mois de septembre 1897 au treize centième anniversaire de l'arrivée de saint Augustin et de ses moines, sont encore présentes au souvenir de tous, et l'on n'a pas oublié non plus celles qui eurent lieu la même année dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, sous la présidence du cardinal Vaughan, pour l'érection de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, en faveur de la conversion de l'Angleterre.

en France. Pour faire quelque bien à Boulogne, il eût fallu y établir des pêcheurs exercés, sachant parler et écrire l'anglais comme le français, connaissant à fond le mécanisme de la controverse spéciale dont il s'agissait.

M. Haffreingue fut plus heureux dans ses démarches auprès du provincial des Ré-

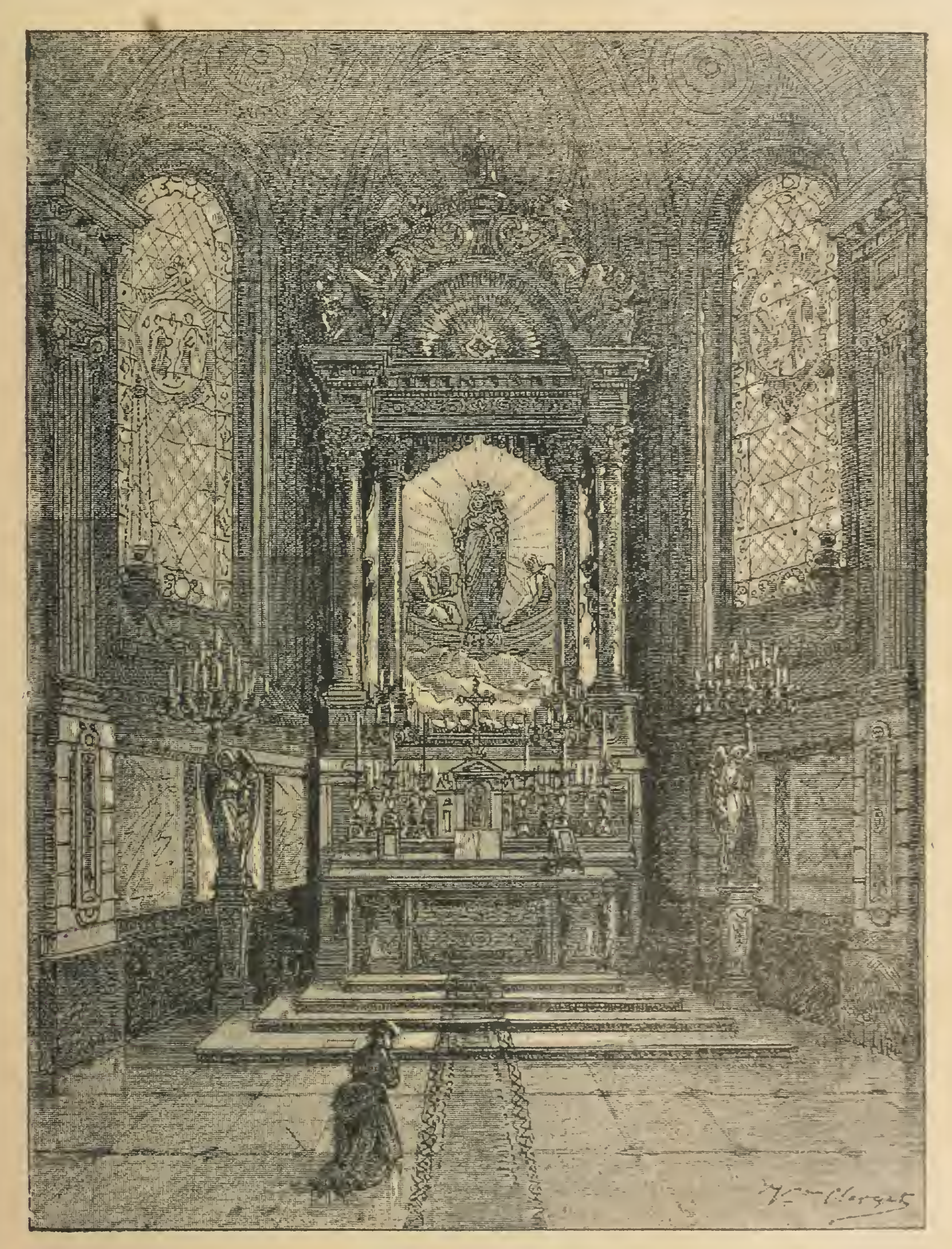


L'EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE ET DU DOME DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE

demptoristes de Belgique, le futur cardinal Dechamps. Il en obtint l'envoi de plusieurs religieux qui s'installèrent à la Maison-Rouge, ancien lieu de réunions des huguenots au XVIe siècle. Ils y sont encore, connus et aimés de tout Boulogne.

L'activité prodigieuse de M. Haffreingue trouvait encore un vaste champ d'action dans toutes les œuvres paroissiales. Président, dès 1830, de la *Société des Bons Livres,* il donnait plus tard les mains à l'œuvre que devait reprendre Mgr de Ségur, sous le patronage de *saint François de Sales.* Il fondait l'église du Portel, cette

paroisse maritime tant attachée à Notre-Dame de Boulogne, si belle de foi, et si riche d'œuvres pieuses. Il avait été chercher, pour cette œuvre nouvelle, des dons jusqu'à la Cour, où il intéressa aux marins du Portel la générosité de Charles X, de la



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE

duchesse de Berry, plus tard de la reine Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe. En 1836, il avait achevé cet ouvrage.

Tout autour de Notre-Dame de Boulogne, grâce à ses secours désintéressés, les églises s'élevaient, les paroisses naissaient à l'envi. La Capelle, par exemple, Equihen après le Portel; dans la ville, les nouvelles églises

de Saint-Pierre des Marins, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François de Sales. Tous les prêtres zélés pour la gloire de Dieu et de sa maison venaient se ranger autour du grand bâtisseur : lui, les encourageait, les aidait de toutes ses ressources. Il avait pour principe qu'on ne s'appauvrit pas en donnant aux bonnes œuvres voisines. L'événement lui donna raison. En fait, il se trouve avoir bâti plutôt dix églises qu'une. Il était l'âme de ce grand mouvement de reconstruction, comme son église bien-aimée était le cœur du Nord catholique. Au cours de ses quêtes, plus d'une fois il tomba au sein d'une famille pauvre, qui ne savait que lui confesser son impuissance à l'aider. Que faisait l'abbé Haffreingue? Il donnait au lieu de recevoir.

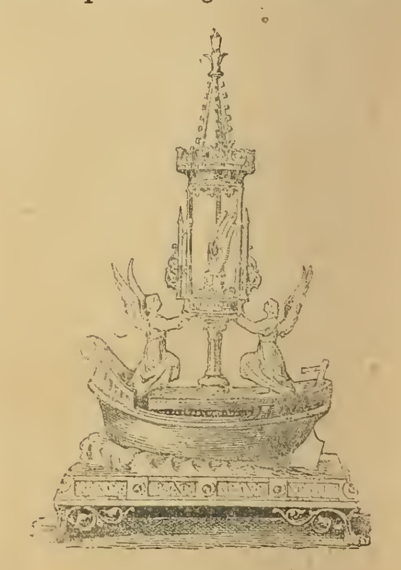
Le respect public lui donnait sur tout le monde une autorité extraordinaire. Un jour, il sépare deux soldats qui se battent en duel : « Il faut savoir mourir, lui dit l'un d'entre eux. — Oui, mais pour sa patrie! » répond le prêtre; et il se place entre les épées des adversaires qu'il contraint de se séparer.

V. LES PÈLERINAGES — LA DÉCORATION DE L'ÉGLISE

La main miraculeuse, seul fragment conservé de la Vierge de Boulogne, fut rendue au clergé par Mlle Cazin de Caumartin, tante de l'officier qui avait arraché cette précieuse relique aux révolutionnaires. L'abbé Haffreingue la suspendit dans un cœur d'or au cou de la nouvelle statue de Notre-Dame qu'il avait fait faire. Depuis lors, elle a été placée dans un reliquaire d'argent en forme de main, sous une plaque de cristal, et les jours de grande procession, elle parcourt les rues de la ville dans un second reliquaire monumental et tout gracieux à la fois, qui enchâsse le premier.

Le premier pèlerinage solennel fut celui de la paroisse Saint-Nicolas en 1849 (16 juin). Le choléra ravageait alors le Boulonnais. Baincthun, décimé entre toutes les paroisses voisines, obtint, par un pèlerinage, la fin du fléau. Dès lors, le mouvement ne fit que s'élargir. Après le Boulonnais, ce fut tout le diocèse, puis les diocèses environnants.

Ce n'étaient plus que processions et cantiques. Paris et Boulogne-sur-Seine (une *succursale* déjà antique de Boulogne-sur-Mer) arrivèrent en 1856, le soir du 26 août, conduits par l'abbé Haniele, curé de Saint-Sèverin. Ils laissèrent en *ex-voto* un cœur d'or sur lequel était gravée une locomotive



MAIN DE L'ANCIENNE STATUE
ET SON RELIQUAIRE

rappelant que ce pèlerinage, d'un genre nouveau, s'était accompli en chemin de fer. C'était le premier d'une bien longue liste!

Chartres vint à son tour, Chartres, la ville de Notre-Dame. Son pèlerinage arriva le soir, et fut conduit à la lueur des torches jusqu'à l'église de Notre-Dame de Boulogne. « Chartres et Boulogne! Quel poème en l'honneur de la Reine des cieux! quels souvenirs, et quel résumé de ses miracles et de ses miséricordes (1)! »

En 1853, Napoléon III et l'impératrice Eugénie visitèrent Boulogne. Le souverain voulut voir ce prêtre qui bâtissait des cathé drales. M. Haffreingue conduisit l'empereur et l'impératrice au sanctuaire restauré, où ils prièrent ensemble. Après avoir visité

(1) Chanoine LEFEBVRE, *Histoire de Notre-Dame de Boulogne* (1894).

l'église, ils se retirèrent sans dissimuler leur admiration. Le lendemain, l'empereur mandait à la sous-préfecture le serviteur de Marie, lui donnait une riche offrande, et attachait sur sa soutane la croix de la Légion d'honneur.

En 1856, la lanterne du dôme était terminée, surmontée d'une flèche hardie et d'une croix. On s'occupa de placer dans cette lanterne une statue énorme de Marie Immaculée. Mgr Parisis organisa une procession spendide, type de celles qui se déroulent depuis, une fois par an, par les rues pavoisées de Boulogne. Un cardinal (S. Ém. Mgr Villecourt) et onze évêques suivaient le cortège. Une foule de personnages importants de Boulogne, de Calais et de tout le Nord s'y étaient mêlés.

Déjà des dons précieux arrivaient dans l'église terminée. Ce fut d'abord la cloche *Notre-Dame*, don de Monsignor Lefèvre et de M. Auguste Adam, aidés de plusieurs Boulonnais des plus nobles familles. Elle pèse 2 185 kilos. Les élèves du pensionnat de M. Haffreingue lui offrirent la petite cloche *Benoît-Agathon* (250 kilos). Les autres cloches de la belle sonnerie actuelle, ne vinrent que plus tard, après la mort du fondateur.

Les ostensoirs, calices, ciboires, etc. reconstituaient peu à peu le trésor dévasté de l'ancienne cathédrale. Mais un don princier effaça la splendeur de beaucoup d'autres.

Le prince Charles Torlonia, à qui Monsignor Lefèvre avait fait connaître à Rome l'histoire de l'église Notre-Dame de Boulogne, eut la pieuse pensée d'offrir à la Vierge un autel magnifique. La mort survint, qui l'empêcha de réaliser son dessein. Le prince Alexandre Torlonia, son frère, voulut s'en charger, et fit exécuter un chef-d'œuvre par le mosaïciste romain Rinaldi et le bronziste Latini. C'est un autel très simple, mais d'une richesse inouïe, en mosaïque de marbres rares, orné de panneaux à personnages tellement finis, qu'ils donnent l'illusion de la peinture la plus délicatement nuancée. La matière de cet autel ncomparable a été évaluée à 700 000 francs; quant à la main-d'œuvre, nul ne saurait en dire le prix.

Qu'on se figure la joie du saint abbé Haffreingue en apprenant l'envoi d'un pareil cadeau. Le gouvernement, s'associant à cette pensée, voulut lever les droits d'entrée qui s'élevaient à la somme de 30 000 francs! Toute la ville fut à la rencontre des énormes colis que formait l'autel démonté; la musique du collège escorta les voitures qui montèrent le tout à la Haute-Ville.

Lorsque, en 1857, Mgr Haffreingue cédera son église à la ville, le Conseil municipal, en sa séance du 22 mai, inscrira au procès verbal cette mention solennelle et méritée :

Mgr Haffreingue a bien mérité de la ville de Boulogne.

VI. — LA PRÉLATURE — CONSÉCRATION DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE

Le 22 février 1859, le *Giornale di Roma* donnait comme officielle la notification suivante : « Sa Sainteté, par Bref apostolique, a daigné mettre au rang des prélats protonotaires aspostoliques *ad instar participantium*, M. l'abbé Agathon-Benoît Haffreingue, chanoine honoraire d'Arras, fondateur du sanctuaire de Notre-Dame et du collège catholique de Boulogne-sur-Mer. »

Boulogne apprit avec joie l'élévation à la prélature de son cher abbé Haffreingue. Mgr Parisis voulut donner à l'investiture toute la solennité possible, malgré les énergiques réclamations du nouveau protonotaire.

En remettant à Mgr Haffreingue le Bref pontifical qui lui conférait sa dignité nouvelle, Mgr Parisis prononça une courte allocution dont voici la teneur :

Cher et vénérable Frère,

Avant de recevoir votre serment et de vous revêtir de vos insignes, au nom du Saint-Siège Apostolique, nous croyons devoir vous dire et faire connaître à toute cette nombreuse assistance pourquoi nous avons voulu venir nous-même présider à cette cérémonie si imposante et si rare dans nos contrées.....

Mais il arrive que, par suite de l'attachement

profond dont vous êtes ici l'objet, la ville entière se trouve honorée des honneurs que Rome vous envoie, de telle sorte que ce qui n'est en soi qu'une récompense particulière pour la grande et sainte œuvre de Notre-Dame devient une fête publique, et nous savons par expérience de quelles consolations surabonde le cœur de l'évêque dans ces sortes de fêtes, à Boulogne surtout.

Le dimanche suivant, Mgr Haffreingue célébrait la messe pontificale. Toute la ville et tous les amis des œuvres du prélat avaient rivalisé de générosité pour lui offrir les insignes et les ornements épiscopaux que sa prélature lui permettait de porter. Ce fut une grande joie pour le peuple boulonnais de voir s'avancer, sous la mitre, la crosse en main, l'humble prêtre dont la foi avait fait tant de merveilles.



ARRIVÉE DE LA STATUE MIRACULEUSE A BOULOGNE

Mgr Haffreingue avait pensé à faire coïncider la consécration de l'église Notre-Dame de Boulogne avec les fêtes de béatification d'un personnage qui avait visité l'antique cathédrale, l'illustre Benoît-Joseph Labre, enfant d'Amettes, au diocèse de Boulogne. Avant de s'en aller, mendiant volontaire, sur les grands chemins de France et d'Italie, Benoît était venu prendre conseil de son pieux évêque, Mgr de Partz de Pressy. Il s'était abîmé en prières devant l'autel de la Dame de Boulogne, près du lieu où s'élève le superbe autel de marbre qui porte une de ses insignes reliques.

Les travaux de la cathédrale avançaient rapidement, non pas assez cependant pour permettre d'espérer la possibilité de cette coïncidence. On hâta pourtant les travaux; Mgr Parisis avait pris à cœur le complet achèvement de l'église, et y consacra la moitié du produit des quêtes de Carême, en 1863.

Le grand évêque d'Arras ne devait pas voir le couronnement de cette œuvre. En 1866, quand vint l'heure de la consécration de l'édifice, Pierre-Louis Parisis dormait son dernier sommeil dans la cathédrale d'Arras, et ce fut Mgr Lequette qui fit sur les colonnes de l'église de Marie les onctions rituelles, assisté de NN. SS. Clifford, évêque de Clifton, grand ami de Boulogne; Amherst, évêque de Northampton; Moriarty, évêque irlandais de Kerry, ancien élève du pensionnat de Mgr Haffreingue. Deux évêques catholiques anglais à cette cérémonie solennelle : nous retrouvons bien là l'espoir si cher à Mgr Haffreingue, le rêve de la conversion de la Grande-Bretagne par la Vierge de Boulogne, secours des chrétiens et salut des naufragés!

Après cette cérémonie, Mgr Moriarty interpréta dans un délicieux discours les sentiments de tous les anciens élèves de l'abbé Haffreingue. Il finissait en ces termes :

Monseigneur, vous n'appartenez pas seulement à la France, vous appartenez à l'Église tout entière et elle a besoin de vous.

Quand nous arrivons ici de l'étranger et que nous nous vous trouvons comme un des anciens juges

d'Israël siégeant sur le seuil de la porte de cette grande nation, exerçant l'antique hospitalité au nom de la France, et l'intermédiaire pour nous de l'immense charité spirituelle que la France distribue au monde entier, nous comprenons avec quelle vérité l'éloquent prédicateur vous appliquait, hier, le titre de celle que tout un peuple voulait honorer : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple.

Il n'y avait rien d'exagéré dans ces magnifiques paroles de l'évêque de Kerry. Un seul homme n'y applaudit pas, ce fut celui à qui elles étaient adressées.

VII. L'ÉVÊCHÉ DE BOULOGNE EN 1866 — LA DÉFENSE DU SAINT-SIÈGE

Lorsque Dieu eut rappelé à lui Mgr Parisis, de nouvelles démarches réveillèrent la question de l'évêché de Boulogne. Cette fois, Mgr Haffreingue, qui était, depuis très longtemps, l'âme de l'entreprise, n'y prit point une part personnelle. Il est aisé d'en comprendre la raison. Le modeste prélat, devenu l'homme à qui l'on songerait tout naturellement à confier l'évêché de Boulogne s'il était rétabli, ne pouvait se lancer lui-même dans des négociations qui n'eussent pas semblé désintéressées.



NOTRE-DAME DE BOULOGNE, D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XIIIe SIÈCLE

Ce fut la ville de Boulogne qui prit elle-même, cette fois, une initiative généreuse.

M. le docteur Livois, maire, et le Conseil municipal se mirent à l'œuvre. Les pétitions se multiplièrent. On offrit à l'État des sacrifices d'argent. Rien n'y fit. Une fin de non recevoir fut la réponse de Paris. Tout au plus laissait-on entrevoir à Boulogne un *peut-être* très futur, un de ces *tu l'auras* qui ne coûtent pas cher, ne pèsent pas lourd, et *n'ont rien de sûr*, si l'on en croit La Fontaine. Nul, parmi les gouvernants d'alors, ne se rendait compte de la vérité de cette pensée, cueillie dans les mémoires du prélat dont nous résumons la vie :

« Le plus grand bienfait qui puisse arriver à une cité, c'est d'être érigée en siége épiscopal. »

En recevant les insignes de protonotaire, Mgr Haffreingue avait juré, entre les mains de Mgr Parisis, fidélité au Pape et à l'Église, revendication absolue de tous leurs droits. Il renouvelait cette promesse entre les mains du Pape lui-même, aux jours de la béatification de Benoît-Joseph Labre, lorsque, prosterné aux pieds de Pie IX avec une députation boulonnaise, il recevait le nouveau titre, rarement accordé à un étranger, de *Référendaire de la signature de grâce et de justice.*

De retour en France, il apprit avec douleur le lâche attentat commis par Cialdini à Castelfidardo, la mort dans un odieux guet-apens d'une foule de braves soldats chrétiens dont plusieurs avaient été ses enfants et ses amis.

Il crut l'heure venue de donner suite à un projet qu'il avait conçu depuis nombre d'années, et qu'il avait soumis à plusieurs cardinaux et prélats, lors de son voyage récent dans la Ville Éternelle. Au moyen d'aumônes, il voulait procurer au Pape un domaine particulier qui pût remplacer ses États en attendant que ceux-ci lui fussent restitués. Une note redigée en 1860, avec le titre : *Association pour la défense de l'Église*, expliquait sa pensée.

..... Il ne reste qu'un moyen à opposer aux progrès du mal : l'union des catholiques de cœur, formant une association, une espèce de Sénat romain, composé d'un petit nombre d'hommes d'élite, dévoués au Saint-Siège, et en position de le servir efficacement.

1° Cette association aurait, dans ces jours d'épreuves, la grande mission de recommander le denier de saint Pierre, les enrôlements pour l'armée pontificale, les dons volontaires de toute espèce, et de sauvegarder la souveraineté temporelle du Chef de l'Église en lui créant, en quelque sorte, dans toutes les parties du monde qu'habite la grande famille catholique, un domaine et des sujets qui assurent son indépendance, en attendant qu'il puisse rentrer en possession de ceux qu'il a perdus.

2° La démocratie tend, de nos jours, à s'emparer du pouvoir suprême, avec quelques chances de succès. Ce sera une transformation radicale de la société..... Malheureusement, la démocratie est imbue de nombreux préjugés anticatholiques; mais elle peut encore être assez facilement ramenée à de meilleures sentiments. Il suffit, pour cela, de lui procurer de bons guides; car elle suit instinctivement les hommes haut placés et intelligents qui savent gagner sa confiance.

Cette mission serait naturellement confiée aux membres influents de la société catholique, sous la direction du Saint-Siège et de l'épiscopat.

Mgr Haffreingue écrivit plusieurs fois à ce sujet au cardinal Antonelli, à d'autres prélats, au général de La Moricière. Mais le gouvernement français, qui surveillait avec peu de bienveillance la formation de pareilles associations, sut empêcher celle-ci d'aboutir à rien de sérieux. Mgr Haffreingue arriva cependant à un résultat : il contribua à développer et à accentuer le mouvement qui se dessinait en faveur du Pape, et qui porta tant de catholiques à prendre une part active et héroïque à la défense de Pie IX.

Notre infatigable prélat s'était fait recruteur de l'armée pontificale dans les trois arrondissements de Boulogne, Montreuil et Saint-Omer. Une mystérieuse puissance sortait de sa personne, comme elle éclatait dans ses œuvres ; c'est ce qu'on lui disait lors de son passage au collège Saint-Bertin à Saint-Omer. Cette puissance était celle de la foi, de la foi qui transporte les montagnes.

Pie IX ne fit pas attendre à son protonotaire les témoignages de sa reconnaissance. Il les lui envoya dans une lettre datée du 29 janvier 1862 et n'oublia point d'y faire mention du grand dessein de Mgr Haffreingue, la conversion des Anglais.

Les sentiments de dévouement que le courageux prélat professait envers le Pape, se manifestèrent d'une façon plus éclatante encore au moment où s'ouvrit le Concile œcuménique du Vatican. Il envoya à son ami, Mgr Cataldi, maître des cérémonies de Sa Sainteté, un mémoire sur l'infaillibilité pontificale. Mgr Lequette l'en félicita par une lettre où il disait : « Soyez longtemps encore le doyen d'âge de mon clergé. »

Mgr Haffreingue avait alors quatre-vingt-cinq ans.

VIII. DERNIERS JOURS — FUNÉRAILLES LA TOMBE

Quelques accidents assez graves avaient ébranlé la santé du vénérable vieillard. Il pensa à assurer la durée de ses œuvres.

Les RR. PP. Jésuites s'étant montrés disposés à accepter de reprendre le collège florissant de Mgr Haffreingue, il le leur céda avec joie. Il avait toujours professé pour la Société une grande sympathie. Et c'est ainsi que les RR. PP. Jésuites prirent possession de cette maison qu'ils dirigent encore, et dont ils ont transféré les élèves sur la colline de Malborough, aux portes de Boulogne.

La propriété de l'évêché, où si longtemps avait vécu Mgr Haffreingue, devait revenir à la ville. Le gouvernement n'autorisa pas cette donation qui avait pour but d'assurer un logis à l'évêque de Boulogne, quand serait rétabli son siège. Et ce fut l'évêque d'Arras qui devint le propriétaire.

Le mercredi qui suivait Pâques, 13 avril 1871, se sentant indisposé, Mgr Haffreingue fit son testament. Il distribuait aux bonnes œuvres tout ce qu'il avait, sauf ses biens patrimoniaux qu'il transmettait à sa famille. Le vendredi, M. Jonas, curé, grand doyen de Notre-Dame, lui apporta l'Extrême-Onction au milieu d'un grand nombre de prêtres accourus en hâte. La population, consternée et silencieuse, entourait la maison

où se mourait le digne prêtre du Seigneur.

Il vécut encore quatre jours, assisté de son élève et ami, le pieux Dr Charles Gros, réconforté et consolé par une suprême bénédiction de Pie IX.

Il expira le mardi 18 avril. « La chambre où je rendrai le dernier soupir, avait-il écrit (copiant une pensée qu'il avait lue), est moins l'antichambre de la mort que le vestibule du ciel. »

Ce fut le sentiment de tous ceux qui vinrent contempler une dernière fois, sur un lit de parade, dans la pompe des ornements pontificaux, cet homme de Dieu qui avait illustré Boulogne et la France.

La ville lui vota de splendides funérailles, les bâtiments municipaux furent drapés de tentures noires. Les façades des maisons de Boulogne, habituées aux décorations joyeuses des processions, se pavoisèrent de deuil.

Le cercueil du restaurateur du culte de Notre-Dame fut promené à travers les rues sur les épaules des matelots du Portel. Il passa devant l'Hôtel de Ville et le vieux beffroi des comtes, où le pavillon national en berne flottait tristement, disant le deuil du pays tout entier.

Au milieu d'une imposante assistance, Mgr Lequette célébra pontificalement la messe sur l'autel Torlonia. Il voulut ensuite prononcer lui-même l'éloge du défunt.

Mgr Haffreingue est enseveli dans la crypte de la cathédrale de Boulogne, qu'il avait retrouvée en bâtissant le sanctuaire nouveau.

Au-dessus, dans ce même sanctuaire, sous le dôme qu'il a élevé, Mgr Haffreingue a son monument funèbre. Il y est représenté, à genoux, aux pieds de Notre-Dame que des anges apportent dans une gracieuse nacelle, et lui offrant la belle église qu'il lui a construite. Très svelte et très imposant à la fois, ce tombeau est digne de celui qu'il recouvre. Il a été offert par les habitants de la ville, dans une souscription où tous ont tenu à se montrer reconnaissants envers la mémoire de Mgr Haffreingue.

IX. L'ŒUVRE — UNE CROIX DE JÉRUSALEM — L'ARCHICONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE LA MER

L'œuvre de Mgr Haffreingue a prospéré. Dieu et Marie l'avaient bénie; ils l'ont soutenue.

Une foule innombrable a acclamé, en 1885, le couronnement de Notre-Dame de Boulogne. Le nonce, Mgr Siciliano di Rende, entouré de seize archevêques et évêques, présidait la cérémonie. Une procession immense parcourut les rues pavoisées. Boulogne n'avait jamais été aussi belle. Au milieu de la foule enthousiasmée, après un discours vibrant du P. Boulanger, dominicain, le Nonce, du haut d'un reposoir pittoresque qui représentait les murailles et les tours crénelées d'une ville féodale, déposa sur le front de la Vierge boulonnaise un diadème magnifique, tout d'or et de pierreries, d'une valeur de 75 000 francs; dans sa main, il plaça un sceptre royal.

Pendant ce temps, un chœur chantait la cantate d'Alexandre Guilmant, enfant de Boulogne, paroles du R. P. Delaporte, S. J.

Tu fus jadis la Reine de nos pères,
La Souveraine de nos rois;
Boulogne a reconnu tes droits.
Aux jours mauvais, aux jours prospères,
Protège-nous comme autrefois!
Sauve les fils comme les pères!
Boulogne proclame tes droits,
Comme autrefois!

. . . .

Sur ton front, divine Patronne,
Notre amour pose la couronne,
Notre foi t'implore à genoux :
Règne sur nous!
Mère de Dieu, devant ta sainte Image
Boulogne est là, qui vient te faire hommage :
Règne sur Boulogne et sur nous!

Viens, céleste messagère,
Dans ta nacelle légère,
Viens, aimable passagère :
Nos flots, nos cœurs s'inclinent devant toi.

Aux frontières de notre France,
Étoile de la délivrance,
Tu feras briller l'espérance :
Tu seras notre Dame, et Jésus notre Roi!

Sous nos pieds la vague écumante
Bondit au vent qui la tourmente:
Ainsi, de toutes parts sur le monde ébranlé,
Monte vers Dieu le blasphème et l'outrage !

Dompte ces flots impurs, sauve-nous du naufrage,
Sur l'abîme écumant de rage
Pose ton pied immaculé !

En 1888, le 21 octobre, la basilique de Boulogne vit encore une autre fête solennelle. Une croix portée à Jérusalem par les pèlerins de la Pénitence, au mois de mai précédent, était plantée près du sanctuaire par Mgr Dennel.

Cette croix avait été offerte par un généreux habitant de Villers-Bretonneux, à la porte d'Amiens, le pays de Pierre l'Ermite.

Enfin, en 1894, S. S. Léon XIII a daigné ériger en archiconfrérie l'antique confrérie de Notre-Dame de Boulogne.

A quelle époque cette confrérie avait-elle été fondée? Aucun document précis n'est demeuré qui puisse l'établir sûrement. On sait cependant qu'elle existait dès le XIIIe siècle, date où une chapelle fut élevée à Crémarest, près de Desvres, pour servir de succursale au grand sanctuaire de Boulogne.

Vers le même temps, de pieuses âmes, qui fondaient à Abbeville un hôpital destiné au soulagement des pèlerins pauvres en route pour Boulogne, obtinrent l'érection de la confrérie de Notre-Dame dans la chapelle de cet hôpital. C'est là, on le voit, un beau titre d'antiquité.

Le village de Menus, près Paris, ne devint Boulogne-sur-Seine que parce qu'on y construisit une chapelle de Notre-Dame, où s'établit une confrérie affiliée à celle du grand sanctuaire, et portant ce titre : *Confrairie aux pèlerins et pèlerines de Nostre-Dame de Boulogne sur la mer*. Et, d'autre part, le registre qui contenait les noms des confrères portait l'inscription suivante : *Grande confrérie de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, composée de pèlerins de l'un et de l'autre sexe, fondée en l'église de Notre-Dame de Boulogne-la-Petite, près de Saint-Cloud.*

Parmi les membres de la confrérie ancienne, nous relevons les noms des rois Charles le Bel, Philippe VI de Valois, Jean le Bon, Charles le Sage, Charles VI, Charles VII.

La révolution passa. Tout disparut dans la tourmente.

Mais, dès 1809, Mgr de la Tour d'Auvergne avait autorisé l'érection, dans l'église paroissiale Saint-Joseph de Boulogne, d'une *association, en forme de confrérie,* sous le patronage de l'antique Madone.

En 1857, Mgr Parisis obtint l'affiliation de cette Société au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Lorette.

Plusieurs ports de mer, en possession de sanctuaires consacrés à Notre-Dame, réclamaient l'établissement de l'archiconfrérie de la Vierge, Étoile de la mer. Léon XIII n'hésita point entre tous ces sanctuaires et celui de Boulogne, et, le 2 octobre 1893, il érigeait la confrérie de Notre-Dame de Boulogne en archiconfrérie de Notre-Dame de la Mer.

L'humble prêtre à qui la noble église de Boulogne devait sa splendeur recouvrée n'était plus là pour jouir de ces nouveaux triomphes, mais son nom était sur toutes les lèvres et sa mémoire est toujours vivante dans le cœur des Boulonnais.

Calais. JOSEPH MERLENT.

LES CONTEMPORAINS



Baron de HOMPESCH et l'ORDRE DE MALTE (1744-1805)

I. L'ORDRE DES HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN DANS SON PASSÉ, A JÉRUSALEM, A RHODES ET A MALTE

Cette biographie aurait eu bien des chances de ne point être admise dans notre galerie, s'il ne s'agissait que du personnage en lui-même, eût-il été le dernier grand-maître de l'Ordre de Malte. Mais l'histoire de cette magnifique institution, peu connue et moins étudiée depuis qu'elle a perdu sa splendeur ancienne, méritait de fixer l'attention de nos lecteurs (1).

Rappelons tout d'abord les origines et les principaux faits de son histoire.

L'Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem fut fondé en cette ville en 1048, un demi-siècle avant la première

(1) Nous nous aiderons principalement dans cette étude du remarquable travail de M. le baron Olivier de Lavigerie : *L'Ordre de Malte depuis la Révolution française.* Paris, Bourloton, 1889, un volume in-12.

Cf. Elie de Montagnac, *Histoire des chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis chevaliers de Rhodes et aujourd'hui chevaliers de Malte.* Paris, Aubry, 1863, in-12.

Boissat, *Histoire des chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Hierusalem*, Paris, d'Allin, 1659, gr.in-fol.

Dans le même volume : *Frère Anne de Naberat.* « Sommaire des privilèges octroyez à l'Ordre de Saint-Jean par les Papes, empereurs, roys et princes, tant en Hierusalem, Margar, Ptolémaïde, Rhodes, qu'à Malthe du vivant de tous les Grands-Maistres auec leurs portraicts et planches desdites citéz. »

croisade, par un groupe de marchands italiens, presque tous de la ville d'Amalfi. Etablis dans un couvent, à la porte même du Saint-Sépulcre, ils avaient pour mission, comme leur nom l'indiquait, d'offrir l'hospitalité aux pèlerins d'Occident et de soigner les malades. A l'époque de la première croisade, l'Hôpital avait à sa tête un Français, un Provençal, l'abbé Gérard. Pendant le siège de Jérusalem (juin-juillet 1099), tous les malades et les blessés furent reçus sans distinction de croyances.

Cette charité valut au *procurateur* de l'Hôpital la bienveillance de Godefroy de Bouillon, qui marqua son intérêt à l'institut en lui donnant sa seigneurie de Monboire en Brabant. Baudouin, frère du premier roi de Jérusalem, ainsi que ses successeurs, témoins de tout le bien que faisaient les Hospitaliers, les comblèrent de faveurs.

Les membres se nommaient Frères hospitaliers ou Frères de Saint-Jean, du nom de leur patron. Ils se partagèrent en clercs, frères laïques et valets; bientôt, de nombreux chevaliers demandèrent à être admis dans leurs rangs.

Parmi ces derniers, se trouvait Raymond du Puy, du Dauphiné, qui devint supérieur à la mort de Gérard (1118). C'est alors que, suivant l'exemple des Templiers, dont l'Ordre venait d'être fondé cette année même à Jérusalem par d'autres chevaliers français, quelques Hospitaliers demandèrent à joindre au soin des malades le service militaire. Ce fut dans l'Ordre la cause d'un schisme. Les uns, fidèles à leur vocation primitive, devinrent l'Ordre de Saint-Lazare, que saint Louis transplanta en France où il disparut en 1379. Quant aux Hospitaliers proprement dits, Baudouin II accueillit leur requête. Dès lors, tout en gardant les vœux monastiques, ils furent admis à prendre part à la guerre sainte et se divisèrent en trois classes : les Chevaliers, les prêtres et les frères servants.

De ces chevaliers, qui avaient pour mission d'accompagner et de protéger les pèlerins, on exigea bientôt qu'ils fussent issus de princes, comtes ou barons ou du moins d'une ancienne noblesse; et cependant, ils revenaient soigner les malades sitôt qu'ils avaient déposé les armes. En 1268, Hugues de Rével prit le titre de grand-maître. Un Chapitre général se réunissait tous les cinq ans, exerçant sur l'Ordre le pouvoir législatif. Quant au pouvoir exécutif, il reposait entre les mains du grand-maître, assisté d'un Conseil.

L'institution répondait à un besoin si manifeste des temps, que, de toutes parts affluèrent les plus riches donations. Hélas! pour les Hospitaliers comme pour d'autres Ordres, la richesse amena la décadence de la discipline. Au reste, un trop grand nombre de jeunes seigneurs étaient plus attirés par les privilèges et la puissance dont jouissaient les chevaliers que par une véritable vocation.

Le 2 octobre 1187, Saladin avait repris Jérusalem; l'Hôpital de Saint-Jean tomba entre ses mains avec le reste de la Ville Sainte. Toutefois, le vainqueur permit aux Hospitaliers de rester auprès de leurs malades. Quant aux chevaliers, ils transférèrent leur principale résidence à Markab, et, lorsque cette ville fut prise à son tour en 1285, Jean de Villiers, alors grand-maître, les convoqua en Chapitre général à Limossa, dans l'île de Chypre. C'est là que l'Ordre commença à devenir une puissance maritime en créant une flottille capable de transporter les pèlerins en Terre Sainte et de donner la chasse aux Sarrasins.

Un peu plus tard, en 1310, le grand-maître, de Villaret, forcé de quitter l'île de Chypre, jeta les yeux sur Rhodes, dont ses chevaliers s'emparèrent le 15 août 1310.

Pendant deux siècles ils s'y maintinrent, tenant en respect toute la puissance des Osmanlis. Mais, en 1522, Soliman II, lassé d'un pareil voisinage, envoyait, sous les ordres de Mustapha, 400 galères montées par 150 000 hommes, qu'il suivit bientôt lui-même pour entreprendre le siège de l'île. Rhodes n'avait à opposer que 600 chevaliers et 4 500 mercenaires. Le grand-maître était alors Philippe de Villiers de l'Isle-Adam. Malgré le petit nombre de ses

soldats, il se défendit en héros; mais, au bout de six mois, quand la ville ne fut plus qu'un monceau de cendres, il fallut capituler (décembre 1522) (1).

Cette capitulation douloureuse était pourtant honorable; les chevaliers emportaient leurs armes, les reliques de leurs églises et toutes leurs archives. Le pape Adrien VI (2) leur assigna Viterbe pour résidence; mais, au mois de mars 1530, Charles-Quint leur offrit l'île de Malte, dont ils porteront désormais le nom. Ce que Rhodes avait été, Malte le devint. Elle fut dès lors le boulevard des chrétiens contre les incursions des corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli. Ceux-ci vinrent, en 1565, pour s'emparer de l'île; mais ils furent repoussés, grâce à l'héroïque résistance des chevaliers, commandés par leur grand-maître Jean de la Valette.

Pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, l'Ordre continua de se recruter, comme par le passé, dans les rangs de la noblesse, et, disons-le, les souverains de l'Europe favorisaient de tout leur pouvoir l'entrée de ces cadets des grandes familles, qui, par ce débouché, se faisaient une existence en rapport avec celle de leurs aînés. Mais ces éléments nouveaux arrivant de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et de Portugal, apportaient aussi de nouveaux abus. Découragés par l'alliance des princes chrétiens avec l'empire ottoman, les grands-maîtres et leurs officiers avaient moins le souci de faire la police de la Méditerranée que de briller dans les cours ou de donner des fêtes dans les ports d'Italie.

Tel était l'état de l'Ordre en 1775, quand Emmanuel de Rohan accepta le magistère, se promettant bien de rétablir l'ancienne discipline et de parer aux abus. Il s'employait à cette tâche avec ardeur et succès, quand éclata la Révolution française. Quelques années plus tard, M. de Rohan mourait (13 juillet 1797). C'est alors que les chevaliers, assurés qu'aucun secours ne pouvait venir des princes catholiques confiants dans les promesses de l'empereur d'Allemagne, songèrent, pour la première fois depuis l'origine de l'Ordre, à se donner pour grand-maître un Allemand. Leur choix tomba sur Ferdinand de Hompesch.

II. FERDINAND DE HOMPESCH NOMMÉ GRAND-MAITRE — MÉCONTENTEMENT QUE CE CHOIX SUSCITE — INTERVENTION DE LA RUSSIE — PROJETS DU DIRECTOIRE SUR MALTE — FAUSSE SÉCURITÉ DE HOMPESCH — L'AMIRAL BRUEYS DEVANT MALTE

Le commandeur Ferdinand de Hompesch était né au château de Bolhaim, près Dusseldorf, le 9 novembre 1744. Entré fort jeune dans l'Ordre de Malte, il l'avait représenté vingt ans près de la cour de Vienne. Lorsque son nom fut prononcé au Chapitre général et acclamé par les chevaliers allemands, ceux de France, forcés par les malheurs de leur patrie à renoncer pour eux-mêmes à cet honneur, se rallièrent à sa candidature. Les Italiens et les Espagnols, au contraire, lui firent une vive opposition. Cette opposition, l'élection ne la fit point cesser, mais elle réussit à jeter dans tout l'Ordre des ferments de discorde, avant-coureurs de la catastrophe qui s'annonçait.

Déjà, en effet, l'utilité de l'Ordre de Malte avait été mise en doute par l'Assemblée nationale de 1791. Les novateurs, considérant cette institution comme surannée et trop aristocratique, s'apprêtaient à la supprimer, lorsqu'on apprit que deux navires marseillais, capturés par les corsaires tunisiens, venaient d'être repris par les galères de la religion et rendus à leurs armateurs sans rétribution aucune. Cette heureuse coïncidence détermina les Chambres de commerce de Marseille, de Bordeaux et de Lyon à réclamer le maintien d'une institution si utile. L'Assemblée nationale, considérant l'Ordre de Saint-Jean comme

(1) L'abbé VERTOT, *Histoire de l'Ordre de Malte*, 1719. C'est cet écrivain qui, ayant attendu longtemps des détails sur le siège de Rhodes et ne les recevant que trop tard quand son travail était fait, répondit ce mot célèbre : « Tant pis, mon siège est fait ! »

(2) Ce Pape, originaire d'Utrecht, a été le dernier qui ne fût pas Italien.

un souverain étranger, se contenta de décréter que les biens possédés par lui en France seraient soumis aux charges fiscales appliquées à tous les propriétaires.

L'année suivante, les idées subversives avaient fait du chemin, et l'Ordre de Malte cessa, aux yeux des démolisseurs, d'être un souverain étranger; il fut considéré comme un Ordre monastique, auquel il fallait appliquer le décret du 13 février 1790, qui supprimait les Ordres religieux et confisquait leurs biens (19 septembre 1792). En vain Mirabeau avait-il pris antérieurement la défense d'un Ordre dont il avait été chevalier pendant trente-trois ans; en vain s'était-il écrié à la tribune : « Il ne suffit pas de démolir, il faut savoir rebâtir, si l'on veut rester à couvert! » sa parole n'avait pas été écoutée.



LE GRAND-MAITRE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Dans une brochure qui fit alors sensation, M. de Mayer démontra lui aussi la nécessité de conserver dans la Méditerranée cette vaillante milice qui tenait dans ses mains, au profit de la France, la clé du commerce avec l'Orient; il s'appesantit sur l'importance d'avoir sur le chemin du Levant de sûrs alliés *dans les dangers très prochains d'une guerre dont les Français ne manqueraient pas de gémir* (1). Ces paroles prophétiques n'arrêtèrent point les démagogues, et la spoliation de tous les biens appartenant à l'Ordre fut consommée sur les instances du trop fameux Camus, le principal auteur de la Constitution civile du clergé. Certes! la proie était trop belle pour échapper à ces vautours, car les revenus de l'Ordre en France montaient alors au chiffre de huit millions de rente, dont les trois quarts étaient chaque année versés dans le trésor français, sous le nom de *don gratuit* au roi ou pour les pensions des chevaliers français (1) (décembre 1792).

Dans ces conjonctures difficiles, Emmanuel de Rohan tourna ses yeux vers la Russie. On ne parlait alors que de la bienveillance de Catherine II pour les victimes de la Révolution française, et spécialement pour les émigrés, auxquels un récent décret venait d'assimiler les chevaliers de Malte. Le bailli de Litta fut donc envoyé à Saint-Pétersbourg afin de négocier un emprunt. Catherine II le reçut avec tous les honneurs dus à sa personne et à sa mission, mais elle mourut sur ces entrefaites (novembre 1796), et Paul Ier, son fils, dès le 15 janvier 1797, signait une convention des plus importantes avec l'envoyé du grand-maître.

Lorsque le courrier extraordinaire qui portait à Malte cette bonne nouvelle arriva dans l'île, il trouva le grand-maître touchant à sa dernière heure. M. de Rohan mourut, en effet, le 13 juillet de cette année, laissant à M. de Hompesch une succession hérissée de difficultés.

Nous avons dit que son élection avait donné lieu à une très vive opposition. Le premier acte de son magistère lui concilia pourtant les sympathies; il fit connaître les

(1) Ce M. de Mayer était un ancien garde du corps de M. le comte d'Artois. Envoyé à Malte par le bailli de Virieu, il trahit la confiance de ce dernier.

(1) *L'Ordre de Malte, le passé et le présent,* par M. L. de la Brière. Paris, Chailley, 1897, p. 12.

dépêches arrivées de Russie, et le Conseil de l'Ordre, plein de reconnaissance envers Paul Ier, décida que le bailli de Litta aurait le titre d'ambassadeur extraordinaire près de S. M. l'empereur de toutes les Russies. Quelques jours plus tard, Paul Ier était déclaré protecteur de l'Ordre et recevait des mains du nouvel ambassadeur les insignes de chevalier de Malte, ainsi que l'impératrice, le prince héritier et le prince de Condé, que le czar voulut associer à cette cérémonie.

L'empereur d'Allemagne, sur lequel on avait fondé de si grandes espérances, était loin de les réaliser. Le traité de Campo-Formio consacra la spoliation et celui de Rastadt, où fut admis le bailli de Truchsess comme plénipotentiaire de l'Ordre, ne put apporter de remède efficace au mal. Une autre cause, celle-ci tout intime, provenait des divergences profondes existant entre les vieux baillis, inhabiles à comprendre et moins encore à admettre la révolution, et les jeunes chevaliers que tentait la gloire des armes françaises. Ajoutez à cela les difficultés provenant des chevaliers des autres nations, les Espagnols en particulier. Ceux-ci, sous l'influence de la cour de Madrid, alliée du Directoire, manifestaient hautement des divisions qu'une main ferme eût seule pu contenir. Cette fermeté, si nécessaire dans un pareil moment, manquait totalement au grand-maître, et la faiblesse de son caractère allait être mise au grand jour par les événements qui se préparaient du côté de la France.

Le Directoire, en effet, commençait à s'occuper de l'île de Malte, déjà menacée par les convoitises de l'Angleterre. En s'emparant du cap de Bonne-Espérance, celle-ci s'était ouvert le chemin des Indes et dominait l'océan; la possession de Malte pouvait seule contrebalancer cette suprématie. Le sort de Malte fut, dès lors, décidé. Le Directoire prit prétexte d'un prétendu manifeste de M. de Rohan, en 1793, hostile à la Révolution. Le Directoire, au reste, songeait déjà à l'expédition d'Égypte qu'il allait confier au général Bonaparte. Le 27 germinal an VI (12 avril 1798), il faisait publier l'arrêté suivant, qui contient plus d'une erreur volontaire :

Le Directoire exécutif :

Considérant que l'Ordre de Malte s'est mis de son propre mouvement, et dès le commencement de la guerre actuelle, en état d'hostilité contre la France, qu'il en a fait la déclaration expresse par un manifeste du grand-maître, du 10 octobre 1793; qu'il a même prétexté, par cet ordre insolent, qu'il ne devait, ni ne pouvait, ni ne voulait reconnaître la République française; que les efforts qu'il a faits avant et depuis pour seconder la coalition des rois armés contre la liberté ont constamment répondu à cette expression de ses sentiments;

Arrête ce qui suit :

Article premier. — Le général en chef de l'armée d'Orient est chargé de s'emparer de l'île de Malte.

Art. 2. — Il dirigera à cet effet, sur Malte, les forces de terre et de mer qui sont sous ses ordres.

Art. 3. — L'ordre donné par l'arrêté de ce jour au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Orient, de s'emparer de l'île de Malte ne sera par lui exécuté qu'autant qu'il le jugera possible, sans compromettre le succès des autres opérations dont il est chargé.

Art. 4. — Le présent arrêté ne sera point imprimé.

Signé : Lareveillère-Lepaux.

Quelques jours après, l'amiral Brueys relâchait dans le port de Malte et débarquait un certain nombre de personnages aux allures mystérieuses, qui se mirent en rapport avec ce que l'île comprenait de plus avancé. Un certain Caruson y était alors consul de France. L'amiral lui laissa des instructions secrètes. Quant à M. de Hompesch, dans sa naïve imprévoyance, il ne voyait rien; il ne s'apercevait même pas que les Maltais allaient chaque jour s'inscrire au consulat français, dans le but de changer son gouvernement.

Un autre piège lui était tendu par la République française. A Gènes, mais surtout à Toulon, on faisait d'immenses préparatifs. On fit entendre au grand-maître que ces armements avaient pour but d'opérer un débarquement en Irlande ou en Angleterre, et, toujours plus confiant, M. de Hompesch ne cessait de répéter à ceux des chevaliers qui ne partageaient pas sa

sécurité ou plutôt son aveuglement : « Ne craignez rien! je suis informé de tout; ma prévoyance s'étend à chaque objet; on peut demeurer tranquille! »

Soudain, au milieu de cette quiétude coupable, on signala, le 6 juin 1798, un convoi français de 70 bâtiments de transport arrivant de Civita-Vecchia chargés de troupes et escortés de deux frégates. Le 8, on vit à l'horizon de nouvelles voiles. Le soir de ce jour, l'amiral Brueys rangeait en face du port toute son escadre, composée de 18 vaisseaux de ligne, de 90 autres vaisseaux de guerre, frégates, corvettes, chaloupes canonnières et galiotes à bombes, enfin, plus de 300 bâtiments de charge, portant un total de 40 000 soldats.

III. RUSES DE BONAPARTE — IL FAIT DEMANDER L'ENTRÉE DU PORT AU GRAND-MAITRE — CELUI-CI REFUSE — ESSAIS DE DÉFENSE — TRISTE ROLE DU GRAND-MAITRE — JUNOT DANS L'ILE — HOMPESCH CAPITULE

Bien qu'il disposât de forces aussi considérables, Bonaparte n'avait ni le temps, ni les moyens d'attaquer une place réputée imprenable. Il paya d'audace et usa de stratagème. Monté sur une corvette, il s'approche; un canot se détache et un capitaine y descend, puis aborde au môle de la santé, déclarant à l'officier du port qu'il est porteur pour le consul de France d'une lettre qu'il doit remettre en mains propres.

Cette lettre était ainsi conçue :

Au nom du général en chef Bonaparte, demandez à S. Exc. M. le grand-maître l'entrée du port à toute la flotte qui en a le plus grand besoin, parce qu'elle est en mer depuisvingt-deux jours.

La signature était celle du major-général, plus tard maréchal Berthier, le même qui, naguère, avait renversé Pie VI et organisé la république à Rome.

A la lecture de ce message, Caruson s'empresse de courir au palais et d'avertir le grand-maître. Celui-ci, frappé de stupeur, réunit son Conseil, qui fut d'avis de refuser l'entrée du port, se fondant sur les clauses d'un traité passé à Utrecht en 1768, entre la France, Naples, l'Espagne et l'Ordre. L'article 12 ne permettait pas l'entrée du port à plus de quatre bâtiments à la fois (1).

Ce refus était accompagné de l'offre gracieuse de recevoir les malades dans les hopitaux de l'île et de fournir les rafraîchissements nécessaires à la flotte. Caruson porta lui-même cette réponse à Bonaparte. Il lui remit en même temps une lettre des Maltais conjurés contre le grand-maître, qui promettait de soulever 4 000 individus à leur dévotion et de faire arrêter tous les chevaliers sur un signal convenu.

Justement inquiet du sort qui l'attendait, Caruson n'osa point revenir à terre, mais il resta sur l'*Orient*, d'où il expédiait le soir même au grand-maître une dépêche dont cette phrase résume le sens, et où l'on reconnaît le style du chef de l'expédition :

Le général Bonaparte est résolu à se procurer de force ce qu'on aurait dû lui accorder, en suivant les principes d'hospitalité qui sont la base de votre Ordre.

Cette menace dévoilait aux moins clairvoyants le but poursuivi et les projets bien arrêtés de s'emparer de l'île par la fraude, et, si ce moyen ne réussissait, par la violence. Les archives du ministère de la Guerre ont conservé la minute et le plan de ce projet. Au reste, la proclamation que Bonaparte adressa aux troupes, dès qu'il eut reçu la réponse du grand-maître à Caruson, lèverait au besoin les derniers doutes.

Le grand-maître, disait cet ordre du jour, nous refuse l'eau dont nous avons besoin : demain, à la pointe du jour, toute l'armée débarquera sur toute la côte abordable de l'île à la fois, pour aller en prendre.

Cependant, au palais, dans la ville, dans l'île entière, l'émoi fut général, et les chevaliers passèrent la nuit à organiser la défense. Camille de Rohan, les baillis de Cluny et de Saint-Tropez, les baillis Tomasi, de la Tour du Pin, les trois chevaliers de Mesgrigny et de Vatin se partagent avec leurs troupes, dans la place, dans les forts et sur divers points de l'île.

(1) *Malte, le passé et le présent*, p. 117.

Les assiégés comptaient en tout 7 700 hommes, qui devaient garder près de huit lieues de côte, plusieurs forts dépourvus de munitions et une ville où l'on pouvait prévoir de nombreuses défections. Cependant, dans la cité Valette, très dévouée à l'Ordre de Malte, les habitants se sont tous armés. Mais, hélas! parmi eux se glissent des traîtres. Ces misérables ont la consigne de semer le bruit que les chevaliers n'attendent qu'un moment favorable pour se rendre aux Français et leur livrer l'île entière.

Divers incidents semblent confirmer ces insinuations mensongères et malveillantes ; le chargé d'Espagne s'oppose, au nom de son souverain, à ce que les chevaliers de sa nation prennent part au soulèvement; et, tandis que le dimanche, 10 juin, les Français opèrent sur onze points à la fois leur débarquement, les affûts vermoulus des canons volent en éclats au premier feu, et deux des forts tombent sans résistance au pouvoir des assaillants. A midi, 15 000 Français ont mis pied à terre et se répandent dans la campagne.

Au milieu de ce désordre, que faisait le grand-maître?

M. de Lavigerie va nous l'apprendre.

Le grand-maître de Malte, l'héritier de tant de héros, ne sut pas mourir! Confiné dans son palais, il restait là, anéanti, faisant, faute de donner des ordres, partager son inaction aux chefs de poste qui n'osaient prendre sur eux la responsabilité de l'initiative. Il ne songeait même pas à se nommer un lieutenant pour dissimuler son impéritie (1).

La désorganisation était partout, et Bonaparte n'eut pas de peine à vaincre un adversaire que la peur paralysait. Alors l'anarchie gagne la foule, les soldats désertent, le peuple s'ameute de toutes parts. Les chevaliers de Vallin, de Montazet, de Dormy, d'Andelarre, de la Guérivière, de Neveu, de Grimaldi, de Rigaud, de Guébriant, de Quesnoy et du Châtel sont tués ou blessés.

Cependant, dit M. de Lavigerie, quelques chevaliers fendent la foule, pénètrent jusqu'au grand-maître, lui rappellent ses devoirs et le supplient de renoncer à une conduite qui le déshonore. Il n'en reste pas moins irrésolu et ne répond que par des larmes. On le conjure d'étouffer la sédition en faisant arrêter les rebelles, puis de concentrer la défense dans La Valette, après en avoir expulsé les agitateurs. Ce dernier parti peut tout sauver, doit tout sauver, car l'escadre française ne peut demeurer stationnaire, et, pour peu que la résistance se prolonge, il lui faudra reprendre la mer à l'apparition de la flotte anglaise commandée par Nelson. Rien ne l'émeut; son inconcevable apathie semble s'accroître en raison de la gravité des circonstances (1).

Bonaparte a suivi de son bord le succès de son entreprise, il encourage du geste le général Baraguay-d'Hilliers, qui commande le débarquement; il applaudit aux manœuvres des généraux Raynier, Belliard et Vaubois, qui s'emparent de l'îlot de Gozzo, de Massa-Sirocco et de la Ville-noble. Un brillant état-major entoure le jeune général. On voit là Berthier, Eugène de Beauharnais, Leclerc, Junot, Murat, Duroc, Kléber, Menou, Desaix, les futurs maréchaux Lannes, Davout, Bessière, Lefebvre et Marmont. Il y avait aussi le groupe des savants, qui accompagnaient Bonaparte en Égypte. C'étaient : Berthollet, Godefroy Saint-Hilaire, Monge, Dolomieu et Fourier, qui ignoraient, comme la flotte entière, que l'on dût s'arrêter à Malte.

Dans la ville, l'émoi allait croissant; la foule se pressait dans les églises : le clergé organisa une procession, et l'on porta par les rues la statue miraculeuse de saint Paul, patron de la cité; de toutes parts retentissent les strophes du *Miserere*. La nuit vient, qui augmente encore les inquiétudes et le désordre. Vers minuit, une députation de Maltais se rend auprès du grand-maître, lui expose qu'une trahison est évidente, qu'il y a urgence à solliciter un armistice, afin d'épargner à la ville les horreurs du bombardement et du pillage.

Si nul et si lâche qu'il se fût montré jusque-là, M. de Hompesch eut, à cette proposition, un mouvement de révolte. Ce ne fut qu'un éclair, et sa nature reprit bien vite le dessus. Il mande le consul de Hollande,

(1) *L'Ordre de Malte*, p. 34.

(1) *Ibid.*, p. 36.

M. de Frémeaux, et le charge d'aller solli citer de Bonaparte une suspension d'armes. M. de Frémeaux s'embarque, accompagné des chevaliers Miori et de Montferrat, d'un Maltais, le baron d'Aurel, et de M. Poussielgue, consul de Raguse. Dès le lundi matin, le drapeau blanc flottait sur les forts Saint-Elme et Ricasoli.

A midi, Bonaparte envoyait Junot porteur de la lettre suivante :

Alexandre Berthier,
à Son Excellence le grand-maître.....

En conséquence de la demande que Votre Excellence a fait faire d'une suspension d'armes, le général en chef a ordonné à son premier aide de camp, chef de brigade Junot, de se rendre près de Votre Excellence, et l'aautorisé à conclure et signer une suspension d'armes.

Je prie Votre Excellence d'être convaincue du désir que j'aurais de lui donner des marques de l'estime et de la haute considération que j'ai pou elle.

A. Berthier.

On passa à la discussion. Le bailli Vento de Pennes tenait la plume, lorsqu'il demanda au grand-maître quel était le préambule convenable. « Il n'en est pas besoin, s'écria Junot, quatre lignes suffiront, et Poussielgue va les rédiger. » Poussielgue alors écrivit sous sa dictée :

Article premier. — Il est accordé, pendant vingt-quatre heures (à compter depuis 6 heures du soir d'aujourd'hui, 11 juin 1798, jusqu'à demain 6 heures du soir du même mois), une suspension d'armes entre l'armée de la République française commandée par le général Bonaparte, représenté



ENTRÉE DU PORT LA VALETTE A MALTE

par le chef de brigade Junot, aide de camp dudit général, et entre son Altesse Éminentissime et l'Ordre de Saint-Jean.

Art. 2. — Dans les vingt-quatre heures, il sera envoyé, à bord de l'*Orient*, des députés pour faire la capitulation.

Fait double à Malte, le 11 juin 1798.

Signé : Junot. Hompesch (1).

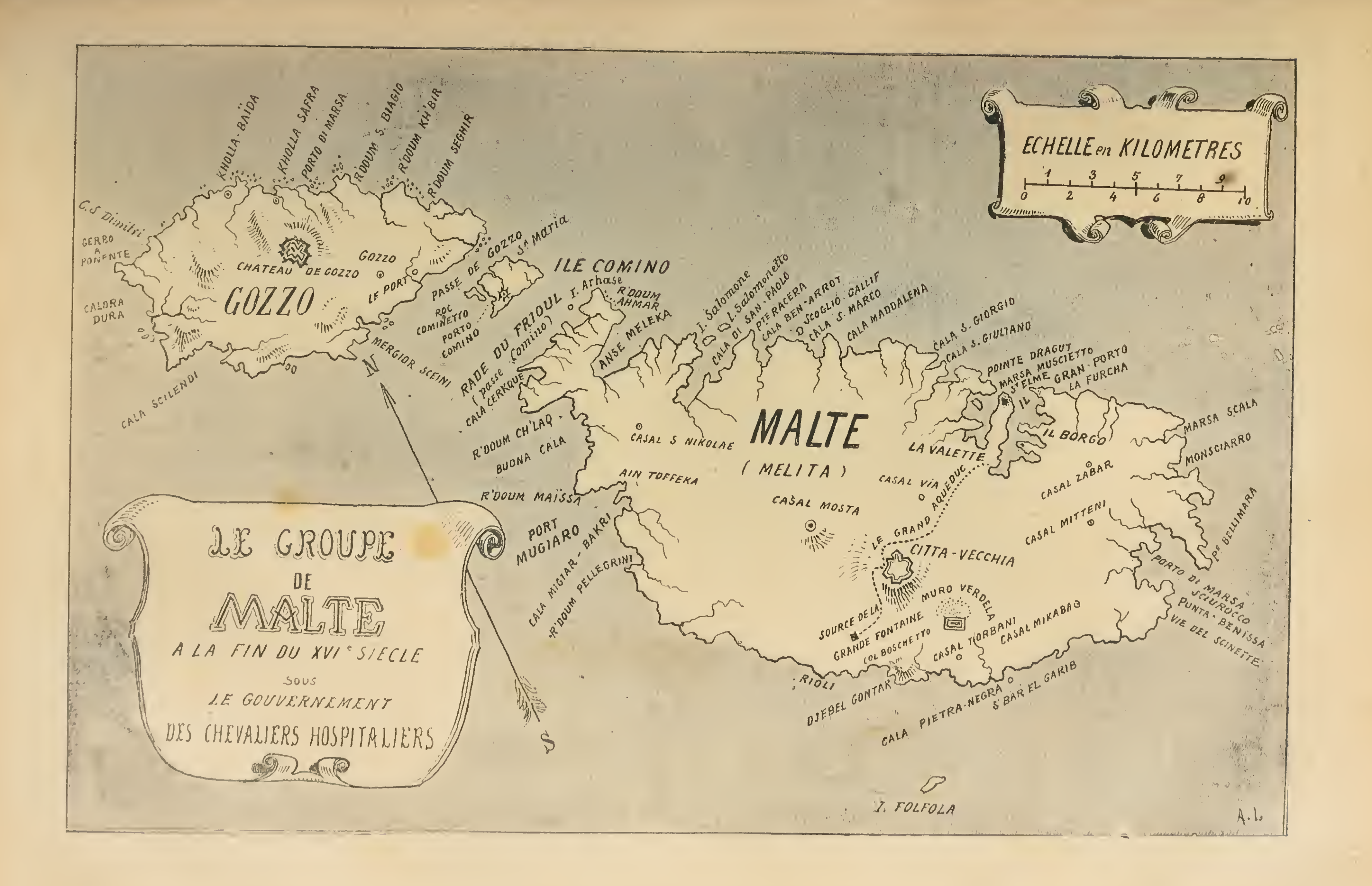
Après l'échange des signatures, Junot s'éloigna, suivi du commandeur de Bosredon, du bailli Frisari, du baron Testaferrata, des docteurs Muscat, Chembri et du conseiller Bonanno; le ministre d'Espagne, Philippe Amate, les accompagnait aussi avec Doublet, secrétaire du palais. La mer était très mauvaise, et les députés, mouillés, souffrant du mal de mer, n'arrivèrent à bord de l'*Orient* qu'à minuit, et durent être intro duits par les sabords.

Bonaparte était couché; on le réveilla. Écoutons le récit d'un témoin, M. Doublet :

— « Vous avez, ma foi, bien fait d'arriver, Messieurs, nous dit-il, car je faisais débarquer, pour saluer la ville, des dragées qui ne vous auraient pas paru douces, mais je m'aperçois que la mer vous a maltraités et que vous n'avez pas chaud : ainsi je crois qu'un peu de punch vous ravigotera. » Personne ne répondit, mais nous nous assîmes autour d'une table; le rhum fut apporté dans une jatte, et il nous en servit lui-même à chacun une tasse; après quoi, s'étant fait apporter de quoi écrire, il commença à rédiger la capitulation qu'il lui plut d'intituler *convention*, par *ménagement*, dit-il, *pour l'honneur chevaleresque (!!)*

Quand il eut rédigé les quatre premiers articles, il én fit lecture. Le premier prononce, comme on le verra ci-après, dans cette inique convention, la renonciation de l'Ordre à ses droits de souverai-

(1) *L'Ordre de Malte,* p. 41 et suiv.


LE GROUPE DE MALTE
A LA FIN DU XVIe SIECLE
SOUS
LE GOUVERNEMENT
DES CHEVALIERS HOSPITALIERS
ECHELLE en KILOMETRES
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
GOZZO
CHATEAU DE GOZZO
Gozzo
LE PORT
KHOLLA · BAÏDA
KHOLLA SAFRA
PORTO DI MARSA
R'DOUM S. BIAGIO
R'DOUM KH'BIR
R'DOUM SEGHIR
C.S Dimitri
GERBO A PONENTE
CALDRA DURA
CALA SCILENDI
MERGIOR SCEINI
PASSE DE GOZZO
Sta Maria
ILE COMINO
ROC COMINETTO
PORTO COMINO
RADE DU FRIOUL
(passe Comino)
CALA CERKOUE
I. Arhase
R'DOUM AHMAR
ANSE MELEKA
R'DOUM CH'LAQ
BUONA CALA
R'DOUM MAÏSSA
PORT MUGIARO
CALA MIGIAR - BAKRI
R'DOUM PELLEGRINI
I. Salomone
I. Salomonetto
CALA DI SAN-PAOLO
PTE RACERA
CALA BEN-ARROT
Dt SCOGLIO · GALLIF
CALA S. MARCO
CALA MADDALENA
CALA S. GIORGIO
CALA S. GIULIANO
POINTE DRAGUT
MARSA MUSCIETTO
St ELME
GRAN · PORTO
LA FURCHA
IL BORGO
MARSA SCALA
MONSCIARRO
MALTE
(MELITA)
CASAL S NIKOLAE
AIN TOFFEKA
LA VALETTE
CASAL VIA
CASAL MOSTA
LE GRAND AQUEDUC
CITTA-VECCHIA
CASAL ZABAR
CASAL MITTENI
MURO VERDELA
SOURCE DE LA GRANDE FONTAINE
COL BOSCHETTO
CASAL TORBANI
CASAL MIKABAG
Pte BELLIMARA
PORTO DI MARSA SCIUROCCO
PUNTA · BENISSA
VIE DEL SCINETTE
RIOLI
DJEBEL GONTAR
CALA PIETRA·NEGRA
St BAR EL GARIB
I. FOLFOLA
N
S
A. L.

neté sur Malte, Gozo et Cumino, en faveur de la République française, à perpétuité. Ransijat et son collègue Muscat, ni le chargé d'affaires d'Espagne, n'ayant fait aucune objection, le général allait passer au deuxième article, mais je crus devoir prendre la parole, pour manifester que le grand-maître qui m'avait envoyé pour défendre ses droits ayant, en ma présence, consenti (sur la demande de Bosredon-Ransijat) à s'en rapporter de bonne foi et entièrement à la générosité du vainqueur, il me paraissait indispensable que le général en fût instruit, afin qu'il pût traiter ce prince et l'Ordre avec moins de sévérité.

« Qui êtes-vous, me demanda Bonaparte, pour oser ainsi m'interrompre ?

— Je suis, repris-je, un simple envoyé du grand-maître, pour défendre, je le répète, ses droits, ses intérêts et son honneur, et je ne puis, par conséquent, garder le silence sur un article qui le priverait des uns et des autres, car vouloir que l'Ordre renonce à sa souveraineté et à ses propriétés, c'est lui tout enlever, même l'honneur.

— Oh! ma foi, tant pis pour lui d'avoir cru si facilement : *Malheur aux vaincus!* voilà ma maxime, et ce que le grand-maître aurait dû se dire ! »

Le jour ayant paru, nous pensâmes à nous retirer. Lorsque nous fûmes à terre, je hâtai le pas et arrivai chez le grand-maître avant les députés.

« Eh bien! me demanda-t-il d'une voix émue, comment cela s'est-il passé?

— Monseigneur, répondis-je, je voudrais pouvoir vous dire ce que François Ier écrivait après la bataille de Pavie : *Tout est perdu, hormis l'honneur*. Malheureusement tout est aussi perdu chez nous, même l'honneur (1). »

En effet, la convention arrêtée entre Bonaparte et les envoyés du grand-maître était honteuse pour ce dernier.

En voici les principales dispositions :

ARTICLE PREMIER. — Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem remettront à l'armée francaise la ville et les forts de Malte; ils renonceront, en faveur de la République française, aux droits de souveraineté et de propriété qu'ils ont, tant sur cette île que sur les îles de Gozo et de Cumino.

ART. 2. — La République française emploiera son influence au Congrès de Rastadt pour faire avoir au grand-maître, sa vie durant, une principauté équivalente à celle qu'il perd, et, en attendant, on s'engage à lui faire une pension annuelle de 300 000 francs.

ART. 3. — Les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui sont Français, actuellement à Malte, et dont l'état sera arrêté par le général en chef, pourront rentrer dans leur patrie, et leur résidence à Malte leur sera comptée comme une résidence en France.

ART. 4. — La République française fera une pension de 700 francs aux chevaliers Français, actuellement à Malte, leur vie durant.

Fait double, à bord du vaisseau l'*Orient*, devant Malte, le 24 prairial an V de la République (12 juin 1798).

BONAPARTE.

Le commandeur BOSREDON ; le bailli MARIO TESTAFERRATA; le docteur NICOLAS MUSCAT ; le docteur BENOIT SCHEMBRI; le conseiller F.-T. BONANNO (ces quatre derniers Maltais); le bailli de Turin FRISARI.

IV. BONAPARTE A MALTE — FUITE DU GRAND-MAITRE — DISPERSION DES CHEVALIERS — PAUL Ier PROTECTEUR, PUIS GRAND-MAITRE DE L'ORDRE — LES ANGLAIS S'EMPARENT DE L'ILE ET..... LA GARDENT

En vertu de cette capitulation, les forts de Malte furent remis aux vainqueurs, et le drapeau tricolore remplaça l'antique étendard de la religion. Le lendemain, 13 juin, Bonaparte débarquait lui-même à Malte et se faisait remettre 1 500 pièces de canon, dont les deux tiers en bronze, 35 000 fusils, 1 200 barils de poudre, 3 frégates, plusieurs galères et environ 3 millions de matières d'or et d'argent (1). Certes ! il y avait là de quoi essayer une véritable résistance, mais que pouvaient les chevaliers, paralysés par l'indolence d'un grand-maître, indigne héritier de tant de héros?

Bonaparte ne s'y trompa point, et, dans le *Mémorial* de Sainte-Hélène, il rendra témoignage à la valeur des membres de l'Ordre, tout en glorifiant sa propre politique.

(1) *L'ordre de Malte.*, p. 46 et suiv.

(1) Ces richesses, inventoriées par Berthollet, qui avait déjà rempli la même mission dans les musées et les églises dépouillées d'Italie, furent embarquées sur la *Sensible* et devaient être rapportées au Directoire par Baraguay-d'Hilliers; mais les Anglais lui barrèrent la route, et — bien mal acquis ne profitant jamais — il fallut les jeter à la mer plutôt que de les voir prendre.

Jadis, la chrétienté tout entière, écrit M. de Lavigerie, eût frémi d'une semblable catastrophe; mais la crise qui agitait l'Europe lui permit à peine d'y être sensible et ne la lui fit considérer que comme une simple halte de l'audacieux capitaine. Il n'avait, en effet, rien moins fallu que l'audace du conquérant de l'Italie pour oser s'arrêter ainsi quelques jours à Malte, ayant les Anglais à sa poursuite, ce qui faisait dire au général Caffarelli du Falga, parcourant la place dont il admirait les fortifications : « Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la place pour nous en ouvrir les portes. »

Bonaparte ne resta que dix jours à Malte, mais, comme il était fort pressé, il y employa bien son temps. Son premier soin fut de signifier à M. d'Hara, ministre de Russie, d'avoir à quitter Malte sur-le-champ. Le lendemain, il recevait les notables de l'île et le clergé, ayant à sa tête Mgr Sabini, évêque de Malte :

Prêchez l'Évangile, dit-il à ces derniers; respectez et faites respecter les autorités constituées; recommandez aux populations la soumission et l'obéissance aux lois françaises. Si vous êtes bons prêtres, je vous protégerai, mais si vous êtes mauvais prêtres, je vous châtierai!

Ces autorités constituées, que le clergé devait recommander à l'obéissance des insulaires, étaient Regnault de Saint-Jean-d'Angély, laissé là avec le titre de commissaire civil, et le général Vaubois, avec celui de gouverneur militaire.

Le 13 juin, un arrêté prescrit à tous les chevaliers d'évacuer Malte dans trois jours; les sexagénaires sont seuls exceptés. Le 14, le clergé est invité à venir prêter serment de fidélité à la République française. Le 16, tous les habitants sont également invités à porter la cocarde républicaine.... sous peine d'amende; un corps de volontaires est formé librement..... toujours sous peine d'amende et de prison; soixante jeunes gens des plus riches familles de Malte seront envoyés dans les lycées de Paris..... sous peine d'amende et..... aux frais de leurs familles; tous les prêtres et religieuses non originaires de l'île devront l'avoir quitté dans dix jours; un décret du 17 autorise les Juifs à établir une synagogue; enfin un autre arrêté du 18 défend à tout Maltais de recourir à l'autorité du Pape en quelque matière que ce soit.

La précaution était alors assez inutile, car Pie VI, détrôné par le Directoire, errait de prison en prison et allait bientôt être acheminé vers la forteresse de Valence, où il devait mourir.

Bonaparte désira que le grand-maître eût quitté Malte avant son propre départ. Le 17, Hompesch dut, en effet, s'éloigner la nuit. Ce départ précipité, honteux, quasi clandestin, ne rappelait guère les jours où les premiers chefs des Hospitaliers avaient dû s'éloigner des murs fumants de Jérusalem; ce n'était pas ainsi que le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam avait quitté Rhodes!

Dans la nuit du 17 au 18, Hompesch, chassé de Malte, était obligé d'abandonner les archives de son Ordre, que Bonaparte lui refusa, mais il eut soin d'emporter sur le vaisseau qui le dirigeait sur Trieste 78 caisses de meubles et d'argenterie!

Avec lui s'embarquèrent les débris de l'Ordre, les commandeurs de Ligondez, de Saint-Priest et Miari, les chevaliers de Bruss et de Saulx-Tavannes, un page, M. de Roquefeuil, et deux servants, MM. Lenormand et de Backer. Une frégate française leur servit d'escorte, disons mieux, de surveillant, jusqu'à Trieste, où l'on arriva après trente-cinq jours de traversée.

Des autres chevaliers qui étaient alors dans l'île, les uns s'attachèrent à la fortune de Bonaparte et le suivirent en Égypte. De ce nombre furent les chevaliers d'Andigné, de Bourbel, de Bouëtier, de Guébriant, de Saint-Victor, de Chanaleilles, de Cheffontaines, de Falletans, de Beauregard, de Bernis, de la Faye, de Dolomieu, de Concise, d'Hautpoul, de Janvre, de Lescours, de Lascaris, du Quesnoy, de Milleville, de Mongenet, de la Panouse, de Tousard, du Lac, de Vibrac, Le Rebours, de Rouffignac, de Saint-Simon (1), etc., etc.

(1) Ces jeunes gens, sous la conduite de M. de Tousard, nommé leur colonel, formèrent la *légion maltaise*, qui se distingua dans toutes les rencontres et périt presque tout entière au service de la France.

D'autres furent massacrés dans l'île, d'autres y firent fortune, la plupart s'échappèrent et purent prendre du service à l'étranger; quelques-uns même vinrent offrir leur épée à l'héroïque Vendée (1).

Le premier soin de Hompesch, en arrivant à Trieste, fut de reprendre sa qualité de grand-maître et d'adresser aux diverses cours chrétiennes une protestation contre ce qui s'était passé à Malte, et notamment contre la « prétendue convention que la force, disait-il, lui avait imposée. »

Le souvenir de sa conduite était trop présent à la pensée de tous pour qu'une pareille protestation eût chance d'être accueillie. Elle n'éveilla en Europe aucune sympathie; mais, en Russie, elle excita particulièrement l'indignation de Paul Ier. On se rappelle que le czar s'était déclaré le protecteur de l'Ordre. Dans la biographie de Pie VII (2), nous avons dit que, en vertu d'anciennes conventions entre les cours de Londres et de Saint-Pétersbourg, Malte, au cas où elle serait prise par les Anglais, devrait être livrée à la Russie.

Ce n'était pas encore le cas, sans doute, mais Paul Ier trouvait mauvais que le baron de Hompesch persistât à se considérer et à se dire le grand-maître d'un Ordre qu'il avait si mal défendu. Paul avait prié le bailli de Litta de soutenir ses prétentions auprès de Pie VI et de se faire proclamer non seulement le protecteur, mais le seul grand-maître de tout l'Ordre de Malte. L'Allemagne opposait à ces prétentions une résistance énergique, non seulement parce que Hompesch était sujet allemand, mais parce qu'elle prévoyait pour l'empereur de Russie un surcroît d'honneur et de prestige découlant de ce titre. N'était-ce pas, en effet, une force que d'être le protecteur d'un Ordre auquel tous les fils des familles patriciennes de l'Europe se faisaient gloire d'appartenir?

Il y avait encore une autre objection. Les chevaliers, appartenant presque tous à la communion catholique, accepteraient-ils qu'un prince schismatique devînt leur protecteur et leur chef?

L'affaire, on le voit, était très délicate. Par son adresse, le bailli de Litta sut aplanir toutes les difficultés. Afin de triompher plus sûrement, il fit intervenir l'empereur d'Autriche lui-même auprès du baron de Hompesch. Celui-ci ne crut pas pouvoir s'opposer à des instances si pressantes, qu'elles ressemblaient à un ordre. Le 6 juillet 1799, il adressait simultanément à l'empereur de Russie et à l'empereur d'Autriche une renonciation définitive et complète à tous ses anciens titres.

En possession de cette pièce importante, Paul Ier s'efforça, par tous les moyens, de relever le prestige de l'Ordre dépouillé; il admit indistinctement les chevaliers, à quelque communion qu'ils appartinssent; il créa un prieuré nouveau pour ses sujets du rite grec. Son dévouement pour l'Ordre ne s'arrêta pas là; il songea à reconquérir l'île de Malte. Il avait compté sur les Anglais pour l'aider dans cette entreprise, mais il s'adressait mal, nos voisins d'outre-Manche n'ayant pas pour habitude de dépenser leurs trésors et leurs armées au profit des autres. En 1799, ils bloquaient l'île étroitement, mais pour leur propre compte. Le 16 septembre 1800, après deux ans d'une défense héroïque, le brave Vaubois capitulait et rendait l'île aux Anglais (1).

Paul Ier réclama bien l'exécution des conventions antérieures, mais l'Angleterre attachait un trop haut prix à la possession

(1) La liste complète se trouve dans l'ouvrage de M. de Lavigerie, p. 165 et suiv.

(2) Voir n° 292 des *Contemporains*.

(1) C'était sir James Saumarez, et non l'amiral Nelson, comme on l'a dit et comme l'a répété M. de Lavigerie qui commandait la flotte britannique devant Malte.

« L'amiral Nelson, nous écrit lord Saumarez, petit-fils du chef de la division navale, arrivait en rade de Malte, le 25 septembre 1799, en même temps que les vaisseaux napolitains, sous les ordres du contre-amiral, marquis de Niza. Ce même jour, les deux commandants envoyèrent à Vaubois une sommation d'avoir à rendre l'île, et lui exposaient les dangers qu'une résistance ferait courir aux habitants.

Vaubois leur fit cette fière réponse :

» A sir James Saumarez et au marquis de Niza, contre-amiral, commandant la flotte réuni devant Malte.

» Vous avez oublié sans doute que ce sont des Français qui sont dans Malte. Le sort de ses habitants

de Malte, pour avoir un seul instant la pensée de la rendre. Elle la refusa nettement à la Russie. Paul conçut de cette félonie une telle animosité, qu'il proposa au premier consul une alliance offensive et défensive contre l'Angleterre, s'engageant à ne déposer les armes que lors qu'ils auraient de concert, forcé le ravisseur à rendre Malte aux Hospitaliers.

Certes! ce fut alors que Bonaparte dut regretter cette conquête si rapide et peu coûteuse, mais une des plus stériles et des plus fâcheuses qu'il ait faites! Quelle amertume d'avoir chassé ces sentinelles dont la neutralité puissante assurait la paix de l'Europe! Et c'étaient ses plus mortels ennemis qui venaient de s'en emparer!

Pour réparer cette faute, il fit insérer dans le traité d'Amiens (25 mars 1802) une clause portant que dans trois mois les Anglais devraient évacuer l'île de Malte et la rendre aux Hospitaliers de Saint-Jean. Cet article demeura lettre morte et l'Angleterre se cramponna si bien à Malte, que nulle puissance, depuis bientôt un siècle, n'a pu lui faire lâcher prise. Ajoutons que le traité de Paris (30 mai 1814) a lâchement sanctionné cette usurpation.

V. PIE VII NOMME GRAND-MAITRE LE BAILLI RUSPOLI QUI REFUSE — NOMINATION DE TOMMASI — TRAITÉ D'AMIENS — LES ANGLAIS S'OBSTINENT A GARDER MALTE — HOMPESCH EN FRANCE — IL MEURT A MONTPELLIER — JUGEMENT SUR CE PERSONNAGE

Sur ces entrefaites, Paul Ier venait de mourir de mort violente (25 mars 1801), et son successeur, Alexandre, se contenta du titre de protecteur de l'Ordre, sans vouloir accepter celui de grand-maître. C'est alors que les prieurs réunis à Rome déférèrent au Pape le choix du successeur. Bonaparte, de son côté, eût bien voulu imposer son candidat, le commandeur Caprara, mais Pie VII tint bon et proposa le bailli Barthélemy Ruspoli, prince romain et ancien général des galères de Malte. Dans le Bref du 16 septembre 1802, qui conférait à Ruspoli sa nouvelle dignité, le Pape, pour écarter toute trace du passé et faire évanouir les dernières espérances de Hompesch, déclarait que cette nomination, dérogeant aux anciens statuts de l'Ordre, inaugurait un mode nouveau contre lequel ne devaient protester ni le grand-maître ancien, ni le Conseil.

Le prince Ruspoli était à Londres, quand il apprit le titre que le Pape lui conférait. Plus effrayé de la charge que flatté de l'honneur, Ruspoli refusa et Pie VII dut porter son choix sur un autre. Ce fut le bailli Jean Tommasi, de Sienne qui fut élu.

Lorsque, le 1er mars 1803, le chevalier Buzi, envoyé par le nouveau grand-maître pour réclamer l'évacuation de l'île, se présenta, le ministre britannique, M. Ball, répondit qu'il n'avait pas reçu d'ordre de son gouvernement, et cela avec le même flegme que lord Withworth, quelques jours plus tôt, avait opposé aux fureurs de Bonaparte aux palais des Tuileries.

En présence de ce parti pris, que pouvait faire le grand-maître? De Messine, où il résidait toujours, il protesta; il écrivit même au plénipotentiaire anglais une longue lettre, mais la lettre ne provoqua aucune réponse. Puis, au mois de mai suivant, l'ambassadeur d'Angleterre quittait Paris. M. Andréosi, notre représentant à Londres, était rappelé, le ministre anglais faisait publier à Malte sa déclaration de guerre: le fameux traité d'Amiens, qui devait procurer la paix à l'Europe, était dénoncé: la situation de l'Ordre de Malte devenait plus désolante que jamais.

Tommasi, en attendant des jours meilleurs, s'établit à Corfou, alors occupé par les Russes, puis il vint à Catane, réunissant

---

ne doit pas vous regarder. Quant à votre sommation, les Français n'entendent pas ce style.

» Le général commandant en chef les isles de Malte et de Gozo.

» *Signé :* VAUBOIS.

» Malte, ce 4 vendémiaire, an VII. »

Malgré ces héroïques bravades, malgré une défense désespérée, l'intrépide Vaubois dut capituler.

quelques anciens chevaliers qui lui donnaient l'illusion d'une puissance à jamais évanouie.

Tandis que ces événements se déroulaient, compromettant de plus en plus la paix européenne, que devenait l'ancien grand-maître, Ferdinand de Hompesch?

Nous l'avons laissé à Trieste, au milieu des 78 caisses de meubles et d'argenterie qu'il avait conservées de son ancienne splendeur. Le traité d'Amiens, la nomination par Pie VII d'un nouveau grand-maître, lui avaient enlevé ses dernières illusions, c'est alors qu'il s'éloigna de Trieste, et se rendit à Neustadt, puis dans quelques villes voisines. En 1804, sa santé l'obligea de chercher un climat plus doux et il vint à Montpellier. Napoléon, toujours plein d'égards pour un adversaire qui lui avait procuré un si facile triomphe, ordonna qu'à son entrée sur le territoire français, on lui rendit les honneurs dus à sa dignité.

Malgré cet accueil, dit M. de Lavigerie à qui nous emprunterons le récit de cette fin lamentable, M. de Hompesch vécut à Montpellier dans une retraite absolue, ne recevant que son médecin, l'excellent docteur Chrestien, et deux chevaliers de sa maison qui n'avaient point voulu s'éloigner de lui. Son séjour en France fut de courte durée. Atteint d'un asthme nerveux, il succomba le 12 mai 1805, au moment où l'empereur s'occupait de lui assurer une situation pécuniaire. Thiers, Bouillet, Mme de Witt se trompent (1), en fixant la date de 1803, nous avons son acte de décès sous les yeux. M. de Hompesch habitait à Montpellier, sous la promenade basse du Peyrou, un des plus beaux hôtels de la ville et qui a longtemps servi de quartier général. Malgré cette apparence de bien-être, ses ressources étaient tellement épuisées que son médecin ne reçut pas ses honoraires, et que son service funèbre se fit aux frais de la confrérie des Pénitents bleus, dont il était membre depuis le 25 décembre 1804. Le docteur Chrestien, aussi célèbre par sa charité que par son talent, non seulement renonça à ses honoraires, mais prit en pitié la position difficile des fidèles chevaliers du grand-maître, les hébergea dans sa propre maison et pourvut longtemps à tous leurs besoins.

Comme témoignage de reconnaissance, ceux-ci lui laissèrent, en partant, un énorme coffre dans lequel étaient soigneusement classés les papiers et les titres les plus importants de l'Ordre, et dont le chef dépossédé n'avait jamais voulu se dessaisir. Tous ces documents, probablement bien précieux, furent portés à Rome et donnés à Pie IX par M. Xavier Bourquenod, petit-fils du professeur Chrestien. Ils sont aujourd'hui conservés dans la bibliothèque du Vatican, c'est, du moins, ce qui se raconte à Montpellier. Les restes de Ferdinand de Hompesch furent déposés, le 14 mai 1805, dans l'un des caveaux de l'église des Pénitents bleus (aujourd'hui paroisse Sainte-Eulalie).

M. de Hompesch fut enseveli, décoré de son costume ordinaire : « chapeau à la française, habit complet de drap noir, souliers de peau bronzée avec houppes de maroquin rouge, l'écharpe de l'Ordre de Malte, représentant en broderies d'or les mystères de la Passion et un grand ruban en sautoir au bout duquel était suspendue la bourse contenant les aumônes qu'il se proposait de distribuer lorsqu'il sortait de son palais. » Étaient présents : Le bailli de Suffren, Saint-Tropez, le commandeur Le Normand et le chevalier de Becker.

Telle fut la fin obscure d'un grand-maître qui, dans un temps plus calme, à défaut d'un magistère illustre, eût laissé du moins le souvenir d'un prince doué de mansuétude et d'une grande piété. Ce fut un homme que la rapidité des événements frappa de stupeur et laissa ensuite tout affolé au milieu de l'agitation d'un peuple où les fidélités étaient si rares ou si chancelantes. Mais enfin, qui dit faiblesse ne dit pas crime! qui dit incapacité ne dit pas trahison!

Afin de ne pas laisser le lecteur sous une trop fâcheuse impression concernant ce personnage, donnons-lui un instant la parole pour sa propre justification, et ainsi nous ne le condamnerons pas sans l'avoir entendu. Il écrivait de Montpellier à un ami, M. de Meyer-Knonau :

Vous avez bien raison de dire que j'ai été cruellement trahi; l'histoire de mes malheurs n'est qu'un livre de trahison et d'intrigues accumulées contre ma personne en dépit de toute justice et équité. L'ingratitude n'a pas été ce qui m'affecte le moins, quant aux ingrats, le souvenir peut me les rappeler, mais sans me causer la même sensation. Je leur ferais du bien si l'occasion se présentait. Adorons, mon cher chevalier, la Providence en ses décrets. Quelque étrange, quelque inexplicable qu'ait été sa conduite, on admettra difficilement, en dépit des haines acharnées qui ont empoisonné sa vie et ses derniers moments, qu'il ait été assez insensé et assez vil pour trahir l'Ordre dont il avait l'insigne honneur d'être le chef, bravant ainsi le mépris de ses contemporains et de la postérité. Cette infamie ne doit pas planer sur

(1) Et naturellement Larousse après eux.

la mémoire de Ferdinand de Hompesch qui reste flétrie par la honte d'avoir, lui souverain, reculé devant un glorieux trépas

VI. L'ORDRE DE MALTE DANS LES TEMPS MODERNES — LES DERNIERS PRÉSIDENTS DU MAGISTÈRE — DIVERSES TENTATIVES DE RÉSURRECTION — CONCLUSION

M. de Hompesch venait à peine de mourir, que Tommasi, le grand-maître nommé par Pie VII, s'éteignit à Catane, accablé sous le poids des chagrins et des déceptions (13 juin 1805). Pie VII, afin de s'éviter les ennuis d'une nouvelle nomination, laissa les membres de l'Ordre se choisir eux-mêmes, non plus un grand-maître, mais un lieutenant du magistère. C'est le nom désormais consacré. Le choix tomba sur le bailli Guevara Suardo, et le Pape se contenta de confirmer l'élection.

Guevara Suardo mourut à Messine le 25 avril 1814, un mois avant le traité de Paris. Il eut pour successeur un Sicilien, le bailli André di Giovanni-Centelles, lieutenant du grand prieur de Messine. C'est à lui qu'était réservée la douleur d'assister à la complète dépossession de son Ordre. L'article 7 du traité de Paris portait, en effet, cette clause : *L'île de Malte et ses dépendances appartiendront en toute propriété à Sa Majesté Britannique*. Ainsi se trouvait consommée et diplomatiquement légitimée la dépossession des Hospitaliers de Saint-Jean.

Giovanni mourut le 10 juin 1821 et ce fut un Milanais, Antonio Busca, bailli d'Arménie, qui fut appelé à recueillir sa succession. Sous sa présidence, l'Ordre fut sur le point de retrouver quelque chose de sa vie ancienne. Le Congrès de Vérone reconnut la souveraineté de l'Ordre, et l'Angleterre elle-même, n'ayant plus à redouter de revendications sur l'ile de Malte, ne s'opposa point à cette reconnaissance officielle, quoique un peu platonique. Le traité de Paris, 18 juillet 1823, fut même conclu entre elles et signé, mais ne reçut aucune exécution par le refus qu'opposa le banquier Laffite d'avancer les 10 millions d'emprunt que l'Ordre se proposait de lancer. Les frais et les garanties de cet emprunt eussent été couverts par la restitution des 29 millions de forêts non vendues et restitués à l'Ordre.

Le séjour de Catane, autrefois donné par le roi Ferdinand, n'offrait plus de sécurité depuis que les troubles agitaient la Sicile. Le 12 mai 1827, le pape Léon XII, autorisait le lieutenant du magistère, à s'établir à Ferrare, puis à Rome même en 1831. Ainsi, les domaines du Pape étaient le dernier asile de cette puissance déchue, comme ils le furent toujours de tant d'autres infortunes.

Dans l'intervalle de ce double déménagement, un événement, très heureux pour la France, porta le dernier coup aux espérances de l'Ordre de Malte. La prise d'Alger (5 juillet 1830) faisait disparaître le principal repaire des pirates, mais supprimant en même temps la raison d'être de l'Ordre de Saint-Jean dans la Méditerranée. N'ayant plus à protéger la chrétienté contre les incursions des corsaires, les débris de l'Ordre songèrent au moins à mettre au service du Pape l'épée qui leur restait. Et c'est alors, en effet, qu'ils se rendirent à Rome (1).

C'est là que mourut Antoine Busca, au mois de mai 1834. Charles Candida, Napolitain, fut élu pour le remplacer. Candida profita de la bienveillance du roi des Deux-Siciles pour établir les débris de son Ordre dans l'ile de Ponza (2), s'engageant à y fonder un hôpital ouvert à toutes les nations. La cession allait se conclure avec la cour de Naples, quand l'Angleterre intervint brusquement et s'opposa au projet.

A la mort de Candida, survenue en 1846, un Chapitre général se réunit le 16 septembre. Les suffrages se réunirent sur le bailli Philippe Colloredo, né en 1779 et

(1) L'Ordre de Malte possède actuellement à Rome sur l'Aventin une villa et une église appelées *Sainte-Marie de l'Aventin*, et, en outre, rue Condotti, un palais où se réunissent les chevaliers.

(2) Ile principale d'un groupe qui en comprend six à 52 kilomètres des côtes.

reçu *de minorité* dans l'Ordre, au mois de décembre 1783. Grégoire XVI confirma cette élection, mais la révolution romaine, qui éclata peu après, vint encore suspendre tous les projets de réorganisation. Cependant, lorsque Pie IX fut rétabli sur le trône, on proposa de substituer aux troupes françaises l'Ordre de Saint-Jean pour la garde militaire de Rome. Le projet était séduisant pour l'Ordre, mais il fallut bien s'avouer que sa réalisation était impossible, la plupart des chevaliers n'ayant point fait profession et n'étant, par conséquent, soumis à aucune discipline militaire.

Six ans plus tard, Colloredo présenta au Pape un autre projet, celui de fonder à Jérusalem même un vaste établissement, d'où les chevaliers se fussent répandus dans toute la Terre Sainte, avec mission de protéger les pèlerins et les chrétiens de Syrie. Certes! ce plan était magnifique et en complète harmonie avec les origines et l'histoire de l'Ordre qui eût retrouvé là son berceau et sa légitime influence.

L'affaire allait se conclure, quand le gouvernement de Napoléon, déjà si coupable de n'avoir pas profité, l'année précédente, de sa victoire sur les Russes, pour exiger le rétablissement des droits de la France sur les Lieux Saints, s'opposa nettement à l'établissement de l'Ordre en Palestine. Il mettait à son acquiescement une condition inacceptable, celle d'une protection immédiate et unique. Comment les chevaliers appartenant à toutes les nations se seraient-ils soumis à cette unique et peut-être tyrannique protection? L'affaire, encore cette fois, n'eut pas de suite.

Colloredo étant mort, Alexandre Borgia, bailli du grand prieuré de Rome, lui succéda dans la charge de lieutenant du magistère, et quand il mourut (janvier 1872), il fut remplacé par le prince J.-B. Ceschi di Santa-Croce, originaire du Tyrol. En sa faveur, la dignité de grand-maître de l'Ordre de Malte a été restaurée par un bref de Léon XIII, le 28 mars 1879.

Dès 1873, M. le baron Elie de Montagnac proposa de créer avec les chevaliers existants une association charitable, dont le but serait de secourir les militaires malades ou infirmes en temps de paix et de les soigner en temps de guerre.

La première manifestation, parmi nous, de cette association charitable, s'est affirmée à Montmartre. L'œuvre a créé le *dispensaire des pauvres* qui donne chaque semaine aux *miséreux*, et par les mains de l'un des membres, M. le comte Gaston Chandon de Briailles, l'aumône matérielle avec les moyens de réhabilitation morale.

Toujours à la recherche des nobles et grandes entreprises, les chevaliers de Malte, encore nombreux en France et à l'étranger, furent désignés par l'opinion publique comme les soldats providentiels réservés à l'œuvre antiesclavagiste organisée naguère par le cardinal Lavigerie. Plusieurs d'entre eux s'offrirent, et il ne nous appartient pas de dire ici pourquoi les généreux efforts de Joubert et de tant d'autres n'ont par obtenu en Afrique un meilleur résultat.

Ajoutons, avec M. L. de la Brière (1) qu'un des chevaliers français, M. Delaville Le Roulx, a entrepris la publication des archives générales de cet Ordre célèbre depuis ses origines jusqu'au temps présent.

Quant à leur costume officiel, les chevaliers ne le portent à Paris et dans les ambassades étrangères que dans les réceptions de gala et dans quelques circonstances solennelles. C'est ainsi que, au Concile du Vatican, nous avons vu dans leur splendide costume écarlate les chevaliers de Saint-Jean partager avec la garde noble, l'honneur de veiller, l'épée haute, au seuil de l'imposante assemblée, perpétuant ainsi les traditions qui ont fait pendant des siècles des Hospitaliers de Saint-Jean les sentinelles de la catholicité.

Paris. LE POITEVIN.

---

(1) *L'Ordre de Malte*, p. 35.

LES CONTEMPORAINS



LE SULTAN ABDUL-MEDJID (1823-1861)

I. LE FEZ OU LE TURBAN? — UNE CHARTE TURQUE

Lorsque l'image du sultan Mahmoud II cessa de troubler le sommeil de son vassal rebelle, le tout-puissant vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali, un grand émoi se produisit dans le monde musulman, et chacun éprouva une sensation étrange, quelque chose d'analogue à l'impression que produirait un silence de mort succédant tout à coup à une canonnade de plusieurs jours.

Jamais le trône d'Osman n'avait été plus chancelant sur ses bases, l'*homme malade*

plus près du râle de l'agonie. La victoire de Nézib (24 juin 1839) ouvrait à l'armée égyptienne les portes de l'Asie Mineure, et sur mer, le grand amiral Achmet-Fevzi, favori de Mahmoud, craignant une disgrâce, conduisait droit à Alexandrie, pour la livrer à l'ennemi, la flotte turque qu'il commandait. A ces embarras du dehors venait s'ajouter l'anarchie intérieure; de tous côtés, les factions à demi domptées par le bras vigoureux de Mahmoud relevaient la tête. Pour comble de malheur, celui qui allait recueillir la lourde succession du destructeur des janissaires était un jeune prince de seize ans.

Sa Hautesse Abdul-Medjid, 38e sultan de la dynastie des Osmanlis, 28e sultan de Constantinople, grand seigneur d'Europe, d'Afrique et d'Asie, était né le 23 avril 1823. Sa jeunesse est restée enveloppée de cette obscurité mystérieuse qui flotte en Orient sur les hommes et sur les choses : on sait seulement qu'il fut le vingt et unième enfant de Mahmoud, et que la sultane Validé berça sa jeune imagination de pompeuses images de réforme. Le nouveau souverain allait-il porter sur le trône ces idées rénovatrices ou revenir simplement à l'ancien régime? C'est ce que *vieux* Turcs et *jeunes* Turcs se demandaient avec anxiété. Un menu détail, non prévu par le protocole, allait trancher cette grave question.

Au fond de la Corne d'Or, au milieu d'un beau bouquet de cyprès et de platanes, s'élève la mosquée d'Eyoub, la plus sainte de toutes les mosquées, au sentiment du fanatisme musulman. Elle fut construite par Mahomet le Conquérant, en l'honneur du porte-étendard du Prophète, Eyoub, tué pendant le siège de Constantinople par les Arabes (668). C'est là que l'on conserve, avec un religieux respect, l'épée du Prophète que tout nouveau sultan va ceindre, lors de son avènement au trône. Cette cérémonie qui tient lieu, pour les Turcs, de celle du couronnement dans les pays chrétiens, est, à leurs yeux, comme la consécration officielle et religieuse du pouvoir des sultans. Ces derniers, autrefois, n'apparaissaient à leurs peuples, ce jour-là surtout, qu'à travers « un buisson ardent de diamants en phosphorescence ».

C'étaient de véritables idoles dans des châsses de pierreries, « espèces de paons du pouvoir, épanouis au milieu d'une auréole de soleils ». Or, Mahmoud avait changé tout cela : il avait rejeté le turban et la robe, au grand scandale des vieux Turcs, et la châsse était devenue un vulgaire paletot sac! A l'avènement de son fils, les hauts dignitaires, le *mufti* à leur tête, déclarèrent qu'ils n'assisteraient pas à la cérémonie d'investiture si le sultan ne reprenait, au moins pour ce jour-là, l'antique turban des Osmanlis. Il était impossible au mufti de reconnaître l'héritier de la majesté sainte des califes sous un fez, qu'il nommait un *chapeau*, et même un *vilain* chapeau. Ainsi pensait le mufti, la plus haute autorité religieuse de l'Islam.

Mais la plus haute autorité civile, celle du grand vizir Khosrew-Pacha, s'était prononcé pour le fez. La querelle fut longue et violente; mais à la fin, Khosrew, lançant sur le mufti des regards foudroyants, s'écria : « Vous serez présent au sacre de Sa Hautesse, qui aura le fez sur la tête, ou bien, dès cette nuit, je vous fais destituer ». Le mufti, en homme avisé, estima qu'une bonne place valait bien un beau principe : il céda, et le jeune monarque parut dans la mosquée d'Eyoub, vêtu du pantalon et de la redingote *à la franque*, la tête coiffée du fez réformateur. Cependant les femmes, touchées de sa jeunesse et de sa bonté, se disaient entre elles : « N'est-ce pas que notre fils est beau? » Le 11 juillet 1839 marque une date mémorable dans l'histoire des réformes turques.

Toutefois, un fez en feutre rouge, fût-il même orné, comme celui d'Abdul-Medjid, d'un aigrette de plume de héron fixée par un bouton de gros diamants, n'était point un remède suffisant à la situation désespérée qui, sur tous les points, s'offrait au regard du jeune souverain. Question d'Égypte, question de Syrie, question d'Orient ouverte devant les Cabinets de l'Europe, population

musulmane faisant des vœux pour le succès des armes de Méhémet-Ali, et l'attendant dans Stamboul comme un libérateur; en résumé, multiple danger à conjurer. Déjà le sultan, incapable de résister au vice-roi victorieux lui faisait proposer l'hérédité de l'Égypte et de la Syrie, lorsque l'intervention des grandes puissances changea la question turco-égyptienne en question européenne (1).

L'Europe, en se chargeant d'aplanir le différend, devait tenir compte à Méhémet-Ali de ses tendances civilisatrices. On le comprit à Constantinople. Le ministre des Affaires étrangères, Reschid-Pacha, ancien ambassadeur à Paris, connaissait le fort et surtout le faible de la diplomatie européenne. Il rédige un *hatt* ou ordonnance, que le sultan ne peut s'empêcher d'approuver, et, le 3 novembre 1839, en présence du sultan et de toute sa cour, devant tous les grands fonctionnaires et les principaux ulémas, les patriarches des différentes communautés, les députations grecques, arméniennes et juives, les ambassadeurs des puissances européennes et le prince de Joinville, en un mot, devant tous les notables de l'empire, réunis. Reschid-Pacha lut en grande pompe le *hatti-chérif* (*ordonnance illustre*), qui jetait les bases d'une constitution nouvelle.

Garantie individuelle, sécurité de la propriété, promulgation de codes de lois, réforme de la perception des impôts, organisation des tribunaux, construction de voies de communication par terre et par eau, amélioration du régime de police, condamnation de la concussion, tout cela était solennellement promulgué, et l'Europe d'applaudir, et les populations musulmanes et chrétiennes de respirer, d'espérer. On acclama le jeune souverain qui, en ceignant le sabre d'Osman, renversait la barrière qui séparait ses sujets chrétiens de ses sujets musulmans. L'enthousiasme était général, et cette Charte reçut le nom de *Gul-Hané*.

Hélas! on s'était trop pressé d'applaudir; la *Charte turque,* pour appeler de ce nom pompeux l'*écriture illustre,* devait rester lettre morte, elle n'eut qu'un résultat, — ses auteurs mêmes n'en espéraient sans doute pas d'autre, — celui de sauver la dynastie d'Osman du danger imminent qui la menaçait. Ces concessions à l'esprit du siècle furent accueillies comme un gage de renaissance, et les puissances se hâtèrent de combiner une action collective pour régler la question égyptienne.

On sait avec quel désintéressement procéda, à cette époque, cette tartufferie internationale qui, depuis, s'est montrée encore plus hypocrite. D'abord l'empereur Nicolas profite des vives sympathies que témoigne la France au vice-roi d'Égypte pour nous isoler complètement des autres puissances. L'Angleterre, toujours jalouse de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, parce qu'elle ne peut prendre pied dans aucune province, s'éloigne alors de la France pour se rapprocher des Russes; elle s'associe au complot qui a pour but de nous exclure du concert européen. Le traité de Londres (15 juillet 1840), conclu entre la Grande-Bretagne, la Russie, l'Autriche et la Prusse, fut pour la France un affront sensible et à Paris causa une très vive irritation. On redoutait à bon droit l'intervention des Anglais, des Autrichiens et des Turcs en Syrie, et l'on pouvait craindre un conflit où, pour l'intérêt du vice-roi, nous aurions eu contre nous une coalition générale des grandes puissances. Abandonné par la France, Méhémet-Ali dut céder aux exigences d'une situation désespérée; le 27 novembre 1840, il signait une convention par laquelle il se contentait du gouvernement héréditaire de l'Égypte. Il restitua la flotte ottomane, et les troupes égyptiennes évacuèrent la Syrie et l'île de Candie. Alors le sultan, à l'instigation des ambassadeurs, lui adressa deux ordonnances, par lesquels il le confirmait dans le gouvernement de l'Égypte à titre héréditaire (13 février 1841).

L'Angleterre, qui s'était éloignée de nous, pour défendre la Turquie contre l'Égypte, sentit bientôt la nécessité de se rapprocher de la France pour garantir Constantinople

(1) Voir les biographies de Mahmoud et de Méhémet-Ali, n[os] 299 et 300 des *Contemporains*.

contre le protectorat russe. Notre pays fut invité à adhérer à un traité général, dit *Convention des détroits* (13 juillet 1841). Par ce traité, les cinq puissances reconnaissaient au sultan le droit d'interdire aux vaisseaux de guerre étrangers l'entrée des Dardanelles et du Bosphore; c'était une victoire de l'Angleterre sur la Russie. En somme, dans ce règlement de la question égyptienne, les puissances étaient moins préoccupées des prétentions des belligérants que de leurs propres rivalités; jalouses de s'exclure mutuellement, elles luttaient sournoisement d'influence. S'il leur arrivait de se battre, c'était sur le dos des Turcs, et ce dernier, avec son astucieuse bonhomie, ne s'y prêtait pas de trop mauvaise grâce.

II. LES DÉBUTS « DU TANZIMAT »

La question égyptienne était à peine réglée que Reschid-Pacha, débordé par les embarras financiers et les ennemis de la réforme, dut quitter le ministère des Affaires étrangères, et aller reprendre, à Paris, son ancien poste d'ambassadeur. Son départ fut le signal de la réaction et le nouveau Cabinet dirigé par Rifaad-Pacha, un *vieux* Turc, pour mieux accentuer ses tendances, fit intimer aux chrétiens l'ordre de porter, comme signe apparent d'infériorité, un morceau de drap noir sur le devant de leur calotte rouge. C'était une première atteinte à cette égalité de tous devant la loi, proclamée par le décret de *Gul-Hané*. Les impôts et les contributions de toute nature ruinèrent, comme par le passé, les malheureux *raïas* (sujets chrétiens); le système des fermages ne fut pas aboli : les fonctionnaires de tout rang continuèrent de pratiquer sur la plus large échelle les concussions, les exactions, le viol et le rapt. Les amis de la Porte s'en émurent; des remontrances amicales furent faites aux ministres, et ceux-ci de déclarer aussitôt que seuls des changements de personnes venaient d'être opérés dans le ministère ottoman, mais que les sages et utiles principes de la réforme seraient conservés sans altération, et que, dans l'intérêt national, on s'occuperait de leur donner tous les développements désirables.

Et, en effet, on parut se mettre sérieusement à l'œuvre. L'acte de *Gul-Hané* n'avait fait que formuler des principes généraux; on essaya de tirer les conséquences de ces principes, en promulguant les lois et les règlements qui devaient ouvrir à la Turquie une voie nouvelle et la régénérer en la réformant. C'est cette réforme, poursuivie avec plus ou moins de zèle, à travers des difficultés sans cesse renaissantes, qui reçut, dès 1840, le nom de *tanzimat*. *Tanzimat* signifie *organisation*, et on ajoute souvent à ce mot celui de *Khaïrièh* : Tanzimat-i-Khaïrieh, l'organisation heureuse. Cette épithète n'est, il est vrai, qu'un ingénieux euphémisme. Le tanzimat n'est pas heureux pour les Turcs, puisqu'ils le détestent, et il ne l'est guère davantage pour les chrétiens, puisqu'il n'a pas amélioré leur sort. Étendu successivement à toutes les branches des services publics, administration, finances, tribunaux, armée, instruction publique, et de la capitale, où il fut appliqué d'abord à titre d'essai, aux diverses provinces de l'Empire, le tanzimat a parcouru diverses phases qui marquent comme les étapes de la réforme en Turquie.

La première, la seule dont nous ayons à nous occuper ici, va de l'ordonnance de *Gul-Hané* de 1832 à celle de 1856. A cette période appartiennent la réorganisation de l'armée qui date de 1843, la nouvelle division de l'empire en gouvernements (*eyalets*) organisés sur un modèle uniforme, la création du *Conseil suprême* ou Conseil d'État, l'institution des *medjlis* ou Conseils provinciaux, les premiers essais de sécularisation de l'instruction publique, le Code pénal de 1840, le Code de commerce, la création des tribunaux mixtes de commerce et de police, etc. Cet ensemble, on le voit, ne manque ni d'ampleur ni de noblesse; il est même beau, mais..... sur le papier seulement.

La réforme n'a été qu'une illusion de cœurs généreux et un tâtonnement vers

l'impossible : c'est du moins l'opinion des meilleurs diplomates. En 1852, après plus de dix ans d'infructueuses tentatives, lord Stratford de Redcliffe, au moment de s'embarquer pour revenir en Angleterre, laissait échapper dans un discours ces paroles de regret et de vérité : « Toutes les peines que je me suis données ici sont perdues. Je ne le vois que trop, ce gouvernement n'entrera jamais dans la voie des réformes. »

Cette opinion du diplomate anglais, nos lecteurs ne manqueront pas de la partager, après avoir vu se dérouler sous leurs regards attristés l'affligeant spectacle des événements qui composent l'histoire du règne d'Abdul-Medjid.

Par une étrange ironie du sort, la vie politique de ce prince libéral et humanitaire s'ouvre et se ferme sur les plus odieux massacres commis en ce siècle.



L'ÉGLISE DE SAINTE-SOPHIE DANS STAMBOUL

III. LES PREMIERS MASSACRES DU LIBAN (1845)

Deux populations très différentes habitent la montagne et les vallées du Liban : les Maronites, chrétiens civilisés et cultivateurs, les Druses, tribus pillardes et demi-sauvages, idolâtres ou musulmanes.

En 1840, l'évacuation de la Syrie par les troupes d'Ibrahim avait livré la province à l'anarchie et au désordre. Pour comble de malheur, l'émir Béchir, dont le pouvoir, parfois cruel, mais toujours ferme et régulier, avait comprimé jusqu'alors les velléités d'indépendance des cheiks druses, avait dû renoncer au gouvernement de la montagne pour prendre le chemin de l'exil. L'autorité incertaine de la Porte laissa dès lors sans répression les empiétements des petits gouverneurs de districts; les chrétiens se trouvèrent livrés aux exactions les plus odieuses et placés dans une situation intolérable. Cet état de choses amena, en 1841, un soulèvement dans les districts mixtes, c'est-à-dire composés de chrétiens et de druses, et, à la suite d'une lutte sanglante à Déir-el-Khamar, intervint un projet de pacification, émanant du gouvernement turc.

Ce projet n'avait d'autre but que de mettre le Liban sous l'obédience directe de la Porte, en supprimant l'autorité indigène qui le gouvernait sous la suzeraineté ottomane. Après neuf mois de négocia-

tions ardues et épineuses, l'institution de deux caïmakans, un druse, un chrétien, fut adoptée à titre provisoire (1842); c'était organiser d'office la guerre civile. Une autre mesure, plus malencontreuse encore, devait provoquer un conflit. Dans les villages mixtes furent installés deux sous-gouverneurs, l'un pour les chrétiens, l'autre pour les Druses. Cet arrangement, proposé par le consul de France, était équitable; mais la Porte, à l'instigation de sir Stratford, fit insérer, après coup, dans des ordres émanés du Divan, que les chefs chrétiens devraient relever du gouverneur druse. Les Maronites refusèrent d'obéir : plutôt que d'être soumis aux druses, ils préféraient relever du pacha turc de Saïda. Ce pis-aller ne pouvait qu'être accepté par la Porte. Mais, d'un autre côté, les Druses se voyaient arracher leur proie; le consul général d'Angleterre appuyait leurs prétentions, pour contrebalancer l'influence de la France, protectrice des Maronites. Les Druses, sûrs de l'appui des Anglais et de la complaisance des autorités ottomanes, préludaient par des menaces et des assassinats isolés aux massacres qui allaient rendre l'année 1845 si tristement célèbre et couvrir d'un nouvel opprobre la froide perfidie britannique.

Le 30 avril 1845, ils commencèrent la guerre dans les districts mixtes situés au sud de Beyrouth par l'attaque du village de Mallaka et des districts de Djourd et de l'Arkoub. A Borderan, ils assiègent trente familles chrétiennes dans la maison du cheikh Ahmed et les somment de se rendre avec promesse de la vie, puis les égorgent, et brisent les enfants contre terre.

Le 5 mai, les Druses brûlent Mazza et massacrent la population. Le 9 mai, a lieu la catastrophe effroyable d'Abbey. En tête des victimes, il faut citer le P. Charles de Lorette, Capucin, ainsi que deux prêtres maronites. La veille de cet assassinat, le consul des États-Unis disait, à Beyrouth, dans un salon : *Nos missionnaires n'ont rien à craindre, puisque ce sont les Druses qui mettent le feu aux villages chrétiens.* Parole cruelle qui jette une lumière sinistre sur les agissements de la philanthropique Angleterre et de la libérale Amérique.

Enfin, le 11 mai, les chrétiens de l'Ouest accourent au secours de leurs frères et refoulent les Druses; mais ils sont arrêtés par le pacha de Beyrouth. Les districts de Djezin et de Metten sont entièrement ravagés; et à Souk, à cinq heures de Beyrouth, on jette en prison le drogman du consulat français.

C'en était trop. Sur l'ordre du consul de France, la frégate la *Belle-Poule* s'apprêta à bombarder Beyrouth, et, le 16 octobre, l'ambassadeur de France adressa un ultimatum à la sublime Porte. Celle-ci, ne pouvant établir sur le Liban une autorité directe, finit par s'occuper de l'organisation de la montagne. Le principe de la séparation des deux races sous deux chefs distincts prévalut. Deux Conseils siégèrent auprès des gouverneurs druse et chrétien, présidés, le premier par l'émir druse, le second par l'émir chrétien. Les chrétiens étaient en majorité dans ces Conseils; aussi les Druses n'acceptèrent pas sans murmurer cette organisation qui leur arrachait leur proie; le Liban continua à s'agiter sourdement jusqu'au jour où une immense tuerie de chrétiens dut, cette fois, amener l'intervention armée de la France.

IV. LA BOSNIE ET L'HERZÉGOVINE — RÉVOLUTION DANS LES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES

La révolution de 1848 vint ébranler l'Europe dans des proportions jusqu'alors inouïes. Non seulement l'Italie tout entière et l'Allemagne occidentale suivirent le mouvement, mais des pays qui, jusqu'alors, semblaient réfractaires aux idées nouvelles se mirent en insurrection. La constitution germanique était renversée; les Allemands réunissaient le Parlement de Francfort, les Slaves, le Congrès de Prague; la Hongrie se soulevait à la voix de Kossuth. L'ébranlement se propageait sur toutes les frontières de la Turquie, depuis le Monténégro et la Bosnie jusqu'aux principautés danu-

biennes : jamais ce qu'on a appelé le réveil des nationalités n'avait été aussi général, aussi rapide. Nous allons suivre ce vaste mouvement dans ses manifestations principales au sein des provinces turques.

La Bosnie et l'Herzégovine sont, considérées d'une manière générale, un vaste plateau divisé en deux terrasses par la chaîne illyrienne. L'une de ces terrasses, étroite, est parallère au littoral dalmate : c'est l'Herzégovine. La seconde, plus large, et s'inclinant en pente plus douce vers la Save, est coupée du Sud au Nord par des ravins profonds où s'écoulent la Drina, la Bosna, la Verbach et l'Unna : c'est la Bosnie.

Ces deux provinces, devenues parties intégrantes de l'empire ottoman dès 1527, lui avaient été définitivement annexées par le traité de Carlowitz (1699), et étaient demeurées, au point de vue stratégique, suivant le mot des historiens turcs, « le lion qui garde les portes de Stamboul ». Les seigneurs slaves avaient, lors de la conquête, embrassé l'islamisme pour conserver leurs fiefs et leurs privilèges, tandis que la plupart des paysans étaient restés chrétiens, et étaient devenus ainsi, sous le nouveau régime, plus que jamais une race de parias, taillables et corvéables à merci. La terre y appartenait exclusivement, sous la dénomination de *spahiliks*, à cette arrogante noblesse héréditaire, exempte de tout impôt et ne devant au suzerain de Constantinople que le service militaire en cas de guerre.

Cette organisation avait été acceptée par la Turquie, dans l'impossibilité, au moment de la conquête, de réduire autrement ces fiers vassaux, mais une fois la paix rétablie, elle s'était attachée à diminuer l'importance des fiefs slaves ; son premier pas dans cette voie avait été l'envoi en Bosnie d'un pacha chargé de représenter à titre permanent le pouvoir central. La présence de ce fonctionnaire était comme une consécration officielle de la prise de possession du pays. Les spahis virent le danger et le conjurèrent en se rapprochant de leurs serfs et en se montrant moins exigeants à leur égard. Cet accord ne tarda pas à inquiéter la Porte. Elle crut trouver le remède au danger que courait sa domination en excitant, d'une part, le fanatisme si prompt à s'enflammer des Bosniaques chrétiens contre leurs spahis ; de l'autre, en jetant un appât à la cupidité des chefs musulmans, dont elle transforma les fiefs en une sorte de majorats pris sur les terres libres et qui donnaient le droit de prélever les dîmes de la récolte et d'expulser les raïas chrétiens établis sur les terres qui en dépendaient.

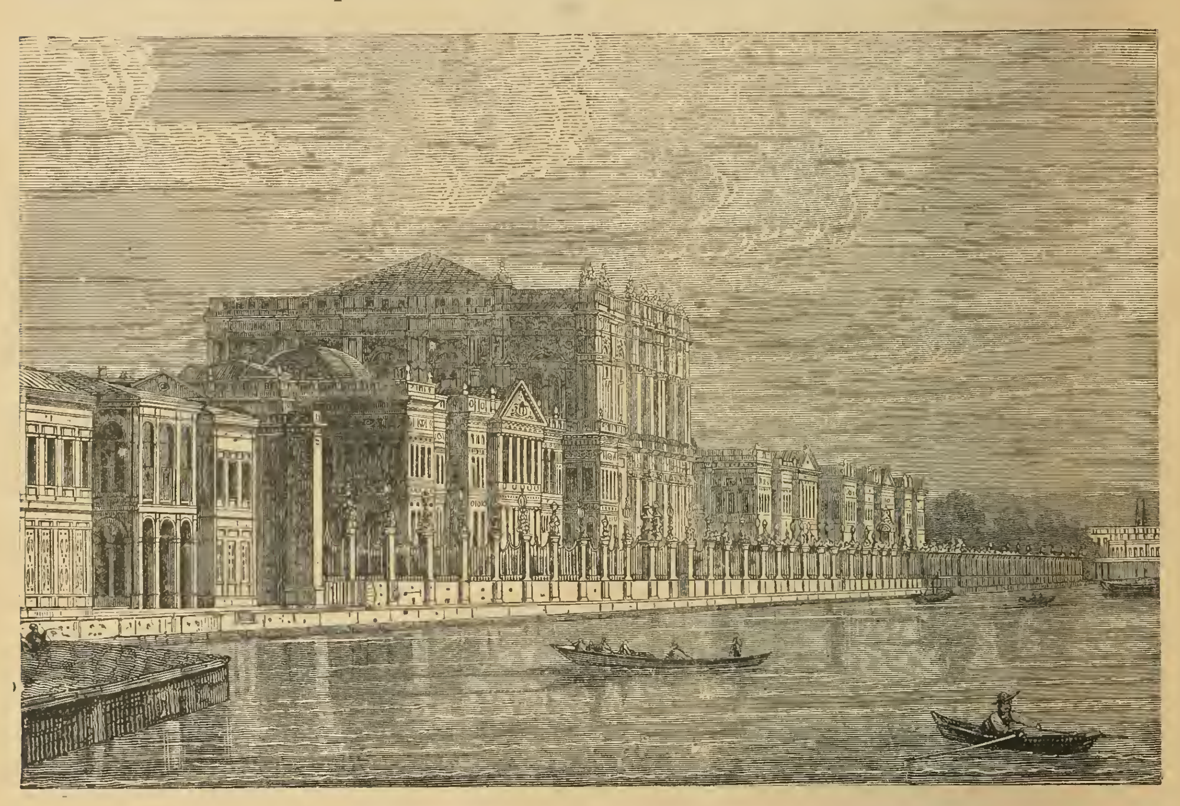
C'est sous cet infernal régime que vécurent la Bosnie et l'Herzégovine jusqu'à l'insurrection de 1850. A cette époque, les Slaves musulmans de la Bosnie, blessés des tentatives réitérées de la Porte pour établir chez eux les principes généraux du *tanzimat*, essentiellement centralisateur, prirent les armes et se révoltèrent. C'était, en effet, la fin de leur domination et de leur indépendance et la ruine de leurs privilèges. Aussi organisèrent-ils une formidable résistance au corps d'armée envoyé pour les soumettre. Mais Omer-Pacha, qui commandait cette armée, n'eut pas de peine à les vaincre ; la répression fut sanglante et l'autorité absolue du sultan établie dans tout le pays (1852).

Est-il besoin d'ajouter que le régime agraire et social de ces provinces, continue d'être aussi arbitraire et vexatoire que par le passé ? L'occupation autrichienne d'aujourd'hui n'a même pas créé, pour ces malheureuses populations, une condition meilleure ; le drapeau a changé, ainsi que l'uniforme des soldats qui y tiennent garnison. Quant à la question bosniaque, elle demeure tout entière.

Comme la Bosnie et l'Herzégovine, les principautés danubiennes avaient frémi au contre-coup du mouvement révolutionnaire de 1848, qui avait suivi, en quelque sorte, le cours du Danube, depuis sa source dans la Forêt Noire jusqu'à son embouchure, près de laquelle sont situées les deux principautés roumaines de Moldavie et de Vala-

chie. Placées entre la suzeraineté ottomane et le protectorat plus onéreux encore de la Russie, elles avaient tenté un effort impuissant pour se soustraire à ce double joug. Dans les deux pays, on désirait des institutions politiques et administratives qui n'eussent pas le caractère de concessions faites à l'étranger. Travaillés par le parti de l'unité roumaine, les boyards avaient renversé en Valachie l'hospodar Bibesco, en Moldavie, l'hospodar Stourdza; un gouvernement provisoire s'était installé à Bucharest, et appelait aux armes la Bukovine, la Transylvanie, la Bessarabie; il rêvait la formation d'un grand royaume roumain.

C'est alors qu'intervinrent le protecteur et le suzerain. Les Russes passèrent le Pruth (9 juillet 1848) et campèrent à Iassy, capitale de la Moldavie, tandis que les Turcs entraient en Valachie (31 juillet). Le gouvernement provisoire de Bucharest s'était modifié et avait pris le nom de *lieutenance princière*. Le commissaire de la Porte, Fuad-Effendi, ne le reconnut point et les Russes, heureux de profiter des embarras de l'Occident, pénétrant encore en Valachie (26 septembre), occupaient une position formidable, d'où leurs troupes devaient, en 1849, déboucher dans la Transylvanie et la Hongrie, afin d'aider l'Autriche à écraser l'insurrection hongroise.



DOLMA-BAGTCHÉ, PALAIS DU SULTAN SUR LE BOSPHORE

La révolution de 1848, dans les principautés roumaines, consolida la domination russe qu'elle se proposait d'anéantir. La convention de Balta-Liman, entre le sultan et le czar, rendit, en effet, plus lourde la domination étrangère : les assemblées de boyards étaient suspendues et remplacées par des divans ou Conseils; les hospodars, au lieu d'être élus à vie par ces assemblées, comme le traité d'Andrinople l'avait stipulé, étaient nommés pour sept ans par les deux puissances, et 10 000 Turcos-Russes devaient occuper les principautés jusqu'à la pacification des pays voisins (mai 1849). En outre, deux commissaires extraordinaires,



PONT DE CONSTANTINOPLE QUI RÉUNIT STAMBOUL A GALATA

l'un turc, l'autre russe, étaient installés dans la capitale de chaque principauté.

Ce traité ramenait la Moldavie et la Valachie à vingt-trois ans en arrière; elles ne devaient être affranchies de cette étroite tutelle, qu'après la guerre de Crimée et grâce à l'intervention amie de la France.

V. LA QUESTION DES LIEUX SAINTS GUERRE DE CRIMÉE

Tandis que ces événements se déroulent sous les yeux de l'indolent Abdul-Medjid qui semble à peine y prêter une attention attention distraite, un conflit d'influence, insignifiant au début, venait de se produire entre la France et la Russie au sujet des sanctuaires chrétiens de la Palestine. Jalouses l'une de l'autre, ces deux puissances en revendiquaient le protectorat. D'après les usages de Terre Sainte, la possession exclusive d'une église par une communauté chrétienne n'interdit pas aux autres d'y officier : les possesseurs seuls ont le droit de garder les clés, de réparer et d'entretenir l'édifice, d'allumer les lampes, enfin de balayer (ce qui, aux yeux des musulmans, est le signe le plus remarquable du droit de possession).

Mais, malgré les firmans de 1561, de 1620, de 1633, qui garantissaient nettement les droits des catholiques latins, les Grecs, soumis à l'influence du tsar, étaient parvenus à exclure les latins de tous les Lieux Saints.

Cet état de chose dura pendant toute la première moitié de ce siècle. En 1851, Napoléon III, désireux à la fois de plaire au Pape et de maintenir l'influence française, crut devoir réclamer contre ces empiétements. Après deux années de négociations, la France obtint une solution favorable à ses légitimes revendications. Le tsar Nicolas affecta de voir dans cette décision de la Porte une atteinte au droit de protectorat sur les chrétiens d'Orient que conféraient au souverain russe les traités de Kaïnardji, de Bucharest et d'Andrinople. Le prince Menchikof fut envoyé à Constantinople avec mission d'obtenir une nouvelle reconnaissance de ce droit et des garanties pour l'avenir. La Porte, qui se sentait soutenue par la France, refusa; Menchikof, après avoir inutilement formulé son *ultimatum*, rompit avec éclat et quitta la capitale 21 mai 1853).

La prudente Angleterre hésitait à prendre parti dans une querelle où elle ne voyait d'abord que la question des Lieux Saints et les prétentions de la France. Mais deux entretiens confidentiels de Nicolas avec l'ambassadeur anglais, sir Hamilton Seymour, révélèrent au ministère britannique toute la portée des plans de Nicolas. Il ne s'agissait de rien moins que de liquider la succession de *l'homme malade*, au plus grand profit, bien entendu, de l'idée *panslaviste*. A ces imprudents épanchements, l'Angleterre prit peur; c'était elle maintenant qui poussait la France à des mesures énergiques. L'invasion des principautés lui parut comme une première mise à exécution des plans de démembrement.

Le 23 juillet 1853, en effet, les troupes russes avaient franchi le Pruth, sous le commandement du général Gortschakof. La flotte française et anglaise, se rapprochant alors des points menacés, prit position dans la baie de Besika, à l'entrée des Dardanelles, sans franchir encore les détroits, que les stipulations des traités fermaient aux navires de guerre. L'Autriche s'efforça d'interposer sa médiation : les ambassadeurs des puissances réunies à Vienne (juillet-août) rédigèrent une note qui, par le vague même des réclamations formulées, semblait pouvoir établir l'accord. Piqué du procédé, Abdul-Medjid refusa d'admettre l'ingérence étrangère dans ses rapports avec ses sujets; il somma la Russie d'évacuer les principautés (8 octobre). Son refus provoqua la guerre. Cinq semaines plus tard, la flotte russe de la mer Noire surprenait et brûlait à Sinope (côte d'Asie) une escadre ottomane (30 novembre 1853); cet événement ôta toute espérance de voir localiser la guerre : la flotte anglaise et française, qui, au début des hostilités, était entrée dans le Bosphore,

pénétra cette fois dans la mer Noire et obligea la flotte russe à se renfermer dans ses ports. Napoléon III fit une dernière tentative de conciliation; par une lettre autographe, en date du 29 janvier 1854, il proposa au tsar de faire signer entre la Russie et la Turquie une convention qui serait ensuite soumise aux puissances. Nicolas refusa. La France et l'Angleterre lui adressèrent alors un ultimatum exigeant l'évacuation des principautés (27 février). Le tzar rappela ses ambassadeurs de Londres et de Paris et accepta la lutte.

Les deux puissances, déjà rapprochées par les circonstances, signèrent un traité avec le sultan (12 mars); elles s'engagèrent, par la convention de Londres (10 avril) à ne pas traiter séparément. L'Autriche et la Prusse conclurent une convention de neutralité (20 avril). Nicolas restait donc seul contre la France, l'Angleterre et la Turquie, auxquelles, pendant l'expédition de Crimée, viendra encore se joindre le Piémont.

Depuis un an, l'armée turque, commandée par le réfugié hongrois Omer-Pacha, défendait contre les Russes la rive droite du Danube. Elle les avait repoussés deux fois à Kalafat et à Giurgevo, quand, au mois d'avril 1854, Paskiéwitch, successeur de Gortschakof, passa le Danube, prit Isatcha, Orsova, et vint mettre le siège devant Silistrie. Cette place, défendue par Moustafa-Pacha, résista pendant quatre mois à toutes les forces russes. Cette énergique résistance permit à l'armée alliée de débarquer d'abord à Gallipoli, puis à Varna, et de marcher sur le Danube. Les Russes ne l'attendirent pas : ils levèrent le siège de Silistrie et évacuèrent les principautés: celles-ci furent occupées par les Autrichiens, d'accord avec l'Europe et le sultan (juin-juillet 1854).

La guerre sur le Danube était finie, la guerre de Crimée commençait.

L'armée anglo-française, concentrée autour de Varna, était décimée par le choléra et les fièvres paludéennes; on avait perdu 5 000 hommes sans rencontrer l'ennemi. Il fallait fuir ce climat meurtrier. Les Anglais indiquaient la Crimée comme le point vulnérable de la Russie : l'expédition fut résolue.

Le 14 septembre, 500 navires débarquaient auprès d'Eupatoria le Corps expéditionnaire; le 20, la bataille de l'Alma lui ouvrait la route de Sébastopol. Ce fut un coup de foudre pour la Russie : depuis 1812, elle n'avait pas vu d'ennemis sur son territoire. Nous ne pouvons retracer ici, même succinctement, les péripéties diverses du siège de Sébastopol, un des plus remarquables des temps modernes. Nos troupes, successivement commandées par les généraux Canrobert et Pélissier, et celles des Anglais sous Simpson (1), souffrant des rigueurs d'un hiver exceptionnel, n'en repoussèrent pas moins à Balaklava, au plateau d'Inkermann et à Eupatoria les armées russes de secours, puis, au pont de Traktir, sur la Tchernaia une sortie désespérée des assiégiés. Le contingent piémontais, récemment arrivé sous le général La Marmora, eut les honneurs de cette dernière journée. On enleva tour à tour les forts du Mamelon-Vert, du Grand-Redan et de la tour Malakof, où Mac-Mahon se maintint malgré les menaces d'explosion. Le 8 septembre, on entrait enfin dans la ville évacuée et en ruines.

VI. TRAITÉ DE PARIS — LE DÉCRET « HUMAYOUN » (1856)

Le tzar Nicolas était mort sous le coup de ses premières défaites. Son fils et successeur Alexandre II montra des dispositions conciliantes. D'ailleurs, la Suède s'unissait aux alliés : l'Autriche et la Prusse devenaient hostiles. La prise de Kars en Arménie, en consolant l'amour-propre militaire de la Russie, la rendit plus traitable. Un Congrès s'ouvrit à Paris le 25 février 1856, et, le 30 mars, la paix fut signée aux conditions suivantes : la Russie renonçait au protectorat des principautés danubiennes,

(1) Des deux premiers chefs, l'un, Saint-Arnaud avait dû s'embarquer épuisé de fatigue et mourut en mer; l'autre, lord Raglan, fut emporté par une attaque de choléra. Voir biographies de Pélissier, Mac-Mahon et Canrobert n°s 4, 188 et 218 des *Contemporains*.

ainsi qu'au protectorat exclusif des chrétiens d'Orient; elle perdait la bouche septentrionale du Danube ou bouche de Kilia, et reconnaissait la libre navigation du fleuve. La mer Noire était neutralisée : ses eaux, ouvertes à la marine marchande de toutes les nations, étaient interdites aux navires de guerre, soit des puissances riveraines, soit de toute autre puissance; aucun arsenal, aucune forteresse ne pourrait être créé ni conservé sur son littoral. Toutes les puissances signataires adoptèrent en outre un droit maritime uniforme en temps de guerre : ils proclamèrent l'abolition de la course, l'inviolabilité de la propriété privée à bord des navires, sauf la contrebande de guerre et l'obligation du blocus effectif.

Six semaines avant la signature du traité, Abdul-Medjid, sous la pression des ambassadeurs de France, d'Autriche et d'Angleterre, avait accordé *spontanément* à ses peuples une charte nouvelle. Cette charte, publiée le 18 février 1856 sous le nom de *hatti humayoun* (ordonnance auguste), marque, dans l'histoire de la réforme en Turquie, une date mémorable; elle ouvre une phase nouvelle, s'il est permis d'employer ces grands mots, à propos de cette comédie uniformément variée qui se joue en Turquie, depuis un demi-siècle. Le décret du 18 février confirme les garanties et privilèges accordés aux non musulmans par celui de 1839, et touche dans ses vingt articles à beaucoup d'autres points importants. Quelque imparfait qu'il soit, il aurait pourtant assuré aux chrétiens un sort comparativement heureux, s'il avait pu recevoir une application rigoureuse.

Ce sont, en effet, de beaux principes que les suivants : sécurité pour chacun dans sa vie, son honneur et sa fortune, égalité de tous devant la loi, respect de la propriété individuelle et collective, admission de tous les sujets aux emplois publics et au service militaire, liberté des cultes et de l'instruction publique, égalité devant l'impôt, suppression de l'*Iltizam* (1) et perception direct de l'impôt par l'État, publicité des procès et des jugements, égalité des témoignages en justice, privilège exclusif du sultan de disposer de la vie de ses sujets après condamnation judiciaire, suppression de la torture, adoption d'un nouveau système pénitentiaire, institution des tribunaux mixtes, codification de toutes les lois, revision des privilèges et des immunités des communautés non musulmanes, confirmation de la juridiction civile accordée aux chefs de ces communautés, suppression dans les actes officiels de toute appellation injurieuse pour les chrétiens, abolition du trafic des faveurs.

Toutes ces dispositions, contenues dans l'ordonnance du 18 février, ne sont, hélas! que de belles promesses. On ne saurait mieux le comparer qu'à ces traités imposés par l'Europe aux Chinois, qui les signent avec la résolution bien arrêtée de les éluder ou de les rompre à la première occasion.

Un banquier de Galata disait à un Français, quelques jours après la promulgation de cet acte : « Dans votre pays, promettre et tenir ne sont que deux : ici c'est beaucoup plus, car on sait encore faire semblant de tenir, et faire croire qu'on tient. » A vrai dire, nous n'en sommes point surpris : ne trouve-t-on pas, inscrit dans le Coran, ce singulier précepte : « La foi promise aux infidèles par les vrais croyants n'est point obligatoire! » Aussi, les musulmans expérimentés ne s'y sont pas trompés : pour eux, l'*ordonnance auguste* n'est qu'un misérable chiffon de papier, un *papier enduit de miel*, suivant leur expression pittoresque.

Des troubles sanglants éclatèrent dans plusieurs provinces, quand on essaya d'y introduire quelques-unes des clauses de l'ordonnance. On vit des musulmans envahir une église pendant l'office, et jeter sur l'autel un chien crevé en disant : *Voilà le hatti hu-*

(1) Ou système de fermage; dans ce système, chaque province se vend pour une ou plusieurs années à un fonctionnaire, qui devient ainsi un véritable fermier général, levant les impôts pour son compte, dictant des taxes, des prohibitions, les modifiant à son gré, en un mot, usant à son profit de toutes les ressources de son domaine temporaire.

mayoun! L'article 6 bannissait des actes de l'état civil toute qualification injurieuse ou blessante pour une classe quelconque des sujets de l'empire : le *cadi* ou maire de Mardin n'en délivrait pas moins, à un prêtre arménien, le permis d'inhumation suivant : « Permis au prêtre de l'église de Marie d'enterrer l'impure et puante carcasse du nommé Saïdah, damné ce jour même (1). »

A Ternovo, un libraire vendait l'ordonnance imprimée; le gouverneur Ali-Eddin déclare cette lecture pernicieuse, fait saisir tous les exemplaires et jeter le libraire en prison.

On rapporte que l'archevêque de Nicomédie, en voyant replacer dans son enveloppe de satin le firman dont il venait d'entendre la lecture, s'écria : *Prions Dieu qu'il y reste!* Le vœu du prélat était inspiré par l'article qui supprimait en principe les revenus ecclésiastiques; il fut exaucé bien au delà de ses prévisions, sinon de ses espérances. Le *hatti humayoun* fut inséré dans le traité de Paris, mais avec cette clause que les puissances ne pourraient pas s'autoriser de cette insertion pour réclamer un droit d'immixtion dans les rapports du sultan et de ses sujets; ce regrettable article 9 est la négation même du traité; depuis lors, nos diplomates ont eu beau s'évertuer, ils n'ont rien pu sur la lenteur proverbiale des ministres turcs, qui les renvoient invariablement au respect de l'article 9.

VII. ORGANISATION DES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES — CONSTITUTION DES PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES

Le mot, rapporté plus haut, de l'archevêque de Nicomédie à l'issue de la cérémonie du 18 février laissait prévoir que l'organisation religieuse des chrétiens, conformément aux nouvelles dispositions de l'ordonnance, ne laisserait pas de causer à la Porte certains embarras. Pour saisir toute la portée de cette grave question, il importe avant tout d'avoir une juste notion de la situation antérieure des divers groupes chrétiens de l'empire.

Mahomet II, après la prise de Constantinople, avait laissé aux Grecs le libre exercice de leur culte, leurs lois civiles, leurs tribunaux, leurs écoles, sous l'unique condition du payement d'un impôt de capitation. Ces concessions furent énoncées dans un *bérat* (1) que le conquérant remit au nouveau patriarche Gennadios: c'est ainsi que ce haut dignitaire devint, non seulement le chef religieux, mais encore le chef civil de la communauté ou nation orthodoxe dans tout l'empire.

Nous disons *orthodoxe*, car le Coran classant les peuples d'après les différences de religion, et non de race, tous ceux des nouveaux sujets du sultan qui professaient la foi orthodoxe, Serbes, Bulgares, Albanais, se trouvèrent, de fait, soumis à la double juridiction religieuse et civile du patriarche grec.

Quatre siècles s'écoulèrent; les populations soumises au sceptre du Grand Seigneur se trouvaient partagées en deux groupes distincts : d'un côté, les musulmans avec la domination politique; de l'autre, les raïas, chrétiens ou juifs, sans droits politiques, mais jouissant, sous des chefs élus par eux, de l'autonomie religieuse et civile.

En 1829, les Arméniens catholiques sont devenus assez nombreux pour décider l'ambassade de France à demander à la Porte leur émancipation; ils forment dès lors une communauté indépendante du patriarche schismatique ou *grégorien*, à laquelle, quinze ans plus tard (1844), se rattachent civilement les Chaldéens et les Syriens unis.

De leur côté, en 1840, les Latins sujets de la Porte obtiennent à leur tour d'être représentés par un *délégué*, muni d'un bérat, lui donnant qualité pour traiter avec

(1) *Siège of kars*, by D. SANDWITH, p. 173. — UBICINI, dans ses *Lettres sur la Turquie* (II, p. 445), rapporte d'autres aménités : « Et comme dans les règlements du *porc*, que l'on nomme le Pape, etc. »

(1) Ce mot, si fréquemment employé par la presse actuelle à propos des affaires de Macédoine, désigne un diplôme émané du souverain, constituant, en faveur de celui à qui il est accordé, une situation privilégiée, sociale, politique et honorifique.

l'autorité centrale les affaires de ses coreligionnaires.

Sept ans plus tard (1847), le patriarche des Melchites, ou Grecs unis de Syrie, reçoit de la Porte, avec le titre de *patrik,* l'investiture de l'autorité civile sur la *nation* melchite.

Enfin, vers 1860, bon nombre de Bulgares font acte d'adhésion au Saint-Siège, et le moine Joseph Sokolski sacré par le Pape évêque des *Uniates*, est reconnu par la Porte comme chef civil de la « nation bulgare catholique » (juin 1861).

Ces fractionnements successifs, le dernier surtout, étaient bien faits pour donner à réfléchir aux chefs de l'orthodoxie; encore quelques séparations de ce genre, et le sceptre de l'hégémonie religieuse et civile leur échapperait entièrement; il fallait à tout prix arrêter ce mouvement décentralisateur, qui se prévalait, à bon droit, d'ailleurs, de certains articles de l'ordonnance de 1856. Aussi l'opposition du Phanar et du haut clergé grec à l'ordonnance du 18 février n'a-t-elle cessé que devant une intervention directe de la Porte. Un règlement minutieux émané du grand vizirat prescrivait une série de mesures destinées à préparer la révision des privilèges qui n'étaient plus en harmonie avec les idées nouvelles; c'était un premier pas vers leur suppression, et pourtant, bon gré mal gré, le Saint-Synode dut s'exécuter. La nouvelle constitution, il est vrai, ne devait être promulguée qu'en 1862, après huit ans de discussions, et encore ne devait-elle être que provisoire.

L'ordonnance n'en a pas moins produit, au sein de l'Église orthodoxe, une révolution non encore apaisée, et dont la dernière phase sera sans doute marquée par la suppression pure et simple des anciennes immunités.

En Turquie, comme dans le reste de l'Europe, on arrivera tôt ou tard à créer, en faveur des communautés chrétiennes et de leurs chefs, une sorte de budget des cultes, et alors..... l'Église orthodoxe verra s'évanouir son dernier prestige.

La constitution de la Moldavie et de la Valachie n'avait pas été fixée, au cours du Congrès de Paris; elle devait être l'œuvre d'une Commission européenne, et celle-ci avait le devoir de se conformer aux vœux de ces pays. En 1857, les Conseils des principautés demandèrent la réunion des deux provinces sous un même prince. La France se montra favorable à cette réunion; la Turquie et l'Autriche s'y opposèrent. La Conférence se réunit à Paris le 22 mai 1858.

L'acte constitutionnel qui en sortit était une sorte de compromis; chaque province devait avoir son hospodar, son assemblée, son armée; mais on créait un Conseil d'État commun: on leur imposait le nom officiel de *principautés unies de Moldavie et de Valachie;* et, dans chaque pays, le prince devait être élu à vie par l'assemblée nationale. Cette convention n'accordait qu'une demi-satisfaction aux Roumains; ils l'éludèrent en nommant en Moldavie aussi bien qu'en Valachie le prince Couza pour hospodar. C'était établir l'union de fait. La Porte dut se décider à ratifier cette double élection, mais en réservant ses droits pour l'avenir.

Le Congrès de Paris a eu, en 1858, un second appendice. Cet appendice s'appelle : la délimitation du Monténégro. Très petite au début, cette question devint en peu de temps une sorte de champ clos diplomatique. La Montagne-Noire avait toujours joui, depuis la conquête musulmane, d'une indépendance absolue et sans réserves. La Porte, il est vrai, avait, en maintes circonstances, essayé de l'asservir; mais c'était toujours comme une conquête nouvelle, pour se débarrasser d'un voisinage incommode et menaçant, non pour réduire à l'obéissance une province révoltée.

En 1853, après une assez longue paix sous le règne du vladika Pierre II, les Turcs, profitant des désordres qui avaient marqué l'avènement du prince Danilo, saisirent le premier prétexte pour renouveler leurs anciennes tentatives de conquête. Omer-Pacha, qui devait, l'année suivante, se faire une réputation dans l'Europe par sa campagne du Danube, conduisit une expé-

dition nombreuse, et, secondé par la trahison dans deux des districts monténégrins, fut au moment de réussir, mais les difficultés qui devaient amener la guerre de Crimée commençaient dès ce moment à se dessiner. L'Autriche, voulant se réserver les chances pour pêcher en eau trouble au milieu du conflit qui se préparait, et se créer des alliés en Orient, prit le Monténégro sous sa protection et exigea de la Porte le maintien du *statu quo ante bellum*.

En l'année 1855, quand éclata la guerre de Crimée, le prince Danilo se maintint dans l'observation de la plus stricte neutralité, et, lorsque vint la paix, il se crut le droit, puisqu'un Congrès s'occupait de remanier la carte du monde, d'envoyer réclamer, lui aussi, auprès des représentants assemblés à Paris, « la rectification de ses frontières ». La Turquie protesta, la Russie fut froide et réservée, l'Angleterre dédaigneuse, l'Autriche presque hostile.

Restait la France, « qui seule combat pour une idée » ; c'est vers elle que le prince Danilo tourna ses regards. Au commencement de 1857, il vint en personne à Paris solliciter la protection de l'empereur et remettre entre ses mains les intérêts du Monténégro.

Jamais démarche n'avait été plus opportune. L'année suivante vit en effet éclater un nouveau conflit entre les Monténégrins et les Turcs. Profitant des troubles survenus en Bosnie, un Corps d'armée turc envahit sans déclaration de guerre le territoire monténégrin et reçut dans l'éclatante défaite de Grahovo le châtiment mérité de la violation du droit des gens.

Ce succès des chrétiens fut au moment d'amener une lutte terrible entre le Monténégro et la Turquie. Sans doute, ce ne sont pas les 15 ou 20 000 fusils dont dispose le Monténégro qui eussent mis l'empire ottoman en péril, c'est l'exemple que ce peuple de 120 000 âmes venait de donner. La victoire de Grahovo était une torche jetée dans un champ de blé mûr. La France posa le pied sur ce tison fumant et étouffa la flamme; elle menaça de jeter son épée dans la balance si les Turcs ne s'abstenaient pas immédiatement de toute hostilité contre le Monténégro.

Dans le but d'appuyer ces menaces, une division navale, sous les ordres du contre-amiral Jurien de la Gravière, vint mouiller devant Antivari. Napoléon III ne borna pas à cela les manifestations publiques de la protection qu'il accordait à la Montagne-Noire. Sur sa proposition, une Commission européenne fut chargée de fixer les frontières de la Turquie et du Monténégro de manière à éviter de nouveaux conflits. Ce travail, terminé en 1859, assurait à la principauté un nom dans les archives diplomatiques de l'Europe, et couvrait ce microscopique État de l'ombre protectrice des grandes puissances.

VIII. LES MASSACRES DU LIBAN EXPÉDITION DE SYRIE (1860)

Dans les principautés danubiennes et au Monténégro, l'Europe n'était intervenue que par la diplomatie; dès l'année 1860, elle fut forcée d'intervenir par les armes en Syrie, où le fanatisme musulman semblait s'être réveillé. En 1858, les musulmans s'étaient jetés sur les consuls de France et d'Angleterre, à Djeddah, et les avaient assassinés. Une escadre anglo-française bombarda la ville, et dix des principaux meurtriers furent pendus.

Le châtiment exemplaire de ces obscurs scélérats n'intimida point les fanatiques, et les scènes de Djeddah se renouvelèrent dans toute la Syrie dans des proportions gigantesques. Au Liban, les Druses, évidemment soutenus par les Turcs, avaient recommencé leurs luttes contre les Maronites chrétiens, et d'épouvantables massacres avaient ensanglanté leurs villes et leurs villages. A Damas même, tous les chrétiens auraient péri sans la généreuse intervention d'Abd-el-Kader et de ses Algériens (juin 1860).

Aux récits de cette tragédie souvent renouvelée, l'Europe s'émut; dans l'impuissance de la Porte à rétablir la sécurité, les principaux États de l'Europe signèrent

la convention du 3 août. Il fut décidé qu'un Corps de 12 000 hommes serait envoyé en Syrie : la France en fournirait immédiatement la moitié. Le Corps expéditionnaire, commandé par le général Beaufort d'Hautpoul, débarqua à Beyrouth au mois d'août 1860. On parcourut le Liban, poursuivant et punissant les coupables, on releva des ruines, on distribua d'abondants secours.

Devant les défiances de l'Angleterre, la Syrie fut évacuée par les Français, lorsque la sécurité n'était pas encore entièrement assurée. On avait cependant réorganisé le Liban : une Commission européenne avait obtenu du sultan la nomination d'un gouverneur chrétien à Deir-el-Kamar, ainsi que la création d'un Conseil mixte de douze membres et d'une milice locale (mars 1861). L'Europe rétablissait l'ordre, après les massacres qu'elle avait laissé consommer par son aveuglement volontaire.

Ces événements, au moins, avaient démontré, une fois de plus, l'impuissance réelle ou le mauvais vouloir de la Turquie, ainsi que l'indolence et l'incapacité du sultan qui la gouvernait.

IX. CARACTÈRE D'ABDUL-MEDJID SA MORT (1861)

Au moment où les troupes françaises évacuaient le Liban à demi pacifié, Abdul-Medjid se mourait dans son palais de Dolma Bagtché, sur le Bosphore. Les annales de la Turquie n'ont pas encore enregistré un souverain aussi humain, aussi policé, animé de tendances aussi civilisatrices ; ses traits doux et sympathiques révélaient une âme généreuse. Ce monarque absolu éprouvait une invincible répulsion à signer un arrêt de mort, quel que fût le crime du condamné. Quel contraste avec ses ancêtres et ses successeurs pour qui l'existence humaine ne fut maintes fois qu'un jeu sanglant ! Il avait, nous l'avons vu, les tendances d'un réformateur libéral ; mais l'oligarchie des hauts fonctionnaires qui constitue en réalité le gouvernement ottoman, sous l'apparence du despotisme d'un seul, rendit presque stériles toutes ses ordonnances. Pour briser cet obstacle, il aurait fallu joindre une volonté indomptable à une souplesse pleine de ruse et de finesse ; or, cette lutte incessante était au-dessus des forces du souverain, dont l'excessive bonté se faisait ainsi la complice de ses défaillances politiques.

Du reste, il faut le reconnaître, la guerre de Crimée avait apporté en Turquie un germe de destruction intérieure qu'elle ne connaissait pas. Les Dardanelles, ouvertes à nos flottes, s'ouvrirent du même coup aux emprunts fabuleux accourus d'Europe dans la veillie Byzance, et suivis bientôt de la banqueroute.

C'est du règne d'Abdul-Medjid que date la dette extérieure et ces embarras financiers contre lesquels la Turquie se débat en vain aujourd'hui. Les prodigalités du souverain ont, elles aussi, beaucoup obéré le trésor de l'État.

En voici un exemple entre mille.

Lors du mariage de sa fille avec Ali-Galib, on dépensa pour le trousseau de la mariée 180 millions de piastres (plus de 40 millions de francs). Après avoir essayé d'élever son pays à la hauteur d'idées meilleures, Abdul-Medjid avait été saisi d'un amer dégoût en présence de la résistance des fonctionnaires et des murmures de la foule ; fatigué, désabusé, le fils de Mahmoud se renferma, au déclin de sa carrière, quoique bien jeune encore, dans le cercle étroit du harem et de son entourage.

Au reste, il avait trop bu à la coupe de la volupté ; une pneumonie contractée aux fêtes du Baïram l'emporta en quelques jours (25 juin 1861). Sa dépouille mortelle fut ensevelie à la mosquée du sultan Sélim, située sur l'une des collines de Stamboul, au-dessus du littoral Sud de la Corne-d'Or, dans un quartier silencieux et désert.

Un mausolée modeste rappelle par son aspect même les traits caractéristiques de ce potentat de quarante ans : la tristesse mélancolique et le suprême dégoût.

Kadi-Keuï

KUTCHUK-EFFENDI.

LES CONTEMPORAINS



LE SULTAN ABDUL-AZIS (1830-1875)

I. TELLE MÈRE, TEL FILS — CARACTÈRE SAUVAGE D'ABDUL AZIS — LES PASSE-TEMPS D'UN NOUVEAU SULTAN

Deux frères régnant l'un après l'autre ont rarement offert un contraste comme celui qui a existé entre Abdul-Medjid et Abdul-Azis. Tandis que le fils aîné de Mahmoud fut, dans la vie privée et sur le trône, comparé surtout aux autres sultans, un prodige de douceur, de bienveillance et d'humanité, le second, fils du même père, mais d'une mère différente, se montra toujours dur, hargneux, égoïste. Le premier était d'humeur égale, le second fantasque, capricieux, mobile. Abdul-Medjid portait dans son âme l'amour du progrès social, tout en étant incapable de le réaliser et de l'imposer; Abdul-Azis, en véritable Turc de la vieille Turquie, abhorrait

ce progrès du fond du cœur; ses instincts incultes et féroces le poussaient à rompre en visière avec l'Europe; le manque absolu d'audace et de résolution l'a seul empêché de défaire complètement l'œuvre de ses deux prédécesseurs. Par ses traits, il rappelait Mahmoud beaucoup plus que son frère, et il avait hérité des défauts du destructeur des Janissaires, mais d'aucune de ses qualités. C'est surtout le caractère maternel qui lui avait été transmis.

Né en 1830, il avait eu pour mère une femme rude et sauvage, de race kurde, dit-on. Cette femme, d'une nature basse et grossière, ne pouvait qu'inculquer à son enfant le germe des plus mauvaises passions et contribuer à leur développement; elle lui légua surtout sa férocité natale. Elle riait quand elle le voyait, tout petit, déplumer, pour s'amuser, des volailles vivantes, ou déchirer en pièces une colombe et même une femme.

Abdul-Azis n'eut jamais de penchant pour l'étude : lire ou écrire lui parut toujours une occupation fastidieuse. En revanche, il aimait à exercer sa force musculaire, qui tenait du prodige. Il se plaisait, comme un gymnaste, à lutter tout nu, et se livra à ce goût, non seulement pendant les loisirs de ses jeunes années, mais aussi au milieu des préoccupations de l'âge mûr, jusqu'à la fin de son règne (1).

Cet étrange gymnaste avait pourtant des goûts champêtres. Il avait établi, dans les environs de Beïcos, une métairie, et les paysans voisins vantaient son affabilité, sa simplicité, la douceur de ses mœurs. Il avait fait venir de Suisse, à ses frais, un fermier instruit et plusieurs couples des meilleures races bovines, pour les mêler aux races asiatiques si dégénérées. Les éloges arrivaient de toutes parts aux oreilles du prince agriculteur; la sympathie devint du dévouement, et, lorsqu'il dut remplacer sur le trône un monarque malade, ennuyé et indifférent, ce ne fut qu'une acclamation de joie dans tout l'empire.

(1) V. *Mourad V*, par E. DE KÉRATRY. Paris, 1878 p. 24-25.

Les premiers actes du règne d'Abdul-Azis ne démentirent pas les espérances qu'on avait conçues. Pendant qu'Abdul-Medjid daignait à peine descendre chaque mois au Conseil des ministres, où il s'endormait régulièrement, son successeur honora de sa présence chaque séance ministérielle, héroïsme sans précédent dans les annales de l'Empire. On sait que chaque année, à l'époque du Ramazan, il est d'usage que la Sultane *Validé* présente une nouvelle épouse à son auguste fils; Abdul-Azis voulut abolir cette coutume, et ce fut à sa jeune femme qu'on offrit désormais une esclave. Bientôt il annonça sa ferme résolution de poursuivre l'application des réformes; les ambassadeurs étrangers reçurent, à cet égard, les assurances les plus formelles. Tous les ministres de l'ancien sultan furent confirmés dans leurs charges, et, dès le 6 août, l'habile Ali-Pacha recevait le sceau du grand viziriat.

Toutes ces mesures, on le vit bien plus tard, n'avaient qu'un but : donner le change à l'opinion publique en Europe; certains détails intimes ne tardèrent pas à révéler les vrais sentiments de l'ancien métayer de Beïcos. Abdul-Medjid avait érigé un théâtre auprès de son palais de Dolma-Bagtché; Abdul-Azis se hâta de le changer en écurie; il le remplaça par un théâtre privé, où la farce la plus abjecte fut substituée à l'opéra italien ou au vaudeville français. De malheureux esclaves étaient dressés à feindre le sommeil; ils étaient ensuite réveillés brusquement par l'apparition d'une meute de chiens, qui, lancés sur eux, les poursuivaient autour de la scène en les mordant à belles dents. Les terreurs, les contorsions, les souffrances des victimes de cette abominable plaisanterie provoquaient le rire bruyant de l'impérial spectateur et l'arrachaient à son humeur morose; ceux des assistants qui riaient le plus fort s'attiraient de princières faveurs. Et que l'on ne croie pas que nous exagérions. En 1863, la place du grand vizir fut offerte à Nevrez-Pacha, le principal bouffon de la cour; celui-ci se

révéla pourtant moins fou que son maître : il refusa la première dignité de l'Empire et se contenta du ministère de l'Instruction publique. C'est aussi en participant aux éclats de rire impériaux que cet arménien, Abraham Pacha, captiva la faveur du maître et sut la garder jusqu'au dernier moment.

Avec son penchant à torturer et à tuer, il est heureux que cette brute ne nous fournisse pas une plus longue série de méfaits et de crimes. Une vive pusillanimité le retenait dans ses déportements, et des hommes d'État, tels que Fuad et Aali, tour à tour grands vizirs pendant onze ans, le domptèrent jusqu'à un certain point, mais sans réussir à empêcher toutes les excentricités.

Les finances obérées se trouvaient dans le plus complet désarroi; le trésor épuisé ne pouvait suffire aux engagements de l'État; le souverain n'en dépensait pas moins les revenus de l'Empire en folles constructions, faisant abattre des palais pour avoir le plaisir de les rebâtir. Amoureux des joyaux, il s'achetait continuellement diamants et pierreries. Sans se connaître en peinture, il avait la manie des tableaux, et payait, au prix des chefs-d'œuvre, des toiles sans valeur.

De même pour la sculpture; il se fit exécuter à Munich une statue équestre en bronze, avec l'intention de se l'ériger à lui-même sur quelque place de Stamboul. Le scandale que cette nouvelle provoqua parmi les softas l'empêcha seul de réaliser son dessein. Mobile dans ses goûts, il changeait sans cesse les tapisseries de ses appartements, et, pris d'une frayeur subite des incendies, il fit un jour mettre au rebut tous les meubles en bois précieux des palais de Dolma Bagtché pour les remplacer par des meubles en fer.

Chez cet ancien éleveur de moutons, la passion pour les animaux tenait du délire. Jaloux des lauriers de Caligula, il décora un jour un chat favori de l'Osmanié première classe. Il en usait de même vis-à-vis des coqs restés victorieux dans des combats auxquels il prenait un plaisir tout particulier, et où il encourageait les lutteurs plumés, en leur promettant à haute voix des récompenses honorifiques. Fréquemment il remplaçait ses chevaux de luxe ou se commandait de splendides équipages; il embellit les jardins de son palais de Tchéragan d'une superbe ménagerie, but de ses visites journalières.

Lorsqu'il s'arrêtait devant des lions et des tigres, les courtisans ne se tenaient derrière lui qu'en tremblant; car, un jour, il manifesta une étrange fantaisie. Il fit ouvrir la cage d'un de ces redoutables quadrupèdes et dit à un respectable pacha : *Bouïouroun !* parole courtoise qu'on peut traduire suivant les circonstances par les mots : « Veuillez vous asseoir, » ou « Veuillez entrer. » En vain le pauvre fonctionnaire résistait-il à cette invitation : Abdul-Azis, de plus en plus tenace dans sa folle envie, allait pousser dans la cage le récalcitrant, quand celui-ci s'échappa des mains du monarque, revint chez lui à la hâte, et, profitant du premier bateau pour l'Europe, s'y embarqua, jurant de ne plus revenir à Constantinople tant que règnerait un pareil fou. Telle fut la cause du séjour de plusieurs années à Londres et à Paris d'un fonctionnaire turc fort connu (1).

Mais c'est assez arrêter le lecteur à de pareilles excentricités; la folie, on le sait, règne à l'état endémique dans la famille d'Osman. Les graves événements du dehors sollicitent, d'ailleurs, notre attention : l'insurrection des provinces slaves de la Péninsule balkanique, la question du Liban, ajournée mais non réglée, les aspirations ouvertes de la Serbie et de la Moldo-Valachie à l'indépendance politique.

II. LA GUERRE DU MONTÉNÉGRO (1862) GUERRE DE SERBIE

Au Monténégro, le prince Danilo, qui avait beaucoup fait pour les progrès de son peuple, avait été traîtreusement assassiné à Cattaro, le 11 août 1860. Son neveu

(1) E. DE KÉRATRY, *loc. cit.*, p. 38.

Nicolas, encore mineur, lui succéda, et ce fut le père de celui-ci, Mirko, le vainqueur de Grahovo, qui prit la régence. Au même moment, l'Herzégovine se soulève contre les Turcs : Mirko ferme les yeux sur le concours que les volontaires monténégrins apportent aux insurgés. Irrité, le général ottoman, Omer-Pacha, fait couper la tête à quatre Monténégrins de Sponge. Aussitôt, et malgré les efforts des Conseils européens, le prince Nicolas ordonne à ses sujets d'attaquer Sponge. L'émotion est grande chez toutes les populations chrétiennes de l'Empire. Sérieusement alarmés, les Cabinets européens ordonnent à leurs représentants de rétablir à tout prix la paix si subitemeut troublée. Omer-Pacha donne aux puissances des assurances complètes, accepte la formation d'une Commission consulaire, répond favorablement aux demandes des chrétiens de l'Herzégovine. Mais les négociations n'interrompent pas les opérations militaires, et, de moment en moment, la situation se complique. Les Turcs pillent un jour le couvent de Kossériévo; cet acte odieux augmente l'irritation, et la conférence commencée est rompue.

Cependant, le prince Nicolas avait, sur la demande des consuls, accordé passage sur le territoire du Monténégro aux convois destinés à ravitailler la forteresse turque de Niktchitch; il avait demandé à Omer-Pacha une entrevue à Dodosch, sur le territoire monténégrin. Le ministre ottoman répond qu'il attend le prince à Jabliak. Cette insolence décide la guerre. Le général turc proclame le blocus du Monténégro; le prince répond fièrement par un ultimatum, où il demande la reconnaissance par la Porte de l'indépendance du Monténégro, l'obtention d'un débouché sur la mer, la rectification des frontières. En même temps, il remporte à Tsernetsi une éclatante victoire sur les bachi-bouzouks d'Omer, tandis qu'une habile manœuvre de l'intrépide Louka Vonkalovitch, le chef de l'insurrection chrétienne de l'Herzégovine, coupe les communications des Turcs avec la mer.

Là-dessus, les négociations reprennent entre Omer-Pacha et le prince : elles échouent comme les précédentes, et la guerre commence, guerre sanglante et terrible, où les Monténégrins, au nombre de 25000 hommes, restent seuls contre près de 100 000 musulmans; où lord Palmerston, après avoir envoyé au camp turc le trop fameux Churchill, n'a pas honte de déclarer à la tribune du Parlement britannique que ce serait aux applaudissements de l'Angleterre que les rebelles de la Tzernagora seraient châtiés par les troupes du sultan.

Omer-Pacha envahit la principauté par trois côtés à la fois. Après quelques défaites, les Turcs écrasent Mirko à Riéka, le 23 août 1862, sous la supériorité de leur nombre et de leur artillerie. L'Europe intervient encore, mais le Monténégro doit souffrir l'établissement d'une route militaire sur son territoire (1862). Malgré ce triomphe militaire, la Turquie n'ose exiger des intrépides montagnards ni tribut ni reconnaissance de la suzeraineté du sultan.

Était-ce là cependant une paix solide, présentant des garanties de durée? La diplomatie européenne put le croire, mais nul ne le pensa sur cette noble terre du Monténégro. De là, des liens de plus en plus étroits avec la Russie, une entente tacite avec la Serbie, l'espérance secrètement nourrie de reprendre les armes contre l'ennemi commun. La défaite du Monténégro avait entraîné la soumission de l'Herzégovine qui expia durement sa révolte.

En Serbie, la dynastie des Obrénovitch était remontée, en 1858, sur le trône, avec l'ancien prince Miloch; mais cette province n'en était pas moins restée dans une dépendance assez étroite de la Porte. Le sultan y avait gardé les six forteresses de Belgrade, Semendria, Sokod, Oujitsa, Feth-Islam et Schabatz. De plus, en violation de la convention de 1830, qui suivit le traité d'Andrinople, des Turcs et d'autres musulmans s'étaient établis dans les villages et les villes, à Belgrade même, tout en refusant de se soumettre aux lois serbes. Le prince Michel, dans sa capitale de

Belgrade, se trouvait donc sous le canon de la forteresse turque et en présence d'une population musulmane insoumise. De là des rixes et des disputes sans cesse renouvelées.

La situation était donc déjà fort tendue, lorsque, en 1862, à l'occasion d'une rixe survenue entre un soldat ottoman et un citoyen, les postes turcs dispersés dans la ville en vinrent aux mains avec le peuple. La forteresse bombarda la ville; les édifices publics, le palais de l'archevêque, les maisons particulières, furent criblés de boulets. L'intervention des consuls étrangers parvint seule à mettre fin à ce sinistre bombardement d'une ville ouverte. Une conférence réunie à Constantinople, pour aviser au moyen de prévenir de pareils attentats, décida que Sokod et Oujitsa seraient rendus aux Serbes, et que les Turcs seraient tenus de se renfermer dans les quatre autres forteresses. La ville de Belgrade restait toujours sous le feu de la citadelle.

Ce n'était point là le traité qu'attendaient le prince Michel et le peuple serbe. Le prince protesta, tout en acceptant le protocole de Constantinople. L'irritation devenait chaque jour plus vive à la cour et dans le peuple; Michel semblait décidé à faire disparaître les derniers vestiges de la domination Turque, fût-ce même au prix d'une guerre sanglante.

Dans ce cas, quelle eût été l'attitude de l'Europe? les sympathies de la France, de la Russie et de l'Italie étaient pour les Serbes; l'Angleterre semblait renoncer, au moins momentanément, à toute action sur la politique continentale : l'Autriche, après le désastre de Sadova, comprenait que son avenir était sur les bords du Danube, et l'empereur Francois-Joseph fit assurer le prince Michel de toute son amitié. En présence d'une pareille situation, le sultan ne pouvait guère hésiter; il informa le prince Michel, par un firman solennel, que la sublime-Porte faisait entière renonciation des forteresses occupées, mais désirait voir le drapeau ottoman continuer de flotter à côté du drapeau tricolore de la Serbie (1867).

Cette décision, bien qu'elle n'eût été arrachée à Abdul-Azis que par la crainte d'une lutte armée, fut accueillie à Belgrade avec enthousiasme. Ainsi, après un demi-siècle de sanglantes batailles et de luttes diplomatiques, la Serbie pouvait se vanter d'avoir conquis une entière indépendance! Aussitôt le prince Michel se rendit à Constantinople pour remercier le sultan; il rentra à Belgrade en triomphe. L'année suivante, il mourait assassiné, et son jeune cousin, qui était pour lui comme un fils adoptif, le prince Milan, lui succéda (1868).

III. EN ROUMANIE — LE PRINCE COUZA INSURRECTION CRÉTOISE (1867)

Nous avons dit dans la biographie d'Abdul-Medjid (1) comment, en 1858, la conférence de Paris avait organisé les deux principautés de Modavie et de Valachie; en 1859, après la double élection du colonel Couza, une convention avait réuni ces deux principautés en un seul État, celui de *Roumanie*. Cet État nouveau, précieux débri de la grande colonie *romaine* fondée par l'empereur Trajan sur le bas Danube, fut enfin reconnu par la Porte en décembre 1861, mais seulement pour la durée du règne de Couza. N'importe; la nationalité roumaine était fondée, et ce fut là un des premiers actes *forcés* d'Abdul-Azis. Le 14 mai 1864, le prince Couza (Alexandre-Jean Ier) prononça la dissolution du Corps législatif et soumit au vote populaire les bases d'une constitution nouvelle, rappelant à plusieurs égards la constitution francaise de 1852. Un plébiscite ratifia ce coup d'État, et la Porte dut encore admettre les profonds changements qu'il introduisait dans le régime intérieur de la Roumanie. Puis, Couza ayant été renversé dans la nuit du 22 au 23 février 1866, les Roumains offrirent la couronne au comte de Flandre, second fils du roi des Belges.

La conférence de Paris (10 mars), tout

(1) N° 333 des *Contemporains*.

en sanctionnant le maintien de l'union roumaine, se déclara contre l'élection d'un prince étranger. Le gouvernement provisoire de Bucharest passa outre; le 19 avril, un prince Allemand fut élu; c'était Charles-Louis de Hohenzollern, sous-lieutenant de dragons prussiens. Celui-ci accepta et fut proclamé prince de la Roumanie, sous le titre de Charles Ier (12 juillet 1866). La Porte dut encore se soumettre au fait accompli: son droit de suzeraineté sur la Roumanie ne se manifestait plus que par le payement du tribut. Le traité de Berlin trancha ce dernier lien de vassalité; mais les Roumains devront avec regret abandonner aux Russes la partie de la Bessarabie que le traité de Paris, en 1856, avait donnée à la Moldavie; ils recevront en échange la presqu'île de Dobroudja, au sud du Danube, jusqu'à une ligne qui, partant de Silistrie, vient aboutir à la mer Noire, au sud de Mangalia.

Du moins, la Roumanie, la Serbie, le Monténégro jouissaient d'un gouvernement national. Il n'en était pas de même des autres chrétiens placés sous l'autorité directe du sultan, qui vivaient à l'état de *raïas*, et qui attendaient vainement le bienfait des réformes prévues au traité de 1856. Tels étaient les Slaves de Bosnie, d'Herzégovine, de Bulgarie, les Grecs de l'Épire, de la Thessalie, de la Crète. De cruelles répressions avaient suivi, dans les provinces slaves, les tentatives de soulèvement.

En 1866, après d'inutiles efforts pour obtenir une administration supportable, les Crétois s'étaient mis en insurrection et avaient proclamé l'union de l'île au royaume hellénique. Hérissé de montagnes aux flancs abrupts, aux gorges profondes et étroites, où les lits des torrents desséchés où les pistes des fauves forment les seuls chemins, nul pays n'est plus propre à une guerre de partisans. Le massif de Sphakia, le plus élevé de l'île, habité par une race de rudes montagnards, avait toujours tenu tête à tous les conquérants; en 1866, ce furent encore les Sphakiotes qui fournirent à la cause de l'indépendance ses plus intrépides champions.

Surpris dans les défilés des montagnes, les postes musulmans sont refoulés en désordre sur les villes du littoral; le gouverneur Ismaïl-Pacha est forcé de capituler à Apocorona, pendant qu'une division turque est écrasée à Sélino. De toutes parts, de France comme de Grèce, étaient accourus des volontaires. Pour étouffer la révolte, la Porte envoie 40 000 hommes qu'elle fait accompagner par un commissaire extraordinaire, muni de pleins pouvoirs, Kiritli-Pacha, ancien gouverneur de l'île. L'administration de celui-ci avait laissé dans l'ile des souvenirs néfastes; il n'en faut pas davantage pour rendre infructueuse toute négociation. Peu après, Omer-Pacha vient prendre la direction des opérations militaires; son plan est de rejeter les insurgés dans les montagnes de Sphakia, de les y cerner et de les exterminer. L'insuffisance des forces d'Omer et l'incapacité de ses lieutenants font échouer ce plan; bien plus, plusieurs de ses colonnes sont battues et dispersées. Ces échecs répétés exaspèrent le sultan, qui veut se porter aux plus grands excès; toutefois, sur les instances des ambassadeurs étrangers, il consent à envoyer un nouveau plénipotentiaire traiter avec les insurgés. Le grand-vizir, Aali-Pacha, se rend lui-même en Crète, le 4 octobre 1867; quelques mois plus tard, il rentre à Stamboul sans avoir rien conclu. L'attitude de la Grèce venait d'aggraver encore la situation.

Dès le début de l'insurrection, les Grecs du continent n'avaient point dissimulé leurs sympathies pour leurs frères de Candie, et, plusieurs fois depuis, les relations diplomatiques avaient été sur le point de se rompre entre Athènes et Stamboul. En avril 1868, le parti de la guerre l'emporta dans le gouvernement d'Athènes; le ministère grec annonçait la prochaine réunion de la Crète au royaume hellénique et faisait des armements. La Porte rappela son ambassadeur (2 décembre) et envoya au Piré l'amiral Hobart-Pacha présenter un ultimatum au roi Georges (11 décembre).

Pour prévenir une guerre imminente, une conférence se réunit à Paris et força les Grecs à la paix (janvier-février 1869). Quant aux insurgés crétois, ils succombèrent après une résistance désespérée.

Malgré sa victoire, la Porte, pour satisfaire ou éluder les vœux de la diplomatie, avait accordé à la Crète une sorte de constitution, d'un caractère nettement libéral. D'après ce *statut organique,* la Crète formait un vilayet gouverné par un vali nommé par le sultan pour cinq ans, et résidant à la Canée.

Ce gouverneur général était assisté de deux conseillers, l'un musulman, l'autre chrétien. L'île elle-même était divisée en cinq gouvernements : la Canée, Sphakia, Rhetymo, Lassithi et Candie.

Chacun de ces gouvernements avait à sa tête un préfet, musulman ou chrétien, assisté d'un conseiller chrétien si le gouverneur était musulman, musulman s'il était chrétien. L'administration de la commune était réglée par une loi spéciale. Des Conseils permanents, composés de musulmans et de chrétiens, siégaient auprès des gouverneurs. De plus, une assemblée générale, nommée par l'élection et composée de quatre-vingts membres dont quarante-neuf chrétiens et trente et un musulmans, devait se réunir, chaque année, de quarante à soixante jours, à la Canée, pour s'occuper de toutes les questions intéressant spécialement la Crète.

Les dépenses militaires devaient être supportées par le gouvernement du sultan, qui percevait les recettes de la douane, le revenu des droits établis sur le tabac et le sel, les revenus des fondations pieuses à la charge de les entretenir. Enfin, à titre de mesure provisoire, une remise de deux années de dîme était faite aux habitants de la Crète, à partir du 1er mars 1868.

Sur le papier, cette constitution était parfaite; mais, dans son application, il devait en être autrement. Du moins, elle fit taire, pour quelque temps, les réclamations de l'Europe, et tel est le but de toutes les réformes en Turquie.

IV. Abdul-Azis et l'Égypte — Conférence de Londres (1871) — Le conflit gréco-bulgare

Abdul-Azis, pour dompter l'insurrection crétoise, avait eu recours, comme autrefois Mahmoud II, aux forces égyptiennes. Ce n'est pas que les successeurs de Méhémet-Ali eussent un bien grand souci des intérêts de leur suzerain de Stamboul. Sur les rives du Nil comme autour des Balkans et en Crète, le vent était à l'indépendance.

Un des premiers soins d'Ismaïl (1863-1879) fils d'Ibrahim, avait été d'obtenir du sultan un firman réservant à sa descendance directe la vice-royauté. Jusqu'au règne de ce prince, l'ordre de succession, emprunté à la règle d'hérédité suivie dans la famille impériale du sultan, avait été fondé sur le privilège de la primogéniture en ligne *directe ou collatérale, indistinctement*, c'est-à-dire que le plus âgé des princes de la maison régnante, quel que fût son degré de parenté avec le souverain décédé, occupait le trône. Avec ce pouvoir de transmettre l'autorité royale à sa descendance directe, Ismaïl avait obtenu le titre de *khédive* ou souverain, à la place de celui de vice-roi (1867). Après comme avant, le sultan demeurait le suzerain de l'Égypte; mais ce titre nouveau, moins banal et plus pompeux que le précédent, pouvait venir à en imposer aux esprits.

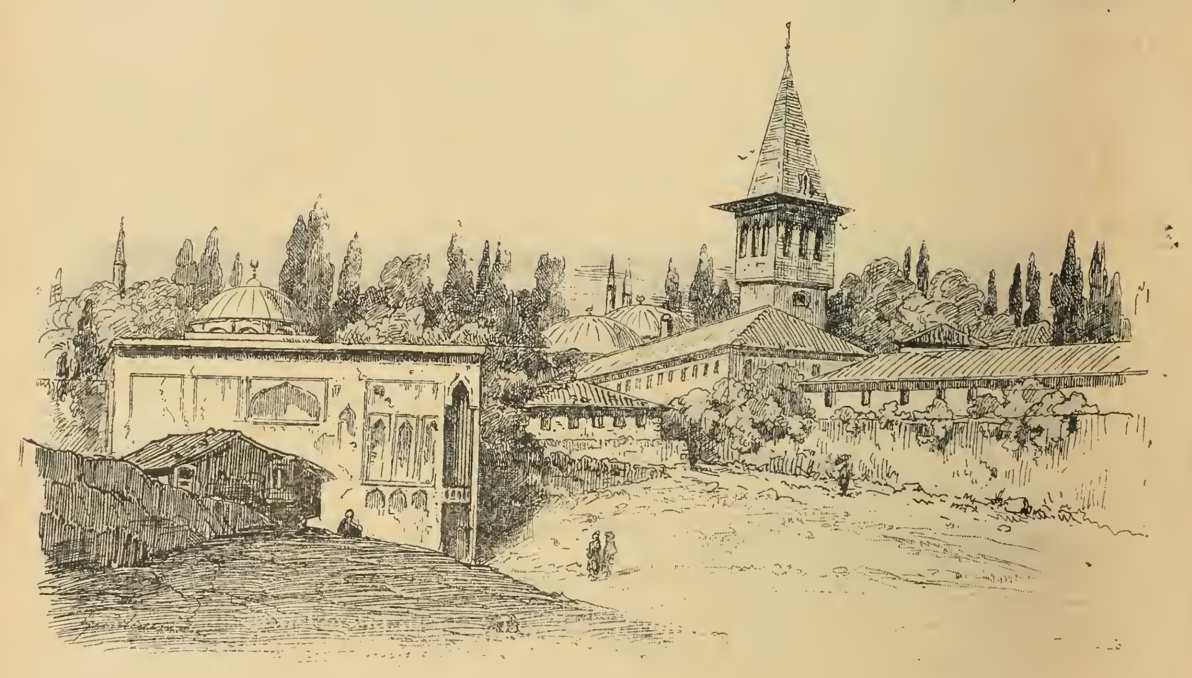
En fait, le khédive se mit aussitôt à agir en souverain absolu.

Sans consulter la Porte, il noua des relations directes avec les puissances et invita directement les souverains étrangers à l'inauguration du canal de Suez. Ces agissements amenèrent un échange de notes diplomatiques entre Stamboul et le Caire. Le 29 août 1869, la Porte posa un ultimatum au khédive et le mit en demeure de livrer sa flotte cuirassée, de réduire l'effectif de ses troupes de terre, d'envoyer chaque année à Stamboul l'exposé de sa situation budgétaire et lui interdit de signer des conventions politiques sans l'autorisation préalable du sultan. Sous la pression de

l'Angleterre, jalouse de notre influence en Égypte, Ismaïl céda (9 décembre).

L'écrasement de la France dans la guerre franco-allemande eut pour contre-coup la dénonciation du traité de 1856. « Ce traité, disait une dépêche du prince Gortschakoff, ne reposait en certaines parties que sur des théories; l'Europe et la Turquie ont dérogé à quelques-unes de ses prescriptions importantes; il a été enfreint impunément à plusieurs reprises et sous divers prétextes dans plusieurs clauses essentielles et générales; conséquemment, la Russie se croit en droit et en devoir de dénoncer la convention spéciale et additionnelle dudit traité qui fixe le nombre et la dimension des bateaux de guerre que les deux puissances riveraines se réservent d'entretenir dans la mer Noire (1). »

Prise à l'improviste, l'Angleterre comprit qu'elle ne pouvait éluder la question; l'Autriche se montra réservée; la France



LE VIEUX SÉRAIL A STAMBOUL

ne comptait plus; la Prusse, tenant compte à la Russie de son attitude pendant la guerre, suggéra l'idée de réunir une Conférence à Saint-Pétersbourg. L'Angleterre proposa de préférence, comme lieu de réunion, Vienne, Florence ou Londres. La revision étant acceptée en principe, le choix du siège des plénipotentiaires chargés de l'accomplir importait peu à la diplomatie moscovite; on décida que la Conférence se tiendrait à Londres.

Elle eut lieu, en effet, dans cette ville et une convention, signée le 13 mars 1871, abrogea les articles 11, 13 et 14 du traité de Paris, relatifs à la neutralisation de la mer Noire. Le premier résultat obtenu, Gortschakoff signa avec la Turquie la convention spéciale du 18 mars 1872, par laquelle les deux puissances constatèrent leur droit respectif de construire des forts sur la mer Noire et d'y entretenir des flottes de guerre. C'était un pas vers le rétablissement du prestige et de la puissance russe en Orient.

En dehors du gouvernement russe, s'exerçait l'action des Comités russes. Ces Comités, aux formes variées, n'avaient pourtant qu'un seul but : se vouer à l'affranchissement des nations slaves et à leur réunion sous

(1) Dépêche du 19/31 octobre 1870 au baron de Brunow à Londres.

le protectorat du seul peuple slave qui fût alors indépendant, du puissant empire de Russie. C'était le *panslavisme*, et ceux qui poursuivaient la réalisation de cette idée s'appelaient les *slavophiles*. On ne tarda pas à se convaincre que le panslavisme proprement dit n'était pas une idée réalisable : on manquait d'une langue slave intelligible à tous les Slaves; les Tchèques et d'autres peuples entendaient réserver leurs droits à l'indépendance; enfin le sort de la Pologne ne laissait pas d'inspirer quelque défiance. C'est alors que les slavophiles reportèrent leur affection sur les peuples slaves encore soumis à la domination ottomane, soit comme vassaux, soit comme raïas; ils leur envoyaient des livres, des objets religieux, de l'argent pour fonder des églises et des écoles. La politique du gouvernement russe ne pouvait que donner son appui aux slavophiles, et s'associer à leur zèle : c'est ce qu'un débat, non encore définitivement



UN VIEUX QUARTIER DE STAMBOUL

réglé, était venu mettre en vive lumière dès le début du règne d'Abdul-Azis.

Le fameux décret de 1856 avait, dans son second article, ordonné une enquête sur la situation et les privilèges des chrétiens de l'empire, et sur leur organisation en communautés. Tous les chrétiens orthodoxes de Turquie formaient encore la communauté grecque; mais les exactions du haut clergé grec l'avaient rendu insupportable aux autres races, et particulièrement aux Bulgares. Quand, en 1857, le patriarche grec rassembla les délégués de toutes ses provinces, les Bulgares demandèrent à se séparer en Église indépendante.

Ne pouvant encore revendiquer leur indépendance politique vis-à-vis des Turcs, du moins, ils revendiquaient leur indépendance vis-à-vis des Grecs. L'émoi fut grand dans toute la péninsule. La Porte penchait pour les Slaves, que soutenait la Russie : auprès de l'ambassadeur russe à Constantinople, Ignatieff, s'empressèrent à la fois les Bulgares, pour le prier d'appuyer leur demande, et les Grecs, pour le prier d'assurer le maintien du *statu quo*. Longtemps il affecta, entre les deux parties, l'impartialité la plus rigoureuse; la lutte ne dura pas moins de dix ans. En mai 1867, *le Comité secret central bulgare* osa poser au sultan

l'ultimatum suivant : 1° la Bulgarie aura une administration indépendante et le sultan prendra le titre de roi des Bulgares; 2° la Bulgarie aura son Église, son synode et son patriarche.

Pour appuyer cette simple demande, des bandes armées surgissaient, qui menaçaient de franchir les Balkans.

Le sultan, roi de Bulgarie, était impassible, mais l'Église autonome ne porta atteinte qu'aux privilèges du patriarche; c'était sans doute un premier pas vers la Bulgarie indépendante: mais la Bulgarie révoltée, — et la révolte aurait suivi de près le refus d'une église — était aussi le premier pas vers la guerre générale. Le 10 mars 1870, le sultan signa un firman qui créait un exarque bulgare, avec une demi-indépendance vis-à-vis du patriarche et une complète autorité sur les provinces ecclésiastiques, comprises dans le vilayet du Danube (Bulgarie actuelle). Le firman fut discuté; l'échange de notes ne continua pas moins de deux années. Enfin, le 16 avril 1872, Mgr Anthimos, l'exarque élu des Bulgares, recevait son bérat d'investiture du grand vizir Mahmoud-Neddim, que l'argent du général Ignatieff avait vivement intéressé à la cause bulgare : c'était l'indépendance de la nouvelle Église nationale.

V IMPRESSIONS DE VOYAGE — ABDUL-AZIS AGIOTEUR — LA BANQUEROUTE

Pendant que les nationalités chrétiennes, courbées depuis quatre siècles sous le joug ottoman, relevaient partout la tête dans l'espoir d'un affranchissement prochain, la Porte poursuivait la tâche difficile de sa réorganisation et luttait contre des embarras financiers qui compromettaient son avenir. Malheureusement les finances turques, depuis près d'un demi-siècle, étaient dans le plus déplorable état, et Abdul-Azis lui-même ne dédaigna point de tremper dans des tripotages dont il espérait quelque profit.

Nous avons déjà dit un mot des folles prodigalités de ce souverain. Ismaïl-Pacha, le khédive d'Égypte, avait offert à son suzerain un magnifique yacht, le *Feizi-Djehad,* qui avait été construit en Angleterre et coûtait 150 000 livres sterling. Abdul-Azis éprouva une satisfaction puérile à la vue de ce navire et fut impatient d'en faire l'épreuve. De là, une excursion en Égypte, poussée jusqu'au Caire, et à Smyrne.

Quelques années plus tard, en 1867, le sultan alla assister à l'exposition de Paris et poursuivit son voyage dans les principales capitales de l'Europe. C'est une affaire d'État pour un membre de la famille d'Osman que de sortir des frontières de la monarchie islamique! Le *chériat,* ou loi sacrée, s'y oppose. Abdul-Azis tourna le scrupule religieux en saupoudrant ses chaussures de poussière de la terre ottomane!!

De son voyage en Europe, le sultan rapporta une haine profonde de la civilisation moderne. « Ce qui m'a surtout frappé, disait-il une fois de retour, à Aali-Pacha, c'est la laideur des principales princesses européennes, sauf l'impératrice Eugénie et l'impératrice Élisabeth. »

Un jour il fit à Fuad cette étrange et naïve confidence : « Je suis plus civilisé que les Français, les Anglais et les Prussiens que j'ai visités; je n'ai besoin de rien apprendre d'eux; une seule chose m'a plu en France, c'est l'impératrice; une seule en Angleterre, c'est la flotte; quant à l'Autriche et à la Prusse, je ne leur envie rien: mais ou je ne suis pas sultan, ou je jure que je trouverai une femme jeune, ressemblant à Eugénie, et je me ferai construire en Angleterre des cuirassés meilleurs que les leurs! » Voilà ce que le vicaire du Prophète avait recueilli de sa visite à l'Exposition.

N'importe! à ce spectacle offert par un Padischah, rompant avec un long passé, entreprenant une tournée à travers les grandes capitales, la vieille Europe crut la Turquie arrivée au faîte de la civilisation. Aussi, quand elle vit se développer les projets de chemin de fer et s'élever des collèges où étudiaient, sur les mêmes bancs, les élèves

musulmans et non musulmans, elle s'abandonna dans son ignorance de la réalité aux mirages de l'Orient et courut d'elle-même au-devant des emprunts ottomans où vinrent s'engouffrer 4 à 5 milliards apportés par le monde chrétien. Les grandes lignes de communication par les rails demeurèrent inachevées. Par ci, par là apparurent quelques tronçons pour capter de nouveaux capitaux. Le lycée de Galata-Seraï, mettant en pratique l'égalité des races, resta presque comme un fait isolé. La marine prit quelque développement. Les soldats reçurent de meilleurs fusils. Les forteresses augmentèrent leurs canons. Voilà ce que gagna l'État aux sommes provenant de l'épargne des *giaours*, avides de gros intérêts et appelés à payer plus tard par un amer repentir leur candide avidité.

Mais disons-le, la plus grande partie de ces sommes enrichit d'emblée les intermédiaires de toute espèce, les agioteurs heureux, quelques banquiers juifs, et surtout le sultan Abdul-Azis, participant notoirement aux bénéfices des intermédiaires, ainsi qu'aux gains des spéculateurs.

La facilité de se procurer de l'argent en entassant dettes sur dettes était un des côtés de la civilisation que savait pleinement apprécier l'avide monarque. Il profitait de chaque mouvement de bourse, qu'il faisait naître lui-même, pour accroître son trésor privé. Il obligeait le khédive d'Égypte à de fréquentes visites à Constantinople où le vassal ne pouvait se présenter devant le suzerain sans apporter de grosses sommes. En juillet 1873, ce tribut s'éleva à 17 250 000 francs donnés au maître seul, en dehors des somptueux *bakchiches* (1) distribués aux princes, aux ministres et aux eunuques.

La présence, au timon des affaires, de ministres tels que Fuad et Aali-Pacha, si vantés par la presse européenne, n'avait qu'un rôle et qu'un but: le maintien du crédit de la Sublime Porte aux yeux des créanciers; eux-mêmes, du reste, savaient pratiquer, pour leur compte personnel, le drainage de l'argent vers la capitale. Sous les auspices d'un de leurs successeurs, Mahmoud-Neddim-Pacha, la dette consolidée s'accrut, en trois années, de 80 millions de livres turques (la livre turque vaut 23 francs) et la dette flottante de 15 millions.

Lorsque, en 1874, éclata l'insurrection dans l'Herzégovine, on avait recueilli, avec des peines inouïes, chez les usuriers de Galata, près de 100 000 livres, destinées à l'armée d'expédition: Abdul-Azis les fit enlever du bord du bateau pour les envoyer grossir son trésor du palais de Béchiktach. En même temps, le peu scrupuleux Mahmoud-Neddim jetait à la face de l'Europe et de la nation, comme un dernier outrage à la morale publique, comme le dernier écho de son incomparable administration, une déclaration de faillite, ou plutôt une banqueroute frauduleuse; et quelques jours après, le sultan se faisait payer intégralement l'intérêt de ses 12 millions de consolidés.

VI. LA LOI DE SUCCESSION AU TRONE

Tous ces agiotages n'avaient pas manqué d'aigrir l'esprit des populations de l'empire dont rien pourtant n'égale l'endurance; un projet, qu'Abdul-Azis essaya de réaliser, acheva de le rendre absolument impopulaire. Il voulut changer, contrairement à la loi musulmane, la succession au trône et la transmettre, en écartant Mourad, fils d'Abdul-Medjid, à son propre fils Youssouf-Izzédin. Celui-ci devait être écarté, et par la primogéniture de son cousin et par sa naissance, survenue en 1857, alors qu'Abdul-Azis n'était encore que prince impérial.

Or, pour peu qu'on connaisse les Turcs, on comprendra que ce changement allait choquer les préjugés séculaires de la foule plus qu'aucune autre réforme. En outre, Youssouf-Izzédin, jouvenceau prétentieux, impertinent, brutal, n'inspirait que de la

(1) Mot intraduisible, qui signifie tantôt pourboire, tantôt cadeau, tantôt et surtout pot-de-vin. Dans tout l'empire ottoman et dans toutes les classes de la société, c'est le mot le plus usuel et qui retentit sans cesse aux oreilles du voyageur.

répulsion. Cet égoïste complot n'en hanta pas moins l'esprit du souverain pendant plus de cinq ans. S'il avorta, c'est surtout à la rare pusillanimité d'Abdul-Azis qu'est dû cet échec.

Chaque année, en effet, au 25 juin, anniversaire de son avènement au trône, il devait opérer ce coup d'État, et, quand le jour arrivait, quelque obstacle imprévu s'offrait tout à coup; tantôt c'était une remontrance de l'ambassadeur d'Angleterre favorable à Mourad, tantôt le refus du mufti de promulguer une décision contraire à la lettre et à l'esprit de la loi sacrée. Une fois pourtant, en 1872, Abdul-Azis se décida à braver et la diplomatie hostile à son projet et le Koran avec ses décrets célestes; seulement, superstitieux, il tint à obtenir l'approbation de son astrologue. Ce haut fonctionnaire du palais, qui figure pour 13 500 francs sur le budget, reçoit l'ordre de consulter les étoiles.

Mais en Turquie plus qu'ailleurs

Il est avec le ciel des accommodements.

Par suite d'un arrangement préalable avec le prince qu'il s'agit de déposséder de ses droits, l'astrologue déclare que les constellations engagent le sultan à ajourner le décret projeté. Abdul-Azis eut alors une pensée vraiment digne d'un descendant d'Osman: ayant huit neveux, il résolut d'en faire empoisonner six. Toutefois, ce projet parut en plein XIXe siècle d'une exécution difficile, voire dangereuse, à cause de l'indignation qu'il n'aurait pas manqué de soulever. Il sembla plus simple de promulguer la destitution en bloc des enfants d'Abdul-Medjid et de décréter la transmission du pouvoir de père en fils, mesure qu'on présenterait comme une réforme salutaire et civilatrice. Ce fut l'avis de l'ambassadeur de Russie qui, pour comprimer un soulèvement probable, s'engageait généreusement à fournir au sultan une armée de 20 000 Russes prête à être débarquée au premier appel de Sa Hautesse.

Les fils d'Abdul-Medjid reçurent l'ordre de quitter leurs maisons de campagne et de venir habiter, près de leur oncle, à Dolma-Bagtché; on crut à leur prochain massacre.

Des paroles qui franchirent les murailles du palais étaient d'un sinistre augure. A l'arrivée de Mourad et de ses frères à Dolma-Bagtché, la *validé* leur dit d'un air féroce: « Surtout, pas d'enfants! Entendez-vous? La race d'Osman n'en a plus besoin. » C'est alors que les amis de Mourad, pour le sauver d'une épouvantable catastrophe résolurent de renverser Abdul-Azis par une révolution populaire, sans précédent dans les annales de l'empire ottoman, mais dont les circonstances particulières garantissaient le succès. La révolte se propageait dans les provinces, et, dans la capitale, l'indignation publique était à son comble.

VII. INSURRECTION DES SLAVES DE TURQUIE LES MASSACRES BULGARES

Une nouvelle prise d'armes avait éclaté, dès 1874, en Herzégovine: les insurgés invoquaient le traité de Paris et réclamaient les réformes promises. Les hostilités avaient commencé non loin de Mostar, au moulin de Struge, sur la Narenta. Le meunier était un musulman qui, offensé de l'attitude prise par les raïas des villages voisins, refusa de moudre leur grain; les paysans de Goritsa voulurent l'y contraindre; le meunier, aidé par les gendarmes turcs, se défendit, et c'est ainsi que partirent les premiers coups de fusil.

Les chrétiens ayant été repoussés, les Turcs, par représailles, envahirent la nuit suivante Goritsa, qu'ils pillèrent et incendièrent; ils profanèrent même l'église et le cimetière chrétien où ils déterrèrent les corps d'un homme et d'un enfant. Ces attentats furent suivis de l'incendie de Doljani, village frontière, puis de l'assassinat d'un Père Franciscain. L'étincelle avait jailli; d'autres incendies s'allumèrent au loin dans les deux provinces. « Frères, disait un manifeste, il y a longtemps qu'a été livrée la bataille dans les plaines de Kossovo (1),

(1) Le souvenir de la défaite de Kossovo (15 juin 1389).

mais depuis ce moment la nation endure, sans trêve ni merci, les injustices, le pillage, les mauvais traitements. Chaque pouce de terre est arrosé du sang et des larmes de nos aïeux. Les Turcs « foulent aux pieds la foi, la liberté, l'honneur et les biens des descendants des Niémanitch. »

La Turquie, qui révéla plus tard quelle force de résistance était encore en elle, se montra d'abord impuissante à réduire quelques bandes de rebelles. Soit apathie, soit incapacité, elle les laissa battre Mouktar-Pacha et bloquer les deux forteresses de Niksichs et Piva. Du Monténégro et de la Serbie, partaient chaque jour de nombreux volontaires qui venaient grossir les rangs des insurgés; des Sociétés s'organisaient dans les pays slaves pour leur venir en aide et leur fournir des armes et des munitions; les Comités panslavistes de Moscou envoyaient de l'argent et des officiers. En décembre 1875, la Porte essaya de pacifier le pays en promettant encore une fois des réformes : la séparation du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire, la nomination des juges par voie d'élection, l'unification de l'impôt, l'égalité civile et politique. C'est ce qu'on avait déjà promis en 1852; aussi les insurgés exigèrent des garanties. Alors, le comte Andrassy, chancelier d'Autriche, parvint à obtenir du sultan son adhésion aux réformes énumérées dans une note du 12 février 1876 : liberté religieuse, abolition de l'affermage de l'impôt, emploi du produit des contributions directes pour les besoins locaux, revision des lois régissant la propriété, nomination d'une Commission de contrôle mixte. Les insurgés refusèrent encore de poser les armes : ils demandèrent l'évacuation préalable de l'Herzégovine par les troupes ottomanes. Tout à coup, l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne à Salonique parut justifier toutes les accusations de fanatisme et d'anarchie formulées contre la Turquie.

C'est alors que la Russie, l'Autriche et l'Allemagne s'entendirent pour présenter au sultan la note du 1er mai (*memorandum de Berlin*) où on le sommait de signer avec les insurgés un armistice de deux mois et d'appliquer les réformes proposées par le comte Andrassy, menaçant, en cas de refus, de l'y contraindre par force. La Porte, encouragée à la résistance par l'Angleterre, repoussa cet ultimatum.

Des événements plus graves encore que celui de Salonique vinrent soulever contre la Turquie l'opinion européenne. La Porte avait eu la funeste idée, en 1864, d'établir en Bulgarie les Tcherkesses qui avaient émigré du Caucase pour se soustraire à la domination russe. Ces barbares, habitués dans leurs montagnes à vivre de pillage et du trafic des esclaves, et qui trouvaient le travail de la terre indigne de guerriers, s'imposèrent aux paysans bulgares, qu'ils forcèrent à travailler pour eux et qu'ils traitèrent en serfs de la glèbe. Ce nouveau fléau mit les populations au désespoir.

Les vieilles haines entre musulmans et chrétiens se réveillèrent. De part et d'autre, on s'arma : en novembre 1875, le village chrétien de Sulmchi fut horriblement saccagé; à Otlukeuy et Striélitsa, ce furent les chrétiens qui, après avoir massacré les musulmans, arborèrent les couleurs bulgares (avril 1876). La Porte, au lieu d'envoyer des troupes régulières pour apaiser ce commencement d'insurrection, eut recours au plus détestable expédient : elle lâcha sur la Bulgarie des milliers de Tcherkesses, de bachi-bouzouks et d'autres irréguliers. Les districts paisibles furent traités comme les districts insurgés. A Batak, 5000 habitants sur 7 000 furent égorgés; à Panaghiourichté, au nord de Tatar-Bazarjik, 763 habitants furent massacrés, parmi lesquels 284 femmes et 217 enfants. Dans la seule région de Philippopoli, 58 villages et cinq monastères furent détruits et 15 000 personnes massacrées dans l'espace de vingt-huit jours. D'une enquête

qui prépara l'asservissement de tous les Slaves méridionaux, est, comme on le voit, resté vivant parmi leurs descendants; tous les événements, qui de près ou de loin, peuvent être considérés comme une revanche, sont célébrés par des chants ou des proclamations dans lesquels on rappelle la sanglante défaite de 1389. C'est ainsi que les Allemands imprimaient, en 1870, que Sedan était la revanche de Tolbiac; mais ils n'avaient pas l'excuse de cinq siècles d'esclavage sanglant.

faite par l'ambassadeur de France, il résulta qu'en trois mois 20 000 chrétiens avaient été égorgés. Sur plusieurs points, notamment à Yamboli, les autorités ottomanes se montrèrent de connivence avec les égorgeurs.

L'Europe fut saisie d'indignation ; et l'Angleterre elle-même, dont on ne peut nier la partialité en faveur des Turcs, dut condamner les *horreurs bulgares*; M. Gladstone, qui devait assister, près de vingt ans plus tard, aux nouveaux exploits du *sultan rouge*, flétrit la race turque en la désignant « comme le spécimen le plus antihumain de l'humanité ». Bien plus vif fut ce sentiment en Russie et dans les pays slaves. Des étudiants russes et d'autres volontaires accouraient; les Comités russes multipliaient les envois d'armes et d'argent; un général russe, Tchernaïef, le conquérant de Tachkent, vint prendre le commandement de l'armée serbe ; même d'anciens officiers et d'anciens soldats des territoires slaves de l'Autriche passèrent en Serbie, où l'agitation était grande. Dans les rangs des insurgés herzégoviniens, il y avait, pour moitié, des Serbes et des Monténégrins. Les princes Milan et Nicolas étaient impuissants à contenir des passions qu'ils partageaient; ils poussèrent leurs armements, et, dès le mois de juillet 1876, les hostilités s'ouvrirent, prélude de l'effroyable guerre d'Orient.

VIII. IMPOPULARITÉ D'ABDUL-AZIS SA CHUTE — MORT MYSTÉRIEUSE

A ce moment, Abdul-Azis avait, depuis un mois à peine, disparu de la scène. Ses prodigalités et sa démence, en ruinant l'empire, avaient vivement excité les passions nationales et religieuses des musulmans. Les soldats et les matelots, irrités par les incessants retards de leur solde, avaient insensiblement perdu de leur ferveur native pour le salut du padischah; il n'était pas jusqu'à l'entourage immédiat du potentat qui ne se montrât fatigué de ses excès.

Tripotant des affaires d'argent avec une insatiable passion de gain; injuriant sans motif sérieux ses aides de camp, ses chambellans et ses eunuques; se livrant à des ripailles, où il poussait la gloutonnerie jusqu'à dévorer un dindon ou un quartier de mouton à lui seul; morose et sombre quand la colère ne l'arrachait pas à son apathie stupide, tel avait été en deux mots le moins aimable de tous les monarques. Partout se manifestaient des murmures toujours croissants, le vif désir d'en finir avec un règne désastreux.

Enfin un homme se rencontra qui, fort de l'appui moral de l'Angleterre, réussit à discipliner les aspirations populaires et à les unifier dans un seul but : le renversement d'Abdul-Azis : cet homme fut Midhah-Pacha, dont nous donnerons bientôt la vie.

Les softas, habitués des mosquées, professeurs ou simples élèves de la loi du Prophète, constituent depuis la disparition des janissaires une force occulte qui fait mouvoir les masses ignorantes et superstitieuses dans l'un ou l'autre sens; dépositaires du Koran, ils savent très ingénieusement en appliquer les versets, vieux de douze siècles, aux événements du jour et en tirer des enseignements, des conseils, des mots d'ordre. Tels furent les instruments dont se servit Midhah. Tous, au début, n'étaient pas également souples; mais l'or anglais rectifia bien des jugements et fit régner dans les mosquées une merveilleuse unanimité.

Il fallait s'assurer avant tout la complicité du grand-vizir, alors Mahmoud-Pacha; sceptique achevé, épicurien dans la signification la plus vulgaire du mot, Mahmoud s'engagea vis-à-vis de Midhah, non de favoriser, mais de ne pas entraver l'œuvre des softas, et il exécuta scrupuleuement sa promesse. Les conspirateurs, réunis par milliers dans une mosquée de Stamboul, résolurent de faire d'abord une grande démonstration auprès du sultan. Apprenant du fond de son palais la démarche projetée des softas, Abdul-Azis, saisi de frayeur, envoie ses aides de camp demander courtoisement aux directeurs des groupes d'avoir à faire connaître leurs vœux et leurs désirs.

Nous exigeons, répondent ceux-ci, la destitution immédiate du grand-vizir et du

mufti et le remplacement de l'un par Midhah-Pacha et de l'autre par Haïrullah effendi. » Ce dernier devient aussitôt grand-mufti; seulement, pour ne point déplaire trop fortement à l'ambassadeur russe, en accordant au candidat de l'Angleterre la première dignité de l'empire, Abdul-Azis nomme Midhah président du Conseil, et Ruchdi, grand-vizir. Ruchdi était à la fois conservateur et opportuniste, remarquable à ce double titre par son absence de vigueur. A la demande des softas, Hussein-Avni, l'énergie incarnée, lui est adjoint comme ministre de la Guerre (12 mai 1876).

Un accord se fait entre ce dernier ministre et Midhah; décidés l'un et l'autre à renverser Abdul-Azis, ils acceptent le renvoi de Mahmoud-Neddim comme un simple acompte. Toutefois, avant d'aller plus loin, il leur semble prudent d'endormir la vigilance du palais; les softas signent à l'envie des adresses de remerciements au souverain.

Les Comités secrets n'en continuent pas moins leurs travaux : on convient d'un acte de réforme, qui, sur les bases d'une égalité parfaite, établirait un régime constitutionnel, avec un Parlement, le contrôle sérieux des dépenses publiques, la responsabilité des ministres, et une loi libérale sur la presse.

On décide enfin que le 31 mai, musulmans et chrétiens se rassembleront dans l'enceinte extérieure de la mosquée de Nouri-Osmanié, à Stamboul, pour y nommer de concert une Commission, chargée d'aller demander au nouveau grand-vizir la promulgation immédiate de l'acte de réforme égalitaire et libérale. Cette habile combinaison échoua; un coup d'État inattendu prévint de trente-six heures la révolution projetée.

Le 29, les ministres et le vizir même se présentent au palais de Dolma-Bagtché et osent réclamer de Sa Hautesse des mesures urgentes en faveur de l'armée d'Herzégovine et la destitution des gouverneurs, préfets et autres employés protégés de Mahmoud-Pacha, Abdul-Azis refuse avec hauteur. « Sortez d'ici, traîtres! ajoute-t-il, et ne reparaissez jamais devant mes yeux si vous tenez à votre vie! » Et du geste, il congédie les ministres, qui sortent lentement et à reculons. Ceux-ci, encore tout tremblants de colère et d'humiliation, se rendent aussitôt au Grand Conseil où sont réunis leurs collègues; en apprenant l'issue de l'audience impériale, tous se récrient contre cet abus de pouvoir.

Après une délibération qui ne dura pas moins de quatre heures les membres du Conseil s'entendent pour un coup d'État.

Le directeur de l'école militaire de Pancaldi, Suleiman, le futur lutteur de Schipka, est initié au complot. Par ses ordres, les cadets reçoivent des armes et la consigne de se tenir prêts au premier appel. Les troupes des vastes casernes répandues sur la hauteur qui domine le palais de Dolma-Bagtché sont équipées comme pour se mettre en campagne. Un ordre secret et exprès du ministre de la Guerre est porté au général de la garde impériale, lui disant de se rendre immédiatement avec ses hommes tout équipés à l'arsenal : des pontons emportent militaires et officiers qui croient obéir aux ordres de Sa Hautesse. Enfin, tandis que les troupes des casernes, au lieu de prendre le chemin de la Bulgarie, sont dirigées vers le palais qu'elles cernent bientôt du côté de la terre, les chaloupes d'Amet-Kaïserli vont se poster du côté de la mer. Ce vaste mouvement s'exécutait le lundi 30 mai à 3 heures du matin avec un mystère, un calme et un ensemble merveilleux. La nuit était sombre et pluvieuse; les vagues du Bosphore s'agitaient et leur bruit cadencé étouffait tous les autres bruits extérieurs pour les hôtes de Dolma Bagtché.

Hussein-Avni va réveiller, dans sa retraite de Tchéragan, le prince Mourad et l'amène au ministère de la Guerre, où les membres du divan, le mufti, les ulémas et quelques fonctionnaires chrétiens le proclament padischah.

Au même moment, une scène bien différente se passe au palais impérial. Au premier décret qui lui enjoint respectueusement d'aller désormais habiter le vieux sérail, à l'entrée de la Corne d'Or, Abdul-Azis répond par un refus formel. Un second,

plus péremptoire, est porte comme le précédent, par Rédif-Pacha. l'organisateur de l'investissement nocturne du palais, et remis au premier eunuque, qui, épouvanté, le transmet à son maître. Le monarque déchu, résigné cette fois, se lève, regarde par la fenètre comme pour constater que toute résistance est impossible, et se dirige, en dévorant sa colère, vers le caïque à dix rames, où il est embarqué avec tout son harem. Au lever du soleil, cent et un coups de canon annoncent à la Turquie qu'elle a changé de souverain, sans qu'une goutte de sang ait été versée et sans qu'un coup de feu ait été tiré.

Relégué dans un kiosque du vieux sérail, Abdul-Azis écrivait, le second jour de sa déposition, une lettre autographe au nouveau sultan Mourad V pour lui exprimer le désir d'être transféré de Stamboul sur le Bosphore, dans l'aile du palais de Tchéragan qu'avait souvent habitée Mourad lui-même. A peine arrivé dans sa nouvelle demeure, l'ex-sultan la vit entourés d'une triple rangée de soldats; ses aides de camp ordinaires furent échangés contre des officiers dévoués à Mourad; ordre lui fut donné de ne pas quitter ses appartements.

Devant ce déploiement de forces militaires, le monarque prisonnier était en proie à une fiévreuse agitation; puis, une rage folle fit place à une mélancolique prostration, interrompue de temps en temps par des paroles incohérentes.

Enfin, le dimanche 4 juin, lorsque les teintes de l'aube, commençaient à blanchir le Bosphore, Abdul-Azis, épuisé, se jeta dans un fauteuil et s'endormit d'un profond sommeil. Il se réveilla, vers huit heures, et, s'adressant à son chambellan :

— Apportez-moi, lui dit-il avec calme, un miroir et des ciseaux pour me couper la barbe. Le chambellan lui apporta les objets demandés. Les ciseaux, désormais historiques, avaient une longueur de dix centimètres avec des pointes très effilées. « Qu'on me laisse seul maintenant », dit Abuld-Azis.

Que se passa-t-il ensuite? Question que se posera toujours l'histoire sans pouvoir la résoudre. Après un laps de temps qu'on évalue au moins à vingt minutes, le bruit sourd que fait un corps en tombant fait bondir les femmes et les eunuques, qui s'élancent vers la porte du salon. Celle-ci, fermée en dedans, laïssait filtrer à travers ses fentes comme un ruisseau de sang. Ils l'ouvrent avec fracas; un affreux tableau s'offre alors à leurs yeux et les glace de terreur. Abdul-Azis, étendu par terre, près d'un sofa, respirait encore; son sang s'échappait à flots des veines et des artères des bras; mais, au bout de quelques minutes, il expirait. Abdul-Azis s'était-il suicidé? avait-il été victime d'un assassinat? Un rapport, signé par dix-neuf médecins, deux heures après le tragique événement, disait: « 1° La mort de l'ex-sultan Abdul-Azis a eu pour cause l'hémorragie produite par la coupure des veines au pli du bras; 2° l'instrument qui nous a été montré peut parfaitement produire les blessures sus-mentionnées; 3° la direction et la nature de ces blessures, ainsi que l'instrument au moyen duquel elles auraient été effectuées, nous font conclure à un suicide.

Ce mot de suicide fit sourire le public et la presse d'Europe, et la nouvelle qu'un sultan s'était lui-même donné la mort fut saluée d'une incrédulité générale : « *On l'a suicidé* », répétèrent les gazettes.

Suivant la coutume musulmane, toute personne qui meurt doit être ensevelie avant que le soleil qui a éclairé sa dernière heure ne soit couché. Égalitaire et sacrée, cette prescription n'admet aucune exception. Aussi les dépouilles mortelles d'Abdul-Azis, sitôt les médecins congédiés, furent-elles lavées, parfumées, enveloppées d'un drap mortuaire, déposées sur une chaloupe à vapeur, et apportées dans le sanctuaire du *Manteau du Prophète*, à Top-Kapou. Là s'accomplit le service funèbre en présence de la plupart des ministres et d'un petit groupe de fonctionnaires. Le corps fut ensuite conduit au magnifique mausolée du sultan Mahmoud, à Stamboul, où le fils repose à côté du père.

Kadi-Keuï. KUTCHUK-EFFENDI.

LES CONTEMPORAINS



LÉON GAUTIER (1832-1897)

I. ENFANCE ET JEUNESSE — MODÈLE DES ÉTUDIANTS

Léon Gautier naquit au Havre, le 8 août 1832. Son grand-père avait servi la France dans l'armée; il était décoré de la Légion d'honneur et de la croix de Saint-Louis. Son père fut un professeur de mérite; il collabora à plusieurs publications scientifiques. Sa mère était un esprit distingué, une nature poétique, que devait refléter plus tard l'enfant qui la perdit prématurément.

Une de ses tantes, Mme Moyat, veuve d'un officier supérieur des armées de l'Empire, prit sous sa garde le petit Léon.... Et, toute sa vie, Léon Gautier se souvint avec reconnaissance et émotion de cette femme qui l'avait préparé à sa Première Communion, et qui fut sa mère par la tendresse et les soins dont elle l'entoura..... Il lui attribuait la force de ses convictions religieuses et la préservation de sa jeunesse.

De 1845 à 1851, Léon Gautier fut l'un des plus brillants élèves du lycée de Laval. De là, son père l'envoya au collège Sainte-Barbe, à Paris.

Le jeune homme était plein d'ardeur dans sa foi, plein d'admiration pour le beau, plein d'enthousiasme pour les nobles causes. Tout ce qui était élevé, tout ce qui portait l'empreinte du divin, dans l'ordre de la grandeur ou de la grâce, attirait son âme et séduisait son esprit..... Trouvait-il des camarades qui insultaient la religion ou ne lui laissaient pas sa place de souveraine, Léon Gautier s'enflammait et luttait de toute sa jeune éloquence pour « celui qui est venu au milieu des siens et n'a point été reçu..... »

Discutait-on avec lui ? quelque chose de la chaleur d'âme de Léon Gautier, plus encore peut-être que de la puissance de ses arguments, pénétrait ses adversaires, car plusieurs d'entre eux s'éprirent de cet adolescent si courageux à défendre la cause de Dieu. Il se fit des amis, et il conquit des chrétiens.

La science et la littérature furent les premières et constantes passions de son intelligence. Il ne tarda pas à savoir quelle devait être sa voie. La *Sainte Élisabeth* de M. de Montalembert eut sur lui une grande influence..... « Ce livre, raconte-t-il, a décidé bien des vocations d'historien et d'artiste. Pourquoi n'ajouterai-je pas, fort humblement, qu'il m'a moi-même converti au culte fervent de cette époque trop dédaignée (1). »

Il sentit en lui la même vocation intellectuelle que celle des moines du moyen âge. Leurs labeurs difficiles, ardus, persévérants et pieux ; l'étude des temps disparus; la patiente analyse des vieux parchemins; la recherche de la vérité dans le passé pour améliorer l'avenir, l'attiraient invinciblement.

Pendant qu'il suivait à Paris les cours préparatoires à l'École des Chartes, Léon Gautier était le modèle des étudiants. Vivant et voulant vivre franchement en dehors des milieux mauvais, il se plaçait sous l'égide des Lacordaire, des Dom Guéranger, du grand évêque de Poitiers, Mgr Pie, de Veuillot, de tous ceux enfin qui allaient laisser dans le siècle une trace lumineuse, et il faisait sa société de jeunes gens attirés vers les mêmes sommets.

Quelques-uns d'entre eux, afin de se fortifier et de se perfectionner dans la connaissance, l'amour et la pratique du vrai, du beau et du bien, avaient résolu de constituer une association amicale, se réunissant tous les samedis soirs pour des études en commun, et se rencontrant à la communion tous les jours de fêtes. Ce cercle d'élite, dont le maximum était de vingt membres, se composa donc de jeunes hommes, préoccupés des questions vitales qui intéressaient l'Église et la France. Chaque candidat présenté devait être admis à l'unanimité. Il était reçu comme un frère, et le premier signe de cette fraternité était que les divers membres se tutoyaient. Léon Gautier obtint les suffrages : il devint membre de la famille O'Connell. »

Henri Lasserre, le futur historien de *Notre-Dame de Lourdes;* Armand Ravelet, plus tard, directeur du *Monde;* M. Paradis, qui vient de mourir curé de Sainte-Marguerite à Paris (1898); M. Fèvre, doyen de la Faculté de Lyon; le R. P. Lescœur, supérieur de l'Oratoire, et le R. P. Mas, longtemps prieur des Dominicains; M. Picard, qui fut ministre sous l'Empire; M. Cabuchet, sculpteur, dont tout le monde a admiré plus tard la statue du curé d'Ars; maints autres qui ont rempli dans la vie des rôles moins éclatants, mais aussi honorables, sont sortis de cette petite réunion.....

Tous se proposaient, avec Léon Gautier, ce qu'ils appelaient « la christianisation des fonctions », et chacun d'eux apportait aux réunions ses études scientifiques, littéraires, historiques, dont le point de départ et le but était l'apologétique catholique. C'est là que Léon Gautier commença à montrer la caractéristique de son œuvre entière : l'appréciation de tout au point de vue chrétien et au point de vue moral.

Léon Gautier avait alors vingt-trois ans. Quel est le jeune homme de cet âge qui n'a un passe-temps, un repos après l'étude ? Pour Léon Gautier, ce passe-temps était la poésie. Ses pièces de vers lui demandaient-elles des efforts, ou la pensée jaillissait-elle gracieuse, avec un tour original et charmant, de son esprit éminemment poétique et de son imagination vibrante ? nous ne savons. Toujours est-il que ses vers semblaient aussi spontanés qu'un élan du cœur, aussi naturels qu'un cri de l'âme...

L'un de ses amis de la famille O'Connell, Henri Lasserre, goûtait beaucoup ces petites pièces de vers, qui dominaient de très haut

(1) *Portraits contemporains*, p. 17.

les fadaises rimées que la prime jeunesse se laisse parfois aller à composer.

Il dit un jour à Gautier :

« Tu es membre de la « famille O'Connell », mais je crois que tu ne connais pas le Cercle catholique. Viens dîner avec moi ; je t'y conduirai. »

Le soir, tous se rendent à ce Cercle du Luxembourg, dont Henri Lasserre était un habitué.

L'assistance était nombreuse. Vers le milieu de la soirée, M. Lasserre monte sur l'estrade. Léon Gautier s'étonne : son ami ne l'avait point prévenu qu'il dût parler ce soir-là..... Mais Henri Lasserre ne parle point : il ouvre un manuscrit qu'il place sur la tablette de la tribune, et se met à lire.

Quel n'est pas l'étonnement, l'émotion et la joie de Léon Gautier d'entendre résonner dans cette salle pleine d'auditeurs ses pièces de vers, récemment composées !

Le lecteur, — un vrai artiste de diction — donnait à ces vers tout leur prix..... La salle retentit d'applaudissements !

Henri Lasserre les savoura un instant, et il ajouta :

« Les beaux vers que vous venez d'admirer sont d'un jeune poète qui est en ce moment au milieu de vous, et que j'ai amené avec le dessein de le trahir, comme je viens de le faire. Il se nomme Léon Gautier ! »

Ce fut la première fois que ce nom retentit en public..... Ce fut le premier succès de celui qui devait devenir membre de l'Institut......

En 1855, Léon Gautier sortit de l'École des Chartes avec le titre d'élève pensionnaire. Peu après, il devint secrétaire de Francis Guessard, auquel le ministre de l'Instruction publique venait de confier la direction du *Recueil des anciens poètes de la France*. Il eut la satisfaction d'accompagner M. Guessard en Suisse et en Italie. C'est alors qu'il découvrit à la bibliothèque Saint-Marc de Venise un petit poème français, écrit par un Italien. Il l'analysa et le publia sous le titre de l'*Entrée en Espagne*. Ce devait être le prélude de ses études historiques sur notre littérature nationale.

En 1856, à vingt-quatre ans, Léon Gautier occupait le poste d'archiviste de la Haute-Marne. De là, il entra aux Archives nationales, le 1er mars 1859. Il y demeura trente-huit ans.

Le sujet de sa thèse était « une étude sur la poésie liturgique au moyen âge »..... Dix ans après, ce n'était plus avec la timidité d'un candidat, mais avec l'autorité d'un maître qu'il devait traiter cette question : il fit à l'École des chartes le premier cour de poésie latine au moyen âge qui y ait été enseigné (1).

Ses premières œuvres parurent en 1858 : *Comment il faut juger le moyen âge. — Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique. — L'entrée en Espagne, chanson de geste inédite — Essai d'une théorie catholique sur l'origine du langage.*

II. LE MARIAGE — LES PREMIERS LIVRES — « LES ÉPOPÉES FRANÇAISES » — LES PRIX GOBERT

A vingt-huit ans, Léon Gautier épousait Mlle Rivain, fille d'un ancien avoué de Paris, La famille à laquelle il s'alliait était profondément chrétienne : il y fut apprécié, aimé, encouragé.

Mlle Amélie Rivain était une jeune fille éminemment pieuse, intelligente, sérieuse, virile, pondérée, d'une expérience intuitive, d'un caractère égal, paisible et gai, goûtant les choses de l'esprit, et sachant en même temps régir en femme pratique le gouvernement de la maison.

La fortune du jeune ménage était modeste. Le plus grand capital se trouvait dans le travail du mari et dans l'ordre, l'économie et la bonne administration de la femme.....

Ils s'installèrent en un petit appartement, au troisième étage d'une maison du quar-

(1) Le professeur voulut remonter plus haut encore, et il trouvait qu'un cours de littérature sacrée serait chose indispensable à l'enseignement d'une nation chrétienne. D'après lui, on devrait consacrer trois mois à l'étude de la littérature de la Bible.

tier Saint-Sulpice..... Un an après, un enfant vint au monde.

Le jeune savant puisa dans cette joie du foyer une nouvelle ardeur au travail. Lorsque le bébé dormait, les soirées du jeune ménage se passaient à corriger des épreuves.

C'est ainsi qu'un ami intime les trouva souvent occupés l'un et l'autre à composer la table des 22 volumes de l'*Histoire de l'Église* de Rohrbacher.....

Les premières années du mariage de Léon Gautier furent consacrées, en dehors de ses travaux habituels à l'École des chartes, à la publication de : *La définition catholique de l'histoire; — Choix de prières tirées des manuscrits du XII*e *au XVI*e *siècle; — Scènes et nouvelles catholiques*. Il publia ensuite, en 1862 : *Le voyage d'un catholique autour de sa chambre* (1); en 1863 : *Benoît XI, étude sur la Papauté;* en 1864 : *Études historiques pour la défense de l'Église;* en 1865, *les Psaumes*, traduction en français : *Études littéraires pour la défense de l'Église.*

En 1866, paraît le tome premier des *Épopées françaises* (étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale).

Ce livre fut pour le public une révélation. Des brumes du passé, de la poussière des parchemins oubliés, sortait un monde.

Dans la préface, l'auteur remercie les savants et les amis dont il a reçu les conseils. Et le volume se termine par la liste des 200 ouvrages qui, de 1830 à 1865, ont essayé de réhabiliter les Épopées. Il commence et il finit par une justice rendue.

Représentez-vous, dit-il comme entrée en matière, représentez-vous le premier homme au moment même où il sort des mains de Dieu et où ses yeux se promènent pour la première fois sur son nouvel empire. Imaginez, s'il est possible, la vivacité profonde de ses impressions, alors que la magnificence des trois règnes se reflète, pour la première fois aussi, dans le miroir intelligent de son âme. Hors de lui, enivré, presque fou d'admiration, de reconnaissance et d'amour, il lève au ciel ses beaux yeux que le spectacle de la terre ne satisfera jamais ; puis, découvrant Dieu dans ce ciel et lui rapportant tout l'honneur de cette beauté, de cette fraîcheur et de cette harmonie de la création, il ouvre la bouche, les premiers frémissements de la parole agitent ses lèvres : il va parler ? Non, non, il va chanter, et le premier chant de ce roi de la création sera un hymne au Dieu créateur. De tels cantiques, de tels hymnes s'échapperont désormais de son âme toutes les fois qu'il voudra louer Dieu, toutes les fois qu'il se souviendra de sa mission ici-bas et qu'il voudra la remplir en étant le représentant, le prêtre et le chantre intelligent de toute la création matérielle. Et tel est le premier de tous les genres de poésie, le plus antique, le plus noble (1).....

L'auteur étudie les différences et les rapports entre les cantilènes françaises et les cantilènes allemandes. Il fait un joli tableau de l'influence qu'avaient alors ces cantilènes que chantait toute une nation :

De quoi se préoccupait Roland à Roncevaux ? Sans doute et avant tout il pense à « France la douce et à Charlemagne son seigneur, qui l'a nourri ». Sans doute et avant tout, ces deux amours remplissent sa grande âme, mais il se préoccupe encore de ce que diront de lui, s'il est lâche ou s'il est vaincu, les chansonniers et les chansons de son pays.....

Quant à la cantilène religieuse, on ne saura jamais tout le bien produit par ces poèmes. Partout et toujours, ils ont été une sorte de catéchisme poétique, un sermon mieux écouté que les autres, une exhortation à toutes les vertus, un manifeste contre tous les vices..... « Et c'est encore avec les antiques cantilènes que bien des enfants chrétiens sont bercés et instruits (2)..... »

Le lecteur suit avec lui les métamorphoses, les progrès, les oscillations de la littérature dont se nourrissaient nos ancêtres. Avec une science étonnante et une sagacité merveilleuse, Gautier montre comment l'histoire devient légende. Il distingue magistralement entre ce qui est la caractéristique de la légende et le trait authentique de l'Histoire.

« On a souvent prétendu, écrit-il, que la légende embellissait l'histoire, qu'elle grandissait les héros, qu'elle supprimait le réel au profit de l'idéal. Nous ne saurions partager une telle opinion. Presque toujours la légende est incomplète ; elle n'envisage les héros que par un des côtés de leur génie, et le

(1) Il est rare de trouver un livre plus gracieux, plus spirituel, à la fois plus émouvant et plus joyeux. Heureux jeune homme qui l'écrivit, heureux les jeunes hommes qui le lisent !

(1) *Les épopées françaises*, t. Ier, p. 1.
(2) *Id.*, p. 60.

côté qu'elle choisit, c'est toujours le plus brillant et le plus tapageur. »

« Léon Gautier, raconte Jules Delahaye se complaisait à répéter que le vrai Charlemagne est de cent coudées plus grand que le grand empereur du cycle épique qu'il a inspiré; saint Louis dans sa prison, plus beau que Guillaume d'Orange sur le champ de bataille d'Aliscans; Duguesclin, « pour la rançon duquel toutes les filandières de France se seraient mises à leur quenouille », plus attachant que l'aîné des fils Aymon; Bayard, d'un plus haut prix qu'Ogier le Danois; la vraie France, en un mot, plus digne d'admiration que la France des chansons de geste. » (*La Libre Parole*, 5 septembre 1897.)

Sa vaste érudition connaît toutes les sources où l'on peut puiser un renseignement. Il sait ce qui a donné naissance à telle ou telle œuvre de l'esprit, ce qui en a été la conséquence; quelles en furent les variantes; quelles sont ses analogies avec les œuvres semblables du même temps, et jusqu'où est allé son succès à l'étranger. Le savant n'avance rien qui n'ait été l'objet de ses minutieuses recherches, de ses études comparées. Il prouve tout ce qu'il affirme, et il s'appuie sur de nombreux documents et de puissantes autorités. Avec cela, ce volume rempli de notes a un attrait considérable : on y rencontre maints récits variés, humoristiques ou touchants dans la forme, souvent palpitants dans le fond. Il intéresse, il instruit, il récrée, il captive, il émeut.....

Après avoir parlé des hymnes, des cantilènes, des poèmes lyriques, il aborde la question du poème épique :

Les héros du moyen âge sont épiques, parce qu'ils sont malheureux et parce qu'ils sont saints. En étudiant les épopées de tous les peuples, on découvre qu'elles ont toujours célébré des malheurs et des malheureux. Le bonheur n'est pas épique : la sainteté l'est, parce qu'elle n'est jamais vulgaire.

Il traite ensuite de la poésie et de la rime, c'est à dire de l'idée et de son vêtement. A cette occasion, Léon Gautier bat en brèche toute une école moderne qui admire l'ombre impalpable de rimes sans âme, et qui se délecte d'une illusion, sous prétexte que l'oreille musicale y trouve quelque matérielle harmonie :

Quand le versificateur remplace le poète, quand il joue avec des sons au lieu d'émouvoir avec des idées, quand l'écrivain se préoccupe uniquement des yeux de ses lecteurs ou de l'oreille de ses auditeurs, et non pas de leur intelligence, la poésie d'un peuple a mérité de mourir..... (1).

Après l'étude de la rime vient celle des instruments à musique et des musiciens. Curieux sont les types du trouvère et du jongleur. « Ils pouvaient passer pour des distributeurs de gloire », remarque l'historien. Et on conçoit que rien n'est plus vrai, en lisant le tableau de l'émoi causé par l'arrivée du jongleur dans les châteaux, au village, sur les places publiques, et même au seuil des abbayes où certains de ces personnages, dont le répertoire célébrait la religion et l'honneur, étaient parfois admis.....

Léon Gautier cite les traductions qui furent faites, dans les langues de l'Europe, des anciens poèmes français. Il prouve que de célèbres épopées étrangères avaient emprunté leurs inspirations aux épopées de notre pays.

Puis vient la décadence..... Léon Gautier lui assigne la date de l'avènement des Valois (1328).

La quantité remplace alors la qualité...... Dans les plus anciens de nos poèmes, les personnages se promènent et vivent : c'est le printemps ou l'été. Dans notre épopée postérieure, c'est l'hiver, et, pour ainsi parler, les héros sont gelés. La convention et la formule sont l'hiver de l'art (2).

Le second volume des *Épopées françaises* est une suite de récits et de tableaux. Le tome Ier est une analyse ; le tome II est une citation..... Ouvrons le livre à n'importe quelle page, et donnons une idée de ce qu'il renferme :

..... Il est décidé qu'un grand duel terminera la guerre. Roland et Olivier, représentants des deux armées, vont lutter l'un contre l'autre.....

..... Les deux champions se rapprochent, et c'est une grêle de coups d'épée qui produit un pétillement formidable d'étincelles. « Sauvez, sauvez mon fils », crie du haut des remparts le père d'Olivier aux abois. « Sainte Marie, s'écrie Charle-

(1) *Les épopées françaises*, t. Ier, p. 212.
(2) *Les épopées françaises*, t. Ier, p. 119.

magne, préservez Roland. J'en ferai un roi de France ! »

Le combat continue. On n'en a jamais vu, dit le poète, on n'en verra jamais de plus terrible.

. . . .

Olivier voit à terre son épée brisée et son cheval mort. Il pense perdre la raison de douleur. Mais c'est qu'il ne connaît pas encore les dimensions du cœur de Roland : « Penses-tu donc, lui dit le neveu de Charlemagne, que je veuille me battre avec un homme désarmé? Fais demander une autre épée à ton oncle, et en même temps fais venir du vin, car j'ai grand soif. » Girard s'empresse d'envoyer à son neveu une nouvelle épée : c'est la célèbre Haute-Claire. Olivier, ravi, s'approche alors de Roland, s'agenouille près de lui et lui présente une nef d'or pleine de vin. Roland s'était couché par terre épuisé; il se soulève et « longuement boit pour sa soif étancher. » Représentez-vous l'un de ces deux champions doucement agenouillé près de l'autre et le faisant boire comme une mère fait boire son enfant, et vous comprendrez peut-être le sens profond de ce mot magnifique : « Chevalerie ».

Le combat recommence.

..... On n'entend que le bruit du fer contre le fer. Tout à coup, ce bruit s'interrompt : « Sire Olivier, dit Roland, je me sens malade et voudrais me coucher un peu. J'ai grand besoin de dormir- — Dormez, dormez, dit Olivier en riant. Je vous éventerai pendant votre sommeil. — Olivier, répond Roland, je le disais pour vous éprouver; car je combattrais aisément quatre jours de suite. — Eh bien ! recommençons, dit Olivier. — Recommençons, dit Roland. »

Le combat recommence.

Ils luttent; leur sueur les inonde, elle inonde la terre. Cependant la nuit tombe : ils luttent encore..... Ils fondent l'un sur l'autre, ils s'entrelacent, ils se renversent..... Tout à coup, ce petit coin de terre, tout à l'heure encore inconnu, devient le théâtre d'un grand miracle : une nuée s'abat entre les deux combattants, que cette merveille épouvante; car ces farouches héros ne sont que de petits enfants devant Dieu. Une voix se fait entendre, un ange apparaît au milieu de la lumière : « Dieu m'envoie vers vous, dit le messager céleste. Il veut que vous cessiez de combattre, il veut que vous réserviez votre courage pour l'employer contre les Sarrazins. » Roland s'arrête, Olivier s'arrête. Ils laissent tomber leurs épées, ils vont s'asseoir tous deux sous le même arbre, et là se jurent une amitié éternelle. « Avant quatre jours, dit Roland, je veux vous réconcilier avec le roi de France. — Je vous donne ma sœur, » dit Olivier. Et chacun d'eux répète à l'autre : « Je vous aime plus que homme qui soit né. » Ils se désarment, ils ôtent leurs heaumes, ils s'entrebaisent par bonne volonté. Et le vieux poète ajoute : « Ainsi fut la paix faite..... (1). »

Nous voudrions encore transcrire ici de nombreuses pages : Le portrait de Charlemagne; Charlemagne abandonné de tous; la cloche d'appel à la justice du roi; la mort de Roland; la remise de la couronne de Charlemagne à son fils, et toutes les phases de l'existence du grand héros dont les dernières paroles furent : « Ma vie va finir : je vous demande une grâce, c'est de vous bien aimer les uns les autres. La haine perd les royaumes; l'amour les soutient. Aimez-vous (2). »

Léon Gautier donne dans ce livre le texte et l'analyse de *La chanson de Roland*, la plus ancienne et la plus belle des *chansons de geste*. Le savant avait pour ce monument littéraire un enthousiasme ardent. Il voulait que la jeunesse y apprît notre vieille langue, notre vieille histoire, notre vieille poésie, notre vieille foi et nos pures traditions.

La diffusion de *La chanson de Roland* fut pendant des années son rêve littéraire : il le réalisa. « Grâce à lui, le chef-d'œuvre épique du XIe siècle, connu pendant longtemps des seuls érudits et de quelques curieux, est aujourd'hui étudié dans les écoles. Le vrai langage français a conquis sa place dans les programmes classiques, et le texte définitif que Léon Gautier a donné de *La chanson de Roland* a rendu son nom presque populaire..... (3). »

« Si je me suis obstiné, écrivait-il dans la préface de la septième édition, des nombreuses éditions données par lui du *Roland*, à populariser mon vieux cher poème; si chacune de mes sept éditions représente une somme considérable de travail et offre aux lecteurs des améliorations importantes; si je me suis promis à moi-même de de ne point reposer avant d'avoir publié un texte à peu près parfait, c'est que j'ai toujours eu, à cet égard, d'autres préoccupations que des préoccupations littéraires; c'est que je me suis surtout

(1) *Les épopées françaises*, t. II, p. 95 à 101.
(2) *Id.*, p. 97.
(3) Éloge posthume de Léon Gautier, prononcé à l'Académie des inscriptions et belles lettres par M. Héron de Villefosse. *Journal Officiel*, 3 septembre 1897.

proposé de rappeler à la France son glorieux passé et ses traditions nationales.

» Dirai-je ici toute ma pensée? Je n'ai jamais vu sans quelque jalousie les autres peuples respecter leurs origines et se passionner pour leur lointaine et mystérieuse beauté. Ému devant un tel spectacle, je me suis dit un jour que je travaillerais, dans mon humble sphère, à faire de mon pays une nation vraiment traditionnelle, qui ne s'imaginât point dater de quatre-vingts ans, et se souvînt de ses quatorze siècles d'existence et de gloire.....

» Voilà pourquoi je ne regretterai jamais d'avoir remis en honneur ce chef-d-œuvre si longtemps dédaigné, et de lui avoir consacré tant d'années d'une vie que deux amours ont surtout remplie et consolée : celui de la patrie et celui de la vérité ».

Le premier volume des *Épopées françaises* obtint le second prix Gobert; le second volume eut le premier prix. Léon Gautier refondit encore cette œuvre et y ajouta deux volumes, dont l'un conquit de nouveau le grand prix Gobert en 1868.

En même temps qu'il composait ses grands ouvrages, Léon Gautier collaborait par des articles littéraires à divers journaux et revues : l'*Univers*, de Louis Veuillot; le *Monde*, d'Armand Ravelet; le *Croisé*, d'Ernest Hello; le *Contemporain*, d'Henri Lasserre; la *Revue du monde catholique*, etc.

En 1867 parurent : *L'idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge;*

En 1868, *Les portraits littéraires;*

En 1870, *Le livre de ceux qui souffrent*, recueil de prières;

En 1873, *Portraits contemporains et questions actuelles; Question du jour; Appel aux ouvriers;*

En 1874, *Histoire des corporations ouvrières; Histoire de la charité, prières à la Vierge; Esprit du P. Faber.*

En 1875, la *Chanson de Roland*, qui est couronnée par l'Académie française et par l'Académie des inscriptions et belles lettres.

En 1876, *Les lettres d'un catholique, Les conférences publiques.*

En 1878, *Les lettres d'un catholique*, 2e série, et *Vingt nouveaux portraits.*

Dès 1871, Léon Gautier avait été nommé professeur de paléographie à l'École des chartes.

III. « LA CHEVALERIE » — LE PRIX A L'ACADÉMIE FRANÇAISE — LES ALBUMS DE FAMILLE

En 1884, il publia *La Chevalerie*..... Ce ne fut point là, peut-être, le grand ouvrage de Léon Gautier — les *Épopées françaises* auraient plutôt droit à ce titre, mais — dans la bibliothèque formée par les nombreux volumes du savant chrétien, *La Chevalerie* fut, aux yeux du public, le livre le plus saillant.

Le but de ce livre, dit-il, est de remettre en gloire la vieille France : c'est de la faire aimer à force de la faire connaître.

..... Il y a plus d'une sorte de chevaleries, et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. A défaut d'épée, nous avons la plume; à défaut de plume, la parole; à défaut de parole, l'honneur de notre vie.

L'auteur de *La Chevalerie* s'estimerait heureux s'il avait fait des chevaliers (1).

Une très belle et très complète dissertation sur les théories de l'Église au sujet de la guerre ouvre le volume..... Ensuite, l'auteur va chercher dans les profondeurs des temps, et parmi les barbares qui ont constitué notre race, les origines de la Chevalerie. Il en fait l'histoire, depuis sa racine jusqu'à ses fleurs et jusqu'à ses fruits, en notre belle patrie où elle est née, et dont il dit avec les chevaliers d'autrefois : « La première de toutes les couronnes est celle de France, et le premier roi de France fut couronné par les anges en chantant..... » A l'étranger on pensait de même. « Douce mère, disait Berthe, en vous quitant, il semble que j'aie au cœur un coup de couteau. — Fille, répond la mère, soyez joyeuse et gaie; vous allez en France.....

Léon Gautier défend la Chevalerie contre l'idée qu'en ont donnée les romans de la Table ronde. Il la venge de la parodie; il peint la vraie Chevalerie, celle des Croisades, celle qui avait pour programme de « combattre tout mal, défendre tout bien ».

Il m'est arrivé d'assister une fois à la représentation de je ne sais quel *Don Quichotte*, devant

(1) *La Chevalerie*, préface, p. XV.

un auditoire uniquement plébéien, voire ouvrier, et je me souviendrai toute la vie de la douleur profonde qui s'empara de moi, quand je vis parodier sous les yeux de ces braves jeunes gens tout l'antique rituel de l'entrée dans la Chevalerie. Ils riaient à gorge déployée; ils riaient de la lance, de l'épée, de l'accolade; ils riaient du vieux dévouement et de ce qu'il y a jamais eu ici-bas de plus grand et de plus beau. Ils riaient, et je pleurais..... (1).

Léon Gautier distingue entre la féodalité et la Chevalerie ; « La féodalité, dit-il, a cent fois dépouillé l'Église; la Chevalerie l'a défendue cent fois. La féodalité, c'est la force; la Chevalerie, c'est le frein (2). »

Et il donne cette belle définition :

La Chevalerie n'est que la forme chrétienne de la condition militaire, la force armée au service de la vérité désarmée.

..... Lorsque nos chevaliers assistaient à la messe, on les voyait, avant la lecture de l'Évangile, tirer en silence leurs épées du fourreau et les tenir nues entre leurs mains, jusqu'à la fin de la lecture sacrée. Cette fière attitude voulait dire: S'il faut défendre l'Église, nous sommes là (3) !

C'est tout l'esprit de la Chevalerie; la devise est dans ce quatrain :

Chevaliers en ce monde-ci
Ne peuvent vivre sans souci ;
Ils doivent le peuple défendre
Et leur sang pour la foi répandre (4).

Le chevalier nous apparaît achevé, parfait, radieux vers la fin du XIe siècle..... L'épanouissement de la Chevalerie dans la légende, c'est Roland; dans l'histoire, c'est Godefroi de Bouillon.

L'histoire générale de la Chevalerie étant faite, Léon Gautier raconte la vie particulière du chevalier. Il nous le montre enfant, adolescent, aspirant à la Chevalerie, et chevalier..... De bonne heure, il prie; à cinq ans, il monte à cheval; à sept ans, il est cavalier. Alors commence son éducation, et voici quelques-uns des conseils que lui donnent ses parents :

— Si vous combattez pour Dieu et le bon droit, dit le père, vous vaincrez.

— Surtout, reprend la mère, soyez humble. Eût-on 100 chevaux en ses écuries et tout l'or du monde dans ses coffres, fut-on connétable du roi, tout finit mal, si l'orgueil se loge en votre âme. L'orgueil perd en un jour ce qu'il a mis sept ans à conquérir.

Le père reprend : « Soyez large. Donnez, puis donnez encore; donnez toujours. Plus vous donnerez, mon fils, plus vous serez riche..... », etc., etc.

Être chevalier, avoir des enfants chevaliers est le rêve et le but de toute la vie du gentilhomme.

Le chevalier, marié depuis quelques années, dit à sa femme : « Quand nos enfants seront-ils chevaliers ?..... » Le vieux baron, contemplant d'un regard éteint les plus jeunes de ses garçons : « Si le Roi du paradis le permettait, s'il me conservait saine et sauve la vie jusqu'à ce que je les visse devenir chevaliers, mon cœur, mon vieux cœur en serait tout joyeux..... (1)

Léon Gautier pénètre dans l'intimité même des foyers chevaleresques. Il connaît les occupations de la jeune fille et de la matrone. Il a retrouvé dans les vieux missels quelles étaient leurs prières.

Je viens aujourd'hui vous implorer, Vierge Marie, dit la jeune fille, puissiez-vous, avec tous les saints et les élus de Dieu, vous tenir près de moi pour me servir de conseil et d'appui en toutes mes prières et requêtes, dans toutes mes angoisses et nécessités, dans tout ce que je suis appelée à faire, à dire et à penser, tous les jours, toutes les heures, tous les instants de ma vie (2).

Voici une émouvante Première Communion d'un chevalier :

Il faut se représenter un champ de bataille immense où deux nations, que dis-je ? deux races, se sont jetées avec furie l'une contre l'autre, et

(1) *La Chevalerie*, préface, p. x.
(2) *Id.*, p. 22.
(3) *La Chevalerie*, p. 30.
(4) *La Chevalerie*, p. 46.
« Le chevalier apôtre », Godefroy Chicard, disait aussi :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas !

Et puisque le nom du « chevalier apôtre », vient ici, sous notre plume, disons que nul sans doute en ce siècle n'a réalisé dans son style, dans ses œuvres et dans sa vie, le type du vrai paladin décrit par Léon Gautier, comme l'ardent missionnaire du Yun-Nan, rendu si vivant par le livre du R. P. Drochon. Le prodigieux succès de ce livre, qui, dans l'espace de dix ans, atteint son 85e mille, peut seul s'expliquer par ce fait que le récit de cette vie éveille l'écho de tout ce que les âmes françaises gardent encore, quoiqu'on dise, de noble, de généreux, de chevaleresque. *Un chevalier apôtre*, vie de GODEFROY CHICARD, grand in-8° illustré de 432 pages, enrichi de vignettes, d'une carte et de 4 portraits originaux, Paris, 8, rue François Ier.

(1) *Id.*, p. 216.
(2) *La Chevalerie*, 366.

sont, depuis de longues heures occupées à s'exterminer. Les Français, les chrétiens (ces deux mots étaient glorieusement synonymes), les « hommes de Dieu » sont vaincus : l'Islam est vainqueur. D'interminables files de cavaliers et de chevaux morts indiquent la place où ont eu lieu ces milliers de duels dont se compose alors une bataille. Tous les Français, sauf quatorze, gisent à terre et les païens sont encore 100 000. Ce ne sont partout que râles des mourants, cris horribles des blessés, hennissements des chevaux sans cavaliers, hurlements joyeux des vainqueurs.....

Et là, tout près, dans un joli vallon vert, près d'une fontaine, en un lieu charmant, d'où l'on entend les derniers bruits de la mêlée, un tout jeune homme, un enfant, est étendu raide, tout blanc, les mains en croix, « sentant bon plus que baume et encens ». On le croirait déjà mort, si sa main close ne venait de temps en temps frapper sa poitriue, si ses yeux ne se levaient parfois au ciel, si l'on n'entendait ses lèvres balbutier le mot « Dieu ». C'est le neveu de Guillaume d'Orange, c'est Vivien qui meurt.

Guillaume, lui, est là-bas, au milieu des quatorze survivants de l'armée chrétienne, qu'il domine de sa haute taille ; il est là-bas sur son cheval Baucent, et pense à son neveu qu'il aime comme un fils : « Où est-il, où est Vivien ? » Et il s'aventure bientôt à travers le champ de bataille, pour l'y trouver, vivant ou mort. Où est-il, où est Vivien ?

Dieu a pitié de Guillaume et le conduit dans le petit coin de la vallée où Vivien expire, et voilà le comte d'Orange en présence de ce beau jeune homme au visage blanc qui n'a plus un mouvement, plus un souffle. Une pensée saisit alors ce rude chevalier qui est lui-même tout couvert de son sang et se bat depuis le matin comme un lion furieux : « Il sera mort sans avoir fait sa Première Communion ». Et il s'écrie : « Que ne suis-je arrivé plus tôt ! » Le bon Guillaume s'est, en effet, muni d'une hostie consacrée ; il la porte avec lui ; elle est là dans son aumônière, comme dans une sorte de ciboire militaire, et il regrette de ne pouvoir la poser pieusement sur les lèvres de son neveu, mais, hélas ! ces lèvres sont froides, ces lèvres sont mortes......

Tout à coup l'enfant fait un léger, un imperceptible mouvement. C'est la vie qui, comme le dit le vieux poète, lui revient un instant, « lui saute dans le cœur ». Guillaume, alors, qui est dominé par une idée fixe, lui adresse très doucement la parole : « Ne voudrais-tu pas, lui dit-il, manger de ce pain qui est consacré par les prêtres ? — Je n'en ai jamais goûté, répond le mourant ; mais puisque vous voilà, je sens bien que Dieu m'a visité. » Alors, dans ce petit vallon herbu, sous le grand arbre, près de la fontaine, se passe une scène indicible. Guillaume devient grave ; il devient prêtre, pour ainsi parler : « Tu vas me faire ta confession, » dit-il à son neveu, parce que je suis ton plus proche parent et qu'il n'y a pas de prêtre ici. — Je le veux bien, répond d'une voix faible l'enfant Vivien ; mais il faudra que vous me teniez la tête contre votre poitrine. J'ai faim, oui, j'ai faim de ce pain. Mais hâtez-vous, je vais mourir, je meurs. » Il se confesse, en effet, et ne se souvient que d'une faute : « J'avais fait le vœu de ne jamais reculer d'un seul pas devant les païens, et j'ai bien peur d'avoir aujourd'hui manqué à ma promesse. » Le moment suprême est arrivé. Guillaume tire l'hostie de son aumônière ; il la prend entre ses doigts, il la contemple, il l'adore comme au moment de l'élévation ; puis il l'approche des lèvres entr'ouvertes de Vivien.....

Il y avait là des anges par milliers, qui assistaient au sacrement et étaient descendus du ciel pour chercher cette âme et la porter à Dieu..... Le visage de Vivien s'illumine une dernière fois ; mais la mort lui descend de la tête sur le cœur : il se penche, il soupire, il meurt, et va dans l'hôtellerie du paradis, au sein de la joie qui n'a pas de fin, terminer la journée de sa Première Communion..... (1).

Bien chrétienne et touchante est la description du mariage du chevalier, de son départ pour la guerre, de sa mort, consolée par la foi, illuminée par l'espérance d'avoir gagné le paradis.....

Après avoir peint son tableau, Léon Gautier en trace le cadre. Il étudie l'architecture, le mobilier, le costume. Il y a, en cette analyse, une érudition qui intéresse puissamment les savants, et une grâce de détail qui captive les lectrices.

Les dessins et gravures artistiques sont remarquables, et furent l'objet, autant que le texte, de tous les soins de l'auteur.

Enfin, nous ramenant du passé au présent, le livre se termine ainsi :

> La Chevalerie veut que nous affrontions les périls de l'heure présente avec la franchise la plus lumineuse ; que nous ne cachions point notre drapeau ; que nous répétions, si nous croyons au Christ éternel, le cri des premiers martyrs : « Je suis chrétien », et que, le front découvert et l'âme transparente, nous sachions, non seulement mourir pour la vérité, mais, ce qui est plus difficile, vivre pour elle (2). »

---

(1) *La Chevalerie*, p. 141, 143.
(2) *Id.*, 783.

La Chevalerie fut couronnée par l'Académie française, et honorée du grand prix Gobert.

En même temps que ses ouvrages de bibliothèque, Léon Gautier écrivait de nombreux articles, dirigeait des illustrations artistiques, publiait des albums. *Pour la famille*, *Pour les enfants*, *Près du foyer*, *Au coin du feu*, étaient de gracieux tableaux de genre qui ornaient les tables des salons chrétiens. Le savant en avait commenté les gravures, soit en vers, soit en prose; et, au charme des yeux, il ajoutait le charme de l'esprit. C'était sa récréation, et ce devait devenir la récréation moralisante des autres.

En France, dit-il, dans la préface d'un de ces *Albums*, nous n'avons plus de foyer, plus d'intérieur, plus de vie domestique; tous les hommes vont au Cercle, toutes les femmes au théâtre. Nous n'avons même plus l'idée de la famille chrétienne, plus de joie, plus de sourires, plus de fêtes intimes. Eh bien, l'art intime est mort. Vous avez soufflé sur la lumière, et, naïvement, vous vous plaignez de ne plus voir le reflet..... Élevons nos âmes jusqu'à Dieu : c'est le seul moyen d'élever notre art jusqu'au beau.

IV. LA FONDATION DES CERCLES CATHOLIQUES — LÉON GAUTIER CONFÉRENCIER, SOCIOLOGUE, JOURNALISTE — LA MODESTIE DU SAVANT — ENTRÉE A L'INSTITUT

En 1871, Léon Gautier prit part, avec MM. Albert et Robert de Mun, de La Tour du Pin, Paul Vrignault, Maurice Maignen, à la fondation de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers.

Deux jeunes gens, écrit-il le 16 juillet 1875, s'assemblent un matin, se regardent, se tendent la main et se disent : Associons-nous, et que le Christ soit parmi nous. Là-dessus, ils vont chercher le crucifix, le promènent dans toutes les chambres de leur maison commune, le suspendent enfin dans leur salle d'honneur, qui est aussi leur salle de récréation et de plaisirs. Ils riront, ils joueront devant cette noble image, et leurs jeux n'en seront que plus joyeux, et leurs éclats de rire n'en seront que plus charmants. C'est là qu'ils viendront se reposer chaque soir, après leur rude labeur de la journée; c'est là qu'ils passeront leur beau dimanche dans la prière et dans la joie. Mais sur tout ils s'associeront, et nommeront eux-mêmes les chefs de leur association. Fièrement groupés autour de leur bannière, ils se diront que, dans toutes les villes de France, il y a aujourd'hui des groupes tout semblables, à l'ombre de drapeaux tout pareils. Et ils relèveront la tête à cette pensée de régénération chrétienne qu'il ne nous est plus défendu d'espérer. Voilà ce qu'est un cercle catholique !

Plus tard, il présida le « Conseil de Jésus-Ouvrier », fondé par ce même Paul Vrignault, qui vouait son existence à faire le bien aux petits et à régénérer les travailleurs parisiens.

Léon Gautier était un remarquable conférencier : il parlait avec cœur, avec chaleur, avec entrain. Il mettait son âme dans ses discours comme dans ses livres. Il savait être un orateur populaire sympathique, et un orateur officiel, apprécié par le milieu difficile des savants.

Comme professeur, il mettait quelquefois à ses leçons le double du temps réglementaire, mais ses développements ou même ses digressions avaient tant d'intérêt que nul de ses élèves ne songeait à s'en plaindre.

Un de ses adversaires religieux, M. Frantz Funck-Brentano, parle ainsi de ses leçons :

« Chargé, à l'école des Chartes, du cours le plus aride en ses éléments, le cours de paléographie, Léon Gautier l'animait de sa parole chaude, pittoresque, entraînante. Les auditeurs n'avaient pas un moment d'ennui, se passionnaient pour l'histoire du moyen-âge et, comme en se jouant, apprenaient beaucoup de paléographie. »

De même, sa science technique lui était prétexte à maints enseignements sur les textes liturgiques, la poésie du moyen-âge, le rôle social de l'église, la Mission de la France catholique, etc. En même temps que des savants, il voulait former des chrétiens.

Les divers caractères des vieilles écritures devenaient pour lui des personnes animées.

Au point de vue des idées sur les questions sociales, il n'est pas exagéré de penser que Léon Gautier pourrait servir de maître à ceux qui veulent la fusion des

classes. Les uns ont méprisé la véritable noblesse qui est dans l'âme; les autres ont voulu supprimer la hiérarchie, et par là ils tendent à détruire l'autorité et par conséquent l'ordre social.

Léon Gautier discerna avec grande justesse les qualités et les défauts des divers Ordres. Sa *Chevalerie* est le code des devoirs des classes dirigeantes, et non de leurs privilèges, mais au lieu de poursuivre un faux idéal d'égalité impossible et sans justice vraie, il hiérarchisait hommes et choses en une équitable harmonie, et, dans le sentiment chrétien des uns envers les autres, il trouvait la solution du problème...

Voici, pris au hasard, un de ses passages sur la Révolution :

En 1789, sur dix Français il y en avait bien neuf qui avaient l'esprit de sacrifice et savaient se dévouer aux autres. Ce peuple n'était donc pas entré dans sa période de décadence, puisque les époques de décadence sont, à vraiment parler, celles où l'esprit de sacrifice n'existe plus. En résumé, qu'y avait-il à faire ? Il y avait à porter énergiquement la main sur les abus et à les extirper. La royauté était devenue césarienne : elle avait à se rappeler chrétiennement ses devoirs envers les peuples. La noblesse était devenue sceptique et sensuelle : elle devait cesser de donner ce double scandale aux petits. Un certain nombre de prêtres avaient oublié la majesté de leur caractère; il leur fallait relire l'Évangile et les Canons, et y conformer leur vie. Bref, tout le monde avait à faire publiquement son *mea culpa*, puis, à se mettre à genoux et à prier Dieu d'une seule voix et d'un seul cœur, afin de créer un monde nouveau avec toutes les bonnes traditions de l'ancien monde. Il y avait, pour tout dire, à faire une évolution et non pas une révolution (1).

Il faut lire certains de ses chapitres du volume intitulé : *Études historiques pour la défense de l'Église; Comment il faut juger le moyen âge ; Ce que l'Église a fait pour l'ouvrier....* , et l'on puisera en ces éloquents exposés, appuyés sur une science réelle, quelque chose de l'amour que Léon Gautier avait pour l'Église.

Le style de Léon Gautier est varié, coloré, entraînant, élevé, poétique, substantiel, et, comme pour se reposer des scientifiques dissertations, mêlé souvent de traits originaux et spirituels.

Dans le journalisme quotidien, M. Gautier écrivit des chroniques très estimées. Il mettait les lecteurs au courant de tout le mouvement scientifique et littéraire actuel. Il excellait à placer une œuvre en relief, et à peser son mérite avec les balances de la justice. Il tenait compte des tendances en même temps que de l'exécution.....

« Il possédait à un haut degré ces deux vertus d'apparence contraire, qui font le juge véritable : l'esprit critique et l'enthousiasme (1). »

Il était ardent et impartial, inébranlable dans ses convictions et plein d'indulgence pour les individus. « Tuez l'erreur, mais chérissez l'homme », a dit Lacordaire : Léon Gautier mit en pratique cet aphorisme.....

Sa conscience morale lui faisait une conscience littéraire tellement équitable qu'il suffisait qu'on fût son adversaire pour être traité avec une exceptionnelle bienveillance.

Dans le domaine scientifique, s'il se trouvait qu'une de ces conquêtes dont on se montre d'ordinaire si jaloux eût été faite simultanément par lui ou par un autre, il se dissimulait pour en réserver à autrui le triomphe.....

« Si ce que je vous enseigne au point de vue philologique est en contradiction avec ce que vous dit M. Meyer, comptez pour nul ce que j'avance, car M. Meyer est le premier romaniste d'Europe. » Ainsi, comme on a pu le remarquer souvent, ils s'effaçait devant chacun de ses collègues.

Profonde était sa modestie. Léon Gautier chercha à étendre son champ d'action, afin de faire plus de bien, afin de rendre sa nombreuse famille plus prospère, mais la vanité ne lui fit jamais ambitionner les honneurs. S'il éprouva quelque plaisir à cueillir les palmes académiques et à devenir membre de l'Institut, ce fut pour la gloire et pour la conservation de son œuvre.

Son élection à l'Académie des inscrip-

(1) *Portraits du XIXe siècle.* Nos adversaires et nos amis, p. 505.

(1) Jean Suis, rédacteur du *Patriote* de Belgique.

tions et belles-lettres eut lieu le 18 février 1887. Ses amis et ses proches saluèrent ce succès avec plus de joie que lui-même.

En 1893, Léon Gautier devenait chef de la section historique aux Archives nationales (1).

Dans le cours de ses dernières années, il publia : *L'Histoire de la poésie liturgique au moyen âge; Les Tropes; La poésie liturgique dans les cloîtres; Études et tableaux historiques; Portraits du XVIIe siècle; La littérature catholique et nationale; Introduction au Polyeucte* de la maison Mame.

Par son *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge*, selon que le remarque M. Marius Sepet dans la *Revue des questions historiques*, Léon Gautier a révélé tout un aspect assez mal connu de la religion et de la civilisation à cette époque, et jeté en particulier une vive lumière sur les premières origines du théâtre moderne et du drame chrétien.

V. LE PSEUDONYME DE LÉON GAUTIER

Dans les dernières années de sa vie, Léon Gautier ajouta à toutes ses œuvres quelques petits livres, pleins de philosophie, d'esprit et de charme, signés du nom de *Christian Defrance*.

Qu'est-ce qui détermina le célèbre savant, le membre de l'Institut, à laisser dans l'ombre son nom connu, pour prendre un pseudonyme qui résumait son âme de *chrétien* et de *Français :* Christian Defrance?..... Étrange et rare humilité! Il voulut lancer de par le monde ces livres et *dépersonnaliser,* pour ainsi dire, les pensées qu'ils renfermaient, afin que, exprimées par un homme nouveau, elles eussent la séduction d'une chose nouvelle. Il jugea que des idées touchant à la Lumière éternelle qui éclaire le monde devaient s'appuyer sur elles-mêmes et non sur son humaine notoriété.....

Ainsi parurent : *Croquis honnêtes* (1892); *Lettres sincères* (1893) (1); *Petite Histoire de la grande France* (1894); *Le Sacrement de l'Ordre*, d'après le pontifical romain (1895) (2).

De cette jolie bibliothèque, chrétienne, littéraire et artistique, voulez-vous que nous extrayons quelques citations? Écoutez la fine critique de ces chrétiens amoindris que l'écrivain appelle « les concessionnistes ».

Rien n'égale les libertés que les concessionnistes se permettent avec les plus augustes objets de notre foi..... Il faut voir avec quelle désinvolture ils traitent la Bible. Dès qu'un fait semble gênant dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament : « C'est un symbole », s'écrie-t-on, et l'on ne se dit pas qu'un tel procédé est absolument factice, un peu lâche et nettement déloyal. Mais on va plus loin, et l'on est arrivé (des catholiques!) à faire une petite sélection parmi les livres sacrés. On élimine gentiment tous ceux qui déplaisent....

Avec le dogme, mêmes privautés. On tranche, on rogne à plaisir. « Oh! d'abord, ne me parlez pas de diable », me disait en minaudant une vieille dame qui revenait de la messe. Son fils, qui se pique de théologie, voulut bien prendre part au débat, et, de fil en aiguille, on en vint à parler de cette résurrection du Christ que saint Paul a mise en une si éclatante lumière doctrinale : « Ce n'est qu'un dogme secondaire, observa le bachelier d'un ton tranchant, et je m'étonne qu'on ait imaginé d'y chercher une preuve du christianisme » .. ..Vous pouvez juger par là si l'on se gêne avec la vie des saints! « Non, non, vous ne me forcerez jamais à prier saint Labre! » On fait un choix parmi les saints, parmi les miracles, parmi les Ordres religieux..... Vous avez été l'autre année fort gravement malade et soigné à merveille par une Sœur de Bon-Secours : « Voilà les Ordres que je comprends, répétez-vous volontiers. Mais les Ordres contemplatifs, mais les Carmélites, mais les Clarisses, peuh!..... » Seulement, quand vous savourez, à la fin d'un lourd et bon repas, votre petit verre de trappistine ou de chartreuse, vous daignez, avec un sourire, faire une exception notable en faveur des « Ordres distillateurs. » C'est beau (3)!

Étudiez ce que Dieu a fait pour la France.

Tout d'abord, voyez comme la France est splendidement placée dans le monde. Elle est comme une reine sur un trône magnifique, dont les pieds sont baignés par trois grandes mers. La mer du

(1) Il était chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, et commandeur de l'Ordre de Pie IX.

(1) Librairie Gangloff, Mulhouse.
(2) Librairie Dumoulin, Paris.
(3) *Lettres sincères*, p. 16, 17

Nord, l'Océan et la Méditerranée lui apportent humblement les trésors du monde entier, et elle envoie, par ces trois canaux gigantesques, ses propres trésors à toutes les parties de l'univers. Les nations, toutes les nations ont pu aisément venir dans ce pays privilégié, pour y entendre de bonnes paroles et y voir de belles actions. Tout aussi facilement la France a pu envoyer aux autres nations ses voyageurs et ses poètes, ses savants et ses apôtres. Aucun peuple n'a jamais reçu de Dieu une plus belle demeure ici-bas (1).

VI. L'HOMME PRIVÉ — LE CHRÉTIEN — LE PÈRE DE FAMILLE — LA FIN D'UNE BELLE VIE

Léon Gautier était de taille moyenne. Il avait un visage ouvert, avenant, sympathique, une expression d'extrême bonté. Ses formes étaient respectueuses et graves. Il avait l'accueil bienveillant; et, au premier coup d'œil, il se faisait aimer.

Dans un salon, Léon Gautier, malgré sa supériorité, ne cherchait jamais à se mettre en avant. Mais, voyait-il passer quelque erreur qu'il lui parût bon de rectifier, il prenait la parole avec la fougue de la conviction et une compétence qui s'imposait. Également, s'il croyait faire plaisir ou intéresser, il se donnait alors tout entier, avec la chaleur de son esprit, sa gaieté et sa cordialité. De même qu'il sut rendre la science aimable, il était personnellement un aimable savant.

Il avait la passion du professorat et un don particulier pour conquérir l'affection de ses élèves, dit M. Héron de Villefosse (2). Par son entrain, par sa verve, par son dévouement, il les empêchait de se décourager, et bon nombre de jeunes gens, que les premières difficultés de la paléographie auraient rebutés, ont été soutenus par sa parole d'apôtre et ont continué des études dans lesquelles ils sont devenus des maîtres à leur tour.....

A ces qualités, Léon Gautier joignait-il un défaut ?..... Il était indulgent et bon, et n'en voulait jamais à un adversaire, mais il s'animait pour une cause juste avec une telle ardeur que parfois, en son interlocuteur, il ne voyait plus la personne, et se laissait emporter par une indignation véhémente contre les ennemis de ce qu'il aimait et respectait..... La plume à la main, ou même dans la tribune de l'orateur, cette fougue a constitué une des puissances de son talent. Dans les cercles privés, où l'on est trop habitué à une uniformité de conversation, où les hardiesses sont bannies, où il faut que rien ne heurte le convenu, Léon Gautier fut, en quelques occasions, accusé d'être trop ardent..... Cette phrase d'un de ces livres en peut donner en exemple: écrite comme une interpellation à la foule, elle n'était que bonne à dire, prononcée en face d'un impie, elle visait trop juste : « Nous vivons en plein naturalisme, s'écrie t-il, puisqu'une question de morale a pu être traitée par vingt, par cinquante intelligences, sans qu'on ait seulement prononcé une seule fois le nom de Jésus-Christ ! »

Mais, ces principes maintenus, si le chrétien craignait d'avoir blessé son interlocuteur, il venait lui tendre la main, et établir lui-même gracieusement le terrain d'union sur lequel ils pouvaient sympathiser.....

Ainsi que les natures enthousiastes, Léon Gautier aurait été aisément accessible au découragement... Ses intimes connaissaient les nuages sombres qui passaient de temps à autre sur son expressive physionomie: il ne s'attristait pas sur lui-même, mais il pleurait sur les malheurs de la France, sur la décadence de son pays, sur l'abaissement des caractères..... C'étaient là ses douleurs. Il en souffrait d'une manière intense, seulement il les confiait à Dieu et il rassérénait son âme dans la prière.....

Littérateur, érudit, artiste, musicien, poète, admirateur de toutes les belles choses humaines, Léon Gautier plaçait en première ligne la chose essentielle. Il jugeait *tout* au point de vue *catholique*..... Et j'ai souvent pensé que si on voulait former le jugement religieux d'un jeune homme, il faudrait lui enseigner certains points de l'histoire à la lumière des œuvres de Gautier.

Je raconte le passé, mais je n'enregistre pas froidement, les yeux fixés en terre, ces faits qui

(1) *Petite histoire de la grande France*, p. 15.
(2) Éloge de M. Gautier, prononcé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

passent devant moi. Je me tiens debout, près de Jésus-Christ, et vois aux pieds de l'Homme-Dieu comme les flots de deux mers se réunir : les deux océans des faits qui se sont écoulés avant les abaissements de sa naissance et de ceux qui s'écoulent depuis la gloire de son Ascension. C est ainsi que tout aboutit, pour moi, aux pieds victorieux de celui qui a évangélisé la paix. A chaque fait qui est antérieur à la nuit du *Gloria in excelsis,* je demande : Comment as-tu préparé l'avènement de mon Dieu ? A chaque fait qui est postérieur à la dispersion des apôtres, je demande : Comment as-tu servi à l'extension du règne de l'Église ! Je suis l'histoire, je suis le récit des efforts de Dieu pour amener tous les hommes au partage de son éternelle béatitude.....

Non seulement Gautier fut un incomparable chrétien à son foyer, mais un chrétien dans sa carrière, un apôtre comme professeur, comme écrivain, comme savant.....

L'exorde de son cours était celui-ci :

Dieu aidant, Messieurs — car j'ai l'habitude de mettre Dieu à la base de tout ce que je fais, — c'est pour la vingt-sixième fois que je commence dans cette école le cours de paléographie.....

Et la péroraison :

C'est par le nom de Dieu que je tiens à commencer l'année ; c'est par son nom que je veux la clore. L'érudition, les connaissances, la méthode que vous aurez acquises autour de la table ovale, vous n'avez pas le droit de les garder inutiles, encore moins d'en faire un instrument de lutte contre Dieu et la religion. Surtout, jamais ne sacrifiez la vérité. Quand vous faites une découverte, quelles que soient vos opinions politiques, sociales ou religieuses, vous avez le devoir absolu de faire connaître la vérité.....

Avant de le nommer secrétaire des Archives nationales, le gouvernement fit demander à Gautier de ne pas écrire d'articles politiques. Il répondit : « Je n'ai écrit et n'écrirai jamais que des articles *catholiques.* »

Il risqua plus d'une fois de voir sa carrière se briser, et la ruine s'en suivre. Mais cette perspective ne le fit point dévier de la droite ligne. Il fut ferme, courageux, inébranlable, et — selon l'observation de l'*Univers* — la République n'osa jamais frapper ce fonctionnaire, de peur de frapper en même temps la science dans la personne d'un de ses représentants les plus autorisés et les plus en vue.

L'activité de cet homme était prodigieuse. Son œuvre écrite est immense, et à ses livres et articles il faut ajouter des discours, des brochures, ses conférences, ses cours à l'École des chartes, et dans des écoles libres qui se faisaient gloire de l'avoir une année pour professeur de hautes études.

Il fut nommé à deux reprises vice-président de la *Société bibliographique.* Il fonda les *Chroniques de la Revue des questions historiques.* C'est à son initiative qu'est due l'idée première des Congrès bibliographiques internationaux qui résument, tous les dix ans, le mouvement scientifique et chrétien.

Il s'occupa aussi, avec sa grande compétence en matière d'art, de la conception et de la direction archéologique et artistiques des grandes publications illustrées de la maison Mame, de Tours.

Sa puissance de travail était une des caractéristiques de sa nature. Jamais il ne s'arrêtait ; jamais il ne s'avouait fatigué, ni ne semblait pressé et surmené. Il trouvait le temps de remplir ses devoirs d'amitié, d'être courtois et de rendre des services à quiconque s'adressait à lui.

Le mardi soir, il savourait délicieusement ses intimes réunions d'amis, où l'on agitait toutes les questions actuelles et éternelles. Sa réception était simple, cordiale, pleine d'abandon..... Souvent on faisait de la musique : on chantait, on lisait. Léon Gautier « disait bien », et il se plaisait ainsi à communiquer au cercle de ses amis les livres nouveaux dont il était enthousiaste.

Nous avons vu Léon Gautier au début de son jeune ménage. La modeste vie des premiers temps s'était continuée, présentant le tableau admirable et rare d'une famille de notre siècle se modelant sur le type de la Sainte Famille dont les délicates gravures à l'eau forte, appendues au mur, rappèlent le divin souvenir..... Il était le juste ; sa femme était la femme forte, et « ses enfants croissaient autour de lui comme de jeunes plants d'oliviers ».

Dans un article indigné contre la loi du divorce, Léon Gautier traçait au courant de la plume l'esquisse suivante : Nous y reconnaissons son portrait :

Voici un homme, un époux, un père chrétien. Il lutte, il travaille, il aime. Le jour le trouve au travail, et sa lampe, dans sa maison laborieuse, est la dernière éteinte. Il pense à Dieu, à sa femme, à ses enfants, et continue intrépidement l'œuvre de sa « médiation » jusque dans la maladie, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. Rien ne décourage ce cœur, rien n'arrête ce bras : il y faudra le suprême engourdissement, et cet honnête homme, ce vaillant s'estime abondamment payé par le sourire de sa femme, par les caresses de ses enfants, par sa conscience qui lui dit : « Bien ».

Léon Gautier vénérait sa femme et chérissait ses sept enfants. Dans les heures qu'il passait à son foyer, en dehors de ses cours extérieurs, il faisait leur éducation, il leur insufflait son esprit; il les élevait, et il en jouissait autant que cœur paternel peut jouir de ces petites âmes que rien n'a encore gâtées. On sent par quel père sont écrits ses *Albums pour les enfants*, où nous trouvons ce mot qui exprime son sentiment, lorsqu'il rentrait le soir, rue Vavin, 8, après sa fatigante journée de professorat et d'études :

« Quel tapage ! quel cris !

D'autres diraient : Quel enfer ! — et moi je dis : Quel paradis..... »

Serviteur de Dieu dans la vie privée et dans ses fonctions publiques, Léon Gautier a été de ceux que Dieu récompense par les bénédictions temporelles.....

Peu à peu, les enfants grandissaient. Un fils suivit la carrière de son père, et trois filles allèrent à leur tour fonder des foyers chrétiens.

Le père et la mère pouvaient se rendre justice que leur tâche était dignement remplie.... Vingt ans après leur mariage, presque à la veille des noces d'argent qu'ils devaient célébrer avec le vrai cérémonial chrétien, Léon Gautier adressait à sa femme les vers suivants :

Un printemps qui dure vingt ans,
C'est chose rare.
Et Dieu, pour ses plus chers enfants,
S'en montre avare.

Tel est cependant notre cas,
Et je confesse
Qu'aujourd'hui les jeunes n'ont pas
Notre jeunesse

Notre amour est tout neuf encor,
Notre âme est fraîche,
Et, dans notre intime trésor,
Rien n'a fait brèche.

Nos enfants, qui sont dans leur fleur,
Nous rajeunissent.....
Ils nous continueront, Seigneur,
Et te bénissent.....(1)
. . . .

Une douloureuse maladie éprouva les dernières années de Léon Gautier. Il souffrit beaucoup, mais il ne diminua point sa tâche quotidienne.

Dans la préface de la *Bibliographie des Chansons de geste* (un complément de ses *Épopées françaises*) qui fut sa dernière œuvre, il écrivait :

Ce n'est pas sans quelque tristesse et mélancolie que nous disons adieu à des études qui ont charmé et rempli tant d'années de notre vie. Peut-être avons-nous fait connaître et aimer plus vivement notre épopée nationale et, par elle, notre France. C'est notre vœu le plus cher et ce serait notre plus chère récompense (2).

Le chrétien était prêt; la mort ne le surprit ni ne l'effraya. Les affres des derniers moments furent épargnées au laborieux auteur de tant de nobles et religieux travaux....,

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour !

L'avant-veille de son décès, raconte un de ses amis (3), il avait l'air résigné d'un voyageur prêt à quitter le rivage de ce monde.....

Il demanda lui-même les derniers sacrements.

---

(1) Mme Gautier forma avec tous ses soins maternels l'âme de ses enfants. Elle les éleva chez elle, et, en préparant les aînés à leur Première Communion, elle écrivit pour ceux-ci, les enseignements que lui suggéraient son cœur et sa piété.

M. Gautier pensa que ces pages pouvaient rendre service à d'autres mères : il les fit publier. C'est ainsi que dans *La Première Communion*, par Mme Léon Gautier, les mères chrétiennes retrouveront les trésors de sagesse de cette femme de bien.

En écrivant cette étude sur Léon Gautier, nous eussions cru être incomplet si nous n'avions mentionné ici ce précieux petit livre.

(2) Éloge de Léon Gautier.

(3) M. Henri Furgeot. (*La Vérité*), 28 août 1897.

« Au moment où je lui présentais l'hostie, raconte le prêtre qui l'assistait, il fit tout haut un acte d'amour ardent. Il parlait à Notre-Seigneur comme s'il l'eut vu.

» Ce n'était pas le prêtre qui exhortait le mourant, c'était un saint mourant qui parlait de manière à augmenter la foi et l'amour en tous ceux qui étaient présents.

» Ses actes d'adoration et d'amour devinrent des actes de contrition admirables, quand je lui fis les dernières onctions avec les saintes huiles. A chaque onction, il demandait pardon des péchés qu'il avait pu commettre pendant sa vie par les yeux, les oreilles, la parole.....

» J'ai vu mourir bien des chrétiens : jamais je n'ai vu de mort aussi belle (1)..... »

Au milieu de ses cruelles souffrances, il lui arriva de s'écrier : « Mon Dieu, si vous vouliez me soulager un peu seulement..... vous le pouvez ! »

Puis il ajouta : « Mais si vous ne le voulez pas, soyez béni..... »

Le 25 août — au jour où se fêtait sur la terre et en paradis saint Louis, roi de France, le type achevé de ces chevaliers qu'il avait célébrés avec tant d'amour, — Léon Gautier parut devant Dieu.

Il n'y eut point de fleurs sur sa tombe, et aucun discours n'y fut prononcé : car telles étaient ses dernières et expresses volontés.

« Je veux dire adieu à toutes les vanités du monde », avait-il écrit..... A ses obsèques manqua donc un déploiement de rhétorique, mais il y eut des regrets véritables, les pleurs et les prières de nombre de cœurs reconnaissants..... (2)

L'humble savant avait naguère composé son épitaphe : elle ne mentionne ni ses travaux, ni sa renommée, et résume sa vie chrétienne :

Sur ma tombe sans ornement,
Que pour toute épitaphe on lise
Ces mots, qui sont mon testament :
Léon Gautier aima l'Église.....

Trois mois après cette tombe ouverte, Mme Gautier succombait au chagrin qui la minait depuis la mort de son mari.

Léon Gautier, dans sa jeunesse enthousiaste, admirait particulièrement la faveur céleste accordée à la digne et pieuse fiancée de Roland, et nous lisons ces lignes dans les *Épopées :*

« Roland est mort, lui dit Charlemagne.

— A Dieu ne plaise que je lui survive, répondit Aude, et elle tomba raide à ses pieds..... »

De même, sa sainte compagne devait, elle aussi, le rejoindre rapidement dans la patrie... Ayant été si profondément unis dans la vie, Dieu leur fit la grâce d'être unis dans la mort et, sans qu'ils eussent à subir une longue attente, de se retrouver en Dieu.....

Ils laissent un exemple à tous ceux qui les ont connus. Ils laissent à la postérité des œuvres qui continueront à faire le bien ; et, selon la promesse divine faite à la race des justes, ils laissent une descendance bénie, héritière de leurs vertus.....

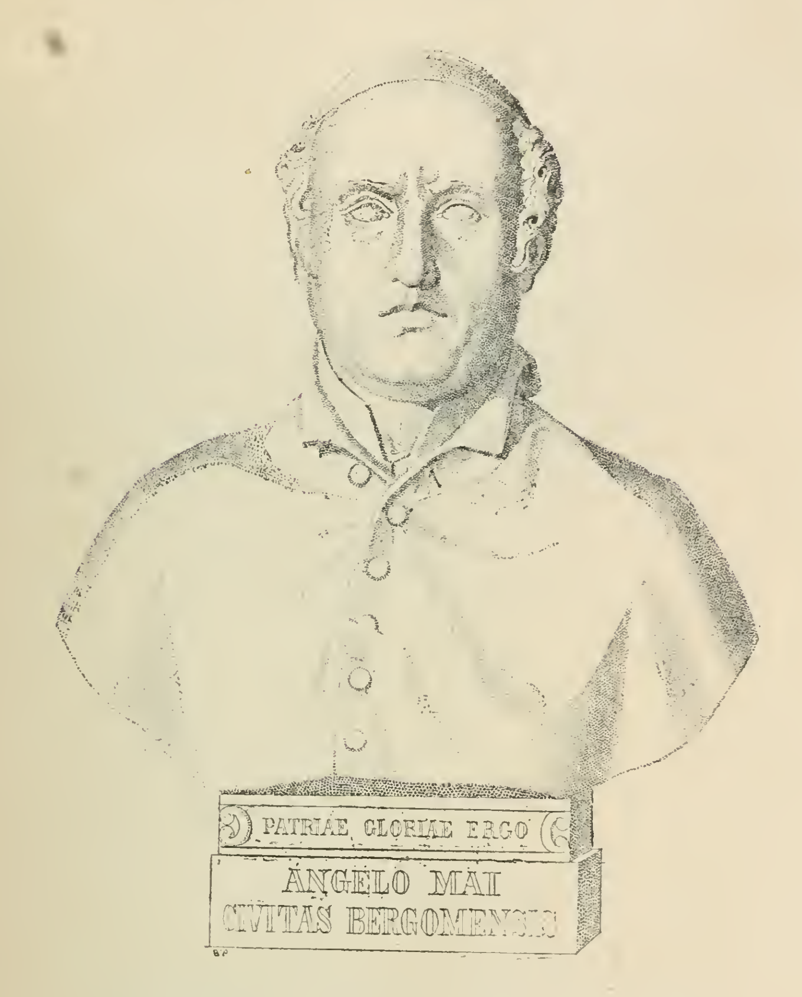
M.-M. d'Henriaur.

Pont-d'Ain.

(1) Derniers moments de Léon Gautier. *La Vérité*, 4 nov. 1897. Voir aussi les *Questions actuelles*, livraison de septembre 1897.

(2) Peu après la mort de Léon Gautier fut publié le *Traité du Purgatoire de Sainte-Catherine de Gênes* (réimpression de la traduction imprimée en 1699). Léon Gautier s'était occupé de la forme littéraire et artistique de cette œuvre consolante..... Sa famille la mit au jour avec une page consacrée à sa mémoire : ce fut le souvenir mortuaire du savant chrétien.

LES CONTEMPORAINS



LE CARDINAL ANGELO MAI (1782-1854)

I. PREMIÈRES ANNÉES
RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Dans la province de Bergame, il y a un bourg obscur, distant de 32 kilomètres de ce chef-lieu administratif et qui s'appelle Schilpario. Ce bourg de 1600 habitants, enfoncé dans les Alpes Orobiennes, est venu se cacher sur les rives du torrent le Dezzo, dans la vallée de Scalve.

C'est là que Angelo Mai naissait le 7 mai 1782 (1). Aujourd'hui, quand un dictionnaire de géographie parle de ce hameau perdu, il ne manque pas d'ajouter après les trois lignes qui lui sont consacrées : « Patrie du cardinal Angelo Mai. »

A cette époque, la Révolution qui minait sourdement le trône et l'autel avait essayé une première escarmouche, ou livré une première bataille, en obtenant de Clément XIV la suppression de la Compagnie de Jésus. Les temps devenaient mauvais. La libre pensée, qui semblait triompher en France avec Voltaire, ne se contentait plus d'affirmations platoniques. Le moment s'approchait où elle allait passer des vœux aux

(1) Prononcer Maï, comme s'il y avait un tréma sur l'i.

revendications; et, sans oser encore nier les devoirs de l'homme envers Dieu, allait affirmer ses prétendus droits.

Mai, par l'obscurité de sa naissance, par l'humilité du village qui lui avait donné le jour, échappa à ces premiers symptômes de l'ère nouvelle. Un bon prêtre de Parre, bourg voisin de Clusone, et qui était instituteur dans ce bourg, lui donna les premières leçons de latin. L'enfant réussit dans ces études et montra dès lors ce que l'on pouvait attendre de lui.

De l'école du village, Mai passait, à l'âge de quatorze ans, dans le Séminaire du diocèse de Bergame. Des témoignages contemporains montrent que le jeune élève était à la fois le premier dans la science, le premier aussi dans la piété. Mai brillait dans les tournois littéraires et obtenait toujours, ainsi que l'affirment ses contemporains, l'*Aigle*, c'est-à-dire la première récompense destinée à ces luttes. Les études alors étaient profondément classiques, et le jeune Mai se forma à l'exemple des anciens. La beauté de la forme le séduisait, sans cependant jamais lui faire négliger la solidité du fond.

Mai cherchait Dieu au milieu de ses études, et Dieu parlait à son cœur, mais d'une façon vague et indécise. Nous sommes en 1797; la tempête révolutionnaire, qui venait de faire en France tant de saintes victimes, qui avait répandu tant de sang, abattu tant d'églises, passait les Alpes, portant partout le ravage et la destruction. Le Séminaire de Bergame fut fermé et Mai obligé de se retirer loin de ces agitations, dans son petit village de Schilpario. Dans cette solitude, il lui sembla que Dieu faisait entendre plus clairement sa voix et l'appelait à la vie religieuse.

En 1799, le duc de Parme, Ferdinand de Bourbon, avait obtenu de Pie VI de laisser reconstituer dans ses États la Compagnie de Jésus, que le P. Pignatelli dirigeait alors avec une habileté égale aux difficultés qu'il lui fallait vaincre. Un noviciat était établi à Colorno, et Mai y alla avec deux jeunes gens de Schilpario et un autre de Bergame. Le P. Mozzi, visitant ce noviciat, écrivait à un de ses amis : « C'est une vraie chose du Paradis. Le supérieur, P. Pignatelli, est un saint, ses jeunes gens sont des anges. Ils sont tous contents et leur vie exciterait la jalousie. Nous sommes très pauvres, mais jusqu'à présent rien ne nous a manqué. »

Comme on le verra plus tard, Angelo Mai se séparera de la Compagnie de Jésus qui avait guidé ses premiers pas dans le sacerdoce. Dieu qui destinait Mai à d'immenses travaux, le confiait provisoirement à une Compagnie illustre qui devait lui servir de guide et de père jusqu'au moment où, cette éducation terminée, il pourrait voler de ses propres ailes et se rendre utile à l'Église.

Le novice Jésuite se montra digne successeur du séminariste. Cette épreuve terminée, il passa au collège de Saint-Roch de Parme, où il apprit l'hébreu sous la direction d'un habile professeur, de Rossi. La Compagnie de Jésus étant établie dans le diocèse de Naples, il y fut envoyé en 1804 comme professeur de belles-lettres. Le 19 novembre de la même année, il revêtait l'habit de Jésuite, et la lettre qu'il écrivait alors à son prévôt de Schilpario, pour lui faire part de l'heureuse nouvelle, et que l'on conserve encore, montre les sentiments de joie qui débordaient de son âme

Mai resta à Naples jusqu'en 1806; Napoléon s'étant alors emparé du royaume, le Jésuite passait à Rome, d'où il allait à Orvieto. Ce fut dans cette ville qu'il fit sa théologie, fut ordonné prêtre, se fortifia dans l'étude des langues anciennes, et apprit à lire les manuscrits. C'est encore à Orvieto, sous la conduite de deux Jésuites, chimistes distingués, qu'il commença les premiers essais pour déchiffrer les palimpsestes. De retour à Rome, dans la maison *del Buon Consiglio ai Monti*, il y subit l'examen sur toute la théologie et y fit son troisième an. Un ordre de Napoléon (1809) obligeait tous les Italiens habitant Rome à rentrer dans leur province d'origine. Mai dut de nouveau se mettre en chemin et son supérieur, le vénérable Père Pignatelli, le destina à Milan.

En le bénissant, il lui prédisait les grandes choses qu'il devait faire pour la gloire et l'honneur de l'Eglise. Mai revenait dans le Milanais et, grâce à ses études et aux recommandations dont on l'avait muni, il entra à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, où, le 9 août 1810, il était admis comme écrivain et, le 10 décembre de la même année, comme agrégé pour les langues orientales. Son traitement était de 500 francs par an.

A partir de cette époque, tout un nouvel horizon s'ouvre pour Mai; l'homme disparaît en quelque sorte, et il ne reste que le savant dont les découvertes vont étonner le monde.

II. LE SAVANT — LES PALIMPSESTES A MILAN ET A ROME

La bibliothèque Ambrosienne était aussi renommée que connue. Au siècle dernier, Mabillon et Montfaucon l'avaient feuilletée dans tous les sens, et on ne pouvait supposer que quelque trésor leur eût échappé. Mai se lança dans un champ inexploré, le déchiffrement du palimpseste.

Qu'est un *palimpseste?*

D'après l'étymologie grecque du mot, c'est un manuscrit écrit deux fois, ou un manuscrit dont on a enlevé l'ancienne écriture pour le charger d'une nouvelle. On écrivait jadis sur du parchemin, et le parchemin était rare et coûtait cher. Aussi, quand un livre avait cessé de plaire, ou qu'on estimait plus utile de lui faire contenir autre chose, on le raclait soigneusement et, l'ancien caractère étant effacé, on y écrivait à nouveau. Saint Jérôme parle de cette coutume qui se pratiquait de son temps: « Quand des livres pleins de la science du siècle nous tombent entre les mains, nous tournons à notre foi ce que nous y trouvons d'utile. S'ils traitent des idoles, de l'amour, du soin des choses du siècle, nous les effaçons, non pas avec l'ongle, mais avec un fer bien aiguisé. »

Mais cette coutume, dictée par l'économie, est plus ancienne encore. Et Cicéron lui-même raconte que, recevant un jour une lettre de son ami le jurisconsulte Trébatius, il regarde attentivement le parchemin et s'aperçoit que son ami avait raclé l'écriture qui s'y trouvait pour y mettre sa prose. Un doute traverse l'esprit de Cicéron, qui trempe son roseau dans sa meilleure encre et lui répond :

Tout va bien dans ta lettre, et je loue cette économie qui te l'a fait écrire en palimpseste. Je cherche seulement à savoir ce que tu as effacé. Est-ce une page de tes protocoles? car je ne veux pas supposer que tu aies effacé mon écriture pour y mettre la tienne? Comment donc! N'en ferais-tu plus de cas, où te trouverais-tu sans un morceau de parchemin? »

Cette anecdote montre combien fréquents étaient les palimpsestes à l'époque romaine et il ne faut pas en vouloir aux moines de l'avoir imité. Ils ont pu sacrifier quelques trésors de beautés classiques, mais ils nous ont conservé des autres trésors bien plus précieux, les écrits de nos pères dans la foi, qui, s'ils ne nous apprenaient pas à bien dire, nous enseignaient à bien vivre et à mieux mourir.

Or, qu'arrivait-il quand on raclait l'écriture? L'encre n'était pas seulement à la surface de la peau, elle avait pénétré dans ses pores, et à une profondeur telle qu'il aurait fallu détruire le parchemin si l'on avait voulu enlever les dernières traces de substance colorante. Seulement, ces restes de l'encre étaient si pâles, si incertains, se confondaient tellement avec la teinte jaunâtre du parchemin, qu'il était impossible de les distinguer. C'est pour cette raison que Montfaucon et Mabillon avaient passé dans l'Ambrosienne sans en soupçonner les palimpsestes.

On pourrait aujourd'hui se servir, pour faire revivre ces caractères effacés, de la photographie; c'est un procédé très usité et qui a l'avantage de donner des résultats très nets, sans endommager aucunement le manuscrit. Mais Mai n'avait point la photographie à sa disposition, et force était de s'adresser à des agents chimiques capables de faire ressortir l'écriture presque complètement détruite.

Plusieurs réactifs essayés ne lui donnèrent

pas le résultat cherché; enfin, il tomba un jour sur l'acide gallique; cet acide, ravivant les traces de sulfate de fer contenues dans l'encre, fit apparaître les caractères en noir et il fut possible de lire les manuscrits palimpsestes.

Ce jour-là, Mai fut en possession d'une clé qui lui offrait, parmi les manuscrits de l'Ambrosienne, une moisson inespérée, mais dont il eut soin de garder le secret pour que d'autres ne vinssent pas redire la parole du maître : « Vous avez travaillé, et un autre a récolté vos moissons. » JEAN, VI, 38.

En cette moisson, quelle abondance! quelle variété!

Vous avez devant vous, pour me servir des paroles de l'abbé Uccelli, un des premiers savants italiens, des fragments très précieux de Plaute, des commentaires inédits (scholies) sur Térence, de vieux interprètes de Virgile oubliés ou inconnus, comme Asper, Cornutus, Valeranus Longus, Nisus, Probus, Scaurus, Sulpice, l'Anonyme.

Aimez-vous la fleur de la sagesse attique? Voici que la meilleure et plus importante partie du discours d'Isocrate, un autre d'Isée, le précepteur de Démosthène, un autre de Themyste viennent murmurer doucement à vos oreilles.

Préférez-vous l'éloquence romaine? Vous avez six fragments des discours inédits de Cicéron, un autre de Caius Gracchus le tribun, de Pline le jeune et du célèbre Symmaque.

Denys d'Halicarnasse vous dévoile ses neuf derniers livres des antiquités, qui étaient le rêve de tous les savants; Jules Valère vous donne, traduits du Grec Esopus, les faits et gestes d'Alexandre le Grand.

La chronologie est-elle votre passion? Aidé de P. Zohrab, Mai vous traduit de l'arménien les deux livres des canons chronologiques d'Eusèbe et la *Ratio temporum* de Samuel Aniensis.

Vous plaisez-vous aux voyages, aux lettres? Des ténèbres qui les enveloppaient sort l'itinéraire d'Alexandre, fait pour Constantin Auguste, fils du grand Constantin; les lettres de Cornelius Fronton, des empereurs Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, de Lucius Verus, et Appien.

Mais vous préférez, au contraire, la philosophie. Et voici un traité du philosophe Porphyre, un autre de Gémiste et de larges fragments du célèbre ouvrage *de Re Publica* de Cicéron, ouvrage que l'on croyait irrémédiablement perdu. Si les classiques vous laissent indifférent et si vous désirez avoir des œuvres qui se rapportent, de près ou de loin, à notre sainte religion, Philon le juif arrive avec de nombreux fragments inédits, et l'évêque Ulphilas donne ses commentaires de la Sainte Écriture.

Et, pour faire voir que la moisson est complète, qu'aucun épi n'a été oublié, les livres sybillins, les œuvres de Didyme d'Alexandrie viennent ajouter les dernières gerbes à une récolte aussi importante par le nombre que par la variété. Et toute cette œuvre colossale, dont les éléments ont été trouvés partie à l'Ambrosienne, partie dans les bibliothèques des Chapitres et des cathédrales, des châteaux et des communes, ne sont que l'œuvre de six années.

Mais, après cette vue d'ensemble, il faut revenir sur les détails, pour se mieux rendre compte de l'œuvre d'Angelo Mai.

En 1813, mourait le P. Mozzi, qui avait été le premier guide religieux des savants. C'est à cette époque que Mai, agrégé depuis deux ans à l'Ambrosienne, se fit connaître par la traduction élégante et fidèle d'un discours d'Isocrate, dont le texte grec avait été peu auparavant publié par Mustoxidis, mais qu'il enrichissait de corrections et de nouvelles leçons. En 1814, en dépit des grands événements qui bouleversaient non seulement la France, mais l'Europe, il publiait six discours inédits de Cicéron : *Pro Scauro, Pro Tullio, Pro Flacco, In Clodium et Curionem, De œre alieno Milonis, De rege Alexandrino;* un fragment de Caius Gracchus, etc., etc.

Et veut-on connaître sa joie de savant à ces découvertes; il la décrit lui-même à l'occasion de ces fragments de Plaute qui appartenaient à une comédie aujourd'hui perdue :

Ce palimpseste de l'Ambrosienne m'offrait la *Vidularia*. Je tressaillis d'allégresse et triomphai de joie; mais, hélas! je m'aperçus bientôt qu'il ne restait que deux feuilles de cet ouvrage, que les 80 vers qui formaient ces feuillets étaient en si mauvais état, tellement rongés par l'écriture surajoutée, que ce manuscrit me paraissait moins un parchemin que le crible des Danaïdes.

Cette joie, cette tristesse, montrent combien les sensations intellectuelles sont vives, quelle source riche en émotions elles sont pour l'âme, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que, dans l'ordre naturel, il n'y a pas de joie plus vive que celle d'un mathématicien qui trouve la solution longtemps cherchée d'un problème, celle d'un

Mai ou d'un Pitra qui mettent la main sur un manuscrit longtemps désiré.

Ce qui porta à son comble la réputation de Mai, fut la publication des neuf derniers livres des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. L'empereur d'Autriche s'était rendu, en 1816, à l'Ambrosienne et, après avoir félicité Mai de ses travaux qui jetaient un si grand lustre sur la bibliothèque, lui disait que, pour un homme qui trouvait tant de choses, il devrait bien trouver des manuscrits appartenant à l'histoire. Mai ne dit rien sur le moment, mais, ayant obtenu une audience de l'empereur, il lui faisait connaître avoir dans les mains ces derniers livres de Denys d'Halicarnasse et lui offrait la dédicace de la publication. L'empereur acceptait, rappelant à Mai qu'il avait lu dans sa jeunesse l'histoire romaine de cet auteur et aurait un grand plaisir à en lire la suite.

Parmi les bibliothèques mises à contribution par cet infatigable chercheur, était la bibliothèque capitulaire de Vérone, particulièrement chère à Mai, et par la beauté de ses manuscrits et par ses divers palimpsestes. Ceux-ci étaient en partie connus, et les doctes allemands, comme disait Mai, les avaient déjà déflorés.

Un jour, pendant les vacances d'automne, en 1818, il se rend dans la bibliothèque capitulaire et avise un beau manuscrit qui contenait en magnifique écriture lombarde du VIII[e] siècle, les morales de saint Grégoire. Scrutant le manuscrit, il croit s'apercevoir de quelques traces d'écriture différente. Il recourt à son acide gallique et découvre de nombreux fragments des Bucoliques, de l'Enéide, des Géorgiques. Cette écriture était assez ancienne pour qu'on pût la mettre entre celle du manuscrit du Vatican et de Médicis; elle appartenait au V[e] siècle. Mais il voit, courant à travers les vers du poème, d'autres caractères plus petits, ce sont des scholies ou commentaires d'interprètes virgiliens antérieurs à Servius et Donatus, non seulement inédits mais même inconnus.

Parmi les auteurs anciens, il en était un dont parlait Macrobe dans ses saturnales; Ausone, dans ses panégyriques; Sidoine Apollinaire et saint Jérôme, dans leurs épîtres. C'était Cornelius Fronton, né à Cirta, en Numidie, venu à Rome sous l'empereur Adrien pour plaider au barreau, précepteur de Lucius Verus et de Marc-Aurèle, intime d'Antonin le Pieux, historien, grammairien, orateur, consul, comblé par ses concitoyens de tous les honneurs qu'on pouvait donner à un homme. Une vie aussi remplie n'avait cependant pas laissé de traces, et, à l'exception d'un petit traité de grammaire, sur « les différences des mots », on ne connaissait rien de lui.

Dès 1815, un manuscrit palimpseste, qui contenait le premier Concile de Chalcédoine, donnait à Mai une partie des œuvres de Fronton, qu'il publiait l'année suivante, avec des lettres inédites de Marc-Aurèle, Lucius Verus, Antonin le Pieux, et Appien. Il devait trouver plus tard à la Vaticane un autre palimpseste, qui, chose singulière! était une partie du manuscrit de Milan, tiré comme lui du célèbre monastère de Bobbio. Avec des lettres des empereurs, il y recueillait cent autres lettres de Fronton qui, jointes à ce qu'il avait déjà publié à Milan, nous redonnaient dans son intégrité cette grande figure de l'empire romain. Léopardi écrivait à ce sujet : « Je crois que, des découvertes faites par Mai, celle de Fronton, et pour l'apparence et la substance, est la principale. » C'était aussi l'opinion de Mai lui-même, se glorifiant d'avoir pu rendre au public savant une figure dont les traits lui étaient jusqu'alors inconnus (1).

Toutes ces découvertes successives, faites avant que Mai eût atteint sa trente-huitième année, avaient fait grandir sa renommée et l'avaient fait connaître dans toute l'Italie et bien au delà. Wiseman, plus tard cardinal, après avoir dit que Mai avait alors publié « un torrent de volumes », ajoutait :

(1) *M. Cornelii Frontonis opera*. 1 vol. in-8. Rome, 1823, librairie Spithover. A part les œuvres de Fronton, toutes les publications de Mai dont on vient de parler ont paru à Milan et se trouvent en dehors de la collection Spithover.

La réputation de Mai était déjà européenne et, à l'âge de trente-sept ans, il avait plus ajouté au trésor de notre littérature que le siècle entier qui l'avait précédé.

Léopardi lui écrivait :

Nos descendants auront peine à croire que vous ayez pu faire tant de choses, et si belles en si peu de temps.

Mai eut des jaloux. Ne pouvant nier ses découvertes, quelques savants, envieux de ses succès, l'accusèrent d'abîmer les manuscrits qu'il déchiffrait au moyen de son acide gallique, ce qui était la ruine d'un codex précieux et empêchait ensuite que l'on pût contrôler la leçon donnée, Mai en devenant ainsi le seul et unique témoin. Ces plaintes n'étaient point exactes. L'acide gallique dont se servait Mai n'abîmait aucunement le manuscrit, et s'il faisait revivre les anciens caractères, il ne rongeait pas le parchemin. Mais tout le monde n'imita pas la discrétion de ce savant. Mai se plaint lui-même d'un Allemand, le Dr Blüme, qui, « pour mieux lire des paroles à demi effacées et des passages incertains, recourut aux moyens les plus violents dont le manuscrit porte, hélas! les longues et douloureuses traces. » Ce savant, en effet, estimant trop faible l'acide gallique, employait l'acide chlorhydrique combiné au prussiate de potasse; mais des acides aussi violents, après avoir fait ressortir avec vigueur les anciens caractères, continuaient leur œuvre de destruction, et trouaient le parchemin.

III. LE CUSTODE DE LA VATICANE — LA « RÉPUBLIQUE » DE CICÉRON — PETITES JALOUSIES — HISTOIRE DE DEUX AVOCATS

Quand Mai vint à Milan, il était encore fils de l'obéissance, mais la Compagnie de Jésus se trouvant alors dispersée, chaque religieux devait trouver les moyens de se suffire, tout en maintenant, autant qu'il était possible, les liens de la pauvreté et de la dépendance envers les supérieurs. La tourmente révolutionnaire s'éloignait, les armées alliées repoussaient celles de Napoléon; une ère de paix s'annonçait pour le monde et pour l'Église. Pie VII choisit ce moment (1814) pour reconstituer la Compagnie de Jésus et lui rendre son ancienne organisation par un acte solennel qui confirmait et rendait stables les reconstitutions partielles de cet Ordre illustre.

Mai, cependant, resta à Milan, attaché à l'Ambrosienne, où ses études l'attiraient et où son nom commençait à devenir célèbre. Mais, en 1819, devenait vacant le poste de premier custode de la bibliothèque Vaticane. Ce titre de premier custode ou gardien est la plus haute charge de la bibliothèque, dont le protectorat est exercé par un cardinal de la sainte Église. Le premier custode s'occupe de toute l'administration, reçoit les princes et visiteurs de marque, a tous les employés sous ses ordres, est, en un mot, sinon maître incontesté de ce petit royaume, au moins premier ministre.

D'autres bibliothèques se trouvaient en ce moment vacantes, parmi lesquelles la *Marciana*, de Venise. L'empereur d'Autriche, qui cependant connaissait et estimait Mai, ne s'opposa point au choix du Souverain Pontife et le laissa partir pour Rome prendre la direction de la première bibliothèque du monde. Mais il fallait trancher pour cela des liens religieux qui étaient chers à Mai; le Pape accomplit ce brisement, estimant avec raison que Mai était plus utile à l'Église qu'à la Compagnie de Jésus.

L'année suivante, Mai, nommé premier custode de la Vaticane et prélat de la maison de Sa Sainteté, faisait, dans les trésors dont il avait la garde, une découverte dont le monde entier se préoccupa. Je veux parler des deux parties de la « République de Cicéron ».

Pour se rendre compte de l'importance de cette trouvaille, il suffit de savoir en quelle estime l'antiquité tenait cette œuvre du grand orateur romain. M. Coelius écrivait à Cicéron que son ouvrage se trouvait déjà dans toutes les mains. Les auteurs latins, païens et chrétiens en parlent avec les plus grands éloges et il semblerait que saint Augustin y eût même pris l'idée de la *Cité de Dieu*. Sylvestre II, le célèbre moine

Gerbert, le lisait encore de son temps; mais, au XIIe siècle, il n'en reste plus que le souvenir. Le livre était perdu, et des légendes étaient même venues ajouter à l'obscurité qui couvrait ses manuscrits.

Bullartius raconte dans la vie de Jean Zamosch que de nobles Polonais, délivrés en 1556 du siège de Ploscowa, s'étant enfoncés dans le cœur du pays, y auraient trouvé dans des cavernes « les livres de Cicéron et de la République, adressés à Atticus, écrits en lettres d'or ». Cette légende indique bien en quelle estime on tenait alors ces volumes inconnus. Clément VI confiait à Pétrarque le soin de les retrouver; Poggio de Florence, le cardinal Pole, les avaient en vain recherchés. Sturmius avouait avoir dépensé 2 000 écus d'or pour envoyer un émissaire jusqu'en Pologne chargé de lui rapporter ces précieux manuscrits, que l'on y disait cachés, et n'avoir pu réussir. Et vraiment, le livre valait ces recherches et ces dépenses.

Parmi les manuscrits palimpsestes qui passèrent, sous Paul V, du célèbre monastère de Bobbio à la Vaticane, il y en avait un qui contenait une partie du *Commentaire de saint Augustin sur les psaumes* (du ps. 119 au ps. 140). Le manuscrit remontait à Charlemagne et on n'y avait jamais vu que le commentaire du grand évêque d'Hippone. Il tombe entre les mains de Mai; quelques lettres insuffisamment grattées sont pour lui une révélation. Il prend son acide gallique, passe légèrement une éponge et trouve un latin d'une pureté classique et qui méritait d'appartenir à Cicéron. Les caractères étaient peut-être du IIe siècle, certainement non postérieurs au Ve. Mais qu'était ce traité? Il continue à lire et, à la page 156, trouve le *De Re Publica-inc.*, l. II; une autre indication confirmait celle-là; le *De Re Publica* de Cicéron était retrouvé. C'était en 1820, et il n'y avait qu'un an que Mai était à la Vaticane.

Ce livre est une suite de dialogues sur le gouvernement des États et se divise en six livres et en trois journées. Voici comment en rend compte le P. Guglielmotti dans un discours académique sur les travaux du cardinal Mai.

Après un préambule générique sur la convenance de mettre à la tête du gouvernement de la chose publique des hommes sages et vertueux, Cicéron prépare le dialogue et entre en matière. Ce sont les féries latines; Scipion l'Africain est dans sa villa et ses amis viennent le voir. Un jour, huit s'y rencontrent : quatre vieillards, Lelius, Manilius, Filus et Mummius; quatre jeunes gens, Tubéron, Rutilius, Fannus et Scevola.

Après le premier accueil, les nouvelles du jour, on parle de la présence de deux soleils dans le ciel (parhélie solaire); mais Lélius détourne la conversation en disant que l'on peut ignorer sans préjudice ni dommage les phénomènes des astres, mais qu'il n'est point permis de mettre de côté l'étude des vertus nécessaires pour se bien gouverner soi-même, la famille et le pays. Tous applaudissent, et Lélius, en louant la prudence et la force des anciens, amène ses interlocuteurs sur le terrain des choses publiques.

Les jeunes gens font des demandes, les vieillards répondent; Scipion donne les solutions. Les voici autour du lien social, à l'unité concentrique, aux législateurs, aux lois, aux diverses formes de gouvernement. L'anarchie, l'oligarchie, la tyrannie sont détestables; la monarchie, l'aristocratie, la démocratie sont bonnes, mais le mélange de ces trois formes bonnes est le meilleur gouvernement.

C'est au fond, ajoute en passant Guglielmotti, ce que dit saint Thomas.

Passant aux applications de l'histoire romaine, on voit d'abord les Aborigènes, puis les Latins, et Romulus arrive sur le terrain où devra s'élever Rome. Il loue la beauté du site, ni trop près ni trop loin de la mer, à couvert ainsi d'un coup de main imprévu et de l'importation des mœurs étrangères. D'autre part, les communications par terre et par mer sont rendues faciles par la voie du Tibre, fleuve royal et éternel qui, du centre de l'Italie, aboutit à la mer Tyrrhénienne. La ville est bâtie sur sept collines, c'est-à-dire dans une position salubre, au milieu de terrains pestilentiels.

Avec Romulus, on discute sur la puissance royale, le sénat, les comices, les centuries, la milice et les raisons de chaque succès. On passe à Numa, aux colonies maritimes, aux fortifications de la capitale, à la tyrannie des Tarquins et aux formes démocratiques qui suivirent. Puis les vengeances du peuple qui se retire au Mont Sacré, la guerre sociale, les tribuns, les décemvirs et ainsi de suite jusqu'au songe de Scipion, qui scelle la dernière partie de l'ouvrage. Dans ce songe, les glorieux ancêtres de l'illustre capitaine viennent, non pas du pays de l'Érèbe ou de l'Élysée, mais descendent du ciel où ils jouissent d'un bonheur sans fin, et terminent l'entretien.

Telle est, en quelques mots, l'analyse de ce chef-d'œuvre qui a préludé aux morales de saint Grégoire, semble avoir servi de guide à saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, et est le travail le plus accompli que nous ait légué l'antiquité sur cet important sujet.

Mai avait été fait préfet de la bibliothèque Vaticane en un moment où cette magnifique collection, que la munificence intelligente des Papes avait péniblement amassée, voyait ses trésors revenir de France où les avaient emportés les armées françaises. Il arrivait à une époque où les Papes s'occupaient d'enrichir la Vaticane de nouveaux manuscrits. Pie VII achetait pour elle la belle bibliothèque du cardinal Zelada; Léon XII, la précieuse collection de Cicognara et de nombreux papyrus; Grégoire XVI y ajoutera dix salles, augmentera les musées. A cet accroissement de richesses, s'ajoutait une réunion d'hommes savants dans toutes les branches des sciences, comme rarement il avait été donné à Rome d'en contempler à la fois. On y voyait, avec le cardinal Zurla, Mgr Marini, dont les soins infatigables sauvèrent une partie des richesses de la Vaticane et récupérèrent les autres; Visconti, Borghesi, appelé le premier antiquaire d'Italie, l'abbé Cancellieri, dont les travaux sont innombrables, Canova, Tenerani et tant d'autres. Au milieu de ce concert d'hommes illustres, Mai trouva facilement sa place, et ce fut la première.

Certes, les critiques, les petits déboires ne lui manquèrent pas. Léopardi, dont la renommée à l'âge de vingt ans n'était plus à faire, ambitionnait le poste de premier custode à la Vaticane; mais, d'une part, il était trop jeune et, de l'autre, il ne faisait que promettre ce que Mai avait déjà donné.

N'ayant point la ressource de lui reprocher d'avoir fait des démarches pour occuper l'emploi qu'il se croyait destiné, Léopardi accusait Mai, non pas de plagiat, mais de lui enlever la gloire de découvertes dont il voulait se réserver le monopole.

D'autres faits cependant montrent que Mai était respectueux des droits acquis.

Se trouvant à Naples en 1826 et attendant le passage de la voiture qui devait le reconduire à Rome, il monte, pour profiter des dernières minutes de son temps, à la bibliothèque royale, et demande l'ancien manuscrit du grammairien Carisius, qu'il savait être un palimpseste. Il y découvre les fragments d'un écrivain perdu, Gargilius Martial. Il ne songe plus au voyage et s'occupe de copier le manuscrit, fait ce travail à la hâte, car il était pressé de retourner à Rome, et se prépare à le publier. Mais Angelo Scotto, président de la bibliothèque de Naples, soit qu'il eût découvert le manuscrit auparavant, soit que les recherches de Mai l'eussent mis sur la voie d'un trésor, reprend le manuscrit, le copie et l'imprime immédiatement, l'envoyant à tous les érudits du monde, et à Mai en personne. Le coup était dur pour le custode de la Vaticane.

Cependant, il faut bien le dire, Mai prenait son bien partout où il le trouvait, et d'aucuns prétendent qu'il lui suffisait de le trouver, pour qu'il l'appelât son bien. On s'accorde assez à dire que le plagiat littéraire n'est pas un vol; et sans vouloir me prononcer sur la licéité de l'acte, il est certain qu'il est exercé, de nos jours encore, sur la plus vaste échelle. A un auteur, on emprunte ses idées, leur donnant la forme enlevée à un autre; on arrache à un troisième l'indication des sources qu'il a péniblement recueillies et scrupuleusement contrôlées, on met au bas sa signature, et le tour est joué.

Ce qui est vrai pour les livres imprimés l'est encore plus pour les manuscrits. Il est une règle à la Vaticane, qu'un auteur qui a un manuscrit entre les mains ne peut en être dépossédé; c'est pour lui comme une propriété provisoire, mais jalousement gardée. Si un étranger vient demander le même manuscrit, ne serait-ce que pour faire une collation, les employés lui répondent qu'il est à l'étude. Et vraiment il serait trop dur d'agir autrement, d'arracher un manuscrit à un savant qui y travaille depuis des années pour le faire passer à un autre qui, en quelques semaines, le dépouillera de tout

ce qu'il offre de plus intéressant et le donnera au public.

Le principe est clair, mais il offre des abus. Supposons un auteur qui a mis la main sur un manuscrit précieux, il le gardera parfois des années sans rien y faire, le réservant pour plus tard, mais arrête pendant ce temps une foule d'autres travailleurs qui auraient besoin des indications qu'il contient. Or, Angelo Mai étant préfet de la Vaticane, roi par conséquent dans une certaine mesure dans la province des manuscrits, usait largement de ce droit, et son cabinet était rempli de parchemins qui attendaient patiemment le moment de sortir de l'obscurité et de voir un jour qu'ils ne devaient recevoir que de ses mains. Cette réserve, ou mieux chasse gardée, était fort embarrassante pour les autres travailleurs et, de là, de nombreuses inimitiés qu'amassait sur sa tête le custode de la Vaticane, que l'on trouvait trop gardien des manuscrits.

Voici, écrit dans ses notes le cardinal Pitra, à l'occasion de son premier voyage à Rome, un indiscret récit sur une indiscrétion du docte cardinal. Parmi les ecrivains de la Vaticane se trouvaient deux avocats qui faisaient assaut de science et passaient pour les deux plus fameux aristarques de Rome, sans avoir jamais rien publié. Rome possède encore de ces bibliothèques vivantes, savantes, enfoncées, qui possèdent toutes les minuties de l'archéologie, de la philosophie, de l'histoire, qui usent leur vie à se former une opinion sur les questions les plus difficiles, avec le parti pris de ne pas écrire une ligne pour le public, et d'en parler à peine avec un ou deux amis. Tels étaient les deux écrivains de la Vaticane, Sarti et Amati.

Cependant, on présenta, pour être acquis par la Vaticane, deux papyrus contenant un texte grec rare et curieux. Appelés à donner leur avis, les deux érudits, après une longue hésitation, concluent pour l'acceptation en donnant un avis collectif qui ne compromettait ni l'un ni l'autre. Les manuscrits acquis, ils obtinrent la permission d'être chargés seuls de faire un travail sur ce précieux papyrus et, pour que ni l'un ni l'autre ne fussent exposés à une indiscrétion intempestive, ils firent loger les deux papyrus dans un meuble à part, fermé à double clé dont ils conservèrent la garde, afin que l'un ne pût sans l'autre aborder cette étude. Le cardinal Mai, alors simple custode (le cardinal Albani étant préfet), eut le regret de voir tout ce manège sans pouvoir même jeter un regard furtif dans l'intérieur de cette arche sainte. Cela dura plusieurs années, car d'essais en essais, les deux savants en étaient encore à une préface au sujet de laquelle ils s'échangeaient des lettres aigres-douces, s'accusant l'un l'autre de vanité, de folie, d'ambition, en voulant prématurément se livrer au public, en ruinant la réserve de toute une vie de discrétion exemplaire et renversant une réputation jusque-là intacte.

Cependant, le cardinal préfet meurt. Aussitôt, Mgr Mai s'inspire de deux ou trois années de dépit, prend avec lui des ouvriers, fait habilement forcer les serrures, enlève les deux papyrus, les transcrit, les imprime en vingt-quatre heures et les remet dans le coffre-fort, en plaçant en regard un exemplaire de son édition. (*Classicorum auctorum*, t. IV, p. 442-447.) La bibliothèque Vaticane possède le tout, y compris la correspondance de Sarti et Amati, avant, pendant, et après cette aventure.

Dans une autre circonstance, Mai agit presque de même avec le commandant de Rossi, qui était encore aux commencements de sa carrière scientifique (1). Celui-ci avait découvert la collection de Bonizo et remarqué toute son importance canonique. Mai lui demande de vouloir bien la lui confier pour quelques jours: mais, peu après, de Rossi apprend du possesseur du manuscrit, auquel Mai s'était directement adressé, que celui-ci lui avait accordé la permission de tout imprimer, ce que Mai fit sans notes, sans prolégomènes et en retranchant ce qu'il n'avait pas le temps ou la patience de copier. (*Nova Bibl.-Patrum* t. VII, pars. 3.)

Le cardinal Pitra, qui raconte ce fait, en tire la morale suivante : « Faut-il trop se plaindre qu'il ait voulu à tout prix déposer dans une collection célèbre et répandue, une pièce qui serait demeurée perdue dans une plaquette d'amateur tirée à 50 ou 100 exemplaires? »

IV. LA COLLECTION DES « SCRIPTORUM VETERUM »

On a vu que Mai, pendant qu'il était à l'Ambrosienne de Milan, s'était surtout attaché à mettre en lumière les auteurs de l'antiquité païenne.

---

(1) Voir sa biographie, n° 156 des *Contemporains*.

Arrivé à la Vaticane, Mai commença une première série de publications, sous le nom de *Scriptorum veterum collectio Vaticana*, qui se compose de dix volumes, (1825 à 1838), à laquelle fait suite une seconde collection connue sous le nom de *Classicorum Auctorum ex Vaticanis Codicibus editorum*, qui vont de 1828 à 1838, époque à laquelle Mai fut créé cardinal de la sainte Église. C'est donc en douze années que le savant custode de la Vaticane aurait imprimé vingt volumes, et on se demande comment un homme pouvait suffire à tant de travaux, car il lui fallait encore pourvoir aux devoirs de sa charge à la Vaticane, qui était loin d'être une sinécure, et à ces nombreuses occupations étaient venues s'ajouter celle de chanoine de Saint-Pierre (1822), de préfet des Études à la Propagande (1828), et enfin, en 1833, celle de secrétaire de la Propagande, qui suffirait à elle seule à occuper toute la vie d'un individu.

Dieu avait fait rencontrer à Mai sur sa route deux aides, l'un matériel, l'autre intellectuel.

Tout d'abord Mai avait trouvé à la Propagande une grande quantité de papier à la cuve du siècle dernier, papier splendide, comme on n'en fait plus aujourd'hui. Le Pape, qui voyait quelle gloire rejaillissait sur l'Église des publications du savant prélat, lui donna l'autorisation de l'utiliser pour ses travaux. C'était un grand secours d'ordre matériel, mais non moins appréciable. De plus, Mai avait rencontré à la Propagande un typographe excellemment doué; il l'avait formé avec beaucoup de soin, et cet ouvrier était devenu tellement habile dans son art, qu'il pouvait composer directement sur le manuscrit, latin ou grec, sans que celui-ci dût être copié au préalable par le prélat. C'était une grande économie de temps : le manuscrit, sorti de la Vaticane avec toutes les autorisations, s'étalait devant la casse de l'ouvrier, qui établissait son épreuve. Celle-ci était revue par Mai, qui la corrigeait, y ajoutait les notes, faisait les rapprochements et les comparaisons exigées, l'ornait d'une préface, et le volume pouvait être donné au public. Ce mode rapide de procéder indique comment Mai a pu fournir un si grand nombre de volumes, malgré les nombreuses occupations qui venaient forcément le distraire de ses travaux.

On ne peut attendre de nous le catalogue des écrits publiés par Mai dans ses différentes collections; ce serait long ou fastidieux. Ce serait intéressant, si c'était un peu développé; ce ne serait que fastidieux, si c'était court. Ici, on ne peut être long; d'autre part, il est impossible de laisser passer ces précieux volumes sans y jeter un furtif regard, sans se rendre compte, au moins en gros, de ce qu'ils contiennent.

Le premier volume des *Scriptorum Veterum* nous donne des écrits d'Eusèbe, de Photius, une chaîne des Pères sur Daniel, qui nous a conservé une foule de fragments de Pères qui, sans cela, seraient perdus, et des traités de droit.

Les Pères de l'Église ne faisaient pas de traités, ils expliquaient la Sainte Écriture, et un compilateur, réunissant les passages des Pères se rapportant au même texte, en faisait comme une chaîne dont chaque Père formait un anneau se reliant au texte sacré. La chaîne composée par saint Thomas sur les saints Évangiles est le dernier exemple de ce genre de travail. Or, parmi ces textes de Pères ainsi alignés sans autre ordre que leur rapport avec le même texte biblique, il se trouvait, non seulement des passages que nous avons encore, mais nombre d'autres qui ont été perdus. C'est à les collectionner que s'est attaché Mai, et même après lui, c'est encore dans ces chaînes que le cardinal Pitra a pu trouver les éléments de trois volumes sur les Pères qui ont vécu avant le Concile de Nicée.

Le tome II est consacré aux auteurs païens, mais le troisième se partage entre des écrits appartenant à l'Église grecque et d'autres qui relèvent de l'Église latine. Il se termine par quatre livres ajoutés à la collection déjà connue des livres sybillins, si célèbres pendant tout le moyen âge.

Au tome IV, nous trouvons d'abord les

actes d'un Concile de Constantinople sous le patriarche Luc, puis des manuscrits appartenant aux langues orientales, mais qui offrent cette particularité qu'un grand nombre d'entre eux se rapportent à la religion chrétienne.

Le tome suivant est, sinon plus intéressant, au moins plus attachant, car Mai nous donne les diverses inscriptions chrétiennes et païennes qui sont au Vatican. Divers catalogues terminent ce volume, qui nous apprend que, du temps de Mai, la Vaticane possédait 2125 manuscrits orientaux en majeure partie arabes (787), hébreux (531) et syriaques (459).

Le tome VI se partage entre les commentaires de Théodore de Mopsueste et divers manuscrits se rapportant à l'Église latine.

Nous entrons dans la théologie pure avec le tome VII. Ce volume contient des fragments inédits de 119 auteurs divers. Aèce l'Arien y côtoie saint Léon Ier; saint Justin martyr se trouve avec le juif Philon. Une homélie de saint Grégoire n'est pas éloignée d'un discours de l'hérétique Montan, et l'hérésiarque Manès se fait lire à deux pas du premier Concile de Chalcédoine.

Ces fragments des hérétiques ont une importance considérable. Connaissant mieux l'hérésie que les Pères avaient à combattre, ceux-ci se lisent plus facilement; on voit leur but; leurs arguments s'éclairent, leur tactique se comprend et, de même que pour bien apprécier un général d'armée, il faut connaître les forces qu'il a à combattre, pour bien connaître un Père, il faut avoir une science profonde des erreurs dont Dieu lui avait confié la destruction.

Au septième volume, nous trouvons une édition des chroniques d'Eusèbe qui, profitant des travaux antérieurs, doit nous donner la vraie physionomie de cet important ouvrage. Puis viennent saint Grégoire de Nysse et surtout saint Cyrille d'Alexandrie, dont Mai retrouve 28 chapitres sur la Trinité et 25 sur l'Incarnation du Sauveur.

Le tome IX est consacré à des fragments de Pères grecs ou latins, mais le dixième nous donne d'abord la collection des Canons faite pour l'Église chaldéenne par Ebediesu, métropolite de Nisibe. Une seconde partie nous fait lire le *nomocanon* de l'Église syrienne d'Antioche par Grégoire Apbulpharage (Bar Hebraeus), auquel font suite des Canons de l'Eglise arménienne.

V. LA COLLECTION DES « CLASSICORUM AUCTORUM »

Après avoir lu une énumération qui a laissé dans l'ombre une partie encore plus considérable que celle dont on a parlé, le lecteur demanderait à respirer, mais voici que la seconde série des volumes *Classicorum Auctorum* frappe à la porte et, comme la première, compte encore dix volumes.

Le premier contient le fameux traité *de Re Publica* de Cicéron, dont on a parlé plus haut. Mais le custode de la Vaticane ne pouvait pas abandonner le maître des orateurs romains, et il consacre un second volume à relever patiemment, un par un, tous les fragments de Cicéron épars dans les manuscrits dont il avait la garde.

Dans un troisième volume, il nous fait connaître les mythographes qui sont au nombre de trois, puis 32 fables qui sont attribuées à Phèdre. Le volume suivant donne des fragments grecs d'ouvrages de médecine, un papyrus égyptien, et des fragments d'Aristide.

Nous arrivons avec le cinquième volume à sortir un peu de l'antiquité païenne, mais toutefois sans négliger la forme classique.

Nous trouvons d'abord huit lettres de Virgile le grammairien, d'autres auteurs qui traitent le même sujet et l'art de la grammaire de Probus. Viennent ensuite les questions grammaticales d'Abbon de Fleury et des poésies chrétiennes anciennes dont les auteurs commencent à Paulin de Nole, pour finir à l'âge de Charlemagne. Le volume suivant nous donne les Eglogues sur la Genèse de Procope de Gaza, rhéteur chrétien, un traité du même sur le Cantique des cantiques, un glossaire (maintenant on dirait dictionnaire) du vieux latin tiré des parchemins de la Vaticane.

Le huitième tome s'ouvre par les trois livres de Jules Valère, sur les conquêtes d'Alexandre le Grand, puis des commentaires de Cynthius sur l'Enéide de Virgile, et, parmi divers fragments, une grammaire faite par saint Boniface, archevêque et martyr, l'apôtre des Teutons.

Le rhéteur de Gaza, Procope, qui avait fourni déjà à Mai des commentaires sur la Genèse, en donne, au tome IX, de nouveaux sur les proverbes et une chaîne de Pères sur le Cantique des cantiques. Et parmi ces Pères, dont nous trouvons encore des fragments inédits, sont saint Cyrille d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, saint Grégoire de Nysse, Origène, Théodoret et d'autres.

Mais nous voici au dixième volume, consacré exclusivement aux Pères de l'Église. Il s'ouvre par saint Cyrille d'Alexandrie, qui nous fait lire un commentaire sur saint Luc, une chaîne de Pères sur les prophètes et des fragments de ses homélies. Après ce grand Docteur de l'Église, se pressent une foule d'autres Pères, parmi lesquels Origène, le patriarche Éphrem, Grégoire d'Antioche, avec un sermon dogmatique sur ces paroles : « Voici mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, » et Eusèbe d'Alexandrie nous parle de la question, tant discutée aux premiers siècles, et que l'on a essayé de raviver de nos jours, du second avènement du Seigneur.

Nous terminons ainsi cette première collection de vingt volumes, qui suffiraient pour rendre célèbres plus de vingt personnes.

VI. SECRÉTAIRE DE LA PROPAGANDE CARDINAL — LE SPICILÈGE ROMAIN

Mai continuait ses travaux, malgré les charges qui étaient venues le trouver au milieu des palimpsestes du Vatican. Nommé, en 1833, secrétaire de la Propagande, il changeait de rôle. Cette foi, dont il avait trouvé les premiers témoins, il devait maintenant aider le cardinal préfet de la Propagande à la répandre dans le monde entier. La charge de secrétaire était loin d'être une retraite, un repos bien mérité après de grandes fatigues. Le matin, il devait être, après la Sainte Messe, dans les bureaux de la Propagande pour recevoir les missionnaires, écouter les rapports des missions, préparer les nominations des évêques, se rendre compte et par le détail des besoins et des nécessités de tous. Il fallait encore s'occuper de la réponse aux lettres qui venaient de tous les pays du monde, et ces lettres soulevaient parfois les plus graves problèmes de la vie chrétienne, agitaient les questions les plus compliquées de la théologie. A ce labeur quotidien, joignons l'examen des questions que lui soumettait le cardinal préfet, les rapports à faire faire pour la Congrégation, la préparation des réunions des cardinaux, etc., etc.

Mai sut unir le devoir et les obligations de sa charge avec son goût pour l'étude. Il avait bien quitté sa place de custode de la Vaticane, mais n'avait abandonné ni les manuscrits, ni la petite chambre où il travaillait. Dès que les affaires lui donnaient un peu de liberté, il courait s'enfermer dans sa solitude, continuait ses travaux, et on a pu s'apercevoir que cette surcharge d'occupations n'a que bien peu influé sur la continuation de ses publications.

Parmi les usages de la Cour romaine, il en est un auquel on manque rarement : c'est de conserver l'équilibre dans la hiérarchie et de n'appeler quelqu'un à un grade supérieur que lorsqu'il a fait ses preuves dans celui qui est immédiatement en dessous. Les réguliers ne sont point soumis à cette règle, ils échangent brusquement, sur un mot du Pape, leur bure contre la pourpre, l'humilité de leur couvent pour un palais. Quand le P. Martinelli reçut son billet de cardinal, il était occupé dans la sacristie de l'église de Saint-Augustin à racler la cire des cierges qu'il allait mettre sur l'autel. Mais il n'en est pas ainsi pour les prélats.

Grégoire XVI arracha Mai à la Vaticane et lui donna une charge qui était une des plus importantes de la cour romaine; il voulait ainsi lui faire franchir l'échelon qui le séparait du cardinalat et le préparer aux difficiles fonctions qu'il aurait à remplir

quand il aurait été revêtu de la pourpre. Les cardinaux, en effet, ayant l'obligation d'aider le Souverain Pontife dans le gouvernement de l'Église, doivent être rompus aux différentes questions sur lesquelles on leur demandera leur avis. Pour cet apprentissage, il n'y a rien de plus efficace que de passer au préalable dans ces Congrégations ecclésiastiques.

Dans le Consistoire du 19 mai 1837, le pape Grégoire XVI réservait *in petto* un cardinal, c'est-à-dire déclarait créer un cardinal qu'il aurait publié, pour nous servir du terme canonique, quand il l'aurait voulu.

Les avantages de cette réserve sont doubles. D'abord, quand un cardinal ainsi réservé a été publié, il prend, parmi ses éminents collègues, rang du jour où il a été créé, obtenant ainsi du premier coup une préséance sur tous ceux qui sont postérieurs à sa création. De plus, s'il est cardinal de curie, comme il est vraiment cardinal du jour même de sa création, il reçoit au moment de la publication consistoriale les arrérages des revenus alloués aux cardinaux.

Mai savait-il que la bienveillance pontificale s'était portée sur lui? c'est au moins fort douteux, car il n'est pas d'usage que le Souverain Pontife dévoile ainsi les noms de ceux qu'il réserve aux honneurs de la pourpre. Mais, quoi qu'il en soit, l'année suivante, dans le Consistoire public du 12 février 1838, en même temps qu'il créait et publiait cardinal le célèbre Mezzofante, le plus célèbre polyglotte qui ait jamais paru, il publiait la création faite l'année précédente du cardinal Angelo Mai, lui donnait le titre de Sainte-Anastasie et, peu après, le créait préfet de l'Index.

Cette préfecture laissait à Mai un peu de loisirs. Aussi, ne nous étonnons pas de le voir reprendre le cours de ses publications. Les vingt volumes qu'il avait publiés lui avaient mérité la pourpre, ceux qu'il allait donner au public prouveraient, montreraient aussi que cette pourpre était seulement un aiguillon de plus pour se rendre utile et augmenter les trésors littéraires et la gloire de l'Église.

C'est en 1839 que commence cette troisième collection qui embrasse dix volumes, imprimés en cinq années.

Le mot *Spicilège* représente bien au point de vue étymologique le caractère particulier de cette collection. Quand la moisson est terminée, viennent les glaneuses; de même, dans une bibliothèque déjà fouillée et dont on croit avoir épuisé l'inédit, il y a toujours quelque chose à ramasser. Mai, à l'imitation de Luc d'Achery, glana dans la Vaticane où, malgré les abondantes moissons faites par ses prédécesseurs, et surtout par lui-même, il a pu trouver la matière de dix volumes. Mais, en dépit de son habileté, des épis lui ont échappé, et le cardinal Pitra a publié trois volumes de Spicilège glanés à la Vaticane même et sur les traces de son prédécesseur.

Toutefois, il y avait dans ce Spicilège romain non seulement des épis, il y avait des gerbes. C'est ainsi qu'en ouvrant cette collection, on trouve au tome Ier les vies d'hommes célèbres qui ont vécu au xve siècle, et dont l'auteur est le florentin Vespasien.

Les tomes suivants contiennent l'histoire des soixante-dix miracles des saints Cyr et Jean que raconte saint Sophronius, les actes authentiques de saint Pierre d'Alexandrie, des écrits théologiques des Pères de l'Église, tirés des manuscrits orientaux, un commentaire historique de saint Jean Damascène sur le saint martyr Artemius.

Au tome V, nous avons une source d'informations extrêmement précieuse pour un érudit, c'est le catalogue des manuscrits que contenaient d'anciennes bibliothèques, telles que celle de saint Nazaire à Larissa, celle des monastères de Corbie et de Fulda, de Nonantule et du Mont-Cassin, etc. Grâce à ce catalogue, on peut, quand on rencontre un manuscrit, remonter à son origine, établir sa filiation, savoir à quelle classe il faut le rattacher, toutes choses qui ont une grande importance pour fixer un texte.

Le catalogue des Pontifes Romains depuis saint Pierre jusqu'à saint Grégoire VII, avec l'histoire de ces temps.

Le volume suivant, presque entièrement consacré à Photius, nous fait étudier de plus près le schisme grec.

Un document qui appartient à la France ouvre le tome VIII, c'est un livre de Sédulius, sur les gouverneurs chrétiens, envoyé à Charlemagne. Puis viennent les œuvres d'un cardinal, Augustin Valère, parmi lesquelles je note un traité qui n'est pas commun, « de l'imitation prudente des saints évêques » qui semble n'être autre chose que la traduction de ce passage de saint Paul, qu'il faut garder la sobriété en tout, même en sagesse, si tel est le vrai sens de l'Apôtre. Maintenant que les Balkans entrent dans le concert européen, ou le troublent, on pourra, pour leur histoire, lire avec fruit les trois livres d'Antoine Gratiani, évêque d'Amerina, sur le *Despote des Valaques*. Et, pour finir, après d'autres pièces, le cardinal Mai nous fait lire quatre sermons inédits de saint Augustin.

Résumer les deux derniers volumes est impossible; comment cependant ne point faire remarquer qu'on y trouve des sermons grecs d'Eusèbe, évêque d'Alexandrie, des ouvrages de Panvinius sur les Églises chrétiennes, sur saint Jean de Latran et la Vaticane, le catalogue des Églises de Rome dressé sous Anastase le bibliothécaire, un traité de Panvinius sur les origines des cardinaux, et des indications abondantes sur ce docte écrivain du XVIe siècle, et des traités de saint Nicéphore, patriarche de Constantinople?

Durant le moyen âge, courait un dicton : *græcum est non legitur*, (c'est du grec, on ne le lit pas!); nous avons bien déchu, car maintenant on peut dire, *latinum est, non legitur*. Il suffit qu'on parle en latin pour avoir un succès d'estime, et on sait ce que signifie ce genre de succès. Habitué au commerce littéraire avec tous les auteurs anciens, Mai y avait puisé une profonde connaissance du mécanisme de la langue latine, et ses préfaces sont un modèle de bonne latinité. Il pratiquait ce que recommandait Léon XIII dans sa dernière lettre sur le bienheureux Canisius. « Il ne faut pas seulement dire de bonnes choses, il faut les bien dire, car le culte de la forme est pour les savants une attraction qui leur fera goûter les vérités qu'elle cachera, et, ajoutait le Pontife, nous sommes débiteurs aux savants et aux ignorants. »

VII. LA NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES PÈRES

Après l'impression du Spicilège romain, il y a comme un temps d'arrêt dans les publications du cardinal Mai; car, de 1845 à 1852, il ne publie rien. Ce fut un temps d'arrêt, mais non un repos. De graves occupations tenaient le cardinal loin de ses chères études, et, d'autre part, il lui fallait le temps de recueillir de nouvelles moissons. Le pontificat de Grégoire XVI se terminait en 1846, et Pie IX venait d'être élu au milieu d'ovations trop enthousiastes pour être sincères. On sait ce qui en est arrivé. Quand le Pape quitta nuitamment Rome pour se réfugier à Gaète, Mai, ne trouvant plus à Rome la tranquillité nécessaire à ses études, se retira au Mont-Cassin. C'est là qu'il attendit que la tempête se calmât, et quand l'orage se fut dissipé, grâce à la France qui, en cette circonstance, n'avait pas failli à sa mission providentielle, il rentra à Rome et commença la dernière série de ses travaux.

De 1852 à 1854, époque de sa mort, il donne sept volumes d'une *Nova bibliotheca Patrum*, avec des notes et la traduction latine. Et, dans cette bibliothèque, trésor précieux pour le chrétien et que continue maintenant le P. Cozza Luzi, sous-bibliothécaire de la Vaticane, nous trouvons 201 sermons de saint Augustin, et un commentaire de saint Hilaire. Saint Cyrille d'Alexandrie s'y trouve avec 17 opuscules, 28 chapitres sur la Trinité, 25 chapitres sur l'Incarnation du Sauveur, un traité sur ce sujet : « La Sainte Vierge est-elle vraiment mère de Dieu, » des commentaires sur l'Écriture Sainte, etc.

Au quatrième volume, il nous fait lire des sermons de saint Grégoire de Nysse, des commentaires sur les Psaumes d'Eusèbe

de Césarée, et d'autres fragments de cet évêque, dont la science fut, on le dit, plus grande que la foi. Nicétas de Byzance y réfute Mahomet et sa doctrine, et Pierre de Sicile nous apprend l'histoire de la plus terrible hérésie, celle des Manichéens.

Le volume suivant est consacré à saint Nicéphore de Constantinople et à saint Théodore Studite. En ce moment, dom Pitra, depuis cardinal, préparait pour son quatrième volume du Spicilège des fragments du même saint patriarche.

Le tome VI pourrait s'appeler le volume des Théodore, car il est presque entièrement rempli par des Pères grecs qui portent ce nom. Enfin, nous arrivons au dernier volume d'une collection dont le seul catalogue emploie 15 pages grand in-8° imprimés en caractères microscopiques.

J'entends le lecteur demander grâce et dire : « Enfin, vous avez fini de nous parler de ses travaux, vous nous parlerez un peu de lui. » Hélas! je ne puis satisfaire ce désir, pour une double raison : ces travaux ne sont point terminés, et ce sont eux qui parlent de lui beaucoup plus que lui-même. C'est dans ses préfaces, dans ses notes, que se trouve la vraie vie du cardinal Mai, cette vie intime, intérieure qui passe à travers la plume de l'écrivain, mettant son cœur dans ce qu'il écrit.

De nouvelles de lui, on n'en a presque pas en dehors de ses écrits. Ce soin de mettre l'Église à la tête de ses préoccupations littéraires ne le quittait jamais. Nous l'avons entendu au moment où il commençait à publier; le voici vers la fin de sa carrière. Il donnait dans le quatrième tome de sa *Nova bibliotheca Patrum* les sermons célèbres de saint Grégoire de Nysse sur la procession du Saint-Esprit, qui vengeaient la doctrine catholique.

Dans un de ses discours, le saint Docteur avait écrit que le Saint-Esprit procède du Fils, mais le manuscrit tombant entre les mains des schismatiques grecs, ceux-ci, pour se faire un appoint de ce Père, avaient soigneusement effacé et gratté la particule grecque qui indiquait cette filiation, pour faire professer leur erreur à ce saint. Mai tourne et retourne le manuscrit, l'examine sous toutes ses faces, et se vérifie une fois de plus un proverbe courant à Rome que « le diable fait la marmite, mais pas le couvercle ». Le faussaire schismatique avait consciencieusement gratté la fameuse particule, mais avait laissé une petite trace qui était l'extrémité d'un jambage et permit au savant cardinal de découvrir la fraude.

« A la vue de ce grattage, écrit-il, de ce crime infâme des schismatiques contre le dogme catholique, j'ai été saisi d'horreur, j'ai levé les mains au ciel et ai remercié Dieu de m'avoir fait surprendre quelque chose de si utile à notre science théologique. » Il fit plus, et grava une planche *ad hoc* pour reproduire le vrai état du manuscrit et la fraude qui avait tenté de le maculer.

Le premier écrit de Mai publié à Rome avait été pour la glorification de la religion, le dernier était encore un acte de foi. Ce fut la fameuse édition des Septante, d'après le manuscrit de la Vaticane, que l'on croit communément écrit avant saint Jérôme, ce qui le met certainement dans le IIIe siècle. Or, ce manuscrit n'avait pas encore d'édition. Depuis, il en a eu trois; celle de Mai, qui reproduit le texte en caractères grecs remplaçant les lacunes par les autres manuscrits que possédait la Vaticane; celle dite de Tischendorf ou de Vercellone, parce qu'elle fut faite avec les caractères que Tischendorf avait fait graver, aux frais de l'empereur de Russie, pour l'impression du *Codex Sinaïticus* et fait acheter par le Souverain Pontife.

VIII. LA FIN

Mai avait été, peu après son élévation au cardinalat, nommé préfet de la Congrégation de l'Index. Il passa ensuite à celle du Concile dont il s'occupa activement. C'est grâce à lui que fut organisée la consulte pour examiner les Conciles provinciaux, qui, avec le réveil de liberté en France en 1848, devenaient plus nombreux. Ces actes conciliaires, suivant les dispositions de

Mai, seraient remis à un consulteur désigné par le secrétaire et agréé par le préfet, qui devait les examiner attentivement et noter ses observations, lesquelles, imprimées ensuite, passeraient à l'examen des cardinaux.

Le cardinal Lambruschini, bibliothécaire de la Vaticane, mourait en 1853, et la science de Mai le désignait sans conteste pour remplir ce poste où, comme premier custode, il avait donné tant de preuves de son talent et de son savoir. Pie IX le nomma à cette charge, qui devait couronner sa vie.

Le cardinal Mai vivait sous la pourpre comme un religieux. Toujours chez lui, il avait sur sa table de travail, d'un côté des manuscrits qu'il déchiffrait, des épreuves d'imprimerie, voire même des articles de journaux (car il écrivait sous le voile de l'anonyme dans l'*Arcadico* et le journal officiel de Rome); de l'autre, le crucifix, le bréviaire, le chapelet.

Travailler et prier se partageaient la vie de Mai. Quand on allait le voir, on trouvait un homme simple, modeste, qui vous accueillait avec une grande bienveillance, s'intéressait à vos travaux, qui, pour lui, n'étaient cependant que des jeux d'enfants, vous donnait ses conseils, et vous laissait sortir étonnés de trouver réunis sous la pourpre tant de savoir et tant de modestie.

Voici le jugement de Wiseman :

> Il était très affable, courtois et prompt à aider soit par ses conseils, soit par ses inspirations, et bien qu'il fût interrompu dans ses travaux, il ne montrait jamais une ombre d'impatience ou désir de se débarrasser d'une visite. Parliez-vous devant lui de ses œuvres, il changeait immédiatement de discours pour ne pas entendre les louanges dont il ne pouvait certes pas suspecter la sincérité.

Il ne put toutefois échapper à un éloge. Au milieu de tant d'Académies qui s'honoraient de l'avoir comme membre, il faut compter la Société royale de Londres, qui lui décréta une médaille d'or avec cette inscription : « A l'inventeur et au restaurateur des palimpsestes, *Palimpsestorum inventori atque restauratori.* »

Mai sentait ses forces décliner. Dans l'été de 1854, passant devant la boutique de son libraire habituel, il fit arrêter sa voiture et lui demanda comment allaient ses affaires. « Mal, répondit le libraire; jusqu'à l'hiver, il n'y aura rien à gagner. — Eh bien, répliqua le cardinal. sous peu, vous aurez un grand travail, vous devrez faire l'estimation de ma bibliothèque, » et, en disant ces paroles, il lui serra la main et partit.

C'était l'annonce de sa fin prochaine. Ce libraire, en effet, devait, d'après son testament, faire l'inventaire de la bibliothèque si précieuse d'Angelo Mai et la céder au Souverain Pontife, à moitié prix, l'argent devant aller à son petit village de Schilpario, auquel il voulait laisser un souvenir.

Nous touchons à la fin.

Le cardinal Mai était allé en septembre 1854 prendre un peu de repos à Albano; mais le mal l'y saisit, et, après quarante heures de souffrances, fortifié par tous les secours de notre sainte religion, qu'il avait demandés, après avoir tout disposé, soit pour ses serviteurs, auxquels il laissait une pension, soit pour sa chapelle, qu'il léguait à son pauvre petit pays de Schilpario, il s'endormait pieusement dans le Seigneur, le 9 septembre 1854.

Sur son tombeau, magnifiquement érigé dans son église titulaire de Sainte-Anastasie, se lit cette épitaphe, qu'il avait composée lui-même.

QUI DOCTIS VIGILANS STUDIIS MEA TEMPORA TRIV
BERGOMATUM SOBOLES, ANGELUS HIC JACEO.
PURPUREUM MIHI SYRMA DEDIT RUBRUMQUE GALERUM
ROMA, SED EMPYREUM DAS, BONE CHRISTE, POLUM
TE SPECTANS LONGOS POTUI TOLERARE LABORES
NUNC MIHI SIT TECUM DULCIS ET ALTA QUIES

Et ces vers peignent et résument toute la vie du cardinal Angelo Mai. « Fils de Bergame, qui ai passé mon temps dans les doctes veilles, Angelo, ici je gis. Rome m'a donné un vêtement de pourpre et un chapeau rouge; mais, ô bon Jésus, donne-moi le ciel. C'est par ta présence lointaine que j'ai pu supporter de longs travaux; qu'avec toi maintenant je jouisse d'un doux et profond repos. »

Rome. ALBERT BATTANDIER.

LES CONTEMPORAINS



Le général MELLINET (1798-1894)

I. Vrai Breton — Premier sang versé

Quand, vers la fin du second Empire, les habitants de Paris voyaient un général passer sur le boulevard, d'une fière allure, encore jeune, quoique déjà très âgé, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille droite, bien pris dans sa redingote à rosette rouge, les yeux vifs, la joue trouée par un éclat d'obus, la physionomie toute mâle, empreinte de finesse et de bonté, plusieurs se poussaient du coude.

— Voilà un homme! disaient-ils.

— Et un vaillant encore !

— Tricolores, blancs et bleus, tous l'admirent.

— Et à l'unisson : ce qui les honore, car celui-là n'a jamais failli à l'honneur !

C'était un vaillant, un valeureux, un « chevalereux », comme on parlait au temps des Roland et des Amadis. »

Chacun de ceux qui le considéraient, indifférent à l'attention respectueuse du public, connaissait les étapes de sa glorieuse carrière, qui n'avait rien dû qu'au mérite, au sang généreusement versé pour la patrie: *Ut patres filii*, où le père avait passé, passait aussi le fils. Le père avait été géné-

ral, général était le fils et l'un des soldats le plus justement populaires de cette grande armée qui, dans les champs de la Crimée, avait triomphé de l'héroïsme des Russes.

Né à Nantes à la fin du siècle dernier, élevé dans la vieille cité nantaise renommée pour sa foi, Mellinet ne pouvait manquer d'être élevé chrétiennement. Aussi aimait-il à parler de sa Première Communion comme de l'acte le plus important de son existence, et il ne le faisait jamais sans l'émotion la plus vive. On sentait, à l'ardeur de sa parole, qu'il s'en rappelait toutes les joies et les impressions les plus graves. La même voix qui murmura à son oreille le nom béni de Dieu lui apprit les noms de France et de patrie; la même bouche lui enseigna que comme la foi en Jésus-Christ demande parfois le sacrifice de la vie, l'amour du pays exige également le sacrifice du sang.

Le jeune homme comprit aussitôt ces hautes leçons, et nous verrons avec quelle ardeur il sut verser son sang pour la défense de la patrie.

Agé à peine de quinze ans, il entrait dans la carrière militaire, au déclin de l'astre napoléonien, faisant déjà présager sa bravoure future, alors qu'il quittait à peine les bancs du collège.

On eût pu croire à un enthousiasme passager fort ordinaire à cet âge : il n'en était rien. A cette époque, le génie des batailles soufflait même sur les berceaux. La France venait d'épuiser le plus pur de son sang dans les longues guerres de l'Empire. La victoire, un instant, avait déserté ses drapeaux et semblait ne plus vouloir y demeurer, au moment où l'Europe entière, liguée contre elle, allait l'envahir.

Malgré des efforts inouïs, Napoléon ne pouvait empêcher les alliés de marcher sur Paris. En face du danger qui menaçait le cœur même de la patrie, le jeune Mellinet s'émeut et accourt se placer sous les ordres du général Brouard, qui lui donne le grade de sous-lieutenant au 81e de ligne.

Trente-cinq jours plus tard, dans un combat sous les murs de Paris, le vaillant enfant, engagé au plus fort de la mêlée, recevait sa première blessure. Il n'avait que seize ans. Ce premier sang versé fut comme une onction sainte qui le sacra chevalier de la France pour le reste de sa vie.

L'année suivante, au blocus de Metz, le jeune Mellinet était blessé de nouveau. Désormais, nous le verrons marcher à grands pas dans la voie de l'héroïsme. A côté de son père et de son illustre compatriote Cambronne (1), il assiste au désastre de Waterloo, et son âme frémit de ne pouvoir empêcher la défaite de notre armée.

Quelques années après, on le retrouve en Espagne, où son intrépidité est la même. Dès le début, au siège de Saint-Sébastien, il a reçu une blessure à la cuisse gauche. Enfant terrible, il est toujours là où le feu est le plus meurtrier. Promu lieutenant, il avait espéré la croix de Saint-Louis : « Ce sera pour votre quatrième blessure, dit le ministre de la Guerre. » Le roi d'Espagne n'attend pas si longtemps ; lui-même attache sur cette glorieuse poitrine sa belle croix de chevalier de l'Ordre de Charles III, et Mellinet devint ainsi dans la suite le doyen de cet Ordre royal si distingué, qui est la Légion d'honneur de l'Espagne.

II. — CAMPAGNE D'AFRIQUE — BOU-MAZA FONDATION DE SIDI-BEL-ABBÈS

Le voyageur qui visite aujourd'hui l'Afrique comprend difficilement ce qu'ont coûté de fatigues, de sueurs et de sang, la conquête et la pacification de ce pays. Là où s'élève un riant village, un rude combat était livré, il y a quarante ou cinquante ans; cette vaste plaine, couverte de riches moissons, s'est engraissée des cadavres des bataillons d'Abd-el-Kader, et malheureusement aussi de nos braves soldats ; là où courent ces belles routes carrossables, ces lignes rapides de chemin de fer, s'allongeaient jadis, en d'étroits sentiers, de longues colonnes françaises, marchant lentement sous un soleil de feu, haletantes, souffrant

(1) Voir sa biographie, n° 190 des *Contemporains*.

de la faim et de la soif, luttant de l'aube jusqu'à la nuit close contre des nuées d'Arabes défendant leurs foyers, et, la nuit même, ayant à repousser les attaques réitérées d'un ennemi presque insaisissable.

A celui qui parcourt les vallées de la Kabylie, escaladant en touriste les pics du Jurjurah, rien ne rappelle que des bataillons, épuisés de fatigues, écrasés sous le poids de leurs armes, les ont gravies au pas de charge, sous le feu plongeant des Kabyles. La tradition est nécessaire pour apprendre qu'on foule aux pieds une terre consacrée par la bravoure, le dévouement, le martyre et l'honneur, tout imprégnée d'un sang versé souvent à flots.

L'Afrique fut pour Mellinet, comme pour ses frères d'armes, l'école où se formaient ceux qui devaient glorieusement être un jour à la tête de notre armée. C'est là qu'il apprit le métier du soldat en campagne, la vie des camps et qu'il s'instruisait au commandement; là qu'arrivait, en 1841, comme chef de bataillon, Mellinet, placé à la tête de ces chasseurs à pieds, créés par le duc d'Orléans. Pour les commander, on n'avait choisi que des chefs déjà glorieux.

Le genre de combat auquel allait se livrer le jeune officier ne ressemble guère aux évolutions savantes des armées modernes en rase campagne. Comme ses compagnons d'armes, Mellinet devait souvent payer de sa personne. A chaque instant, le sang-froid, l'énergie physique, l'initiative individuelle étaient nécessaires. Franchir ravins et torrents, escalader des rochers et des pics jusque-là inaccessibles, sous une grêle de balles; déconcerter l'ennemi par l'imprévu et la hardiesse de l'attaque; rivaliser de vitesse avec ces cavaliers arabes qui, rapides comme l'éclair, passent en déchargeant leurs longs fusils ; être sans cesse sur le qui-vive, manger debout, dormir à moitié éveillé, parce que le danger subit est partout, bien que l'ennemi ne se montre nulle part, telle fut la vie de Mellinet. C'était, il faut l'avouer, un rude apprentissage du métier militaire.

De 1841 à 1846, il est de tous les combats, de toutes les expéditions, où un coup de main habile et audacieux devient nécessaire.

D'une valeur intrépide, on le voit se distinguer dans l'expédition du Chéliff en 1842, puis à Mostaganem, lorsque le fanatique Mohammed-Ben-Abdallah, surnommé Bou-Maza, *le père à la chèvre,* bouleversait la province d'Oran.

Voici le portrait que fit de cet adversaire de Mellinet un des partisans de Bou-Maza.

La jeunesse est son partage, il possède la beauté, son regard commande. Son front est marqué d'une étoile. Ils disent que la prière est constamment dans sa bouche, la sainteté sa compagne, et le respect l'entoure. Plusieurs m'ont raconté que, durant de longs mois, il est demeuré chez une femme pauvre d'une tribu kabyle. Là, ses jours se passaient dans le Seigneur. Il priait et attendait. Le premier signe de sa puissance se montra sur une créature de Dieu ; une chèvre de la montagne devint sa servante, obéissante et soumise à son regard. Elle le nourrissait de son lait. Ceux qui le rencontraient en étaient surpris, et l'appelaient le Bou-Maza (père de la chèvre). Mais ses yeux ne voyaient point encore, car l'*esprit* lui ordonnait de garder le repos.

Un jour, pourtant, quand le soleil en se couchant marqua l'heure de la prière, l'*esprit* lui enjoignit de quitter sa retraite. Alors il crut en lui et réunit les siens, et les paroles du Bou-Maza entraînèrent les cœurs. Il nous disait : « La mort me précède, elle frappe l'ennemi, c'est mon bouclier pour mes compagnons. Les biens de ce monde seront leurs récompenses, et ceux dont les jours auront été marqués trouveront les jouissances dans l'autre. »

Tel était l'homme qui, se donnant pour une sorte de Messie annoncé par les prophètes arabes, destiné à chasser les chrétiens venus en cette terre d'Afrique pour punir les péchés des croyants, avait su inspirer une haine implacable contre nos soldats. Ce n'était pas un ennemi à dédaigner que ce Bou-Maza, puisqu'il tint la campagne près de deux ans, dans un corps à corps presque perpétuel, contre le colonel de

Saint-Arnaud (1). Mais, malgré le caractère surnaturel dont il était revêtu, le courage de ses guerriers et l'appui d'Abd-el-Kader, dont il fut le lieutenant, Bou-Maza, après avoir longtemps bouleversé la province d'Oran, fut enfin vaincu par Mellinet. Cette victoire ne contribua pas peu à grandir ce dernier devant ses compagnons d'armes. Aussi fut-il cité avec éloges par le général Bourjolly, pour sa brillante affaire, et nommé commandant supérieur à Mostaganem. Au mois de décembre, il était promu au grade de général de brigade.

Ces grades venaient d'être conquis à la pointe de l'épée, après onze campagnes ininterrompues, de 1841 à 1851, sur ce sol d'Afrique. Les officiers supérieurs qui combattirent avec lui portent tous des noms glorieux : ce sont les Bedeau, les Gentil, les d'Arbouville, les Charras, les Bosquet, les Pélissier, les Martimprey, les Cavaignac, les Mac-Mahon, dont tous les efforts tendirent vers le même but, malgré les froissements de caractère et d'opinion entre des talents si divers.

Le maréchal Bugeaud, pour déjouer les tentatives de révolte des Khouans, centre des confréries dévouées à Abd-el-Kader, avait créé un poste à Sidi-bel-Abbès. Mellinet, chargé de ce fort, qui n'était, en principe, qu'une simple redoute, devait, du même coup, surveiller la puissante tribu des Beni-Ammer.

Mais un fait d'une nature grave s'y produisit alors. Le commandant supérieur étant allé avec la plupart de ses troupes visiter le territoire d'une tribu voisine; une soixantaine d'Arabes vinrent en chantant des prières et, sans armes apparentes, se présenter devant le fort de Sidi-bel-Abbès. La sentinelle, voulant les empêcher d'entrer, fut à l'instant même entourée, désarmée et massacrée ; puis, le yatagan à la main, les Arabes se répandirent dans le fort et tuèrent une vingtaine de nos soldats. Seuls, quelques officiers, restés à la redoute, réussirent à rallier le reste de leurs hommes et les lancèrent sur les assaillants. Ceux-ci, luttant avec une rage extraordinaire, mais n'acceptant ni grâce ni merci, furent tués jusqu'au dernier.

Cet événement détermina Bugeaud à fonder un poste plus important. Il fit mieux : il décida d'y créer une ville, et en confia le soin à Mellinet.

Fidèle à ses principes chrétiens, et comprenant que Dieu doit être mis à la base de toute société, le général bâtit une église avant tout autre monument public et y plaça un prêtre, qui n eut à s'occuper tout d'abord que du spirituel de nos soldats. Sidi-bel-Abbès est aujourd'hui une jolie ville de 12000 habitants.

III. EN ORIENT — SÉBASTOPOL GRAVE BLESSURE

Rappelé en France en 1851, le guerrier d'Afrique commanda l'infanterie à Lyon, jusqu'à la création de la garde impériale dont il devint l'un des chefs. Pendant ce dernier commandement, Pie IX récompensa ses sentiments chrétiens en le nommant commandeur de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire. C'est à la tête des grenadiers de la garde que Mellinet s'embarquait pour la Crimée en 1855. Déjà nos soldats faisaient le siège de Sébastopol depuis plusieurs mois et les opérations traînaient en longueur.

Le 18 juin, on tente l'attaque de la célèbre redoute de Malakoff, mais nos divisions, écrasées, cèdent sur tous les points devant la vigoureuse défense des Russes. Le général Brunet est tué. Le général Mayran blessé mortellement, un grand nombre de soldats tombent morts ou atteints.

C'est alors que le commandant en chef donne l'ordre au général Regnault de Saint-Jean-d'Angély d'envoyer au secours de nos régiments décimés quatre bataillons de la garde. Les généraux Mellinet et Ulrich conduisent au combat ces troupes d'élite, ralliant à eux tout ce qui se trouve sur leur passage.

A la tête de ses bataillons, on voit

(1) Voir sa biographie, n° 107 des *Contemporains*.

Mellinet s'élancer intrépidement contre un ennemi supérieur en nombre, et, enhardi par le succès, s'exposant comme le dernier de ses soldats; il revient par cinq fois à la charge contre les positions russes vaillamment défendues. Rien ne peut donner une idée de la *furia* avec laquelle il mène au feu sa magnifique troupe. Quand voltigeurs et grenadiers sont lancés sur l'attaque du centre, par le milieu de la courtine, c'est une trombe véritable s'abattant sur l'ennemi. Malgré tout, la victoire nous échappe. De tous côtés, l'artillerie russe fait pleuvoir une pluie de fer et jonche la terre des cadavres des Français. A la courtine du petit Redan, Mellinet un instant s'arrête pour admirer l'intrépidité et le sang-froid des officiers russes : « Admirez, Messieurs, les officiers russes, crie-t-il à son état-major; voyez comme ils donnent à leurs soldats l'exemple de la bravoure, et imitez-les. Ah ! les braves gens, comme ils se battent ! »

Et lui ne se battait pas avec moins d'entrain et même joyeusement, comme le prouve la lettre suivante qu'il adressa plus tard à son neveu, M. Charles Mellinet (1), le 8 septembre 1892.

« Cher Charles, je voulais te mettre en post-scriptum qu'il y a trente-sept ans que, le plus joyeusement et le plus convenablement, j'avais l'honneur de me faire casser la gueule par nos ennemis les Russes qui, dans le fond, l'étaient si peu, que le lendemain leurs officiers et les nôtres, en relevant les morts et les blessés dans la courtine du petit Redan, faisaient généreusement échange de vin de champagne et de tabac. Moi, au moment où j'arrivais avec ma belle et solide division de la garde, une bonne heure ou deux avant d'être blessé, ma capote criblée de balles, sans que je m'en fusse aperçu, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier, en m'adressant à ceux qui étaient près de moi : « Regardez donc ces officiers russes devant leurs retranchements, comme ils sont braves. » Propos qui leur a été rapporté et qui m'a valu longtemps, sans que je pusse me l'expliquer, les plus grandes prévenances de tous les Russes qui étaient à Paris.

» Sur ce vieux bavardage qui me rajeunit un peu, encore mes meilleures et solides amitiés *G. Mellinet.* »

Mais, poursuivons notre récit. Le général continua la lutte jusqu'au moment où, grièvement atteint au visage par un biscaïen de grappe marine, il tomba inanimé et couvert de sang (1). Heureusement, la mort, qui avait fait de si glorieuses victimes, épargna le vaillant chef des grenadiers de la garde. Revenu à lui, il entendit les cris de victoire, et sa blessure ne lui parut plus qu'une égratignure. « Les Bretons ont la tête dure, » dit-il, et le terrible projectile laissa seulement au visage du héros la glorieuse marque que sa photographie montre encore.

Quatre jours après, les étoiles de général de division furent placées sur sa poitrine, aux applaudissements des soldats de Crimée. Puis, la guerre terminée, le général rentre en France, et l'empereur le place dans tous les postes de confiance où il faut la fermeté de la discipline et l'autorité d'un passé incontesté, fait d'honneur et de bravoure.

Finissons ce chapitre par un trait qui nous montrera le chrétien à côté du soldat:

« A quoi pensez-vous, général, lui demandait au commencement d'un grand combat, en Afrique, un de ses collègues, en le voyant immobile, songeur, sur son cheval de bataille ?

— A quoi je pense, répondit-il, je pense à ma femme et à mes deux nièces que j'ai là-bas en Bretagne, à Nantes, et qui prient pour moi ! »

IV. EN ITALIE — MAGENTA

Nommé divisionnaire, Mellinet reçut le commandement de la première division d'infanterie de la garde, composée de

(1) Nous sommes redevables à M. C. Mellinet de cette lettre complètement inédite.

(1) Cet obus ne suffit pas à balafrer le général. Après l'avoir touché il alla blesser gravement l'aide de camp du général La Motte-Rouge, et enfin tua un pauvre voltigeur de la garde.

zouaves et de grenadiers. Nous allons le retrouver sur un nouveau champ de bataille. C'est à Magenta où, par sa vaillance et son énergie tenace, il sauvera l'empereur et l'armée d'un désastre.

Tout le monde connaît cette terrible lutte, où la garde impériale, imprudemment engagée contre des positions très fortes et solidement défendues, soutint pendant une demi-journée tout le choc de l'armée autrichienne, sans fléchir d'un pas, sans céder un pouce de terrain.

Vers midi, Napoléon III arrive au pont de San-Martino, engage cinq bataillons de sa garde et les lance contre les Autrichiens, dix fois supérieurs en nombre, donnant l'ordre au général Mellinet d'enlever les trois villages de Ponte-Nuovo, de Magenta et de Buffalora. Mellinet, entouré de ses soldats, soutient le choc de l'ennemi qui tente d'écraser sa petite troupe. Il se bat sans jamais reculer ni fléchir. Soudain, au milieu de la mêlée, il aperçoit un cheval sans cavalier. Ce cheval, par une sorte d'instinct naturel, venait se joindre à ceux de l'état-major. Il le reconnaît aussitôt. « C'est le cheval de Cler, s'écrie-t-il. Il est arrivé malheur à mon pauvre Cler (1). »

Mais, faisant trêve à sa douleur, le général se multiplie pour n'être pas débordé à ce moment critique, où le sort de l'Autriche et de l'Italie dépendait de l'issue du combat. Déjà, il a eu deux chevaux tués sous lui, et son calme comme son intrépidité ne se sont pas démentis un seul instant.

Ce fut, il faut l'avouer, un moment de suprême angoisse, mais aussi de suprême courage : il ne s'agissait plus de vaincre, mais de mourir et d'opposer une digue humaine à l'ennemi qui voulait s'emparer du passage du Naviglio.

Le salut ou la perte de tous dépendait du général commandant en chef. Débordé sur les flancs, attaqué sur son front par des forces très supérieures, Mellinet tient toujours avec une énergie indomptable, et barre le passage avec le reste de ses zouaves et de ses grenadiers, dont beaucoup sont tombés morts ou blessés. On le voit au milieu du pont, entouré de ses aides de camp et de ses officiers d'ordonnance, se tenir immobile sur son cheval, le regard fixé sur les péripéties du combat, résolu de mourir au milieu de ses derniers soldats, et regardant avec une muette douleur ses bataillons en partie mutilés ou couchés à terre. Près de lui est le drapeau, tout en lambeaux, flottant encore au milieu des balles et de la mitraille : image de la France, symbole de l'honneur qui redit à tous, par ses glorieuses déchirures, à la fois les gloires du passé, les devoirs de l'heure présente si critique. C'est alors qu'il avise une voiture du train lancée à toute vitesse, s'élance à la tête des chevaux, les arrête, en dételle un, saute dessus, vole, ivre de fureur guerrière, sous la mitraille qui pleut comme grêle sur le pont fameux où il est face à face avec l'ennemi. Soudain, l'empereur l'aperçoit ; il le voit horriblement exposé sur ce petit pont où la mort fauche les morts par monceaux ; il lui envoie un aide de camp pour lui dire de se porter un peu plus à gauche pour éviter les balles tyroliennes.

« Un peu plus à droite !..... Un peu plus à gauche !..... Non ! Pas de voltige ! Nous ne sommes pas ici à Franconi !..... »

Bellangé devait bientôt retracer ce dramatique épisode dans son tableau exposé au Salon de 1860.

Tout à coup, dans le lointain retentit la voix du canon, puis le bruit strident de la fusillade qui s'engage, et qui, à chaque minute, redouble et croît d'intensité. C'est Mac-Mahon dont les divisions arrivent sur les derrières des Autrichiens, c'est l'espoir du triomphe. L'offensive est reprise sur toute la ligne. Buffalora tombe aux mains de nos grenadiers, et l'armée autrichienne, repoussée, s'enfuit en désordre vers Magenta, où l'armée de secours achève sa déroute. Ainsi, dans cette lutte mémorable, ce n'est pas sur Mac-Mahon, comme l'ont écrit à tort plusieurs historiens, que pesa l'effort le plus considérable, puisque Mac-Mahon

(1) Général commandant la première brigade de Mellinet qui venait d'être tué.

n'arriva qu'à la fin du jour, mais bien sur le général Mellinet et les braves soldats de la garde qui combattaient depuis une heure après midi. Une seconde preuve, c'est que les 6000 hommes de la division Mellinet perdirent à eux seuls 144 morts et 709 blessés, les deux tiers de la perte éprouvée par le Corps de Mac-Mahon tout entier. Ces chiffres funèbres ne témoignent-ils pas que c'est sur le Naviglia-Grande, et non précisément à Magenta, que l'action fut la plus disputée, la plus importante.

C'est là, en effet, que fut le nœud de la bataille. Dans cette action d'éclat, si la part du général Mellinet avait été rude et pénible, la récompense fut proportionnée à son intrépidité et au courage intelligent dont il avait fait preuve. Par décret du 17 juin suivant, il était élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, et revint en France couvert de gloire et la poitrine ornée de plusieurs décorations françaises et étrangères reçues dans cette campagne.

V. CARACTÈRE ÉLEVÉ ET AIMABLE RAPPORTS AVEC L'EMPEREUR

La campagne d'Italie fut le point culminant de sa vie militaire.

Atteint par la limite d'âge en 1862, le général Mellinet, investi du commandement en chef des gardes nationales de la Seine, s'acquitta pendant six années de ces fonctions avec un tact et une bienveillance non exempte de fermeté, qui lui concilièrent toutes les sympathies.

Par nature, le général était le plus affable et le plus obligeant des hommes. Loyauté parfaite, antipathie marquée pour tout ce qui sentait la louange et la flatterie, haine opiniâtre pour tout ce qui est détour, mensonge ou ruses déloyales, charité compatissante et généreuse pour les petits et pour ceux qui souffrent, et par-dessus tout, désintéressement absolu et mépris de l'argent : telles étaient les vertus de ce guerrier.

Que de choses admirables l'histoire redira de ce désintéressement, quand sa vie sera connue et publiée tout entière, comme elle le sera bientôt.

On raconte que lorsqu'il quitta le service militaire, prenant congé de son souverain, celui-ci lui offrit, à titre de souvenir, un fort joli portefeuille. Mellinet s'étant aperçu que le cadeau impérial était garni d'une très belle somme en billets de banque, le jeta négligemment sur la table à la grande surprise de Napoléon.

Ces occasions ne lui manquèrent point d'acquérir la fortune; il n'eût eu qu'à se baisser pour la trouver. Mais comme le disait Berryer, il fallait *se baisser s'abaisser.* Il n'y consentit jamais, son caractère élevé ne pouvait connaître ces bassesses.

Sur la fin de sa carrière, Mellinet arrive un jour, une petite sacoche à la main, à la gare de Nantes. Le train va partir. Le général s'approche d'un compartiment de première, ouvre la portière et aperçoit..... un beau jeune homme, en chemise rose, cravaté de rose et les doigts couverts d'énormes diamants. — Oh! sapristi! s'écrie-t-il en faisant quatre pas en arrière (sans doute la première fois de sa vie qu'on le vit reculer).

Mais presque aussitôt, il refait quatre pas en avant, et s'adressant au jeune efféminé : — C'est le compartiment des dames seules, ricane-t-il. Je vous demande pardon, Madame, je n'avais pas vu! »

Et il s'éloigne après avoir complaisamment refermé la portière..... et certes, avec fracas, car il était indigné.

Ami personnel du prince président, Louis-Napoléon, dès son arrivée au trône, le général devait recueillir les fruits de sa vieille amitié et de son dévouement au nouvel empereur. Dès sa rentrée en France et la création de la garde impériale, Napoléon lui confia le commandement de la brigade des grenadiers. C'est à cette amitié qu'il dut le titre de sénateur. Aussi Mellinet avait-il ses entrées aux Tuileries, et était-il de toutes les fêtes intimes pendant son commandement à Paris.

En 1865, fut jouée à Compiègne, à l'occasion de la fête de l'impératrice, une revue,

demeurée fameuse, du marquis de Massa, alors officier des guides, les *Commentaires de César*. Les interprètes furent la princesse de Metternich, la marquise de Galliffet, le baron Lambert, la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholoni, le prince impérial, le général de Galliffet, le comte Aguado, le général Mellinet, etc.

Pendant un entr'acte, l'empereur étant allé dans les coulisses, vit un sergent qui jouait parfaitement son rôle et qu'il prit pour un véritable troupier. Ayant demandé à Philippe de Massa ce que ce vieux grognard faisait là :

« Sire, dit celui-ci, c'est un figurant qu'on a fait venir de l'esplanade de Paris. »

Sur quoi, l'empereur se dirige vers ce brave homme pour lui adresser quelques paroles aimables. Mais quelle n'est pas la stupéfaction du souverain quand il reconnaît le général.

« Oh! oh! fait-il tout saisi, c'est le brave Mellinet. » Et tous deux de rire aux larmes.

Puis, tout à coup, le visage de Napoléon III devient sérieux, et fixant la balafre éloquente qui laboure la figure du vieux guerrier, il ajoute avec une visible émotion :

« Je vous fais mon compliment, Massa, vous choisissez bien vos figurants. »

Et à Mellinet :

« C'est vous, Mellinet, mais vous êtes grimé à merveille. »

Le général avait consenti à revêtir la capote des vétérans pour paraître dans les derniers, où l'on voyait la France et l'Angleterre fraternisant à la faveur des traités de commerce.

« Et l'avenir? » disait M. Prudhomme.

« L'avenir, le voilà! »

Et le prince impérial paraissait dans son uniforme de caporal des grenadiers de la garde. Alors, se produisit un incident touchant. Le jeune prince chantait un couplet qui s'adressait au général Mellinet :

A des lauriers si je ne puis prétendre
Et demander à vos mains d'applaudir,
C'est qu'aujourd'hui mon nom me dit d'attendre,
Car vous savez qu'on m'appelle *l'Avenir*.
Mais en voyant le si noble visage
Du vieux soldat, et son front sillonné,
J'aime à penser aussi qu'à mon courage,
Pareil honneur, un jour sera donné.

Le prince impérial, qui avait alors neuf ans, mit beaucoup de grâce dans sa façon de dire ce couplet. Le vieux général en fut si ému, qu'oubliant son rôle, il saisit le prince dans ses bras et l'embrassa avec effusion. Du même coup, la représentation fut interrompue, car l'incident produisit une émotion générale.

Qui prévoyait que cinq ans après, le général serait appelé à défendre la famille impériale et les Tuileries contre la révolution déchaînée et à protéger le départ de l'impératrice contre l'émeute? Qui pouvait supposer que le jeune prince, quelques années plus tard, trouverait la mort en combattant les Zoulous au fond de l'Afrique?

C'était, du même coup, la ruine de cet *avenir* que célébraient si joyeusement les ntimes de Napoléon.

i

VI. GRAND-MAITRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

En 1865, la Franc-Maçonnerie française avait perdu son grand-maître en la personne du maréchal Magnan. Napoléon, dans l'espoir de connaître ce qui se tramait dans le secret des Loges, avait besoin, pour ce poste, d'une grande personnalité qui lui fût dévouée.

Dans ce but, il fit appel à l'affection du général Mellinet. Mais ces fonctions allaient mal de pair avec les idées libérales et antisectaires du général. Il refusa cette dignité.

Napoléon ne fut point découragé par ce refus; il chargea l'impératrice de nouvelles démarches auprès de leur ami commun. Après de longs pourparlers et de pressantes instances, après des appels réitérés à son dévouement, Mellinet consentit enfin, à la prière de l'impératrice, qui le lui demandait comme un service considérable rendu à l'empire.

Napoléon III, sous ce rapport, était le digne héritier de son oncle, dont l'entourage fut constamment composé de francs-maçons. Mais il se faisait illusion en pensant diriger les conseils secrets de la Franc-Maçonnerie. Il s'imaginait à tort que, mettant à sa tête des hommes qui lui étaient

dévoués, il en paralysait la désastreuse influence. C'était une erreur et une faute, car ces grands-maîtres ne furent jamais que des prête-noms, en arrière desquels s'exerça toujours l'influence désastreuse et occulte des véritables chefs.

A ce sujet, M. Merson, rédacteur en chef de l'*Union bretonne*, qui fut l'ami intime de Mellinet, nous écrit : « Je sais que le général n'avait accepté d'en être le grand-maître qu'en considérant le bien qu'il pouvait réaliser au point de vue humanitaire et le mal qu'il pouvait empêcher au point de vue religieux. Il était chrétien, en effet, et, je vous l'affirme, très bon chrétien. Avant lui, les fonctions de grand-maître avaient été remplies par des princes de la Maison de France, qui n'ont pas été, pour cela, accusés d'athéisme. Il fut une époque où les plus honnêtes gens y étaient affiliés, et le général Mellinet était, avant tout, un honnête homme dans la plus rigoureuse acception du mot. »

Le même écrivain ajoute encore : « Oui, le général Mellinet a été pendant quelques temps le chef de la Franc-Maçonnerie française. Placé dans ce poste pour contenir une association prêtée au mal, il y a rendu plus d'un service à l'Église, et, il n'est pas un prélat de la catholicité, qui, le sachant ou se souvenant, ne se sentît quand même honoré de serrer la main loyale de Mellinet. »

Tout cela n'est pas pour absoudre Mellinet, et nous avouons que là n'est pas la partie la plus glorieuse de sa carrière ; le général lui-même en fut toujours persuadé et regarda cette concession de l'empire comme un acte de faiblesse, imposé par raison d'État ; il la regretta si bien qu'après trois années, il se démit promptement de cette charge devenue si lourde pour sa conscience de chrétien, tout en conservant la conviction qu'il avait empêché de grands maux, notamment la réunion d'un concile franc-maçonnique, destiné à se tenir dans les premiers mois de 1870 à Paris, en opposition avec le concile du Vatican.

Il refusa enfin de prêter plus longtemps son nom, synonyme de loyauté, aux entreprises ténébreuses de la Franc-Maçonnerie et de s'en faire désormais le complice. Son retour à l'Église catholique fut sincère et loyal, comme l'avait été toute sa vie de soldat.

VII. LE GÉNÉRAL MELLINET AU 4 SEPTEMBRE

L'année 1870, si triste pour tous les Français, le fut davantage encore, si c'est possible, pour le général, car, plus que personne, il souffrit des humiliations et des douleurs de la défaite. Confiné à Paris par son commandement, lui, vieux guerrier qui plus de cent fois s'était exposé à verser son sang sur les champs de bataille, il ne pouvait le faire encore comme il l'eût désiré ; mais, comme autrefois Lafayette, il était commandant militaire aux Tuileries, et il se montra brave encore en défendant contre les fureurs de la foule les derniers représentants d'une monarchie expirante.

Plusieurs historiens lui ont reproché cet épisode, pourtant si honorable par sa fidélité au malheur. La page suivante rétablit a vérité.

« Dans cette fameuse journée du 4 sepembre, il est 2 heures de l'après-midi, une foule immense couvre la place de la Concorde, attendant le résultat des délibérations de la Chambre. Après un hommage rendu à la statue de la ville de Strasbourg, le peuple de Paris veut entrer aux Tuileries. La justice a condamné les emblèmes qui décorent la grille, les quatre aigles aux ailes déployées. Des gardes nationaux ont prêté curs fusils, et c'est à coup de crosse que des ouvriers, escaladant la grille, abattent les aigles impériales. — Ils ont la vie dure, dit l'un. — Ils ont mis vingt ans à les sceller, dit un autre, nous mettons vingt secondes à les enlever.

Les grilles cèdent sous la poussée de la foule, que des généraux, entourés de leur état-major, ont aperçue menaçante : ils se concertent.

— De la prudence, s'écrie Victorien

Sardou, n'avançez pas. — Aux Tuileries, crie la foule, aux Tuileries! Qu'on enlève le drapeau! »

On s'y précipite; mais la foule s'arrête bientôt devant la grille du jardin réservé; on a apreçu le général Mellinet.

Ici, écoutons le récit du général lui-même.

« Le matin du 4 septembre, le peuple avait tumultueusement entouré le président Schneider, qui regagnait la Chambre des députés, et sa faible escorte avait eu du mal à le dégager. Un coup violent lui fut même porté à la tête. Pour parer à tout événement, j'avais fais ranger un bataillon devant le pavillon de l'Horloge. Il était 1 heure après-midi. J'étais en train de passer l'inspection des grenadiers, qui formaient la garde du château. Les grilles de la place de la Concorde étaient fermées. Depuis quelques heures, on apercevait des groupes nombreux, traversant la place du Corps législatif. L'impératrice avait reçu de Piétri, le préfet de police, une dépêche lui annonçant que la garde nationale manifestait des sentiments hostiles, que les cris de *Vive la République* se faisaient entendre sur beaucoup de points.

» En la recevant, la souveraine, d'un mouvement de dépit, l'avait transpercée d'un coup de canif.

Tout à coup, les cris de : « Aux Tuileries! aux Tuileries! » se firent entendre. La foule se porta en masse vers les jardins et vint se heurter aux grilles. Les quatre aigles qui les ornaient volent en éclats sous les coups de crosse des gardes nationaux, et cèdant sous la terrible poussée, les grilles s'ouvrent, laissant le passage à la multitude vociférant.

» La garde, qui jusque-là s'était tenue tranquille, derrière les faisceaux, prend les armes et croise la baïonnette, ce qui fait peur à Sardou, criant : N'avancez pas, on peut tirer!

» A ce moment, l'amiral Jurien de la Gravière vient me dire, de la part de l'impératrice, de ne pas employer les armes contre le peuple. Je répondis que j'userais de la plus grande longanimité, mais que, lorsque ma patience serait à bout, je ne répondrais plus de mes hommes.

» A 2 heures, Jurien revient me faire une seconde fois la même recommandation, ajoutant que Sa Majesté se retirait devant l'émeute.

» Le départ de la souveraine effectué, je fis rentrer mes soldats qui furent remplacés par un bataillon de la garde nationale. N'ayant pas mon cheval sous la main, je dus monter dans un fiacre de médiocre apparence.

» Mon rôle était terminé. La foule se répandit dans quelques appartements, mais il ne se passa aucune scène scandaleuse. Quelques cris de *Vive la République* seulement. C'était comme un défilé devant le palais impérial. Un homme, un seul, avait voulu m'adresser quelques mots désobligeants. Il fut immédiatement bousculé; ce fut tout. »

A ce récit, un écrivain journaliste, témoin des faits, ajoute que le général Mellinet, voyant la foule s'annoncer menaçante, était monté dans une chaise, et, après que les acclamations qui l'accueillent ont cessé, avait ainsi parlé au peuple :

— Messieurs, je n'ai jamais manqué à mon devoir, je n'y manquerai pas aujourd'hui. Je dois faire respecter le palais, je le ferai respecter, à moins d'un ordre différent du général Trochu. Mais je puis remplacer la troupe qui m'est confiée par de la garde nationale, et je vais ordonner ce changement. »

« Vive Mellinet! vive la garde nationale! » cria la foule.

Puis, la garde nationale vint se placer en front devant les portes principales du palais. Quelques gardes mobiles se chargèrent de la police intérieure. Le général Mellinet, accompagné de son état-major, se rendit du côté du Carrousel. Les gardes nationaux, crosse en l'air, achèvent l'œuvre d'apaisement.

Tel est l'historique de cette fameuse journée aux Tuileries, et le rôle joué par le général.

VIII. PLUS D'HONNEUR QUE D'HONNEURS MELLINET MUSICIEN ET BIBLIOPHILE

Telle fut la devise du vaillant guerrier. Pour lui, là où était le devoir, là également était l'honneur. Il aimait l'honneur avec passion, et se souciait peu des honneurs. Jamais il ne permit qu'on suspectât cette honnêteté.

Agé de quatre-vingt-treize ans, ayant lu dans un journal un article de Lissagaray, où cet ancien communard blâmait sa conduite au 4 septembre, il sentit tout son sang bouillonner, au point qu'il en vint à oublier que ses principes chrétiens condamnaient le duel. Aussitôt il écrivit à l'auteur.

« Monsieur, après vos inqualifiables grossièretés et vos mensonges sur ma vieille personne, je viens vous en demander satisfaction. Seulement, Monsieur, comme depuis plusieurs années déjà je ne puis plus voyager, j'ose espérer de votre courtoisie, en vous demandant d'apporter avec vous épées et pistolets de combat, que vous voudrez vous déplacer pour venir jusqu'à Nantes, où sans sortir de chez moi, dans mon jardin, entre quatre murs, certains de ne pas être dérangés, nous pourrons tranquillement vider notre différend sans la moindre difficulté.

« Comptant absolument sur votre honneur pour faire une réponse favorable à ma juste demande, croyez-moi, Monsieur, votre bien humble,

général MELLINET.

» *P.-S.* — En vous laissant le temps qui vous conviendra pour choisir vos témoins à Nantes, moi qui n'ai plus près de moi ni femme, ni enfants, je serai toujours prêt à vous recevoir et même à me faire tuer par vous. »

Telle fut l'attitude du vieux soldat, atteint dans son honneur.

Cette lettre admirable de grandeur et de simplicité, raconte Lissagaray, me parut tellement extraordinaire que je crus à une fumisterie. J'écrivis aussitôt au général Mellinet, pour lui demander si nous n'étions pas tous deux victimes d'un farceur.

Voici sa réponse ;

« Monsieur, la lettre en question est bien réellement de moi, qui, quoi que vous en disiez, n'ai de toute ma carrière de soldat et ma longue vie à me reprocher aucune mauvaise action. Si je suis sorti de ma bonhomie (*sic*) habituelle, c'est après la lecture d'un écrit, intitulé *Les fuitards,* et signé *Lissagaray.* »

Ce dernier continue : « La colère sainte de ce grand débris, esclave de l'honneur et du devoir, me parut presque touchante. Je m'empressai de faire au général Mellinet, par lettre, les excuses auxquelles il avait droit. Le général, aussitôt en possession de ma lettre, m'adressa le billet suivant :

« Monsieur, si je me suis peut-être trop impressionné en lisant votre article, ce qui malheureusement est dans mon caractère, cette fois je ne puis m'empêcher de vous remercier de la lettre si obligeante que vous m'adressez. Mon cher Monsieur, votre lettre me suffisait, et amplement, mais puisque vous avez cru devoir y ajouter dans votre journal un article dont je suis profondément touché, laissez-moi vous adresser mes sincères félicitations.

» Croyez-moi, Monsieur, votre affectionné et reconnaissant adversaire,

MELLINET. »

« Voilà, termine Lissagaray, toute l'histoire. N'est-ce pas qu'elle est édifiante et qu'elle dessine bien la silhouette morale de ce vieux de la vieille, bon comme du bon pain, au fond, mais emporté comme une soupe au lait, et toujours prêt à se faire couper la gorge pour les *questions d'honneur.* »

Pour nous, qui ne partageons pas les enthousiasmes de Lissagaray, nous ne pouvons que regretter que, dans cette occasion, le chrétien n'ait pas fait taire le glorieux soldat, en lui démontrant qu'une insulte, d'où qu'elle parte, ne doit jamais permettre l'oubli des lois de l'Église.

Après les funestes événements de 1870-71, Mellinet vivait retiré dans son hôtel de la place Launay, à Nantes, dans une soli-

tude à peu près complète, depuis la mort de sa femme. Mme Mellinet était une femme de haute distinction et de bonté parfaite et dont le départ avait fait au cœur du soldat une blessure plus douloureuse que celles de la guerre. Sa retraite pourtant fut loin d'être inoccupée. Il était, on le sait, grand amateur de musique, et possédait même un joli talent de flûtiste. Dans ses divers commandements, il s occupa beaucoup de musiques militaires et rendit un grand service à l'armée, puisque c'est lui qui fit reconstituer, sur les bases actuelles, les musiques de nos régiments. Il savait, en effet, que ces musiques, outre qu'elles sont fort appréciées des populations dans les garnisons et qu'elles apportent à la marche du soldat un stimulant très puissant, sont, dans les moments difficiles, d'un précieux secours pour relever son moral. Comme nous en Crimée, il les avait vues, bien qu'appauvries par la maladie ou la mort de leurs principaux artistes, se réunir auprès des quartiers généraux, avec des instruments en assez médiocre état, pour y jouer dans les moments de calme, les morceaux ordinaires de leur répertoire. Toujours elles étaient entourées par nos soldats, bien qu'ils fussent fatiguées par les rigueurs de l'hiver et les travaux d'un siège qui dura près d'une année, et le général pouvait remarquer, comme nous, la gaieté qui se peignait sur leurs visages lorsqu'ils entendaient des airs connus, surtout celui de la *Dame Blanche* : « Ah ! quel plaisir d'être soldat ! » Le plaisir aurait pu paraître bien faible à ces hommes, soumis à des périls de tous les tours, et cependant ils fredonnaient, avec la musique, ces airs entendus là-bas au pays, se redressant comme ils se redressaient dans les combats, au son saccadé de la charge, au passage du drapeau.

Après la dernière guerre, des réformateurs qui tenaient peu compte de ce côté moral, si important cependant, parlaient de supprimer les musiques, afin d'augmenter, disaient-ils, le nombre de fusils à mettre en ligne. Plusieurs d'entre nous s'élevèrent avec force contre cette pensée funeste, et le général de Cissey, qui devait peu après, comme ministre de la Guerre, nous donner raison, écrivait lui-même en marge d'un « Projet de réorganisation de l'armée », qui lui était soumis, ces mots bien vrais : « Non, gardons-nous de supprimer..... les musiques. Il ne faut pas que la nouvelle armée soit triste. » C'était la pensée et le désir de Mellinet. Il y consacra une partie de sa carrière militaire.

Sa passion exclusive, après la guerre, c'étaient les livres et la musique.

La *retraite des dix mille*, c'était fort beau, et fort intéressantes les *ruses de guerre*, mais comme il aimait mieux encore une belle symphonie !

Dans la réorganisation de la garde, il s'occupa tout spécialement de la musique, qu'il mena à une rare perfection. Les orphéons naissants le voulaient tous pour parrain.

Voici un fait qui remonte au mois de janvier 1868.

A cette date, le général, qui aimait à bouquiner sur les quais, trouve dans un lot de paperasses le manuscrit d'une marche pour piano, sans date ni signature. Il le montre à M. Jonas, alors chef d'un des Corps de musique de la garde nationale de Paris. « Mais, dit M. Jonas, c'est l'écriture d'Auber. »

On examine, on compare avec d'autres manuscrits. C'est absolument l'écriture du maître. Aussitôt M. Jonas orchestre le morceau pour musique militaire, puis, le matin du 29 janvier, jour anniversaire de la naissance d'Auber, sur l'ordre du général Mellinet, le corps de musique de M. Jonas est convoqué, et la marche très facile est déchiffrée et résonne à merveille à la seconde lecture. On se rend alors à l'hôtel de la rue Saint-Georges, demeure d'Auber. Les portes sont ouvertes en silence, et les musiciens placés sans bruit, attaquent d'abord l'ouverture de la *Muette*. Auber, surpris, paraît à une fenêtre, puis descend aussitôt dans la cour, se jette dans les bras du général Mellinet, son vieil ami, et le remercie avec effusion d'avoir salué par

une aussi délicate manifestation le premier jour de sa quatre-vingt-septième année.

« Monsieur Auber, dit ensuite M. Jonas, si vous voulez bien le permettre, nous allons exécuter un second morceau, moins connu que votre célèbre ouverture, mais que vous reconnaîtrez peut-être. » Et l'orchestre commence l'exécution de la marche.

Alors, on voit Auber attentif, cherchant, se remémorant peu à peu, et, à la dernière mesure, s'écrier :

« Mais, c'est une marche ! Où diable êtes-vous allés la chercher ? »

Et après qu'on lui eut raconté la trouvaille du fureteur Mellinet :

« Je crois bien que je la reconnais, dit-il. J'avais dix-sept ans quand je la composai, et mon père en fut si enchanté qu'il me fit cadeau d'un écu de six francs. »

Trois ans plus tard, Auber vit encore le matin de sa quatre-vingt-dixième année. Mais quel changement dans sa maison ! il y vivait seul, loin de ses amis dispersés par la guerre, et le bruit du canon allemand remplaçait les sérénades de son ami Mellinet.

En entrant dans la demeure du général, on se sentait à la fois chez un soldat doublé d'un artiste. Il y avait de tout, des tableaux, des bustes, des bibelots amusants, des armes fort curieuses, des canons, de petits obusiers, provenant de la vente du grand peintre militaire Raffet, mais ce qui dominait, c'étaient les partitions et même les instruments de musique.

Dans le petit salon du rez-de-chaussée, on voyait une aquarelle, représentant deux tambours, qui offrent une aubade au général, avec cette légende, en poésie de tambour :

O toi, fils de Bellone, accepte en ce beau jour,
Nos cœurs qui battent plus que ne *fait* nos tambours.

Un poète eût trouvé à redire, mais le cœur y était : c'est le principal.

Comme collectionneur, comme bouquiniste, Mellinet avait vraiment un talent et un succès extraordinaires. Tableaux de peinture, dessins, aquarelles, bronzes, faïences, cartels, lampes, reliures splendides, ses collections étaient remarquables. Le général n'achetait guère que des plaquettes intéressantes. Il avait sur la duchesse de Berry et ses aventures, sur Lamoricière, sur la Révolution française, sur les célébrités bretonnes, et particulièrement sur Nantes et ses hommes célèbres, des pièces d'une extrême rareté.

Une fois qu'il les avait en mains, il savait leur donner une valeur nouvelle, tantôt en y glissant, entre les pages, des notes intéressantes, où il consignait de mémoire quelque détail piquant, quelque importante rectification ; tantôt en l'illustrant d'une estampe, d'une gravure, d'un portrait qu'il savait placer au bon endroit. Il est peu de brochures, de livres même qui ne contiennent, entre les feuillets, un autographe ou un dessin, bien fait pour en rehausser le prix.

Souvent une reliure coquette, supérieure à la valeur marchande du livre, recouvre une demi-douzaine de pièces ayant trait au même sujet.

On y trouve de vieilles choses, comme les « noms des frères et sœurs de la vénérable archiconfrérie du Très Saint Sacrement de l'Autel, instituée à Nantes l'an 1462, à Saint-Saturnin ». Il en est, comme « l'histoire du soufflet donné à M. de Talleyrand-Périgord », qui ont aujourd'hui un regain d'actualité. Ah ! les superbes dessins du valeureux bataillon de Waterloo, des *portes de fer*, de la *prise de Rome*, dont la vue seule fait passer dans l'âme d'un patriote comme un frisson glorieux. On croit entendre encore nos clairons sonner la charge, nos tambours battre de fiers roulements, et le général Mellinet, qui, en Espagne, en Afrique, en Crimée, à Magenta, avait assisté à tant de hauts faits d'armes, devait avoir dans les oreilles quelques-uns de ces tintements lointains, mais toujours présents à son souvenir !

A côté de sa bibliothèque militaire on voyait une curieuse et intéressante bibliothèque musicale, où chaque livre, chaque brochure, chaque partition est signée d'un nom célèbre dans l'histoire du théâtre : Rossini, Adam, Meyerbeer, Auber, Hérold,

qui correspond avec Mellinet, tout comme Magnan, Vaillant, Regnault de Saint-Jean-d'Angély ou Mac-Mahon.

Et cette magnifique collection de pièces de théâtre, rangées par périodes : ancien régime, Terreur, Directoire, Empire, Bourbons, Romantisme. Que de brochures uniques ont été recueillies par le général !

Et les vieilles partitions bien reliées, avec paroles italiennes ou allemandes, Grétry, Nicolo, Delayrac, Gluck, Berlioz, jusqu'aux dernières productions de l'école moderne ! Tout porte le cachet du général, sceau spécial, apposé sur chaque livre ou brochure, indiquant comme un *ex-libris* qu'il lui appartient.

Plus de trente ans avant sa mort, Mellinet avait fait don au ministère de la Guerre de cette bibliothèque composée de plus de 10 000 volumes, le tout, comme on le voit, d'une grande valeur.

Mais aussitôt il se mit à collectionner de nouveau et y apporta un tel acharnement qu'à sa mort 25 000 volumes étaient réunis et parmi eux un bon nombre rares et précieux.

IX. LE CHRÉTIEN — LA MORT

L'honneur purement humain peut parfois produire de grandes choses, mais d'ordinaire il est insuffisant : il y a des vertus qu'il ne peut inspirer. Plus efficace est l'honneur chrétien. Il s'appuie sur la loi de Dieu, qui devient ainsi la règle de la conscience, et c'est en Dieu qu'il place la sanction de ses actes. C'est dire que cet honneur suppose la foi chrétienne. Le général l'avait compris, car il avait gardé au plus intime de son âme les sentiments religieux de son enfance, transmis avec soin par une mère chrétienne. Ceux qui l'ont connu d'une manière plus particulière attestent qu'il aima souvent à parler de sa Première Communion, et jamais il ne le fit sans témoigner une vive émotion. Ni la vie agitée du soldat, ni la liberté des camps, ni l'enivrement des combats et des victoires ne purent la lui faire oublier.

Est-ce que cependant cette foi ne subit pas une éclipse à certains moments de sa carrière ? On peut l'admettre dans une certaine mesure. « Mais, à dater de dix-huit ans avant sa mort, nous a écrit le prêtre qui fut l'instrument de son complet retour à Dieu, j'avais eu la consolation de le réconcilier avec le Dieu de son enfance, après avoir reçu du pape Pie IX tous les pouvoirs dont j'avais besoin à cause de son entrée dans la Franc-Maçonnerie. Depuis cette époque, le général n'a jamais manqué de remplir son devoir pascal. »

Il se confessait même de temps en temps, et jusqu'en 1892 il assistait très régulièrement à la messe de midi et demi, dans l'église de Notre-Dame de Bon Port, sa paroisse. Il s'y plaçait au premier rang des fidèles, proche de l'autel, sans ostentation ni respect humain, comme pour affirmer devant toute l'assistance sa foi religieuse.

Au reste, pouvait-il avoir jamais perdu ses sentiments chrétiens, celui qui disait : « Ne me demandez rien de mal, car j'ai en Bretagne une mère qui est une sainte et deux nièces qui prient pour moi », celui qui a écrit dans son testament, daté du 29 mars 1889 : « Dans la plénitude de mes facultés et de la foi catholique dans laquelle j'ai été élevé, je mourrai demandant pardon à Dieu de mes fautes et à ceux que j'ai pu offenser pendant ma trop longue vie. Je tiens absolument, puisque les instructions ministérielles ne permettent plus aux militaires sous les armes d'entrer à l'église, à ce qu'aucun honneur réglementaire me soit rendu.

» Je ne veux pas qu'aucun discours soit prononcé sur ma tombe. Je prie seulement qu'on veuille bien placer sur mon cercueil l'épée que je portais habituellement quand je commandais mes braves et solides divisions des grenadiers et des zouaves de la garde impériale. »

Mellinet aimait beaucoup Pie IX, et le Saint-Père l'avait nommé commandeur de l'Ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand ; le général lui rendait affection pour affection, car entrait-il dans une église, souvent on le voyait, après une courte prière,

se diriger vers le tronc du denier de Saint-Pierre et y déposer une aumône, « *par amour pour Pie IX*, » disait-il.

Nous avons dit que sur la terre d'Afrique où le vieux soldat avait conquis à la pointe de son épée presque tous ses grades, dans une suite de onze campagnes presque ininterrompues, il avait fondé la ville de Sidi-bel-Abbès, et, dans cette ville, le premier monument construit par ses soins fut une église catholique. Or, c'est Mellinet qui, de sa bourse, contribua longtemps seul à l'entretien du premier curé.

Aussi, son concours ne fut jamais acquis aux entreprises de l'impiété.

Après l'avoir vu quelques années à la tête de la Franc-Maçonnerie, les ennemis de l'Église crurent pouvoir, à une certaine époque, le compter comme l'un des leurs. Bien vite, ils furent détrompés, et, dans une circonstance importante, alors qu'on lui demandait de souscrire à une mesure que réprouvait sa conscience de catholique, il leur dit en tirant son épée :

« Ma vie, venez la prendre, si vous voulez; mon consentement, vous ne l'aurez jamais. »

Paroles énergiques qui donnent bien la mesure de sa foi. Le Breton se rappelait sa devise : « *Potius mori quam fœdari.* Plutôt mourir que me déshonorer. »

Un accident singulier fut cause de sa mort. C'était en janvier 1894, une conduite d'eau s'était rompue au-dessus de sa chambre à coucher et son lit fut inondé subitement d'eau glacée pendant la nuit. De là une fluxion de poitrine à laquelle n'eut pas la force de résister le général, âgé de quatre-ving-treize ans. Et le vieux guerrier qui, cent fois, avait rêvé de mourir glorieusement sur le champ du bataille, eut le chagrin de finir prosaïquement ses jours dans un lit comme la plupart des mortels.

Il méritait bien de voir luire la complète lumière de la vérité assez à temps pour montrer à ses concitoyens presque un quart de siècle d'une vie véritablement chrétienne, parfois d'une piété admirable. Aussi, quand approcha le moment de quitter la terre, pendant les quelques jours de maladie qui furent comme ceux du passé un héroïque combat; il voulut confesser ses fautes avec la simplicité d'un enfant. Puis il reçut son Dieu avec une piété qui tira des larmes de tous les assistants; après avoir lui-même dicté à un neveu aimé et digne de l'être tous les détails de ses obsèques avec cette simplicité et cette dignité qui ont dominé toute sa vie, le héros s'en est allé à Dieu.

Comme un paladin du temps passé :

> Il réclama le pardon de Dieu.....
> Puis lui tendit le gant de sa main droite.
> Alors sa tête s'est inclinée sur son bras,
> Et il est allé mains jointes à sa fin.

Étendu sur son lit funèbre, portant sur la poitrine l'étoile de l'honneur, son épée de Magenta à son côté, et, comme lui-même l'avait demandé, la croix en ses mains jointes, le vieux soldat semblait reposer dans la sérénité du triomphe, après avoir livré une dernière bataille.

Dormez, général, votre glorieux sommeil. Votre nom est inscrit parmi les braves. Trois étoiles brillent sur votre bonne épée. Mais on voit également trois étoiles, non moins belles, resplendir à votre front : ce sont la foi, le patriotisme, la vaillance !

En lui disparaît l'une de ces glorieuses et martiales figures militaires qui, reliant les gloires du passé aux victoires contemporaines, jetèrent pendant un demi-siècle un vif éclat sur notre armée. Dans l'éternité, le général est allé retrouver tous ses vaillants frères d'armes d'Algérie, de Crimée, d'Italie, dont l'enfance fut, comme la sienne, bercée au bruit du canon impérial, et dont la jeunesse et l'âge mûr ne cessèrent de se retremper au tumulte des batailles.

Aussi, en adressant un suprême adieu au brave Mellinet, nous donnons également une dernière pensée à cette vieille armée française, dont il fut un des plus illustres chefs.

Ajoutons, avant de finir, que la ville de Nantes, justement fière de la gloire de Mellinet, a voulu l'honorer comme elle avait honoré déjà Lamoricière et Cambronne. Le



MONUMENT DE MELLINET A NANTES (1898)

29 mai 1898, on inaugurait sur une des places de la cité, qui porte le nom de Mellinet, un monument dont nous donnons ici la reproduction.

Le sculpteur Marqueste a restitué la vie à cette mâle figure déjà si puissamment fixée sur la toile par le peintre Élie Delauney.

Le général est représenté debout, l'épée à la main, tandis que le bras gauche, étendu, montre le champ des batailles prochaines.

Boufferé. A. BARAUD.

LES CONTEMPORAINS



LE BARON THÉNARD (1777-1857)

I. LE BAPTÊME DE LA LOUPTIÈRE — UN DÉCRET IMPÉRIAL

Le 21 mai 1865, c'était grande fête à la Louptière, petite commune de 500 habitants, à quelque vingt kilomètres de la ville de Nogent-sur-Seine.

Des pays voisins la foule était accourue : l'évêque du diocèse, Mgr Ravinet, et le préfet, M. Salles, arrivés la veille du chef-lieu du département, présidaient la cérémonie. Le matin, après la messe pontificale, le prélat avait solennellement béni les nouveaux vitraux donnés à l'église par la famille de celui qu'on fêtait; le soir, sur une élégante tribune, étaient venus prendre place l'évêque, le préfet, le sous-préfet et, à leurs côtés, les premiers personnages de la région.

Plusieurs discours étaient prononcés, et le préfet rendait compte lui-même de la raison de cette fête intime par ces premières paroles qu'il adressait à la foule :

« Hier, en traversant la commune de Traînel, j'entendais un habitant dire à son voisin : « Où va donc l'évêque du diocèse? où va le préfet du département? » Et le voisin répondait : « Mgr l'évêque et M. le préfet se rendent au *baptême* de la Louptière. »

C'était, en effet, si bien d'un *baptême* qu'il s'agissait, que, sur le soir, des jardins du château, une pluie de bonbons tombait à l'improviste sur la foule accourue.

Mais qu'était-ce donc que ce baptême?

Environ six mois auparavant, sur la requête des habitants de la Louptière appuyée d'un avis favorable du Conseil d'ar-

(1) Nous devons à l'obligeance de Mme la baronne Paul Thénard, petite-fille du grand chimiste, plusieurs détails inédits sur la vie que nous publions.

rondissement de Nogent, avait été rendu le décret impérial suivant :

Napoléon, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français, à tous présents et à venir, salut,...... avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — La commune de la Louptière, canton et arrondissement de Nogent-sur-Seine, département de l'Aube, portera à l'avenir le nom de la Louptière-Thénard.

Art. 2. — Nos ministres et secrétaires d'État aux départements de l'Intérieur et des Finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de Compiègne, le 20 novembre 1864.

Signé : Napoléon.

La fête de ce jour n'avait point d'autre but que d'exécuter cette décision impériale. La commune de la Louptière, témoignant sa reconnaissance à son illustre enfant par un honneur d'autant plus grand qu'il est plus rare, ajoutait à son nom séculaire le nom glorieux de celui dont nous allons retracer la vie : Louis-Jacques, baron Thénard, membre de l'Institut, chancelier de l'Université, ancien député et pair de France, membre des Académies et Sociétés royales de Londres, de Berlin, de Stockholm, d'Édimbourg, etc.

II. Les débuts difficiles — La mère Bateau — Première découverte — Le bleu de Thénard

Par une splendide matinée de printemps, nous raconte M. Flourens, l'ami et le biographe de Thénard (1), cheminaient sur une des grandes routes belles et calmes qui sillonnent nos riches campagnes, trois vigoureux enfants de la Champagne : le cœur gros, la bourse légère, ils quittaient le toit paternel et s'éloignaient du petit village de la Louptière, près Nogent-sur-Seine. Ils se dirigeaient vers Paris, non qu'ils voulussent y chercher fortune; mais, au contingent scientifique qu'ils avaient reçu des leçons de M. le curé et plus tard du savant père Bardin, oracle de ces contrées, ils sentaient le besoin d'ajouter, car ils étaient ambitieux. L'un d'eux visait à être le médecin du canton et, se partageant le pays, les deux autres voulaient y être apothicaires; le plus téméraire allait même jusqu'à rêver d'associer à son laboratoire un petit commerce d'épicerie.

Ce qui pouvait expliquer de si grands projets, c'est que la tempête révolutionnaire contraignait les parents de celui-ci, honnêtes et vigilants laboureurs, à renoncer à une exploitation qui longtemps leur avait été confiée; que, retirés sous leur toit patrimonial, ils avaient encore cinq enfants à élever, et qu'enfin celui qui s'éloignait avait toujours été l'espoir ambitieux de sa mère : aussi était-ce bien près d'elle qu'il viendrait exercer.

A cet âge des rêves et des enthousiasmes, le jeune homme ne sait douter de rien. Si nos trois voyageurs avaient réfléchi un seul instant à la folie de leur entreprise, il est fort probable qu'ils seraient revenus tous trois bien vite au foyer paternel, abandonnant pour un sort plus calme leurs téméraires et périlleuses ambitions. Pour toute fortune, ils n'avaient à se partager que 48 sous par jour. Bien pauvre somme pour tel voyage ! bien audacieux esprits ceux qui, malgré de si faibles ressources, ne désespéraient pas du succès !

La Providence veillait heureusement sur les jeunes téméraires. Elle dirigea leurs pas dans le quartier Latin et les fit monter au 3e étage d'une maison, dans une chambre commune, où ils s'installèrent tant bien que mal.

La situation était donc précaire; les dangers du temps (on était en pleine révolution 1794) la rendaient plus redoutable encore.

Nos trois héros avaient pour voisine une brave Auvergnate, la mère Bateau, que le ciel leur envoyait pour les tirer d'embarras. On décida d'aller la trouver. Un ambassadeur fut dépêché à l'excellente femme. La simplicité et la franchise du jeune homme triomphèrent de toutes les difficultés : la mère Bateau consentit à tout ce qu'on voulut.

Celui qui devait être plus tard le baron Thénard entrait ainsi par ce premier succès ambassade dans la lutte pour la vie.

Louis-Jacques Thénard était né le 4 mai 1777, dans la commune de la Louptière qui devait plus tard, comme nous l'avons dit, porter son nom. Après avoir reçu du

(1) *Éloge historique de Louis-Jacques Thénard*, par Flourens, typographie de Firmin Didot. C'est à cet éloge que nous empruntons la plupart des détails de cette biographie.

curé de son village les premiers éléments de l'instruction, il était allé au collège de Sens faire ses humanités. Cette ville ne devait pas oublier ce passage du célèbre chimiste au milieu d'elle. S'inspirant de ce souvenir, elle lui érigeait en 1861, un monument dont nous donnons la reproduction à la fin de cette biographie. La statue de Thénard se dresse au milieu de la place qui porte le nom du célèbre chimiste.

C'est au sortir de Sens que nous trouvons Thénard sur la route de Paris, il comptait alors dix-sept ans.

La mère Bateau fut une véritable mère pour nos trois jeunes gens. Thénard en conserva toute sa vie le plus affectueux souvenir. Mais, toute bonne qu'elle était, la brave femme n'aimait point qu'on manquât l'heure fixée pour les repas : tout retardataire — c'était la sanction, — se passait impitoyablement de manger. « Quelques journées de rude abstinence qu'elle me fit subir, raconte le chimiste, me firent contracter une habitude de ponctualité dont je ne me suis jamais départi depuis, et qui a ajouté à ma reconnaissance pour cette excellente femme. »

Lorsque plus tard élèves et amis le complimentaient sur sa ponctualité qui allait parfois jusqu'à une petite manie, il répondait invariablement : « Si j'ai pris l'habitude d'être exact, c'est à la mère Bateau que je le dois. »

Libre des préoccupations matérielles de la vie, Thénard n'oublia pas qu'il s'était rendu à Paris pour acquérir une position honorable par ses labeurs et ses efforts.

Vauquelin et Fourcroy enseignaient alors la chimie; ils étaient dans tout l'éclat de leur célébrité, et la jeunesse studieuse se pressait, avide, autour de leur chaire. Thénard fut bientôt un de leurs disciples les plus assidus. Malheureusement, les premiers principes manquaient au jeune débutant ; toutes les savantes leçons de ses maîtres étaient pour lui lettre morte. Il fallait au plus tôt remédier à cette inévitable difficulté.

Mais qui voudrait apprendre au commençant ces notions fondamentales d'une nécessité si absolue et si pressante?

Ce problème fut vite résolu dans l'esprit net et prompt du jeune étudiant. Il vint trouver Vauquelin et s'offrit comme garçon de laboratoire : le chimiste donnerait quelques leçons, l'élève s'acquitterait par ses services.

Toutes les places, hélas ! étaient prises, et Vauquelin, dans la gène lui-même, refusa; Thénard en fut au désespoir.

Par bonheur, le chimiste avait deux sœurs: la mine intelligente, quoique un peu campagnarde et rustique du jeune homme, son chagrin et ses larmes touchèrent les deux femmes qui se firent les avocates du solliciteur.

« Mais il est gentil, ce petit, fit l'une d'elles. Pourquoi ne pas le garder? Il t'aiderait au laboratoire et surveillerait notre pot-au-feu que tous tes muscadins laissent trop bouillir ! »

Cet argument culinaire emporta la situation !

Thénard se rappela toujours cette singulière réception et il écrivait plaisamment : « Je n'ai jamais été assez ingrat pour oublier qu'un pot-au-feu qui bout fait toujours de la mauvaise soupe. »

Tout allait donc pour le mieux. Le jeune homme était enfin arrivé au comble de ses désirs. Il avait à la fois ce double et inappréciable avantage : un maître supérieur pour l'instruire et le former, un laboratoire surabondamment complet pour vérifier, sur-le-champ et par lui-même, l'enseignement qu'il avait reçu.

Trois ans s'écoulèrent de la sorte dans une préparation obscure, mais attentive et profonde. Avec la belle intelligence dont était doué Thénard, pareil travail ne pouvait tarder à produire ses fruits. L'humble garçon de laboratoire allait bientôt, par une découverte inattendue, sortir du poste secondaire qu'il occupait pour se placer de plein pied au rang des gloires de la chimie moderne.

Laissons parler M. Flourens qui nous raconte ce premier succès de son ami :

Vauquelin appelle un jour son premier préparateur :

Je reçois cet échantillon de béryl ou émeraude de Limoges, je vous prie de me rendre compte des éléments dont vous le trouverez composé.

Thénard est requis comme aide; le résultat, toujours le même, décide l'expérimentateur à déclarer que ce minéral ne contient aucun corps qui ne soit connu.

Cette réponse négative ne satisfait point Thénard. Il a suivi avec avidité l'expérience et elle ne lui paraît pas concluante. Lui-même il la renouvelle et, avec cette perspicacité qui devance et amène les grandes découvertes, il pressent qu'un autre corps se cache sous ce béryl, qui ne veut point livrer son secret.

L'expérience est faite et lui donne pleinement raison. Le jeune homme accourt présenter à Vauquelin le nouveau corps, la glucine, qu'il vient de découvrir. Vauquelin hésite encore ; mais bientôt le doute ne lui est plus permis; il refait une troisième fois l'opération et il est contraint par l'évidence de reconnaître le talent de son élève.

A quelques jours de là, continue M. Flourens, Thénard s'occupait dans l'amphithéâtre des préparatifs nécessaires pour une leçon d'ouverture ; déjà le public saluait de ses applaudissements la bienvenue du professeur. « Messieurs, dit celui-ci, un corps nouveau vient d'être isolé ; depuis quelque temps, je le soupçonnais dans l'émeraude de Limoges; c'est votre camarade Thénard qui m'a rendu ce service difficile; dorénavant, vous aurez pour lui la considération qu'on doit au talent; c'est un chimiste, Messieurs, il ira loin, peut-être plus loin que moi. »

Peu de temps après, sur la recommandation de son maître, Thénard entrait comme professeur dans une institution de Paris et était nommé répétiteur de l'École polytechnique (1798).

Cet avancement n'était que trop mérité; Vauquelin voulut encore donner une plus grande marque de confiance à son élève : il se fit remplacer par lui dans son propre cours pendant un voyage qu'il dut faire à Rouen.

Thénard se refusait tout d'abord à l'enseignement. Il avait gardé de sa première éducation des manières quelque peu agrestes, un geste qui devenait emphatique, quand il voulait cesser d'être gauche et maladroit. Pour corriger ces défauts naturels, Thénard assistait aux représentations théâtrales; plus tard même, il prit des leçons des fameux acteurs Talma et Molé. Ces tentatives renouvelées ne lui réussirent point. Il s'en aperçut et eut le bon goût de se décider à rester ce que la nature l'avait fait : « Bien lui en prit, conclut M. Flourens, car un cachet original un peu rustre et tout français fait de lui un type que la nation entière a connu, qu'elle a aimé et dont elle s'honore. »

Les premières fois qu'il parut en chaire, Thénard se sentit envahir par un embarras dont il ne put se défaire. Un jour même qu'il commençait sa leçon, il se troubla et s'enfuit soudain : il avait aperçu au fond de la salle ses deux maîtres, Vauquelin et Fourcroy, qui souriaient de son émotion et de ses efforts.

Peu à peu cependant la réputation du jeune chimiste grandissait. Un jour, Thénard est mandé au ministère de l'Intérieur.

« Le bleu d'outre-mer nous manque, lui dit Chaptal d'un ton bourru. D'ailleurs, en tous temps, c'est un produit fort rare et fort cher, et Sèvres a besoin d'un bleu qui résiste au grand feu. Voici 1 500 francs. Va me découvrir un bleu qui remplisse les conditions que je t'indique.

— Mais....., réplique Thénard.

— Je n'ai pas de temps à perdre. Apporte-moi ce bleu au plus vite ! »

Il fallait s'exécuter. Thénard se mit au travail. Un mois plus tard le problème était résolu : le *bleu de Thénard* était trouvé (1).

(1) On appelle de ce nom une combinaison d'alumine et d'oxyde de cobalt qui donne une couleur superbe et inaltérable par les plus hautes températures. On l'emploie surtout à la décoration de la porcelaine. Le bleu d'outre-mer tel que l'avait trouvé Thénard, était malheureusement fort cher. Le grand chimiste, sans s'inquiéter du discrédit dans lequel devait tomber sa découverte fit proposer par la Société d'encouragement un prix de 6000 francs pour celui qui trouverait le moyen de fabriquer industriellement le bleu d'outre-mer. Ce prix fut décerné en 1828 à M. Guimet ancien élève de l'Ecole polythecnique.

III. LES HONNEURS — L'INSTITUT LE MARIAGE

Un matin, notre jeune chimiste, à peine éveillé, vit entrer précipitamment dans sa chambre son maître Vauquelin.

« Qu'y a-t-il, demanda Thénard, tout inquiet ?

— Il y a, répond Vauquelin, qu'il vous faut demander ma chaire du Collège de France. La loi sur le cumul me contraint à m'en démettre : c'est vous que j'ai choisi pour me remplacer. »

Par un scrupule bien naturel de délicatesse, Thénard ne voulait pas solliciter cette faveur. Il se serait fait un crime de marcher sur les brisées de son maître et bienfaiteur : sa réponse fut franchement négative.

Vauquelin alors insista. Il représenta que ce n'était pas Thénard qui l'obligeait à donner sa démission ; que, par conséquent, le jeune homme pouvait, en pleine sécurité de conscience et de délicatesse, solliciter un poste que lui, Vauquelin, serait si satisfait de lui transmettre. Il n'y avait rien à répondre.

Les demandes furent faites et Thénard fut admis (1802).

« La jeunesse, dit M. Flourens, accueillit ce représentant de la science pris au milieu d'elle, ce vigoureux fils du travail qui, par le travail, avait vaincu le dénuement, qui n'avait point le ton dominateur ; flattée d'une apparence de patronage, elle s'attacha à ses succès. »

En cette même année 1802, Thénard fit la connaissance d'un autre jeune homme, bientôt lui aussi, une illustration de la science française ; nous avons nommé Gay-Lussac.

Ils se rencontrèrent par l'entremise de Berthollet qui les recevait tous deux dans sa maison d'Arcueil où il venait, en compagnie de Laplace, occuper ses loisirs dans les plus laborieuses recherches. La plus grande intimité s'établit bientôt entre les deux jeunes savants, ils mirent en commun leurs travaux et bientôt leurs succès.

Au moyen de la pile voltaïque, le chimiste anglais, Davy, venait d'isoler plusieurs corps nouveaux. Le bruit de ses découvertes avait même été tel que l'Institut de France, bien qu'on fût en guerre avec l'Angleterre, avait décerné à Davy le grand prix fondé pour les progrès du galvanisme.

Napoléon se montrait fort irrité de cette victoire scientifique de l'Angleterre.

« Laisserez-vous donc ce succès à nos ennemis ? répétait-il avec dépit. » Thénard et Gay-Lussac étaient là. Ils trouvèrent bientôt qu'au moyen des affinités ordinaires, on isolait plus de nouvelles substances que par la pile. Ils obtinrent ainsi un radical particulier, le bore, vingt-huit jours avant que Davy n'annonçât cette même découverte à Londres, le 23 décembre suivant.

Cette lutte de science se poursuivit avec ardeur entre le chimiste anglais et les savants français. Ceux-ci, toutefois, maintenus par un trop grand respect pour le système de Lavoisier, n'osèrent décider que l'acide, alors appelé acide muriatique oxygéné, était un corps simple.

Davy, en homme généreux et s'affranchissant de toute théorie et de toute école, se prononça contre eux. Il établit ce qu'il avançait et donna à la nouvelle substance le nom de *chlorine* ou *chlore* qu'elle a porté depuis.

Les travaux auxquels s'étaient livrés Thénard et Gay-Lussac avaient grandi leur réputation. Aussi, quand une chaire de chimie fut créée à la Sorbonne (1809), les deux amis furent-ils appelés comme professeurs. Bientôt Thénard comprit la nécessité de publier ses leçons. Elles parurent en quatre volumes avec une dédicace à son ami, Gay-Lussac, sous le titre de *Traité de chimie* et eurent six éditions dont la dernière fut augmentée d'un fort volume.

A l'époque où parut ce traité, nous dit M. Le Canu, un des anciens préparateurs de Thénard au Collège de France, aucun autre ne pouvait lui être comparé aux points de vue de l'harmonie des parties, de la méthode qui avait présidé au choix et à l'arrangement des faits, à l'exposé des pro-

priétés des corps, de la fidélité avec laquelle étaient décrits les procédés opératoires.

Tant de glorieux travaux méritaient une récompense. Elle ne s'était pas fait attendre. Dès 1810, Thénard avait été nommé membre de l'Institut.

Le succès n'altéra pas le caractère du savant. Sa première pensée, à la nouvelle de l'honneur qui lui était fait, fut pour celle qui lui avait donné le jour et les lieux qui l'avaient vu naître : sa mère et son pays.

Dès que je fus bien sûr que je pouvais compter sur mon succès, écrivait-il, je pris mon paquet et je partis pour la Louptière. Quelle joie j'allais causer à ma mère ! Pour comble de bonheur, j'avais dans mon bagage un livre qu'elle m'avait demandé : l'*Imitation de Jésus-Christ* en gros caractères dans lequel elle pourrait lire sans lunettes. Cet exemplaire tant cherché, lorsqu'il m'était tombé sous les mains, m'avait paru la plus précieuse de toutes mes découvertes.

N'est-il pas beau ce cri du génie qui s'efface dans un battement du cœur ? *L'Imitation de Jésus-Christ!* C'était donc encore la plus précieuse des découvertes du savant. Dieu seul est grand (1), disait Thénard, mais ne peut-on pas dire aussi, à certaines heures, qu'il y a des hommes qui sont grands devant Dieu ! (Arsène Houssaye).

Il revint donc triomphant à son petit village où déjà l'on avait connaissance de ses succès. Il y passa des jours délicieux, heureux de revoir ses anciens amis, de serrer, sans mauvaise fierté, la main de tous ces paysans si honorés d'être ses concitoyens. Thénard était alors dans sa trente-troisième année.

Sa vie, jusque-là, avait été une vie de labeur et d'étude. Le but qu'il s'était donné était maintenant atteint. Libre et assuré du côté de son avenir, il écouta les conseils de sa mère et songea à se marier.

Depuis longtemps son choix était fait. Admis dans une riche et illustre famille, il n'avait point tardé à apprécier les vives et brillantes qualités de Mlle Humblot.

Fille d'un pair de France, Mlle Humblot avait eu pour aïeul le fameux Conté. Cet homme étonnant, élevé par charité dans

(1) Dieu seul est grand ! ce fut le mot de Thénard, quand il apprit que Fourcroy était mort de chagrin par suite de la disgrâce de Napoléon Ier.

l'hôpital de Séez, était bientôt parvenu par son talent pour la peinture et la mécanique, aux premières dignités de la science. Invité par le Comité du Salut public à remplacer la plombagine dans la fabrication des crayons, il avait établi une manufacture spéciale, et ses produits avaient pris le nom de crayons Conté qu'ils portent encore aujourd'hui. Conté prit part à l'expédition d'Égypte et rendit à nos troupes les plus signalés services. C'est de lui que Napoléon écrivait dans ses *Mémoires* : « Conté, homme universel, était capable de créer les arts de la France dans les déserts de l'Arabie ». (1)

Et Monge disait plus tard :

« Conté a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans la main. »

Petite-fille d'un tel homme, Mlle Humblot était digne de devenir l'épouse de Thénard. Celui-ci n'attendait qu'une occasion de demander sa main. Sa réception à l'Institut lui parut un titre suffisant ; il s'enhardit et sa demande fut, comme on le pense bien, acceptée avec bonheur.

A cette même époque Thénard était nommé professeur à l'École polytechnique (1810), il devait y rester jusqu'en 1837, époque où il donna volontairement sa démission.

IV. L'EAU OXYGÉNÉE — CHIMISTE ET PEINTRE IL EST CRÉÉ BARON — LA VIE POLITIQUE

Une des plus remarquables découvertes de Thénard fut celle de l'*eau oxygénée*.

Cette substance, appelée encore *bioxyde d'hydrogène*, est un liquide incolore, sirupeux, inodore, désagréable au goût et excitant la salivation. Un froid de 30° est impuissant à la congeler, tandis qu'à 20° de chaleur, sa décomposition s'opère déjà et devient tumultueuse si la température monte à 100°.

Le simple contact d'une foule de substances organiques suffit à dissocier ce composé à réaction, avec explosion et parfois émission de lumière.

(1) Ces paroles sont gravées sur le socle de la statue de Conté, dressée sur une des places de la ville de Séez.

L'eau oxygénée a pour propriété particulière de transformer le sulfure de plomb qui est noir en sulfate qui est blanc, ce qu'on utilise pour ramener à leur couleur primitive les peintures à base de plomb qui, par l'action des années, se sont altérées peu à peu. Il suffit de promener un pinceau imprégné de liqueur sur les parties détériorées, pour qu'elles reviennent à leurs teintes primitives. Ce procédé, employé pour un tableau de Raphaël et pour quantité d'autres peintures, donne les meilleurs résultats.

Voici comment Thénard nous raconte lui-même la découverte de l'eau oxygénée.

C'était en 1818, nous dit-il, je faisais à la Sorbonne ma première leçon sur les sels. « Pour que les métaux s'unissent aux acides, disais-je, il faut qu'ils soient oxydés et qu'ils ne le soient qu'à un certain degré ; quand la quantité d'oxygène est trop grande, l'oxyde perd une partie de son affinité. » Comme exemple, j'allais citer le bioxyde de barium, quand un remords me traversa l'esprit : l'expérience n'avait pas été faite.

Ce scrupule de savant devait amener une des plus belles découvertes de la chimie moderne. Thénard rentre dans son laboratoire; avec la précision qu'il apporte dans toutes ses expériences, il se met à l'œuvre. Mais bientôt des faits singuliers se produisent.

Le chimiste s'étonne; il ne s'explique pas encore le phénomène anormal qui se passe sous ses yeux.

Quand je revins, nous dit-il, j'aperçus de petits globules attachés aux parois du vase comme ceux que l'on observe dans un verre rempli de vin de champagne ; il s'échappait du milieu du liquide des bulles de gaz assez rares du reste.

Je prends alors un tube fermé à la lampe par l'une de ses extrémités ; j'y verse ce liquide et je chauffe. Bientôt, les bulles d'air très nombreuses se dégageant, le gaz s'accumule dans la partie du du tube restée libre ; j'y plonge une allumette, elle s'enflamme : c'est l'oxigène.

C'était aussi l'heure de faire ma classe. Je la fis, mais elle se sentit terriblement de ma préoccupation.

Thénard, poursuit M. Flourens, saisissait la trace d'un fait tout nouveau, il crut d'abord avoir découvert des acides suroxygénés, bientôt il s'aperçut que ces acides n'existaient pas.

Serait-ce donc l'eau elle-même, l'eau seule qui s'oxygène ? A peine cet éclair a-t-il traversé son esprit que déjà le fait est prouvé par l'expérience.

Ce fut dans le camp des chimistes tout un événement que cette découverte. Les savants étrangers s'émurent et accoururent à Paris pour offrir leurs plus chaudes félicitations à leur heureux collègue.

Berzélius lui-même quitta Stockholm et vint en France. Les deux savants ne se connaissaient pas, mais quand ils se trouvèrent en face l'un de l'autre, par une communauté bien naturelle de génie, ils se lièrent instantanément d'une vive et durable amitié.

Leur première entrevue dura plusieurs heures. Elle roula, comme bien on pense, sur les dernières découvertes, sur les progrès de la chimie, sur cette eau oxygénée qui avait fait venir le Suédois de si loin.

« Je la verrai, n'est-ce pas, répétait-il, votre eau oxygénée ! » Puis on parla des chimistes, de Davy, de Gay-Lussac, et le Suédois, félicitant Thénard et son ami de leurs récents travaux, lui disait :

« Savez-vous que vos dernières découvertes ont fait dire à Davy que Thénard et Gay-Lussac séparés étaient plus forts que Thénard et Gay-Lussac réunis ? »

Mais bientôt l'heure de se rendre à son cours avertit Thénard qu'il faut cesser un si agréable entretien. Il reconduit son visiteur à la porte et se rend à la Sorbonne.

La leçon commence. Soudain le professeur se trouble; les élèves et le public ne savent que penser de cette émotion subite. Enfin, Thénard se lève, et d'une voix tremblante, en montrant du doigt un homme qui se tient dissimulé au fond de la salle :

« Messieurs, dit-il, Berzélius est là ! »

Aussitôt un tonnerre d'applaudissements éclate. Berzélius est porté en triomphe sur un fauteuil à la droite du professeur. Le bon Suédois, plus ému qu'il ne le voulait paraître, ne pouvait s'empêcher de murmurer :

« Avec de tels élèves, il est impossible de n'être pas bon professeur ! » C'est également en souvenir de cette journée que

Berzélius répétait dans la suite à Thénard :

« Je m'étais bien promis de vérifier secrètement si vous étiez bon professeur, mon expérience m'a prouvé que vous étiez encore au-dessus de votre renommée. »

Cet éloge était mérité. On retrouve dans ses leçons toutes les qualités qui distinguent le *Traité de chimie* de Thénard.

« Toute l'Europe, écrit M. Flourens, a appris de Thénard la chimie, et la plupart des chimistes français ou étrangers s'honorent en lui rendant aujourd'hui hommage de leur savoir (1). »

A la Sorbonne, nous dit aussi M. Dumas, membre de l'Institut, devant 1500 auditeurs à leur début, il restait professeur. Son enseignement classique, choisi, élémentaire, devenait pénétrant à force de clarté, puissant à force de sobriété et de justesse.

Au collège de France, entouré de 300 élèves déjà préparés par de préalables études, il prenait l'attitude du maître; il montrait le chimiste lui-même opérant dans son laboratoire.

A l'Ecole polytechnique, il était en famille, comme un père au milieu des siens. Ce n'est pas seulement à l'auditoire qu'il s'adressait, c'était à chaque élève; il avait charge d'âme. La parole du professeur demeurait toujours grave, mais celle de l'ami mêlait aux préceptes de la sciences les leçons d'un grand administrateur, les conseils d'une expérience consommée. Il n'oubliait jamais qu'il s'adressait aux généraux futurs de nos armées, aux directeurs futurs des grands travaux de l'Etat, et il leur apprenait par d'heureuses diversions comment on gouverne les hommes et au prix de quels soins on maîtrise les forces de la nature.

M. Le Canu, professeur à l'École de pharmacie, complétait ainsi le portrait du maître :

Je le vois encore dans l'amphithéâtre du collège de France, où se presse une foule avide de l'entendre, où pas une place n'est demeurée vide, où les couloirs eux-mêmes sont encombrés d'auditeurs, où le professeur et ses aides sont comme assiégés dans l'étroite enceinte qui leur est réservée.

Il est debout, portant fièrement sa forte tête qu'ombrage une épaisse et noire chevelure; sa haute taille se dessine sur le tableau tout couvert de chiffres et de figures. Son œil brillant d'intelligence et largement ouvert vient de passer en revue les appareils et les réactifs disposés sur la table; son regard s'est promené avec assurance sur ses auditeurs, comme pour prendre la mesure de leur entendement; à ses côtés se tient le préparateur attentif à ses mouvements, anxieux de devancer ses désirs; tous font silence.

La leçon commence; la voix du professeur est pleine, sonore, vibrante; sa parole facile, rapide, abondante; sa main adroite au maniement des vases les plus fragiles, les instruments les plus délicats; son geste prompt et quelque peu impérieux.

Il aura parlé plus d'une heure sans que l'attention ait faibli, tant les faits se sont enchaînés les uns aux autres, tant les théories destinées à leur servir de liens en auront été déduites avec clarté, tant les expériences dont les résultats les devaient confirmer auront été habilement choisies, et les applications qui devaient en être la conséquence heureusement rappelées.

Tant de gloire et de succès ne devaient point s'arrêter là. Thénard allait encore ajouter à sa renommée par un nouveau service qu'il rendit, cette fois, moins à la science qu'à son pays.

Le fameux peintre Gros avait été chargé, dès 1812, par Napoléon Ier, de représenter, sur les voûtes du Panthéon, en de gigantesques proportions, les grandes figures de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis et de Napoléon lui-même.

A la Restauration, Gros reçut l'ordre de remplacer l'image de Napoléon par celle de Louis XVIII. Il s'exécuta et termina ses peintures vers l'année 1825.

Le peintre avait mis son âme entière dans son travail; tout Paris accourut pour contempler le chef-d'œuvre du grand artiste : on s'extasia devant ces gloires si magnifiquement représentées en ce superbe lieu.

Hélas ! quelques mois à peine s'étaient écoulés que les peintures, sous le travail de l'humidité, se boursouflaient, puis s'écaillaient et tombaient en plaques grisâtres sur les pavés du monument. Gros était au désespoir. Allait-il voir s'anéantir en si peu de temps le fruit de tant d'heures de labeur, de tant d'efforts de génie !

Thénard fut touché de la douleur, de la désolation du peintre. En secret, il chercha un préservatif à cette destruction infaillible et imprévue, il finit par le trouver.

Maître de sa découverte, un jour il se rendit près de Gros.

(1) Éloge de Thénard, 1857.

« Repeindriez-vous la coupole, lui dit-il, si je vous assurais que dorénavant vos fresques résisteront à l'humidité ? »

Gros n'était pas un modèle de patience, il crut que Thénard plaisantait.

« Allez-vous-en au diable, lui répondit-il. et ne me parlez plus de cela. »

Thénard qui, lui-même, était d'une grande rudesse, ne se découragea pas et sortit. Il s'en retourna dans son laboratoire, espérant bientôt y voir Gros accourir. Il ne se trompait pas. La porte s'ouvre tout à coup. Le peintre avait réfléchi.

« Ce que vous m'avez promis, dit-il, serait-il bien possible ? »

Thénard, pour toute réponse, explique sa découverte à son ami. Gros, transporté de reconnaissance, se rend immédiatement près du roi. Les peintures du Panthéon étaient sauvées.



THÉNARD, D'APRÈS UN MÉDAILLON DE DAVID

La cour voulut se montrer reconnaissante d'un pareil service rendu aux gloires nationales. Dès 1815, Thénard avait été nommé membre de la Légion d'honneur ; en 1842, il devait être promu à la dignité de grand officier. En 1821, il était devenu doyen de la Faculté des sciences; enfin, couronnant toutes ces récompenses, le roi Charles X lui accordait le titre de baron (1825).

Tant de dignités auraient pu faire de Thénard un ambitieux, mais il n'usa de son crédit qu'avec discrétion et en des circonstances toutes à son honneur.

Un jour, quelques fuyards d'un groupe que la police avait dispersé se glissent au milieu des élèves qui assistent au cours de Thénard. A la fin de la leçon, la police réclame les réfugiés. Les têtes s'échauffent: les étudiants ne veulent rien entendre. On procède au milieu du tumulte à de nombreuses arrestations.

Au bruit, Thénard accourt.

Le professeur s'efforce en vain de rétablir le calme. Il obtient seulement, à force d'instances, qu'on relâchera tous ses élèves; mais il faut les connaître.

Thénard réfléchit et trouve. Il pose à tous les prisonniers des questions de chimie. Tous ceux qui répondent d'une manière satisfaisante sont relâchés; les autres, environ une cinquantaine, restent aux mains de la police.

Thénard prend pitié de ces malheureux, se rend au ministère de l'Intérieur où il est assez mal reçu.

Que faire ?

Tout à coup, il se souvient qu'on lui a promis maintes faveurs en récompense de la restauration des peintures du Panthéon.

« Et ma coupole ? » s'écrie-t-il. Et le voilà parti aux Tuileries. Malgré mille difficultés, il arrive aux pieds du roi. Il explique l'aventure; le roi sourit, la grâce des prisonniers était accordée.

A minuit, Thénard ouvrait les portes de la prison.

« Sortez tous, Messieurs, leur disait-il, mais à une condition, c'est que vous apprendrez la chimie ! »

Deux ans après avoir reçu le titre de baron, Thénard, malgré ses résistances, était envoyé par le département de l'Yonne à la Chambre des députés. Pendant quatre ans (1826-1830), il exerça son mandat avec toute la loyauté et la sincérité de son noble caractère.

Il ne se prétendait point apte à discuter toutes les questions, il ne posait pas en docteur universel : son bon sens le gardait de ce malheureux travers. « Jamais, écrivait-il, je ne me suis occupé que des choses que je connaissais à fond. »

Nommé pair de France par Louis-Philippe (11 octobre 1832), il mit toute son influence, non au service des partis, mais au service des arts et des sciences. Par ses soins, les œuvres de Laplace furent réimprimées. » « Pas d'individualisme, disait-il à la veuve du grand géomètre. Laplace n'appartient plus à la marquise de Laplace, il appartient à la France. A la France donc de soutenir sa propre gloire en perpétuant celle de Laplace! »

Grâce à son bienveillant appui, les veuves de savants illustres obtinrent du gouvernement de légitimes pensions.

La vie politique souriait trop peu à Thénard pour tenter son ambition; aussi, quand, à l'élection de son successeur à la députation, on alluma des feux de joie, il s'y rendit, disant : « Je vais assister à la célébration de la renaissance de ma liberté! »

Sous l'Empire, de nouvelles propositions lui furent faites de la part du gouvernement. Mais, fidèle à la dynastie qui avait si noblement reconnu ses services, il refusa tous les avantages qui lui furent offerts.

Ayant été nommé en 1830 conseiller de l'Université, Thénard justifia le choix qu'on avait fait de lui, en s'occupant de l'enseignement d'une façon aussi efficace qu'intelligente. M. Saint-Marc Girardin lui en rend le témoignage suivant :

Dès son entrée au Conseil, M. Thénard rendit aux sciences les plus grands services qu'on attendait de lui..... Sévère contre les abus, dur contre le laisser-aller, personne n'était plus facile et plus prodigue que lui pour les véritables améliorations. Il n'y a rien dont je l'aie vu plus fier que de la bonne tenue des collèges de l'État.

V. TRAVAUX — CARACTÈRE INTIME ANECDOTES

Le premier mémoire que publia Thénard parut l'année 1799. Le jeune chimiste avait alors vingt-deux ans. Ce travail était relatif aux composés oxygénés de l'antimoine. Le rapport auquel il donna lieu pouvait faire présager au futur baron la destinée brillante qui l'attendait. Guyton de Morveau, qui rédigea ce rapport, s'exprimait ainsi :

Nos commissaires ont reconnu dans l'auteur du travail qu'ils étaient chargés d'examiner un chimiste imbu des vrais principes, exercé aux manipulations délicates, en possession de tous les moyens d'avancer la science, Ils vous proposent de l'encourager à suivre une carrière dans laquelle il débute avec tant d'avantage en ordonnant l'insertion de son mémoire dans le recueil que la Compagnie a l'intention de publier.

Depuis ce moment, Thénard ne cessa pas de donner, soit dans les revues de chimie, soit dans des brochures spéciales, le résultat de ses travaux. Il serait trop long d'énumérer en détail toutes les substances particulières sur lesquelles il dirigea ses expériences. Le phosphore, le nickel, les alliages d'étain et d'antimoine, les sulfures d'arsenic jaune et rouge, l'acide azotique, l'oxydation des métaux en général et du fer en particulier, les oxydes de cobalt, le gaz ammoniaque, les tartrates, la fermentation du vin, l'alcool, la bile et les calculs biliaires, la sueur, les acides du lait et de l'urine furent successivement l'objet de ses études.

Outre la peinture connue sous le nom de *bleu de Thénard* dont nous avons parlé; il fournit à l'industrie le procédé d'épuration de l'huile de colza, épuration qui facilite dans les mèches l'ascension et la combustion de cette huile. L'agriculture lui est redevable de moyens pour détruire les animaux nuisibles qui terrent ou se retirent dans des trous.

Il ne dédaignait point de descendre aux plus petits détails de la vie pratique. C'est ainsi qu'un jour il indiqua à ses collègues de l'Institut, dans une forme plaisante, l'usage de l'eau de savon pour détruire les punaises, la petitesse de la matière était ici relevée par l'esprit que le chimiste mettait à entretenir tant de graves personnages d'un aussi mince sujet.

Avec Roard, Thénard s'occupa des mordants en teinture, de l'alunage de la laine et de la soie; — avec Darcet, des corps gras employés dans la peinture sur pierre et sur plâtre et de l'assainissement des lieux bas et humides; — avec Gay-Lussac, des éthers, de l'acide muriatique, de l'analyse organique.

Son dernier traité parut en 1856, un an avant sa mort, sous la double signature de Thénard père et fils.

Des travaux si nombreux, conclut M. Le Canu, que nous résumons ici, plusieurs, d'une difficulté, d'une délicatesse extrême et d'une haute portée, exécutés avec une habileté, une précision telle que leurs résultats résistent aux contrôles les plus sévères, ont à coup sûr glorieusement conquis la place que Thénard occupa quarante-sept ans à l'Académie des sciences.

Jusqu'ici, nous n'avons entretenu nos lecteurs que des travaux chimiques de Thénard. Laissons de côté maintenant l'homme de travail pour ne considérer que l'homme de famille, l'homme de société, tel qu'il s'est révélé aux sympathiques affections qui n'ont jamais fait défaut à ce grand cœur.

L'éducation de Thénard, nous l'avons vu, avait été une éducation modeste et laborieuse.

« Il vécut la vie de ses petits camarades, nous dit M. Salles; la même école les reçut et son éducation fut celle du village (1). »

Aussi Thénard, dès son premier âge, prit-il cet amour du travail qui devait plus tard le conduire à de si brillants succès.

Déjà, poursuit M. Salles, cet enfant montrait au travail une ardeur qui devait être la loi de sa vie.

Puis un jour, il quitta le pays, muni de faibles ressources, mais ferme, résolu, jaloux de connaître et obéissant à la voix intérieure qui le guidait vers les sommets. Au bout de quelques années, il se répandit dans la Louptière que l'écolier du village faisait grand bruit à Paris. Quelques années encore et l'écolier était un grand homme; il devenait un prince de la science, il créait la science, il s'appelait Thénard.

Et n'allez pas croire que pour Thénard, la science fût une sorte de petite maîtresse, ne faisant rien de ses dix doigts. Il exigea d'elle, au contraire, un labeur assidu..... Il la contraignit à se mêler aux besoins de l'agriculture, des arts, de l'industrie, il l'éleva en l'abaissant au service de tous. La science eut le bon esprit d'être docile, elle y gagna de devenir populaire et du même coup, elle fit Thénard immortel.

(1) Discours du préfet de l'Aube au baptême de la Louptière, 21 mai 1865.

Homme de labeur, Thénard était encore un homme de droiture et de simplicité. Toute sa vie, il se souvint qu'il était un fils du peuple, un enfant de ces rudes travailleurs des champs et jamais il n'eut de mépris pour les petits et les humbles.

Plus tard, sous l'éclat mondain dont sa haute position fut nécessairement environnée, un reflet de coloris naïf survivait en lui : il rappelait l'origine rustique, le caractère de nos populations centrales, et donnait un charme particulier à la maison de M. Thénard; sous son influence, la candeur, la bonté y étaient devenues la couleur locale (1).

Comme professeur, cependant, Thénard n'était pas toujours un modèle de douceur. Une certaine vivacité naturelle de caractère se manifestait souvent chez lui et donnait lieu à de fréquents accès d'emportement que le bon chimiste savait noblement réparer. Ses brusqueries étaient devenues proverbiales. Flourens nous raconte :

A la plus légère inadvertance, au moindre mécompte, de rudes bourrasques venaient assaillir les pauvres aides. « Dans un cours, assurait Thénard, les élèves seuls ont le droit d'être comptés : professeur, préparateur, laboratoire, tout doit leur être sacrifié. »

Un jour, devant un auditoire, témoin de l'une de ses fureurs, il consolait la juste susceptibilité de celui qu'il avait rudoyé, lui disant : *Fourcroy m'en a fait bien d'autres, cela donne de la promptitude dans l'esprit!*

Et pourtant, tous ceux qui approchaient Thénard concevaient pour lui une affection aussi profonde que durable. C'est que le chimiste savait merveilleusement réparer ses caprices d'humeur, c'est qu'il avait la franchise de reconnaître ses torts et la délicatesse de les faire oublier.

Ceux qui l'ont connu nous ont raconté ces traits charmants de bonhomie qui nous

(1) Flourens.

font aimer l'homme de société plus que tout son savoir ne nous fera jamais admirer le savant.

Un jour, nous rapporte l'un d'eux (1), à la veille d'une fête qui se préparait chez lui, il compléta sur place mon éducation chorégraphique par une leçon digne en tout des spirituels crayons de Cham et de Gavarni. Notre salle de bal improvisée était une dépendance du laboratoire, qu'une étroite fenêtre, en regard des hautes murailles de l'ancien collège de Plessis, éclairait si mal, que les mélanges d'hydrogène et de chlore s'y fussent conservés intacts à perpétuité (2).

Une lampe fumeuse y tenait lieu de lustre et deux dames-jeanne figuraient nos danseuses !

Celui qui nous donne ces détails, reçut encore bien d'autres marques de la paternelle affection de Thénard.

Un jour qu'il aidait le maître à une expérience dangereuse, un tube de verre se brisa entre ses mains. Les éclats firent une large blessure, le sang s'échappa en abondance.

Thénard, témoin de l'accident, se précipite, tête nue, chez le premier pharmacien qu'il peut trouver. Il revient, toujours courant, avec des bandelettes agglutinatives panser son aide avec autant d'adresse que de sollicitude.

D'autres fois, pour ne point priver ses préparateurs de quelque partie de plaisir, il se rendait au laboratoire, prenait leur place et surveillait lui-même les dangereux produits qu'alors il étudiait.

Après des marques d'une si touchante bonté, qu'importaient les accès d'humeur plus ou moins réfléchis que subissaient ceux qui se savaient si tendrement aimés ? Les élèves pardonnaient tout et montraient le plus vif attachement pour leur professeur vénéré. Rapportons un fait qui prouve surabondamment cette affection des disciples pour leur maître.

Dans un de ses cours, Thénard, croyant avaler un verre d'eau, absorbe d'un trait un grand verre de poison. Il s'aperçoit de suite de sa fatale erreur.

(1) M. Le Canu.

(2) Ces mélanges ont la propriété de se combiner avec explosion à la lumière du soleil.

« Messieurs, dit-il, je suis empoisonné. Vite des œufs ! »

Aussitôt toute la salle est debout, les élèves se précipitent par les portes et les fenêtres. Un étudiant, plus rapide que les autres, accourt à la Faculté de médecine, auprès de Dupuytren : « Thénard est empoisonné », lui dit-il.

L'illustre docteur aussitôt se jette dans une voiture. Quand il arrive près du chimiste, tout danger est conjuré : l'albumine des œufs a sauvé Thénard. Le médecin toutefois veut s'assurer qu'il n'y a plus de péril, il ordonne l'emploi d'une sonde. Mais, pendant l'opération, l'estomac s'enflamme et Thénard, sauvé du poison, se voit mis en danger par le remède lui-même. Il est obligé de s'aliter; sa maladie s'aggrave; mais le dévouement des siens veille auprès de lui.

Ses élèves qui ne peuvent rester à son chevet, passent la nuit dans la rue, prenant soin qu'on ne fasse pas de bruit et interrogeant avec inquiétude tous ceux qui ont eu le privilège de voir le malade. Chaque matin, des bulletins de santé écrits par des mains dévouées mais inconnues, circulent et sont affichés dans les établissements. Enfin, Thénard est sauvé.

Quand il reparut à la Sorbonne, ce fut une ovation triomphale et un enthousiasme indescriptible.

M. Le Canu nous a conservé plusieurs autres détails charmants qui valaient au chimiste non seulement d'être chéri de ses élèves, mais surtout d'être adoré de sa famille. Nouveau Racine, Thénard se faisait petit avec ses enfants et savait oublier, au milieu d'eux, ces graves études qui eussent fait fuir la joie de leur front et le sourire de leurs lèvres.

Alors que son cher Paul et son cher Henry étaient encore tout petits, écrit M. Le Canu, dans le jardin de la rue de Grenelle qu'ils habitaient, j'ai vu le président de l'Académie des sciences, le chancelier de l'Université, redevenu enfant pour partager leurs jeux, se glisser sous un banc et disparaître à leurs yeux inquiets au milieu du sable que ses mains avaient amoncelé autour de lui avec une ardeur toute juvénile.

Nous ne surprendrons personne après tout ce que nous venons de raconter, quand nous ajouterons que Thénard était un homme éminemment religieux. Quelle belle âme c'était celle de cet homme qui donnait un jour, à l'un de ses amis, le conseil suivant: « Je réclame de vous que vous ne suiviez jamais que l'impulsion de votre conscience; si vous teniez une autre ligne de conduite, je vous aimerais bien moins. »

D'ailleurs, aux fêtes de l'inauguration du buste de Thénard à la Louptière (12 octobre 1862), la voix autorisée d'un prélat, Mgr Ravinet, évêque de Troyes, rendait justice à la foi du savant, et plaçait au-dessus de toutes ses gloires, la gloire d'avoir été un franc et loyal chrétien. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire quelques passages de cet éloge si bien mérité, le lecteur, d'ailleurs, y apprendra de nouveaux détails sur la biographie du grand chimiste.

Des qualités si précieuses, disait Mgr Ravinet, ont eu leur complément naturel, et nous sommes heureux de pouvoir dire que l'on comptait Thénard, non pas seulement parmi les hommes qui respectent et qui honorent la religion, mais parmi ceux qui en remplissent les devoirs et qui en apprécient les grandeurs. Il savait au besoin, ou imposer silence à ceux qui l'attaquent avec une légèreté coupable, ou même prendre sans respect humain sa défense.

Nous avions toujours remarqué avec bonheur, lorsque nous suivions ses leçons, au temps de sa plus grande popularité, qu'il ne lui était jamais échappé une parole qui pût contrister en nous le sentiment religieux, chose peu commune à une époque où plusieurs se sont laissé dominer par de fâcheuses tendances.

Le digne curé de la Louptière qui lui avait donné les premières leçons de littérature, s'était appliqué bien plus encore à imprimer dans son âme la connaissance et l'amour de la religion. Ces premières impressions ne s'effacèrent jamais, et dans les dernières années de sa vie, en particulier alors que son cœur fut si violemment éprouvé par la perte successive des personnes qui étaient l'objet de ses plus chères affections....., il trouva la force de supporter avec un admirable courage de si rudes épreuves.

Le vénérable curé de Saint-Sulpice..... nous disait avec quelle édification il le voyait, chaque dimanche, lorsqu'il était à Paris, assister à l'office public, prendre part, non seulement aux prières, mais aux chants de l'Église et venir de temps en temps puiser dans la participation aux sacrements la force et la consolation dont il avait besoin.

Dépositaire d'une partie de ses aumônes, confident de libéralités plus grandes encore, il nous disait la générosité avec laquelle il contribuait au soulagement des pauvres et aux œuvres les plus dignes d'intérêt. Ce n'est pas à la Louptière que nous avons besoin de parler de sa libéralité et de sa charité : on aurait ici plus de choses à nous apprendre que nous n'en pourrions apprendre aux autres.

Après un exemple venu de si haut, il est ridicule de prétendre que la foi et la science sont deux ennemies qui se détruisent l'une et l'autre. La science digne de ce nom, la science des Thénard, des Pasteur et de tant d'autres, n'est point l'adversaire de la religion; elle est sa servante et son auxiliaire.

Elle est donc bien vraie et prouvée une fois de plus par la vie glorieuse que nous retraçons, cette parole d'un autre grand homme, lui aussi grand savant et grand chrétien : « Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science ramène à Dieu. »

Un dernier trait achèvera de nous peindre la grandeur morale du caractère de Thénard.

En 1832, Thénard était retenu dans son lit par une violente fièvre. Deux de ses amis, M. Le Canu et M. Clément Desormes, passaient à tour de rôle les nuits à son chevet.

Or, l'un des deux veilleurs, M. Desormes, était atteint lui-même d'une très forte toux. Ses accès en étaient plus fréquents encore pendant la nuit de sorte que le garde, empêchant le malade de sommeiller, devenait pour lui l'occasion des plus vives douleurs.

Cependant j'ignorais, nous raconte M. Le Canu lui-même, que Thénard eût à souffrir. Le matin, à ma question : « Comment avez-vous passé la nuit ? il me fit cette angélique réponse : — Je n'ai pas fermé l'œil, Clément n'a pas cessé de tousser, mais je me suis bien gardé de lui laisser voir combien sa présence me fatiguait dans la crainte de lui causer de la peine. »

Thénard, tout chimiste qu'il était, ne négligeait point les autres parties de la science. Il aimait les belles-lettres ; sur les dernières

années de sa vie, ses souvenirs littéraires lui revenaient plus particulièrement.

A demi enseveli au milieu des épais coussins de son large fauteuil, d'une voix quelque peu théâtrale qu'il semblait avoir gardée de ses anciennes relations avec le grand tragédien Talma, il récitait des scènes qu'il analysait et commentait ensuite avec une pureté de goût, un bonheur d'expression que lui eussent pu envier plus d'un littérateur officiel. (LE CANU.)

VI. PORTRAIT PHYSIQUE — DERNIÈRES ANNÉES — ÉPREUVES — SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES

Son biographe nous a laissé du célèbre chimiste le portrait suivant :

Grand, vigoureux, M. Thénard portait haut une tête forte qu'ombrageait une chevelure abondante et noire. Ses traits, bien accentués, étaient animés par un œil vif qui décelait la sagacité. On ne pouvait méconnaître en lui l'une de ces constitutions auxquelles la nature a prodigué tous les éléments d'une complète existence.

Cette existence devait se prolonger jusqu'à une verte vieillesse et peut-être même eût-elle été plus longue encore, si, dans ses derniers jours, de cruelles épreuves n'étaient venues fondre tour à tour sur le cœur brisé de Thénard. Successivement, il perdit sa belle-mère, sa belle-sœur, son neveu, le dernier de ses frères, le second de ses fils, Henry, enfin la compagne de ses jours, Mme Thénard elle-même. Il ne resta bientôt plus au vieillard que l'aîné de ses enfants, Paul.

« Je ne puis croire à son existence, disait en pleurant le malheureux père (1). »

Thénard se consolait de ses douloureuses épreuves par l'exercice de la religion et par la pratique plus généreuse encore de la charité. Toute sa vie il avait fait le bien, il voulait donner un suprême couronnement à son œuvre.

Il avait éprouvé lui-même combien il est difficile aux jeunes gens pauvres de mettre à profit leurs talents naturels et de parvenir par leur travail à une honorable situation. Il se rappelait toujours les dures journées de son premier voyage à Paris; il avait été favorisé de la fortune, lui, mais combien d'autres ne rencontrent pas sur leur chemin la générosité d'une mère Bateau et la protection bienveillante d'un Vauquelin.

La bonne volonté ne manque pas, ni le courage, ni même le talent, mais, laissées à elles seules, ces vives et premières énergies de la jeunesse se consument en vaines tentatives et en stériles efforts.

Aussi, dès que Thénard fut arrivé aux honneurs, il mit toute sa joie à aplanir à ses confrères, moins favorisés que lui, ce chemin si âpre de la réussite et du succès.

Il avait l'âme trop grande pour être jaloux de personne; loin de se croire éclipsé et offensé par le talent de ses collègues, il ne cherchait qu'à les mettre en évidence. Il aurait demandé des récompenses plutôt pour eux que pour lui-même : il eût voulu partager avec eux les honneurs qu'on lui faisait.

A la nouvelle de sa nomination au titre de baron par Charles X, sa première pensée fut pour son ami Gay-Lussac :

« Et Gay-Lussac, dit-il, il n'est donc point nommé ? Il le mérite mieux que moi ! »

Plus tard, il était présent au lit de mort de Laplace, géomètre. Sortant de la chambre où agonisait le fameux astronome, Thénard disait en pleurant à l'un de ses amis :

« Laplace se meurt, il ne passera pas la nuit ! Oh ! mon ami, que sommes-nous à côté d'un homme comme celui-là ! »

C'est le propre des grandes âmes de rendre ainsi justice au talent partout où il se trouve, et, par là, la mémoire de Thénard, à défaut d'autres titres, devrait encore rester vivante et grande parmi nous.

Durant une carrière académique de quarante-sept ans, dit M. Flourens, l'on a vu M. Thénard encourager loyalement toutes les prétentions qui lui parurent contenir des germes d'espérance, ap-

(1) Le baron Paul Thénard survécut de longues années à son illustre père. Élu membre de l'Académie des sciences pour la section d'économie rurale en 1864, il fut emmené par les Prussiens, en 1870, à Brême, où il resta jusqu'à la conclusion de la paix. Cette injuste détention motiva une solennelle protestation des quatre Académies de France, le 4 janvier 1871. Paul Thénard mourut le 10 août 1884.

plaudir avec franchise, avec chaleur, sans opinion préconçue, à tout travail qui révélait un progrès; revendiquer une large part de solidarité dans les actes d'un Corps où il n'était presque aucun de ses confrères qui ne lui dût le secours d'une voix amie. Cette Académie qu'il respectait si sérieusement lui était profondément attachée : sa gloire, ses œuvres et surtout ses habitudes de conciliation avaient assuré une véritable autorité aux opinions qu'il y émettait.

Obéissant à cette grandeur de caractère qui l'avait toujours conduit à prodiguer ses bienfaits au mérite, Thénard voulut continuer après sa mort ce qui avait été la gloire de sa vie. Il laissa, par son testament, la somme de 20 000 francs à la *Société des Amis des sciences* qu'il avait fondée quelques mois avant de mourir (2 mars 1857).

Voici dans quelles circonstances :

En 1856, Thénard avait convoqué chez lui, à Paris, une Commission de savants. A l'heure fixée pour la séance, chacun s'étonne de ne point voir arriver le grand chimiste. Enfin, il entre précipitamment, la figure bouleversée :

« Messieurs, dit-il, notre réunion n'aura pas lieu... Un grand malheur frappe la science : Gerhardt est mort. La France perd un homme d'avenir illustre! »

Gerhardt dans toute la force de l'âge, (il était né en 1816) était alors professeur à la Faculté de Strasbourg et venait d'être appelé à Paris pour y occuper une situation importante. Il laissait malheureusement trois jeunes enfants n'ayant d'autres ressources que l'avenir de leur père.

Thénard ne pense plus qu'au moyen de soulager ces infortunés si dignes d'intérêt.

Aidé de son fils, Paul, et d'amis dévoués, en quelques mois, il recueille de nombreuses souscriptions. Il conçoit alors l'idée de venir en aide, non plus seulement à la veuve de Gerhardt, mais aux veuves de tous les savants français qui se trouveraient sans ressources. La fondation de la *Société des amis des sciences* (1) fut la réalisation de cette noble pensée.

La cérémonie d'inauguration eut lieu le 5 mars suivant, et le fondateur, à l'unanimité des suffrages, fut élu président.

Il ne devait, hélas! pas jouir longtemps de ce titre, car, quelques mois plus tard, le grand savant s'éteignit doucement à l'âge de quatre-vingts ans, en répétant ces belles paroles :

« J'espère avoir formé un faisceau que rien ne devra plus rompre; j'espère que ceux qui cultivent les sciences, ceux qui les appliquent, ceux mêmes qui seulement en sentent le prix, resteront unis pour les protéger. » (21 juin 1857.)

Un des biographes termine ainsi la vie de Thénard : « Personne n'a à se plaindre de lui; beaucoup parlent de leur gratitude. Tous ceux qui l'ont connu pensent de lui comme le prêtre, qui, au dernier jour, arrivant trop tard près de son chevet s'en alla rassuré en disant : « Il n'y a pas de danger, il était prêt! »

La sépulture eut lieu en l'église Saint-Sulpice au milieu d'un immense concours. A la cérémonie des obsèques, M. Hamon, curé de la paroisse, parla en ces termes du défunt :

Permettez-moi, Messieurs, d'interrompre un instant cette lugubre solennité par quelques paroles que mon cœur ne peut retenir captives. D'autres diront la belle intelligence et les nobles travaux de l'illustre défunt; pour moi, la religion et la reconnaissance m'obligent à dire qu'il y avait dans le baron Thénard quelque chose de meilleur encore que le grand esprit et les vastes connaissances qui honorent une Académie savante : il y avait un cœur profondément chrétien, dans lequel ne pouvaient trouver entrée, ni cette insouciance de Dieu et de l'éternité, une des plus grandes plaies de notre époque, ni cette religiosité vague qui est une chimère, ni cette séduction de la gloire qui avait pu l'abuser autrefois, disait-il, mais dont il s'était, depuis plusieurs années, pleinement détrompé, parce qu'il en sentait tout le vide.

Le baron Thénard avait une foi intelligente qui lui montrait au ciel un Dieu à honorer, en lui-même, une âme immortelle à sauver; il avait une foi éclairée qui lui faisait voir, dans la divine au-

(1) Cette Société reconnue comme établissement d'utilité publique, a déjà distribué depuis son origine plus de 1 500 000 francs.

Les divers présidents furent après Thénard : le maréchal Vaillant (1859-1872). Dumas (1873-1884). Pasteur (1884-1895), enfin M. Joseph Bertrand de l'Académie française. Le siège social se trouve à Paris, boulevard Saint-Germain, 79.

torité de l'Église, la règle sûre et toute faite de ses croyances et de ses mœurs; mais par-dessus tout il avait une foi pratique qui ne lui permettait pas d'être inconséquent avec lui-même, de croire d'une manière et de vivre d'une autre.

Comprenant que jamais l'homme n'est plus raisonnable que quand il laisse diriger sa faible raison par la raison divine, dont l'enseignement de l'Église est l'expression authentique; que jamais il n'est plus grand que quand il s'abaisse devant Dieu, il soumettait son esprit à tous les dogmes, comme sa volonté à tous les préceptes; chaque dimanche, il venait se confondre avec le simple peuple, assister à nos saints offices, les yeux et le cœur fixés sur le livre de la prière, et, à nos grandes fêtes, il communiait.



STATUE DE THÉNARD A SENS

Il n'était pas de ceux qui disent : Je me confesserai à la mort. Il avait trop d'esprit pour livrer ainsi à l'aventure ses destinées éternelles; il avait trop de cœur pour se faire de la santé et de la vie, ces deux grands bienfaits du ciel, une raison de fouler provisoirement sous les pieds les commandements de Dieu et de l'Église; et certes, bien lui en a valu : s'il eût raisonné comme le monde, combien grande eût été sa déception ! car la mort est venue le frapper tout à coup. Mais, grâce à sa prudence chrétienne, il était prêt : quelques jours seulement avant le coup fatal, il avait de nouveau, en pleine santé, purifié sa conscience au tribunal sacré, avec la simplicité du plus humble pénitent.....

A ces paroles que la religion m'inspire, la reconnaissance m'oblige à ajouter une autre louange : c'est que jamais je n'ai fait appel à sa belle âme en faveur des malheureux, sans qu'il se soit empressé d'y répondre; c'est que le plus souvent même il n'a pas attendu mon appel, il a été délicat jusqu'à le prévenir; c'est que jamais la Sœur de Saint-Vincent de Paul, la dame de Charité n'a frappé à la porte de son cœur sans en remporter une généreuse aumône; c'est que bien souvent j'ai découvert des pauvres obscurs qu'il secourait dans le secret, content que Dieu seul connût le bienfait, parce que de Dieu seul il en attendait la récompense.

Certes! nous ne saurions mieux finir que par cet éloge tombé de lèvres si autorisées. Dieu veuille que l'exemple de l'illustre savant dont nous venons d'esquisser la vie, profite à tant d'autres qui le sont moins!

Qu'ils n'oublient pas que les secrets découverts par leurs patientes recherches ne furent qu'un jeu dans l'œuvre du Tout-Puissant et que celui qui créa les mondes s'intitule à juste titre le Dieu des sciences, comme il est le Dieu des humbles.

Paris. A. NULLY.

LES CONTEMPORAINS

LAMBILLOTTE ET CHOPIN (1)



LE PÈRE LAMBILLOTTE (1796-1855) (2)

I. ENFANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION A CHARLEROY — WATERLOO

Au pays de Hainaut, en Belgique, non loin de Gosslier, sur la route de Charleroy, se trouve un petit hameau nommé La Hamaide. A la fin du siècle dernier, l'industrie n'y avait pas encore fait disparaître l'œuvre de la nature : les eaux aujourd'hui noires de ses ruisseaux n'avaient pas perdu leur limpidité; où tournent à présent les roues des usines, de grands bois s'étendaient à perte de vue; ses chemins, aujourd'hui semés d'ornières où repassent continuellement de grosses charrettes, étaient peu fréquentés; des troupeaux paissaient les herbages remplacés par les puits d'extraction des houillères.

C'est là que naquirent les trois frères Lambillotte. Louis, l'aîné, dont nous aurons surtout à parler, vint au monde, le 27 mars 1796. Les parents tenaient un petit commerce d'épicerie.

(1) Nous réunissons dans cette même livraison, la biographie de ces deux musiciens célèbres. Contemporains l'un de l'autre, mais différents d'origine, de caractère et de talents, ils vécurent dans des milieux très opposés, tout en concourant, chacun à sa manière, à la résurrection de l'art musical en France.

(2) Cette courte biographie n'est que le résumé du livre de MATHIEU DE MONTER : *Louis Lambillotte et ses frères*. Périsse, Paris 1871.

Cette éducation n'était pas celle d'un artiste, et le jeune Louis, qui devait tant aimer la musique, n'y fut pas initié de bonne heure. Quelquefois, cependant, il assistait à des concerts..... de musiciens ambulants, à la lisière des bois ou sur la grand'place du village.

Son intelligence précoce, la vivacité de son esprit et surtout sa jolie voix et ses aptitudes musicales attirèrent l'attention de ce que La Hamaide renfermait d'artistes. Deux anciennes chanoinesses le prirent en amitié, lui enseignèrent ses premières gammes sur un vieux clavecin et lui apprirent tout ce qu'elles savaient elles-mêmes : motets, madrigaux, vieilles chansons, et tout un choix de noëls et de cantiques arrangés sur les plus beaux airs du temps.

Un jour, le jeune élève put jouer son premier morceau sur l'orgue de Gosslier : c'était l'accompagnement de l'*Inviolata*. Il était si petit qu'il dut monter sur le banc de l'organiste et fut réduit à jouer debout, le menton et les mains au clavier.

Quelque temps après, l'organiste de Charleroy, un Prémontré, frappé à son tour des aptitudes artistiques du jeune Louis, voulut le perfectionner dans l'art auquel il semblait visiblement destiné. Le dimanche, on pouvait voir le jeune élève à côté de son maître, jouant, le grand jeu tiré, — c'était une récompense de son assiduité, — quelque procession ou quelque sortie bruyante.

Après la mort du Prémontré, Louis Lambillotte fut choisi pour le remplacer au grand orgue de l'église de Charleroy, et ce ne fut pas sans émotion qu'il s'assit pour la première fois à la place de son maître; il avait alors quinze ans.

A cette époque de sanglantes mêlées, les hommes manquaient dans l'Europe saignée aux quatre veines; il fallait confier à des adolescents ou à des vieillards les nobles fonctions de l'enseignement. Il n'était pas rare de voir un enfant de dix ans maître d'école ou secrétaire de mairie.

On chantait des *Te Deum*, on dressait des arcs de triomphe; mais les mères, les veuves et les orphelins répétaient dans leurs solitudes que les œuvres des conquérants sont faites de larmes; elles priaient Dieu d'envoyer aux nations des hommes de paix pour les gouverner.

Enfin, le jour vint où, dans la calme maison de La Hamaide, se fit entendre le canon de Waterloo. Ce fut un grand spectacle pour le jeune Lambillotte, ce jour où se jouait la dernière partie de la France impériale.

Depuis longtemps, on voyait défiler sur la route de Charleroy, drapeaux au vent, tambour battant, sonnant leurs plus joyeuses fanfares, tant de beaux bataillons français, allant au combat comme à la victoire. Le soir de la funeste journée, ces fiers régiments, ces escadrons alertes, rompus, décimés, couverts de sang et de boue, fuyaient de toutes parts, sous une pluie torrentielle, jetant armes, bagages, instruments, enseignes, à l'heure où Wellington admirait l'héroïsme de cette grande décimée qui ne voulait pas se rendre.

Cette date ne s'effaça jamais de la mémoire de Louis Lambillotte; elle lui valut cependant quelques joies enfantines. Quelques jours après la grande bataille, il possédait, à côté de son violon et de son clavecin, une flûte, une clarinette, un basson et un cor, épaves de ce grand naufrage, recueillies peut-être derrière les haies de Waterloo, peut-être aussi récompense des soins donnés à quelques musiciens blessés. Louis put ainsi apprendre le mécanisme et la portée de ces instruments, l'enseigner à ses frères, compléter son éducation musicale et faire de la musique d'ensemble.

Pendant dix ans, Louis Lambillotte fut organiste à Charleroy et à Dinant-sur-Meuse. Tout entier adonné à son art, il montrait déjà cette passion pour l'étude qu'il eut à un si haut degré.

II. VOCATION RELIGIEUSE — RAPPORTS AVEC LES ARTISTES — LA MUSIQUE DANS LES ÉGLISES ET LE PLAIN-CHANT

Au mois de septembre 1820, un ami que Louis avait à Abbeville le présentait au supérieur du collège de Saint-Acheul, dirigé

par les Jésuites. Ses manières simples et aimables, sa conversation, ce qu'il put montrer de talent prévinrent en sa faveur : on lui offrit la place de maître de chapelle alors vacante; on lui promettait, en même temps, de compléter son éducation classique trop sommaire. Il accepta, et on put voir ce jeune homme de vingt-cinq ans à côté de ses deux frères, François et Joseph, qu'il avait fait venir, assis sur les mêmes bancs, et suivant les mêmes exercices réguliers d'un collège.

Cette vie dura cinq ans. Ce jeune maître n'oubliait pas qu'il était en même temps élève, et, par ses manières affables, se conciliait l'affection de tous, professeurs et collégiens. La musique prenait de grands développements dans cette maison.

Louis Lambillotte avait rencontré à Saint-Acheul ce qui répondait le mieux à ses goûts et à son caractère; mais quand il songeait à son avenir, il devenait fort perplexe. Le monde n'avait aucun attrait pour lui; il résolut de rester sous le regard de Dieu. Au mois d'août 1825, il demandait à être admis dans le noviciat de la Compagnie de Jésus. Ses frères suivirent son exemple; François, l'année suivante, et Joseph deux ans après. Louis dirigea successivement la musique dans les collèges de Saint-Acheul, de Fribourg, d'Estavayer, de Brugelette, de Vaugirard.

Entré au noviciat, Lambillotte devint un excellent religieux; mais c'est moins du religieux que nous avons à nous occuper ici que de l'artiste et de l'homme privé. Or, sous ce dernier aspect, Louis avait gardé de sa première éducation, et plus que ses frères, quelque chose de rustique et une certaine vivacité qui se trahissait dans les discussions. En revanche, il fut toujours très aimé des artistes avec lesquels le mirent en relation ses fonctions et ses voyages. L'ardeur qu'il mettait à défendre son avis était loin de nuire à cette estime de tous les artistes. Parmi les nombreux amis qu'il eut ainsi, il faut citer Meyerbeer et Mercadante. Il entretint avec eux et avec tous les savants qui s'occupaient du chant ecclésiastique une correspondance suivie.

Au début de ce siècle, le chant et la musique dans les églises catholiques étaient descendus à un état d'abaissement et d'inconvenance qui rappelait les temps barbares. Souvent, des artistes improvisés prenaient pour thèmes de leurs compositions religieuses des chansons populaires, comme la *Messe de l'homme armé*. On ne se gênait pas pour y chanter des airs de danses connus, pour jouer sur les orgues saintes des quadrilles et des polkas. C'était souvent un mélange monstrueux du sacré et du profane.

En voyant l'église livrée à ces musiques échevelées et dévergondées, disait un moraliste de ce temps, qui viennent afficher dans son sein l'impudence des mœurs théâtrales, avec leurs roulades effrontées, leurs palpitations langoureuses; en voyant l'église ouverte à ces histrions, le sceptique lui-même se scandalise..... Il a trouvé là l'expression habituelle des délires dont l'Apôtre défend de prononcer le nom entre chrétiens.....

Enfin le goût s'émut. La presse, par d'excellents articles de John Lemoinne, de l'Ortigue, de Berlioz, de Scudo, invoqua contre ces turpitudes la tradition, les monuments du passé, les édits des pontifes, le sens commun. La réforme commença, et deux écoles se proposèrent de l'opérer : la première comprenait les *primitifs* grégoriens, ambrosiens, unitairiens; les seconds furent appelés *éclectiques*. Au début, leurs idées avaient plusieurs points communs, mais bientôt, chaque parti s'engagea dans une voie contraire, excommuniant ceux qui ne partageaient pas ses opinions.

Les *éclectiques*, jugeant nécessaire de créer dans le temple le recueillement, d'exercer, par la mélodie, une action édifiante, n'admettaient pas que le plain-chant fût seul digne de chanter les louanges du Dieu des chrétiens. A l'appui de leurs théories, ils proposaient l'*Ave verum* de Mozart, cette expression sublime de l'adoration, et bien d'autres morceaux d'inspiration chrétienne.

Les *primitifs* s'appuyaient sur cette théorie excessive que le catholicisme prêche exclusivement la contrition du cœur et la mortification de la chair. C'étaient comme

les jansénistes de l'art musical. Le chant sacré devait, selon eux, ne rien emprunter aux formes de la musique profane, afin de ne jamais troubler l'austérité du culte. Citant à tort et à travers des opinions de Sixte-Quint et des Bulles du pape Marcel II, ils soutenaient que la foi et l'art gagneraient à l'application de leurs théories.

Ces anabaptistes de l'art, disait Berlioz, ne veulent pas de violons dans les églises, parce que les violons rappellent la musique théâtrale, comme si les basses, les altos, tous les instruments et les voix n'étaient pas dans le même cas.

Et le grand symphoniste racontait un trait assez mordant dont il avait été témoin. Aux obsèques du duc d'Orléans à Notre-Dame, toute musique profane avait été exclue. Les partisans du plain-chant furent recueillis jusqu'au milieu de la cérémonie.

Un long silence s'étant alors établi, au milieu du recueillement solennel de l'assistance, l'organiste, par mégarde, laissa tomber une clé sur son clavier; par suite de la pression accidentelle de la clé sur une touche, un *la* du jeu des flûtes se fit alors entendre pendant deux secondes. Un homme alors se leva, transporté, en s'écriant, sans respect pour le lieu saint : « C'est admirable! sublime! Voilà la vraie musique religieuse! »

Dans ces discussions parfois vives et envenimées, Louis Lambillotte avait sa part. Il écrivait dans le *Diapason*, revue musicale de Bruxelles, du 2 mai 1850, une longue dissertation sur la question pendante :

Ces musicographes excluent de l'église la musique, parce qu'elle excite les passions, et, selon eux, les passions doivent rester au théâtre et ne jamais entrer dans l'église, parce que l'église est un lieu de prière. Mais qu'entendent-ils par ce mot de passion? D'après saint Thomas, c'est un sentiment de notre âme qui nous porte vers un objet ou nous en éloigne. Or, comme il y a des objets bons et des objets mauvais, il doit y avoir de bonnes et de mauvaises passions. L'amour et l'admiration sont bonnes ou mauvaises, selon leur objet. La musique ne peut-elle pas exprimer ou exciter ces passions quand elles ont pour objet Dieu, sa sainteté, sa grandeur, sa bonté? Notre admiration, notre joie ne peut-elle pas éclater dans un *Gloria in excelsis*, un *Sanctus*, un *Miserere*, ou un *Kyrie ?* Il serait absurde de condamner une musique parce qu'elle exprimerait de tels sentiments dans les âmes..... Condamnerez-vous les saintes émotions qui faisaient couler les larmes d'Augustin? Condamnerez-vous une musique qui produira de tels résultats?

Pourquoi condamner ce que l'Église a toujours autorisé, les belles compositions avec orchestres de nos grands maîtres, exécutées aux grandes solennités dans les cathédrales et les églises d'Allemagne, d'Italie, de France et de Belgique?

Louis Lambillotte se rangeait dans un éclectisme raisonnable et autorisé par la tradition, système qui a prévalu et qui assure aujourd'hui, concurremment avec le plain-chant restauré, les belles fêtes de nos cathédrales et le succès de nos maîtrises.

III. LAMBILLOTTE PUBLIE SES ŒUVRES — LA VALSE DU JÉSUITE DANS UN BAL — LE CHANT GRÉGORIEN — VOYAGE — LE MANUSCRIT DE SAINT GALL

C'est au milieu de cette agitation, vers 1842, que parurent les premières publications du P. Lambillotte et particulièrement ses *douze grands saluts*, qu'il avait composés et exécutés à Fribourg, à Saint-Acheul et à Brugelette.

Directeur de musique dans ces divers collèges, il contribuait autant qu'il pouvait à l'éclat des offices religieux : il se mit ainsi à composer dans un but d'utilité plutôt que pour y chercher une satisfaction personnelle. Pendant vingt ans, sortirent ainsi de sa plume, outre ses cantiques célèbres, des feuilles volantes écrites pour un orchestre d'élèves où les instruments bruyants sont en grand nombre. Il n'avait pas songé un seul instant à publier ces improvisations écrites, qui se répandaient beaucoup cependant, grâce à leur simplicité, à leur caractère de suavité religieuse et à leur couleur pittoresque. Les demandes qu'on lui adressait lui donnèrent, un jour, l'idée de livrer ses œuvres à l'impression.

Ces productions peu soignées n'étaient pas préparées à supporter les attaques de la critique et la malveillance de ses ennemis. Les railleries ne furent pas épargnées à ce Jésuite qui publiait de la musique, on alla même jusqu'à mettre sur le théâtre une de ses œuvres. Un maître de chapelle de Boulogne-sur-Mer, jaloux d'entendre

vanter un *Regina cœli* de Louis Lambillotte, se procura ce morceau, puis transforma en *allegretto* le *molto moderato* qui y est indiqué; il forma ainsi un air de valse et le porta à un chef d'orchestre, directeur d'un bal de la ville, et on put voir sur l'affiche, aux portes de la salle, le nom du P. Lambillotte. Le *Journal des Débats* trouva le trait piquant et s'empressa de le raconter avec des commentaires pleins de malice.

Lambillotte est, en effet, assez inégal. Ses compositions sont un mélange disparate de qualités et de défauts, de choses trouvées, de rencontres imprévues, avec des vulgarités, des duretés harmoniques qui sont un fruit plutôt de l'inattention que de l'ignorance. « Quand il est mauvais, dit un de ses biographes, il va jusqu'au pire; s'il est bon, il va jusqu'à l'excellent. »

On n'est pas étonné de ces inégalités, quand on songe que le maître de musique de Brugelette devait improviser, se hâter, donner sans trêve. Sous sa facilité si remarquable, cependant on sent la trace d'études sérieuses, et s'il ne s'était pas toujours attaché à rendre ses compositions faciles d'exécution, il aurait toujours réussi.

Les principales compositions de Louis Lambillotte ont été retouchées, et ce travail de revision a suffi pour lui rendre la part d'admiration qu'il mérite.

La fièvre, qui poussait au milieu du siècle les littérateurs vers le moyen âge, étendit son heureuse contagion jusqu'aux liturgistes et aux directeurs du chant ecclésiastique.

Lambillotte, un des premiers, sentit le besoin de remonter aux sources, pour restaurer le chant grégorien. Cette entreprise présentait de nombreuses difficultés; elle allait lui imposer de grandes fatigues.

Séduit par la gravité, la simplicité et la douceur de ces chants que l'Église a toujours eus en grande estime, sans proscrire la musique proprement dite, il prit à tâche de les fixer, de les vulgariser.

A travers les siècles, le chant grégorien avait subi des altérations considérables. Ces altérations successives avaient plusieurs causes: d'abord l'autographe de saint Grégoire le Grand avait péri dans l'incendie du Vatican, et la source première de ce chant semblait perdue. Aussi, lorsqu'on eut à reviser les paroles liturgiques, on dut apporter des changements arbitraires dans la phrase musicale. De plus, les anciens manuscrits, conformes à cet autographe, étaient écrits dans une notation regardée comme indéchiffrable. Avant le XIe siècle, ces manuscrits étaient en « neumes », signes servant à rappeler aux chantres des traits, des mélodies entières. Au XIe siècle, Guy d'Arezzo plaça, pour moins de confusion, ces *neumes* sur une portée de quatre lignes: cette notation fut appelée *guidonienne*. Mais l'*antiphonaire* de Guy d'Arezzo avait disparu, et l'œuvre de Grégoire Ier, abandonnée de la sorte aux altérations les plus nombreuses, était entièrement défigurée.

Louis Lambillotte se procura d'abondants matériaux qu'il étudia pendant plusieurs années. C'étaient des graduels, des antiphonaires, contenant des versions faites aux XIVe, XIIIe, XIIe et XIe siècles, par Guy d'Arezzo, par les moines et abbés de Cluny, de Cîteaux, de Clairvaux, etc.

Il entreprit ensuite d'explorer les bibliothèques d'Europe pour y trouver de nouveaux documents. Il parcourut ainsi toute la France et put voir de nombreux et intéressants manuscrits: près d'Avignon, un graduel des Chartreux, datant du XIIIe siècle; à Rouen, le magnifique graduel de saint Ouen; à Colmar, une collection d'antiphonaires du Xe au XIIe siècle, provenant des célèbres abbayes de Murbach et de Paris.....

En Angleterre, il trouva l'accueil le plus sympathique et le plus prévenant, et put constater l'uniformité des chants liturgiques de l'Église romaine dans tous les pays avant le XVIe siècle.

L'Allemagne lui offrit les livres de chants les plus nombreux et les plus anciens. Il faudrait un volume pour mentionner seulement ceux qui passèrent par ses mains à Munich, Carlsruhe, Stuttgard, Cologne, Mayence, Trèves, Salzbourg, etc.

Cependant, autour du savant Jésuite, on

traitait de fiction son plan d'unité liturgique. Malgré cette opposition latente, Louis Lambillotte poursuivait ses recherches et avançait rapidement vers le but de ses efforts.

Pour compléter ses informations, il se rendit à Metz dans l'automne de 1848. Il comptait trouver dans cette ville de nombreuses richesses, mais il fut complètement déçu dans son espoir, et il allait revenir à Brugelette, lorsqu'un savant, M. de Salis, lui parla des trésors liturgiques de Saint-Gall en Suisse, et entre autres de l'*antiphonaire de saint Grégoire*. Disons comment ce monastère célèbre de Bénédictins était devenu le dépositaire de ce monument.

Deux cents ans après l'avènement de Grégoire Ier, le chant établi par le grand Pape avait été introduit dans la plupart des pays chrétiens, mais de regrettables altérations s'étaient introduites en France et en Allemagne. Charlemagne, pour remédier à cette corruption, demanda au pape Adrien deux chantres exercés dans la pratique des saintes mélodies. Vers 790, ce pape choisit pour cette mission deux hommes savants en musique, Romain et Pierre, qui vinrent à Metz, porteurs de deux copies exactes de l'antiphonaire de saint Grégoire. Cette ville avait une école de chant célèbre, et la réforme commencée dans son sein devait rayonner dans tout l'empire des Francs.

Les deux voyageurs arrivèrent heureusement en Suisse, mais le froid rigoureux des montagnes attaqua la santé de Romain, au point qu'il renonça à poursuivre sa route et se proposa d'aller plus tard rejoindre à Metz son compagnon; Pierre voulait emporter les deux livres, mais sur les instances du malade, il n'en prit qu'un et poursuivit sa route sur la Gaule. Romain, arrivé à l'abbaye de Saint-Gall et porteur d'un si grand trésor, fut accueilli avec la plus grande joie; on lui prodigua les soins les plus empressés et bientôt il allait reprendre sa route, lorsqu'un envoyé de Charlemagne l'invita à se fixer dans le couvent qui lui avait si généreusement donné l'hospitalité. Et l'abbaye helvétique, qui a survécu aux ravages des temps et des hommes, a toujours possédé depuis l'antiphonaire de saint Grégoire.

Dans les premiers jours de septembre 1848, Louis Lambillotte arrivait à Saint-Gall. Écoutons-le raconter lui-même cet important voyage :

A peine arrivé, je me rends à l'abbaye. Après avoir examiné avec soin le précieux manuscrit, après avoir vérifié son authenticité, je fis venir un jeune calligraphe à la main intelligente et ferme. et sous mes yeux, il commença un *fac-similé* de cet antiphonaire, jusqu'alors enseveli dans l'obscurité. Quand je revins, l'année suivante, achever ma copie, M. le doyen du Chapitre me remit l'attestation que cette copie était *parfaitement conforme au manuscrit, surtout en ce qui concerne les signes de la notation.*

Cette découverte de Louis Lambillotte attira bientôt l'attention du monde savant. Les hommes les plus éminents félicitèrent le docte Jésuite en même temps de cette découverte et des travaux antérieurs qu'elle confirmait. Le 12 novembre 1852, l'Institut lui décerna une « mention très honorable ». Un grand nombre de journaux ou publications périodiques de la France et de l'étranger consacrèrent à cette œuvre les comptes rendus les plus flatteurs. Enfin, la cour de Rome, par un Bref de Pie IX (1er mai 1852), adressa ses félicitations et ses encouragements à Louis Lambillotte.

Le savant chercheur croyait toucher au but, lorsqu'un prélat du Vatican lui écrivit une lettre qui mettait en doute la valeur de ses conclusions et l'authenticité de plusieurs morceaux.

Pour répondre à ces objections, il fallait visiter les bibliothèques de l'Italie. L'intrépide musicien partit aussitôt et franchit les Alpes. Il fut accueilli dans tous les monastères avec le plus grand empressement : à Monza, à Milan, Pavie, Mantoue, Venise, Ravenne. Il contrôla ainsi ses premières découvertes et put démontrer au prélat archéologue qu'il s'était trompé ou laissé tromper, il pouvait le constater lui-même avec la plus grande évidence.

Ainsi un grand pas était fait vers la restauration grégorienne.

IV. LA COMMISSION DE REIMS — LA RÉFORME DES BÉNÉDICTINS DE SOLESMES — LA MORT

Le moment était venu de faire entrer cette restauration dans le courant des idées modernes, de la divulguer au moyen de la presse et de la fixer par un traité spécial. Lambillotte publia à cet effet plusieurs brochures. En 1851, fut édité à Bruxelles le fac-similé de l'antiphonaire de Saint-Gall. Il était précédé d'une notice historique prouvant son authenticité; il était suivi de la *Clé des mélodies grégoriennes dans les antiques systèmes de notation.*

Ce livre de Lambillotte était la conclusion de son œuvre et montrait le point précis qu'il avait atteint dans son travail de restauration. L'année précédente, une commission s'était réunie à Reims pour la revision des livres de chant liturgique. Les membres de cette Commission invitèrent le savant Jésuite à venir prendre une place au milieu d'eux. Le religieux déclina cette invitation par une lettre adressée au cardinal Gousset, président de la Commission. Il craignait que sa présence n'amenât de longues discussions pour mettre d'accord son œuvre et la leur qui s'appuyait sur le manuscrit de Montpellier.

Le cardinal insista par une lettre écrite de sa main à Lambillotte, sans le convaincre. Le religieux, par une réponse très respectueuse, déclina de nouveau l'invitation, trouvant le travail de la commission trop précipité. Puis il poursuivit ses travaux dans le silence et la paix.

Cependant, lorsque le graduel romain de la commission parut, édité par Lecoffre, L. Lambillotte crut devoir en signaler les erreurs. Une polémique s'ensuivit : il fallait s'y attendre, puisque personne n'avait atteint avec certitude le but recherché.

Lambillotte n'eut pas le temps de publier cette œuvre poursuivie avec tant de courage, à laquelle il avait consacré le plus précieux de ses forces. Mais il laissait assez de notes et de documents pour diriger le P. Dufour, son collaborateur assidu et son exécuteur testamentaire. L'ouvrage capital de cette vie si bien remplie parut quelques mois après sa mort sous ce titre : *L'Esthétique théorique et pratique du chant grégorien, restauré d'après la doctrine des anciens et les sources primitives.*

Dans cet ouvrage sont exposées les doctrines musicales d'Alcuin, de Remi d'Auxerre, de Hucbald de Saint-Amand, d'Odon de Cluny, de Guy d'Arezzo et de saint Bernard.

Malheureusement, en lisant ce volume, on sent une autre main que celle du P. Lambillotte. On attendait de l'auteur lui-même plus de méthode, d'ordre, de logique et de netteté. On trouve, au contraire, des longueurs, des redites : il s'est même glissé des erreurs graves que la critique attribue à celui qui n'était déjà plus; on y trouve aussi des assertions contraires à la méthode elle-même.

L'œuvre de Lambillotte et celle de la commission de Reims étaient nécessairement imparfaites et demandaient, pour être complétées, de grands travaux et de nouvelles recherches. Mais le mouvement était donné, et on ne devait plus s'arrêter jusqu'au rétablissement intégral des mélodies grégoriennes. Le mérite principal, dans ce travail, revient aux Bénédictins, que les traditions de leur Ordre et leurs habitudes des longues recherches semblaient désigner de préférence à tous autres.

Dom Guéranger, l'illustre et savant abbé de Solesmes, désirant faire réimprimer les antiphonaires de son couvent, voulut en même temps imposer une revision sérieuse aux livres de chant laissés par le XVIIe siècle. Il confia à deux de ses religieux le soin de faire les recherches nécessaires. Ainsi fut rédigé le mémoire qui est devenu plus tard un grand ouvrage : *Les mélodies grégoriennes*, 1880. Cette édition a profité de l'œuvre inachevée de Lambillotte, mais elle se rapproche beaucoup de l'édition donnée par la commission rémo-cambraisienne.

Depuis cette époque, on a publié bon nombre d'ouvrages qui confirment et complètent les travaux des savants Bénédictins :

ceux du P. Lhoumeau, du chanoine Carteau, de l'abbé Coornaert, d'Edgar Tinel, des PP. Dom Kieule et Dom Janssens, du chanoine Bonuzzi, etc. Et à la suite de ces noms connus, n'oublions pas de citer la paléographie musicale rédigée par le P. Dom Mocquereau, de Solesmes, sous la direction de Dom Pothier.

Nous ne voulons pas exagérer les mérites de notre héros, mais nous devons lui reconnaître celui d'avoir donné un des premiers le mouvement à ces utiles recherches et de s'être consacré sans compter à cette œuvre de dévouement pour la science et surtout pour la gloire de l'Église.

L'excessive sensibilité du P. Lambillotte ressentit une rude secousse des attaques personnelles dont il fut l'objet dans toutes les polémiques qu'il eut à soutenir. On ne rendait justice ni à ses immenses travaux, ni aux découvertes réelles qu'il avait faites; bien plus, on l'accusait d'ambition et de jalousie. Il ne laissa rien paraître des blessures qu'il en reçut au fond de l'âme, mais sa santé fut vivement ébranlée, et bientôt se déclara la maladie qui devait le conduire au tombeau. Au reste, les voyages que lui imposèrent ses recherches avaient sensiblement affaibli ses forces, au point que son organisme était usé avant l'âge.

Le saint religieux, accoutumé à rechercher la mortification, accepta ses souffrances avec une résignation exemplaire. Il ne ralentit point ses travaux, il considéra, au contraire, son état comme un ordre de poursuivre avec plus d'ardeur ses recherches. Estimant indigne de lui d'abandonner la lutte engagée, il défendit jusqu'au dernier moment sa doctrine.

C'est alors que ses supérieurs, plus soigneux de sa santé que lui-même, voulant lui procurer des soins plus savants et plus suivis, l'envoyèrent à Paris au collège de Vaugirard. Il y arrivait en 1854.

Là, comme dans les autres maisons où il était passé, il s'appliqua à faire concourir son enseignement à la haute éducation des élèves.

Il savait raconter avec esprit et avec humour ses longs voyages et les incidents de sa vie. Il avait parcouru tant de pays, malgré la difficulté des communications, il avait vu tant de capitales, visité tant de bibliothèques! Il avait feuilleté les livres de musique les plus anciens, ceux qui servirent tour à tour à célébrer les sacres et les funérailles des princes du Saint-Empire romain.

Enfin, en 1855, il dit un jour : « Je puis mourir maintenant, mon œuvre est terminée ! » Il se sentait mourir et désirait aller rejoindre ses deux frères. François, en effet, était mort à Fribourg en 1836, et Joseph était encore à Saint-Acheul quand Dieu l'avait appelé à lui dès 1842.

Le 27 février, il avait pris sa récréation avec les professeurs du collège. Une heure après, on le trouvait assis sur le bord de son lit, le coude sur l'oreiller, la tête dans la main, le regard serein, la bouche souriante..... Louis Lambillotte dormait son dernier sommeil.

Les derniers moments de ce saint homme avaient été calmes, et, sans inquiétudes, il passa du temps dans l'éternité sans secousse, comme s'il avait continué de vivre. Par les harmonies de la terre, il avait tâché de représenter les éternelles symphonies des élus.

Ses obsèques eurent la simplicité qui convient à un religieux. Son corps fut placé dans un caveau du cimetière de Vaugirard, où l'on grava cette épitaphe :

Qui cecinit Jesum et Mariam, eripuitque tenebris
Gregorium, hunc superis insere, Christe, choris.

Place, ô Christ, parmi les chœurs célestes, celui qui chanta Jésus et Marie et tira de l'obscurité le chant grégorien.

F. Girard.

Lavergne.



FRÉDÉRIC CHOPIN (1809-1849)

I. ARTISTE PRÉCOCE — INSTINCT D'IMITATION TRIOMPHE IMPROVISÉ — A VIENNE

L'artiste dont nous offrons la biographie était doué d'un génie multiple, où, sans se heurter, tous les contrastes se rencontraient : spirituel et vif comme la France à laquelle il appartenait par son père; fougueux et passionné comme la Pologne, qui le revendiquait par sa mère : cette double empreinte de ces deux patries domina dans cette nature complexe.

Il naquit le 1er mars 1809, dans un village voisin de Varsovie. Son père, lorrain d'origine, par sympathie pour la famille Leckzinski, s'était transporté dans leur patrie comme éducateur de la jeunesse, et il y tenait un pensionnat libre, où les meilleures familles plaçaient leurs enfants. A la naissance de Frédérick, la famille se composait de trois filles, dont l'esprit cultivé se tourna plus tard vers la littérature. L'enfant, dès les premières années, fut entraîné vers la musique par un attrait irrésistible; mais cet attrait se manifestait d'une manière si étrange, qu'on en augurait, au contraire, une aversion profonde. En effet, dès que ses petites mains se posaient sur le clavecin de sa mère, des larmes emplissaient ses yeux, son corps tremblait comme sous

l'impression d'une grande douleur, des sanglots gonflaient sa poitrine. Il semblait souffrir d'une émotion étrange.

Plus tard, ces sentiments se modifièrent, et, dès l'âge de six ans, le piano était pour l'enfant l'objet d'une véritable passion. Une nuit, il quitte son lit, se rend pieds nus au salon, et sa mère le surprend à jouer des airs de danse qu'il avait entendus : « Ah ! maman, lui dit-il, c'est pour te remplacer quand tu seras fatiguée, pardonne-moi ! »

Son père l'observait attentivement; loin de contrarier sa vocation par une opposition aveugle, il la facilita plutôt en lui donnant les meilleurs maîtres de Varsovie. Son premier maître fut Zywni, et le second Joseph Elsner, qui bientôt avouaient n'avoir plus rien à enseigner à l'enfant. A dix ans, celui-ci était déjà un phénomène dans le monde des artistes; c'est ce que prouve une montre que lui donna la célèbre cantatrice, Mme Catalani, avec cette inscription : « Mme Catalani à F. Chopin, âgé de dix ans. »

Dès cette époque, pour consacrer son jeune talent aux œuvres charitables, sa pieuse mère le faisait jouer dans les concerts de bienfaisance. Il contractait en même temps l'habitude des pratiques religieuses; et il en conserva toute sa vie d'excellentes impressions qui le sauvèrent, comme nous le dirons, à l'heure de la mort.

La plupart des salons de Varsovie lui étaient ouverts, même celui du grand-duc Constantin. Ce prince, qui terrorisait tout son entourage, attirait Frédéric près de lui pour entendre ses compositions juvéniles.

Cet enfant avait dans l'âme toutes les aptitudes théâtrales. On parla longtemps dans la haute société polonaise d'une comédie de sa composition qu'il avait jouée, pour la fête de son père, avec l'aide de ses sœurs. Admis au lycée, il y fut d'abord remarqué comme caricaturiste, et, comme coup d'essai, il fit si bien la charge du directeur, que chacun le reconnut au premier coup d'œil; l'original s'y reconnut le premier. Il y avait là une circonstance aggravante, dont le jeune espiègle aurait pu se mal trouver. Par bonheur, le maître était homme d'esprit; il se contenta de rendre la feuille accusatrice à son auteur, après avoir écrit au bas : « Ceci est bien dessiné. »

Il avait seize ans quand fut imprimé son premier *Rondo*, et, à dix-sept, il débutait à l'étranger dans une ville d'eaux de Silésie, où l'on donnait un concert de bienfaisance. Il y fut très applaudi.

Quelque temps après, il fit un voyage à Berlin, et, à son retour, quand on arriva dans la petite ville de Zullichau, les chevaux de poste manquant, il fallut s'arrêter et attendre..... Heureusement, dans l'auberge où l'on descendait, se trouvait un piano ! L'ouvrir, s'assurer qu'il est d'accord, s'y asseoir et improviser, fut l'affaire d'un instant. Un étranger, attiré par son jeu, vient se placer silencieusement derrière sa chaise. « Nous allons bien voir, dit Chopin en polonais à un compagnon de route, si mon auditeur est convaincu ou non. » Puis il commence une fantaisie sur des mélodies polonaises. L'auditeur, un Allemand, semble pétrifié; il écoute de toute son âme cette musique si nouvelle pour lui : il suit, d'un œil attentif, chaque mouvement des doigts, et, dans son ravissement, sa meilleure amie, sa pipe, s'échappe de ses lèvres sans qu'il s'en aperçoive.

Doucement, à petit bruit, arrivent l'un après l'autre tous les commensaux de la maison, le maître de poste lui-même, suivi de sa femme et de ses deux filles. Ils s'arrêtent, la tête penchée, comme plongés dans l'extase. Mais le jeune musicien ne songe plus à son auditoire. Soudain, une voix de stentor retentit à la fenêtre : « Les chevaux sont attelés; Messieurs, en voiture ! — Maudit trouble-fête ! » s'écrie le maître de poste, tandis que les dames jettent des regards furieux au postillon. Chopin se lève d'un bond, mais on l'entoure, on le supplie : « Continuez, de grâce, finissez au moins ce délicieux morceau ! » Lui, consultant sa montre, dit : « Nous sommes ici depuis bien longtemps, nous devrions déjà être près de Posen. — Restez encore, jouez,

bien, cher Monsieur, crie le maître de poste; je vous donnerai des chevaux extra. »

Cependant, l'un des assistants s'approche, et, d'une voix tremblante : « Monsieur, dit-il, je suis un vieux musicien, très versé dans mon art; moi aussi je joue du piano, c'est pourquoi je suis en état d'apprécier votre grand talent. Si Mozart vous avait entendu, il vous aurait serré la main et crié bravo! moi, obscur personnage, je n'ose me le permettre..... »

Pendant ce temps, les dames reconnaissantes bourraient la voiture de friandises et de vins fins, et le maître de poste, transporté, déclarait que c'était le plus beau jour de sa vie. Et comme l'artiste s'apprêtait à partir, il le prit dans ses bras, et, bon gré, mal gré, le porta dans la voiture.

Tel fut le premier triomphe, la première joie artistique de Chopin. Cet événement fit grand bruit en Allemagne, et le père du jeune héros, estimant qu'il y aurait avantage pour lui de se faire entendre en public, résolut de l'envoyer à Vienne. Il était secondé dans ses vues et dans ses dépenses par plusieurs grands personnages, entre autres par le prince Radzivill, artiste lui-même et grand protecteur des arts.

Malgré son appréhension de se montrer dans la patrie de Mozart, de Haydn et de Beethoven, le jeune Frédérick tenta l'aventure, escorté de quelques amis.

L'accueil qu'il y reçut des éditeurs et des musiciens fut des plus chaleureux, et il céda aux instances unanimes.

Le concert eut lieu au milieu d'une affluence considérable; il comprenait, outre six de ses meilleurs morceaux, des improvisations qui ne contribuèrent pas peu à son succès, car, dit-il, les Allemands les apprécient beaucoup.

Avant de quitter la capitale de l'Autriche, il consentit à donner un second concert, qui fut, comme le premier, un triomphe. L'administrateur financier du théâtre le remercia de la recette, qui avait été merveilleuse.....

Dans une autre ville, à Tœplitz, il était reçu par une princesse qui avait une société nombreuse et très choisie. Après le thé, on lui demanda de jouer quelque chose. Le piano était excellent; le jeune homme s'assit et pria qu'un voulût bien lui donner un thème, sur lequel il pût improviser.

On imposa le *Moïse* de Rossini. Mais laissons le parler lui-même :

Il paraît que mon impovisation réussit, car, lorsque j'eus fini, un de mes auditeurs, le général Leiser, me donna des lettres d'introduction auprès de plusieurs autres princes. Je dus me mettre quatre fois au piano. Le prince et la princesse insistaient pour me faire prolonger mon séjour, et m'avoir le lendemain à dîner, mais je remerciai très poliment et pris congé.

Le résultat de cette sortie fut de le rendre, non pas ébloui, ni enflé, mais plus convaincu de son talent. Restait la grande question de savoir ce qu'il fallait faire pour compléter son instruction musicale. La famille tint conseil, les amis donnèrent leur avis, et on décida d'un commun accord qu'il devait voyager pendant deux ans au moins, visiter l'Italie, puis Paris.

Mais des affaires de famille l'empêchent de partir. Au mois de mars 1830, il donne un premier concert dans la grande salle du théâtre de Varsovie; applaudi chaleureusement, il n'est pourtant pas satisfait : là comme à Vienne, on se plaint de son jeu, non comme perfection, mais comme énergie, car, dit un de ses biographes, J. d'Ortigne, Chopin produisit toujours plus d'effet dans les salons que dans les concerts publics et devant de grands auditoires.

II. ADIEUX A LA TERRE DE POLOGNE — PASSAGE A VIENNE — PARIS — UN PROTECTEUR INATTENDU — LA SOCIÉTÉ DE PARIS

Après de longues hésitations, le 2 novembre 1830, Frédérick quittait les siens. Les incidents de cet adieu méritent une mention spéciale.

Un groupe d'amis, en tête desquels son vieux maître Elsner, s'étaient réunis pour l'accompagner jusqu'au premier village, situé sur la grand'route. Les élèves du Conservatoire l'y attendaient. Un banquet lui est offert, à l'issue duquel on lui présente

un gobelet d'argent artistement travaillé, et rempli jusqu'au bord de terre polonaise. Émuu jusqu'aux larmes, Frédérick remercie ses amis, les embrasse et s'éloigne.

Son premier but était un séjour à Vienne; conformément aux désirs de son père, il cherche à organiser un concert.

Son éditeur, Haslinger, l'accable de politesses, mais ne lui donne pas une obole pour les composition s qu'il a déjà publiées, ni pour celles qu'il voudrait publier encore. « Peut-être, pense-t-il, qu'en traitant mes compositions de bagatelles, il m'amènera à être heureux de les faire éditer pour rien; mais j'en ai fini avec ce système. »

Peu à peu, la perspective d'un grand succès à Vienne s'évanouit, et Chopin se décida à partir pour la France. Toutefois, avant de quitter la capitale autrichienne, il tenta la fortune et donna le concert tant désiré. Le public y fut peu nombreux et les recettes au-dessous des dépenses. Les journaux parlèrent encore de son jeu avec éloges, mais trop froidement pour satisfaire un artiste jeune et enthousiaste.

Sur sa route, il put se produire à plusieurs reprises; à Munich, où l'admiration unanime lui rendit un peu de courage, puis à Stuttgard, où il reçut la nouvelle de la prise de Varsovie par les Russes, le 8 septembre 1831.

Chopin arrivait à Paris à la fin de septembre 1831. C'était un moment bien mal choisi pour des succès comme ceux qu'il venait y chercher. Depuis un an déjà, Paris était en proie à un accès de folie : les émeutes sanglantes se renouvelaient chaque jour. Il avait choisi un appartement au quatrième sur le boulevard, en face de la cité Bergère, où était l'hôtel du général Ramolino. La foule venait quelquefois acclamer la Pologne en la personne de ce vieux général.

Mais Chopin n'était point venu en touriste; il lui fallait travailler et très activement. Toujours modeste, et persuadé qu'il avait besoin de se perfectionner, il imagina de demander à Frédérick Kalkbrenner de vouloir le prendre pour élève. Le grand pianiste, alors à l'apogée de la gloire, accueillit le jeune homme avec bonté. Après l'avoir fait jouer devant lui, il l'assura qu'au bout de trois ans de ses leçons il serait un très grand artiste. Chopin trouvant ce délai un peu long, recourut aux recommandations qu'il avait apportées en France. Il fit la connaissance des grands maîtres du jour : Baillot, Reicha, Cherubini, Fétis.

C'est alors que Kalkbrenner eut pitié de lui et organisa un grand concert avec sa collaboration principale, pour le présenter au public parisien. Ce fut une déception : l'auditoire était presque entièrement composé d'émigrés polonais; les recettes furent au-dessous des dépenses.

Ce résultat négatif plongea l'artiste dans de douloureuses perplexités. Avoir rêvé la gloire, la fortune, et les voir si subitement s'évanouir ! le coup était rude. Le malheureux ne médite que des résolutions extrêmes : aller en Amérique, ou retourner à Varsovie. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrête. Mais, ô bizarreries du sort! ses préparatifs sont achevés et ses adieux terminés, quand il rencontre dans la rue, le jour même de son départ, le prince Radzivill, son ancien protecteur. Il lui communique son dessein; mais celui-ci, sans faire aucune objection, lui demande seulement de l'accompagner ce soir-là chez Rothschild. Cette rencontre venait d'assurer l'avenir de Chopin.

Dans les salons du riche banquier, une société nombreuse, sympathique, et fort capable d'apprécier son talent original, l'écoute l'applaudit, s'enthousiasme. A partir de ce jour, la renommée de Chopin ne fait que grandir. Peu à peu l'expression de mélancolie, qui lui était habituelle, fit place à un gai sourire, et l'animation de sa parole spirituelle devint extrêmement communicative. Deux ans après, en 1834, un de ses compagnons d'exil, le médecin Matuszinski, écrivait de Paris : « Chopin est le premier pianiste d'ici; il donne beaucoup de leçons, aucune au-dessous de 20 francs. Il écrit beaucoup, et ses compositions sont fort recherchées. »

A cette même époque, dans l'enivrement

du succès et du bonheur, il tenta une seconde représentation publique, dans la salle de l'Opéra italien. Ce fut le plus brillant concert de la saison (février) : l'auditoire se composait de l'élite de la société parisienne et des artistes....., mais le succès fut encore incomplet, toujours pour la même raison. La salle était beaucoup trop grande pour son jeu si ténu; décidément, les nombreux auditoires n'étaient pas faits pour lui. Il s'en rendait bien compte lui-même, comme le prouve cette confidence malicieuse à un artiste de ses amis: « Je ne suis pas propre à donner des concerts, moi que le public intimide, qui me sens étouffer par ses haleines, gêné par ses regards curieux, muet devant ces visages étrangers; mais vous, vous y êtes destiné; car, lorsque vous ne gagnez pas le public, vous avez de quoi l'assommer. » Aussi en prit-il son parti; il se cantonna dans les salons parisiens où présidaient le goût, l'art et la poésie.

Malgré son tempérament faible et sa nature si sensible, Chopin aimait à donner des leçons ; mais il n'acceptait que les élèves ayant acquis d'avance un certain degré de connaissances techniques et pratiques. Il faisait surtout rechercher la finesse et l'élégance du toucher. La rudesse l'agaçait tout particulièrement. Quand une note trop dure venait à frapper ses oreilles, il faisait un grand soubresaut, et s'écriait : « Qu'est-ce donc que ce chien qui aboie? »

Au mois de mai 1834, Chopin se rendit avec Hiller à une fête musicale donnée à Aix-la-Chapelle sous la direction de Mendelssohn, alors directeur de la musique de Dusseldorf. Les deux jeunes artistes s'étaient déjà vus deux fois, et ils s'appréciaient réciproquement. Mendelssohn, bien que très calme, mesuré, classique par éducation et par principe, rendit pourtant justice à son ami, qu'on pourrait plutôt ranger dans la classe des novateurs, des romantiques.

Quelques mois plus tard, il faisait la connaissance d'une autre grande autorité musicale, nous voulons parler de Schumann, qui ne jouissait pas encore de la célébrité dont son nom fut entouré plus tard. Il habitait Leipzig; Chopin, devant y passer, lui écrivit pour lui annoncer sa visite. Ni l'un ni l'autre ne se connaissaient, mais ils désiraient beaucoup entrer en relations.

Dès 1831, Schumann disait, après avoir vu une variation de Chopin : « Je n'ai jamais entendu cet homme-là, mais, quel qu'il soit, c'est un génie. » Leurs relations ne pouvaient donc manquer d'être faciles et amicales, et elles le furent en effet.

Ils étaient à peu près du même âge et dans la plénitude de la vie, et ils se quittèrent pour ne plus se retrouver en ce monde.

III. RENCONTRE FUNESTE — GEORGE SAND — NOHANT — MAJORQUE — MARSEILLE ET ENCORE PARIS — TROUBLES DANS LA SANTÉ — MORT CHRÉTIENNE

Jusqu'à ce point de l'existence de notre héros, nous n'avons mentionné aucun événement de sa vie intime, pour ne pas interrompre l'étude de sa formation et du développement de son talent. Et, de fait, il ne s'en est présenté aucun qui eût une influence sur la direction de son existence. Mais, à cette époque (1836), il fit la rencontre d'une femme dont l'ascendant funeste va désormais se faire sentir douloureusement dans cette vie d'artiste.

Cette femme était Mme Dudevant, trop connue sous le nom de George Sand. Femme de talent, mais femme aux appétits sensuels, et accoutumée à les satisfaire; manquant également d'équilibre et de sagesse, elle ne savait pas même garder les dehors de la bonne tenue et de la réserve, ni cacher le manque de dignité de sa conduite.

Chopin, d'une âme plus tendre que passionnée, ne subit pas tout d'abord l'influence de cette créature qui essaya d'établir sa domination sur tous les hommes de grand talent qu'elle connut. Il sentait plutôt pour elle la même répulsion qu'elle inspira à Musset; aussi écrivait-il à ses parents :

> J'ai fait la connaissance d'une grande célébrité, de Mme Dudevant, connue sous le nom de George Sand; mais son visage ne m'est pas sympathique et ne m'a pas du tout plu; il y a même en elle quelque chose qui me repousse.

Cependant, les attentions multiples dont il est l'objet, la tendresse, l'admiration que lui prodigue cette femme dont la gloire est à son apogée, enflent son cœur d'orgueil, et il se laisse aller à ce charme de corruption. Une nouvelle existence semble alors commencer pour Chopin : il ne fréquente plus les maisons où il avait les rapports les plus cordiaux, mais il se renferme dans un petit cercle d'amis exclusifs, passant l'été à Nohant en Berry, dans une terre de Mme Sand, et l'hiver à Paris.

Franz Liszt, dans sa *Vie de Chopin*, a tracé un tableau vraiment trop beau des réunions intimes qui se tenaient chez l'artiste, à la Chaussée-d'Antin.

Au soir dont nous parlons, à côté de Heine, était assis Meyerbeer, pour lequel sont épuisées depuis longtemps toutes les interjections admiratives..... Plus loin, Adolphe Nourrit, ce noble artiste, passionné et artiste à la fois.....

Hiller y était aussi; son talent s'apparentait à celui de Chopin, dont il était un des plus fidèles amis. Eugène Delacroix restait silencieux et absorbé devant les apparitions qui remplissaient l'air, et dont nous croyions entendre les frôlements.....

Séparé de tous les autres, sombre et muet, Mickiewicz dessinait sa silhouette immobile ; Dante du Nord, il semblait toujours trouver *amer le sel de l'étranger, et son escalier dur à monter.....*

Il n'y avait pas longtemps que Liszt avait ainsi rapproché George Sand et Chopin, lorsque celui-ci tomba dans un état de langueur qui réclamait des soins délicats, du repos et un climat plus chaud que celui de Paris. Dans l'*Histoire de ma vie*, la trop célèbre romancière a raconté qu'à ce moment elle se préparait à conduire dans le Midi son fils Maurice, et que leurs amis communs la pressèrent de céder au désir que manifestait Chopin de l'accompagner.

Une amélioration prolongée fut une conséquence de ce voyage à Majorque. George Sand en a fait un tableau bien sombre, où elle montre son ami aux prises avec des agitations nerveuses continuelles. Ces pages, écrites après la mort de Chopin, ont peut-être été inspirées par un autre désir que celui d'exprimer la vérité. Elles sont d'ailleurs en contradiction avec le récit de Liszt, leur ami commun, qui a célébré le bonheur de ce séjour dans le Midi.

Lorsque, à leur retour, ils passaient par Marseille, on y célébrait une Messe de *Requiem* pour le repos de l'âme d'Adolphe Nourrit, qui venait de mourir à Naples. Chopin se rend sur-le-champ à l'église, monte à l'orgue, et exécute, en l'honneur de son ami, une de ses plus pathétiques improvisations.

Puis les artistes revinrent en Berry, pour rentrer à Paris quand l'été fut terminé. Le musicien reprit alors sa vie fatigante de professeur, consacrant la plus grande partie de son temps aux leçons et aux soirées.

Plusieurs années se passèrent ainsi pour Chopin, partagé entre la culture de son art et les plaisirs du monde. « Il était l'homme du monde par excellence, dit Mme Sand; non pas du monde officiel et trop nombreux, mais du monde intime, des salons de vingt personnes, de l'heure où la foule s'en va, et où les habitués se pressent autour de l'artiste pour lui arracher, par d'aimables importunités, le plus pur de son inspiration. C'est alors seulement qu'il donnait tout son génie et tout son talent.

» C'est alors aussi qu'après avoir plongé son auditoire dans un recueillement profond ou dans une tristesse douloureuse, tout à coup, comme pour enlever l'impression et le souvenir de sa douleur, aux autres et à lui-même, il se tournait vers une glace, à la dérobée, arrangeant ses cheveux et sa cravate, et se montrait subitement transformé en anglaise sentimentale et ridicule, ou bien en juif sordide.

Chopin savait reproduire ainsi les différentes physionomies qu'il avait rencontrées, même des plus grands personnages. On raconte qu'il mimait l'empereur d'Autriche avec tant de perfection, qu'on aurait été tenté d'avoir peur pour lui, si cela se fût passé jadis à Vienne.

A ce moment, Chopin semble avoir atteint le point culminant du succès; mais ce point devait être bien peu durable.

Cette même année (1844), il apprit la mort de son père. Une autre tristesse

s'ajoutait bientôt à cette première : le docteur Matuszynski, son ami intime, venait de succomber.

La santé du grand pianiste fut plus chancelante après ces émotions; sa toux et sa faiblesse devinrent plus accentuées, au point qu'il ne pouvait plus monter les escaliers, et devait se faire porter chez ses amis. Cet état maladif influa sur son esprit et sur son caractère; il devint irritable et soupçonneux. Il résolut de faire un voyage en Angleterre. Il y était invité par une Écossaise de ses élèves, miss Stirling, et il jugea le moment venu d'accepter cette invitation.

Avant de partir, il fit un adieu solennel à la société parisienne par un concert qui provoqua un chaleureux enthousiasme; mais ce fut son dernier triomphe.

A la fin d'avril, il prenait le chemin de Londres. Il y fut présenté à la reine Victoria, donna un concert à la cour, et fut bientôt parmi les premières familles du royaume l'objet d'un grand empressement. Mais les fatigues de cette vie de salon et ses veilles prolongées eurent sur sa santé une action désastreuse, et les médecins lui prescrivirent le repos. Espérant le trouver en Écosse, il s'y rendit. Il n'y trouva qu'un accroissement de son mal. Le climat, plus froid que celui de l'Angleterre, le replongeait dans sa mélancolie et dans les pensées noires qui l'avaient tant agité déjà : ce nouveau séjour lui devint insupportable.

Il revient en Angleterre, joue deux fois à Manchester dans un grand concert; sa santé décline toujours. Enfin, il annonce son départ, et ordonne de préparer ses appartements, puis fait ses adieux à Londres, en donnant un dernier concert au profit des émigrés polonais; terminant ainsi sa carrière, comme il l'avait commencée, par un acte de charité.

De retour à Paris, il fut entouré de tous les soins que la délicatesse peut ménager. Ses amis, ses élèves, artistes ou grandes dames, beaucoup de Polonaises surtout, rivalisaient de soins pour lui. Les princesses de Beauvau, Marceline Czartoryska, la comtesse Delphine Potocka, les plus assidues auprès du cher malade, produisaient chez lui l'illusion de la patrie. L'une d'elles, la dernière, avait pour tâche d'adoucir ses longues veilles par le charme de sa belle voix; une autre tenait le piano. A côté de ses compatriotes paraissait le plus souvent la baronne Nathaniel de Rothschild, qui voulait adoucir les derniers moments de l'artiste, comme, dix-sept ans auparavant, le baron son père avait favorisé ses premiers succès.

Il faut encore citer miss Stirling, une Écossaise, dont la munificence princière amena une anecdote des plus curieuses dans l'histoire de la charité.

Malgré le culte dont on l'entourait, Chopin sentait ce que sa condition avait de précaire, il souffrait de n'être point assuré de son lendemain. Cette inquiétude le minait sourdement. C'est alors que la comtesse Stirling intervint; elle chargea un ami de porter au malade 25 billets de 1000 francs, à condition qu'il en cachât la provenance. Celui-ci plaça les précieux papiers sous enveloppe, et courut aussitôt les remettre à la concierge de Chopin, en lui recommandant de rendre immédiatement le paquet à son adresse.

Les amis étaient donc allégés d'un grand souci. Cependant, quelques jours après, l'un d'eux entendit encore le malheureux renouveler ses plaintes et parler de sa détresse. Ne comprenant rien à ce qui se passait : « Mais, mon pauvre ami, lui dit-il, tu n'as pas besoin de te tourmenter, tu peux attendre le retour de la santé, tu as de l'argent, maintenant ! — Moi, de l'argent ! s'écrie Chopin, je n'ai rien. — Comment ! et ces 25 000 francs que l'on t'a remis dernièrement ? — 25 000 francs? où sont-ils ? je n'ai pas touché un sou ! »

A cette nouvelle, l'émoi fut grand parmi les amis. Il était évident que l'argent confié à la concierge n'était pas arrivé à destination; mais bientôt les vingt-cinq mille francs furent retrouvés derrière la glace, dans la loge, où ils avaient été mis dans une intention coupable. Heureusement le paquet n'avait pas encore été ouvert.

Cependant, une difficulté nouvelle était de faire accepter à Chopin une si grande munificence. Une lutte s'engagea entre l'obligé et la donatrice, lutte qui se termina par une transaction. Frédéric garda 12000 francs à titre de prêt. La donatrice reprit le reste, qu'elle consacrera bientôt à payer les funérailles et à racheter le mobilier du malade.

Dans les intervalles où la souffrance aiguë lui laissait quelque répit, il s'entretenait avec beaucoup de calme de sa destinée. Il ne craignait pas la mort; il semblait plutôt la désirer. C'est alors qu'il exprima le vœu d'être enterré au Père-Lachaise, à côté de Bellini. Sur ces entrefaites, une de ses sœurs arrivait du pays natal pour le soigner, mais elle comprit au premier coup d'œil que ses soins seraient inutiles.

Dans ce monde d'artistes, où il vivait depuis longtemps, dans ce milieu plutôt impie, Chopin, sans perdre la foi, restait éloigné de toute pratique religieuse.

Comment allait-il se préparer à paraître devant Dieu? Ses vrais amis, sa sœur surtout s'en préoccupaient vivement. La Providence vint à leur aide.

Un prêtre, ami de l'artiste depuis l'enfance, va nous raconter ces touchants détails.

A mon retour de Rome, à Paris, dit-il, j'appris que Chopin était à toute extrémité. Je me hâtai d'aller voir cet ami d'enfance dont l'âme m'était si chère. Sa faiblesse était extrême, et, malgré cela, il ne pleurait pas sur lui, mais sur moi qui l'entretenais de la mort de mon frère, un de ses amis aussi. Je profitai de cette circonstance pour lui rappeler sa mère, et avec ce souvenir j'essayai de réveiller en lui la foi qu'elle lui avait inculquée. « Ah! je te comprends, me dit-il, pour ne point contrister ma mère, il faudrait recevoir les sacrements; mais, vois-tu, je ne puis les recevoir parce que leur sens m'échappe. L'utilité de la confession, je la comprends, en tant que confidence d'un ami à son ami; mais comme sacrement, elle dépasse ma pensée. Si tu veux, je vais me confesser à toi parce que tu es mon ami, mais rien de plus. » Ces paroles m'attristèrent et j'insistai; je m'offris à lui amener le confesseur qu'il demanderait : « Si je me confesse, me répondit-il, ce ne sera qu'à toi. » Et c'est précisément ce que je redoutais, moi qui connaissais si bien son existence par ouï-dire ou par les feuilles publiques.

Cependant, le lendemain, après nous être entretenus assez longuement dans l'intimité, je lui tendis un crucifix et le lui serrai dans ses deux mains, sans mot dire. De ses yeux tombèrent alors de grosses larmes. « Crois-tu? lui demandai-je. — Je crois, me répondit-il. — Crois-tu comme ta mère te l'a enseigné? — Comme ma mère me l'a enseigné, » répondit-il encore.

Et les yeux fixés sur l'image du Sauveur, il se confessa en versant des torrents de larmes, et réclama lui-même le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. Dès ce moment, par la grâce de Dieu, il devint tout autre, on pourrait presque dire qu'il devint un saint.

A sa sœur, il dit, la voyant sangloter : « Ne pleure donc pas, et vous tous aussi, ne pleurez pas, je suis si heureux! Je sens que je meurs; au ciel, nous nous reverrons..... »

Enfin, lui qui parlait toujours un langage si choisi, il me dit brusquement : « Vraiment, mon cher, *sans toi, je serais mort comme une bête.* » Chopin voulait m'exprimer de la sorte toute la reconnaissance qu'il éprouvait pour moi, et en même temps me faire sentir l'affreux malheur de ceux qui meurent sans sacrements.

Ses dernières paroles furent on ne peut plus rassurantes : « Maintenant je vais à la source du bonheur. » Ainsi finit le grand artiste Frédéric Chopin, le 20 octobre 1849.

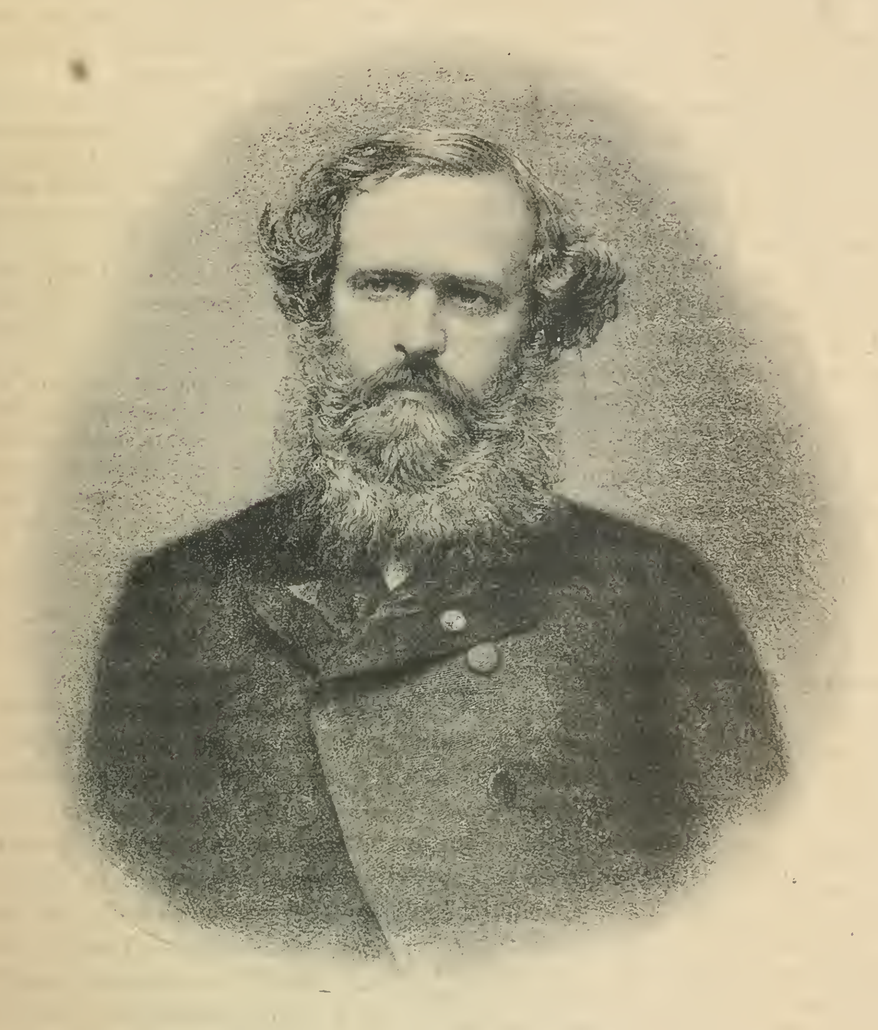
Le sculpteur Clesinger moula ses traits: il devait plus tard les sculpter en marbre sur son tombeau. Les funérailles eurent lieu à la Madeleine. Selon le désir qu'il en avait exprimé, le *Requiem* de Mozart fut exécuté pendant la cérémonie. Le chœur était dirigé par Meyerbeer. Lorsque le corps parut à la porte de l'église, l'orgue, tenu par Lefébure Wély, fit entendre la marche funèbre de Chopin lui-même et les assistants ne purent retenir leurs larmes.

La première terre qu'on versa sur le cercueil, une fois descendu dans la tombe, fut cette terre polonaise que, dix-huit ans auparavant, jeune homme, il avait reçue de ses amis en quittant sa patrie. Il l'avait toujours conservée avec amour, et l'une de ses dernières prières, en mourant à l'étranger, avait été que ce peu de terre natale recouvrît au moins ses restes. Son cœur fut transporté à Varsovie et placé dans l'église Sainte-Croix.

Aujourd'hui l'on peut voir au parc Monceau se dresser une colonne que surmonte le buste du grand artiste.

Lavergne V. GIRARD.

LES CONTEMPORAINS



ARSÈNE HOUSSAYE (1814-1896)

I. LA FAMILLE — L'ENFANCE — PREMIÈRE ÉDUCATION — LA JEUNESSE — SOLDAT A SEIZE ANS — PLUS POÈTE QUE JAMAIS

Arsène Houssaye naquit à Bruyères — Bruyères-et-Montbérault, disent les géographies — le 28 mars 1815, d'une ancienne famille anoblie sous Louis XIV.

Voici l'extrait de baptême, copié sur le registre paroissial, par M. l'abbé J. Hétet, curé actuel et missionnaire apostolique.

L'an 1814, le 7 avril, a été baptisé par moi soussigné : François-Arsène, né le 28 mars, du mariage canonique de François Housset et de Sophie Maillert, de cette commune. Le parrain a été Claude-François Housset. La marraine, Marie-Barbe Chamberlain.

FR. LONGUET.
Curé.

M. le curé ajoute :

Sur la liste des confirmants de 1829, le jeune Houssaye figure comme ayant été confirmé dans l'église de Notre-Dame de Bruyères, à l'âge de quinze ans, ce qui donne à penser qu'il a dû faire sa Première Communion en 1827 ou 1826.

Bruyères est une des plus jolies bourgades du département de l'Aisne, enfouie dans un nid de verdure bordé de grandes prairies. On y respire l'air des forêts et

des montagnes, car ce sont de vraies petites Alpes en miniature qui courent de Soissons à Laon, renfermant les paysages les plus variés et les plus pittoresques. On y cultive la vigne et le froment, et on y boit aux sources d'une fontaine minérale, dont les habitants se montrent, avec raison, très fiers.

Avant sa naissance, Arsène Houssaye fut mêlé à une aventure des plus dramatiques.

Ma mère, raconte-t-il dans ses *Mémoires,* qu'il a intitulés ses *Confessions*, ne m'a pas mis au monde dans un temps pacifique, puisque je suis né à l'invasion des Cosaques. Elle était sur le point d'accoucher, quand ils la poursuivirent dans les vignes, pour cette raison que, fille du maire, elle devait savoir où étaient les trésors de la ville.

Un de ces sauvages lui donna un tel coup de lance, que s'il ne fût survenu un officier russe, ma mère eût accouché dans les vignes, où nous serions restés tous les deux. On la transporta à Bruyères où je vins au monde avec la marque de la lance. Voilà pourquoi, à un déjeuner à Saint-Cloud, Napoléon III me donna, comme à un soldat blessé aux batailles de l'Empire, la médaille de Sainte-Hélène que, pour l'exemple, il portait ce jour-là.

L'enfance d'Arsène Houssaye fut d'abord toute rustique. Quand il n'était pas auprès de sa mère, une chrétienne fervente qui lui apprit à aimer Dieu et à le prier, il passait ses heures en plein vent et au soleil. Cette existence, au grand air, au milieu des splendeurs de la nature, développa chez lui un goût très prononcé pour la poésie.

J'étais bien jeune encore, dit-il, quand je descendis ma montagne couronnée de bruyères roses et de genêts jaunes, tout étoilée de marguerites et d'églantines aux beaux tons d'émeraude, d'or et de pourpre. On avait jugé que l'étude était impossible à la maison paternelle, grande ruche en travail. Mon père m'avait d'abord confié à son père, autre maison bruyante où on s'amusait beaucoup.

En effet, on y était toujours en fête, les dîners et les déjeuners, entre amis des environs et même de plus loin, se succédant sans relâche. Là, comme à la maison paternelle, l'étude n'était guère plus facile, et il fut dès lors décidé que l'enfant irait chez son grand-père maternel Mailfert, qui demeurait dans le bourg même de Bruyères dont il était maire.

Arsène Houssaye fut heureux de cette résolution, préférant l'intérieur plus reposé, plus simple, « presque pauvre », dit-il, de son grand-père Mailfert, à celui plus fastueux de son grand-père Housset.

Housset *aliàs* Houssaye, de par d'Hozier, dit à ce propos le poète, parce que les aïeux ne savaient pas bien l'orthographe de leur nom. J'ai retrouvé jusqu'à six variantes. Je suis né Housset, mais j'ai signé Houssaye, parce qu'on a le droit de prendre son nom où on le trouve, quand c'est le sien.

Arsène Houssaye parlait peu de ses ancêtres qui font pourtant bonne figure dans d'Hozier. Sous Louis XIV, son trisaïeul ou quadrisaïeul, Claude-François Housset, intendant des Finances était titré marquis de Trychâteau, et avait épousé Marie d'Aguesseau. Il aurait donc pu porter son titre puisqu'il en avait le droit, mais, quoiqu'il ne dédaignât pas sa gentilhommerie, il avait préféré se faire une renommée dans les lettres que dans les gens titrés.

Et puis, disait-il, quand on n'est ni un Montmorency, ni un Turenne ni un Condé, ce n'est pas la peine de retourner le valet de pique. Il n'y a que les grands noms qui soient dignes des Croisades et de l'esprit humain.

Autre détail curieux : autant le grand-père paternel Housset, était « entiché de sa parcheminerie, prenant ses moulins pour des ancêtres », dit plaisamment Arsène Houssaye, autant le grand-père maternel Mailfert était fier de sa roture. Aussi, pendant que le premier, au cours de la Révolution, tenait pour le roi, autant le second faisait son jeu dans la République. »

Mailfert était bien du peuple, du peuple qui travaille, « qui laboure, comme dit l'Écriture, son sillon d'angoisse ». Il avait fait son tour de France, un livre et un ciseau sous le bras. « Il excellait aux boiseries à ornements des châteaux et des églises. En outre, il était luthier, horloger, architecte, tourneur, peintre, serrurier, décorateur, poète, cuisinier, compositeur de musique, menuisier. »

Celui-là était cousin de Condorcet et avait été le commensal des filles de Louis XV,

qui admiraient son fin talent d'ornemaniste et son esprit endiablé. Elles avaient été à même d'apprécier ses saillies et son talent pendant un séjour qu'il fit au château de Versailles, pour sculpter des boiseries. Elles lui avaient donné, car Mesdames de France étaient très bonnes et sans morgue, de nombreux volumes pour orner sa bibliothèque. Sans pouvoir être accusé d'ingratitude, Mailfert avait suivi le courant, et il était devenu révolutionnaire, mais « pas jusqu'à la guillotine ».

Arsène Houssaye grandit donc, ébloui d'un côté par les splendeurs du premier Empire, séduit par les élégances entrevues de l'ancien régime, ému par les affections d'un aïeul artiste qui avait su, disons-le à sa louange, bien qu'il fût l'ami des Saint-Just et des Camille Desmoulins, ses compatriotes, rester respecté de tous, puisqu'il demeura presque toujours maire de Bruyères jusqu'à ses dernières années.

Tous les sentiments s'éveillèrent chez Arsène Houssaye, pêle-mêle, comme devaient s'éveiller les idées, alors qu'il dévorait les livres de Mesdames de France. Tout l'Arsène Houssaye de plus tard, ardent, primesautier, généreux, fastueux et artiste comme un Valois, raffiné et subtil comme un Athénien, libéral, indiscipliné, rêveur et penseur, se formait peu à peu, pendant ces heures où, l'oreille toujours pleine des sublimités des légendes chrétiennes que lui avait apprises sa mère, il lisait Ovide, Virgile, Homère, et dévorait les poètes du XVIII[e] siècle, qui le transportaient dans le monde de l'élégance et de la fantaisie.

On peut donc dire que si Arsène Houssaye fut subjugué par l'esprit chrétien qui le domina toute sa vie, il fut attiré par la poésie païenne, charmé par cette époque enrubannée et parfumée du XVIII[e] siècle, qu'il eut l'art de faire revivre en le tirant de l'oubli où les tempêtes de la Révolution l'avaient comme enseveli.

La mère d'Arsène Houssaye avait commencé l'éducation de son benjamin, comme elle l'appelait, en lui apprenant à lire dans les *Contes* de Perrault, disant, « qu'il faut du merveilleux dans l'imagination pour traverser les réalités brutales ». Le maître d'école de Bruyères la continua, seulement, l'écriture hiéroglyphique de l'élève faisait le désespoir du professeur.

C'était un diable d'homme, dit Arsène Houssaye, qui chantait à l'église et buvait au cabaret. A l'école, il enseignait ce qu'il ne savait pas, la grammaire. Comme nous ne le comprenions pas, il disait que nous étions des ânes. Son opinion n'a pas changé sur mon compte. Pour moi, je le porte dans mon cœur. Je vous remercie, ô mon premier maître, pour ce que vous ne m'avez pas appris : la géographie, qui borne le monde ; l'histoire, qui le déshonore ; la philosophie, qui doute de Dieu.

En réalité, le premier maître d'Arsène Houssaye fut son grand-père Mailfert, mais après sa Première Communion, qu'il fit pieusement sous l'égide de sa vertueuse mère, il eut un autre maître, une des gloires de l'ancienne École normale, qui se trouva là bien à propos.

Quand il eut atteint sa seizième année, le père, qui n'aimait pas les mains oisives, lui dit un jour :

« Voyons, seras-tu notaire ?

— Ce n'est pas-là mon grimoire, répondit le jeune homme, je n'aime pas l'esprit des lois, j'aime mieux les lois de l'esprit.

— Eh bien ! donc, va pour la charrue; cultiver la terre et cultiver l'esprit, voilà les plus nobles métiers ! »

Arsène Houssaye, sachant qu'il ne fallait pas résister à M. Houssaye de Montbérault, prit la charrue, mais il fit plus de vers que de sillons ; qu'importe ! c'était encore là le bon temps. Il suivait les chevaux laborieux sans les conduire ; il écoutait chanter l'alouette, il arrivait tout étonné au bout du sillon. Le soir venu, il menait ses chevaux à l'abreuvoir, il se reposait sous les saules de la fontaine pour admirer les splendeurs du soleil couchant. Il rentrait à la ferme, soupait et dormait comme un poète en action, beaucoup plus content de lui que ne l'était son père.

M. Houssaye de Montbérault vit bien que son laboureur avait les mains trop délicates.

« C'est vrai, lui dit Arsène Houssaye, mais vous avez là un vieux moulin pittoresquement juché sur la montagne ; c'est une charmante retraite pour un rêveur comme moi. Rembrandt a conduit le moulin de son père, laissez-moi conduire votre moulin ; c'est bien aisé : le moulin tourne tout seul ; je me pencherai à la lucarne et, tout en voyant le

ciel et la vallée, j'écouterai le tic-tac du moulin comme celui de mon cœur. »

Le voilà donc au moulin; or, que faire en pareil gîte, si ce n'est des rêves, des paysages et de la musique? Il prit un violon, il relut Homère et par hasard Théophile de Viaud. Il s'inspira des magnificences du poète profane, il étudia la rime pittoresque, l'allure originale et cavalière du vieux poète français. Il joua du violon, il fit des vers.

Arsène Houssaye resta quelque temps au moulin, rimant tant bien que mal les *Roses du Vallon*, la *Chanson du Pâtre*, le *Violon brisé* et d'autres qui prouvent que le poète et le moulin allaient du même train.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de M. Houssaye de Montbérault, qui ne voulait absolument pas que son fils fût poète, « un art, disait-il, car il avait de la littérature, où Corneille, Molière, Racine étaient plus ou moins morts de chagrin. »

« Eh bien ! lui dit Arsène Houssaye, je serai un enfant prodigue de son sang, car de ce pas, je vais me faire soldat.

— Soit, répondit le père furieux, j'aime mieux cela. »

Et le jour même, en novembre 1831, Arsène s'engageait dans les lanciers pour la durée de la guerre de Hollande.

La guerre de Hollande — guerre bizarre où on ne se battit que fort rarement, l'ennemi fuyant presque toujours avant les premiers coups de feu, — ne fut pas de longue durée. Arsène Houssaye revint alors à Bruyères, mais, plus poète que jamais, ne rêvant que madrigaux, romans et nouvelles.

II. VOYAGE A PARIS — RETOUR A BRUYÈRES — CLERC DE NOTAIRE — DEUXIÈME VOYAGE — PREMIERS DÉBUTS PREMIERS SUCCÈS — LUTTES ÉPIQUES — DÉCORÉ

C'était l'époque où les idées faisaient grand bruit à Paris : idées démocratiques, idées saint-simoniennes, idées littéraires. Il se levait tous les jours à l'horizon un dieu nouveau qui s'éteignait le lendemain. « Il faut, dit Arsène Houssaye, que j'aille saluer tous ces dieux de pacotille. »

Mais comment partir, malgré sa famille qui pressentait bien qu'un poète si insouciant ferait mal son chemin à Paris? Comment partir en voyant les larmes de sa mère et les larmes de ses sœurs, la douleur silencieuse de son père qui ne voulait pas démordre de son idée?

Il partit cependant, une nuit, sans mot dire, sans argent, sans malédiction peut-être, mais sans bénédiction. Son dernier regard fut pour son moulin, dont les ailes étaient immobiles. Il fallait être Arsène Houssaye pour mettre à exécution un pareil coup de tête. En effet, on était au beau milieu du mois d'avril 1832, alors que la première épidémie de choléra dévastait Paris, que tout le monde le fuyait.

Sans autre passe-port que sa bonne mine, il descendit bravement dans un hôtel de la place Cambray, dont tous les locataires, moins un, étaient morts du choléra. Le survivant, un pauvre diable de poète en plein vent, Paul van del Heil, en voyant le nouveau venu, poussa un vrai cri de joie : « Vienne encore le choléra dans l'hôtel, dit-il en se frottant les mains, il pourra faire une nouvelle bouchée sans m'atteindre. »

Les deux poètes s'entendirent à merveille, mettant en communauté leur misère et leur gaieté, dînant de deux jours l'un, mais rimant des élégies. Cela dura un grand mois, mais on ne peut toujours vivre de l'air du temps. Ils avaient bien rencontré Hégésippe Moreau, pauvre comme eux, et ne s'enivrant, lui aussi, que du vin pur de la poésie, mais cela ne faisait qu'un de plus.

Arsène Houssaye serait bien encore resté auprès de ses deux amis, mais le cœur chez lui parlait plus haut que la fantaisie et, touché des larmes de sa mère, il lui sacrifia, sans trop de regrets, sa gloire à venir. Comme l'enfant prodigue, il retourna donc à Bruyères et se résigna bientôt, pour faire plaisir à son père, à entrer dans l'étude d'un notaire de Cœuvres, au château de Gabrielle d'Estrées. Là, il fit des actes sans rimes, comme il disait plaisamment, mais non pas sans raison, depuis le contrat de mariage jusqu'à l'inventaire. « Cœuvres,

Ambleny, Bruyères, voilà le pays de mes exploits timbrés ou plutôt le pays timbré de mes exploits. J'aurais fait un bon notaire, à part les licences poétiques. »

Cependant, et c'était bien à prévoir, la nostalgie de Paris le reprit, si bien qu'il y retourna, cette fois pour tout de bon, et, durant trois années, il mena la vie d'un étudiant bien avisé dans ses études..... de droit. Enfin, un beau jour du mois d'avril 1836, il abandonna pour jamais les six, douze ou dix-huit codes, plus ou moins. Il commença à écrire sans parti pris, mais avec un souvenir attristé, comme l'oiseau qui chante, comme la fontaine qui coule, sans souci des poétiques présentes et passées.

C'est à cette époque qu'il alla demeurer dans cette fameuse rue du Doyenné, ensevelie aujourd'hui dans les dernières constructions du Louvre, avec Théophile Gautier et Gérard de Nerval, et c'est là que naquit, dans cette même année 1836, cette douce communauté de biens, de cœur et d'esprit, entre ces trois écrivains. D'autres amis aimés vinrent, dès ce temps, égayer poétiquement la vie du jeune poète, entre autres Jules Sandeau.

Jules Sandeau se mit le premier en campagne pour vendre à ses risques et périls un roman de son jeune ami, qui commençait à crier misère. Un libraire, homme d'esprit, — il y en avait dans ce temps-là, — se rencontra le premier, c'était Desessarts qui aimait tout ce qui était jeune, tout ce qui avait de la verdeur et de l'originalité.

Le livre parut....., mais il ne se vendit pas, ce qui n'empêcha pas Desessarts, plutôt animé par une noble ambition que par l'amour du gain, de payer d'avance à l'auteur un autre roman. Par hasard, celui-là se vendit, et Philarète Chasles, alors grand critique, reconnut Arsène Houssaye pour un citoyen de la république des lettres.

Jusque-là, il avait marché en tremblant entre l'inquiétude et l'espérance, mais son chemin devint moins épineux. La *Revue de Paris*, alors très en vogue, l'*Artiste* et d'autres Revues littéraires accueillirent ses nouvelles, ses romans et ses poésies.

En 1836, il y avait à Paris quatre Revues principales : la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Chronique de Paris*, l'*Artiste*, que dirigeaient respectivement ou plutôt rédigeaient Félix Bonnaire, Riencourt, Buloz, Balzac et de Saint-Priest.

A cette époque, les écrivains, dont beaucoup devaient être célèbres, étaient encore à leurs débuts. C'était l'aurore de cette école romantique qui porta si haut la gloire de la littérature française, le commencement des luttes épiques entre ce qu'on appelait les « classiques » et les « romantiques ». Luttes acharnées qui faisaient songer à celles des Guelfes et des Gibelins.

Les classiques, qui n'avaient rien de commun avec Corneille, Racine, Molière, Voltaire, étaient les maîtres. Leurs disciples, fort nombreux, contestaient avec fureur Victor Hugo, se gaussaient d'Alexandre Dumas, riaient de Balzac et ne connaissaient de Théophile Gautier que sa chevelure mérovingienne et ses costumes bizarres.

Les romantiques, de leur côté, n'épargnaient pas les classiques, se moquant d'eux de façon fort spirituelle. Les épithètes de « vieilles perruques », de « ganaches endurcies » ne leur étaient pas épargnées, mais on n'allait pas, comme aujourd'hui, jusqu'à l'insolence, encore moins à la grossièreté.

Dans ces temps radieux, inoubliables, on se passionnait intelligemment pour l'art et pour la littérature, laissant dans les coins les plus sombres cette énervante et insipide politique qui, depuis hélas ! nous a tous envahis et a fait tomber si bas notre niveau intellectuel. Les « trois glorieuses » passées, l'opinion n'eut plus d'attention que pour les luttes de l'esprit et de l'art, luttes pacifiques, mais non moins ardentes que celles qui avaient eu lieu derrière les barricades. Alors, il n'y avait ni radicaux, ni socialistes, ni anarchistes, ni possibilistes, ni progressistes, en un mot, aucune de ces fractions politiques en *istes* qui sont les plus beaux ornements de notre vilaine fin de siècle. Le centre gauche lui-même était plongé dans le troisième dessous.

On comprend dès lors que, aussitôt son

arrivée à Paris, Arsène Houssaye se soit jeté à corps perdu dans la bataille, avec cette foule de jeunes enthousiastes et de futurs grands hommes. Et comme il avait été accueilli à bras et à cœurs ouverts, qu'il était déjà le travailleur infatigable qu'il resta toute sa vie, il voulut, à l'exemple de ses nouveaux amis, produire, produire toujours, produire sans cesse. En même temps qu'il publiait çà et là des vers charmants qui décelaient un vrai poète, il écrivait des études fort remarquables sur le XVIIIe siècle, des nouvelles, des critiques d'art qui, bientôt, rendirent son nom populaire, jusqu'au jour où il franchit en maître le seuil de la maison de Molière. On commençait donc à parler d'Arsène Houssaye, non seulement dans le monde des arts et des écrivains, mais aussi dans le monde proprement dit. Une *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* acheva de lui donner, sinon la célébrité, du moins la notoriété.

Cette même année (1846), Houssaye était nommé chevalier de la Légion d'honneur sur la proposition de M. de Salvandy qui avait pris la succession de Villemain au ministère de l'Instruction publique.

Houssaye habitait alors l'appartement occupé jadis par Voltaire dans la maison qui fait le coin de la rue de Beaune et du quai Voltaire. C'est là qu'il écrivit le *Roi Voltaire*, dont nous parlerons plus loin.

III. MARIAGE — PREMIER ENFANT, PREMIER DEUIL — NAISSANCE DE HENRY HOUSSAYE — UNE FANTAISIE DE COURTE DURÉE — ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

Arsène Houssaye avait vingt-sept ans, quand il épousa Mlle Stéphannie Bourgeois dont le père, chef d'escadres et ancien aide de camp du fameux général Hublin, — dit *Boutte-la-balle,* — avait brisé son épée en 1815. Sa mère, née de Brucy, était une artiste hors ligne. Elève de Prud'hon, elle a peint les portraits de quelques grandes familles de la Restauration. Le mariage fut difficile, le père d'Arsène Houssaye y étant opposé parce que la jeune fille avait une dot insignifiante pour ainsi dire; mais quand il eut vu son portrait, il consentit presque aussitôt.

Le ménage n'était pas millionnaire, mais quand on est jeune, on ne doute de rien et l'on était heureux quoique n'ayant pas d'argent. Houssaye écrivait toujours dans la *Revue de Paris* et, de plus, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ses articles étaient bien payés et il faisait des livres qui se vendaient.

> Rien ne coûte plus cher que le bonheur, dit-il dans ses *Confessions*. Toute joie a sa peine, tout rayon s'éteint dans la nuit. Dieu nous avait donné une fille. Pendant trois ans ce fut une fête à Paris, chez mon père, à Bruyères, grâce à cette enfant douée de toutes les beautés.

Mais la mort était entrée tout à coup dans la maison. Atteinte d'une méningite, la petite fille, qui s'appelait Edmée, du nom de sa grand'mère maternelle, mourut. La douleur des parents fut immense. Ils partirent pour l'Italie, et c'est à Rome et à Venise qu'ils allèrent vivre de leur douleur. Ils revinrent cependant, car il faut bien que la vie suive son cours normal. « Et puis, comme le disait Arsène Houssaye, le travail adoucit toutes les douleurs, et le temps, l'implacable temps que rien n'arrête dans sa marche immuable, ne sèche-t-il pas, lui aussi, toutes les larmes, si brûlantes ou si amères qu'elles soient ! »

L'aisance était venue en même temps prendre place au foyer où, bientôt, un autre enfant, ardemment attendu, égayerait la maison de ses sourires. En effet, le 24 février 1848, tandis que la fusillade crépitait dans Paris et pendant que le roi Louis-Philippe quittait précipitamment les Tuileries, Henry Houssaye faisait son entrée dans le monde.

Mais toute médaille a son revers. A l'heure où la naissance de son fils comblait de joie Arsène Houssaye, la révolution le replongeait, non dans la misère, mais dans la gène. Il lui fallut vendre les tableaux, les objets d'art de toute sorte dont il avait orné sa maison, et Dieu sait à quels prix! Les révolutions ne font pas fructifier les beaux-arts, elles les tuent. On demeurait

alors au 2e étage, on en fut quitte pour monter deux étages de plus, mais, comme l'a dit Houssaye, cela n'empêcha pas de prendre le thé dans du vieux Sèvres.

C'est alors qu'il eut la fantaisie de mettre un pied dans la politique. Voici comment.

Il avait été nommé président d'un banquet des étudiants. Il a toujours été aimé de la jeunesse des écoles qu'il aimait aussi. A la fin du repas, il prononça un discours très libéral qui fut couvert d'applaudissements, et, après le dîner, on l'engagea vivement à se présenter à la députation. Le lendemain, il parla de cette idée à ses amis qui furent unanimes à l'approuver. La période électorale ouverte, il posa sa candidature dans le département de l'Aisne, contre Odilon Barrot.

Ce fut Odilon Barrot que les électeurs envoyèrent à l'Assemblée, et, pas plus triste pour cela, ni plus fier, Houssaye renonça pour toujours à la politique, qu'il n'aimait guère, du reste. Combien il avait raison !

Un an après environ, s'ouvrit pour lui la période la plus glorieuse peut-être de sa longue existence, celle où il fut appelé à diriger la Comédie Française. Là, il apparaît sous une physionomie toute personnelle et qui lui acquiert le droit à tous les éloges.

C'est à lui qu'est due la modernisation de la scène du Théâtre Français, non point seulement au point de vue de l'orchestre, mais au point de vue du rajeunissement, par l'éclectisme de l'ancien répertoire. Si les Victor Hugo, les Musset, les Alexandre Dumas, les Augier, les Sandeau ont pu glisser leurs chefs-d'œuvre à côté de ceux des classiques illustres; si le génie dramatique français, renouvelé par le courant de l'esprit moderne, a pu se faire jour au début de son éclosion sur la première scène du monde; si le goût du public, blasé et comme engourdi par le bercement du langage incolore de Colin d'Harleville et de son école, se réveilla plus pur, plus vif, plus intéressé que jamais aux conquêtes de l'art, c'est à Arsène Houssaye qu'on le doit.

Dans la lutte, sauf la tragédienne Rachel qui l'aida de son amitié et de son talent; sauf le Prince-président qui le soutint de tout son pouvoir; sauf également les grands romantiques qui sentaient en lui un allié capable de devenir un protecteur, Houssaye eut contre lui tout le monde, depuis les comédiens jusqu'aux ministres, depuis les auteurs de l'école poncive jusqu'au public. Il trouva l'antagonisme partout.

Pendant que Roqueplan se ruinait et ruinait, malgré ses intelligents efforts, ses amis à l'Opéra, Houssaye, qui, lorsqu'ils étaient à lui, jetait les millions par les fenêtres, arrivait à regarnir la caisse du théâtre qu'il avait trouvée aussi vide d'argent que la salle; celle-ci, neuf fois sur dix, était vide de spectateurs. Il avait pris la scène du Théâtre Français avec 500 000 francs de dettes; la première année écoulée, les dettes étaient payées et les sociétaires avaient à se partager les bénéfices, habitude qu'ils avaient perdue depuis longtemps.

Pendant sept années, Arsène Houssaye et Rachel ne cessèrent d'être associés pour le maintien de l'alliance entre le classique et le romantique.

Ici se place une anecdote qui montre à quel point Arsène Houssaye savait, en toutes circonstances, garder son indépendance et quoi qu'il pût lui en coûter. Le lendemain du coup d'État, Victor Hugo venait d'être proscrit : par conséquent, ce fut parmi les adorateurs du nouveau soleil levant à qui se gausserait le plus du grand poète et nierait jusqu'à son génie littéraire. Que fit le directeur du Théâtre Français ? Il osa hardiment mettre sur l'affiche de la Comédie, pour le surlendemain, un drame du poète exilé : *Marion Delorme !* « C'est votre destitution, si vous ne changez pas le spectacle », lui dit-on.

Houssaye laissa *Marion Delorme* sur l'affiche. Avant le soir, le Prince-président faisait savoir à l'administration, qu'il assisterait à la représentation, et, entre deux entr'actes, il dit à Houssaye : « Je vous félicite ». Voilà ce qu'ignorent ceux qui lui reprochent encore d'avoir écrit une cantate où il célébrait l'empereur avant l'Empire.

Il aimait aussi à garder sa dignité, même vis-à-vis des plus haut placés dans le monde officiel, détestant tout ce qui pouvait ressembler à de la flagornerie ou abaisser le caractère de l'homme. Quand il prit possession de l'administration du Théâtre Français, on le prévint qu'il était d'usage, quand le chef de l'État venait assister à une représentation, que le directeur allât le recevoir au bas de l'escalier d'honneur et le précédât de quelques pas, un flambeau à la main. « C'est bien », dit Houssaye. Mais le soir où le Prince président vint au théâtre, Houssaye, en effet, alla le recevoir au bas de l'escalier, mais suivi par deux huissiers en grande tenue, portant chacun un flambeau, et qui précédèrent le Prince dès qu'il fut entré, Il y eut un frémissement dans l'assistance, et beaucoup crurent que le nouveau directeur était arrivé à la fin de son règne.

Il n'en fut rien : Louis-Napoléon sourit, donna la main à Arsène Houssaye qui l'accompagna en causant jusqu'à sa loge.

IV. « L'EMPIRE C'EST LA PAIX ! » — UN OUBLI RÉPARÉ — UNE LISTE DÉCHIRÉE — MORT DE Mme ARSÈNE HOUSSAYE, DEUXIÈME DOULEUR — UNE DÉDICACE

Nous disions un peu plus haut que Houssaye avait chanté l'empereur avant l'Empire. Ceci mérite une explication :

Tous les théâtres donnèrent une représentation en l'honneur de Louis-Napoléon, à son retour de Bordeaux. Naturellement, et comme c'était son devoir, Arsène Houssaye fit comme les autres. Or, Rachel lui suggéra l'idée de rimer des strophes au prince, qui n'était alors qu'empereur avant la lettre, disant que si elles étaient de lui, elle voulait bien paraître en muse de l'Histoire pour les dire.

Houssaye fit ce que lui demandait Rachel qui dit les vers comme elle les disait tous, avec tout son talent. Le prince fit appeler le poète dans le salon de son avant-scène, il l'embrassa « comme on embrasse au théâtre », et lui dit : « Allez embrasser Mlle Rachel pour moi ». Ce qu'il fit.

Le lendemain, Bacciochi portait à Mme Arsène Houssaye un bracelet de 10 000 francs et un autre du même prix à la grande artiste. Le soir, M. de Persigny, rencontrant Houssaye, lui dit que le prince lui avait recommandé de préparer un décret le nommant officier de la Légion d'honneur.

— N'en faites rien, je vous en supplie, répondit Houssaye, je ne veux pas être promu officier pour une œuvre ayant un caractère politique.

Le décret ne fut pas présenté à la signature du prince, qui oublia son ordre. Persigny quitta le pouvoir et on ne parla plus de la croix d'officier.

Trois ou quatre ans plus tard, le prince Napoléon présida l'Exposition de Limoges. Houssaye, qui avait été nommé inspecteur général des musées de province, l'accompagna comme président de la section des beaux-arts. Quand le prince distribua les récompenses, M. de la Guéronnière lui dit :

— Vous oubliez Arsène Houssaye qui est simple chevalier depuis si longtemps !

— Allons donc, répliqua le prince, Houssaye est officier depuis 1852.

Houssaye raconta alors comment la croix d'officier était restée en chemin. Le prince ne dit mot, mais le lendemain de son retour à Paris, Houssaye recevait le parchemin avec la croix en diamants.

Le prince Napoléon ne faisait pas les choses à demi, mais Houssaye fut assailli d'injures pour avoir voulu faire plaisir à Rachel.

En 1869, il figura sur la liste des propositions de commandeurs que le maréchal Vaillant devait présenter à l'Empereur. Trois noms sur cette liste rimaient ensemble : Doucet, Houssaye et Rousset.

— Lequel sera sacrifié, dit le maréchal à Houssaye, car je ne veux pas qu'on fasse une chanson là-dessus ! « Si je m'étais appelé *Tartempion*, dit à ce propos Houssaye, je serais commandeur ! » L'année suivante, il fut inscrit sur une nouvelle liste, mais M. de Bismarck se chargea de la déchirer.

Pendant sa direction du Théâtre Français, Houssaye fut frappé en plein cœur par une grande douleur. En 1854, au mois de décembre, Mme Arsène Houssaye mourait d'une fluxion de poitrine dans le coquet château de Beaujon que son mari avait acheté. Sortie le matin pour une œuvre de charité, ce fut ce matin-là qu'elle fut frappée.

« Tout fut tenté pour la sauver, dit Houssaye dans ses *Confessions*, on lui donna même l'illusion jusqu'au jour où l'abbé Carron vint lui donner l'espoir en Dieu. Il n'y a que Dieu qui ne trompe pas. »

La douleur d'Arsène Houssaye fut immense, et, de toutes parts, les plus affectueuses sympathies lui parvinrent. L'Empe-

reur lui écrivit quatre lignes sorties du cœur, de même le duc de Morny avec qui il était très lié, le duc de Persigny, le général Fleury, Victor Hugo, de son exil. Le ministre d'État fit faire relâche à la Comédie Française le jour des obsèques, qui se firent à la Madeleine.

L'inhumation eut lieu un an après à Bruyères, où avait été enterrée la petite Edmée. La mère d'Arsène Houssaye qui chérissait sa bru, avait supplié son fils de la ramener là-bas. Il fit construire un tombeau où la mère et l'enfant réunies dorment dans une crypte leur dernier sommeil.

Lorsque Arsène Houssaye publia son plus beau livre, les *Destinées de l'âme*, dont nous parlons plus loin, il le dédia à celle qu'il avait perdue en plein bonheur.

V. LA FORTUNE — SECOND MARIAGE — NAISSANCE D'ALBERT HOUSSAYE — MORT DE Mme HOUSSAYE — LE CULTE DE L'ENFANT — ESPOIR EN DIEU

Arsène Houssaye avait acquis une très belle fortune dont il savait faire le plus noble usage. Il aimait le faste sous toutes ses formes, c'est lui qui l'a dit, mais il n'a jamais refusé un service à personne. Bien plus, il n'attendait même pas qu'on lui demandât pour donner. Ses livres lui rapportaient beaucoup, mais pas assez cependant pour mener le train qu'il aurait voulu.

Un jour qu'il déjeunait chez le duc de Morny qu'il avait connu dans un salon à la mode, sous Louis-Philippe, — le duc n'était encore que comte et ne pensait guère alors à devenir homme d'État, — on lui conseilla d'acheter à Paris deux hôtels bâtis sur le point le plus élevé de Beaujon. Il suivit le conseil. A peine marié, étant très aventureux, il risqua à la Bourse, les 100 000 francs de dot que son père lui avait donnés et la dot de sa femme. Il perdit tout dans ce temple gréco-romain, jurant de ne plus recommencer. Mais on ne résiste pas toujours à la tentation de la fortune. En 1852, jugeant le moment opportun, il se risqua de nouveau et gagna en une seule liquidation 525 000 francs, et la fortune lui souriant toujours, il devint millionnaire. Il s'en tint là.

Le jeu, dit-il, n'a été qu'un accident dans ma vie, non une passion. Je saluai la Bourse d'un regard ami et je passai mon chemin, bien décidé à ne plus aller y voir les fresques invraisemblables d'Abel de Pujol, lesquelles n'ont été peintes que pour chasser les pauvres diables égarés par le jeu.

Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de lettres, c'est un million.

Quand j'eus le premier million, je fus perdu littérairement; jusque-là j'avais l'amitié de tous mes amis et la bonne grâce de la critique. Quand je publiais un livre, vers ou prose, prose ou vers, on voulait bien reconnaître que j'avais hanté les dieux. Mais dès que je fus couronné millionnaire, on me donna un bonnet d'âne.

Cela ne l'empêcha pas, comme on le verra par la suite, d'écrire de nouveaux livres qui eurent beaucoup de succès, mais il ne remit plus les pieds à la Bourse, et il acheta des terrains à Beaujon avec Émile de Girardin et plusieurs de ses amis. Il y bâtit sept hôtels qu'il a habités tous les sept, ce qui fit que bientôt, on ne parla plus que des « Sept châteaux du roi de Beaujon ».

Houssaye avait l'horreur du foyer désert, et quoiqu'il eût un fils qu'il aimait, Henry Houssaye, il se décida à se remarier. Le 20 juin 1862, il épousa une fille de M. Belloc, un riche Liménien et fort galant homme. Elle s'appelait Jane.

Quoiqu'elle fût riche, ce fut, comme on dit, un mariage d'inclination. Le mariage se fit à minuit, à l'église Saint-Louis d'Antin.

De la même plume qui a portraituré tant de grandes figures, Houssaye a tracé le tableau, tour à tour reposant ou douloureux du foyer que deux femmes d'élite par la grâce et par les vertus avaient pour lui parfumé de leur jeunesse et réchauffé de leur amour.

A celles-là, il faut bien le dire, Houssaye a apporté un bonheur souvent troublé par la jalousie, mais du moins il les a aimées, malgré ses entraînements passagers, dans toute la sincérité de son âme. Il est juste aussi d'ajouter que l'influence de ces deux vaillantes créatures a eu raison de l'homme, de plus en plus assagi.

Ce que l'on aimera toujours à voir en lui, c'est le père dévoué jusqu'au sacrifice, tendre jusqu'à la passion. Il avait le culte de l'enfant; aussi provoque-t-il l'émotion vraie, lorsqu'il se révèle dans les pages où l'homme des erreurs et des entraînements n'arrive pas à faire tort à l'homme mûri par les douleurs et les déceptions.

Je n'ai jamais eu, dit-il, pour mes enfants l'œli sévère de mon père, parce que j'ai toujours voulu leur faire oublier que leur mère n'était pas là. Ils n'ont pas eu comme moi les adorables caresses, les douces paroles, la riante sollicitude d'une mère. Ils n'en ont vu que l'image. Mais ils ont la religion de la tombe qui se rouvrira. Henry n'a pas fait une seule action sérieuse dans sa vie sans aller demander conseil au tombeau. La veille de partir pour la guerre, il a fait un voyage pour aller s'agenouiller dans la chapelle de Bruyères. Quand il a eu la croix pendant la guerre, il n'a pas voulu la porter avant d'avoir fait le même voyage. Ne pouvant embrasser sa mère, il a embrassé la mienne.

La mort de sa seconde femme lui causa une douleur si poignante qu'il tomba malade sérieusement. Elle lui avait donné un fils, Albert, le 4 mai 1864, elle mourut le 13 septembre de la même année après avoir langui un peu plus de trois mois.

Un de mes amis, dit-il, trouva plaisant d'écrire dans le *Figaro*. « Cette barbe blonde est donc une barbe bleue? » Mais ce jour-là, Louis Veuillot, qui était mon ennemi, vint à moi, me parla de Dieu et m'embrassa.

Tout l'hiver il revint. Je lui ouvrais mon âme, il me fit fermer mes livres pour rouvrir l'Évangile. Il m'apprit à mourir dans l'espoir en Dieu. Au printemps, quand il vit que j'étais sauvé, il dit à ma sœur: « Il est sauvé, mais, hélas! nous allons le reperdre. Il ne trouvera plus si belle occasion de mourir en état de grâce. »

Pendant tout l'hiver, l'enfant de Jane, déjà rieur, gazouillait pendant deux heures sur mon lit, me rappelait sa mère par ses yeux de feu (et sa vivacité espagnole). J'avais deux orphelins à protéger dans la vie. C'était ma consolation puisque je revoyais en eux leurs mères.

VI. LES « CONFESSIONS » — HENRY HOUSSAYE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE — HOMMAGE SPONTANÉ — NOUVELLE DOULEUR

C'est dans ses *Confessions* qu'on trouve Arsène Houssaye tout entier. Là, en effet, il a dit la vérité sur les autres, mais bien plus encore surlui-même, quoiqu'il ait écrit fort spirituellement :

On remarquera sans doute, en plus d'un chapitre, que je ne dis pas beaucoup de mal de moi et que ce n'était pas la peine de faire mes confessions. Ce n'est pourtant pas faute de péchés, mais l'orgueil, le meilleur de nos soldats, meurt et ne se rend pas.

Ce qui ne l'empêche pas de se juger souvent sévèrement et de montrer franchement ses défauts avec ses qualités, qui étaient si nombreuses, qu'on ne pouvait se défendre de l'aimer. Arsène Houssaye avait l'horreur du mensonge chez les autres, à plus forte raison envers lui-même.

J'ai toujours vécu à livre ouvert, déclare-t-il, aussi suis-je connu de tous ceux qui savent lire. Mais combien peu sont assez clairvoyants pour juger la vie d'un homme d'après ses actions!

Ce qui fait aussi le charme des *Confessions* d'Arsène Houssaye, c'est que, à l'encontre de celles de Rousseau, elles sont très sincères en même temps que moins personnelles. Le pénitent ne remplit pas le livre de sa seule personne, il en confesse aussi bien d'autres et ne se montre pas à plaisir, comme le « philosophe de Genève », sous un jour cynique. A lire les Confessions de Jean-Jacques, on éprouve par moments un dégoût insurmontable, il n'en va pas de même pour celles d'Arsène Houssaye. Ces Confessions sont le tableau complet et parachevé des mœurs de la société française pendant cinquante ans. Elles sont aussi l'histoire du cœur humain, car, en mettant à nu son cœur à lui, il a dit la vérité sur les autres.

Dans ces *Confessions* se trouvent de bien belles pages. En voici une entre autres, qui a pour titre : *Profil d'une mère.*

Le père est un père, mais c'est un maître. Quelle que soit sa bonté pour l'enfant, l'enfant n'oublie jamais que sous le regard attendri, il y a l'œil sévère.

Mais la mère! si l'image de Dieu est visible sur la terre, c'est dans la figure d'une mère. Quel abandon dans l'amour! Elle donne son âme, elle donne son cœur, elle se donne toute à son enfant sans autre pensée que de vivre et de mourir pour lui.

La mère abdique les joies de la femme pour les

joies de la mère. Ce qui donne à la religion chrétienne un si profond caractère humain sous l'auréole de sa divinité, c'est la présence de la mère de Jésus, c'est son culte pour son Fils, c'est sa douleur, c'est sa transfiguration. Je n'ai jamais compris pourquoi les protestants avaient supprimé cet admirable symbole de divinité dans la mère. Quel mauvais lait Luther avait-il donc bu au sein de la sienne !

Pour moi, j'ai toujours adoré Marie (1) parce que je ne l'ai jamais vue dans ses images sans penser à ma mère.

Et je n'ai jamais regardé ma mère sans lui trouver dans sa douceur pour ses enfants je ne sais quoi du sourire de Marie jouant avec *Il bambino*.

Si on a trouvé un symbole admirable pour la charité, c'est qu'on a mis l'image de la mère allaitant un enfant, en portant un autre sur son bras, en traînant un troisième à son manteau, mère pour tous les trois, mère pour tous ceux qui sont venus, mère pour tous ceux qui viendront.

J'ai vu ma mère dans cette adorable attitude, elle n'avait que quatre enfants, mais elle regrettait de n'en avoir pas treize comme sa mère. Ici, le chiffre treize n'a pas porté malheur, puisque ma mère était la treizième enfant et qu'elle a passé très vertement sa quatre-vingtième année, ayant encore sur le front toute sa couronne de cheveux blonds, tant son amour pour ses enfants et ses petits-enfants avait perpétué sa jeunesse.

Et pourtant, avec quelle prodigalité elle nous a donné son lait et son temps. Et quel bon lait nous avons bu !

Les médecins lui disaient qu'elle mourrait à ce régime, mais elle disait gaiement : « Que m'importe de mourir si je vis en eux ! » Aussi s'est-elle évertuée à nous donner la vie de l'âme.

Elle était née en cette terrible année 1793, qui marque dans l'histoire une date de sang. Son père, qui était venu au monde en pleine encyclopédie, ne voulut pas lui donner le nom de *Floréale* comme il donna à un de mes oncles le nom de *Fructidor;* mais il lui donna le nom de la sagesse antique : Sophie. Ma mère n'en fut pas moins très bonne chrétienne, elle n'a jamais vendu sa part de paradis. Les révolutionnaires d'aujourd'hui, dont plus d'un est mon ami, voudraient bien arracher de mon cœur cette vieille légende que ma mère y a imprimée à vif; mais les plus beaux raisonnements ne m'empêcheront pas, après avoir eu l'irréparable malheur de perdre ma mère, de conserver l'espoir de la retrouver dans je ne sais quel coin de l'Infini — pourquoi ne pas dire le ciel ? — souriant encore du beau sourire qui a pris mon âme et me rouvrant ses bras que la mort a croisés sur son sein. Ne permettons pas à la mort d'inscrire sur les tombes aimées les mots du Dante sur la porte de l'enfer.

(1) Chrétien plus instruit, Houssaye aurait dit *vénéré* ou *prié*, car on n'adore que Dieu seul.

Il n'y a pas là du dilettantisme filial et artistique; il y a domination de la première impression reçue et profondément gravée, il y a la foi dans l'âme immortelle qui, émanée de Dieu, retourne vers Dieu.

Le jour de la réception de Henry Houssaye à l'Académie, lorsque Arsène entra pour assister à cette consécration de l'auteur de « 1815 », tout le monde se leva et applaudit. Hommage bien dû à ce vert vieillard qui fut aimé de chacun, et dont la bonté avait détourné tous les ennemis.

Une nouvelle douleur devait cependant frapper ce vaillant qui, tout en ne la désirant pas, regardait stoïquement venir la mort et se préparant à la recevoir comme il sied à un homme de foi et d'espérance, à un chrétien. Son fils Albert, qui s'était engagé, pour pouvoir entrer à l'École de Saumur, gagna la fièvre typhoïde en Afrique. Il revint en France par ordonnance des médecins, mais peu après son arrivée, il mourait à vingt-quatre ans.

Arsène Houssaye a raconté cette mort, qui fut des plus touchantes, dans des pages où perce la douleur du père, mais avec une sorte de sentiment de fierté d'avoir fait de son fils un homme digne de lui et qui, vivant, eût bien mérité de son pays. Albert Houssaye mourut dans les bras de son père.

VII. « LE ROI VOLTAIRE » — LES « DESTINÉES DE L'AME » — HOUSSAYE CHRÉTIEN

Quelques esprits superficiels ont cru qu'en écrivant son livre resté célèbre, *Le Roi Voltaire,* il avait fait œuvre, sinon de libre penseur, du moins d'écrivain antireligieux, par le seul fait de ce titre flamboyant. C'est une erreur doublée d'une véritable calomnie.

Le titre de « Roi Voltaire » n'a pas eu d'autre but, dans l'esprit d'Arsène Houssaye, que de bien marquer le vrai rôle de Voltaire avant la fin du XVIIIe siècle, rôle prépondérant, initial, qui fut pour ainsi dire

le prologue de la grande commotion provoquée par la première révolution, en même temps que le signal de l'effondrement de la vieille société française. La préface, si nette et si ferme, dans laquelle il a présenté son livre au public, suffirait seule à dessiller les yeux des moins clairvoyants. Voyez plutôt :

Ce livre n'est pas une profession de foi. Je salue Voltaire comme un maître et n'entre pas à son école.

Voltaire est un arbre dont tous les fruits ne sont pas bons. *N'allez jamais vous asseoir à son ombre,* a dit le poète.

J'ai passé trois mois sous cet arbre du bien et du mal.

Ne voyez dans ce livre que le sentiment d'un poète sur une philosophie qui a renouvelé le monde, et l'admiration d'un homme pour un homme qui a fondé la royauté de l'esprit humain.

Mais je n'en suis pas plus voltairien pour cela, car je suis de ceux qui pensent que le meilleur de l'esprit humain, c'est encore l'esprit divin.

Lorsque ce livre parut, le grand critique, Louis Veuillot, l'accueillit par ce coup de sifflet :

Quand l'Arabe se découvre un poil blanc, il songe à se ranger, se prépare au pèlerinage de la Mecque et ne tient plus que des discours graves. Un de nos auteurs galants, voyant venir la cinquantaine, s'est dit, sans doute, qu'il fallait faire œuvre de maturité. Il a écrit *Le Roi Voltaire*. Ce titre n'est point malheureux. Au premier aspect, il simule quelque figure d'une idée. La *réclame* a fortement chanté là-dessus et le livre s'est cahoté vers une troisième édition, faisant monter d'un cran l'écrivain dans l'ordre des étoiles littéraires.

Le malheur est qu'un certain nombre de juges l'ont ouvert, ce fameux livre, si bien titré. C'est encore la jeunesse, mais grisonnante, surmenée, peu piquante..... lorsqu'elle pique. Horrible disgrâce d'avoir été jeune trop longtemps ! on ne peut plus s'en dépêtrer et cela devient une enfance.

Les sujets du *Roi Voltaire*, généralement, ne sont pas pour accroître son lustre. Celui-ci n'est pas même bon voltairien. Il a des timidités, des embarras, on dirait presque des pudeurs ! Il fait des réserves. On voit que son cœur est meilleur que son esprit. Mais Voltaire n'eut son esprit qu'à la condition de n'avoir pas de cœur..... Notre auteur du *Roi Voltaire* penche sans trop savoir à l'expurgation ; c'est l'effet inconscient de sa bonne nature. Un peu d'honnêteté ne l'effaroucherait point ; passer moraliste ne lui déplairait pas. Je loue ce sentiment enveloppé, mais, par ce sentiment, il gâte son esprit voltairien et aussi son Voltaire ; il le dédore plus qu'il ne l'adore. Je crois voir Odilon Barrot devant son roi Louis-Philippe qu'il aimait tant et qu'il détrôna.....

Non pas que je nie Voltaire, mais il faudrait s'entendre. Voltaire a été le roi, même le dieu d'un certain nombre de garnements et d'un plus grand nombre de sots..... L'auteur du *Roi Voltaire* est homme d'esprit : « Dans les révolutions, dit Bonald, il n'y a de gens d'esprit que ceux qui savent faire fortune et ceux qui ne s'en soucient pas.

(*Revue du Monde catholique,* 10 novembre 1866.)

Un philosophe que Arsène Houssaye aimait encore moins que Voltaire, c'était Jean-Jacques Rousseau, ce Rousseau « amer, désenchanté, misanthrope, qui n'a jamais imprimé sa griffe d'ours mal léché sur son imagination pleine de sève. »

Il n'était pas davantage un enfant du siècle, selon Alfred de Musset, et aucune pose byronnienne n'avait faussé la franche allure de ce poète épris de Ronsard et que transportaient les *Confessions de saint Augustin.*

Lorsque Houssaye écrivit les *Destinées de l'âme*, il y eut, dans le monde littéraire, une surprise d'autant plus grande, qu'on ne s'attendait guère à une révélation de ce genre de la part d'un écrivain que l'on avait, jusqu'alors, considéré comme le peintre des mœurs légères du monde et du demi-monde. On le savait érudit à ses heures, moraliste parfois sévère ; on le reconnaissait comme un maître en l'art de peindre les figures et les caractères du temps présent et du temps passé ; on ne le croyait pas philosophe aussi profond ni penseur aussi élevé.

Pour Arsène Houssaye, qui dit libre-penseur dit athée, mais, selon lui, — et nous croyons qu'il était dans le vrai, — il n'y a pas de véritables athées.

Autrefois, dit-il dans ce beau et bon livre, c'était le privilège de quelques philosophes qui avaient mal lu Épicure de nier Dieu. Aujourd'hui, l'athéisme s'est emparé de ceux qui ne savent pas lire du tout. Après tant de révolutions contre les rois de la terre, il fallait bien en finir avec le royaume des cieux.

Seulement, il y a un tout petit malheur, c'est que tous ces athées, qui ont envoyé Dieu à la fosse commune croient à Dieu. Ils ont beau le nier, ils le sentent debout devant eux. Et plus ils

le frappent de leurs vaines colères, plus ils ont peur de lui. Je ne connais pas un athée qui ne croie à Dieu. C'est là sa punition, ce sera son salut.

Ah ! si Voltaire pouvait parler ! en voilà un qui, aujourd'hui, ne serait pas voltairien.

On voit, quels étaient les sentiments religieux et chrétiens d'Arsène Houssaye, que des esprits étroits et jaloux, se sont complu à représenter comme un écrivain frivole et léger. On a déjà vu, au cours de ce récit, combien était faux ce jugement.

Hors de Dieu, conclut Arsène Houssaye, il n'y a point de salut social.

La République sera vaincue par la religion si la République n'aime pas Dieu. Quand la première révolution voulut soumettre l'Église à la constitution civile, elle ne réussit qu'à introduire dans l'Église un schisme dangereux. Il n'y a pas d'État sans Église; quand l'État se sépare de l'Église, il n'a plus de point d'appui. L'Église, au contraire, peut vivre sans ce point d'appui de l'État. La révolution n'a pas eu la force de soumettre les croyances à la loi, parce que la loi n'était point soumise à la foi; c'est contre ce roc qu'est venu se briser le vaisseau qui portait nos destinées.

« La République sera vaincue par la religion si la République n'aime pas Dieu. » Ceci n'est pas une conclusion, c'est une prophétie.

Qu'on nous permette de placer ici une anecdote qui a sa valeur en ce qui touche à l'origine de la croyance d'Arsène Houssaye dans l'immortalité de l'âme. Laissons-lui la parole :

J'ai eu dans mon enfance une première vision de l'immortalité de l'âme. Une de mes tantes, mère d'une demi-douzaine d'enfants venus coup sur coup, tomba malade toute jeune et toute belle, pour mourir après quelques jours de délire. Grand désespoir dans la famille.

A Bruyères, c'est la coutume de jeter le drap sur la figure comme si c'était déjà le linceul. Ma tante était morte le matin; quand vint le soir, un cri retentit dans la maison : «Elle n'est pas morte ! »

Nous voilà tous courant à la chambre funèbre. Ma tante avait rejeté le drap. Elle parlait très vite et, agitant les bras avec violence. « Ah ! mes enfants, dit-elle en respirant et en ouvrant de grands yeux, je reviens de loin ! — D'où venez-vous, ma tante ? — Je reviens du paradis. Ah ! si on savait quel beau spectacle ! des anges, des soleils, des saints, des saintes; des chants de l'orgue comme dans la cathédrale de Laon, des joueurs de violon de tous côtés. L'encens fumant partout; des robes toutes parfilées d'or; enfin une fête rayonnante. J'ai retrouvé tous les morts de notre famille, qui m'ont promenée vers le bon Dieu. Mais je n'ai pas vu le bon Dieu. C'est comme à la cour où le roi n'est pas toujours visible. »

Elle parla pendant tout un quart d'heure. Ceux qui l'écoutaient étaient émerveillés, son père et sa mère pleuraient de joie. Tout à coup, elle prit le plus jeune enfant qui venait de grimper sur son lit, l'appuya sur son cœur et murmura : « Adieu, mes enfants ! »

Sa tête était retombée sur l'oreiller. Le médecin, qu'on venait d'avertir, arriva et demanda si on était fou, après avoir constaté qu'elle était bien morte. Cette fois, elle ne se réveilla plus. Explique qui pourra tout cela, mais chaque fois qu'on a parlé devant moi de l'âme immortelle ou non, j'ai toujours vu réapparaître ma tante, et je me suis souvenu de son éloquence inaccoutumée, car ce n'était pas une femme savante.

Elle ne connaissait du monde que ses enfants. Elle n'avait jamais lu que les contes de Perrault. Pourquoi cette vision du ciel s'il n'y a rien au ciel?

VIII. LE 41[e] FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE — L'ABBÉ CARRON

Longtemps avant les *Destinées de l'âme*, l'écrivain donne une autre œuvre aussi élevée dans son genre, l'*Histoire du 41[e] fauteuil de l'Académie française*; son retentissement fut énorme et porta le renom d'Arsène Houssaye à son apogée.

Quelques journalistes « qui n'ont point la mémoire des dates », ont prétendu que ce livre a été écrit par Houssaye pour se venger de l'Académie qui ne l'avait pas élu. C'est une absurdité. L'*Histoire du 41[e] fauteuil* fut conçue dans le seul but de montrer que, si l'illustre compagnie a compté parmi elle des écrivains vraiment immortels, elle en a éliminé d'autres qui sont inscrits sur le livre d'or de l'immortalité, malgré son refus de leur ouvrir les portes de la coupole.

Ce livre fut commencé lorsque Victor Hugo frappait à la porte sans qu'on daignât lui ouvrir, absolument comme on l'avait fait à Pierre Corneille. Il parut en 1855, et ce ne fut que vingt ans plus tard, en 1876, que Arsène Houssaye se présenta, cédant aux sollicitations de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas fils. On voit par là com-

ment certains journalistes écrivent l'histoire.

Le duc de Rovigo, un homme d'esprit, a dit de cette œuvre si remarquable :

Enfin, un livre nous est né, véritable chef-d'œuvre éclos sous la double inspiration de l'histoire et de la poésie. Nous l'avouerons ici, jusqu'à présent, nous n'avons accepté qu'à demi M. Arsène Houssaye, nous l'acclamerions volontiers aujourd'hui, non parce que ses appréciations sur les hommes et sur les choses marchent constamment de front avec les nôtres, mais parce que son œuvre révèle un penseur profond, un écrivain disert, un philosophe sans morgue.

Le duc de Rovigo n'a rien exagéré dans son éloge de ce livre qui a sa place marquée à côté des *Destinées de l'âme*, qui en est pour ainsi dire le pendant. Il y aurait bien à glaner dans ce livre étincelant, mais on ne peut tout dire, car c'est l'œuvre tout entière qu'il faudrait reproduire.

Béranger, l'illustre chansonnier, habitait Beaujon dans les derniers temps de sa vie, et sa maison était voisine de celle d'Arsène Houssaye. Il y avait entre les deux poètes, dont l'un était bien plus âgé que l'autre, d'étroites relations d'amitié. La première Mme Arsène Houssaye aimait beaucoup le vieux chansonnier, dont elle admirait la simplicité et l'esprit si fin, si primesautier. Arsène Houssaye — et ce fut justice — fit asseoir Béranger dans le célèbre 41e fauteuil ; celui-là, parmi les modernes, eût bien mérité de faire partie de cette Académie française qui a compté dans son sein tant d'illustres inconnus.

Quand l'*Histoire du 41e fauteuil* parut on chanta bientôt dans tout Paris la chanson restée fameuse tant elle eut de succès : *Béranger à l'Académie*, si bien que, un beau matin, Béranger arriva chez son voisin : « Ah ! çà, mon voisin, lui dit-il en l'embrassant, la chanson est-elle de vous ou de moi ?

— Elle doit être de vous, répondit Houssaye, puisque tout le monde la chante ! »

Le fait est qu'il y a à s'y tromper, tant la chanson est dans le style et la manière de Béranger.

Du reste, Arsène Houssaye était coutumier de ces tours de force. Il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* un conte de Voltaire qu'on dirait avoir été écrit par Voltaire lui-même. Dans la *Revue de Paris*, il a également publié un Salon que Diderot eût signé les yeux fermés. Enfin, dans ses quarante et un, il a attribué à Chevreul, le célèbre savant centenaire, un joli sonnet sur les couleurs. Or, qui fut bien étonné? ce fut Chevreul, l'auteur de la *Théorie des couleurs*, qui ne croyait pas avoir écrit en vers.

On a dit, et Arsène Houssaye l'a cru longtemps, que cette merveilleuse *Histoire du 41e fauteuil* l'avait empêché d'être élu par l'immortelle compagnie, ce n'est pas tout à fait exact.

La vérité, c'est que Houssaye ne fit pour ainsi dire rien pour cela. Quand, sur la sollicitation de beaucoup de ses amis, il se présenta ou plutôt se laissa présenter pour succéder à Patin, il ne fit pas, comme il est d'usage, de visites officielles. Quelques académiciens de ses amis, des intimes, vinrent eux-mêmes le voir.

Le jour de l'élection, il recueillit 12 voix contre 16 données à Gaston Boissier et 7 à Edward Grenier, celles-ci, depuis longtemps promises, paraît-il, par des camarades de collège. Si ces 7 voix avaient été données à Houssaye, il devenait académicien, et, comme il l'a dit spirituellement, il trahissait son livre :

Oui, un peu plus, je succédais glorieusement à Bourzeys, à Galloix, à Mongier, à La Ville, à Suard, à Roger et à Patin, car le 31e fauteuil est encore à illustrer ! C'était au-dessus de mes forces !

Et il ne se représenta pas.

Dans toutes ses œuvres, Arsène Houssaye a montré son esprit chrétien, mais il en est, comme les *Destinées de l'âme*, les portraits du *41e fauteuil* et ses *Confessions*, qui en sont plus imprégnées que d'autres. Dans ce nombre, il faut classer les pages émues qu'il a consacrées à l'abbé Carron, cet admirable prêtre qui l'avait assisté dans tous les actes importants de sa vie, qui avait béni ses joies et consolé ses grandes douleurs. En voici quelques passages.

Paris, 10 septembre 1863.

Lamartine, un Platon assis à l'ombre de la Croix, a dit :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Cet homme-là, c'était l'abbé Carron.

Mort à la peine du salut des autres, il est mort

avec son beau sourire, cet apôtre du XIXe siècle, cet homme doux et beau comme saint Jean et comme Fénelon. Il est mort, et, vendredi, comme son Maître, il a eu ses disciples et ses saintes femmes qui pleuraient les plus pures larmes de leur cœur. C'était en l'église de la Madeleine, l'église dédiée à la grande repentie. C'était un peu son église, à lui, qui avait tant sauvé d'âmes pécheresses !

L'abbé Carron était le neveu de Mgr Carron, ancien évêque de Laval, petit-neveu du célèbre abbé Carron, mort à Paris au commencement de la Restauration, en odeur de sainteté, et qui fut, à Londres, la providence de tous les Français pauvres pendant l'émigration.

Nommé vicaire général de l'évêché de Versailles, l'abbé Carron savait joindre aux mille détails de l'administration d'un grand diocèse la direction spirituelle des âmes qu'il avait dirigées jusqu'alors. C'était le temps, comme l'a si bien dit M. Augustin Cochin, où « l'abbé Carron avait eu longtemps à exercer la charité envers les pauvres; il se mit à exercer la charité envers les riches ».

Cette vie de chrétien qui ne se repose que dans la mort, continue Arsène Houssaye, les travaux de cet esprit ardent au beau, des annotations sur les Évangiles et les Pères de l'Église, une étude sur la *femme forte,* abrégèrent sa vie et hâtèrent la maladie qui devait l'enlever.

Quand mourra le savant, je ne sais pas où il ira, mais je sais bien qu'il n'aura pas autour de son cercueil des milliers d'amis éplorés, comme l'abbé Carron. Dieu fait encore plus d'amis que l'Observatoire et le Jardin des Plantes.

La *Galerie du XVIIIe siècle*, éditée pour la neuvième fois en 1874, et dont l'édition — 5 volumes à 10 000 exemplaires, — fut vite épuisée, doit être classée parmi les œuvres les plus marquantes d'Arsène Houssaye. Ces monographies si vraies, si brillamment écrites, forment une véritable histoire du XVIIIe siècle, qui restera au nombre des classiques littéraires de notre époque.

IX. L'HISTORIEN — LE ROMANCIER — PEINTRE DE MŒURS ET MORALISTE — LE POÈTE — L'HOMME DU MONDE — LA MORT

Arsène Houssaye a écrit dans le genre historique, d'autres livres qui méritent d'être mentionnés parce que tous portent la marque d'un esprit droit, juste, clairvoyant, qui s'est attaché à montrer sous leur jour véritable, avec leurs qualités comme avec leurs défauts, certaines figures qui ont joué dans l'histoire un rôle parfois prépondérant et que des historiens de parti pris ont mal définies. Toutes ces œuvres bien étudiées, se distinguent par le charme, le style, l'esprit de la narration, des pensées neuves et ingénieuses

L'histoire de Léonard de Vinci fut très appréciée en Italie et c'est à son sujet que Victor-Emmanuel écrivit à Houssaye une lettre autographe en lui envoyant la croix de commandeur de la « Couronne d'Italie ».

Disons, pour être complet, que ses belles études sur l'Art lui avaient ouvert les portes de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg et valu la croix de commandeur de Saint-Stanislas.

Arsène Houssaye, romancier, ne le cède en rien au philosophe et à l'historien. Il fut, par excellence, un peintre de mœurs exact, véridique, sans exagération comme sans parti pris, et sévère au fond, quoique ses contemporains l'aient souvent taxé de légèreté. Il n'était d'aucune école, si ce n'est de la sienne. Il n'est jamais tombé dans les ornières boueuses du réalisme proprement dit, c'est-à-dire le réalisme qui consiste à ne faire voir de l'humanité, que ses côtés hideux et repoussants.

Arsène Houssaye a laissé des œuvres poétiques charmantes qui l'ont classé parmi les meilleurs de sa génération. En résumé, l'écrivain a touché à tout, et toujours avec le même bonheur, faisant vingt choses à la fois, en ayant l'air de vivre de temps perdu. Nous l'avons vu philosophe, historien, romancier, moraliste, poète, directeur de théâtre, inspecteur général des beaux-arts, fondant plus d'un musée, élevant plus d'une statue. Ce n'est pas tout : directeur de revues et de journaux, son nom a brillé au premier rang dans les annales de la presse française; peintre à ses heures, il a semé ses tableaux et ses esquisses chez ses amis et sans y prendre garde; archi-

tecte, il a élevé des hôtels qui ressemblaient à des châteaux et des châteaux qui ressemblaient à des palais. Critique d'art, il fut un novateur, faisant revivre,— bien avant que s'en avisassent les Goncourt, — les grands et les petits maîtres du XVIII[e] siècle.

Lorsque Paris fut investi, Arsène Houssaye, malgré ses cinquante-cinq ans, s'engagea dans le 69[e] bataillon de marche, pendant que son fils Henry, officier de mobiles, gagnait la croix à la bataille de Champigny. La veille de cette meurtrière et inutile bataille, il avait donné une fête au bénéfice des blessés. Plus de 500 personnes y assistèrent, et le buffet, tenu par des femmes du monde produisit une grosse somme, qui alla, sans en rien retrancher, aux ambulances.

Arsène Houssaye mourut le 26 février 1896, à la suite d'une bronchite qu'il avait contractée au mois de janvier.

Doux, résigné, patient, buvant les médicaments avec un sourire mélancolique, remerciant avec des mots aimables, affectueux, tendres, et quand il ne put parler, remerciant du regard.

Il avait reçu en pleine connaissance et avec un grand sentiment chrétien les derniers sacrements, de M. l'abbé Marbeau, curé de Saint-Honoré d'Eylau. Le lendemain, au moment où on ne croyait pas l'heure fatale aussi proche, il rendait le dernier soupir.

Les obsèques furent imposantes, suivies par une foule considérable où l'on remarquait au premier rang le monde officiel et des personnages appartenant à toutes les classes de la société. Le président de la République s'était fait représenter.

Homme du monde et de tous les mondes, Arsène Houssaye a donné dans ses deux hôtels de l'avenue Friedland des fêtes éblouissantes, dans lesquelles se rencontraient tous les princes.

De même qu'Arsène Houssaye est resté toute sa vie fidèle à ses croyances religieuses, de même il avait gardé pieusement ses convictions politiques. Il avait conservé, — et quoiqu'il eût beaucoup d'amis dans tous les camps si divers des républicains d'aujourd'hui,— son admiration pour les grandeurs des deux Empires. Napoléon III, qui appréciait son esprit brillant et pondéré à la fois, avait voulu faire de lui un sénateur. — Non, Sire, avait répondu Arsène Houssaye, le Luxembourg m'étoufferait. Laissez-moi vivre au milieu de cette belle nature si lumineuse, si consolatrice toujours, où l'esprit peut errer libre et sans contrainte, sans rétrécir le cœur (1).

Arsène Houssaye était bon, généreux, indulgent par excellence. Tous ceux qui souffraient, tous ceux qui comptaient parmi cette grande famille des déshérités de la vie avaient accès auprès de lui. La main largement ouverte, le sourire aux lèvres, il les accueillait, les écoutait, les encourageait, leur promettant de les aider. Et ses promesses, comme ses consolations, n'étaient jamais vaines. Combien qui, ignorés, n'ayant pas de pain, lui doivent aujourd'hui l'aisance et la renommée ! Combien aussi, qui, entrés chez lui le désespoir dans le cœur, en sont sortis pleins d'espérance !

P. Delbarre.

Paris.

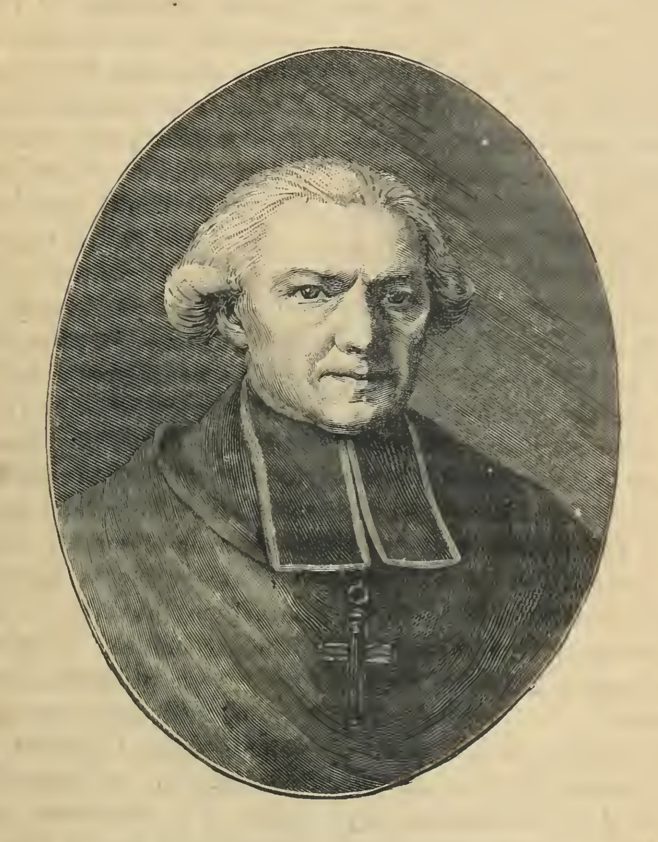
---

(1) Avant d'écrire le mot *fin*, au bas de la dernière page de ses *Confessions*, Arsène Houssaye a voulu terminer par un sonnet dont voici les deux tercets :

Mais la vendange est faite : adieu la vigne, adieu,
Le drame de la vie aboutit à la tombe :
Quittons la scène avant que la toile ne tombe.

L'auteur de cette pièce est le poète Dieu,
Un poète inouï dont l'œuvre est mes délices ;
Et je vais l'applaudir jusque dans les coulisses.

LES CONTEMPORAINS



Mgr LE COZ (1740-1814) (1)

I. SA NAISSANCE — SON ÉDUCATION AU COLLÈGE DE QUIMPER DONT IL DEVIENT PRINCIPAL — PROCUREUR — SYNDIC — SON SERMENT A LA CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ

Claude Le Coz naquit, le 22 décembre 1740, à Plonevez-Porzay, près de Douarnenez, d'une vieille famille de cultivateurs propriétaires, renommée pour sa charité inépuisable. De bonne heure, l'enfant révéla d'excellentes dispositions : un esprit curieux et ouvert, une piété tendre, et, comme conséquence, une pureté de mœurs exemplaire. Mais s'il avait les qualités de sa race, il en avait aussi les défauts; il ne se méfiait pas assez des pièges tendus à sa bonne foi, et il s'opiniâtrait dans son sentiment avec une ténacité parfois digne d'une meilleure cause : telle fut la double source de tous ses déboires.

Il fit ses études au collège de Quimper, alors tenu par les Jésuites. Il y eut pour condisciple et ami Corret de la Tour d'Auvergne, que Napoléon devait décorer du titre immortel de *premier grenadier de France*. Lorsque les Jésuites durent quitter leur collège, en 1762, l'abbé Bérardier, nommé principal, choisit Claude Le Coz, l'un de ses meilleurs élèves, comme professeur. Le Coz était alors ordinand. Il fit sa théologie tant bien que mal, plutôt mal que bien, tout en remplissant ses fonctions pédagogiques. En 1774, il était régent de

(1) La biographie détaillée de Mgr Le Coz vient de paraître chez Lethielleux (10, rue Cassette), sous le titre : *Un Évêque assermenté*, par le R. P. Roussel, de l'Oratoire, in-8°, XIX-565 pages. Prix : 7 fr. 50.

rhétorique, et, lorsqu'en 1778, l'abbé Bérardier quitta la Bretagne pour se rendre à Paris où il devint syndic de la Faculté de théologie et grand maître du collège Louis le Grand, on le désigna pour le remplacer à la tête du collège de Quimper, poste qu'il occupa jusqu'en 1791.

Cependant, la vieille France avait disparu ou était sur le point de disparaître. On était en 1790. Le Coz qui, dès le début de la Révolution, s'était laissé duper par un faux libéralisme, adopta d'enthousiasme les opinions nouvelles, et sa chaleur à les soutenir lui valut d'être élu procureur-syndic du district de Quimper. La harangue qu'il prononça en cette qualité, le lendemain même du premier anniversaire de la prise de la Bastille, suffit pour nous donner une idée des chimères dont il se berçait.

Messieurs, dit-il à ses nouveaux collègues, s'il règne parmi nous quelque passion, ce sera cette passion noble et brillante qui est la mère des vertus et des perfections de l'espèce humaine, cette précieuse émulation qui, aujourd'hui plus que jamais, éveille toutes les étincelles de lumières et de vertus que recèle le cœur du citoyen et dont les feux, purs comme ceux d'un astre, entretiendront notre zèle, nourriront notre patriotisme et nous feront entreprendre et heureusement exécuter, pour le bonheur de tous, des choses dont peut-être nous-mêmes nous étions loin de nous croire capables.

On reconnaît le langage emphatique et ridiculement sentimental de l'époque.

Lorsque parut la trop fameuse constitution civile du clergé, élaborée par Camus et les autres jansénistes de l'Assemblée nationale, Le Coz, qui pourtant devait toujours se défendre d'être partisan du jansénisme, l'accueillit avec une joie délirante. Il l'appelait une *sublime mécanique*. Dans son admiration, il publia une brochure qui eut en Bretagne un grand retentissement. Il y prenait la défense de la Constitution et s'applaudissait en passant de la spoliation des biens du clergé, qu'il présentait comme l'unique moyen de sauver l'État de la banqueroute et qu'il donnait dès lors comme une réserve ménagée à notre pays par la Providence. Il ne tarda pas à reconnaître que cette mesure inique ne devait profiter qu'à un petit nombre de spéculateurs sans conscience. Les administrateurs du département de l'Ille-et-Vilaine répandirent à profusion l'écrit de Le Coz, qui fut de la sorte signalé à leur attention.

Le 7 février 1791, Le Coz prêta solennellement le serment de fidélité à la Constitution civile. Il fut imité de tous les professeurs du collège, à l'exception toutefois du régent de cinquième, l'abbé Le Gac, né, comme Le Coz, à Plonevez-Porzay, où il a son tombeau.

II. LE COZ ÉLU ÉVÊQUE DE L'ILLE-ET-VILAINE ET MÉTROPOLITAIN DU NORD-OUEST — SA VISITE AUX « INCURABLES » — IL EST NOMMÉ DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE — LE « BAISER LAMOURETTE » — LE COZ ET LES TROIS « MARSEILLAIS »

Le 28 février, l'assemblée électorale d'Ille-et-Vilaine, ayant proclamé la *déchéance* de l'évêque de Rennes, M. Bareau de Girac, alors retiré à Paris, nomma Le Coz à sa place. Désormais, en vertu de la Constitution, le pouvoir civil se croyait autorisé à faire et à défaire les évêques à son gré.

Le Coz fut sacré à Paris, le 10 avril, dans l'église de Saint-Roch, par Massieu, évêque de Beauvais. Le 16, eut lieu son entrée solennelle à Rennes, au bruit des fanfares militaires et civiles. Le maire, Talhouët, homme faible, qui se fit révolutionnaire par peur, lui souhaita la bienvenue.

L'évêque intrus essaya vainement de s'imposer aux populations demeurées fidèles, l'immense majorité lui échappa.

Peu de jours après son arrivée à Rennes, il voulut visiter l'hospice des Incurables. Il était accompagné de ses deux vicaires épiscopaux, Lanjuinais, frère du député, et Bazin, qui plus tard apostasia (1). Il se présenta devant la supérieure, Mme Dubreil :

(1) Un jour qu'il passait près d'un bateau-lavoir, les blanchisseuses s'emparèrent de Bazin, le fustigèrent d'importance, en lui disant que si sa mère lui avait autrefois donné plus souvent le fouet, il n'eût point *juré;* puis elles le plongèrent tout habillé dans la rivière.

« Reconnaissez votre évêque, » lui dit l'un des vicaires. Elle répondit : « Je reconnais *Monsieur* pour le principal du clergé de Quimper. » Puis elle se retira.

Le Coz parcourut les salles qu'il trouva presque désertes; les malades, ayant appris sa visite, s'étaient réfugiés au fond des cours et jusque dans les greniers; seuls, quelques-uns que leurs infirmités retenaient au lit se trouvaient là. L'évêque, lorsqu'il passait près d'eux, les voyait détourner la tête, évitant ses regards et refusant sa bénédiction. Il se retira navré.

Cependant, le prélat imaginait tous les moyens possibles pour se rendre populaire. C'est ainsi que, le 6 juillet, on le vit se rendre au Champ de Mars, accompagné de ses vicaires généraux, et se mêler aux ouvriers de bonne volonté qui s'occupaient des préparatifs de la fête de la Fédération. Mais de telles scènes n'étaient guère de nature à augmenter son prestige aux yeux de populations religieuses peu habituées à voir leurs prêtres, à plus forte raison leurs évêques, se transformer en terrassiers.

Le Coz fut élu député à l'Assemblée législative par la fraction patriotique des citoyens rennais, les catholiques s'étant abstenus de prendre part au vote. Plusieurs fois il monta à la tribune. Ce fut habituellement pour recommander la modération et prendre la défense de la religion dont, en sa qualité d'évêque, il se considérait comme le champion attitré.

Dans la séance du 5 février 1792, Le Coz parlait en faveur des Congrégations enseignantes. S'adressant à ceux qui allaient décréter leur abolition, il les apostrophait ainsi :

Vous détruisez comme des conquérants dévastateurs, et quand songerez-vous à réédifier ? Vous voulez anéantir ces associations antiques et respectables, à qui, pour la plupart, vous devez l'honneur de siéger dans cette enceinte. Ah ! foulez donc aux pieds l'un des sentiments les plus chers aux cœurs honnêtes, la gratitude ; mais, du moins, où sont vos moyens de remplacer vos bienfaiteurs ? Vous vous prétendez d'habiles législateurs ; mais, je ne crains pas de vous le dire, si vous continuez, les hommes sages, les vrais amis du bien public, ne pourront voir en vous qu'une horde de sauvages et de barbares.

Sa voix ne fut pas écoutée : les Congrégations furent supprimées en bloc.

Le 7 juillet eut lieu la fameuse séance connue sous le nom de *baiser Lamourette*, du nom de l'évêque constitutionnel de Lyon, qui décida les partis de l'Assemblée à s'embrasser fraternellement, en attendant de reprendre leurs querelles et de s'entr'égorger. Le Coz aida puissamment Lamourette dans sa tentative de réconciliation et de paix; ce qui ne l'empêcha pas de manquer d'être assassiné, au sortir même de la séance. Il traversait, en effet, la rue Saint-Nicaise avec son collègue et ami, Codet, vers 4 heures du soir, lorsque trois Marseillais l'accostent. L'un d'eux, tirant son sabre, lui appuie la pointe sur la poitrine en lui disant : « Tu es un prêtre et un mauvais député du côté droit. » Le Coz, découvrant sa croix pectorale qu'il tenait cachée *sous une blouse*, répondit : « Oui, je suis prêtre, et, qui plus est, je suis évêque. » Codet voulut s'interposer en faveur de son ami qu'il donna pour un excellent patriote. « Ce n'est pas à toi que nous avons affaire, » reprit le Marseillais. « Eh bien ! si c'est à moi, dit Le Coz, je pense que vous êtes des braves et non des assassins; que l'un de vous me donne son sabre, et nous allons voir. »

Les Marseillais, qui ne s'attendaient guère à cette réponse, se regardèrent un moment et se mirent à rire. « Vois-tu ce sabre, lui dit l'un d'eux, en lui appliquant le plat de son arme sur le cou, il a fait sauter hier vingt têtes, et, sans l'admiration qu'inspire ton courage, ta tête serait aujourd'hui la vingt et unième. »

Puis, remettant son sabre au fourreau, il cria aux deux députés d'une voix de stentor : « Passez ! »

Le Coz se plaisait à raconter cette anecdote. Nul, d'ailleurs, ne douta jamais de son courage, ni de son sang-froid; il en donna des preuves nombreuses, excepté, toutefois, envers les Chouans dont la pensée seule le terrorisait.

III. RETOUR A RENNES — SOULÈVEMENT DE LA BRETAGNE ET DE LA VENDÉE — LE COZ PRÊCHE EN VAIN LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE — SA COMPARUTION DEVANT CARRIER — IL EST MIS EN PRISON A RENNES, PUIS TRANSFÉRÉ AU MONT SAINT-MICHEL

Le 21 janvier 1793, la tête du vertueux, mais faible Louis XVI, était jetée en défi à

tous les rois de l'Europe. Ceux-ci relevaient ce défi sanglant et leurs troupes envahissaient la France. La patrie avait été déclarée en danger, et, le 24 février, le gouvernement régicide décréta une levée de 300 000 hommes. La Bretagne et la Vendée s'insurgèrent contre la Révolution qui, peu auparavant, proclamait l'insurrection le plus saint des devoirs et qui maintenant la déclarait un crime de lèse-nation.

Cependant Le Coz réclamait de toutes ses forces la liberté religieuse, tout en invitant les prêtres à se soumettre aux lois. Il ne réussit qu'à se rendre suspect à tous, les uns le considérant comme n'étant pas assez catholique, et les autres l'estimant trop peu républicain. Ce qui acheva de le discréditer auprès de ces derniers, qui étaient d'exaltés patriotes, ce fut la défense qu'il prit, en août 1793, d'un insermenté du nom de Saudrais, qu'il parvint, à force d'énergie, à soustraire à l'échafaud. Il écrivait un jour, au sujet des excès qui se commettaient de toute part, au nom de la liberté et de la raison, ces deux divinités du moment : « Ou réprimons ces fureurs parricides, ou appelons la mort pour nous en ôter l'intolérable spectacle. »

Le 1er septembre, Carrier, se rendant à Nantes afin d'organiser les fameuses noyades, passa par Rennes, et s'y arrêta quelques jours.

Il cita Le Coz à comparaître devant lui dans la grande salle du Palais de Justice, où se tenaient auparavant les séances du Parlement de Bretagne. Le farouche proconsul s'était entouré d'un appareil militaire capable de déconcerter tout autre que l'évêque. Lorsque celui-ci parut, il l'invectiva grossièrement : « Il faut que tu me fasses la remise de tes lettres d'ordre. Toutes ces jongleries doivent finir ; il en est temps. »

Carrier ajouta, en faisant allusion à la récente apostasie d'un intrus de Rennes : « Tu aurais dû te convaincre, par l'exemple de ton confrère Collet, que la conquête de la philosophie sur les préjugés est désormais assurée. »

Le Coz, debout et silencieux durant cette insolente apostrophe, fixa Carrier d'un regard intrépide et, d'une voix calme et forte, récita pour toute réponse les vers suivants de Voltaire :

Abandonner un Dieu que l'on craint dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche et non pas une erreur ;
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le Dieu que l'on prend, et le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.

Puis, s'approchant du conventionnel assis sur un siège élevé comme sur un trône, il lui prit la main et l'approchant de sa poitrine : « Regardez-moi bien, citoyen, et voyez si je vous parais capable d'une telle lâcheté. »

Déconcerté par tant de sang-froid, Carrier balbutia quelques paroles de menace et consigna l'intrépide prélat dans sa maison même. Dix soldats eurent mission de le surveiller. Quelques jours plus tard, Le Coz fut jeté dans une prison, déjà remplie de détenus, dont les portes le plus souvent ne s'ouvraient que sur l'échafaud. Le prélat fit à Dieu le sacrifice de sa vie. A chaque nstant, il s'attendait à être conduit à la guillotine. Même dans ces circonstances critiques dont il nous a laissé le récit, la pensée de rétracter son serment ne semble pas lui être venue, tant il était aveuglé par ses préjugés gallicans. Écoutons-le nous raconter son transfert au mont Saint-Michel.

Le 15 octobre 1793, dit-il, on vint à minuit me tirer du cachot où j'étais à Rennes, et m'avertir de me tenir prêt à partir pour le mont Saint-Michel. Incommodé, ayant presque perdu l'usage des jambes par une longue et rigoureuse détention, je demandai qu'il me fût permis de me servir de ma voiture. — L'égalité s'y oppose, me répondit-on. Cependant, il y avait trois ou quatre cabriolets pour les insermentés. — Qu'on m'accorde du moins des chevaux. Après beaucoup de difficultés, on eut l'air d'y consentir. Pour ne choquer personne, je fis dire à mon domestique de me conduire deux chevaux à un quart de lieue de la ville. J'allai à pied le joindre. Quelle fut ma surprise ! Un nommé Héliot, que Pochole (1) avait fait venir je ne sais d'où pour exécuter ses ordres, renvoya mes chevaux, et me fit attacher avec une corde à la tête des plus jeunes prêtres insermentés, les autres étant dans des charrettes ou autres voitures.

(1) Conventionnel que Carrier avait laissé à Rennes en s'en allant et qu'il avait chargé de terroriser la ville.

J'éprouvai en ce moment une commotion terrible; heureusement, elle ne dura que quelques minutes. Plus longue, j'y aurais succombé. Mon âme tout à coup prit une force, une énergie extraordinaire qui se communiqua à mon corps jusque-là débile. Je marchai avec une sorte de joie.

Les détenus étaient rangés sur deux lignes. On les forçait à garder leurs rangs, même dans les chemins escarpés et boueux, ce qui augmentait d'autant leurs fatigues. Une escorte nombreuse, dont faisaient partie une cinquantaine de gardes nationaux de Rennes, les accompagnait. Le Coz cependant ne pensait pas arriver jusqu'au bout, tant il se sentait épuisé. Un jour qu'il était plus las que de coutume, il essaya de tromper ses souffrances en composant des stances analogues à sa situation. En voici quelques-unes :

Seigneur, je te bénis : ta bonté paternelle
Veut en m'humiliant me prouver ton amour.
Qu'il est heureux ce jour
Qui me rapproche ainsi de mon divin modèle !

Comme toi méprisé, garrotté comme toi,
Je suis conduit sans doute au lieu de mon supplice·
Voilà l'amer calice
Que des hommes impurs ont préparé pour moi.

Je le boirai, Seigneur, en dépit du murmure
Qu'excitent dans mon sein des sens trop délicats.
Je saurai sur tes pas
Marcher avec ta grâce et dompter la nature.

Vous à qui j'ai voué mon esprit et mon cœur,
O vous que j'envisage avec inquiétude
Vous de qui le bonheur
Est le premier objet de ma sollicitude,...

Je demandai pour vous les célestes faveurs,
Pour vous, troupeau chéri, je les demande encore,
O Jésus que j'adore
Rends heureux mon troupeau, j'oublierai mes malheurs.

Le Coz emportait, cousus dans la doublure de son habit, 25 louis qu'il avait reçus en dépôt de son ami la Tour d'Auvergne, lorsque celui-ci était parti pour l'armée d'Espagne où, suivant son habitude, il devait accomplir des prodiges de valeur. Cette somme était destinée à une nouvelle édition des *Antiquités gauloises,* car l'intrépide soldat était doublé d'un érudit. Le long de la route, il fut question de fouiller les prisonniers, Le Coz aussi bien que les autres. Les gardes nationaux s'y opposèrent et c'est ainsi que l'évêque sauva cet or auquel il refusa de toucher, malgré sa détresse, durant sa longue détention. Plus tard, lorsqu'il s'occupa de le rendre à la Tour d'Auvergne, rentré en France après avoir passé plusieurs années sur les pontons d'Angleterre, ce fut entre les deux amis une lutte de désintéressement et de générosité; l'évêque voulant tout restituer, le soldat refusant de rien recevoir. A la fin, Le Coz consentit à garder la moitié de la somme qu'il s'empressa de distribuer aux pauvres, sans rien réserver pour son usage personnel, bien qu'il fût pauvre lui-même.

IV. LE COZ AU MONT SAINT-MICHEL — IL PRÉSERVE L'ABBAYE DE LA DESTRUCTION — SON DÉNUEMENT — LES VENDÉENS A GRANVILLE ET A DOL — LE COZ SAUVE UN GRAND NOMBRE D'INSERMENTÉS

Le cortège arriva enfin au mont Saint-Michel que désormais on allait appeler le *Mont Libre*, sans doute par antiphrase. Les détenus eurent d'abord la permission de se promener par toute l'abbaye et même dans la petite bourgade de pêcheurs, enserrée de remparts, qui est bâtie sur l'îlot, au pied du monument.

Un jour que Le Coz récitait son office à la chapelle, il vit entrer tout à coup un général, suivi d'un groupe d'officiers et d'un certain nombre d'habitants. Le général, pris de vin, comme la plupart de ses compagnons, avisant les statues et les autres emblèmes religieux qui décoraient l'édifice, dit brutalement à un agent municipal : « A quoi bon ces signes du fanatisme ? qu'on les fasse disparaître. »

Prêchant d'exemple, il s'arme d'un marteau et se met en devoir de mutiler les chefs-d'œuvre de sculpture qui ornaient le monument. Bientôt, hommes et femmes, accourant avec toute sorte d'instruments, imitent ce fou furieux et rivalisent à qui accumulera le plus de ruines. L'édifice tout entier allait être démoli, lorsque Le Coz, dissimulé derrière une colonne, fit signe à l'agent de la commune qui assistait à cette scène de vandalisme de venir lui causer, et, parlant à cet homme le seul langage qu'il pouvait entendre, celui de l'intérêt, il lui fit comprendre que la destruction d'un mo-

nument qui attirait tant de visiteurs de tout pays serait la ruine de ses administrés et la sienne propre, puisque tous ne vivaient que de l'argent laissé par ces étrangers.

L'agent, tout effrayé, le conjura de parler lui-même au général. Le Coz, n'écoutant que son zèle, alla trouver le forcené qui s'acharnait toujours à sa besogne destructive et lui dit : « Général, un mot. — Que me veux-tu ? — Vous empêcher de ruiner ce pauvre peuple. — Eh ! comment ? est-ce que ces pierres le nourrissent ? Viens-tu me prêcher ton idolâtrie ? — Jamais je ne prêchai l'idolâtrie. Écoutez-moi. — Parle. »

Le Coz alors lui répéta en quelques mots ce qu'il avait dit à l'agent. Il n'eût cependant pas obtenu gain de cause, si les femmes, dont la première exaltation commençait à se calmer, l'ayant entendu, et apprenant qu'il y allait du pain de leurs familles, n'eussent, à leur tour, pris la défense de ce même édifice qu'elles travaillaient à démolir l'instant d'auparavant, et ne se fussent énergiquement opposées à ce que l'œuvre de dévastation fût poussée plus loin.

C'est donc à Le Coz que l'on doit la conservation de ce merveilleux chef-d'œuvre d'architecture. Sans son intervention courageuse, il n'existerait vraisemblablement plus qu'à l'état d'informes débris.

Dans le *Journal* de sa captivité, malheureusement perdu, mais dont son ami, le chanoine Grappin, nous a conservé quelques pages, Le Coz racontait ainsi un autre incident de son séjour au mont Saint-Michel.

Deux particuliers d'Avranches..... vinrent dans l'île et demandèrent à me voir. Je les reçus honnêtement. L'un des deux (1), qui se disait procureur syndic du district, me fit des reproches amers du fédéralisme qui était, disait-il, la cause de ma réclusion. « Ajoutez, lui répondis-je, que la cause principale est mon attachement à ma religion qui est aussi la vôtre. Au surplus, si je suis un *fédéraliste*, ce n'est point à vous à m'en faire un crime. N'ai-je pas lu de vous un imprimé dans lequel vous prêchiez une croisade contre les oppresseurs de la liberté du roi et de celle de nos députés ? — J'en conviens ; c'était un tort grave, je l'ai réparé. — Serait-ce par un motif de pénitence que vous venez m'adresser des reproches ? Eh bien ! moi, je n'éprouve qu'un regret, c'est que votre vœu n'ait pas été rempli. Combien de maux et de crimes on eût épargnés à notre infortunée patrie ! — Voilà bien de l'aristocratie et du fanatisme; et, au besoin, en voici une nouvelle preuve, — en montrant un crucifix qui était sur une cheminée. — Ce signe, Monsieur, vous annonce en moi un adorateur du vrai Dieu et rien de plus. » En prononçant ces mots, je me plaçai entre le crucifix et mes deux interlocuteurs, car le compagnon du syndic prenait aussi la parole. L'un d'eux, feignant de vouloir l'examiner de plus près, m'écartant du coude, facilite à l'autre les moyens de s'en saisir, de le jeter à terre et de le briser du pied. Cette impiété brutale excita en moi la plus profonde indignation, et si je n'eusse été retenu par la sainteté de mon caractère, j'aurais été capable d'imiter le zèle de Phinées. « Quoi, m'écriai-je avec un accent qui fit pâlir les deux scélérats, ce n'était point assez pour vous d'avoir insulté ma personne, vous m'outragez plus cruellement encore dans ma religion, dans mon Dieu ! Eh ! qui êtes-vous donc pour vous permettre de telles horreurs dans l'asile sacré d'un prisonnier ? » J'ouvre brusquement ma porte, puis une fenêtre élevée de plus de 200 pieds audessus du sol : « Sortez d'ici, malheureux, choisissez la porte ou cette fenêtre; dans l'agitation où vous me voyez, je me sens assez fort pour vous précipiter tous les deux. »

Ils se retirèrent en murmurant et bégayant que bientôt il se feraient connaître. Ils revinrent, en effet, décorés d'écharpes qu'ils avaient empruntées des maire et adjoint; mais je refusai de leur ouvrir, s'ils ne paraissaient accompagnés des magistrats de la commune qui ne se seraient pas facilement prêtés à leurs fantaisies. Ils disparurent et je n'entendis plus parler d'eux.

On laissait les prisonniers manquer de tout. Le 24 octobre 1793, Le Coz mandait au *citoyen* Clinchamp, membre du Directoire d'Ille-et-Vilaine :

Citoyen, mon ancien collègue, permettez-moi de réclamer votre humanité et par vous celle de tous les membres du département, en faveur de malheureux prisonniers, exposés à périr de faim. Hier, plus de soixante de ceux qu'on a amenés ici de Rennes manquèrent de pain..... Au moment où je vous écris, je n'ai pas un morceau de pain pour déjeuner.

Il écrivit plusieurs fois à Clinchamp sans jamais en recevoir de réponse, ni évidemment de secours.

En novembre, les Vendéens vinrent mettre le siège devant Granville. Les insermentés profitèrent de l'arrivée au mont Saint-Michel

(1) Il se nommait Frain.

d'un détachement de royalistes pour s'évader et suivre l'armée catholique, malgré les avis de Le Coz, qui les conjurait d'attendre le résultat des événements. Loin de l'écouter, ils l'accablèrent de reproches au sujet de son serment sacrilège et le menacèrent de le faire *brûler vif*, du moins à l'en croire, mais il put se rassurer à la pensée que ces autodafés n'étaient nullement dans les mœurs vendéennes. Cependant les royalistes ayant échoué devant Granville, durent battre en retraite, non sans avoir infligé une terrible défaite à Dol et à Antrain aux républicains qui essayaient de leur barrer la route. La plupart des insermentés qui avaient compté sur le succès du siège de Granville et pris la fuite vinrent, après le départ des royalistes, se reconstituer prisonniers. Aussitôt Lecarpentier, qui terrorisait alors le pays au nom de la Convention, somma la municipalité montoise de lui livrer les *coupables*. Cet ordre inhumain consterna ces révolutionnaires modérés. Ils consultèrent Le Coz :

« Il n'y a qu'un moyen de sortir de là, leur dit celui-ci. Sans doute, il serait honteux de livrer ainsi des hommes venus de leur propre mouvement se mettre à votre discrétion. Faites des certificats attestant qu'ils n'ont pas quitté le mont Saint-Michel, et moi, dont les opinions constitutionnelles sont notoires, je les signerai avec vous. »

Grâce à ce charitable subterfuge, les prisonniers échappèrent à l'échafaud (1).

Les jours s'écoulaient sans amener d'amélioration notable dans la position du captif qui payait jusqu'à 40 sols trois livres de pain et louait 6 livres par mois un petit matelas, avec une mince couverture.

V. CHUTE DE ROBESPIERRE — LE COZ RETOURNE A RENNES — SITUATION DU CLERGÉ CONSTITUTIONNEL — LE CULTE DE LA RAISON — LES CHOUANS ET LA FAMINE — RAVAGES DE L'IMPIÉTÉ — DISCRÉDIT DES « JUREURS »

Lorsque l'évêque et ses co-détenus apprirent la chute de Robespierre, 9 thermidor an II (27 juillet 1794), ils crurent que les portes de leurs cachots allaient s'ouvrir aussitôt; leur espoir fut trompé; ils durent passer encore plusieurs mois sur leur rocher battu des vents et des vagues. Ce ne fut qu'en décembre de cette année que Le Coz put enfin rentrer à Rennes où il trouva *son* clergé dans la désorganisation la plus complète, un grand nombre d'intrus ayant consommé leur apostasie en se mariant, et les autres ayant renoncé à leurs fonctions sacerdotales.

L'un d'eux, Lancelot, recteur de Retiers, ami personnel de Le Coz, et son collègue à l'Assemblée législative, déclarait qu'il ne s'occuperait plus que de labourage. Plus tard, cependant, sur l'invitation de la municipalité, il reprit ses fonctions.

Le culte de la Raison était établi dans l'église Saint-Sauveur, à Rennes. Boursault, de comédien devenu conventionnel, c'est-à-dire tragédien, exerçait les fonctions de pontife suprême dans la cité bretonne où il était en *mission*. Lui et ses affidés étaient d'une extrême insolence : « Jamais, écrivait Le Coz, intendants, commandants des provinces ont montré la morgue qu'y ont affichée les agents de la République, toutes les fois que je les ai vus. »

Et néanmoins, toutes les horreurs, toutes les extravagances dont il était le témoin écœuré ne le désillusionnaient pas; il continuait de croire à cette liberté menteuse au nom de laquelle on les commettait.

Sans argent, sans ressources, sa maison dévastée, ses ornements pillés, ses livres et ses manuscrits dispersés, *son* clergé réduit à une poignée de trembleurs dont les plus hardis n'osaient plus dire la messe, *ses* églises fermées; telle était la situation de Le Coz à son retour de prison.

Il faut joindre à tous ces sujets de tristesse la Chouannerie, le perpétuel cauchemar de l'infortuné jureur qui n'osait mettre le pied hors de la ville, surtout lorsqu'on lui eût dit que les Chouans croyaient gagner une indulgence plénière chaque fois qu'ils tuaient un patriote. Il estimait, sans doute, que ces braves gens auraient mis un zèle

(1) *Histoire de la Vendée militaire*, t. Ier, p. 417-419, et t. IV, p. 362 de notre édition illustrée.

tout spécial à se défaire de lui, dans la persuasion que faire mourir le chef des intrus leur eût valu du ciel des grâces particulières. En dépit d'une certaine dose de bon sens natif, Le Coz fut toujours disposé à admettre les inepties les plus monstrueuses, les contes les plus ridicules, quand il s'agissait d'insermentés ou de Chouans.

Le 22 mars 1795, dans une longue circulaire, l'évêque jureur s'efforçait d'amener les premiers à ses idées constitutionnelles et se disait prêt à se retirer si M. de Girac consentait à revenir. Inutile d'ajouter que cette tentative de rapprochement échoua, comme devaient échouer toutes celles qu'il fit dans la suite. D'autre part, l'évêque légitime de Rennes ne pouvant rentrer dans son diocèse ouvertement qu'au prix d'un serment sacrilège, Le Coz ne crut pas devoir faire le sacrifice de son siège illicite; il n'en descendit point.

Le 29 floréal (18 mai), il écrivait à son ami Grégoire, évêque assermenté de Loir-et-Cher, qu'il était *en butte à deux fléaux, le poignard des rebelles et la famine.* Il s'imaginait à chaque instant voir un Chouan apparaître et *gagner une indulgence plénière* à ses dépens. Pour le second fléau, voici ce qu'il mandait une autre fois à son ami : « L'écu de 6 livres vaut en assignats 120 livres. Réfléchissez et voyez si nous sommes sur des roses. » Notons que ses maigres appointements ne lui étaient payés qu'en assignats..... lorsqu'on les lui payait.

Malgré toutes ces difficultés, tous ces périls dont il était ou dont il se croyait environné, il ne songeait nullement à quitter son poste, comme le lui conseillait par écrit un insermenté qui s'abritait derrière le pseudonyme de *Lefranc* pour lui dire les plus rudes vérités.

L'Église qui a été confiée à mes soins, répondait Le Coz, ne sera point sans pasteur. J'espère, avec la grâce du ciel, être fidèle à la voix de ma conscience; et cette voix me crie que le serment prêté par moi était le serment d'être bon citoyen et pasteur zélé; qu'il n'avait pour objet que la gloire de Dieu et le bonheur de mes frères, et que la rétractation d'un tel serment serait un crime contre ma religion et contre ma patrie.

On ne pouvait s'aveugler davantage. Or, jamais Le Coz ne parlera autrement lorsqu'on l'invitera à faire amende honorable au sujet de son serment schismatique. L'entêtement de race aidant, sa bonne foi lui interdira tout *peccavi* de cette nature.

Il continuait d'être dans une pénurie extrême par suite du discrédit de plus en plus complet où étaient tombés les assignats. Il écrivait, le 11 janvier 1796, à Grégoire, alors membre du Conseil des Cinq-Cents.

C'est donc décidément que nous sommes condamnés à mourir de faim. Le louis va ici jusqu'à 9000 livres; jugez de la valeur de 250 livres en assignats qu'on m'alloue pour trois mois! C'est une horreur!

Le second *fléau* qu'il signalait naguère à son ami sévissait toujours de son côté, comme il le lui mandait encore :

Songez donc que, depuis quinze mois, je ne me suis qu'une seule fois écarté de Rennes, d'environ une demi-lieue, bien déguisé, et que, néanmoins, les Chouans l'ont su, qu'ils m'ont longtemps guetté sur cette route et que même, depuis cette époque, ils y ont commis plusieurs *assassinats.*

Il appelait ainsi les trop justes représailles exercées par les royalistes sur les patriotes qui les persécutaient et les traquaient sans pitié. Du reste, il est bon de reconnaître que les Chouans n'eurent jamais la magnanimité des Vendéens, leurs frères d'armes; ils rendirent généralement guerre pour guerre et, comme le disent les marins, coup pour coup.

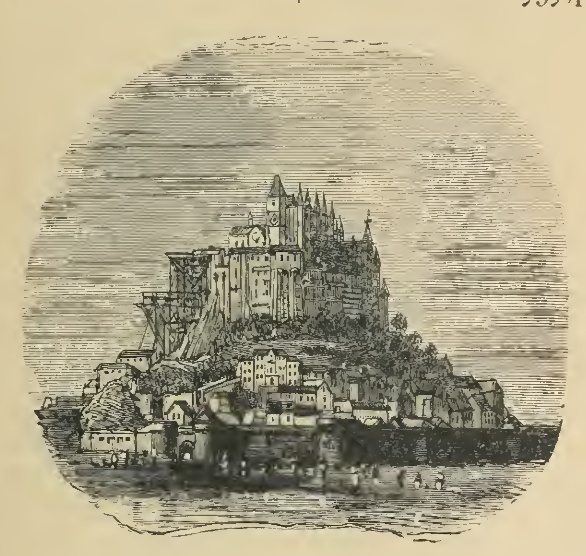
Le Coz, dans une autre lettre, dépeignait l'immoralité profonde des esprits imbus d'athéisme; les jeunes filles, lasses de débauches, se jetant *toutes parées* dans la rivière; les débiteurs échappant à leurs créanciers également par le suicide, les domestiques empoisonnant leurs maîtres, etc. Tel était le spectacle varié que lui offrait journellement le Rennes révolutionnaire. Il ajoutait plus tard :

Malheur à nous, et plus encore malheur à nos neveux, si la Religion ne se hâte de venir au secours des tendres rejetons de notre société! Ce sera une génération, non de républicains, mais de tigres, qui, après s'être cruellement entre-déchi-

rés, abandonneront la France au premier qui se présentera pour la conquérir ou même pour l'acheter.

Le conquérant, sinon l'acheteur, de cette France républicaine et athée n'allait pas tarder à paraître.

Les prêtres *jureurs* étaient d'autant plus détestés des populations que, très souvent, ils s'improvisaient les dénonciateurs des insermentés et des Chouans. Leur procès n'était pas long, quand ils tombaient aux mains de ceux-ci. Aujourd'hui encore, dans le pays breton, l'on vous racontera comment les Chouans allaient, la nuit, les trouver individuellement dans leurs presbytères, pour les prier de venir en toute hâte assister quelque mourant. Le pauvre intrus, sans défiance, et, tout aise de voir que ses paroissiens recouraient enfin à son ministère, se levait et suivait son guide, ou ses guides, car ils étaient habituellement deux, comme c'est encore l'usage, lorsqu'on va la nuit chercher le prêtre ou le médecin, pour un cas pressant. Après avoir passé le bourg, dans le coin du premier champ venu, ils déclaraient au malheureux que le moribond était lui-même et qu'il se dépêchât de réciter son acte de contrition, car il n'avait plus qu'un instant à vivre, puis, ramassant leurs fusils cachés dans la haie voisine, ils le fusillaient sans écouter ses plaintes, ni se laisser attendrir par ses lamentations : « Tu nous as vendus, tu vas mourir, » se contentaient-ils de lui répondre.



LE MONT SAINT-MICHEL

Ces suppressions violentes ne laissaient pas que de creuser des vides dans les rangs du clergé de Le Coz, vides qu'élargissaient encore des rétractations assez nombreuses, ou la défection de ceux qui allaient jusqu'au bout dans le chemin de l'apostasie et se mariaient.

VI. CONCILIABULE DE 1797 — LE COZ EST ÉLU PRÉSIDENT — LES « PÈRES » ÉCRIVENT AU PAPE POUR LUI DEMANDER SA BÉNÉDICTION — LE COZ, DE RETOUR A RENNES, VISITE SON DIOCÈSE — SACRE D'AUDREIN ET DE DORLODOT

Le Coz se rendit à Paris, dans le courant de l'année 1797, pour assister au *Concile national* qui s'ouvrit le 15 août (28 thermidor an V), à Notre-Dame, au milieu d'*une affluence prodigieuse de fidèles,* suivant le *Bulletin du Concile,* sans parler d'un *concours de curieux* non moins grand. Mais écoutons le rédacteur du *Bulletin :*

> Tout à coup, l'orgue fait entendre sa mélodie religieuse, deux longues files de prêtres et de pontifes, la plupart vénérables par leur grand âge et leurs cheveux blanchis sous les étendards de Jésus-Christ, s'avancent, précédés de sa croix, dans le silence et le recueillement; alors, une sainte joie, mêlée d'attendrissement et d'admiration, fait éclater de modestes transports..... On reconnait une partie de ces respectables vieillards qu'on a vus arriver par petits pelotons, confondus dans la foule..... On croit les voir encore à peine sortis des cachots de la persécution, couverts des cicatrices glorieuses de ces fers qu'ils ont si longtemps portés pour la foi, braver pour elle de nouveaux dangers, entreprendre une route si longue et si pénible..... accourir enfin des extrémités de la République, etc., etc.

Vraiment, ne dirait-on pas que ce synode était renouvelé du concile de Nicée, où assistèrent de nombreux confesseurs de la foi, la plupart souffrant encore des blessures

reçues dans les dernières persécutions ? Il ne manquait guère qu'un autre Constantin pour baiser toutes ces *glorieuses cicatrices !*

Le Coz fut élu président, d'abord provisoirement, puis d'une façon définitive. En réalité, il y avait si peu de *Pères* qu'il crut tout d'abord devoir dire au public, admis aux séances, de ne point s'*effrayer* du petit nombre d'évêques présents, sous prétexte qu'il ne s'était trouvé au début du concile de Trente que *trois légats*, *quatre archevêques et vingt-deux évêques*. Il n'ajoutait pas que ce nombre n'avait pas tardé à se décupler, tandis que le synode présent ne compta jamais qu'une infime minorité.

Les *Pères* invitèrent, sans succès d'ailleurs, leurs *frères égarés,* les insermentés, à se joindre à eux. Le 25 août, ils osèrent adresser au Pape lui-même une lettre naturellement restée sans réponse. Ils s'efforçaient de légitimer leur conduite et conjuraient Pie VI, puisqu'il ne pouvait, à cause de *son grand âge et de ses grandes affaires*, venir en personne présider leur assemblée, de leur *accorder du moins sa bénédiction paternelle et apostolique*. Cette lettre, écrite en latin, était revêtue de la signature du président et des secrétaires du Concile; elle fut très probablement rédigée par Le Coz lui-même, qui se piquait de littérature.

Le 24 septembre, fut proclamé en plein synode un décret de *pacification* qui ne devait rien pacifier. Il fut envoyé à Rome, bien inutilement, cela va sans dire. Une députation se rendit chez le marquis Massimi, représentant du Saint-Siège à Paris. Massimi leur promit ses bons offices auprès de son maître, « qui, dit-il, l'avait assuré, à sa dernière audience, qu'il ne mourrait jamais satisfait qu'il n'eût entièrement apaisé les malheureuses divisions qui déchiraient l'Église gallicane. »

Le Synode tint sa sixième et dernière session le 11 novembre. Le Coz, à la fin de la séance, demanda : « Révérendissimes évêques et vénérables prêtres, vous plaît-il de décréter que la session du concile national de France est terminée ? »

— Il nous plaît, » répondirent les *Pères*. Sur ce, l'on se sépara.

Ce *concile* ne servit qu'à constater la faiblesse, disons mieux, l'impuissance de l'Église constitutionnelle.

Dans les premiers mois de l'année suivante, il y eut une sorte d'accalmie en Bretagne. Le Coz en profita pour visiter son diocèse. Il écrivait à Grégoire, son confident habituel :

Depuis Pâques, je parcours mon diocèse. Partout où je m'arrête, l'affluence des citoyens est prodigieuse..... Dans certains endroits encore suspects, on ne voulait point nous laisser aller seuls. Malgré nous, des citoyens de la paroisse nous escortaient. Souvent même ceux de la commune où nous nous rendions venaient nous prendre, alors tous marchaient gaiement ensemble. Quelques airs patriotiques animaient de temps en temps la marche. Arrivés à la moitié du chemin, on faisait halte. Les citoyens s'embrassaient. Puis, se frappant dans la main, et d'un ton si peu maniéré, si naturel, si touchant, que presque toujours il faisait couler nos larmes, chacun disait à son voisin: « Adieu, frère, adieu, frère. Comptez sur nous. — Et nous sur vous... » A peine s'étaient-ils tourné le dos que des airs gais et naïfs, répétés par les échos, annonçaient les délicieux sentiments que tous ils portaient dans leurs cœurs. Quel spectacle ! quelles scènes ravissantes ! Lorsque l'attendrissement faisait couler mes pleurs, ce qui m'arrivait assez souvent, ils venaient m'embrasser. « Allons, notre bon pasteur, vous nous aimez bien, mais aussi, nous vous aimons de tout notre cœur. Ah! si tous avaient fait comme vous !..... Mais vous nous avez dit de ne plus songer à ce qui est passé. Eh bien ! vive la République ! vive notre bon évêque! avec lui nous ne ferons bientôt plus qu'une seule famille ! »

Une véritable idylle à la Berquin, une bergerie à la Florian ! il n'y manque vraiment que *le loup !*

Les *airs patriotiques* dont parle l'enthousiaste *pasteur* remplaçaient assez imparfaitement les chants religieux que même les autres refrains qualifiés par lui de gais et de naïfs ne valaient sans doute pas. En réalité, le *choral* qui servait d'escorte à l'évêque intrus était composé de patriotes ardents qui avaient oublié les vieux cantiques du P. Montfort pour ne plus se souvenir que de la *Marseillaise*, du *Ça ira,* de la *Carmagnole,* et peut-être aussi, puisqu'il

y avait place pour le genre bucolique près de ces chants et de ces danses de sang et de mort, du fameux couplet : *Il pleut, il pleut, bergère !* attribué à Camille Desmoulins.

Quant aux accolades bruyamment fraternelles de ces dignes patriotes, nous n'oserions affirmer que le cidre et le *vin de feu* n'y eussent été pour rien.

Le 22 juillet, Le Coz sacrait dans la cathédrale de Quimper son ancien collaborateur Audrein. Il était assisté des évêques de Vannes et de Saint-Brieuc, Le Masle et Jacob. Audrein avait fait partie de la Convention et il avait même voté la mort de Louis XVI, par peur, il est vrai, car au fond il n'était pas méchant; mais l'on se demande comment Le Coz put s'imaginer un seul instant pouvoir effacer avec le chrême la tache de sang qui souillait les mains du lâche.

Le 8 avril 1799, il sacrait aussi Dorlodot, évêque de la Mayenne, toujours assisté des évêques du Morbihan et des Côtes-du-Nord. Ce nouveau siège devait être érigé canoniquement plus tard.

VII. ENCORE LA CHOUANNERIE : PILLAGE D'UN CONVOI — FAUX CHOUANS — SYNODE DIOCÉSAIN — VEXATIONS GOUVERNEMENTALES — LETTRE DE LE COZ AU PREMIER CONSUL

Le 13 juin, Le Coz écrivait à son cousin Daniélou :

> Des étincelles de Chouannerie s'élèvent encore de temps en temps dans ce malheureux pays. Dernièrement, sur la route de Vitré, à cinq lieues d'ici, un fourgon, portant 90 000 livres, a été pillé, et un pauvre volontaire, déjà malade et privé d'une jambe, y a été horriblement massacré. Quand finiront ces crimes et ces malheurs ? Puissiez-vous être plus tranquille ! Adieu.

La Révolution, en organisant une Chouannerie de contrebande, *pour la déshonorer dans ses œuvres vives*, suivant l'expression de Sotin, l'un de ses ministres, ne se doutait guère que c'était une arme à deux tranchants; et pourtant, elle eût pu, avec un peu de clairvoyance, prévoir combien il était dangereux de s'en servir. En effet, ces galériens, relaxés à la condition de reprendre leur vie de brigandage et de commettre le plus d'excès possible aux cris de : « Vive le roi ! vive la bonne religion ! » remplissaient admirablement leur mission; ils la remplissaient même trop bien pour les intérêts du gouvernement, leur mandataire. Sous le costume des paysans bretons qu'on leur avait donné, avec leurs braies aux plis flottants, leur veste en peau de bique, leur large chapeau de feutre, leur Sacré Cœur sur la poitrine et leur chapelet au cou, sans parler de leur cocarde blanche, il n'était pas facile de les discerner des insurgés véritables. Ils profitaient de cette confusion pour piller indistinctement royalistes et patriotes, blancs et bleus.

On comprend de plus que les convois d'argent les tentaient spécialement, surtout lorsque l'escorte se composait, comme ici, au dire de Le Coz, de pauvres malades, d'éclopés, aux jambes de bois. Avouons que donner de pareils défenseurs au trésor public, lorsqu'il s'agissait de le faire voyager dans un pays en pleine insurrection, ce n'était peut-être pas d'une extrême prudence.

Nous reconnaissons, d'autre part, que les royalistes ne se firent jamais scrupule de s'emparer des subsides destinés à leurs ennemis, et vraiment, l'on ne saurait le leur reprocher sérieusement : ce fut toujours un usage admis entre belligérants.

Le 20 août 1799, Le Coz ouvrait à Rennes un synode auquel se rendirent 46 assermentés; 22 autres envoyèrent leur adhésion; c'était à peu près tout le clergé constitutionnel de l'Ille-et-Vilaine, qui comptait alors plus de 2 000 prêtres. Peu de diocèses eurent à gémir sur un aussi petit nombre de défections.

Cette réunion d'assermentés ne dura que trois jours, à raison de deux séances par jour; elle ne produisit aucun résultat. Cependant, elle permit à Le Coz de constater une fois de plus son impuissance et celle de *son* Église.

Le 16 janvier 1800. Bonaparte étant alors

premier consul et désormais le chef du gouvernement, l'évêque de Rennes fit à l'union un nouvel appel qui ne fut pas plus entendu que les précédents. Il adressait en même temps au jeune et victorieux général un exposé des vexations sans nombre que le Directoire, digne héritier de la Convention, exerçait contre les populations de l'Ouest. Il les décrivait ainsi en supposant un dialogue entre un *citoyen* et un agent du gouvernement.

Vous avez des denrées, des marchandises, produits de vos labeurs ou de votre industrie; vous voulez les vendre ou les échanger; il faut que vous attendiez le jour de la loi; il faut que vous vous rendiez au lieu indiqué par elle.

— Mais je suis pressé.

— Vous attendrez.

— Mais ce jour que vous m'indiquez, la saison, mon goût, mon intérêt me commandent de l'employer d'une autre manière; et ce lieu ne m'est nullement commode. Au jour que vous prescrivez, les acheteurs ne se présentent point; et le jour où ils se présentent, vous me défendez de leur vendre. Comment voulez-vous que je fasse?

— Comme vous voudrez, mais sous peine de la *fusillade,* vous ne vendrez que dans ce lieu et dans ce jour.

— Eh bien! je vais récolter mes blés qui sont en maturité, ou réparer ma maison qui menace d'une ruine prochaine.

— Halte-là, le décadi s'y oppose, malheur à vous si vos bras ne restent sans activité, si vos goûts et vos besoins ne restent comprimés dans ce grand jour qu'il vous est commandé de consacrer à la liberté.

La rigueur, à cet égard, est telle qu'une pauvre femme de quatre-vingt-quatre ans, trouvée filant sa quenouille *à vue de la rue,* a été condamnée à une amende et menacée de la prison. De pauvres enfants d'un hôpital, dénués de tout, ont même été empêchés, ce jour, d'aller à la rivière laver leurs misérables haillons, et l'administrateur de l'hôpital, pour y avoir consenti, a été sur le point de perdre sa place. Ne vous exposez pas vous-même à une punition exemplaire et rigoureuse.

— Je vais donc porter ces objets à la ville.

— Allez, mais songez que vous avez dix barrières à franchir, vingt commis à salarier; n'oubliez pas surtout votre certificat de civisme, votre passeport, votre cocarde, etc., partout il vous les faudra exhiber, et, si vous manquez d'avoir sur vous quelqu'une de ces pièces essentielles, attendez-vous à la prison.

— Bon Dieu, que d'entraves! Quelle est donc cette liberté qu'on nous a donnée?

Le Coz poursuivait longtemps son vigoureux réquisitoire contre ce régime de *liberté* que pourtant, il avait accueilli avec tant d'enthousiasme. Il était en verve.

« Ce ne sont cependant encore là que des bagatelles, » observait-il, et il décrivait tout au long les fameux mariages *décadaires* qu'il qualifiait à si bon droit de *leçons publiques d'immoralité*.

De là, il passait aux enterrements *civiques*.

Le corps de votre père, de votre mère, etc., il faut que vous les livriez à des hommes brutaux et crapuleux qui s'en emparent avec l'avidité de bêtes féroces et qui courent les jeter avec le dernier mépris dans une fosse immonde, etc.

Après avoir énuméré ces horreurs et d'autres pires encore, ils faisait intervenir les *Chouans* et leur prêtait ce langage :

Pauvre peuple, ne sentez-vous pas combien ces hommes vous jouent, combien ils vous méprisent?

Ne vous apercevez-vous pas qu'ils veulent voir jusqu'à quel point vous êtes asserviables et avilissables?

Ouvrez enfin les yeux, rangez-vous de notre côté, et cet état d'oppression et de misère finira bientôt pour vous et pour nous.

Il conjurait le *citoyen premier consul* d'aviser à cette situation et lui rappelait que les gouvernements précédents, pour avoir négligé des avertissements analogues à ceux qu'il prenait la liberté de lui adresser, *étaient tombés, comme des feuilles mortes, dans la fange du mépris et de l'indignation publique*.

Bonaparte était homme à entendre ce langage et en faire son profit. Il s'empressa de mettre fin à ces vexations ridicules et odieuses et d'adopter des mesures libérales qui contribuèrent plus au désarmement des insurgés que les baïonnettes de ses soldats. Quelques semaines lui suffirent pour rendre la tranquillité à la plupart des campagnes et pacifier les esprits dans une large mesure.

Le 2 mars, les évêques *réunis*, Grégoire, Saurine, Desbois et Wandelaincourt, publièrent une *lettre d'indiction* d'un nouveau concile national. Il devait se tenir l'année suivante.

VIII. MORT D'AUDREIN — SYNODE MÉTROPOLITAIN DE RENNES — DEUXIÈME CONCILE NATIONAL — IL EST ENCORE PRÉSIDÉ PAR LE COZ — SÉANCE ORAGEUSE — CLOTURE PRÉMATURÉE DU CONCILE — UN PRÊTRE SOLDAT

Au mois de novembre 1800, Le Coz qui, déjà, le 27 juin précédent, avait perdu son ancien condisciple et ami, la Tour d'Auvergne, tombé sur le champ de bataille de Neubourg, le cœur percé d'un coup de lance, apprit la fin tragique d'un autre de ses amis, de son collègue Audrein, évêque de Quimper, qu'une bande de Chouans avaient fusillé, la nuit, sur la route de Quimper à Morlaix, pour le punir d'avoir voté autrefois la mort du roi (1). Tous les intrus, à cette terrible nouvelle, crurent leur dernière heure venue, bien qu'ils fussent loin d'être tous des régicides.

Les *Réunis* publièrent, le 8 mars 1801, une seconde *lettre d'indiction* relative au concile, dont ils fixèrent définitivement l'ouverture le 29 juin, au jour de la *Saint-Pierre*. Dix jours auparavant, Le Coz convoquait, à Rennes, en synode, ses suffragants de l'*arrondissement* du Nord-Ouest, comme préambule du prochain concile national. Prud'homme, évêque de la Sarthe, Le Masle du Morbihan et Dorlodot de la Mayenne se rendirent à l'appel de leur métropolitain. Les Églises *veuves* de Nantes et de Saint-Brieuc se firent représenter. En réalité, l'Église constitutionnelle de Nantes n'était point *veuve*, car son titulaire, Minée, vivait toujours, mais il avait jugé à propos de la quitter pour s'établir à Paris, rue de l'Arbalète, où il tenait une boutique d'épicerie avec une nouvelle *épouse*, nommée Marie Martinet; c'était donc moins un veuvage qu'un divorce. Jacob, évêque des Côtes-du-Nord, venait de mourir.

Le 21 juin, avant d'avoir pu rien régler de définitif, les Pères du Synode métropolitain se séparèrent pour se retrouver huit jours plus tard à Paris.

(1) Voir *Histoire de la Vendée militaire*, édition illustrée, t. IV, p. 127.

Le deuxième *concile national* fut encore présidé par Le Coz, estimé de tous comme l'un des chefs de l'Église constitutionnelle. Dès le lendemain de l'ouverture, le mardi 30 juin, les *Pères*, qui comprenaient dans leurs rangs, non seulement les évêques, mais aussi les simples prêtres, eurent une séance des plus chaudes, ceux-ci accusant ceux-là de tyrannie et ceux-là qualifiant ceux-ci de *révoltés*. Le pauvre Le Coz craignit un moment de n'avoir plus à présider qu'une salle de boxe. L'orage ne s'apaisa jamais complètement. Il y eut toutefois des instants d'accalmie. Le Coz profita de l'un d'eux (c'était le dimanche 12 juillet) pour demander aux Pères s'il leur plaisait de *manifester leur attachement au Saint-Siège, centre de l'unité catholique*. « Il nous plaît, » répondirent-ils. Le président alors observa que c'était ce qu'ils pouvaient répondre de mieux à ceux qui les accusaient de schisme. La réponse eût encore mieux valu s'ils avaient quitté leurs fonctions usurpées.

Le vendredi, 14 août, Fouché, ministre de la police, fit savoir aux membres du synode que le gouvernement avait reçu de Rome une Bulle au sujet de la pacification de l'Église de France, et que, dès lors, ils n'avaient plus qu'à se séparer, de peur de fournir *un prétexte à la malveillance*. Le surlendemain, dimanche, la clôture du concile fut solennellement prononcée, les *Pères* se donnèrent le baiser d'adieu.

Le Coz fut invité par ses collègues à séjourner quelque temps encore à Paris, afin de suivre les événements et de soutenir, autant que possible, l'édifice constitutionnel qu'ils sentaient lézardé de toutes parts et à la veille de s'écrouler. Ses vicaires épiscopaux, demeurés à Rennes, entretenaient avec lui une correspondance active et le tenaient au courant des nouvelles de *son* diocèse. L'un d'eux, il se nommait Duchesne, lui adressait, le 21 septembre, une lettre particulièrement intéressante. Il le consultait sur l'un de ses prêtres, le *citoyen* Gausselin, qui, se trouvant dénué de tout, venait de s'engager dans un régiment de chasseurs à cheval. Gausselin demandait un

exeat qui lui permît, son congé terminé, de *reprendre ses fonctions* dans le diocèse où il pourrait alors se trouver.

IX. CONCORDAT DE 1801 — LE COZ ÉLU ARCHEVÊQUE DE BESANÇON — IL PRODIGUE L'ÉLOGE A NAPOLÉON — IL RENCONTRE DE GRANDES DIFFICULTÉS DANS L'ADMINISTRATION DE SON DIOCÈSE — SES DERNIÈRES ANNÉES — SA MORT

A l'époque du Concordat, Le Coz fut l'un des douze prélats constitutionnels imposés par le gouvernement au Saint-Siège. Il fut nommé à l'archevêché de Besançon et il prêta serment, en cette qualité, le 18 avril 1802, jour de Pâques. Le cardinal Caprara aurait voulu obtenir de lui une rétractation de son serment schismatique. Le Coz, qui s'obstinait à croire qu'il n'avait fait que son devoir en acceptant la Constitution civile, déclara qu'il renonçait à cette Constitution, d'ailleurs abolie depuis longtemps déjà, mais qu'il entendait ne pas aller plus loin; Rome dut se contenter de cette déclaration anodine et lui délivra ses bulles d'institution.

Le Coz fit son entrée solennelle à Besançon, le 22 mai, et sa prise de possession eut lieu le lendemain, dimanche. Son diocèse renfermait trois départements : le Doubs, la Haute-Saône et le Jura, c'est-à-dire l'ancienne province de Franche-Comté. Il se mit aussitôt à l'œuvre de réorganisation dans des circonstances particulièrement difficiles; il y déploya de rares qualités administratives. Toutefois, il ne sut pas éviter le reproche de partialité. Placé à la tête d'un clergé composé d'anciens insermentés et assermentés, il fut accusé de favoriser les derniers au détriment des premiers; il se défendit toujours énergiquement d'agir ainsi, et il essayait de le démontrer par des chiffres. Il voulait que l'on jetât sur le passé le voile de l'oubli, ou que l'on ne s'en souvînt que pour gémir devant Dieu.

Dans ses mandements, il ne cessait de célébrer les louanges de Bonaparte, qu'il appelait un *nouveau Cyrus, l'homme de la droite du Très-Haut,* expressions qui, d'ailleurs, se retrouvent dans toutes les lettres pastorales de l'époque. En dépit des attentats sacrilèges de Napoléon contre Rome, Le Coz ne voulut jamais voir en lui que le restaurateur du culte en France et le dompteur de la Révolution. Le Coz était imbu de préjugés gallicans, à l'instar de l'immense majorité du clergé français d'alors. Il avait trouvé son Grand Séminaire aux mains d'*ultramontains,* par une exception dont il était loin de se féliciter; car, suivant lui, cet établissement ne pouvait recevoir dès lors qu'une direction déplorable. Aussi leur adjoignit-il *deux ecclésiastiques instruits et vertueux,* chargés de surveiller leur enseignement et de le rectifier au besoin, *surtout en ce qui concernait la validité des sacrements administrés par les assermentés et spécialement celle des mariages contractés en leur présence.* Les expressions soulignées, qui ont été relevées dans la correspondance du prélat, trahissent les préoccupations de l'ancien constitutionnel.

Le serment était exigé de tous les prêtres nommés à un poste rétribué par l'État. Le Coz nous apprend comment il procédait à cet *acte religieux.* Il rassemblait tous les prêtres d'un canton dans l'église du chef-lieu, au jour convenu avec le préfet, qui présidait la cérémonie. La messe commençait. Après l'Évangile, les prêtres *s'agenouillaient* devant le préfet; le curé, la main sur le missel ouvert, prononçait à haute voix les paroles que tous devaient répéter distinctement. Ils défilaient ensuite devant le secrétaire général à qui ils remettaient, souscrite par eux, la formule imprimée du serment qui leur avait été distribuée la veille.

Le lendemain, chaque prêtre recevait son certificat de prestation de serment, ses lettres de l'évêché, et, de la sorte, étant *bien bullé,* suivant l'expression pittoresque du prélat, il pouvait partir aussitôt pour occuper son nouveau poste.

Le Coz poursuivait laborieusement l'organisation de son vaste diocèse. Le plus souvent, les maires faisaient mauvais ac-

cueil aux anciens constitutionnels et réclamaient des *ci-devant insermentés* qu'ils s'obstinaient, ainsi que les populations, à regarder comme les seuls prêtres qui fussent *bons*. Le Coz, se plaignant à l'un de ses maires de la façon *malhonnête* dont il avait reçu son nouveau curé, lui écrivait :

Vous voudriez, dit-on, un prêtre insermenté ; puis-je en employer aucun ? Et ne savez-vous pas que tout prêtre exerçant en France doit avoir fait le serment prescrit par la loi ? *Assermenté* un peu plus tôt, *assermenté* un peu plus tard, tous sont égaux, pourvu qu'ils aient également l'esprit de leur état !

Nous ignorons si cette plaisanterie, assez digne d'Escobar, fut goûtée de M le maire.

Napoléon venait de créer l'Ordre de la Légion d'honneur. Le Coz fut compris dans l'une des premières promotions. Il se trouvait impérialiste avec autant de conviction qu'il avait été républicain : le gouvernement accepté ou subi par le pays étant, disait-il, toujours le sien.

Il s'occupait activement de la conversion des protestants de son diocèse où il y avait un assez grand nombre de paroisses mixtes. Dans ses tournées de confirmation, il ne manquait jamais de faire visite aux ministres et d'adresser au peuple une chaleureuse exhortation à l'union entre Églises chrétiennes ; il rappelait que l'Église catholique était la mère de toutes. Habituellement, ses paroles trouvaient un écho sympathique ; parfois même il eut la joie de voir ses efforts couronnés d'un plein succès, et plusieurs huguenots lui durent, après Dieu, leur retour à la vraie foi.

Le Coz se rendit à Paris pour assister au couronnement (décembre 1804). Il put voir le Pape et lui présenter ses hommages. A l'en croire, le Saint-Père l'embrassa souvent, les larmes aux yeux, en protestant qu'il entendait *ne mortifier aucun ecclésiastique, mais achever de pacifier l'Église gallicane*. De son côté, il avait *déclaré* au Pape qu'il « se soumettait au jugement du Saint-Siège et de l'Église catholique, apostolique et romaine, à l'exemple des évêques de l'assemblée de 1682, et dans le sens établi par ces *grands hommes*. » Pie VII lui envoya le pallium dès son retour à Rome. On avait même parlé du cardinalat pour lui, mais il avouait lui-même que c'était sans doute une *mauvaise plaisanterie*.

Le Coz accueillait avec enthousiasme la nouvelle des victoires impériales ; il s'écriait un jour : « Ah ! que ne pouvons-nous écrire comme Napoléon sait agir et parler ! Dieu ! quel homme ! Quelle nation, quel siècle en vit un semblable ? »

Le Coz, entièrement soumis au Concordat, qui lui réservait la nomination directe des succursalistes et la présentation des curés inamovibles au choix du gouvernement, n'entendait pas céder de ses droits, et l'élection par le peuple, qu'il avait tant et si longtemps préconisée, il n'en voulait absolument plus, tant elle lui paraissait maintenant défectueuse. D'autre part, il veillait à ce que la *Saint-Napoléon* fût solennisée convenablement. Il exigeait que ses prêtres fissent au prône la lecture des bulletins de la Grande Armée, conformément aux prescriptions de Napoléon, et semonçait vertement ceux qui laissaient ce soin exclusivement au crieur public ou au garde champêtre.

Le catéchisme de l'Empire ne fit son apparition dans le diocèse de Besançon qu'en 1807. Le Coz le trouvait *mal rédigé, inexact, incomplet, trop cher*, et il ne se gênait pas pour le dire,

Il fut, dans un autre ordre d'idées, l'un des plus zélés propagateurs de la vaccine ; ses efforts pour vaincre, sur ce point, les populations routinières et ignorantes, lui valurent une médaille d'honneur. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de se dévouer au soulagement de ses semblables : sa charité était proverbiale ; mais ce qui le préoccupait surtout, cela va sans dire, c'étaient les intérêts spirituels de ses diocésains.

En juin 1808, il parcourait la partie montagneuse de son diocèse, lorsqu'un accident de voiture faillit lui coûter la vie. Il en fut quitte pour des contusions aux jambes qui le firent beaucoup souffrir et qui ne se guérirent jamais bien. Sa santé, si robuste

jusque-là, demeura fortement ébranlée; il était alors dans sa soixante-huitième année. Un rhumatisme inflammatoire, écrivait-il à M. Émery, le vénéré supérieur de Saint-Sulpice, était venu compliquer l'état pitoyable où l'avait réduit cette chute de voiture; il s'y joignait une inappétence générale qui l'épuisait. Il devait languir encore quelques années. Sa dignité d'archevêque lui valut le titre de comte de l'empire, et Napoléon, pour reconnaître son zèle et ses services, le promut officier de la Légion d'honneur. Sa reconnaissance dès lors ne connut plus de bornes : « Notre empereur, écrivait-il à son ami Defermon, est à mes yeux le *thaumaturge des guerriers!* L'histoire n'en présente aucun qui puisse lui être comparé. »

Mais déjà les plus beaux miracles de ce *thaumaturge* d'un nouveau genre étaient accomplis. Lorsque Napoléon confisqua les États pontificaux et transféra le Pape à Savone d'abord, puis à Fontainebleau, l'archevêque de Besançon, fidèle aux traditions gallicanes, allait partout répétant que l'empereur demeurait toujours le fils soumis et respectueux du Vicaire de Jésus-Christ et qu'il n'avait de démêlés qu'avec le prince temporel.

Le Coz assista au Concile de 1811, mais n'y joua qu'un rôle effacé. Plus tard, au commencement de 1813, il fut mandé à Fontainebleau par Napoléon, échappé au désastre de Russie où s'était engloutie la Grande Armée et sa fortune avec elle. Il essaya vainement, avec les autres prélats courtisans, de lasser la constance du Pape qui, après un moment de défaillance, s'était ressaisi et se montrait plus ferme que jamais.

Lorsque, l'année suivante, les Autrichiens mirent le siège devant Besançon, le vieux prélat retrouva toute son énergie pour aider le général Marulaz à défendre cette place; il ne ménagea ni les exhortations, ni l'argent, ni les dons en nature. L'abdication de Napoléon et l'avènement de Louis XVIII sauvèrent la ville que l'ennemi bloquait toujours étroitement.

Le Coz jura au nouveau monarque la même fidélité qu'à Napoléon, et, pour le *même motif*, la soumission due au pouvoir.

Il voulut complimenter le comte d'Artois, lors de son passage à Besançon, se souvenant à propos qu'il l'avait déjà fait, de longues années auparavant, à l'époque du voyage à Brest de Son Altesse. Le comte d'Artois lui notifia défense absolue de se présenter devant lui; il le fit même garder à vue, dans son évêché, par des gendarmes. Il eut à souffrir de nombreuses vexations durant cette année; aussi, grande fut sa joie lorsqu'il apprit le retour de l'empereur à Paris.

Dès le 25 mars, il écrivait à celui que, la veille encore, il n'osait désigner que sous le nom de *Buonaparte :*

« Sire, vous êtes vraiment un homme prodigieux. C'est le cri de toutes ces contrées, et ce cri, bientôt répété dans toute l'Europe, le sera encore dans tous les siècles. » Toutefois, il lui indiquait la religion comme devant lui servir de guide et il lui demandait de toujours s'inspirer de ses enseignements.

Il était en tournée pastorale lorsque, le 3 mai 1814, il mourut de fatigue à Villevieux. Son corps fut ramené à Besançon le 5, et le surlendemain eurent lieu ses obsèques, au milieu d'un concours prodigieux de fidèles. En dépit de son serment sacrilège, qu'il ne croyait que légitime et que, de plus, il estimait nécessaire dans les circonstances, Le Coz se disait sûr de ne s'être jamais écarté de la vraie foi. Son erreur fut de penser que l'on ne pouvait *rester Français en devenant ultramontain,* suivant son expression, comme si d'*être* l'un n'était pas encore, peut-être, la meilleure manière de rester l'autre, surtout si, aujourd'hui comme autrefois, par *Français* l'on entend *catholique.*

JACQUES GAUDEUL.

Paris.

LES CONTEMPORAINS

LES GÉNÉRAUX BEDEAU ET LE FLO



LE GÉNÉRAL BEDEAU (1804-1863)

I. CARRIÈRE MILITAIRE DU GÉNÉRAL BEDEAU

Le vendredi 13 octobre 1837, en attendant le signal de s'élancer à l'assaut sur la brèche de Constantine, trois officiers causaient ensemble. « Ça va rudement chauffer, dit en riant l'un deux, capitaine au 2e léger, et c'est bien de voir ainsi la petite Bretagne au premier rang. » Ce capitaine était Le Flò; ses deux interlocuteurs se nommaient Lamoricière et Bedeau, celui-ci, chef de bataillon de la Légion étrangère, celui-là lieutenant-colonel des zouaves. — Tous les trois étaient Bretons, tous les trois sont l'honneur de la France et de l'Église. — Lamoricière, le plus jeune et le plus illustre d'entre eux, a eu sa biographie. C'est sa noble figure que nos *Contemporains* ont présentée la première. Aujourd'hui, nous offrons réunies ensemble les biographies des généraux Bedeau et Le Flò.

Bedeau est le nom d'une ancienne famille du comté nantais, anoblie au commencement du XVIIe siècle. Elle a pour armoiries : d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de trois merlettes d'argent, celle du milieu couronnée, et en pointe d'une massue d'argent (1).

(1) RENÉ KERVILER : *Répertoire général de bio-biblio-*

Celui qui devait le plus illustrer cette ancienne famille, Marie-Alphonse Bedeau, naquit le 19 août 1804, à la Roberdière en Vertou (Loire-Inférieure). Il était le troisième fils de René-Mathurin-Remy Bedeau, ancien capitaine de vaisseau, démissionnaire sous la Terreur, et de Michelle-Prudence Chalumeau de la Roberdière. — Les deux frères aînés de Marie-Alphonse étaient nés à Guérande, où leurs parents s'étaient retirés pendant les troubles de la Révolution, après que leur maison de la Roberdière eut été pillée et incendiée. — C'est dans cette maison à peine restaurée que Marie-Alphonse passa ses premières années. Le souvenir de sa mère resta particulièrement cher au général Bedeau. « J'ai été élevé, dira-t-il plus tard, par une mère chrétienne qui m'apprit le devoir et à souffrir pour lui. »

Admis, à l'âge de treize ans, à l'école militaire de La Flèche, Bedeau entra, à dix-sept ans, à Saint-Cyr, d'où il sortit, en 1822, sous-lieutenant et classé dans l'état-major. Sa première campagne fut celle de Belgique; il la fit avec le grade de capitaine. Le siège d'Anvers lui offrit l'occasion de se signaler et lui valut la croix de la Légion d'honneur (1833). En 1836, Bedeau était nommé commandant et chargé d'organiser la nouvelle Légion étrangère, destinée à remplacer celle qu'on avait cédée à l'Espagne. Saint-Arnaud, célèbre par le coup d'État du 2 décembre 1851 et la victoire de l'Alma, était lieutenant dans la Légion étrangère. C'est là que se connurent les deux hommes de guerre, dont la fortune devait être si différente. Saint-Arnaud nous décrit le bataillon dans une lettre intime :

Quel drôle de régiment, mon frère! je l'ai vu ce matin, nous avons passé l'inspection avec un temps infernal. Des hommes superbes, mais un ramassis de toutes les nations, un amalgame de tous les états, de toutes les professions, de toutes les positions sociales qui sont venus là se fondre et beaucoup se cacher. Allemands, Prussiens, Hollandais, Belges, Italiens, Espagnols, Polonais, Grecs, nous avons de tout, mais les Belges et les Hollandais, puis les Allemands, sont en majorité..... Que de peines pour faire des soldats de ces matériaux hétérogènes, pour les faire prendre goût à notre service, aimer leur drapeau! Ils ne comprennent pas nos lois militaires, nos peines; aussi ils désertent et emportent leurs effets.

Le 13 janvier 1837, le bataillon débarquait à Alger. En attendant l'expédition de Constantine qui se préparait, il prenait part aux petites expéditions journalières, mais fort meurtrières, qui avaient lieu aux environs d'Alger. « La Légion, écrivait Saint-Arnaud, a pris son rang glorieusement dans l'armée. Et tous les régiments, qui semblaient s'éloigner de notre *étrangeté*, se rapprochent aujourd'hui et fraternisent. Le général Négrier nous a trouvés si beaux, qu'il nous a désignés pour faire l'avant-garde. Nous marchions donc à la suite des zouaves et des spahis. »

Le commandant Bedeau s'était acquitté d'une manière remarquable de la tâche difficile d'organiser la Légion étrangère. Aussi le général comte de Damrémont, gouverneur général de l'Algérie, demanda-t-il avec instances la formation d'un second bataillon sous la direction de Bedeau, dont il proposait la nomination au grade de lieutenant-colonel dans la Légion étrangère (6 août 1837). — Avant que le gouvernement eût accepté les propositions du général Damrémont, la Légion étrangère et son chef s'étaient acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de la France. Nous voulons parler de l'assaut de Constantine, le 13 octobre. — Cent hommes de la Légion étrangère faisaient partie de la deuxième colonne d'assaut; ils avaient à leur tête le commandant Bedeau, chargé, sous les ordres supérieurs du colonel Combes, de guider la deuxième colonne. — Nous emprunterons le récit de cet exploit à Saint-Arnaud.

Enfin, le bienheureux signal est donné, la charge bat de toutes parts..... le brave Lamoricière s'élance avec ses zouaves. Lui et le commandant Vieux, du génie, suivis du capitaine Gardens, qui porte un drapeau, gravissent la brèche, où les couleurs

graphie bretonne, ouvrage précieux par ses références. — A consulter encore : *Semaine religieuse de Nantes*, 1865; *Revue de Bretagne, d'Anjou et de Vendée*, 1863, 1864, 1894; *Hist. de Lamoricière*, par Keller, 2 vol.; *Vies de Mgr Dupuch et de Mgr Pavy, évêques d'Alger*; capitaine Blanc : *Généraux et Soldats d'Afrique, la Légion étrangère;* Collectionneur breton, iv; *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud;* abbé Baraud. *Chrétiens célèbres.*

françaises flottent glorieuses. En quelques minutes, la première colonne couronne la brèche, la deuxième est prête à s'élancer quand la brèche sera débarrassée par la première, qui pénétrera dans la ville. Mais, en arrivant sur la brèche, au lieu de pouvoir pénétrer dans la ville comme on le croyait, la première colonne est arrêtée par un deuxième mur d'enceinte. Toutes les murailles, toutes les fenêtres sont garnies de turbans. C'est un mur de feu que l'on a devant soi..... Les Français tombent, mais ne reculent pas. A ce nouvel obstacle, le cri : *des échelles! des échelles!* est partout répété. Le génie dirige ses braves soldats sur la brèche; ils sont pourvus d'échelles, de haches, cordes, sacs à poudre.

Alors seulement, et il s'est écoulé un grand quart d'heure depuis que la première colonne est partie, temps qui nous a paru bien long; alors, dis-je, le général donne l'ordre à la deuxième colonne de faire son mouvement...... Nous sommes arrivés au haut de la brèche..... C'est dans ce moment qu'eut lieu la terrible explosion..... Un silence de mort succède un instant au tumulte..... Ceux qui restent debout, repoussés par la force de l'explosion, cherchent un point d'appui sur leurs sabres, leurs voisins, ou le mur à gauche. Les plus près du haut de la brèche essuient leurs yeux pleins de terre, de poussière et de poudre, et sont un moment suffoqués. — Mais alors s'offre à tous les yeux le plus horrible spectacle. Les malheureux qui ont conservé leurs membres et qui ont pu sortir des décombres fuient vers la batterie, descendent de la brèche en courant et en criant : « Sauvez-vous, mes amis, nous sommes tous perdus, tout est miné, n'avancez pas, sauvez-vous!!! »

Quand je me rappelle ces figures brûlées, ces têtes sans cheveux, sans poils et dégoûtantes de sang, ces vêtements en lambeaux, tombant avec les chairs, quand j'entends ces cris lamentables, je m'étonne que ces fuyards n'aient pas entraîné toute la deuxième colonne qui encombrait la brèche. — Combes et Bedeau étaient sur le haut de la position. D'un commun accord, ils élèvent leurs épées en l'air au cri de : en avant! en avant!

Les légionnaires accourent à la voix de leurs chefs, et ils se jettent dans la ville, qui est conquise, rue par rue, dans une lutte terrible. Bedeau, le digne chef de l'héroïque Légion étrangère, fut nommé commandant de place de Constantine française. Quelques jours après, il était promu lieutenant-colonel et, avec la Légion étrangère, il alla s'établir à Bougie, dont il avait le commandement supérieur (novembre 1837).

L'année suivante, Alger était érigé en évêché. Bedeau reçut à Bougie une des premières visites du nouvel évêque, Mgr Dupuch, et il le reçut en officier chrétien, fier et heureux de pouvoir l'aider à créer une paroisse catholique. Et dans son livre, *l'Algérie chrétienne*, l'évêque reconnaissant consignera en ces termes l'éloge de Bedeau :

La fondation de la paroisse Saint-Joseph de Bougie eut lieu sous les auspices d'un jeune officier supérieur de la Légion étrangère, devenu depuis la plus pure peut-être, et l'une des plus brillantes de nos gloires d'Afrique. En appliquant au général Bedeau ces paroles du livre du Judith : « Il ne se trouve personne qui en dise du mal, » je n'aurai été que l'interprète de tous ceux qui peuvent le connaître; j'ajouterai seulement pour les autres qu'il est aussi sincèrement religieux qu'habile et vaillant.

L'évêque d'Alger ajoute ces détails qui nous feront connaître l'héroïsme de nos soldats et, par suite, celui de leurs chefs. C'est à l'occasion d'une visite à Jigelli, près de Bougie, où campaient quelques détachements de la Légion étrangère. Suivant son habitude, l'évêque avait voulu célébrer une messe militaire pour ces braves.

Un autel, dit-il, avait été improvisé sous un quinconce d'oliviers et de caroubiers. Toutes les troupes voulurent y assister en armes, ce fut impossible. A peine, en effet, les saints mystères étaient-ils commencés, qu'une trentaine de soldats au moins laissèrent échapper leurs fusils de leurs mains crispées par la fièvre, et se couchèrent à côté en grelottant; il fallut les emporter dans les cabanes qu'on appelait l'hôpital! Après avoir béni ceux qui entouraient encore cet autel, l'évêque, profondément ému, voulut visiter ces cabanes où gisaient si misérablement tant de braves gens. Les factionnaires étendus aux portes sur de la paille essayaient de lui présenter les armes..... Le lendemain, comme encore si souvent depuis, les Kabyles vinrent tirailler entre les blockaus; ces mêmes soldats à demi expirants avaient retrouvé leur indomptable énergie en face de l'ennemi; à peine avaient-ils assez de force pour vivre, et ils en retrouvaient assez pour combattre et repousser l'ennemi encore une fois.

Pour former de tels hommes, les chefs avaient besoin de payer de leur personne. — Comme nous l'avons vu pour la prise de Constantine, Bedeau était partout le premier au poste le plus périlleux.

« Chaque expédition, chaque combat, dit le *Moniteur de l'armée*, était pour Bedeau

l'occasion de se signaler. Chacun de ses grades, chacune de ses décorations fut le prix d'une action d'éclat. Colonel du 17e régiment d'infanterie légère (4 décembre 1839), officier de la Légion d'honneur (21 juin 1840), Bedeau est général de brigade le 27 mai 1841, *expressément pour faits de guerre.* — Il n'avait pas encore trente-sept ans. »

A ce moment, Bugeaud arrivait en Algérie, et, avec Bugeaud, il allait commencer la vraie conquête.

Le maréchal Bugeaud signala maintes fois le général Bedeau comme un officier d'un jugement supérieur et d'une grande solidité dans le combat. « On trouve, disait-il, peu de têtes aussi bien organisées. Il serait à désirer que nous eussions en Afrique beaucoup d'hommes de cette trempe, et qu'ils voulussent consacrer dix ans de leur vie à l'œuvre que nous poursuivons. » — On peut dire à l'honneur du général Bedeau qu'il a dignement accompli cette tâche.

Aussi les honneurs avaient-ils continué à récompenser les services du brillant général. Il est commandeur de la Légion d'honneur (30 août 1842), et chargé de la subdivision de Tlemcen, à la frontière du Maroc, poste alors le plus difficile de l'Algérie, général de division après la victoire de l'Isly (16 septembre 1844) et commandant la province de Constantine, grand officier de la Légion d'honneur (8 août 1847) et enfin gouverneur général intérimaire de l'Algérie après la démission de Bugeaud.

Le bach-agha des Beni-Amer lui rendait ce témoignage : « Cet homme excelle par sa raison, sa sagesse et sa sagacité dans toutes les circonstances; il sait se rendre agréable à tout le monde; tout le monde est attiré vers lui, et tous sont revenus à lui à cause de son amitié sincère et de sa générosité sans égale. »

L'historien de Mgr Pavy, second évêque d'Alger, raconte l'anecdote suivante :

Dans le courant de novembre 1847, les généraux Changarnier, Lamoricière et Bedeau dînaient à l'évêché d'Alger, en compagnie de magistrats et de personnages de la colonie. « Messieurs les généraux, dit au milieu du repas Mgr Pavy, vous connaissez, dans votre corps, mieux que nous ne pouvons le faire nous-mêmes; donnez-nous donc, en toute franchise, vos appréciations sur les différentes notabilités militaires de l'Algérie. »

La question était brûlante; elle n'en fut pas moins abordée et traitée. Ce fut Bedeau qui se chargea de répondre.

Monseigneur, dit-il en donnant à sa voix ce ton de solennité qu'il aimait à prendre dans ces circonstances, ce que Votre Grandeur nous demande est délicat; néanmoins, puisque Votre Grandeur en témoigne le désir, je vais essayer de la satisfaire, en formulant nettement ce que je pense. — Mon ami de Lamoricière est le plus brillant officier de l'armée d'Afrique. Nul n'égale son intrépidité au feu. Aussi est-il le favori de la victoire; ceux qui le suivent partagent sa fortune. — M. Changarnier, Monseigneur, est l'homme de la ressource, il sauve quand tout est perdu; il sait tirer de nos désastres mêmes les éléments du succès. — Moi, s'il faut que je me mette en ligne, je suis l'administrateur; j'ai l'œil à tout, de la giberne aux boutons de guètres; j'oserais le dire, quand le général Bedeau a passé, on peut être sûr que tout est en règle, et engager le combat. — Mais, Monseigneur, le maréchal Bugeaud est notre maître; à lui seul, il nous vaut tous, et nul de nous, mes collègues ne me démentiront pas, je l'espère, n'arrive à l'épaule de ce grand homme de guerre.

Le général Bedeau s'arrêta. Il put voir, aux témoignages de la satisfaction générale, combien il avait intéressé. Ses collègues, en particulier, souscrivirent de grand cœur à ses appréciations.

II. LE GÉNÉRAL BEDEAU ET LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848 — PENDANT LA SECONDE RÉPUBLIQUE — COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851

Le général Bedeau se trouvait de passage à Paris lors de la révolution de février 1848. Dans la nuit du 24 février, le maréchal Bugeaud, investi du commandement en chef des troupes, confia au général Bedeau la direction d'une des quatre colonnes qui devaient parcourir les rues, détruire les barricades et disperser les rassemblements. Entre 5 et 6 heures du matin, les colonnes se mirent en marche sous les yeux du maréchal, qui les encourageait. Les géné-



PRISE DE CONSTANTINE, PAR HORACE VERNET

raux avaient ordre d'annoncer partout la formation du ministère Thiers-Barrot. Dans le cas où la résistance continuerait, ils devaient attaquer.

La colonne du général Bedeau, présentant un effectif de 2 000 hommes, se dirigeait sur la Bastille par la Bourse et les boulevards. « Bedeau, lui cria le maréchal en le quittant, vous m'enlèverez cela vigoureusement. » Malheureusement, tandis que les autres colonnes occupaient les points stratégiques qui leur avaient été assignés, la colonne du général Bedeau, la plus importante et celle qui pouvait décider du sort de la journée, s'arrêta devant les barricades à l'entrée de la rue Saint-Denis. — Le général se voit entouré de donneurs de conseils; au lieu de les renvoyer et de brusquer son attaque, Bedeau, un peu temporisateur par nature, les écoute et se met à parlementer avec eux. Il envoie à l'état-major chercher de nouveaux ordres. — La foule augmente autour des soldats : les troupes sont comme enlisées dans cette foule. Bedeau est de plus en plus anxieux. Il envoie de nouveau informer le maréchal.

Dans les salons de l'état-major, comme Bedeau dans la rue, le maréchal Bugeaud

se trouvait, lui aussi, environné d'une foule d'inconnus qui lui donnaient des conseils.

Le maréchal s'efforçait, suivant son habitude, de discuter avec eux des théories militaires. Épuisé et troublé par ces discussions inutiles, laissé, d'ailleurs, sans autorité effective alors que, comme Cavaignac aux journées de juin suivant, il aurait eu besoin de réunir dans ses mains un pouvoir dictatorial pour briser toute résistance, le maréchal devint imbécile comme ses conseillers, a-t-il dit lui-même, et signa l'ordre au général Bedeau de rétrograder vers les Tuileries. Tous les autres généraux recevaient en même temps des ordres identiques. La garde nationale seule restait chargée de rétablir la tranquillité.

Après avoir reçu cet ordre, le général Bedeau se replie avec sa colonne. La foule est mêlée à la troupe. Bientôt l'artillerie ne peut suivre et est abandonnée à la garde nationale. « *La crosse en l'air!* » crie-t-on de la foule aux soldats; et les soldats mettent *crosse en l'air*. Les cavaliers sont désarmés. Chaque fantassin marche, la crosse sur l'épaule, donnant le bras à un ouvrier ou à un bourgeois. Le général Bedeau est en avant de sa colonne : il croit sa présence nécessaire pour se faire ouvrir passage. « Au nom du ciel, dit-il à l'un des bourgeois qui sont près de lui, si vous avez quelque influence sur ces hommes, faites-leur comprendre qu'ils déshonorent le soldat. » Et on voit les larmes rouler dans ses yeux. Enfin, la colonne débouche sur la place de la Concorde. Elle a l'air si peu militaire, que les hommes du poste des Tuileries la prennent pour des émeutiers et font feu.

Le général Bedeau se jette inutilement au milieu des combattants; plusieurs personnes tombent mortes, parmi elles, le député Jolivet. Le bruit de la fusillade de la Concorde retentit lugubrement jusque dans le palais des Tuileries. Le roi apprend ainsi la gravité de la situation qu'il avait ignorée jusque-là. En même temps, le Château d'Eau, encore plus rapproché des Tuileries, tombait au pouvoir de l'émeute. Le roi se décide à abdiquer. Vers une heure, il est en fuite, la Chambre des députés envahie et un gouvernement provisoire proclamé.

« Les événements de février, lisons-nous dans les souvenirs de Tocqueville, ont empoisonné la vie du général Bedeau et laissé au fond de son âme une blessure cruelle dont la douleur se trahissait sans cesse par des narrations et des explications éternelles sur les événements de cette époque. » Ils amenèrent plus tard une polémique publique entre le général Bedeau et le maréchal Bugeaud.

De Bazancourt écrit à ce sujet : « Le général Bedeau, susceptible jusqu'à l'excès de son honneur comme homme et comme soldat, convoqua, nous croyons nous le rappeler, un aréopage militaire, composé des premiers généraux de l'armée. Il exposa sa conduite; nul doute ne pouvait s'élever sur l'honorabilité et la loyauté du général, et l'opinion unanime de ses collègues lui montra une fois de plus la haute estime dont il était entouré. »

Cependant, le soir même du 24 février, le gouvernement provisoire offrit le ministère de la Guerre au général Bedeau. Il le refusa, mais dut accepter le commandement de la garde nationale, qu'il ne garda que quelques jours. La Loire-Inférieure nomma le général Bedeau au nombre de ses représentants à l'Assemblée constituante. Il devint bientôt le vice-président de cette Assemblée, ainsi que de l'Assemblée législative élue en 1849.

Dans les journées de juin 1848, le ministre de la Guerre, Cavaignac, confia au général Bedeau la défense de l'hôtel de ville. Bedeau, grièvement blessé devant une barricade, se trouva hors de combat dès le premier jour. Le 28 juin, Cavaignac, devenu chef du Pouvoir exécutif, choisit Bedeau pour ministre des Affaires étrangères. Mais, au milieu du mois de juillet, la fièvre et la chaleur ayant aggravé les suites de sa blessure, Bedeau dut donner sa démission de ministre. Aux élections de l'Assemblée législative, le général Bedeau avait échoué dans son département d'origine, la Loire-

Inférieure, mais il avait passé des premiers dans la Seine.

Comme ses compatriotes et amis, Lamoricière et Le Flô, également membres de l'Assemblée législative, le général Bedeau prit parti contre le président de la République, le prince Louis-Napoléon Bonaparte. Dans la mémorable séance du 18 novembre 1851, lors de la discussion de la proposition des questeurs, l'intervention du général Bedeau redoubla l'agitation. « Est-il vrai, demanda-t-il, que le décret du 11 mai 1848, qui donnait à l'Assemblée constituante de cette époque un droit de réquisition directe qui était encore affiché dans les casernes, en ait été retiré par ordre du Pouvoir exécutif? — Ce décret, répliqua Saint-Arnaud, le ministre de la Guerre, pouvait être une cause d'hésitation au sujet de l'exécution des ordres militaires; je l'ai fait arracher des murs où il était encore affiché dans quelques casernes. »

Ces mots soulevèrent dans la salle une explosion de colère impossible à décrire. Saint-Arnaud se leva, en faisant signe au général Magnan, commandant de l'armée de Paris, qui se trouvait dans une tribune. « On fait trop de bruit dans cette maison, dit-il en sortant, je vais chercher la garde. » Mais la proposition des questeurs fut rejetée par 408 voix contre 355. — Dans la nuit du 1er au 2 décembre suivant, la Chambre fut occupée par un régiment, et les chefs de l'opposition arrêtés. Le général Bedeau rejoignit à Mazas le général Cavaignac, l'ancien chef du Pouvoir exécutif, et les généraux Changarnier, Lamoricière et Le Flô.

La population n'avait rien su. D'ailleurs, elle était complètement indifférente, et quand, quelques heures plus tard, les soldats emmenèrent les 200 députés qui étaient réunis à la mairie du Xe arrondissement, le peuple, écrit M. Keller dans la *Vie de Lamoricière,* les regardait passer d'un œil indifférent comme des gens qui méritaient leur sort.

Cependant leur séjour à Mazas n'avait duré que deux jours, et ils en étaient partis avant que les coups de fusil ne commençassent. Le 4 décembre, à 4 heures du matin, une voiture cellulaire était venue prendre les illustres captifs. C'était un fourgon destiné au transport des femmes; on partit sans savoir si l'on allait à la frontière ou à Cayenne. Soit hasard, soit préméditation, le château de Ham, qui avait renfermé le prince Louis-Napoléon, était destiné à recevoir ceux qu'il regardait comme ses plus redoutables adversaires. Pendant plusieurs jours, le secret y fut rigoureusement maintenu; puis les rigueurs diminuèrent, quelques amis de Paris furent admis dans la forteresse, et, le 7 janvier 1852, on annonça aux prisonniers que le lendemain ils seraient conduits hors du territoire français.

En vain, continue l'historien de Lamoricière, le Conseil général de la Loire-Inférieure demanda-t-il, à l'unanimité, le rappel de Lamoricière et de Bedeau, ces deux gloires de la Bretagne. En vain Mgr Jacquemet, évêque de Nantes, s'adressa-t-il à l'empereur, lui rappelant les services rendus par ces deux héros en juin 1848, alors que, simple prêtre, il montait lui-même sur les barricades, à côté de l'archevêque de Paris.

« Il est, écrivait-il dans un langage digne d'être conservé, une blessure qui saigne encore au cœur de la Bretagne. Mon diocèse attend et réclame avec d'instantes prières les généraux de Lamoricière et Bedeau, deux de ses plus illustres enfants dont il est légitimement fier. Je sais que la barrière qui les éloigne encore de la patrie est tellement abaissée que rien ne paraît plus facile que de la franchir. Mais je supplie Votre Majesté de tenir compte des délicatesses, des susceptibilités infinies de l'honneur militaire, de l'honneur français.

» Au lieu de la parole de ces nobles fils de la Bretagne, acceptez la parole de leur évêque, c'est-à-dire de leur père. Donnez-les-moi, qu'ils se rendent directement à ma résidence épiscopale. Je les prendrai sous ma garde, c'est moi qui leur assignerai le lieu de leur demeure. Je connais assez ces grands cœurs pour être sûr que leur dévouement filial et plein de foi les liera à ma volonté. »

Ces instances courageuses demeurèrent sans résultat. Du reste, l'antipathie de ces âmes généreuses pour le nouveau régime était si forte, qu'elles auraient difficilement vécu en sa présence.

Tous les jours, Bedeau, Lamoricière et Charras, réfugiés à Bruxelles, se réunissaient, « Bedeau, calme, patient, réservé, restant toujours l'homme du droit et de la raison; on ne le voyait s'animer un peu qu'au souvenir du 2 décembre, quand il racontait que lui, général, revêtu de son uniforme, avait été pris et ficelé comme un saucisson. — A ces trois amis venaient se joindre

parfois Changarnier et Le Flô, arrivant de Malines et de Jersey. — L'exil finit pour eux en 1859, lorsqu'il leur fut permis de rentrer en France sans condition. Jusqu'à sa mort, Bedeau vécut dans une retraite profonde à Nantes.

III. LES DERNIÈRES ANNÉES — VERTUS ET MORT CHRÉTIENNE

Le brave et modeste général Bedeau était, dit la *Semaine religieuse de Nantes*, « un des plus beaux caractères de notre âge. Ce que l'on ignore trop peut-être, ce sont ses vertus modestes, sa foi chrétienne, sa fidélité aux lois de l'Église, sa noble simplicité et sa charité pour les pauvres. » — Nous emprunterons à l'abbé Guilloux le récit des dernières années de ce sage chrétien, comme nous avons emprunté au R. P. Lacordaire la biographie du général Drouot, le *sage de la Grande Armée* (1).

Mgr de Ségur, dans son livre : *la Confession*, rapporte le trait suivant :

Le brave général Bedeau, au retour d'une de ses glorieuses expéditions d'Afrique, en 1846, rencontra un prêtre. Aussitôt, il fait faire halte à sa colonne, descend de cheval, s'agenouille au pied d'un arbre et se confesse. Puis, se tournant vers ses braves : « Mes enfants, leur dit-il, dans quelques jours, nous reparaîtrons devant l'ennemi; si quelqu'un de vous veut mettre ordre à sa conscience, qu'il sorte des rangs et fasse comme moi. »

C'est bien là l'homme que nous avons connu. A son retour de l'exil, il s'est montré constamment religieux, sans ostentation, comme sans faiblesse. Nous l'avons vu, déjà souffrant, se faire un devoir d'assister tous les dimanches, dans l'église de Saint-Clément, sa paroisse, au Saint Sacrifice de la messe. Il se confondait dans la foule. Tous pouvaient alors le voir debout, grave, immobile, les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, ou bien à genoux sur le pavé du temple, et priant avec une ferveur qui était à elle seule une éloquente prédication. Ce n'était pas assez pour ce solide chrétien de sanctifier le dimanche; on le voyait souvent, dans les jours ordinaires, se prosterner au pied de l'autel et s'approcher de la Table Sainte avec la piété et le recueillement d'un ange du ciel.

Il enviait le bonheur de son ancien compagnon de gloire et d'infortune, le général de Lamoricière; il applaudissait le courage avec lequel il avait répondu à l'appel de Pie IX, et celui qui écrit ces lignes peut affirmer qu'il l'a entendu dire qu'il était prêt à suivre le général au premier appel, dès qu'on aurait besoin de ses services et qu'il s'était mis à la disposition du Saint-Père. Quand il parlait de Lamoricière, il le faisait avec une admiration passionnée; son visage si grave s'illuminait, son regard devenait étincelant, son cœur montait à ses lèvres, il ne tarissait pas en éloges : « Dans cet homme-là, disait-il, il y a de quoi faire trois ou quatre hommes d'un esprit supérieur. »

Le général Bedeau succomba à une maladie de cœur, dans la nuit du 30 octobre 1863. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Le général n'avait jamais été marié. A la première nouvelle de sa maladie, Lamoricière était accouru auprès de lui.

Sa mort, continue l'abbé Guilloux, a été celle d'un saint.

« Général, lui dit son confesseur à cette heure suprême, général, vous voilà sur le seuil de l'éternité..... que pensez-vous maintenant de la gloire humaine? » Les yeux du mourant se remplirent de larmes. « Ah! mon Père...., voilà ma seule espérance, murmura-t-il d'une voix éteinte, en soulevant de sa main défaillante et en portant à ses lèvres décolorées la croix de son chapelet, voilà ma seule espérance..... »

Il avait répudié pour ses funérailles tout vain apparat, toute pompe militaire, tout discours, mais les amis étaient sans nombre. Lamoricière était à l'un des coins du catafalque.

Je me trouvais près de lui, raconte l'abbé Guilloux. Pendant la prose *Dies iræ*, il chantait. Je n'oublierai jamais l'impression que j'éprouvai en le voyant tout à coup s'agiter brusquement sur sa chaise, et en l'entendant de sa voix la plus forte et la plus accentuée, avec un mouvement de tête énergique, appuyer sur ces paroles de la liturgie : *tantus labor non sit cassus*. Il se rappelait alors tout ce que son vaillant compagnon d'armes avait fait et souffert, et il conjurait le Dieu juste et bon qui nous a aimés jusqu'à la mort de la Croix de lui accorder la récompense si bien méritée par les plus rudes épreuves acceptées et subies avec toutes les angoisses du cœur, toute la majestueuse sérénité d'une âme intrépide et sans reproche, et tout l'héroïsme de la liberté! C'était le cri d'espérance immortelle sortant de la poitrine d'un homme de bien en face du cercueil d'un homme de bien.....

Paris.

P. TRANQUILLE.

(1) Voir sa biographie, n° 115 des *Contemporains*.



LE GÉNÉRAL LE FLO (1804-1887)

I. CARRIÈRE MILITAIRE

Adolphe-Charles-Emmanuel Le Flô naquit à Lesneven (Finistère), le 2 novembre 1804, la même année que Bedeau. Pour plaire à son père, il entra à Saint-Cyr. Il n'avait guère songé jusqu'alors à la carrière militaire. Au jour de son examen d'admission, il avait littéralement stupéfait son examinateur par cette réponse inattendue à la question d'usage : « Connaissez-vous quelque langue étrangère? — Oui, je sais le bas-breton (1). » A l'armée, comme plus tard dans la diplomatie, ses saillies, tour à tour pleines d'humour ou de raison sérieuse, suivant les cas, mirent plus d'une fois les rieurs de son côté.

Sorti de l'école en 1823, sous-lieutenant au 2e léger le 1er octobre 1825, il fut envoyé de bonne heure en Algérie et y servit presque constamment dans l'infanterie légère et les zouaves, cette troupe d'élite où il fut des premiers à entrer. Lieutenant le 5 novembre 1830, capitaine le 20 janvier 1836, Le Flô prenait part avec ce grade à l'assaut de Constantine. Il commandait les bataillons d'élite du 2e léger, associés dans la première colonne aux zouaves de Lamoricière.

Lors de la terrible explosion que nous avons racontée plus haut, dans la biographie de Bedeau, Le Flô fut blessé à la tête et aux mains.

A quelque temps de là, remis de ses blessures, mais n'ayant pas encore eu le loisir de renouveler son uniforme de cam-

(1) Nous empruntons beaucoup, pour la présente biographie, aux notes publiées par la *Résistance*, de Morlaix (1887), journal fondé par le général Le Flô. — Consulter également *Chrétiens et Hommes célèbres au XIXe siècle*, par l'abbé BARAUD, p. 94-106, le *Journal des débats* (19 nov. 1887), article de M. de Vogüé, l'*Oraison funèbre du général Le Flô*, par Mgr DULONG DU ROSNAY, l'*Histoire diplomatique de l'alliance franco-russe*, par DAUDET, etc., etc.

Cette biographie eût été plus complète encore si nos démarches près de la famille, en vue d'obtenir quelques renseignements plus détaillés, ne fussent restées sans résultat.

pagne, il se trouvait prendre part à une réception militaire chez le duc d'Orléans. Un colonel, qui ne connaissait point le capitaine Le Flô, arrête sur lui son regard, s'étonne et, dans un mouvement irréfléchi : « Capitaine, dit-il, il me semble que votre uniforme n'est pas de la première fraîcheur. — Colonel, répond le capitaine Le Flô, en relevant fièrement la tête, au milieu du silence provoqué par cette interpellation, je connais beaucoup d'officiers qui payeraient bien cher le droit de le porter ainsi maculé ! » — Quelques instants après, le duc d'Orléans saluait dans un toast le capitaine Le Flô, qui avait eu l'honneur de *porter haut* le nom français en sautant en l'air au siège de Constantine !

Les blessures reçues à Constantine ne furent pas les seules. A l'Oued-Djeba, le 30 avril 1840, il fut contusionné à l'épaule droite, puis au bras gauche, le 12 mai, à Milianah. Par dix fois en ses campagnes d'Afrique, il fut cité à l'ordre de l'armée, et Lamoricière lui donna cette note : « Le Flô. — Officier d'une rare distinction et d'une énergie absolument exceptionnelle. Ferait marcher des soldats de bois (*sic*). »

Chef de bataillon le 21 juin 1840, lieutenant-colonel aux zouaves, le 31 décembre 1841, colonel du 32e de ligne, le 29 octobre 1844, Le Flô revient en France après la révolution de février 1848. Il est général à quarante-trois ans et a le « corps plein de plomb », disait-il.

II. MINISTRE EN RUSSIE — LE TSAR NICOLAS ET LA RÉPUBLIQUE DE 1848

Au mois de juillet 1848, le général Cavaignac, devenu chef du Pouvoir exécutif, envoya le général Le Flô à Saint-Pétersbourg en qualité de ministre plénipotentiaire. C'était une mission de confiance et qui pouvait avoir de grands résultats pour la France.

En Russie régnait encore le tsar Nicolas, l'ancien allié de Charles X et qui avait amèrement ressenti la chute de ce prince. Aussi n'avait-il jamais pardonné à Louis-Philippe d'avoir usurpé le trône de son cousin. « Tôt ou tard, disait-il, les pavés qui servent de trône au roi des Français s'écrouleront sous de nouveaux pavés. La France, un beau matin, se réveillera au bruit des barricades. » Aussi, à la nouvelle de la chute de Louis-Philippe, le tsar s'écria : « Je l'avais prévu ; au fait, j'aime mieux cela. La république, tout impraticable qu'elle me paraisse en France, est au moins un principe ; la royauté de Louis-Philippe n'était qu'un déni de principe. Justice est faite. »

Mais devant les désordres qui suivirent la chute de la royauté et en présence de l'agitation qui, de la France, gagnait rapidement toute l'Europe, Nicolas se ravisa promptement : « Messieurs, dit-il à ses officiers en leur communiquant les nouvelles de la révolution, préparez-vous à monter bientôt à cheval. » — Des ordres furent aussitôt donnés pour réunir l'armée, et un manifeste impérial du 26 mars annonça à l'Europe les résolutions du puissant monarque.

Mercier, chargé d'affaires, représentait alors la France à Saint-Pétersbourg. L'empereur le fit venir au palais et lui dit que, dans l'intérêt de ses peuples et pour sa propre dignité, il ne pouvait consacrer par son assentiment des faits qu'il considérait comme fatals au repos de l'Europe. Il l'engagea à prendre le plus promptement possible ses passeports et poussa la gracieuseté jusqu'à lui offrir l'argent dont il pourrait avoir besoin pour quitter la Russie et rentrer en France.

Toutefois, le tsar déclarait encore « ne pas méditer d'aggression et vouloir la paix. La Russie, disait-il officiellement, se maintiendra dans une stricte neutralité, spectatrice des événements, inoffensive, mais vigilante ; en un mot, elle n'attaquera point, si elle n'est elle-même attaquée. »

La France répondait à ce langage de l'autocrate de toutes les Russies par des déclarations en faveur de la Pologne et de nos frères les peuples allemand et italien. La Pologne était trop éloignée pour la secourir efficacement. Nos frères les Alle-

mands refusaient notre concours et réclamaient même l'Alsace et la Lorraine, comme faisant partie de la grande Allemagne. Les Italiens déclaraient la guerre à l'Autriche pour lui enlever le Milanais et la Vénétie; la France offrit ses armées à l'Italie contre l'Autriche, mais les Italiens refusèrent dédaigneusement; l'*Italia farà da se,* disaient-ils, et ils menaçaient de combattre nos soldats, s'ils descendaient en Italie, tout comme ils combattaient les Autrichiens.

Dans l'intervalle, se produisit la terrible insurrection des journées de juin 1848: Paris à feu et à sang pendant quatre jours, des combats sanglants entre les troupes et les insurgés, sept de nos généraux tués ou grièvement blessés, l'archevêque de Paris succombant sur une barricade, l'ordre enfin triomphant, grâce à l'énergie de nos soldats et à la froide résolution du général Cavaignac.

C'est à ce moment que le général Le Flô était envoyé représenter la France auprès du tsar Nicolas. Un biographe nous montre notre ambassadeur préoccupé de savoir si le tsar consentirait à recevoir de sa main une lettre autographe du général Cavaignac.

Nicolas, plus gracieux envers le chef de la République française qu'autrefois envers Louis-Philippe, reçut la lettre. — Au mois de décembre, Le Flô, qui avait été nommé, dans le Finistère, membre de la Constituante, quitta Saint-Pétersbourg. — A cette date, Cavaignac cédait lui-même le pouvoir au prince Louis-Napoléon Bonaparte, élu, le 10 décembre, président de la République. — Le temps avait évidemment manqué à notre ambassadeur, et plus encore l'appui de son gouvernement, pour ramener les bonnes dispositions du tsar. Et le refus de Cavaignac était, d'ailleurs, trop récent pour ne pas laisser des blessures d'amour-propre dans l'esprit du puissant empereur.

Quoi qu'il en soit de ce grand projet d'alliance entre la France de 1848 et le tsar Nicolas Ier, et quelle que soit la part que le général Le Flô ait pu prendre à ces délicates négociations, il est du moins certain que lui et son successeur, le général Lamoricière, opérèrent une heureuse influence sur l'esprit de l'empereur de toutes les Russies. — Vingt-sept ans plus tard, dans des circonstances solennelles, Le Flô devait recueillir le fruit des liens d'estime et d'amitié réciproques qu'il avait noués en 1848 à la cour de Russie.

III. ASSEMBLÉE CONSTITUANTE — ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE — COUP D'ÉTAT DU 2 DÉCEMBRE 1851 — EXIL — GUERRE DE 1870 — MINISTRE DE LA GUERRE

A propos du rôle du général Le Flô à la Constituante et à l'Assemblée législative de la deuxième République, M. de Vogüé écrit: « Comment il tomba dans un Parlement et ce qu'il alla y faire, lui, le général Le Flô que nous avons connu, cela passe la compréhension. Il y promena ses passions tout d'une pièce, d'abord pour, ensuite contre le prince-président. Nommé questeur, il fut joué par son camarade Saint-Arnaud, le 2 décembre 1851; c'était là, au fond, le grief qu'il ne put jamais pardonner à l'empire. »

Il importait d'abord pour le coup d'État, dit M. Victor Pierre, dans son *Histoire de la deuxième République,* de s'assurer du palais de l'Assemblée et de la personne des questeurs qui logeaient au palais. On les savait très énergiques et décidés à se défendre. Saint-Arnaud confia cette délicate mission au colonel Espinasse. Celui-ci, avant de l'accepter, voulut étudier le terrain, et mettant à profit les relations intimes qui l'unissaient au général Le Flô, il le pria de lui faire visiter le palais. Le questeur se prêta sans défiance au désir de son ami, le promena partout et lui montra même le passage secret par lequel, en cas de surprise, il comptait s'échapper pour donner l'alarme. — Le 1er décembre, le tour de garde revenait au 42e de ligne. C'était le régiment d'Espinasse. Vers 5 heures, il était dans le palais et la police arrêtait le général Le Flô dans son lit, tandis que son enfant, âgé de sept ans, embrassait les genoux du commissaire, en criant: *Grâce, Monsieur Bonaparte.* — Cependant le général avait

voulu revêtir son uniforme dans l'espoir de pouvoir parler aux soldats et de les entraîner. Dans la cour, il rencontra le colonel Espinasse, son ami de la veille. « Colonel, dit-il, vous êtes un infâme, et j'espère vivre assez pour arracher de votre habit vos boutons d'uniforme. » Le colonel baissa la tête. Un chef de bataillon agita son épée en criant : « Nous en avons assez des généraux avocats! » — On poussa le général Le Flô dans un fiacre; et, à Mazas, le questeur retrouva son collègue, M. Baze, les généraux Cavaignac, Lamoricière, Changarnier et Bedeau. Avec eux, il fut conduit, le 4 décembre, au château de Ham, et, le 8 janvier 1852, à la frontière.

Durant l'exil, il demeurait à Jersey avec Victor Hugo, qui prenait des leçons d'équitation. « Qu'est-ce que vous f... donc sur cette bête, Hugo? criait le général; vous allez vous casser le cou. — Ami, répondait le poète, nous ignorons ce que demain réserve; un chef d'État doit savoir monter à cheval. » — Rentré de l'exil en 1859, en même temps que Lamoricière et Bedeau, Le Flô vécut dans la retraite jusqu'au 4 septembre 1870. La Défense nationale le fit ministre de la Guerre.



VUE DE CONSTANTINE

C'était le dernier poste qui lui convînt, écrit M. de Vogüé. Lorsqu'il s'agit de traiter de l'armistice, « Jules Favre le traîna aux conférences de Versailles. Le Flô y était encore moins à sa place, incapable de se contenir, de disputer froidement les lambeaux de la patrie. Laissant cette douloureuse besogne à son collègue, il attendait dans le jardin du château, mâchonnant un cigare et sacrant à sa guise. » — Thiers, nommé chef du Pouvoir exécutif, conserva le portefeuille de la Guerre au général Le Flô, dans le premier ministère de la troisième République. Au 18 mars, ses avis pour reprendre les canons aux gardes nationaux ne furent pas écoutés « et il fallait lui entendre raconter ses démêlés héroï-comiques avec M. Thiers pendant le second siège ».

Au mois de juin 1871, le général Le Flô reprit la route de Saint-Pétersbourg, cette

fois avec le titre d'ambassadeur de la République française. — Depuis seize ans, Alexandre II, le fils de Nicolas Ier, régnait en Russie. Neveu de l'empereur d'Allemagne et profondément blessé par les procédés de Napoléon III envers lui, le tsar était loin d'être favorable à la France.

Ce sera l'éternel honneur du général Le Flô d'avoir su conquérir le cœur d'Alexandre II, d'avoir gagné son estime et son amitié, et d'avoir, en un jour de crise, obtenu l'intervention de la Russie contre l'Allemagne. L'histoire compte peu d'ambassadeurs qui aient aussi bien servi leur pays.

IV. AMBASSADEUR EN RUSSIE — LA CRISE DE 1875

C'est à ce moment, écrivait M. de Vogüé dans les *Débats,* que je voudrais le peindre, notre général, au hasard des souvenirs que la funèbre dépêche fait remonter dans ma mémoire, et tel qu'il nous est apparu dans ces années de collaboration intime : diplomate impassible, objet de scandale et d'envie pour ses collègues, d'orgueil et d'affection pour ses subordonnés.

D'ailleurs, qui l'a connu alors connaissait toute sa vie; il aimait à la raconter avec une force de souvenir et un bonheur d'expressions sans pareil. Avec des saillies déconcertantes et des façons de courir à l'assaut, avec beaucoup de finesse sous beaucoup de droiture, Le Flô s'était fait une diplomatie à lui, qu'il prenait là où on ne prend guère la diplomatie, dans le cœur. Elle eût peut-être échoué en toute autre place et en tout autre temps, il serait périlleux de l'imiter, on ne singe pas le naturel; elle réussit à souhait près de celui qu'il fallait gagner. L'âme impressionnable et généreuse d'Alexandre II fut amusée d'abord par les boutades de l'enfant terrible, bientôt conquise par la loyauté du preux ; à quel degré, on le sait du reste. J'ai vu le tsar pleurer à chaudes larmes, quand il serra pour la dernière fois dans ses bras son vieil ami; c'était chose bien nouvelle dans la froide étiquette d'une cour; mais rire aux éclats n'y est pas chose plus fréquente, et si Alexandre a pleuré ce jour-là, c'est peut-être qu'il avait souvent bien ri.

C'était une des joies du souverain quand le général, mal monté à une parade, piquait des deux pour le rejoindre et lui criait : « Sire, c'est cette rosse qui n'avance pas ! » Et les qualificatifs de pleuvoir sur la rosse, des qualificatifs à faire évanouir tous les chambellans. Le tsar s'amusait parfois à attirer Le Flô dans son péché d'habitude, les diatribes contre le second empire. Il y en avait de légendaires.

Un soir, à un bal du palais, Alexandre fit remarquer à l'ambassadeur quelqu'un de la cour qui ressemblait d'une façon singulière à Napoléon III. Le général regarda, avec son jeu caractéristique de physionomie, le plissement de toutes les rides de son front sur ses petits yeux vifs; il éclata : « Vraiment, sire, c'est frappant! oh! mais c'est à tirer dessus! » Il était sérieux, capable de le faire comme il le disait.

Aussi bien, il ne fallait pas juger les passions et la politique du général avec nos idées d'aujourd'hui. Le Flô était d'un autre siècle : et ses manières, comme la pensée qu'elles traduisaient, rappelaient des temps disparus. Ceux qui l'entrevoyaient en passant, ceux qui entendaient une fois ce langage tout hérissé de jurons, coutumier d'un seul verbe plus pittoresque que diplomatique, ceux-là disaient avec dédain : « C'est un vieux troupier. » Beaucoup s'y sont trompés. Ils ne soupçonnaient pas quelle fleur de chevalerie s'alliait à ce sans-gêne de parole; ils ignoraient que ce vieux troupier savait être grand seigneur dans sa maison, courtisan chez un prince, de la meilleure grâce du monde et avec la melleure tradition d'autrefois. Je me suis pris souvent à penser qu'Henri IV devait penser et sentir comme lui, jurer du même air, et, comme lui, faire tout le reste.

Il eut de très grands succès. Je ne veux rappeler que celui de 1875, le jour où, comme d'habitude, au mépris de toute étiquette, de son petit pas alerte et décidé, il alla frapper droit à la porte, puis au cœur de son auguste ami, le tsar Alexandre II.

Il est nécessaire d'exposer ici les faits de cette crise de 1875. Déjà, en 1873 et en 1874, l'Allemagne avait cherché à nous faire la guerre, parce que, à ses yeux, la France se relevait trop vite de ses désastres. Au printemps de 1875, la guerre allait éclater avec ou sans déclaration de guerre. Le prétexte était la formation d'un 4e bataillon voté par l'Assemblée nationale. Partout les agents diplomatiques de l'Allemagne faisaient montre de leurs alarmes feintes. Bismarck envoya un de ses familiers, de Radowitz, au prince Gortchakof, « pour lui ouvrir les yeux et lui offrir les compensations qu'il désirerait en Orient » .

A ce moment, le général Le Flô était absent de Saint-Pétersbourg. Il était venu prendre part, à l'Assemblée nationale, au vote des lois constitutionnelles. Il allait repartir pour son poste, sans rien savoir de la gravité de la situation, lorsqu'au dernier moment, sur une indication officieuse, il

courut chez le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, qui lui donna communication de dossiers secrets qui révélaient les projets menaçants de l'Allemagne.

Je tombai de mon haut, a écrit le général Le Flô. — Comment, dis-je au maréchal, de pareilles choses existent; j'ai l'honneur d'être accrédité auprès du seul grand souverain qui puisse nous venir en aide, et on me les laisse ignorer? Quelle confiance avez-vous donc en moi? Le soir, j'étais en route pour Saint-Pétersbourg, profondément contristé, mais absolument résolu à ne m'inspirer que de mon patriotisme.

Le lendemain, notre ambassadeur voyait Alexandre II et en recevait l'assurance formelle que si les craintes de guerre étaient sérieuses, il en serait aussitôt prévenu, « et vous serez prévenu par moi, » déclara le tsar. — Alexandre se refusait, en effet, ainsi que le prince Gortchakof, à croire que l'Allemagne voulût nous déclarer la guerre. — Néanmoins, sur la demande du général Le Flô, il fit connaître à Berlin son désir de voir la paix se maintenir, et la reine Victoria appuya la démarche du tsar. — Cette double intervention, surtout celle d'Alexandre, produisit aussitôt son effet à Berlin. Mais, après de si belles alertes, il ne suffisait pas au gouvernement français d'avoir enrayé la crise; il fallait en conjurer le retour. C'est ce qu'il demanda à la grande influence du général Le Flô. Le 29 avril, le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, écrivait, à titre personnel au général :

Mon cher général, je vois clairement que c'est l'attitude de la cour de Russie qui a écarté de nous le danger imminent, et vous voudrez bien en exprimer à qui de droit notre reconnaissance.

Il appartient à Sa Majesté Impériale de compléter et de fortifier son œuvre. Je vous ai dit souvent qu'à mes yeux, l'empereur de Russie était l'arbitre de la paix du monde. Il peut l'assurer pour longtemps aujourd'hui par le langage qu'il tiendra à Berlin à son passage et l'énergie avec laquelle il affirmera sa volonté de ne pas permettre qu'elle soit troublée..... Ma sécurité serait absolue du jour où Sa Majesté aurait déclaré qu'Elle considérerait une surprise comme une injure, et *qu'Elle ne laisserait pas cette iniquité s'accomplir.*

Avec ce mot-là, la paix du monde serait assurée.

C'était, certes, une tentative hardie d'oser mettre le tsar en demeure de déclarer qu'au besoin il tirerait l'épée pour protéger la France contre l'Allemagne. Le général Le Flô, en proie à une vive perplexité, voulut consulter le prince Gortchakof. Il lui lut la lettre du duc Decazes, mais en passant certaines expressions par lesquelles il craignait de choquer son interlocuteur. Son embarras et ses hésitations le trahirent. « Vous ne me lisez pas tout, fit le chancelier. Entre vous et moi, rien ne doit être caché. J'ai besoin de tout savoir. » — Le général Le Flô obéit. Puis, quand il eut achevé de lire, Gortchakof lui demanda la lettre. Il voulait l'envoyer à l'empereur.

« Ce fut, dit M. E. Daudet, que nous suivons pour ces négociations, le mérite du général Le Flô de comprendre en cette circonstance tout ce qu'il pouvait tirer de l'occasion inespérée qui s'offrait à lui et de la saisir sans hésiter. Il savait, d'ailleurs, qu'il n'y avait pas un instant à perdre. L'empereur allait partir pour Berlin, et le chancelier devait travailler avec lui le lendemain pour la dernière fois de la saison. Ces considérations décidèrent notre ambassadeur.

Le général n'allait pas tarder à apprendre de la bouche même du tsar combien son procédé avait été agréable. Il écrivait, en effet, le 7 mai, au duc Decazes.

Sa Majesté a commencé par me dire, en me prenant les deux mains avec un abandon auquel je ne suis pas habitué, malgré sa bonté ordinaire pour moi, qu'Elle avait été extrêmement touchée de la confiance que j'avais eue en Elle, en lui communiquant des documents qui l'avaient vivement intéressée : « Tout cela se calmera, a dit l'empereur, je l'espère; en tout cas, vous savez ce que je vous ai dit, je ne l'oublie pas et je le tiendrai. » Je n'ai plus à dire ce qui est aujourd'hui connu de tout le monde, écrira douze ans plus tard le général Le Flô, comment le noble empereur Alexandre II, d'impérissable mémoire, tint à Berlin les promesses qu'il avait daigné me faire.

« C'est pour la France, lui avait dit l'empereur de Russie, et c'est pour vous, général, que je défends de toucher à votre pays. — Et moi, racontait un jour Le Flô à Mgr Dulong du Rosnay, les larmes aux yeux,

et moi, je veux que ce souvenir et cette parole s'ajoutent au titre de noblesse de mes petits-fils. »

V. VERTE VIEILLESSE — LA « RÉSISTANCE » LA DIVULGATION DE 1887 — LA MORT

En 1879, après la démission du maréchal de Mac-Mahon, le général Le Flô, âgé de soixante-quinze ans, et depuis huit ans notre ambassadeur en Russie, ne crut pas pouvoir conserver plus longtemps ces hautes fonctions. Il fut remplacé par le général Chanzy. Nous avons déjà dit que le tsar pleurait à chaudes larmes en serrant dans ses bras son vieil ami.

L'année précédente, le général avait perdu le seul fils qui lui restât, officier d'avenir, le plus jeune commandant de l'armée. Le brillant officier de zouaves était mort à Alger avec le regret de ne pas voir son père auprès de lui, mais avec la recommandation expresse qu'on lui transmît ses dernières paroles : « *Je meurs en soldat et en chrétien.* »

Retiré dans sa famille au Néc'hoat, près de Morlaix, le général ne se désintéressait d'aucune des grandes causes de l'Église ou de la patrie. — « Lors de l'exécution des décrets contre les Congrégations religieuses, écrit M. l'abbé Baraud, il se trouva comme sur le champ de bataille, au premier rang, pour protester avec toute l'énergie de sa foi contre cette violation flagrante de la liberté religieuse et du domicile des citoyens. »

Combien de fois on l'a vu gémir sur les tendances irréligieuses de cette jeunesse si mal élevée par des maîtres sans Dieu !

Avec sa haute intelligence et la rare droiture de son esprit, dira Mgr Dulong du Rosnay sur la tombe du général, au jour de ses obsèques, il ne pouvait admettre qu'on se permît de toucher au cœur ou à l'éducation de l'enfant, sans prononcer le nom de Dieu et sans lui montrer le crucifix de nos pères. Faire des Français sans Dieu ! cette idée étrange lui inspirait des révoltes, pleines d'indignation et d'éloquence, dans lesquelles son âme de chrétien et de patriote se révélait tout entière. Alors, arborant les noms de la liberté et de la France, les noms sacrés de Dieu et de son Christ, il se mettait là notre tête pour créer, de sa bourse et de son cœur, des écoles chrétiennes. A Morlaix, le généra s'honorait tout particulièrement de son titre de président du Comité des écoles libres.

Les années s'accumulaient sur la tête du glorieux général sans rien enlever à son ardeur. En 1885, à l'âge de quatre-vingt-un ans, pour combattre efficacement le combat moderne, on le vit fonder un journal, *la Résistance*. Le numéro-programme parut le 28 mars. Nous en reproduisons quelques lignes, elles feront connaître l'œuvre et son fondateur.

« S'ILS TE MORDENT, MORDS-LES ! »

LA RÉSISTANCE.

Le titre même de ce journal pourrait nous dispenser de tout programme.

La résistance....., c'est la protestation, non pas muette, personnelle et passagère, mais publique, collective et incessante, contre tous les attentats quotidiennement commis, avec ou sans le couvert de la légalité, contre l'âme et la fortune de la France.

La résistance....., c'est l'énergique affirmation, en toute occasion répétée, que la violence, la violence seule, la force brutale, pourra avoir raison de nos libertés et de nos droits ; mais que la violence même et la force ne viendront pas à bout de nous faire trahir nos devoirs.....

Le général Le Flô ne se contentait pas d'être le président du Comité du journal, il était aussi, et personne ne l'ignorait à Morlaix, l'auteur de nombreux articles politiques, surtout de politique extérieure. — Et les derniers mots que sa main devait tracer, et que la mort vint l'empêcher de terminer, étaient destinés à la *Résistance*.

Aux mois d'avril et mai 1887, l'Allemagne nous créait à la frontière les incidents les plus irritants, comme pour pousser à bout notre patience et nous contraindre à lui déclarer la guerre, comme en 1870, ce qui lui eût assuré le concours de ses alliés de la *triple alliance*. Devant ce danger, notre ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg livra à la publicité les documents relatifs à l'intervention de la Russie en notre faveur en 1875. Le gouvernement français crut devoir blâmer le vieux général d'avoir agi sans autorisation.

mais celui-ci se consola facilement de ce blâme officiel, en constatant que la presse allemande ne put répondre à cette publication et que l'agitation que notre ennemi avait provoquée prenait bientôt fin. — Ce fut un dernier service rendu à la patrie par le général Le Flô.

Quelques mois après, le général mourait, dans sa quatre-vingt-quatrième année, après avoir reçu tous les secours de la religion. Chose curieuse! Un sentiment excessif d'humilité avait tenu ce chrétien trop longtemps éloigné de la Table Sainte. Sa fille, Mme la comtesse de Nanteuil, le supplia de communier le plus tôt possible pour être prêt à tout événement. « Mais, depuis longtemps, je suis résolu, répondit le vieux soldat, à faire ce grand acte, quoique j'en sois bien indigne. Pourtant je ne voudrais pas recevoir mon Dieu dans alcôve; je voudrais pouvoir communier publiquement, de manière à témoigner hautement de ma foi dans tous les enseignements de la religion catholique.

— Vous pourrez faire cela plus tard, mon père, reprit Mme la comtesse de Nanteuil; mais, en attendant, consentez à communier ici..... »

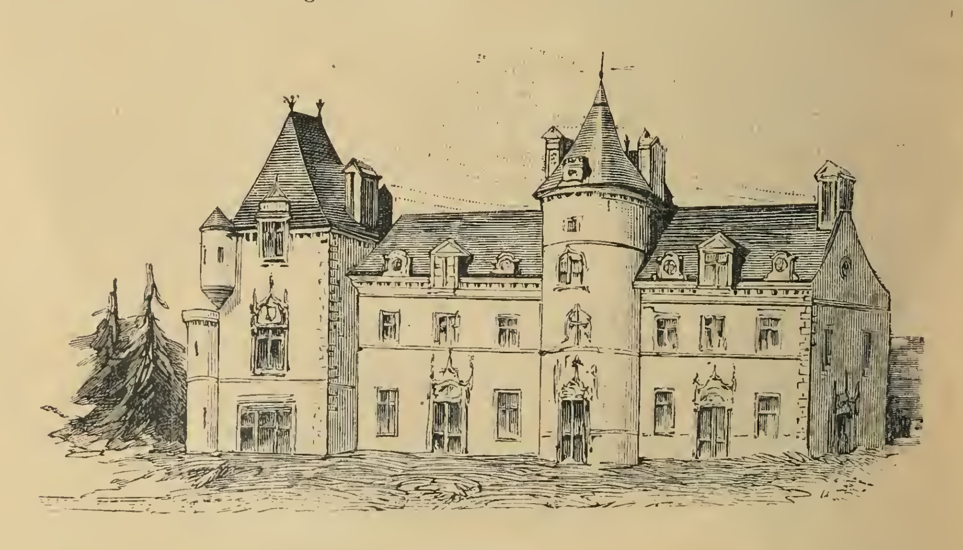
Le lendemain matin, l'Eucharistie faisait dans la voiture même du général son entrée au Néc'hoat, paré comme en un jour de fête. En présence de toute sa famille, de ses domestiques, de ses fermiers, auxquels il tint à donner ce suprême exemple, le général communia avec des sentiments non équivoques d'humilité et de piété, et cette scène arracha des larmes aux assistants.

Le général Le Flô mourut le 16 novembre 1887.

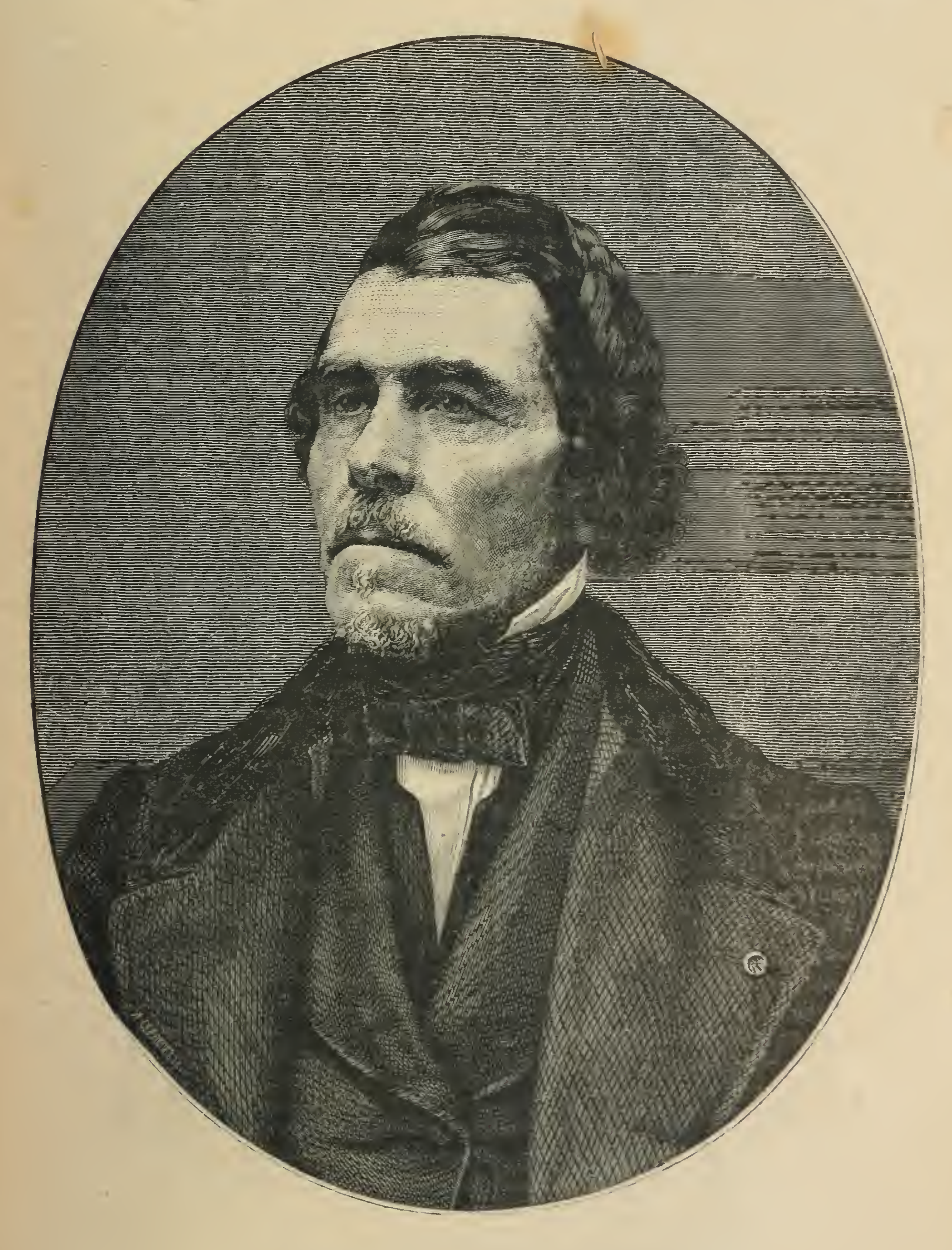
Pour nous, qui vivons trop sur ces choses, écrivait M. de Vogüé, il fait bon penser à ce mort, alors même qu'on le regrette comme un proche.

Celui-là était dans la grande règle et non dans l'infime exception. Il laisse l'exemple accoutumé de nos gens de guerre, le souvenir d'un homme qui, pendant soixante ans, a tenu d'une main passionnée le drapeau, le portant gaiement dans la bonne fortune, le relevant fièrement dans la mauvaise, le servant avec toutes les armes et toutes les ressources, à la kasba de Constantine comme au palais d'hiver de Saint-Pétersbourg, toujours confiant dans ce drapeau, toujours souriant avec la belle humeur du devoir bien fait, avec l'allure résistante d'un soldat qui ne s'est couché que pour mourir. Et peut-être est-il mort pour nous rendre un dernier service, pour qu'aujourd'hui du moins les échos de France renvoient à l'étranger un autre nom de général, ce nom pur et vénéré de Le Flô. Dieu veuille nous en donner beaucoup de pareils! En attendant, gardons celui-ci avec amour.

Paris. P. TRANQUILLE.



CHATEAU DU NÉC'HOAT



EUGÈNE DELACROIX (1798-1863)

I. TRISTES DÉBUTS — PREMIERS PAS DANS LA VIE — INCENDIÉ — NAUFRAGÉ — EMPOISONNÉ — SUFFOQUÉ — PENDU — HOROSCOPE

Aujourd'hui huit floréal, l'an sixiesme de la République françoise, une et indivisible, par devant moy Louis Durand, agent municipal de la commune de Charenton-Saint-Maurice, et en cette qualité chargé de recevoir les actes de naissances, mariages et sépultures, ont comparu le citoyen Henry Riesner, beau-père de la citoyenne Œben, le citoyen Ferdinand Guillemardet, législateur, âgé de trente-trois ans et la citoyenne Adélaïde-Denise Œben, âgée de trente ans, domiciliés à Paris, lesquels m'ont déclaré que Victoire Œben, épouze (*sic*) du légitime mariage du citoyen Charles Delacroix, ministre de la République françoise (*sic*) près celle Batave, est accouchée hier d'un enfant mâle auquel ils ont donné les prénoms de Ferdinand-Victor-Eugène.

Et ont signé : Adélaïde-Denise Œben, Riesner, Guillemardet, Durand, agent municipal. »

Tel est l'acte de naissance d'Eugène Delacroix : Nous disons acte de naissance et non de baptême, car, étant donnés l'époque, le voisinage de Paris privé de prêtres, et surtout les sentiments très connus de haine religieuse que professait l'ancien conventionnel, père d'Eugène Delacroix, il ne fut guère question de baptême pour le nouveau-né. Peut-être que la mère où la tante procurèrent en secret cette faveur à l'enfant; peut-être que, plus tard, au lycée, on suppléa à l'insouciance des parents, mais nous sommes réduits à de simples suppositions, et vraisemblablement Eugène Delacroix ne fut jamais baptisé.

Mais avant de nous occuper du nouveau-né, parlons un peu de son père.

Charles-Constant Delacroix s'était lancé, comme tant d'autres, sur l'océan révolutionnaire à la découverte d'un monde nouveau. Envoyé à la Convention par le département de la Marne, il fut l'un des plus acharnés révolutionnaires. Il vota sans sursis la mort de Louis XVI, et ce lui fut un titre à la faveur de ses collègues.

Il était du nombre de ces caractères poltrons et timides, qui, employés au service d'une cause ou d'un parti, ne craignent pas d'aller aux extrêmes, de peur d'encourir la disgrâce des meneurs.

Opportuniste à outrance, au milieu de cette cohue générale et de ces horreurs quotidiennes, il ne rêvait qu'une agréable sinécure pour la fin de ses jours.

Tour à tour député, ministre des Affaires extérieures, ambassadeur de Hollande, il se laissa pousser et conduire par le courant. Il se cramponnait encore à son épave, quand le soleil se leva derrière les Pyramides. Tous les débris flottants de la grande Révolution saluèrent avec enthousiasme l'astre libérateur.

Bonaparte leur fut favorable, et il les jeta tous vers l'île de leurs rêves.

Charles Delacroix aborda à la préfecture de Marseille qu'il échangea bientôt pour celle de Bordeaux. Dans l'intervalle, sa jeune femme devint mère de quatre enfants : une fille, Henriette, plus tard, Mme de Verninac, et trois garçons, Charles Delacroix, aide de camp du prince Eugène et enfin général, Henri Delacroix, qui fut tué à Friedland, et le dernier de tous, Eugène Delacroix, l'artiste célèbre dont nous allons esquisser la vie.

Il naquit le 26 avril 1798, à Saint-Maurice (Seine), dans une maison alors située sur le territoire de Charenton. Nous avons dit déjà que, sans doute, il ne fut pas baptisé, et cette existence, si tristement commencée, va se dérouler à travers une succession d'événements sinistres, de souffrances et de contradictions continuelles.

Les premières années de Delacroix furent, en effet, semées d'épisodes effrayants.

Le premier eut pour théâtre l'hôtel de la préfecture de Marseille..... Tout le monde dormait, ce soir-là, chez M. Charles Delacroix, préfet des Bouches-du-Rhône.

Le petit Eugène reposait bien tranquillement dans son berceau, comme un oiseau dans son nid. Sa bonne, personne d'esprit cultivé — l'ignorance n'est pas de mise dans une préfecture, — avait été surprise par le sommeil tandis qu'elle lisait et poursuivait anxieusement les aventures de quelque roman fabuleux.

Et la bougie s'étonnait de brûler encore. Lentement elle se consumait, puis fatalement elle s'inclina et tomba sur le berceau de l'enfant. Les rideaux et le matelas prirent feu et le lit de la bonne elle-même fut en un instant environné de flammes. Réveillée en sursaut par la douleur, elle se précipite vers l'enfant et parvient à le sauver. Pauvre petit! Les brûlures lui arrachaient des cris déchirants. Il resta quelque temps entre la vie et la mort; mais cet accident malheureux n'eut pour lui aucune suite fâcheuse.

Il n'en fut pas de même pour la gardienne négligente. On lui donna son congé.

Mme Delacroix crut comprendre qu'une bonne, pour être vraiment à la hauteur de sa situation, doit être absolument étrangère aux charmes de la littérature. Elle tomba de Charybde en Scylla.

Scylla, ce fut une grosse Marseillaise, choisie parmi les plus incultes de la région. Mais la jeune phocéenne préférait à la vie d'intérieur le mouvement de la Cannebière et les promenades sur les flots.

Dans les riches appartements de la préfecture, la pauvrette se sentait dépaysée. Elle ne rêvait que courses sur les quais et explorations en mer. Cette pensée l'obsédait, mais comment se séparer du cher petit nourrisson? Elle le prit avec elle pour en faire le complice inconscient de son escapade.

Comme son cœur de bonne Marseillaise dut tressaillir d'aise lorsqu'elle eut mis le pied sur le canot de ses rêves, dans ce vieux port de Marseille tout plein de grands bateaux et de jolies barques qui évoluaient en tous sens !

Tout à coup un cri d'effroi retentit : l'enfant tombé de ses bras vient de disparaître sous les flots. On se jette à la mer, mais déjà le pauvre naufragé a perdu connaissance, ses traits sont convulsionnés et l'eau de mer suffoque sa poitrine.

A force de soins et de précautions, on parvient à le sauver, mais pendant trois longs jours la fièvre ne le quitte pas. Il guérit pour se préparer à d'autres déboires.

Du coup, Mme Delacroix jura qu'elle ne prendrait plus de bonnes marseillaises à son service. Elle crut le remède radical; il n'en fut rien.

Eugène avait tous les défauts des enfants : turbulent, touche à tout, gourmand. Il trouve un jour, sur une table, un flacon destiné au lavage des cartes géographiques. Séduit par l'éclat des couleurs, et quelque diable aussi le poussant, il avale cinq ou six gouttes du redoutable poison. Il n'alla pas plus loin et bien lui en prit. On désespéra huit jours de le sauver. Enfin, sa robuste constitution prit le dessus et il revint à la santé.

Ce n'est pas tout.

A quelque temps de là, il trouve une grappe de raisins à sa portée. Le fruit lui paraît délicieux. Il le couve du regard, le savoure à l'avance. En un clin d'œil il avale la grappe tout entière. Il étouffe, il suffoque, sa poitrine haletante ne peut plus respirer. Il râle déjà, sa face est congestionnée. Encore quelques instants et tout est fini. Par bonheur, on parvint à retirer la maudite grappe et ce ne fut encore rien.

Tout est donc contre lui : ses bonnes, le feu, l'eau, le poison, les fruits eux-mêmes, ces innocentes créatures. Il ne lui reste plus qu'à conspirer contre lui-même.

Qu'on nous permette de citer encore cette anecdocte qu'Eugène Delacroix racontait volontiers.

— Oui, je me suis pendu à l'âge de trois ans !

— Pendu à trois ans ??? C'est impossible. Oyez plutôt :

Voici le fait. Un de mes frères, capitaine de hussards, m'avait donné une belle image que je trouvais ravissante. Elle représentait un pendu qui se tordait dans le râle de l'agonie. Je considérai longtemps l'image effrayante et j'étudiai soigneusement tous les mouvements du supplicié dont la beauté tragique m'avait vivement impressionné. Je voulus reproduire en réalité toute l'horreur de cette scène. Prenant sans rien dire la sabretache de mon frère, je montai dans le grenier et je me mis en disposition de me pendre.

Deux chaises superposées me permettent d'atteindre le plafond, j'attache la corde, l'enroule autour de mon cou, je renverse les chaises du pied et je me lance dans le vide !

Par bonheur, ma mère, inquiète déjà d'une si longue absence, arrive au même instant.

Saisie de terreur, elle court à moi, coupe la courroie et presse sur son cœur son petit misérable de fils.

Vers cette époque, M. Delacroix fut transféré à la préfecture de Bordeaux. Dans cette ville, Eugène fut l'objet d'une prédiction étrange de la part d'un fou. Il la raconte ainsi dans ses Mémoires.

C'est un fou, dit-il, qui a tiré mon horoscope. Une bonne me menait par la main à une promenade, lorsqu'il nous arrête. Elle cherche à l'éviter; mais le fou la retient, m'examine attentivement, trait par trait, à diverses reprises, et dit :

« Cet enfant deviendra un homme célèbre, mais sa vie sera des plus laborieuses, des plus tourmentées, des plus livrées à la contradiction. »

PEINTRE OU MUSICIEN? — L'ÉLÈVE DU LYCÉE IMPÉRIAL — PREMIERS LAURIERS

Les âmes d'artistes aiment le beau dans toutes ses manifestations. Elles sont une lyre qui vibre et frémit à tous les souffles. La musique a de brillants effets et de séduisantes perspectives, la peinture est pleine de suaves harmonies et de tons variés.

Eugène avait une âme d'artiste : les beautés de la musique avaient le don de le charmer aussi bien que celles de la peinture. Sera-t-il peintre ou musicien ?

Le professeur de sa sœur insista longtemps pour qu'on en fît un musicien. Il avait cru découvrir en lui un futur prince de l'harmonie.

J'ai eu de bonne heure, a-t-il raconté, un grand goût pour le dessin et pour la musique. Un vieux musicien, organiste de la cathédrale de Bordeaux, donnait des leçons à ma sœur. Pendant que je faisais des gambades, ce brave homme, qui d'ailleurs avait beaucoup de mérite et qui avait été l'ami de Mozart, remarquait que j'accompagnais le chant avec des basses et des agréments de ma façon dont il admirait la justesse. Il tourmenta ma mère pour qu'elle fît de moi un musicien.

Le préfet de Bordeaux, déjà fort avancé en âge, mourut sur ces entrefaites. Mme Delacroix vint se fixer à Paris et Eugène fut envoyé au lycée Napoléon.

Voici le portrait que nous trace de lui un de ses compagnons d'étude d'alors :

J'étais au lycée avec ce garçon olivâtre de front, à l'œil qui fulgurait, à la face mobile et à la bouche délicatement moqueuse; il était mince, élégant de taille, ses cheveux noirs, abondants et crêpus, trahissaient une éclosion méridionale.

Rien dans ses traits n'indiquait son origine quasi parisienne. On le prenait volontiers pour le frère de ces enfants du Midi, hâlés par le soleil, brunis par le grand air, que l'on voit courir pieds nus sur les chemins brûlants et dans les garigues sauvages, qui dansent à l'automne sur le raisin parfumé dont l'odeur les enivre, ou s'en vont dans les vergers cueillir la figue sucrée et l'olive pleine d'huile.

Sans être acharné au travail, Eugène Delacroix fut toujours parmi les meilleurs élèves et il recueillit des succès consolants et nombreux. Mais l'enfant de quatorze ou quinze ans était bizarre, inquiet; on remarquait en lui l'union étrange d'un esprit parfois très réfléchi et souvent dissipé, le calme de l'apathie et la fougue effrénée de la plus ardente imagination.

A cette âme agitée, il manquait déjà un but et un idéal digne d'elle. Ce sera le malheur de sa vie. Vers ce moment de l'existence où le cœur a des énergies encore neuves et d'autant plus puissantes, il faut au jeune homme un but vers lequel tendent tous ses efforts.

Eugène, privé des lumières de la foi, n'avait à offrir à ses aspirations qu'un idéal vaguement défini.

Sa nature droite et sincère chercha dans les philosophes de l'antiquité les principes de conduite que son ignorance religieuse ne pouvait lui donner. Il apprit d'eux, non point l'humilité, la patience, la vertu chrétienne, mais cette modération orgueilleusement stoïque dont ils se glorifiaient. Dès lors, la rougeur pouvait monter à son front, son cœur pouvait bondir dans sa poitrine, ses lèvres restaient closes et il contenait en lui-même le bouillonnement de sa colère.

Jusqu'à sa mort, les anciens seront ses modèles à suivre et à imiter. Il prendra souvent en pitié nos modernes savants et il écrira :

Je m'applaudis d'autant plus de la connaissance des anciens, que les modernes, sans doute enchantés d'eux-mêmes, négligent aujourd'hui ces augustes exemples de toute intelligence et de toute vertu.

Le brillant élève du lycée Napoléon allait bientôt recueillir les derniers lauriers de l'enfance. Tous ses maîtres l'estimaient. Son professeur de dessin l'admirait. Il se sentait dépassé par ce jeune homme encore ignoré. Parfois, l'élève fut chargé de suppléer auprès de ses condisciples le maître absent, mais parfaitement confiant dans le talent du jeune artiste.

« Votre place n'est plus ici, lui disait-il, mais dans l'atelier de David. Et vous irez plus loin que David, si vous suivez la carrière des arts. »

Ces encouragements portèrent leurs fruits.

Napoléon venait de faire exposer dans les galeries du Louvre les chefs d'œuvres des maîtres italiens qui ne furent pas la moindre part du butin rapporté de la péninsule. Jamais peut-être on n'avait vu un tel concours se presser dans ce temple des beaux-arts. La foule accourait pour voir, admirer, applaudir.

Les élèves du lycée impérial suivirent l'entraînement général, mais le plus enthousiaste de tous, ce fut sans nul doute, notre jeune collégien. Il regarde, admire, se laisse éblouir et fasciner par l'éclat des couleurs et la merveilleuse variété de ces magistrales conceptions. Entré à 9 heures du matin, il ne sortit que vers 4 heures du soir.

— *Et moi aussi je suis peintre!* dit-il avec le Corrège : « *Anche io son pittore!* »

Il avait pour la première fois conscience de son talent et, peut-être, de son génie.

III. ÉLÈVE DU BARON GUÉRIN — RÉVOLUTION DANS LA PEINTURE — LE DANTE ET VIRGILE

Eugène Delacroix atteignit sa dix-huitième année. Ses études classiques étaient terminées, le choix d'un état s'imposait.

Le fils du député, du ministre, de l'ambassadeur, du préfet aurait pu prétendre à jouer, lui aussi, quelque rêve politique.

— Je veux être peintre, dit-il.

— Sois peintre! répondit Mme Delacroix.

Le conventionnel David expiait en exil son vote contre Louis XVI. Il eût été sans doute le maître choisi.

Eugène entra comme élève chez le baron Guérin. Ary Scheffer était là, encore plein de jeunesse, se préparant dans le calme de l'atelier aux sublimes inspirations qui devaient immortaliser sa mémoire. On remarquait en lui le caractère éminemment philosophique dont ses œuvres sont empreintes. Mais il ne paraît pas que son amitié ait eu quelque influence sur Delacroix.

Le baron Guérin avait, avant tout, le culte des maîtres classiques. Volontiers, il sacrifiait la vie et le mouvement à la pureté des lignes, les conceptions hardies à la simplicité du détail, les grands effets à la douce harmonie des couleurs.

Il avait espéré donner à la France et au monde toute une génération d'artistes formés à son école et d'après ses principes.

Longtemps la poule couva anxieusement les œufs qu'elle avait dans son nid. Elle espérait avoir de jolis poussins qui viendraient picorer, avec elle, dans les mêmes champs de blé, sous les mêmes buissons, au même grand soleil. Quel ne fut point son effroi, quand elle se trouva mère d'une troupe de vilains cannetons. Elle gémit en son cœur de poule. Les canards étaient pleins de vie. Ils s'envolèrent tous et oncques ne revinrent consoler la mère nourrice.

Pauvre Guérin ! Dire que tous ses élèves dédaignèrent ses leçons et ses principes pour courir à la recherche d'un art nouveau, d'un beau inconnu jusqu'alors !

Géricault donna le signal de l'insurrection avec le « radeau de la Méduse ». On touchait aux antipodes du classicisme. Le coup de trompette avait sonné. Géricault quitta ce monde et laissa à Delacroix le soin de poursuivre le rêve entrevu.

L'élève de Guérin était ardent et passionné au travail; dès le matin, il prenait la palette

et le crayon, et poursuivait jusqu'au soir ses études et ses croquis. Le maître ne comprenait point sa nouvelle manière plus franche et plus vivante. Toutes ses antipathies furent pour l'audacieux novateur : « Laissez-le, disait-il, en haussant les épaules. Il perd son temps ici, mais il est riche, il vaut mieux qu'il fasse des croûtes que des dettes. »

Il affectait de le traiter en amateur, et jamais il ne lui adressa aucune parole d'encouragement. Après six ans d'un travail opiniâtre, Delacroix venait de mettre la main à son premier tableau : *Dante et Virgile*. Avant de le présenter à l'Exposition, il voulut, par déférence, demander les avis de son maître; mais il n'en reçut que des critiques.

— Miséricorde !..... Ah ! Ciel!..... *Qué que c'est qu'ça ?*..... s'écria-t-il à lavue du tableau.

— C'est le voyage de Dante en enfer, répondit l'élève. Vous le voyez, ici, accompagné de Virgile; là, c'est le redoutable nocher des enfers. Ces hommes agités et convulsionnés par le désespoir, ce sont les damnés.

— Je ne les trouve pas assez roussis, dit Guérin avec un sourire de cruel mépris.

— Que voulez-vous dire, maître ?

— Ce que je veux dire, ne le devinez-vous pas? Votre tableau est absurde. La composition en est détestable, la musculature exagérée, impossible.... Ah ! vous voulez jouer au Michel-Ange? on se casse les reins à ce jeu-là, mon cher.....

— Ainsi, vous croyez que mon tableau.....

— Sera refusé, parbleu ! refusé d'emblée, je vous l'affirme ! c'est désagréable; mais à qui la faute ? Vous n'avez jamais tenu compte de mes avertissements. Vous étiez plus obstiné qu'une mule..... Serviteur, Monsieur, serviteur !

Un coup de poignard eût été moins douloureux au cœur du jeune artiste. Un mortel découragement s'empara de lui. Voilà donc tout le fruit de ses veilles et de ses privations !

— Malgré tout, j'exposerai, s'écria-t-il.

Et il exposa son tableau.

Ce fut une tempête, un ouragan effroyable. On applaudissait, on blâmait, on admirait, on critiquait, on saluait un génie, on s'étonnait de l'audace d'un fou. Pour l'artiste, le succès dépassait toute attente. Son nom prenait place désormais à côté des plus fameux chefs d'école.

A la vue de cette toile originale et pleine de lumière et de vie, Gros s'écria dans le premier élan de son enthousiasme : « C'est du Rubens châtié ! »

Le mot fut rapporté à Delacroix. Cet éloge, tombé d'une bouche si autorisée, le combla de joie. Il pouvait, maintenant, affronter les malédictions de Guérin. Ce dernier n'osait en croire ses yeux et ses oreilles; il comprit toutefois que son élève était autre chose qu'un sinistre barbouilleur.

Ils se rencontrèrent un jour à la porte de l'Institut.

— Ces messieurs, dit Guérin, ont remarqué votre œuvre à l'exposition. Savez-vous ce que prouve ce succès ?

— Que vous auriez refusé mon tableau si vous eussiez fait partie du jury, cher maître, je n'en doute pas, répondit Delacroix : vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance !

— Ta ! ta ! ta ! fit le baron, je n'ai jamais eu de bienveillance pour les hérétiques. Le jour viendra, je l'espère, où nous brûlerons vos pinceaux en place de Grève.

— On y a brûlé, quelquefois, cher maître, d'excellentes choses !

— Vous êtes donc un révolutionnaire ! cria Guérin, au paroxysme de colère.

Delacroix ne répondit pas, de peur de l'exaspérer; mais il se sentait content de lui.

Les félicitations de Gros lui furent très sensibles.

— Voyons, lui dit-il un jour, que puis-je faire pour vous ? Disposez de mon influence, venez étudier avec moi et gagner le prix de Rome dans mon école.

— Ma route est déjà tracée, maître, répondit Delacroix, permettez-moi seulement de voir vos grands tableaux de l'Empire.

Gros y consentit.

— Ces tableaux, raconte Delacroix, étaient dans l'ombre de son atelier. Ils ne pouvaient être exposés au grand jour, à cause de l'époque et des sujets. Je restai quatre heures seul avec lui, au milieu de ses préparations et de ses esquisses. Il me donna les marques de la plus grande confiance, et Gros était un homme très inquiet et très soupçonneux.

Gros devait bientôt s'éclipser devant la renommée grandissante de l'artiste à peine

connu, dont il venait d'apprécier les merveilleuses audaces. La jalousie le conduisit au désespoir et au suicide.

Parfois, ses élèves critiquaient en sa présence les œuvres de Delacroix. Jamais il ne risqua devant eux un blâme ou une louange. Il disait simplement : « C'est un jeune homme parfaitement honnête et bien élevé ! »

Seul, dans toute la presse, Thiers salua le nouveau venu. Il s'exprimait ainsi dans le *Constitutionnel :*

Aucun tableau ne révèle mieux, à mon avis, l'avenir d'un grand peintre, que celui de M. Delacroix, représentant le Dante et Virgile aux enfers. C'est là surtout qu'on peut remarquer ce jet du talent, cet élan de la supériorité naissante qui ranime les espérances un peu découragées par le mérite trop modéré de tout le reste.

Le Dante et Virgile, conduits par Caron, traversent le fleuve infernal et fendent, avec peine, la foule qui se presse autour de la barque pour y pénétrer. Le Dante, supposé vivant, a l'horrible teinte des lieux; Virgile, couronné d'un sombre laurier, a les couleurs de la mort. Les malheureux condamnés à désirer éternellement la rive opposée s'attachent à la barque; l'un la saisit en vain, et, renversé par un mouvement trop rapide, est plongé dans les eaux; un autre l'embrasse et repousse avec ses pieds ceux qui veulent aborder comme lui; deux autres serrent avec les dents ce bois qui leur échappe. Il y a là l'égoïsme et le désespoir de l'enfer.

Dans ce sujet si voisin de l'exagération, on trouve cependant une sévérité de goût, une convenance locale en quelque sorte, qui relèvent le dessin, auquel des juges sévères, mais peu avisés ici, pourraient reprocher de manquer de noblesse. Le pinceau est large et ferme, la couleur simple et vigoureuse, quoique un peu crue. L'auteur a, outre cette imagination poétique qui est commune au peintre comme à l'écrivain, cette imagination de l'art qu'on pourrait en quelque sorte appeler l'imagination du dessin, et qui est tout autre que la précédente. Il jette ses figures, les groupe, les plie à volonté avec la hardiesse de Michel-Ange et la fécondité de Rubens. Je ne sais quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau; j'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement.

Le peintre Gérard sut reconnaître, lui aussi, le mérite d'Eugène Delacroix; mais il le crut placé sur une pente infiniment glissante voisine du précipice.

« Ce jeune homme est très fort, disait il, mais il court sur les toits. »

Ces éloges outrés et ces critiques acerbes se trouvent ramenés à de justes proportions par le jugement suivant que M. Jal exprimait ainsi dans ses *Esquisses du Salon de 1827.*

M. Delacroix est regardé comme le chef de l'école nouvelle; c'est lui qu'on imite, c'est par lui qu'on juge; on fait tort à son nom de toute la gloire de l'école gothique. M. Delacroix a de l'originalité, de la verve, une excellente éducation, la passion de son art et une imagination dont il faut reconnaître la puissance peu commune. Il y a je ne sais quoi de satanique dans ses créations, je ne sais quoi de fascinateur dans son exécution presque sauvage. Sa palette est riche et terrible. Son style lui appartient en propre : il est bizarre et fait des fanatiques.

Au milieu de ce choc d'appréciations et d'idées, de félicitations et de blâmes, Delacroix rêva les enivrements de la gloire et de nouveaux applaudissements. Mais il se sentait mal assuré sur les sentiers battus: il lui fallait des routes inconnues et des hauteurs vertigineuses.

Désormais, le livre de la nature fut son unique maître. Fut-il plus docile à ses enseignements qu'à ceux du baron Guérin ? Nous ne le croyons pas.

Il était trop indépendant d'allures et de caractère pour s'astreindre à reproduire le fini d'un modèle. Notre artiste sacrifia trop souvent la précision du dessin et la netteté des formes aux détails de moindre importance et surtout au brillant éclat des couleurs. Mais la passion domine trop chez lui. Tout revêt dans ses tableaux un caractère de farouche énergie. L'homme n'y apparaît jamais dans toute la dignité de sa royauté pacifique.

La passion contracte presque toujours ses traits, tantôt, c'est l'orgueil ou la colère, tantôt, la jalousie ou le désespoir. L'homme, image de Dieu, est exclu de son œuvre. Le ciel le plus serein contraste avec un paysage sombre et sauvage; sur une campagne qui repose les yeux plane toujours un ciel tourmenté. L'âme ne trouve point en lui ces douces émotions d'un

idéal chrétien. Ici, tout parle au sens, rien ne s'adresse à l'âme.

On ne pouvait espérer mieux d'un esprit étranger aux divines beautés de la foi.

IV. — « LE MASSACRE DE CHIO » — UNE MÉDAILLE DE DEUXIÈME CLASSE — « DESSINEZ D'APRÈS LA BOSSE ! »

Du haut de son capitole, le classicisme voyait monter avec effroi ses redoutables ennemis. Les oies firent grand tapage.

Guérin et les autres décochèrent leurs traits les plus violents; le siège n'en continuait pas moins avec plus d'acharnement.

Le massacre de Chio fut le dernier coup de bélier porté à la branlante citadelle. Delacroix présenta cette toile à l'Exposition de 1824. Elle lui mérita une médaille de deuxième classe.

Cette œuvre n'était point une page d'histoire dans toute la vérité du mot, ni même l'expression d'une idée longuement étudiée. Tout fut sacrifié à l'effet et à la couleur, c'était l'art pour l'art, la peinture pour elle-même. Les contrastes saisissants, les tons tranchés, les nuances les plus capricieuses et une certaine négligence voulue dans les formes et le dessin, tels furent les caractères nouveaux de cette toile originale.

Les Turcs ont envahi comme un torrent l'île de Chio. Dans le lointain, brillent encore les sinistres lueurs de l'incendie. Les habitants s'enfuient à travers la campagne, poursuivis par les féroces envahisseurs. La terreur est peinte sur tous les visages. S'ils s'arrêtent, ils savent que c'est pour eux la mort ou l'esclavage. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout un peuple terrorisé se précipite, éperdu, harassé, harcelé par un ennemi puissant et nombreux. Les yeux sondent dans le lointain la vaste plaine : le lointain, c'est la liberté. Les captifs ne se comptent plus. Une jeune Grecque, attachée à la queue d'un cheval, est entraînée dans une course vertigineuse tandis qu'un jeune homme, peut-être un frère ou un époux, saisit son cimeterre pour en frapper l'infâme ravisseur.

Jamais, peut-être, depuis Véronèse, aucun artiste n'avait eu à ce point la science du coloris et des effets de lumière.

Et, pourtant, dans cette page émouvante et tragique, le pinceau de l'artiste avait multiplié les inexactitudes et les fautes de dessin.

— Cet œil, lui disait Girodet, en indiquant le regard fulgurant d'une aïeule désespérée, cet œil est *expressif jusqu'au sublime,* mais placé un peu bas dans le visage.

— Dieu me garde d'y retoucher, s'exclama Delacroix. Je corrigerais le dessin, mais retrouverais-je l'inspiration ? »

L'artiste triomphait.

Parmi les partisans des anciennes écoles, ce fut un scandale. Mais les romantiques exultaient (1).

M. Thiers combla de nouveaux éloges l'auteur du *Massacre de Chio*, éloges d'autant plus impartiaux et désintéressés, que le publiciste ne connaissait encore que de nom l'audacieux novateur. Ce fut la seule voix qui s'éleva dans la presse en faveur du peintre. On aurait dit une conspiration de silence.

Delacroix négligea de remercier celui qui lui prodiguait de la sorte ses félicitations et ses encouragements. Aussi se trouva-t-il dans un cruel embarras, lorsque, à dix-huit mois de là, il se rencontra à Auteuil, chez le baron Gérard, avec le célèbre écrivain.

Il comprit sa négligence et se répandit

---

(1) Victor Hugo saisit cette occasion pour lancer une poésie qui n'ajoutera rien à sa gloire et dont voici quelques extraits :

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil :
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio qu'ombrageaient les charmilles,
Chio qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert..... Mais non, seul près des murs noircis,
Un jeune enfant aux yeux bleus, un enfant grec assis
Courbait sa tête humiliée.....

— Que veux-tu, bel enfant ?.....

Qui pourrait dissiper les chagrins nébuleux ?

.....Veux-tu pour un sourire un bel oiseau des bois
Qui chante avec un chant plus doux que le haut-bois,
Plus éclatant que les cymbales ?
Que veux-tu ? Fleur ou fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.



COMBAT DE JACOB ET DE L'ANGE (*Fresque de Delacroix à Saint-Sulpice.*)

en excuses. Le spirituel publiciste, toujours plein d'à-propos, lui répondit aimablement:

A nos âges, Monsieur, on ne se fait pas de visites. On travaille chacun de son côté, dans l'atelier, dans le cabinet; on échange ses pensées avant que de se voir, et, quand la fortune met en présence l'artiste et l'écrivain, il n'est pas besoin de les présenter l'un à l'autre; ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis.

La dernière toile d'Eugène Delacroix avait suffisamment établi sa réputation. Il était assez apprécié pour que l'État pût, sans se compromettre, lui confier une commande officielle. Il fut chargé par le ministre de l'Intérieur d'exécuter les peintures du salon du roi au Palais Bourbon.

M. de la Rochefoucauld, directeur des beaux-arts, crut nécessaire de donner quelques conseils sages et paternels au jeune étourdi.

— Vos œuvres, lui dit-il, pèchent toutes par un côté, le dessin. Votre éducation artistique n'a pas été soignée sous ce rapport. *Exercez-vous quelque temps à dessiner d'après la bosse.*

L'artiste sentit son cœur bondir. Il comprit toute la portée de l'injure, mais il retint, entre ses lèvres, le trait prêt à partir. Quand il fut rentré dans son atelier, il put donner libre cours à ses imprécations. Sa correspondance de cette époque est pleine d'invectives sanglantes contre l'imbécile directeur qui voudrait le renvoyer à l'école.

V. SA VIE JOURNALIÈRE — « JE NE SUIS POINT ROMANTIQUE ! » — LE BUCHER DE SARDANAPALE — « IL EST FOU ! »

Dès le point du jour, Delacroix se laissait aller à la fièvre de travail qui le tourmentait. On pouvait voir, rue des Maçons-Sorbonne, dans un atelier humide, froid, sombre, ouvert à tous les vents, ce jeune homme passionné à la tâche, ne laissant le crayon que pour saisir le pinceau.

Afin de se perfectionner dans l'étude de la nature, trois fois par semaine il allait prendre des leçons d'anatomie à l'amphithéâtre de Clamart.

Voilà donc celui que ses ennemis ont présenté comme un amateur paresseux et turbulent, qui travaillait à ses heures et jetait sur la toile le premier jet de ses rêves incohérents. Les esquisses sans nombre qu'on a trouvées dans ses cartons prouvent que peu d'artistes se sont exercés avec autant de persévérance.

A la tombée de la nuit, le jeune homme fatigué consentait à se prodiguer encore à ses amis. Les salons du baron Gérard, de Mme Ancelot et du naturaliste Cuvier lui étaient toujours ouverts. Il s'y rencontrait avec l'élite du monde savant et artistique : Henry Beyle, Prosper Mérimée, Delphine Gay, Mlle Mars, Talma et ce Victor Jacquemont qui devait mourir victime de sa passion pour les découvertes, à 3 000 lieues de sa patrie. On se séparait parfois fort avant dans la nuit. N'importe, Delacroix était debout dès le matin pour reprendre son labeur infatigable.

L'école romantique était en plein âge d'or. L'intangible et le réel venaient se jouer parmi les fleurs, les horizons se fondaient en vapeur d'azur, les choses avaient des voix et des harmonies, les bois s'emplissaient de tityres, et les blés d'or de faunes enchanteurs. Les ruisseaux s'étonnaient de chanter, les arbres apprenaient à frémir, le soleil à pâlir d'effroi, les étoiles à se voiler et la nu à verser des pleurs.

Les apôtres du renouveau crurent avoir trouvé un fervent disciple dans l'élève de Guérin. Il les regarda de toute la hauteur de son dédain et jura, envers et contre tous, qu'il était classique en littérature et qu'il reniait toute parenté avec la nouvelle école.

On m'a enrégimenté, écrit-il, bon gré mal gré, dans la coterie romantique, ce qui a pu ajouter les sottises de quelques-uns aux sottises que j'ai pu faire.

Il a beau renier toute parenté avec eux, on sent toutefois qu'un même sang révolutionnaire circule dans leurs veines, qu'une même vision hante leur pensée, que la nature leur a fait entendre le même langage.

Certains critiques renchérissent encore et font de notre artiste le Victor Hugo de

la peinture et l'élèvent même au-dessus de Victor Hugo. Laissons parler M. Mercey dans la *Revue des Deux-Mondes :*

Il y avait analogie, dit-il, entre les deux novateurs; tous deux étaient prodigues de couleurs vives et tranchantes, et possédaient si bien la science des grands coloristes qu'ils étaient tout à fait disposés à sacrifier le fond à l'enveloppe, la pensée à l'expression. Le peintre, néanmoins, avait plus d'étendue d'esprit que le poète; il était plus rationnel dans les sacrifices qu'il faisait à la couleur, la couleur étant une partie constitutive de son art, tandis qu'elle n'est qu'un des accessoires de la poésie; il y avait aussi plus de pensée sur la toile du peintre que dans les pages de l'écrivain. Le peintre comme le poète témoignaient peut-être un dédain trop marqué pour la vérité simple, toute nue, et pour la perfection du contour. Ce fut là, sans doute, une des nécessités attachées à leur titre de révolutionnaires.....

Quant à la manière dont MM. Hugo et Delacroix emploient la couleur, elle a aussi beaucoup d'analogie sans être identiquement semblable. Il y a chez l'un et chez l'autre la même recherche, la même puissance d'effet, le même dédain du fini, le même laisser aller de touche. M. Hugo empâte ses vers comme M. Delacroix ses tableaux; on voit trop la plume chez l'un, la brosse chez l'autre; seulement le peintre a plus d'esprit, de naturel et de souplesse que le poète; il est parfois sauvage, il n'est jamais faux. Il est plus juste envers lui-même et il se connaît mieux; aussi, à notre avis, M. Eugène Delacroix restera-t-il plus grand peintre que M. Hugo grand poète.

Au Salon de 1827, qui dura près de six mois, Delacroix exposa successivement plusieurs œuvres très remarquées : *L'agonie du Christ au jardin des Oliviers*, *Marino Faliero*, *Justinien*, un *Pâtre*, un *Arabe caressant un cheval* et *Milton*.

Le public commençait à prendre un vif intérêt à ses œuvres, il s'habituait à ces coups de pinceau hardis, à ces contours négligés, à ces mille détails où se perdait l'imagination. Le nouveau étonne d'abord, à la fin, il séduit.

Le peintre triomphant se décide à lancer son dernier défi. Il conçoit un scandale nouveau, une œuvre sans précédente, un suprême crachat d'indignation à l'art classique.

Le *Bûcher de Sardanapale* est une vision fantastique, un rêve échevelé, un cauchemar effrayant, où le beau, le laid, le tragique s'agitent pleins d'une vie intense dans des flots d'une lumière effrayante.

— Il est fou ! disent ses ennemis.

— Il est fou ! répètent ses amis.

Voici comment il raconte lui-même son coup d'audace :

Sous la Restauration, les Salons de peinture n'étaient point annuels. Pour un homme militant et ardent, c'était un grand malheur, dans l'âge de la sève et de l'audace.

A la fin de l'un de ces Salons, en 1827 (on renouvelait alors les tableaux à mesure que l'Exposition se prolongeait), j'exposai un tableau de *Sardanapale*. S'il m'est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce fut mon Waterloo. J'avais eu quelques succès à ce Salon qui dura six mois. Cette œuvre nouvelle qui arriva la dernière souleva l'indignation feinte ou réelle de mes amis ou de mes ennemis. Je devenais l'abomination de la peinture. Il fallait me refuser l'eau et le sel.

M. de la Rochefoucauld frémit d'horreur en voyant les écarts incompréhensibles du pécheur incorrigible. Il essaya d'amollir ce cœur endurci.

Il me fait venir, raconte Delacroix; je rêve déjà quelque grande commande, quelque grand tableau à exécuter. M. de la Rochefoucauld fut poli, empressé, aimable; il s'y prit avec douceur et comme il put pour me faire entendre que je ne pouvais avoir raison contre tout le monde, et que, si je voulais avoir part aux faveurs du gouvernement, il fallait changer de manière.

— Je ne pourrais, lui répondis-je, m'empêcher d'être de mon opinion quand la terre et les étoiles seraient d'une opinion contraire.

Et comme il s'apprêtait à m'attaquer par le raisonnement, je lui fis un grand salut et je sortis de son cabinet. J'étais enchanté de moi-même. A partir de ce moment, mon *Sardanapale* me parut une œuvre supérieure, plus remarquable que je n'avais pensé.

Il avait pris pour devise : *Etiam si omnes, ego non ! Quand même je serais seul dans ma voie, j'irai toujours en avant.* Et il tint parole.

VI. HORS LA LOI — « TACHE DE CHAUFFER LE CHAPITRE ET LES CURÉS ! » — « LA LIBERTÉ SUR LES BARRICADES » — RETOUR EN GRACE

Delacroix avait définitivement rompu avec les distributeurs de la gloire. Ils allaient nimber d'autres fronts, donner des rayons

à d'illustres inconnus, mais c'en était fait pour notre héros. Triste et solitaire, il erra pendant cinq longues années dans le désert de l'oubli, traînant son pauvre cœur endolori sur les ronces de la route, sans trêve ni repos.

La misère vint à son tour frapper à la porte de son logis désert. Mme Delacroix venait de perdre sa fortune dans un procès.

Eugène eut à s'imposer de cruels sacrifices. Rien ne lui pesait comme les dettes et les créanciers. « Ces guerres d'argent me tracassent, écrivait-il à M. Pierret, si tu as découvert une mine, fais-m'en part. »

La souffrance sans espoir semblait être désormais son partage. Il écrivait encore :

Les soirées où je vais m'ennuyer et me désennuyer me fatiguent à l'excès..... La grande préoccupation de mon existence, celle qui tient en échec les hautes et puissantes facultés que la nature m'a accordées, au dire de quelques bonnes gens, c'est d'arriver à payer mon terme, tous les trois mois, et de vivoter mesquinement. Le : *Mon royaume n'est pas de ce monde* est une éternelle vérité, j'ai un rare génie qui ne va pas jusqu'à me faire vivre paisiblement comme un commis.

L'esprit est un des derniers éléments qui conduisent à la fortune; l'imagination, quand, pour comble de malheur, ce don fatal accompagne le reste, consomme la ruine, achève de flétrir, de briser l'âme infortunée.

L'amour de la gloire, passion menteuse, feu follet ridicule qui conduit droit au gouffre de tristesse et de vanité !

Si j'ai des enfants, je demanderai au ciel qu'ils soient bêtes et qu'ils aient du bon sens.

Au milieu de ces souffrances que nulle pensée chrétienne ne venait visiter, Delacroix n'eut pas un seul instant la pensée de revenir en arrière. Plutôt la mort que la capitulation !

D'autres auraient cherché dans l'amitié des consolations au sein de l'épreuve.

Il était sans amitié ; son seul amour, c'était l'art, ses seuls confidents étaient ses tableaux. Les quelques amis qui lui furent toujours fidèles étaient faiblement payés de retour par cette âme froide et repliée sur elle-même. Il voyait en eux moins des consolateurs affectueux que des aides précieux et dévoués à ses intérêts.

C'est à eux qu'il avait recours dans les difficultés. Il écrivait à M. Pierret : « Tâche de chauffer le Chapitre et les curés, pour me faire faire des tableaux d'église. »

Enfin, après ces longs jours de souffrances, l'artiste arriva au terme de son brûlant Sahara. Son nom va reparaître au grand jour plus auréolé que jamais.

A l'Exposition de 1831, il présenta *La liberté sur les barricades*. Le succès fut complet. Cette toile vivante était bien la peinture fidèle de ces farouches émeutiers encore si connus, de ces enfants des faubourgs en guenilles qui hurlaient la *Marseillaise*. On y reconnaissait bien leurs traits héroïques, leurs regards de feu, leur élan irrésistible. Sa liberté n'était point une déesse de l'Empyrée, ni un ange au glaive flamboyant, mais bien une fille du peuple pâle, ardente, échevelée et communiquant sa fureur à tout un peuple en délire.

L'œuvre de Delacroix fut très remarquée. Les qualités tranchaient trop sur les défauts pour oser une critique sévère. Il reçut la croix de chevalier. C'était le retour en grâce, l'amnistie complète. On alla même jusqu'à lui demander de peindre pour le musée de Versailles la *Prise de Constantinople par les Turcs*. Louis-Philippe avait eu de lui-même ce bon mouvement.

Le roi, sans dédaigner les beaux arts, n'était pas à même d'apprécier les artistes, mais il lui convenait, comme chef d'État, d'encourager les bonnes volontés et surtout de ne donner ses commandes qu'à des hommes de renom et de préférence aux *talents primés*. M. Cailleux fut chargé de transmettre au peintre les désirs de Sa Majesté. Il hasarda un conseil : « Le roi, dit-il, désire que cette toile n'ait pas l'air d'un Delacroix» Piqué au vif, l'artiste sut comprimer son ressentiment. Il se vengea en faisant du vrai, du pur, du parfait Delacroix, et il donna un chef-d'œuvre.

VII. AU PAYS DU SOLEIL — ŒUVRES DE DELACROIX MEMBRE DE L'INSTITUT

Les beaux jours étaient revenus au foyer de l'artiste, et, avec eux la joie, l'espérance

et de nouvelles ambitions. Ses amis l'engageaient à entreprendre un voyage en Italie. « Jamais, leur répondit-il, j'y perdrais mon originalité. »

Il résolut d'aller chercher l'inspiration sous le ciel embrasé d'Afrique. Par l'influence de Thiers, il obtint de s'adjoindre à une ambassade auprès du sultan du Maroc Abd-Er-Rahman.

Ce voyage fut pour lui comme une révélation. Il n'avait rien imaginé de plus grandiose et de plus beau que ces plaines immenses noyées dans des flots de lumière, que ces horizons sans fin. que ce calme solennel de la solitude, que cette végétation nouvelle, ardente, vigoureuse, pleine d'une sève bouillante, que ces palmiers géants dont le feuillage sombre se détache admirablement sur l'azur éclatant du ciel, que ces villages blancs perdus dans les oasis, que ces minarets élancés d'où la voix tremblante et sonore du marabout descend, triste et mélancolique, pour annoncer l'heure de la prière.

Il traduit ainsi dans une lettre ses premières impressions :

Ces longues courses à cheval, ces rivières passées à la nage, car il n'y a ni ponts ni bateaux pour ne pas favoriser l'évasion des voleurs, toutes ces émotions de la vie d'aventures me remuaient profondément. Les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire. C'est en eux que j'ai vraiment retrouvé la beauté antique.

Je faisais mes croquis au vol et avec beaucoup de difficultés, à cause de l'opinion des musulmans sur les images; j'arrivais néanmoins à faire poser de temps à autre hommes et femmes pour quelques pièces de monnaie. Le modèle avait ordinairement une rare intelligence de mes intentions; mais, le croquis fait, il le prenait, le tournait et le retournait en tous sens, avec la curiosité du singe qui cherche à lire un papier, et le remettait en place, riant de pitié pour moi, qui pouvais ainsi m'attacher à une occupation si puérile.

Ce premier enthousiasme ne fut pas de longue durée. D'abord, le voyageur se sentit abattu par ce violent besoin de repos qu'on éprouve dans les climats moins tempérés. Ce fut aussi cette difficulté, je dirai cette impossibilité de prendre des croquis en plein air. La loi du prophète défend toute reproduction de la figure humaine. Malheur à qui osait alors transgresser le précepte du Coran !

Que les temps sont changés !

De plus, la nature ardente et agitée de l'artiste sentait plus que jamais le poids de la solitude. La nostalgie du mouvement le pressait de rentrer à Paris.

Il quitta l'Afrique sans regret, riche en esquisses de toutes sortes qu'il avait pu exécuter à force de ruses et d'artifices.

A partir de ce moment, il poursuivra avec plus d'acharnement l'œuvre de son existence. En face de l'école classique d'Ingres, il jette les fondements de son école à lui, l'école de la nature.

Eugène Delacroix atteignait sa trente-sixième année. Son imagination, rendue plus vigoureuse au contact de la nature africaine, nous étonnera désormais par son incroyable fécondité.

En 1834, il expose aux yeux du public sa première gerbe de souvenirs. *Les femmes d'Alger* parurent. On disait que l'artiste n'avait jamais mieux fait, qu'il s'était surpassé. Il devenait, décidément, digne des faveurs du gouvernement.

On se souvient qu'on lui avait, autrefois, confié les décorations du salon du roi au Palais Bourbon. L'intrigue et la jalousie l'avaient toujours empêché de se mettre à l'œuvre. M. Thiers intercéda près de Louis-Philippe pour lui rappeler ses promesses. Le roi bourgeois, moins ami des arts que des finances, donna tristement un *oui* plein de regrets : « Vraiment, disait-il, j'aime mieux Abel Pujol. Il compose bien et il n'est pas cher. »

Delacroix n'avait point encore fait ses preuves dans l'art décoratif. Il sut s'y montrer égal à lui-même. Le sujet qu'il traita et qui convenait le mieux à son travail fut une composition allégorique. Il embrassa dans une seule conception tous les divers éléments des choses du monde. *La Justice, la Guerre, l'Agriculture, l'Industrie*, s'unissent sous son pinceau, dans une admirable concorde.

La Justice, assise sur un trône, étend sur les malheureux son sceptre protecteur. A ses pieds, un vieillard vénérable dicte la loi à une vierge qui écrit sous son regard, tandis que l'ange des vengeances poursuit et châtie les coupables.

Au milieu d'un groupe composé de captifs, d'un artisan qui prépare des armes, d'une mère qui presse sur son cœur son enfant effaré, *la Guerre*, calme et fière, semble présider pacifiquement aux destinées des peuples. Rien de sauvage dans ses traits, l'éclair de la vengeance n'illumine point son regard; seul, le drapeau que sa main soulève fait connaître le nom de cette déesse redoutable.

Des scènes de la vie des champs symbolisent l'*Agriculture :* les semailles, la moisson, les vendanges, les danses sous les bois, le vin généreux qui fait chanter.

L'*Industrie* s'y montre plus brillante qu'une reine. Elle paraît oublier l'humble atelier du tisserand ou la meule du meunier pour étaler à nos yeux les richesses qu'elle destine au luxe et à l'opulence.

Cette œuvre, comme toutes celles du malheureux peintre, ne fut pas exempte de critiques; quoi qu'il en soit, la décoration du salon du roi est d'un effet saisissant et grandiose. L'artiste s'y montre toujours supérieur dans la distribution de la lumière et des couleurs.

On raconte que, deux années plus tard, Lamartine rencontra Eugène Delacroix dans un cercle du faubourg Saint-Germain. L'écrivain voulut profiter de l'occasion pour offrir à l'artiste ses plus chaudes félicitations sur les décorations du Palais Bourbon.

Delacroix était déjà tout fier des éloges de son illustre interlocuteur; mais, comme celui-ci se lançait dans l'examen des détails qu'il trouvait, disait-il, d'une rare perfection, l'artiste l'écoutait avec un sourire de cruelle déception :

— Je suis très sensible, dit-il, aux éloges que vous me donnez, mais ne confondez-vous pas mon œuvre avec celle de la *Salle des conférences*. Elle est de mon confrère, M. Heim, de l'Institut. L'auteur des *Méditations* comprit sa sottise. Il essaya vainement de la réparer : le coup avait été trop sensible à l'amour-propre de l'artiste.

Au Salon de 1835, Eugène Delacroix présenta un *Christ en croix*, *Le prisonnier de Chillon* et les *Arabes d'Oran*. La persécution l'atteignit de nouveau. Désormais, elle ne sera plus capable de l'abattre, car il a conquis sa place au grand jour; mais il en éprouvera jusqu'à la fin l'aiguillon acerbe et inexorable.

En 1836, le jury rejeta sans pitié un *Saint Sébastien* et une *Scène de Hamlet*.

Critiques, coloristes, ingristes, sous les noms de classiques ou de romantiques, faisaient alors grand tapage. La mêlée fut ardente. Delacroix ne voulait être d'aucune école, ou plutôt il se disait de l'école de la « Nature ». dans cette légion d'artistes qui venaient de surgir, il fut le plus mal traité, parce qu'il était le plus indépendant.

La fécondité de son esprit semblait grandir avec l'archarnement des jaloux et des ennemis. Toutes les expositions voient apparaître de nouvelles toiles de l'artiste. *Kaïd*, *Les convulsionnaires de Tanger*, *La noce juive*, souvenirs de son voyage au Maroc, sont des peintures, ou plutôt des esquisses d'une vérité saisissante.

En 1837, il n'expose que *La bataille de Taillebourg*. On ne peut concevoir une mêlée plus ardente, une scène plus mouvementée. Ce tableau se distingue au musée de Versailles, parmi toutes les autres peintures de guerre qui l'entourent, à cause de cette exubérance de vie et de mouvement.

En 1838, il jeta devant les yeux du public la plus horrible description de la laideur et de la colère, en exposant sa *Médée*. C'est une scène affreusement tragique que celle où la fameuse magicienne, après avoir empoisonné l'amante de son mari, prend la fuite avec ses enfants, prête à jeter leurs membres déchirés au cruel Jason, s'il parvient à l'atteindre. Tout son corps est frappé d'un violent faisceau de lumière, tandis qu'un nuage sombre pèse sur son front plissé et sur ses yeux d'où jaillit la fureur.

Le laid, le farouche, le tragique ne peu-

vent se montrer sous un aspect plus infernal.

L'année suivante, il donna *Cléopâtre se préparant à la mort.* Puis viennent sans compter *Marie-Madeleine, Marc-Aurèle, Abd-Er-Rahman et la Sybille, Roméo et Juliette, L'enlèvement de Rébecca, Marguerite à l'Église, La barque des naufragés* etc. Ces toiles paraissent tour à tour dans les Expositions qui suivent.

Ce tableau de *la barque* fit sensation. Décidément, l'artiste était né pour le tragique. Cette peinture fut achetée par l'État, et le peintre Gigoux fut chargé de la lithographier.

Tandis qu'il se livrait à ce travail, Eugène Delacroix vint lui rendre visite. A mesure que le dessinateur analysait l'œuvre dans tous ses détails, le peintre découvrait, coup sur coup, une infinité d'imperfections. « Quelle erreur, disait-il, comment ai-je pu faire si vivants des gens épuisés par la faim? Cet homme, ce gros homme est un non-sens ! » Il s'arrêta et partit, désespéré. S'il fût resté plus longtemps, il eût mis sa toile en lambeaux.

En 1845, il exécuta les peintures décoratives du palais du Luxembourg qui lui méritèrent félicitations et récompenses.

Ses œuvres étaient de plus en plus estimées et appréciées. Les *Delacroix* étaient à la mode. Ils se vendaient à des prix fort élevés pour l'époque.

L'artiste, mieux que personne, connaissait la valeur de ses toiles.

Un financier d'Allemagne vint un jour le trouver pour faire tirer son portrait.

— Combien me prendrez-vous ? dit-il au peintre. — 10 000 francs. — Ah! Monsieur, quelle somme? J'en donne 5 000, et c'est bien suffisant pour tirer mes traits.

— Y songez-vous? répondit Delacroix: j'aurais à peine de quoi vous tirer les oreilles.

En 1848, il expose le *Lion dans son antre* et le *Lion et la gazelle.* Ici, le roi des animaux nous apparaît dans toute sa féroce énergie, en proie à la rage la plus violente. La gazelle, blessée, râle sous l'étreinte du fauve, et le cruel chasseur dévore sa proie avec une effrayante voracité; là, le roi des animaux se montre dans toute sa force et sa majesté; calme et solennel, il semble jeter un défi à un ennemi invisible qu'il attend nonchalamment, sûr de le terrasser.

En 1850, dès que Delacroix paraît, les amateurs se disputent ses œuvres. *Le giaour, Le samaritain, Le lever,* où resplendit encore toute l'exubérance de son talent, clôturent ce que nous pouvons appeler les œuvres de sa jeunesse.

Une grande médaille d'honneur et la croix de commandeur rendent hommage à son mérite et affirment sa réputation.

VIII. DERNIERS TRAVAUX — L'INSTITUT — FRESQUES DE SAINT-SULPICE — LA MORT

A partir de 1850, la santé du peintre commence à décliner, son imagination perd de son feu et il éprouve comme un amoindrissement de son être.

« Je me rouille infiniment, écrit-il, je n'ai plus cette activité d'esprit qui suppléait autrefois à ma paresse, je ne trouve plus aux choses le même charme, il y a en moi un prisme charmant qui se décolore. » Et cependant, c'est vers cette époque qu'il écrit à Théophile Sylvestre : « J'ai des travaux pour deux existences et des projets pour quatre cents ans. »

La décoration du salon de la paix à l'Hôtel de Ville, dont il s'occupe, reçoit de son pinceau la même allure originale qu'on trouve aux œuvres de ses plus beaux jours.

Mais il est un rêve qu'il caresse depuis longtemps: les palmes académiques manquent à sa gloire. Dès 1838, il avait osé y prétendre. Il écrivait alors à Alfred de Musset : « Avez-vous la possibilité de me recommander à Paër pour l'élection prochaine ? »

L'influence de son illustre ami ne put rien contre les intrigues de ses rivaux. En 1857, pourtant, l'Institut se décida à lui accorder la succession de Paul Delaroche.

Les neiges de la vieillesse s'attachaient déjà à son front, lorsqu'il entreprit, en 1861, ces belles fresques de Saint-Sulpice qui seront comme son testament d'artiste. Sa main tremblante garde encore les audaces

de la jeunesse, son pinceau s'élance encore en des mouvements puissants, et sa vue affaiblie excelle encore dans la magistrale distribution des contrastes. On en peut juger par la scène de Jacob luttant contre l'ange que nous avons placée page 9.

Cependant la maladie minait sourdement le grand artiste. Malgré les conseils de ses amis, il continuait ses travaux avec une ardeur fiévreuse. Parfois, son front ruisselait, le pinceau tombait de sa main et ses jambes fléchissaient sous le poids de la fatigue. Il prenait alors un instant de repos pour recommencer aussitôt après son martyre volontaire.

Jusqu'à la fin, cet homme incompréhensible, qui ne savait point aimer, fut entouré de précieux dévouements qui remplacèrent un peu pour lui les joies de la famille dont il s'était volontairement sevré. Le mariage lui avait toujours paru un esclavage, et les enfants un insupportable fardeau.

Parmi ses amis fidèles, il faut citer M. Andrieux, son admirateur passionné, Vizentini, son modèle, et surtout Jeanie Guillou, sa gouvernante, qui lui prodigèrent sans compter les soins et les consolations.

Le peintre luttait contre la maladie. Ce n'est point un de ces ennemis qu'on peut renverser par un coup d'audace. Il engagea le combat avec elle, espérant la terrasser comme il avait terrassé la jalousie. Il choisit pour champ clos sa villa de Champrosay; mais le champion de la mort lui porta de rudes coups : tout espoir était fini.

Le mal de gorge dont il souffrait atteignait sa dernière période. Il revint à Paris. La faiblesse augmentait de jour en jour. Bientôt il lui fut impossible de lire ou de tenir la plume.

— Ne t'étonne pas, fait-il écrire à Léon Riesner, son cousin, de voir une main étrangère; ma plus grande maladie à présent, c'est la faiblesse, car tous les autres accidents ont disparu; c'est une convalescence qui sera très longue à cause de cela; mais, du reste, je reçois mes amis et j'ai surtout très bon appétit.

Et Jeanie Guillou, la vieille servante bretonne, qui demeura toujours si attachée à son maître, ajoutait en cachette : « Monsieur est très malade. »

Le mal empirait de jour en jour. Delacroix comprit que la séparation approchait. Il fit son testament en faveur de ses amis. Thiers, son protecteur, George Sand, son admiratrice, Léon Riesner, Andrieux, Piron, le baron Rivet, M. Haro, son frère le général, reçurent tous un souvenir de l'artiste mourant.

Puis, à l'heure marquée par Dieu, Eugène Delacroix s'éteignit tristement, sans espoir, sans consolation, le 13 août 1863.

Il avait dit :

Mon tombeau sera au cimetière du Père-Lachaise, sur la hauteur, dans un endroit un peu écarté; il n'y sera placé ni emblème, ni buste, ni statue; il sera copié sur l'antique, ou Vignolles ou Palladio, avec des saillies très prononcées, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui en architecture.

Il ne sera fait après ma mort aucune reproduction de mes traits, soit par le moulage, soit par le dessin ou la photographie. Je le défends expressément.....

Les volontés de Delacroix furent respectueusement suivies. Le meilleur, et peut-être le seul portrait du maître est celui qu'il fit lui-même, et que nous donnons ici; il le laissa à Jeanie Guillou, et cette femme dévouée le légua, en mourant, au musée du Louvre.

Il sortit de la vie comme il y était entré. Cette âme, si bien douée pour comprendre les grandes idées, ne s'éleva jamais, même dans la mort, au-dessus des misérables conceptions de la raison humaine laissée à ses propres forces (1).

Brian. REYNÉ.

---

(1) Au centenaire de la naissanee de Delacroix, la petite ville de Saint-Maurice a inauguré un monument en l'honneur de l'illustre peintre.

L'œuvre se compose d'un socle supportant une stèle en granit que surmonte le buste en bronze d'Eugène Delacroix. Don du Conseil général de la Seine, ce buste est la reproduction exacte du marbre de Dalou, dont l'original est au jardin du Luxembourg. Après les discours d'usage, le cortège se rendit à la maison où est né Eugène Delacroix, au numéro 31 de la Grande Rue.

Une plaque en marbre blanc apposée sur la façade porte cette inscription en lettre rouges :

« Ici naquit, le 7 floréal an VI (26 avril 1798), le peintre Eugène Delacroix. »

LES CONTEMPORAINS



DUMONT-D'URVILLE (1790-1842)

I. ÉDUCATION DU FUTUR AMIRAL AMOUR PASSIONNÉ DE L'ÉTUDE

Si l'Angleterre est fière de son capitaine Cook, la France peut l'être, au moins tout autant, de l'illustre marin qui a enrichi sa patrie de si belles découvertes et dont la science encyclopédique lui a légué de si riches trésors.

Jules-César-Sébastien Dumont-d'Urville naquit à Condé-sur-Noireau, dans le Calvados, le 23 mai 1790.

Son père, Gabriel-Charles-François Dumont, seigneur d'Urville, bailli de la haute cour de justice de Condé, avait épousé Jeanne-Françoise-Julie-Victoire de Croizilles, d'une noble famille de Normandie. De mariage naquirent neuf enfants, sept garçons et deux filles. Les frères aînés de Jules s'engagèrent au service de la France et tombèrent sur le champ d'honneur à Jemmapes et à Valmy. Toutes ses sœurs moururent avant l'adolescence. Lui-même, à l'âge de trois ans, faillit être victime d'un accident de funeste augure, lorsqu'on songe à la fin cruelle qui l'attendait.

Jules s'amusait sous les yeux de son père, cloué sur un fauteuil par une grave maladie; tout à coup l'enfant fait un faux pas et tombe dans le brasier ardent. A la vue du péril que courait son enfant, le malheureux père, qu'une paralysie privait de l'usage de la parole, fut tellement saisi, que, dans un effort suprême, il parvint à pousser ce

cri d'appel : *Au secours ! petit Jules brûle !*

A l'époque de 1793, l'ancien magistrat, possesseur d'un fief noble, et occupant dans sa province une position assez élevée qui venait de lui être enlevée, se vit en butte aux persécutions des démagogues qui tenaient la France sous leur joug. Jeté d'abord dans les cachots, il fut bientôt traduit devant le tribunal révolutionnaire; mais sa vaillante femme ne craignit pas de se présenter devant cette cour sanguinaire pour défendre elle-même son mari, et sa persuasive éloquence obtint un plein succès.

A peine rendu à la liberté, M. Dumont-d'Urville termina son existence, et sa veuve emmena alors son fils avec elle dans son vieux manoir de Feuguerolles, sur les bords de l'Orne, à deux lieues de Caen.

C'était une femme énergique et pieuse, remarquable par son caractère; elle se consacra à la première éducation de son fils et lui inspira à la fois l'amour du travail et l'amour du devoir.

En 1798, un soir d'hiver, un prêtre entrait furtivement dans ce pauvre manoir. C'était le frère de Mme d'Urville, l'abbé Bertrand de Croizilles, qui essayait d'échapper à la fureur révolutionnaire.

Sous la direction de cet ecclésiastique, dont la science ne le cédait en rien à la touchante piété, Jules fit des progrès si rapides qu' « à onze ans il en savait autant qu'un écolier de seize ». Plutarque et l'histoire de la découverte de l'Amérique étaient ses livres favoris, et. plus tard, nos meilleurs poètes et les récits des grandes expéditions maritimes qu'il lisait avec délices occupèrent tous ses moments de loisir.

Mais son étude préférée était incontestablement la botanique; il s'y adonnait avec une telle passion que sa mère dut intervenir plusieurs fois pour modérer son ardeur.

Jules suivit ensuite les cours des collèges de Bayeux et de Caen.

Dans sa nouvelle école, le jeune Dumont-d'Urville se fit remarquer par son caractère studieux et par la singulière facilité dont il fit preuve pour l'étude des langues. Il échoua cependant, en 1806, dans ses examens d'admission à l'École polytechnique.

II. LE MARIN — SES DÉBUTS — EXPLORATION DE L'ARCHIPEL GREC ET DE LA MER NOIRE — LA VÉNUS DE MILO

D'un caractère naturellement brusque et susceptible, Jules refusa de tenter une seconde fois l'épreuve, d'ailleurs si aléatoire, des examens, et se présenta à Caffarelli, préfet maritime de Brest, qui le reçut comme aspirant de la marine et l'embarqua en cette qualité sur l'*Aquilon*, le 26 novembre 1807. Il avait alors dix-sept ans, et sa première navigation fut de onze mois.

C'est alors qu'il perdit sa mère vénérée. Son chagrin fut si poignant qu'il lui attira les sympathies du capitaine de l'*Aquilon*, l'excellent Maigon, qui, reconnaissant dans le nouveau venu de réelles qualités, lui donna des conseils techniques fort utiles.

Aussi Dumont-d'Urville passait-il, le 30 octobre 1808, de l'*Aquilon* sur le lougre le *Requin*, comme aspirant de deuxième classe; et, deux ans plus tard, en 1810, il obtenait le grade d'aspirant de première classe, à la suite d'épreuves qui promettaient en lui un officier d'avenir. En 1812, à l'âge de vingt-deux ans, il recevait l'épaulette d'enseigne de vaisseau avec l'ordre de se rendre à Toulon.

C'est là, dans la rade de cette ville, que l'escadre à laquelle il était attaché était immobilisée depuis la défaite de la flotte française à Trafalgar. Les officiers de ce corps se consolaient facilement de leur inaction en s'amusant beaucoup, et ils auraient voulu entraîner leur jeune collègue dans leurs joyeux passe-temps; mais Dumont-d'Urville déclina poliment les flatteuses distinctions dont il se vit un moment l'objet, et, cédant à ses goûts, il mit à contribution la bibliothèque de la ville, suivi des leçons comparées de grec et d'hébreu, apprit l'italien et l'espagnol, sans négliger l'anglais et l'allemand qu'il avait commencl d'étudier à Brest. L'astronomie, la physique, l'entomologie, et surtout la botanique, qu'il

devait toujours passionnément aimer, occupèrent aussi ses loisirs, et il parcourut une partie de la Provence pour herboriser, préludant ainsi à ses futures découvertes.

Ce travail excessif, cette vie solitaire et studieuse n'était point du goût de ses camarades, qui le surnommèrent « le hibou.»

Pendant ce temps, de graves événements avaient lieu en France; l'Empire venait de s'effondrer, et la nation acclamait avec transports Louis XVIII.

A la fin du mois de mai 1814, Dumont-d'Urville reçut l'ordre de se rendre à bord du vaisseau *la Ville-de-Marseille*, qui allait à Palerme pour recevoir et ramener en France la famille d'Orléans, composée du duc, de sa femme Marie-Amélie, et de ses deux premiers enfants Ferdinand et Louise.

A peine de retour à Toulon, Jules fit quelques campagnes sans importance sur le *Suffren*, le *Borée*, le *Danauwert*, commandé par Infernet, l'un des héros de Trafalgar; puis sur le *Royal-Louis* et enfin sur la gabarre l'*Alouette*.

Après sa première expédition sur le *Suffren*, il fit la connaissance d'une jeune fille douée de qualités remarquables, Mlle Adèle-Dorothée Pépin, fille d'un horloger de la marine, sœur d'un de ses camarades, et il l'épousa à Toulon en 1816.

Trois ans s'écoulèrent, de 1816 à 1819, dans les joies bénies du foyer que Dieu avait orné de deux charmants enfants. Mais la joie de Dumont-d'Urville n'était pas parfaite; il lui fallait la mer. Cette inaction lui pesait tellement, qu'il allait donner sa démission, lorsque l'amiral Hamelin ouvrit un vaste champ à son activité. Il le nomma second du capitaine Gautier qui allait explorer, à bord de la *Chevrette*, l'archipel grec et la mer Noire, et lui donna ainsi, sans le savoir, l'occasion de faire connaître son nom dans le monde entier.

Ce fut, en effet, pendant une relâche dans la rade de Milo que d'Urville fut conduit par M. Brest, agent consulaire de France dans cette ile, vers l'endroit où un pâtre, te Grec Youngos, venait de découvrir la belle statue antique, connue sous le nom de *Vénus de Milo*. Cette statue est placée au musée du Louvre, salle des Antiques, dont elle est la pièce capitale.

La vue de ce chef-d'œuvre excita au plus haut point l'admiration de Dumont-d'Urville; il rédigea immédiatement un mémoire dans lequel il en faisait ressortir les beautés et le remit à l'ambassadeur français à Constantinople, M. de Rivière. A peine celui-ci l'eut-il lu qu'il partagea l'opinion du jeune et savant marin. Il envoya immédiatement à Milo le comte de Marcellus, secrétaire d'ambassade, avec l'ordre d'acquérir la Vénus à quelque prix que ce fût. C'est ainsi que cette superbe statue devint la propriété de la France.

L'expédition se termina en 1820, à l'entrée de l'hiver et Dumont-d'Urville, mandé à Paris avec le commandant Gautier, fut chargé de lire à l'Académie des sciences le compte rendu des travaux accomplis par l'état-major de la *Chevrette*.

A ma stupéfaction, dit-il, tout l'honneur, tout l'intérêt de la séance, fut pour l'épisode relatif à la découverte de la Vénus de Milo ! Ah ! que voilà bien l'inconséquence humaine ! honteux en quelque sorte d'un succès si facile, et voyant, pour si peu, qu'on me faisait une réputation colossale, au point de devenir populaire en huit jours, je voulus prouver au monde savant que nous ne sommes pas des marins d'eau douce. Je publiai l'ensemble de mes travaux sur l'histoire naturelle, la botanique, l'entomologie, etc.....

Cette publication que le roi qualifia « d'œuvre utile d'un penseur et d'un travailleur émérite », valut à l'auteur la croix de chevalier de Saint-Louis, un grand ouvrage sur l'Égypte, don gracieux de Sa Majesté, et, en 1821, le brevet de lieutenant de vaisseau.

A ce moment, se fondait à Paris la *Société française de géographie*, qui devait donner à la science une si puissante impulsion et aux voyageurs de précieux encouragements. Dumont-d'Urville y entra et se lia avec l'un des fondateurs, le capitaine Duperrey, qui venait d'accomplir un voyage de circumnavigation sur la corvette l'*Uranie*.

Enthousiasmé par les récits de Duperrey, le lieutenant décida son ancien camarade

de collège à faire avec lui une nouvelle campagne.

Ensemble, ils élaborèrent le plan d'un voyage scientifique et le présentèrent au ministre de la Marine, le marquis de Clermont-Tonnerre, qui l'approuva sans restriction.

III. A TRAVERS L'OCÉANIE

Le ministre se hâta de faire équiper et armer la corvette la *Coquille* et lui donna un équipage de choix. Duperrey fut nommé commandant de l'expédition avec Dumont-d'Urville pour second. Ils reçurent de l'Académie des sciences tous les renseignements qui pouvaient assurer le succès de leur expédition.

Partie de Toulon le 11 août 1822, la *Coquille* entrait, le 16 octobre, dans la baie de Rio-de-Janeiro, où le second de la corvette fit une ample moisson de plantes et d'insectes, tandis que ses compagnons étudiaient, les uns les mammifères et les oiseaux, les autres les roches et les mollusques.

Le 20 novembre, la *Coquille* atteignit les Malouines et séjourna pendant un mois dans ces îles, ce qui permit à d'Urville de compléter ses recherches sur la flore de cet archipel. Le climat y est tempéré, mais les saisons s'y succèdent dans l'ordre inverse du nôtre, en sorte que la température, au mois de novembre, y correspond à celle de notre région pendant le mois de mai; le temps était donc favorable alors aux travaux d'exploration.

Après avoir doublé le cap Horn, le 31 décembre, la corvette cingla vers les côtes du Chili qu'elle parcourut pendant deux mois; puis s'élança résolument à travers l'océan Pacifique, le 22 mars 1823.

C'est alors que commença pour Dumont-d'Urville l'une des meilleures phases de sa vie. Quel bonheur pour lui d'entrevoir pour la première fois cette enchanteresse Océanie, l'oasis merveilleuse du nouveau monde, qui promettait des découvertes infinies! Sa grande âme salua aussitôt le Créateur de cette mer sans rivages parsemée d'îles et de multiples archipels.

Dans son parcours, la *Coquille* rencontrait tantôt des îlots devenus des jardins d'une flore éblouissante, tantôt des terres étendues où le regard contemple de sombres forêts de pins, des palétuviers et des mangliers que Malte-Brun décrit en ces termes :

> Une nouvelle Cythère sort de l'onde enchantée : un amphithéâtre de verdure s'élève devant nous; des bosquets touffus mêlent leur feuillage sombre au clair émail des prairies; un éternel printemps, un automne éternel y font éclore les fleurs et mûrir les fruits à côté les uns des autres; un parfum doux et exquis embaume l'atmosphère, qui est constamment rafraîchie par les brises de la mer.

Les habitants de ces contrées enchantées sont loin d'être aussi poétiques que leur pays! Les Mélanésiens, à peau noire, à cheveux crépus et laineux, ont gardé, dans la plupart des archipels, leurs coutumes féroces, les guerres constantes, et pratiquent l'anthropophagie.

Continuant sa route, la *Coquille* franchit les îles Pomotou et s'arrêta quelques instants dans l'archipel de la Société, où Dumont-d'Urville recueillit de précieux renseignements sur Taïti, île d'une admirable fécondité, sous un climat délicieux. Le 11 janvier 1824, la corvette vint mouiller à Port-Jackson, après avoir touché à Barabora, à la Nouvelle-Irlande et aux Moluques.

L'expédition devait séjourner dans ce port pendant deux mois, d'Urville en profita pour visiter l'Australie, dont l'intérieur n'est guère qu'un désert, solitude, terre nue, sans autre végétation que les herbes sèches, les arbustes épineux, sans lacs, sans rivières véritables, sans vie animale. Près du Pacifique et au pied des montagnes, on trouve quelques forêts d'acacias et de gommiers odorants dont quelques-uns atteignent jusqu'à 150 mètres de hauteur.

En quittant l'Australie, le 20 mars, la *Coquille* cingla vers la Nouvelle-Zélande, franchit l'archipel des Carolines, revint aux Moluques, toucha à Java et prit enfin la route d'Europe par les îles Maurice, Bour-

bon et Sainte-Hélène. Dans ces différentes stations, Dumont-d'Urville, avec le coup d'œil d'un savant consommé, avait su faire un butin précieux, destiné à enrichir le muséum du Jardin des Plantes.

Enfin, le 25 avril 1825, la corvette entra dans le port de Marseille, après une navigation de trente et un mois, pendant lesquels elle avait parcouru 25 000 lieues et traversé sept fois l'équateur.

Jamais, dit Dumont d'Urville, un si grand voyage de circumnavigation ne fut, je crois, plus favorisé, plus heureux, plus complet dans ses résultats utiles et féconds. Épidémies, tempêtes, naufrages nous avaient épargnés, du commencement à la fin de l'expédition. Sous ce rapport, elle était sans gloire ; nous n'avions combattu ni contre les hommes, ni contre les éléments, pendant une durée de trois ans presque entiers... Tout s'était succédé à souhait pour nos travaux, nos recherches, nos expériences, comme pour l'état général des santés et le maintien de l'équipage. Cela tenait du prodige !.....

Pour le récompenser, le roi le nomma, le 3 octobre 1825, capitaine de vaisseau et chevalier de la Légion d'honneur. « J'eus un moment de satisfaction si complète, dit-il naïvement, qu'elle ne pouvait ni s'augmenter, ni durer..... »

Cette joie, en effet, fit bientôt place à une douleur extrême, causée par la perte de son premier-né, âgé de huit ans, dont il disait : « C'était le portrait de sa mère pour les traits du visage, le mien au moral ! »

Dix-huit mois plus tard, un second enfant lui fut encore enlevé, et cette fois Dumont-d'Urville fut presque anéanti sous ce double coup de la Providence.

IV. DEUXIÈME VOYAGE — GIBRALTAR — PORT DU ROI-GEORGES — NOUVELLE-ZÉLANDE — TONGA-TABOU — ILES VITI — NOUVELLE-BRETAGNE — NOUVELLE-GUINÉE — VANIKORO ET LA PÉROUSE

Pour faire diversion à son chagrin, le capitaine se mit au travail avec une véritable opiniâtreté; mais la secousse avait été trop forte, il tomba malade, et les médecins déclarèrent que la mer seule pouvait calmer cette douleur immense et ramener la santé.

Aussitôt d'Urville résolut de visiter les côtes de la Louisiane, de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne; puis de traverser l'archipel de la Sonde. A ce plan, M. de Chabrol, ministre de la Marine, ajouta l'exploration des côtes Nord de la Nouvelle-Zélande, des îles Tonga, Viti et Loyalty; surtout il recommanda au capitaine de faire toutes les recherches possibles pour arriver à fixer l'endroit où avait eu lieu le désastre de La Pérouse.

Depuis près de trente-sept ans, la France ignorait dans quels parages avait sombré cet infortuné marin, parti en 1785 pour un voyage de découvertes avec deux navires, la *Boussole* et l'*Astrolabe*. D'Entrecasteaux, envoyé à sa recherche, était mort en route, et depuis lors, on n'avait rien tenté.

Le ministre se décida à faire une nouvelle tentative d'après les détails fournis par un capitaine anglais qui, en longeant les côtes bordées d'écueils, situées entre la Nouvelle-Calédonie et la Louisiane, avait aperçu, dans les mains des naturels venus à son bord, des épées sur lesquelles était gravé le mot *Paris*, des pièces de monnaie portant l'effigie de Louis XVI, et aussi une croix de Saint-Louis. Interrogé sur la provenance de ces divers objets, un vieillard avait répondu que, bien des années auparavant, un gros bâtiment s'était perdu sur les récifs, et qu'ils avaient été recueillis sur ce point.

La *Coquille* fut donc confiée à Dumont-d'Urville qui donna à cette corvette le nom de l'*Astrolabe*, en mémoire du navire que montait le malheureux La Pérouse. Il composa lui-même son équipage de marins éprouvés et s'entoura d'officiers et de naturalistes distingués.

Le 25 avril 1826, l'*Astrolabe*, formidablement équipée par les soins prévoyants du capitaine, partit de Toulon se dirigeant sur Gibraltar où le vent d'Ouest le retint durant trente-quatre jours. D'Urville profita de ce contre-temps pour visiter les jardins de la ville. On lui montra la grotte de

Saint-Michel, remarquable par ses énormes salactites et ses beaux effets de cristallisation variée sous toutes les formes. De larges crevasses sillonnent ses flancs et doivent s'enfoncer à de grandes profondeurs, comme l'atteste le bruit prolongé des cailloux qu'on lance dans leurs cavités.

Le 13 juin, à 4 heures de l'après-midi, la corvette mouilla devant le pic de Ténériffe que le commandant s'empressa de parcourir; puis elle reprit sa route vers l'Australie. Mais à peine avait-elle doublé le cap de Bonne Espérance, qu'une tempête épouvantable l'assaillit et les ballotta pendant deux jours avant son entrée au port du Roi-Georges.

Là, d'Urville prit des renseignements sur le pays et sur les habitants, et il fut frappé d'une bizarre coutume de ces sauvages. Tous portent toujours avec eux un cône de banksia enflammé qui leur sert à conserver longtemps du feu et surtout à se chauffer le ventre et tout le devant du corps. Pour les sauvages, c'est un objet d'une haute importance. Ils se servent en outre de ces cônes pour mettre partout sur leur passage le feu aux broussailles et aux herbes sèches; c'est ce qui fait qu'en général les forêts de la Nouvelle-Hollande sont d'un accès si facile.

En quittant le port du Roi-Georges, l'*Astrolabe* cingla vers Port-Jackson où Dumont-d'Urville alla saluer le major général Darling, puis elle se dirigea vers les côtes de la Nouvelle-Zélande. C'est là que commença véritablement la campagne, car les travaux importants déjà exécutés et les collections déjà recueillies n'étaient que le prélude d'une vaste entreprise.

Le 9 janvier, le commandant fit une connaissance très complète d'une partie des côtes de l'île la plus méridionale de la Nouvelle-Zélande. Il s'aperçut que sur les mornes, à 50 ou 60 toises au-dessus du niveau de la mer, le sol est très sec et presque entièrement revêtu de fougère comestible; point d'oiseaux, point d'insectes, pas même de reptiles. Au contraire, sur la grande plage au Sud, de frais et délicieux ombrages retentissent du chant varié des oiseaux.

Cette excursion fut entravée par un terrible ouragan qui dura quatre jours et mit l'équipage à deux doigts de sa perte. La corvette tanguait avec une extrême violence sur son câble, et, dans les coups les plus forts, la lame, sautant par-dessus le navire, couvrait en entier le gaillard d'avant. Enfin, les câbles furent brisés et le courant, arrivant avec impétuosité, emporta l'*Astrolabe* sur les brisants :

En vain, raconte le commandant, je fis à l'instant mettre toute la barre au vent et carguer toutes les voiles de l'arrière avant de rallier la côte de droite et la toucher pour ainsi dire, comme cela était nécessaire. La corvette n'obéit point, et, maîtrisée par le courant, elle ne put éviter d'être emportée sur les rochers qui terminaient sur les récifs et sur lesquelles je savais qu'il ne se trouvait que 10 ou 12 pieds d'eau. Bientôt l'*Astrolabe* toucha deux fois; le premier choc fut léger, mais la seconde fois, un craquement lugubre et général, accompagné d'une secousse prolongée, d'une pose sensible dans la marche de la corvette et d'une forte inclinaison sur babord, pouvait justement faire redouter qu'elle ne restât sur la roche et ne s'y défonçât. L'équipage, en ce moment, poussa involontairement un cri d'épouvante. « Ce n'est rien, nous sommes parés !..... » m'écriai-je à haute voix pour le rassurer. En effet, le courant continuant d'entraîner le navire, l'empêcha de rester sur la roche fatale; en outre, la brise se rétablit, nous pûmes gouverner, et bientôt libres de toutes craintes, nous voguâmes à pleines voiles dans les eaux paisibles de la baie de l'Amirauté.

Les naturels s'approchèrent alors de la corvette et demandèrent à échanger des cochons contre des haches. Malgré ces conditions favorables, les marins se montraient quelquefois très exigeants :

Depuis un moment, dit d'Urville, j'examinais un des maîtres, suspendu le long du navire et engagé dans une discussion très animée avec un naturel au sujet d'un marché de cochons. Le maître tenait à la main deux petits couteaux dont l'un, neuf, avait bien valu six liards, et l'autre n'était qu'une vieille lame ajustée à un morceau de bois, tout au plus propre à décrotter des souliers. En retour de ces objets, le sauvage lui présentait un cochon de 60 à 70 livres; mais le maître s'emportait contre lui en invectives, dans son patois provençal, qu'heureusement l'autre n'entendait pas. Surpris de la colère du maître, je lui demandai s'il n'était pas content de son marché. « Non, mon comman-

dant, reprit-il en me montrant un cochon de 90 à 100 livres, c'est ce cochon-là que je demande et le coquin ne veut me donner que l'autre qui est trop petit. » Puis, voyant que le naturel ne voulait pas le lui livrer, il se retira en grommelant et garda ses deux couteaux dont il n'eut peut-être pas un œuf par la suite.

En arrivant à la baie des Iles, les explorateurs furent accueillis avec empressement par les missionnaires protestants anglais de Bahia. Dumont-d'Urville questionna M. Williams sur les opinions et les mœurs des naturels, et il apprit que, suivant ces insulaires, toutes les âmes des morts restent encore trois jours après le trépas de l'homme à voltiger autour de sa dépouille mortelle, puis elles se rendent, par un chemin qui leur est tracé, au cap Reinga pour se précipiter sans distinction dans le *Pônoui* (nuit éternelle).

En parcourant la côte, l'attention du commandant fut attirée par des poteaux barbouillés d'ocre rouge et entourés d'un petit espace de terre fraîchement remuée.

Mon premier mouvement fut d'aller voir ce que c'était; mais je fus retenu par les sauvages qui se jetèrent avec précipitation au-devant de moi, et, d'une manière très énergique, me firent signe de continuer ma route. Je m'adressai à M. Williams pour savoir quel était cet emblème, et pourquoi il m'était défendu d'en approcher. Mon missionnaire échangea quelques mots avec les naturels; mais je vis qu il voulait éviter de me donner aucun éclaircissement, car, à toutes mes questions, il se contenta de me répondre d'un air contraint et embarrassé: qu'il y avait là quelque chose que je ne devais pas voir..... A l'opposition des naturels, à l'embarras du missionnaire, et surtout à la forme et à la couleur des poteaux, je conjecturai qu'un sacrifice humain avait eu lieu récemment en cet endroit, et que peut-être les tristes restes de la victime y étaient encore exposés.....

Ces appréhensions étaient fondées, car en arrivant à bord, d'Urville trouva un insulaire qui avait refusé de partir malgré les menaces de l'équipage. Après avoir vu sacrifier ses compagnons aux obsèques des derniers *rangatiras*, il redoutait de voir arriver son tour, qui devait être le premier. Il fut donc tout heureux de pouvoir rester sur l'*Astrolabe* que Dumont-d'Urville, abandonnant les côtes orageuses de la Nouvelle Zélande, dirigea vers Tonga-Tabou.

L'expédition entrait dans la passe formée par la terre d'Eoa-Tchi et la pointe orientale de Tonga-Tabou, lorsqu'un violent orage souleva la mer, et la corvette fut précipitée sur les brisants où le commandant, après bien des péripéties, fut obligé de jeter l'ancre pour éviter la destruction du navire. Pendant quatre jours, il lutta en désespéré contre les éléments, mais enfin, il fallut se rendre et traiter avec les naturels qui environnaient l'*Astrolabe* de toutes parts et montraient des dispositions peu bienveillantes. Heureusement, pendant la conférence qui dura vingt minutes, un formidable coup de vent prit le navire en travers et le remit à flot; c'était le salut!

Dumont-d'Urville n'eut guère le temps de visiter Tonga-Tabou, car, à peine arrivé, il s'aperçut que les insulaires engageaient fortement les matelots à rester avec eux dans les îles. Déjà plusieurs y avaient consenti et n'attendaient plus que le moment favorable pour s'évader. En conséquence, il donna l'ordre de mettre à la voile et il n'était que temps :

9 heures venaient de sonner, raconte-t-il, et j'étais descendu dans ma chambre pour déjeuner à la hâte avant l'appareillage, quand un bourdonnement confus et général me rappela précipitamment sur le pont. On me dit alors que les naturels. réunis en force sur la pointe de Pangaï-Modou, avaient attaqué nos hommes et tentaient d'enlever l'embarcation. Je saisis ma lunette et je distinguai sans peine quelques-uns de nos hommes luttant contre une masse compacte de sauvages, et ceux-ci qui s'efforçaient d'entraîner à la fois et le canot et les matelots..... Je fis embarquer 23 hommes dans le grand canot et les détachai à la poursuite des ravisseurs.

Malgré tous ses efforts, le commandant fut obligé de partir en laissant deux déserteurs au pouvoir des sauvages.

L'*Astrolabe* cingla vers les îles Viti où elle fut accostée par une pirogue contenant trois Espagnols. C'étaient des anciens naufragés de l'expédition de Billinghausen, qui découvrit, en 1820, l'île Ono, et ils venaient prier le commandant de les emmener avec lui.

Un peu plus tard, les naturels arrivèrent,

et Dumont-d'Urville put admirer la force, la vigueur et la haute stature de ces insulaires. Leur chef, « dont la taille atteignait 5 pieds 8 pouces 1/2, était très bien proportionné; sa figure était vraiment belle, son maintien, ses gestes et ses manières avaient une sorte de dignité calme, noble et pleine de douceur et de politesse. »

Grâce aux bonnes dispositions de ces sauvages, l'expédition put faire une reconnaissance approfondie de la côte méridionale des îles Viti et accomplir des travaux



ÉPISODE DE L'ARRIVÉE AUX MARQUISES DE DUMONT-D'URVILLE

très importants pour les géographes et les navigateurs.

Le commandant explora ensuite l'archipel du Saint-Esprit, les îles Loyalty et la chaîne des brisants qui défend la Nouvelle-Calédonie. Il rencontra le groupe Laughian, composé de neuf îlots dont les plus grands ont tout au plus une demi-lieue d'étendue. Leur sol s'élève à peine de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer; néanmoins ils sont couverts d'une riante verdure, et surtout de beaux cocotiers.

La perspective changea complètement lorsque, quelques jours après, la corvette toucha aux côtes peu agréables et surtout peu salubres de la Nouvelle-Bretagne. A chaque instant « des rafales de vent très violentes étaient accompagnées de torrents de pluie; on eût dit qu'un nouveau déluge menaçait de faire disparaître les terres du globe. »

Aussi, après avoir fixé la configuration de cent lieues de côtes, déterminé exactement la position de diverses îles à peine indiquées, Dumont-d'Urville fit voile vers la Nouvelle-Guinée et relâcha à Amboine, le 2 septembre 1827. Là, toutes les pertes faites à Tonga-Tabou furent réparées; les vivres consommés furent remplacés, et l'équipage, fatigué et presque démoralisé

par les dangers qu'il avait courus, reprit de la confiance et de nouvelles forces.

Enfin, après soixante-seize jours de navigation, d'Urville visita la Tasmanie et jeta l'ancre à Hobart-Town, le 18 décembre 1827. Une grande nouvelle l'y attendait, Il apprit qu'un Anglais, nommé Dillon, allant de la Nouvelle-Zélande au Bengale, avait fait relâche à Tucopia et y avait trouvé des renseignements assurés sur le naufrage de La Pérouse et de ses compagnons; on disait même qu'il avait rapporté une poignée d'épée qu'il supposait avoir appartenu à ce capitaine. Frappé de ces détails, la Compagnie des Indes l'avait renvoyé sur le *Research*, afin de visiter le lieu du naufrage et de recueillir les Français qui pouvaient avoir survécu à cette catastrophe.

Décidé à se rendre compte par lui-même, Dumont-d'Urville envoya au ministre de France tous les matériaux recueillis jusqu'à ce jour par l'expédition et n'hésita pas à traverser une seconde fois les huit cent lieues qui le séparaient de Vanikoro; car c'est là que Dillon avait découvert les débris du vaisseau naufragé.



L'ÉQUIPAGE DE L' « ASTROLABE » RECUEILLANT LES DÉBRIS DE L'EXPÉDITION DE LA PÉROUSE

Le 5 janvier 1828, l'*Astrolabe* quitta Hobart-Town et, le 10 février, elle arriva devant Tucopia. Quelques jours plus tard, la corvette était en vue de Vanikoro, et, après six jours d'efforts, le 21 février, elle pénétrait dans la baie de Tenaï.

Le commandant interrogea avec soin les naturels, mais personne ne pouvait donner de détails touchant les circonstances du naufrage, ni sur le sort des Français qui avaient pu échapper. Un sauvage cependant s'offrit à conduire la corvette sur le lieu du désastre pourvu qu'on lui donnât un grand morceau d'étoffe rouge. Le marché fut aussitôt conclu, et le naturel monta à bord.

La chaîne des récifs, qui forme comme une immense ceinture autour de Vanikoro, à la distance de deux ou trois milles au large, près de Païou et devant un lieu nommé Ambi, se rapproche beaucoup de la côte, dont elle n'est guère éloignée de plus d'un mille. Ce fut là, dans une espèce de crique, au travers des brisants, que le sauvage fit signe aux Français de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de 12 ou 15 pieds, ils distinguèrent bientôt, disséminés çà et là, et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et divers autres objets, surtout de nombreuses plaques en plomb. A ce spectacle, tous leurs

doutes furent dissipés; Dumont-d'Urville et ses officiers restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux étaient les derniers témoins du désastre des navires de La Pérouse.

Plusieurs jours furent employés à extraire une ancre de 1800 livres environ, fortement oxydée et revêtue d'une croûte de coraux d'une épaisseur d'un à deux pouces, un canon en fonte également recouvert de coraux, un pierrier en bronze, une espingole en cuivre et un saumon de plomb.

Dumont-d'Urville résolut d'élever à la mémoire de nos infortunés compatriotes un monument modeste, mais qui suffirait



Monument élevé par Dumont d'Urville, en face du lieu où périt « l'Astrolabe. »
(Photographie prise par un missionnaire du Sacré-Cœur.)

pour attester son naufrage à Vanikoro, ses efforts et l'amertume de ses regrets. Sur son ordre, les charpentiers se mirent à l'œuvre au milieu d'une magnifique touffe de mangliers.

La forme du mausolée devait être celle d'un prisme quadrangulaire de 6 pieds sur chaque arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. On n'employa ni clous, ni ferrures, afin de n'offrir aux naturels aucun objet qui pût les porter à détruire l'ouvrage pour satisfaire leur cupidité.

Quand le travail fut achevé, un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que du bord une salve de 21 coups de canon saluait le cénotaphe qui portait, tracés en gros caractères sur une plaque de plomb, les mots suivants :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS
« L'ASTROLABE »
14 MARS 1828 (1)

Le commandant n'eut pas la consolation de voir cette cérémonie, car il était retenu par une forte fièvre dont les ravages parmi les matelots devenaient chaque jour plus grands. Aussi, donna-t-il l'ordre d'appareiller et, le 17 mars, l'*Astrolabe* quittait Vanikoro.

La corvette eut, en effet, de grandes difficultés à franchir de nouveau la passe, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'elle parvint à gagner le large.

Dumont-d'Urville atteignit, le 2 mai, le port de Gouaham, dans les îles Mariannes, puis, se dirigea vers les îles Moluques, fit la découverte d'Élivi, toucha aux Carolines et aux Célèbes et entra enfin dans le port de Marseille le 25 mars 1829.

V. LES ÉPREUVES — IL CONDUIT CHARLES X ET SA FAMILLE EN ANGLETERRE

Il semble qu'à son retour d'un si long et si difficile voyage, Dumont-d'Urville n'aurait dû recueillir partout que des marques de sympathie et des témoignages d'admiration et de reconnaissance pour la gloire

(1) Voici les noms des officiers qui accompagnaient La Pérouse.
Sur la *Boussole*, MM. de Clonard et de l'Escars, lieut. de vaiss.; Boutin et Pierreverd, enseig.; Colinet, lieut.; Céran et d'Arbaut, gard. de marine; Monneron, capit. de génie; Bernicet, ing-géog.; d'Agèles, et de Lamanon, physic.-nat.; Raulin, chir.; Duché, astr.; Venoy et Prévot, peint.; Colimon, botan.; 89 hommes d'équipage.
Sur l'*Astrolabe*, MM. Fleuriot Delangle, capit.; de Monty, lieut.; de Laborde, de Vaugeois, d'Aigremont, enseig.; Blondel, de Laborde, de Bouterville, de Flasson, de Lauriston, gard. de mar.; Monge, astr.; de la Martinière, botan.; Receveur et Dufresne, nat.; Lesseps, interprète; Labau, chirurg. et 94 hommes d'équipage.

que son talent d'explorateur faisait rejaillir sur toute la France. Il en fut tout autrement !

Il eut à soutenir dans les journaux une triste polémique avec un homme illustre à plus d'un titre, M. J. Arago, qui avait conçu des préventions mal fondées et dirigea contre ce navigateur des attaques peu mesurées que celui-ci repoussa avec une extrême vivacité.

Heureusement pour d'Urville, les rapporteurs de l'Académie des sciences auxquels furent soumis les résultats de l'expédition de l'*Astrolabe,* ayant reconnu, après un mur examen, que l'expédition avait enrichi la physique du globe et l'histoire naturelle des plus précieux renseignements, annoncèrent à la France et à toute l'Europe l'intérêt qui se rattachait à la publication des travaux du savant navigateur. Ils déclarèrent que, par cette seule exploration, le dépôt de la Marine voyait augmenter ses atlas de 65 nouvelles cartes et que d'Urville avait composé un magnifique herbier de 6600 plantes rares, presque toutes recueillies par lui.

M. Hyde de Neuville, ministre de la Marine, devançant les vœux de l'Institut, ordonna que l'ouvrage fût publié aux frais de l'État et nomma Dumont-d'Urville capitaine de vaisseau.

Son premier soin avait été d'obtenir du gouvernement de justes rémunérations pour ses compagnons, dont quelques-uns avaient perdu la vue; il avait sollicité avec instance ce qu'il considérait comme la dette de la patrie envers ses généreux serviteurs, et malheureusement le gouvernement ne répondit pas à cet appel pourtant si juste. Ce ne fut que dix-huit mois plus tard, en juin 1830, que les secours furent accordés; c'était trop tard pour plusieurs !

Ce déni de justice le révolta. Habitué à un commandement sans contrôle, à une obéissance sans réplique, Dumont-d'Urville ne supportait pas la résistance, et, irrité encore par les douleurs de la goutte prise dans son dernier voyage, il en vint plusieurs fois à oublier la mesure. Il s'attira ainsi beaucoup d'inimitiés qui se manifestèrent dans une occasion où les faits furent perfidement travestis par des détracteurs sans conscience.

Il vivait au sein de sa famille, dans sa retraite du quartier Saint-André-des-Arts, lorsque éclata la révolution de juillet.

Je fus tardivement informé, dit-il, je craignais déjà, d'après le succès des barricades, d'apprendre la proclamation de la République. Quand Duperrey vint m'annoncer que le parti de l'ordre se ralliait pour offrir au duc d'Orléans de se mettre à sa tête, je me repris à l'espoir que nous échapperions à la République, impopulaire en France, par ses excès; le caractère national ne se fera jamais aux mœurs républicaines.

Je dis à Duperrey : « La main de l'Angleterre est pour quelque chose dans cette catastrophe. — C'est aussi mon opinion, dit-il, notre voisine prend sa revanche d'Alger ! »

Les événements pressentis s'accomplirent; Louis-Philippe, se souvenant du voyage de Palerme à Toulon, en 1814, désigna le capitaine pour conduire Charles X et sa famille en Angleterre. Dès que Mme d'Urville connut cette proposition, elle supplia son mari de ne pas accepter, redoutant d'avance les calomnies dont on n'allait pas manquer d'abreuver son mari, naguère encore au service de Louis XVIII et de Charles X. Mais le ministre de la Marine ne considéra ni l'état de convalescence de Dumont-d'Urville, ni sa répugnance instinctive. « Non, dit-il, le roi ne l'entend pas ainsi, commandant, il compte sur vous. » D'Urville accepta alors, mais à condition que ce serait à titre de service gratuit.

Je me rendis, a-t-il raconté, vêtu en civil, sans aucun insigne, devant le roi, et protestant de mon entier dévouement, je priai Sa Majesté de dire où elle voulait être conduite.

— A Portsmouth, commandant d'Urville, répondit Charles X.

La traversée fut très difficile, à cause du grand vent qui souleva la mer. Je surveillai tout le temps la manœuvre avec une parfaite vigilance et m'empressai auprès du roi avec une déférence si entière que le roi me dit avec une grande bonté : « Vous êtes un homme de cœur et de tête, Monsieur; je vous remercie de toutes vos attentions. Je n'ai plus que mes sentiments de gratitude pour reconnaître vos services, croyez que je les apprécie..... »

Ces bonnes paroles de Charles X ranimèrent

mon courage. « J'en avais besoin, dit-il, car, sentinelle vigilante, et tourmentée par de violentes douleurs de tête, j'avais passé cinq jours et cinq nuits sans fermer l'œil ni quitter un de mes vêtements ! J'étais excédé de fatigue. »

Dans cet état, il n'était pas homme à supporter les mots irritants et blessants que se permirent certains personnages à la suite de la famille royale. Il perdit patience et riposta avec vivacité : L'incident fut ensuite commenté, envenimé et travesti, jusqu'à dire qu'il avait offensé et outragé la famille royale elle-même.

Au retour de ce pénible voyage, d'Urville se retira aux portes de Toulon, dans sa modeste maison de campagne, la *Juliade*, où il consacra tous ses loisirs à la rédaction de son voyage de circumnavigation qu'il termina en 1835.

VI. LE POLE SUD — OPPOSITION PÉRIPÉTIES — DÉCOUVERTES

Navigateur infatigable, Dumont-d'Urville conçut le dessein d'une immense expédition au pôle Sud. Ce plan fut loué par l'amiral Rosamel, ministre de la Marine, et surtout par Louis-Philippe, qui, depuis longtemps, rêvait la découverte d'un continent dans les régions antartiques.

Mais, ni l'approbation royale, ni la compétence indiscutable du ministre de la Marine, ni l'appui des Corps savants dont s'étayait le grand explorateur, ne purent désarmer les adversaires de cette expédition. Une opposition systématique, inspirée par la jalousie, s'acharna sur le capitaine et son œuvre, et la tribune elle-même se fit l'écho de ces murmures.

Avant un an d'ici, s'écriait Arago, après avoir blâmé jusqu'au choix des moyens et des vaisseaux, avant six mois peut-être, la Chambre sera obligée de voter des subsides pour courir à la recherche du malencontreux capitaine d'Urville, pitoyablement échoué sur des banquises de glaces ou de sables; où vers ce détroit de Torrés, que nul navigateur prudent n'a voulu jusqu'ici explorer en tous sens ; ce qui, selon toute probabilité, est radicalement impossible !

D'Urville tint tête à l'orage parce qu'il « y allait de l'intérêt de la France maritime et savante », mais la violence qu'il mit à défendre son plan déchaîna une véritable tempête. L'affaire s'arrangea enfin, et le capitaine se mit à équiper l'*Astrolabe* et la *Zélée*, mises de nouveau à sa disposition. Il a raconté à ce sujet l'anecdote suivante :

Lors de l'armement des deux corvettes à Toulon, comme les matelots me voyaient marcher pesamment et lentement à cause d'un accès de goutte que je venais de subir, ils avaient paru bien surpris d'apprendre que j'étais leur commandant; et quelques-uns même s'étant écriés : « Oh ! ce bonhomme-là ne nous mènera pas loin ! — Eh bien ! leur dis-je, si Dieu me donne vie, ce bonhomme vous en fera voir en navigation comme vous n'en avez jamais vu. »

Le 7 septembre 1837, l'*Astrolabe*, commandée par lui, et la *Zélée*, commandée par le capitaine Jacquinot, son vieil ami, quittaient Toulon, emportant aux extrémités du monde près de 400 hommes d'élite et une vraie pléiade de savants (1). Après trois mois d'une heureuse navigation, les deux corvettes entraient dans le détroit de Magellan, où elles relevaient plus de cent lieues de côtes et signalaient les dangers qu'offraient les tempétueux passages du cap Horn. A cela s'ajoutaient des travaux de géographie, d'ehtnographie, d'entomologie, de météorologie, d'astronomie, etc.

En avançant vers le pôle Sud, de six degrés de plus que les circumnavigateurs précédents ne l'avaient osé faire, Dumont-d'Urville avait compté sur les courants qui régnaient assez ordinairement dans la région polaire à l'approche du solstice. Malheureusement le vent cessa tout à coup, et aussitôt des blocs de glaces, durs, énormes et menaçants se précipitent avec d'effroyables et sinistres craquements contre l'*Astrolabe* et la *Zélée*. D'un moment à l'autre, les deux vaisseaux pouvaient être cernés et écrasés par ces glaçons qui s'attachaient à leur flanc. « Enfants ! s'écria le commandant, aidons-nous pour que le ciel nous aide ! Eh ! s'il lui faut ma vie pour sauver l'expédition, qu'il la prenne ! »

(1) Parmi lesquels se trouvaient MM. Gaudichaud, Vincendon-Dumoulin, Coupvent, Duroch, Dumoutier, Lebreton, Leguillou, Dubouzet, Gaimard, Lesson, Quoy, Lottin, Gressien, de Sainson, Hombron, etc.

Ces paroles de d'Urville électrisèrent les hommes jusque-là glacés par la vue d'une mort prochaine. Tout l'équipage se met à l'œuvre ! Des projectiles enflammés, des barres rougies au feu de forge du pont, des grenades et des bombes sont lancées à revers; enfin, après trois jours de luttes héroïques et d'indicibles angoisses, ce mauvais pas fut franchi.

Les corvettes voguèrent à pleines voiles vers les South-Okneys et les New-South-Shetlands qui furent explorés avec soin. Redescendant ensuite vers le Sud, l'*Astrolabe* et la *Zélée* abordèrent dès le lendemain sous le 64e parallèle à une terre recouverte en entier d'un manteau de glace. Au comble de la joie, d'Urville prit de la main droite son grand chapeau à plumes noires en s'écriant : « Terre Louis-Philippe, je te salue en te nommant..... Sois-nous hospitalière, île royale et française !..... »

Les matelots apportèrent un énorme poteau au sommet duquel était inscrit le titre de la nouvelle possession. Bientôt une nouvelle terre parut à l'horizon : le capitaine la nomma : « Terre de Joinville ». Cinq jours plus tard, une troisième île fut découverte; elle reçut le nom d' « île Rosamel. » C'était assez : l'équipage, horriblement éprouvé par le scorbut et par ces affreux climats, avait besoin de repos. D'Urville, qui le comprenait bien, se dirigea vers le Chili et aborda aux rivages de Talcahuano où, pendant deux mois, les malades reprirent force et santé.



TERRE LOUIS-PHILIPPE

L'escadre visita ensuite les îles Manga-Reva, Nouka-Hiva, O'taïti et Viti où le commandant comptait beaucoup d'amis.

Dans le groupe Viti, Dumont-d'Urville montra à l'équipage l'île Piva « l'anthropophagiste », qui a dévoré le capitaine Debureau. L'heure de la justice était venue ! Les deux corvettes s'approchèrent de l'île pour venger nos infortunés compatriotes et l'honneur du pavillon français.

Le commandant, au milieu de l'état-major, prononça ces mots d'une voix forte et énergique :

« Officiers et soldats français !

Le crime de Piva est encore impuni; Piva a massacré Debureau et son équipage ! Piva a dévoré nos frères, leurs mains crient vengeance ! Piva mérite la mort ! qu'elle soit incendiée et périsse à jamais ! Canonnez, mitraillez Piva ! »

Aussitôt, lancés dans toutes les directions. les boulets firent, en moins de trois heures, razzia complète d'hommes et d'habitations. Ce ne fut qu'en voyant fumer les derniers débris de la grande exécution et lorsque Piva présenta l'aspect d'un monceau de cendres et de décombres calcinés que le feu des corvettes cessa.

Banks, les Nouvelles-Hébrides, Hanoï, furent attentivement explorées. Vanikoro fut de nouveau visitée. Trois salves d'artillerie retentirent devant le cénotaphe élevé par les soins de d'Urville à son illustre prédécesseur. Tant que l'*Astrolabe* fut en vue du monument funéraire, le commandant resta debout, la tète inclinée et découverte.

Continuant sa route, l'escadre toucha encore aux Mariannes, aux Moluques, aux îles de la Sonde; puis, faisant le tour de l'Australie, elle mouilla, en décembre 1838, à Hobart-Town, après avoir fait une magnifique provision de fleurs, d'oiseaux, de plantes merveilleuses et de riches herbiers.

Dumont-d'Urville n'avait plus qu'à rentrer en France, car le plan qu'il s'était tracé était exécuté et sa mission était largement remplie. Mais comme il allait revenir, la nouvelle de deux expéditions rivales, l'une anglaise et l'autre américaine, piqua son amour-propre national et le décida à continuer ses explorations.

Le 1er janvier 1839, à 4 heures du matin, l'escadre quitta le port de Hobart-Town, franchit le détroit de Cook, explora les archipels les moins connus de l'Océanie et fit en cinq mois un trajet de huit à neuf cents lieues marines.

Les corvettes cinglèrent en ligne droite vers le pôle et s'en approchèrent par 66°30 de latitude Sud et 138°81 de longitude Est. Alors apparut aux yeux de l'équipage enthousiasmé le continent du pôle Sud! c'est un immense ruban de terre qui s'étend à perte de vue; il longe, de l'Est à l'Ouest Sud-Ouest, la grande ligne du cercle polaire. Sa largeur approximative est de 5 à 600 mètres.

A mesure que les vaisseaux s'approchaient du continent, la sonde rencontrait des brisants terribles; il fallait procéder avec la plus grande prudence pour épargner aux carènes de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* les formidables chocs qui auraient pu les fracasser. Quelques hardis marins sautèrent dans le canot dirigé par le commandant lui-même et réussirent à aborder cette terre couverte de glace où Dumont-d'Urville détermina la position du pôle magnétique.

Remonté à son bord aux acclamations des deux navires, l'infatigable navigateur annonça aux officiers réunis autour de lui que cette terre porterait le nom de *Terre Adélie*. C'était le petit nom de sa femme.

Cette désignation, dit-il, est destinée à perpétuer le souvenir de ma profonde reconnaissance pour la compagne dévouée qui a su, par trois fois, consentir à une séparation longue et douloureuse, pour me permettre d'accomplir mes projets d'exploration lointaine.

L'expédition revint à Hobart-Town pour l'embarquement des malades auxquels le commandant avait voulu épargner les aventures et les fatigues de l'exploration. Quelques jours après, les deux corvettes touchèrent à la terre de Van-Diemen, aux îles Aukland et à la Nouvelle-Zélande; puis, lorsque les ingénieurs eurent reconnu la côte orientale des îles Loyalty et la zone méridionale de la Louisiade dont d'Entrecasteaux n'avait exploré qne le Nord, l'escadre s'engagea dans le détroit de Torrès. Mais à peine la navigation était-elle commencée, qu'un formidable choc sous-marin annonça la présence d'énormes blocs de glaces. Pendant quatre jours, le commandant lutta contre les éléments déchaînés avec une adresse et un courage admirables. Vers le milieu du quatrième jour, le vent redoublant d'intensité, précipita les navires sur les brisants avec une telle fureur que l'équipage affolé, se mit à pousser des cris d'angoisse. C'est alors que d'Urville, dans un élan de piété, tomba à genoux sur le pont et recommanda son âme à Dieu. Ses matelots et les passagers l'imitèrent. Subitement le « vent de foudre » cessa, et, pendant qu'une douce brise entraînait rapidement

l'*Astrolabe* et la *Zélée*, les matelots chantaient le *Te Deum*.

Le 30 juin 1840, l'escadre aborda aux rivages d'O'taïti, la perle de l'Océanie. Les habitants de cette île fortunée entre toutes sont confiants, hospitaliers, sincères. Ils reçurent le commandant, avec un enthousiasme indescriptible. De là, Dumont-d'Urville mit le cap sur Rio-de-Janeiro et rentra dans sa patrie.

Le 6 novembre 1840, l'*Astrolabe* et la *Zélée* firent leur entrée dans la rade de Toulon, après une campagne de trois ans et quelques mois. Le roi s'empressa de conférer à Dumont-d'Urville les étoiles de contre-amiral, et la Société de géographie lui donna la grande médaille d'or.

VII. DERNIÈRES ANNÉES — LA MORT SON PORTRAIT

Je suis un homme usé et ma tâche est finie ! dit d'Urville dès son arrivée à Toulon. Je le sens; ma carrière maritime est close, mon but est atteint, ma vie approche de son terme : Je m'en irai de ce monde où ma lutte fut sans trêve, avec la douce consolation de n'avoir jamais fait de mal à personne, et d'avoir toujours aspiré au bien qui dépend de moi. Tout ce que j'ai pu faire pour mon pays, je l'ai fait. La France ne m'oubliera pas.....

Toutefois, grâce aux bons soins de Mme d'Urville, la santé de l'amiral s'améliora sensiblement. Les brillants succès scolaires de son fils, Jules, comptaient aussi pour beaucoup dans ce renouveau qui ramenait le bonheur au foyer. Travailleur infatigable, d'Urville se remit au travail avec une étonnante ardeur et consacra dix heures par jour au résumé de son troisième voyage de circumnavigation.

Au mois de mars 1842, parurent les deux volumes de l'*Histoire maritime de l'expédition au pôle Sud*. Comme pour les précédents ouvrages, le gouvernement décréta qu'ils seraient publiés aux frais de l'État.

Chrétien convaincu, Dumont-d'Urville ne transigea jamais avec sa conscience :

Je me croirais digne de tous les mépris si je ne défendais mes croyances comme je défends mon pays, jusqu'à la mort, s'il le fallait !..... Et j'estime déplorablement tous ceux qui, n'importe sous quel prétexte, sacrifient les intérêts indéfectibles de l'âme aux intérêts changeants et sans cesse modifiables de la fortune.....

Joignant l'exemple aux paroles, on le voyait chaque dimanche aux offices de sa paroisse, et tous les ans, le jour de Pâques, à Saint-Sulpice, l'amiral venait avec sa famille s'agenouiller sans respect humain à la Table Sainte.

Le dimanche, 8 mai 1842, Dumont-d'Urville, cédant aux instances de son fils, partit pour Versailles où avait lieu l'inauguration d'un musée au palais.

Le soir, à 6 heures, l'amiral, sa femme et son fils montèrent dans le train qui devait les ramener à Paris. Ils étaient à moitié route, près de Meudon, lorsque l'essieu de la première locomotive se brisa : la seconde, précipitée avec une extrême violence, produisit un amoncellement de wagons qui prirent feu au contact du foyer renversé. Près de 160 victimes périrent dans cet accident, les unes brûlées vives, les autres écrasées par les éclats des six premières voitures complètement broyées.

Voici comment l'*Union catholique* racontait l'accident (no du mardi 10 mai 1842).

Le convoi qui revenait dimanche de Versailles entre 5 et 6 heures était traîné par deux locomotives, l'une de petite dimension à quatre roues placée en tête du convoi; l'autre, de grande dimension, à six roues, suivait immédiatement avec son tender et le reste du convoi. L'essieu antérieur de la petite locomotive se rompit à ses deux bouts et l'essieu tomba sur le chemin. Ainsi privée de son essieu, la locomotive a continué d'avancer d'environ 25 mètres et est allée s'arrêter contre le talus de la tranchée. La seconde locomotive, précipitant sa marche, est venue se briser sur la première et s'est renversée en travers du chemin, couchée sur le flanc. Aucune des chaudières n'a été rompue, mais les cinq premières voitures, contenant des voyageurs, ont sauté par-dessus les locomotives en les choquant violemment; alors les charbons enflammés de la grande locomotive ont jailli sur la chaudière de la petite et sur les voitures. Le feu a pris avec une rapidité prodigieuse, dévorant d'abord les caissons en bois des locomotives et gagnant ensuite les voitures fermées contenant les voyageurs et dont l'un a été

consumé, paraît-il, dans l'espace de dix minutes. Tous les voyageurs qui étaient dans ce wagon ont péri; les corps ont été consumés au point qu'ils étaient tout à fait méconnaissables et que le préfet de police a donné l'ordre de les inhumer au Montparnasse sans les exposer.

Le journal ajoutait :

M. Arago annonce que M. Dumont-d'Urville, sa femme et sa famille étaient allés à Versailles et n'ont pas reparu. Deux membres de l'Académie, MM. Brongniard et Gaudichaud. ont été chargés de faire des démarches pour avoir des renseignements sur M. Dumont-d'Urville et les siens

M. Élie de Beaumont a condamné avec raison l'emploi inexcusable de deux locomotives, car il est évident que celle qui n'a pas subi d'avaries force le convoi à continuer sa route avec une très grande vitesse. M. Biot s'est plaint que l'on enfermât les voyageurs sous clé, contrairement à ce qui se fait en Angleterre et en Belgique. Un arrêté du ministre des Travaux publics fit droit à cette réclamation.

Sitôt que le bruit de l'accident lui parvint, M. le curé de Sèvres, le célèbre M. Benvel, ancien officier de l'armée vendéenne en 1815, accourut avec les directeurs du Séminaire d'Issy, M. le curé de Bellevue sur le lieu de l'accident, donnant l'absolution aux blessés et aux mourants. Après bien des recherches, les amis du grand voyageur M. Bois-Duval et M. Tastu, éditeur, finirent par reconnaître les trois cadavres. On les porta à la maison qu'occupait l'amiral (rue Madame, nº 26), et les obsèques eurent lieu le lundi suivant, 16 mai, à l'église Saint-Sulpice.



LA CATASTROPHE DE BELLEVUE EN 1842

(Ce dessin est la réduction d'un tableau offert par l'auteur, M. Henry, de Bellevue. Il représente le lieu de l'accident, tel qu'il était en 1842. Ce tableau est suspendu dans la petite chapelle de Notre-Dame des Flammes élevée par M. Lamarie, architecte de Paris, qui avait pu s'échapper d'un wagon embrasé. La petite chapelle votive, bénite par Mgr Blancard de Bailleul, évêque de Versailles, le 19 novembre 1842, est confiée aux Frères de la Miséricorde. Quatre messes y sont célébrées tous les ans).

La Société de géographie a fait ériger un monument sur sa tombe au milieu du cimetière Montparnasse. Condé-sur-Noireau, sa ville natale, possède sa statue depuis 1844, et, dans le cimetière voisin de Fresnes, se dresse un monument surmonté de la croix en souvenir de l'illustre marin (1).

DUMÉDOC.

Bordeaux.

---

(1) Dumont-d'Urville a publié outre des *Mémoires* sur ses voyages et découvertes en Grèce, 1820-1829 : *Voyage de découverte autour du monde*, 1822-1834, 5 vol. avec gravures et atlas; *Voyage pittoresque autour du monde*, 1834-1844, 2 vol. in-8°; *Voyage au pôle Sud et en Océanie*, achevé en 1846 par VINCENDON-DUMOULIN, 24 vol. in-8°.

LES CONTEMPORAINS



JOACHIM MURAT (1767-1815)

I. L'ENFANCE DANS LE QUERCY
SOLDAT DU ROI — RÉVOLUTIONNAIRE EXALTÉ

De toute l'épopée napoléonienne, parmi ces héros, ouvriers ou paysans devenus chefs d'armée, enfants du peuple devenus comtes ou barons, princes ou rois, il n'y a peut-être pas de figure plus extraordinaire que celle de Murat, fils d'aubergiste, qui, en quinze années, faillit devenir prêtre, fut soldat, général. roi, puis fugitif, livré à une Commission militaire comme ennemi public et fusillé par ses sujets.

Vie prodigieuse, vertigineuse; féconde pour l'historien qui trouve à glaner à chaque pas, féconde aussi pour le philosophe et le penseur qui découvrent en elle un des plus remarquables exemples de l'inconstance et de la fragilité des grandeurs humaines.

Joachim Murat, fils du sieur Pierre Murat, aubergiste, et de demoiselle Jeanne Loubière, naquit à La Bastide-Fortanière,

en Quercy, aujourd'hui département du Lot, le 27 mars 1767.

Sa famille n'était pas sans posséder une certaine aisance, elle avait même, entre autres revenus, un petit bénéfice ecclésiastique. Bien que, tout enfant, le jeune Murat montrât des aptitudes particulières pour les exercices violents, les longues courses à cheval dans les *Causses*, le désir de ne pas laisser sortir de la famille le petit bénéfice en question l'emporta sur toute autre considération. Grâce à une bourse qu'un ami lui fit obtenir pour le collège de Cahors, le jeune Murat put compléter les études qu'il avait ébauchées à l'école primaire; puis on l'envoya à Toulouse pour y étudier le droit romain et canonique.

La vie de la grande ville n'était pas faite pour développer en lui le peu de goût qu'il avait pour la carrière ecclésiastique, et l'argent donné pour subvenir à ses besoins glissa rapidement entre ses doigts peu habitués à compter.

Dans ces conditions, le jeune homme se souciait peu de s'adresser à ses parents. Aussi, quand passèrent par Toulouse les chasseurs des Ardennes qui se rendaient à Carcassonne, « l'abbé Murat », comme disaient en riant ses camarades, préféra-t-il « leur habit vert doublé de blanc, leurs culottes hongroises et leurs bottes à la hussarde, à la soutane qu'il portait, et il courut s'engager (1) ».

Murat, qui n'eût jamais fait un bon curé, fit un excellent soldat, et deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'il était maréchal des logis. C'était là l'apogée pour le roturier qui se faisait soldat avant la Révolution, et les Chevert n'étaient qu'une rare et glorieuse exception. Murat ne sut pas s'y maintenir. Esprit ouvert, primesautier, il avait pris rapidement un ascendant considérable sur ses camarades qui admiraient volontiers sa hardiesse comme cavalier, son éducation assez raffinée, ses belles manières, la coquetterie qu'il mettait jusque dans ses moindres actions. Aussi ses chefs commençaient-ils à s'inquiéter de cet ascendant qui pouvait devenir dangereux, à une époque où les idées nouvelles fermentaient dans les esprits. A la première incartade, il reçut son congé.

Retiré chez un de ses parents à Saint-Céré, il ne chercha qu'un prétexte pour reprendre la carrière des armes. Il le trouva bientôt.

On était en novembre 1791; chaque département devait fournir trois ou quatre soldats d'élite pour former la garde constitutionnelle du roi Louis XVI. Murat fut un des trois candidats choisis par les districts du Lot, mais les antécédents de l'ancien maréchal des logis firent hésiter le directoire départemental, qui se refusa à ratifier ce choix. La protection de M. Cavaignac, membre de l'Assemblée législative, leva toutes les difficultés, et Murat, désigné enfin pour faire partie de la garde constitutionnelle du roi, se mit en route pour Paris, ayant pour compagnon un de ses jeunes compatriotes, également choisi par le directoire départemental, Bessières, le même qui devait être maréchal et duc d'Istrie.

Le caractère bouillant de Murat devait lui rendre encore la position difficile dans la garde constitutionnelle, où ses idées libérales étaient contraires à celles de la plupart de ses camarades et de ses chefs, inféodés au parti de la cour, et affichant des prétentions aristocratiques; à la suite de plusieurs querelles, il quitta cette garde au mois d'avril 1792, en écrivant au directoire du Lot une lettre qui, transmise au Comité de surveillance de l'Assemblée législative, contribua, dit-on, à la dissolution de la garde constitutionnelle, prononcée le 30 mai suivant.

Puis, comme la guerre venait d'éclater avec la Prusse, Murat, en quête d'aventures, s'engagea dans un Corps franc, les hussards braconniers, qu'organisait le colonel Landrieu, et qui devint plus tard le 21e chasseurs.

C'est ainsi qu'il fit la campagne de Valmy, obscurément d'ailleurs, et qu'il passa rapidement sous-lieutenant, lieutenant et capi-

(1) Général Thoumas, *Les grands cavaliers.*

taine. C'est avec ce grade qu'il prit part, dans les Pyrénées-Orientales, au combat de Bostou, en qualité d'officier d'ordonnance du général d'Hurre.

Chef d'escadron bientôt après, nous le retrouvons en garnison à Abbeville, présidant le Comité épuratoire, formé dans le régiment pour soumettre la conduite des chefs à un contrôle sévère; et, comme Marat venait de tomber sous le poignard de Charlotte Corday, il écrivit à la Convention pour demander à changer son nom de Murat en celui de Marat.

Tout eût été pour le mieux, si la Terreur eût continué, mais la réaction thermidorienne, bientôt toute-puissante, faillit lui faire payer cher cette exaltation révolutionnaire. Dénoncé comme terroriste après la chute de Robespierre (9 thermidor 1794), il fallut encore l'intervention décisive de J.-B. Cavaignac pour faire rayer la dénonciation des registres du Comité de Salut public.

Dès lors, la fugue politique de Murat s'apaisa, et il se consacra tout entier à ses devoirs de soldat.

Le 13 vendémiaire, lorsque l'émeute, maîtresse de Paris, se disposait à chasser la Convention, ce fut Murat qui sauva la situation en ramenant à Bonaparte les quarante canons du camp des Sablons.

Bonaparte ne fut pas sans remarquer la décision dont avait fait preuve le jeune officier, et il le nomma colonel, chef de brigade, disait-on alors, au 21e chasseurs (frimaire, an IV, novembre 1795).

II. CAMPAGNES D'ITALIE ET D'ÉGYPTE SAINT-JEAN D'ACRE ET ABOUKIR

Bien que le Directoire, qui venait de remplacer la Convention, ne ratifiât pas cette nomination, Murat n'en resta pas moins à la tête de son régiment.

Mais la campagne d'Italie allait commencer. Murat qui, pendant son séjour à Paris, avait lié connaissance avec Junot et Marmont, aides de camp de Bonaparte, sollicita et obtint pour lui-même le titre d'aide de camp du général en chef de l'armée d'Italie (germinal, an IV).

Le métier d'aide de camp de Bonaparte n'était pas une sinécure; le général en chef ne laissait pas les siens confinés dans le service d'état-major, il leur confiait à chaque instant des missions importantes, les chargeait même de la direction des troupes, les envoyait suivre de près les opérations, en sorte qu'ils étaient initiés au commandement de toutes les armes (1).

C'est ainsi que Murat prit part au combat de Ceva et à celui de Mondovi. Toujours à l'avant-garde, il fut un des premiers à Cherasco, et c'est lui qui, avec Salicetti, jeta les premières bases de l'armistice conclu avec le roi de Sardaigne. Quelques jours après, Murat portait au Directoire le traité définitif par lequel ce souverain abandonnait la lutte: et le Directoire, heureux de tant de victoires en si peu de jours, oubliant qu'il n'avait pas confirmé Murat dans son grade de colonel, le nommait général de brigade (14 pluviôse, an V, 1er février 1797).

Revenu à l'armée d'Italie, il fut désigné le 20 juin pour commander l'avant-garde du général Vaubois, chargé d'occuper la Toscane, et s'empara de Livourne par un coup de main d'une audace extrême.

Placé ensuite sous les ordres du général Sérurier, il coopéra activement au blocus de Mantoue et à la poursuite du général autrichien Wurmser, sur l'Adige et la Brenta. A Roveredo, il traversa l'Anio à gué avec ses chasseurs portant en croupe un nombre égal de fantassins; trois jours après, il précipitait, à Bassano, la retraite de Wurmser (5 septembre), et forçait le général autrichien à s'enfermer dans Mantoue. Blessé à Saint-Georges, Murat prit sa revanche en contribuant puissamment à la victoire de Rivoli, et en faisant mettre bas les armes à 5000 Autrichiens cernés dans les défilés du Montebaldo.

Puis, quand l'Autriche eut envoyé sa cinquième et dernière armée contre Bonaparte, ce fut encore Murat qui infligea à l'archiduc Charles les échecs de Palma-Nova, de Gradisca et du passage de l'Issonzo. Désigné,

(1) Général Thoumas, *Les grands cavaliers*.

l'année suivante, pour faire partie du Corps expéditionnaire de Rome, il emporta la ville d'Albano, foyer principal des révoltés, et prit d'assaut le château de Castel-Gondolfo, réduit de la défense des partisans du Pape.

Entre temps, Murat s'était transformé en ambassadeur. Déjà, il avait su se faire apprécier lors de la paix de Chérasco, et à Gênes lorsqu'il était allé porter des réclamations au sujet des Français molestés. Cette fois, il s'était agi d'aplanir des difficultés qui avaient surgi entre les Valtelins et les Grisons, et là encore sa mission réussit à merveille.

Cependant, Bonaparte, résolu à frapper l'Angleterre par un coup décisif, organisait l'expédition d'Égypte. Murat devait l'accompagner.

Les débuts de l'expédition, bien que marqués par le brillant débarquement d'Alexandrie, furent assez pénibles, et la marche sur le Caire, en plein désert, sous un ciel de feu, éprouva cruellement les troupes. Murat, placé à l'arrière-garde, manifesta assez hautement son mécontentement. Bonaparte le sut, mais il affecta de n'en rien laisser paraître. Seulement, six mois après, lorsque l'armée se fut refaite, dans les riches campagnes du Caire il lui dit :

Nous sommes heureux ici, et pourtant, il y a six mois, quelques mauvaises têtes voulaient déserter. Elles sont devenues plus sages, et j'en suis ravi, cela m'a évité de leur faire mettre du plomb dans la cervelle. Murat sourit sans mot dire, mais, en sortant, il dit au général Colbert : « Tout ce que Bonaparte vient de dire était pour moi; je parierais que c'est ce j... f... de Lannes qui, dans le temps, a vendu la calebasse (1). »

En effet, c'était Lannes qui avait parlé, et déjà se manifestait la profonde inimitié qui devait les séparer.

Mais Murat était de ces hommes dont les continuels services font oublier vite quelques défaillances passagères. C'est ainsi qu'ayant été chargé du gouvernement de la province de Quelyoub, il reçut de Bonaparte ce témoignage de satisfaction : « Je suis extrêmement satisfait, citoyen général, de la conduite que vous avez tenue dans votre province. »

Mais Bonaparte avait résolu d'envahir la Syrie; Murat devait commander la cavalerie dans cette nouvelle campagne. Avec elle, il assura le succès de la journée à Gazah (25 février 1799) et fut un auxiliaire précieux pendant le siège de Saint-Jean d'Acre. Le fils du pacha de Damas étant venu au secours de la place, Murat le repoussa, lui enleva ses bagages et ses tentes et le rejeta derrière le lac de Tibériade, où ses fuyards se mêlèrent à ceux que Kléber venait de mettre en déroute au Mont Thabor.

Revenu dans la ville, Murat demanda à faire le service de tranchée. Le 9 mai, il montait sur la brèche en simple volontaire. Entouré par les gardes de Djezzar pacha, il se battit comme un lion, presque seul, et eut son panache coupé par un coup de sabre de Djezzar lui-même.

Mais la ville, ravitaillée par mer, résistait toujours, il fallut se résoudre à lever le siège. L'armée rentra en Égypte, protégée par Murat à l'arrière-garde.

A peine de retour au Caire, il reçut de Bonaparte l'ordre de poursuivre Mourad-bey qui avait repris la campagne avec ses Mamelucks. « Celui qui aura eu le bonheur de détruire Mourad-bey, écrivait Bonaparte, aura mis le sceau à la conquête de l'Égypte. Je souhaite que le sort vous ait réservé cette gloire. »

Murat se lançait, en effet, à la poursuite de Mourad, et déjà, il lui avait pris son lieutenant Sélim, lorsque Bonaparte le rappela en toute hâte; les Turcs venaient de débarquer à Aboukir.

Murat les repoussa dans la presqu'île d'Aboukir et pénétra jusque dans leur camp. Mustapha se jeta sur lui et lui tira à bout portant un coup de pistolet dans la mâchoire. Murat riposta par un coup de sabre qui enleva deux doigts au pacha, et il le fit prisonnier. Ce glorieux fait d'armes a été reproduit par Gros dans son mémorable tableau de la bataille d'Aboukir, et

(1) Général DE COLBERT, cité par Thoumas.

il est représenté sur les hauts-reliefs de l'Arc de Triomphe.

La victoire fut complète. L'honneur en revenait pour une bonne part à Murat. Bonaparte l'en complimenta sur le champ de bataille. « Est-ce que la cavalerie a juré de tout faire aujourd'hui? » lui dit-il.

Murat y gagna le grade de général de division, mais, pour le moment, il dut entrer à l'hôpital. Quand il fut guéri, prêt à de nouveaux combats, il apprit qu'il rentrait en France avec Bonaparte. Celui-ci, en effet, avait décidé de revenir à Paris où les événements se précipitaient.

III. LE DIX-HUIT BRUMAIRE — MURAT BEAU-FRÈRE DE BONAPARTE — MURAT ET LA POLITIQUE — L'EMPIRE

Comme Lannes, Berthier, Marmont et Leclerc, Murat fut mis dans la confidence du coup d'État que projetait Bonaparte, et, comme eux, il eut une grande part dans sa préparation. Chacun de ces généraux devait nouer des relations avec un certain nombre d'officiers et les disposer favorablement à un coup de force contre le Directoire.

Pour cette besogne, dit le général Thoumas, auquel nous empruntons ces détails, Murat eut en partage les officiers de cavalerie; Lannes ceux de l'infanterie; Marmont l'artillerie, et Berthier les états-majors. Le matin du coup d'État, chacun d'eux avait invité à déjeuner sept à huit officiers. Vers la fin de ces repas, Duroc arriva chez eux, à tour de rôle, pour leur dire que le général Bonaparte les mandait. Alors, en quelques mots, les convives furent mis au courant de la situation, avec invitation de monter à cheval pour accompagner le général aux Cinq-Cents; des chevaux commandés dans un manège voisin étaient là, tout sellés et bridés. On les enfourcha gaiement et on se rendit tous ensemble à l'hôtel de la rue Chantereine.

Murat ne fut pas moins utile à Bonaparte dans l'exécution même du coup d'État. Devant les clameurs qui l'accueillirent au Conseil des Cinq-Cents, Bonaparte perdit un peu contenance, et la partie était certainement compromise, lorsque Leclerc et Murat firent irruption dans la salle des délibérations avec leurs grenadiers, et dispersèrent les protestataires, assurant ainsi le succès du coup d'État.

Bonaparte récompensa Murat du service personnel qu'il lui avait rendu dans cette journée en lui accordant la main de sa plus jeune sœur, Caroline. La jeune fille avait dix-sept ans. Jeune, douée de tous les charmes de l'esprit, réunissant aux grâces de sa personne un caractère insinuant et énergique, Caroline attira bientôt l'attention de tous ceux que divers talents ou la fortune devaient appeler à de hautes destinées. Le général Murat était du nombre.

Bonaparte avait eu mille occasions d'apprécier le caractère de Murat; il agréa la demande que lui fit le général, et, le 29 décembre 1799, Murat devenait l'époux de Caroline Bonaparte.

Cependant, la guerre venait de prendre une nouvelle intensité au delà des Alpes. Masséna était bloqué dans Gênes où il subissait un siège mémorable, quoique dans une position désespérée.

Afin de le délivrer, et surtout pour arrêter les Autrichiens qui menaçaient la Provence, Bonaparte entreprit sa seconde campagne d'Italie. Murat commandait la cavalerie de l'armée qui allait franchir le Saint-Bernard.

Les premières étapes furent marquées par des victoires. Après s'être emparé de Verceil (28 mai 1800), il entra à Milan (2 juin). Cinq jours après, c'était Plaisance qui capitulait, et Murat revenait juste à temps pour rejoindre Bonaparte et prendre une part glorieuse à la victoire de Marengo, où il eut ses habits criblés de balles, au rapport du général Berthier.

L'année suivante, Murat fut chargé d'expulser les Napolitains des États pontificaux. Une rapide campagne aboutit à l'armistice de Foligno (6 février), bientôt suivi de la paix de Florence. Nommé ensuite commandant en chef des troupes françaises en Italie, il avait déjà commencé le siège de Porto-Ferrajo (île d'Elbe), lorsque la signature de la paix d'Amiens l'arrêta.

Murat profita de cette tranquillité rela-

tive que donna cette paix d'Amiens à la France pour faire une petite incursion dans le domaine de la politique. C'est ainsi qu'il alla présider le collège électoral du Lot et qu'il représenta ce département au Corps législatif; mais l'obscurité du rôle qu'il y joua montre bien quel abîme il y a, d'ordinaire, entre un soldat et un politicien.

Appelé au gouvernement militaire de Paris, au mois de février 1804, Murat eut la pénible mission de désigner les membres du Conseil de guerre qui devaient juger le duc d'Enghien. C'est le seul rôle qu'il joua dans ce triste événement. On a voulu, à tort, lui faire supporter une partie de la responsabilité de l'exécution du malheureux prince. On a même été jusqu'à écrire (1) : « Murat, dont le pauvre esprit ne pouvait peser la conséquence morale d'un pareil acte, conseilla les mesures extrêmes et représenta au premier consul la nécessité d'établir sa sécurité par un grand exemple. » La vérité, au contraire, est qu'il s'efforça de faire revenir Bonaparte sur sa détermination; on dit même qu'il pleura, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le duc avait été exécuté.

Cependant, l'Empire avait remplacé le consulat : Murat, déjà général de division, gouverneur de Paris, gagna quelques titres encore à cette transformation. Devenu prince, depuis qu'un sénatus-consulte avait élevé au rang de princesses les sœurs de Napoléon, il fut encore élevé à la dignité de maréchal d'empire, le deuxième sur la liste destinée à fixer l'ancienneté (1803); grand amiral, dignité toute d'apparat d'ailleurs; grand aigle de la Légion d'honneur et chef de la 12e cohorte de cet Ordre (en 1804).

IV. ULM — AUSTERLITZ
MURAT GRAND DUC DE BERG

Les formidables armements préparés à Boulogne ne devaient pas servir contre l'Angleterre, mais bien contre l'Autriche et la Russie qu'elle venait de lancer contre nous. C'est alors que commença cette immortelle campagne qui devait se couronner à Austerlitz.

Par un rapide mouvement, toutes les troupes de Boulogne se trouvèrent transportées en huit jours sur le Rhin : « L'empereur ne fait plus la guerre avec nos bras, mais avec nos jambes », disaient en riant nos soldats. En réalité, Napoléon la faisait avec les deux, et, aux splendides mouvements de conversion sur le Rhin, allaient succéder les luttes de géants.

Dans cette campagne, Murat avait sous ses ordres la réserve de la cavalerie de la Grande Armée, magnifique troupe de 38 régiments d'élite, et, avec elle, il allait se couvrir de gloire.

Après avoir exploré le pays sous un nom d'emprunt, Murat revint à Kehl attendre que les Autrichiens eussent engagé les premiers les hostilités en violant le territoire bavarois. Lorsqu'ils eurent franchi le Lech, Murat et ses cavaliers passèrent le Rhin (25 septembre 1805), et la grande chevauchée commença. Chaque journée fut marquée par une victoire. Le 7 octobre, il força le pont de Munster sur le Danube; le 8, il culbuta les Autrichiens à Wertingen et leur fit 2000 prisonniers.

Cependant, l'archiduc Ferdinand et le général Werneck avaient réussi à s'échapper d'Ulm où Napoléon tenait enfermés Mack et l'armée autrichienne; Murat se lança à leur poursuite, les battit à Langeneau, à Nerenstetten, puis, le 17 octobre, il tomba sur leur camp, leur prit 2 drapeaux, 1 général et 1000 hommes. La surprise des Autrichiens avait été telle que l'archiduc Ferdinand, qui allait se mettre à table, n'eut que le temps de s'enfuir, laissant le dîner servi.

Le lendemain, le général Werneck capitulait, remettant entre nos mains 4000 prisonniers, 200 officiers, 5 drapeaux, 80 canons, 400 voitures, ainsi que notre grand parc et notre trésor de guerre que les Autrichiens avaient pu enlever quelques jours auparavant. Tout ce qui n'avait pas été pris dans cette journée se rendait le surlende-

(1) Bondois, *Napoléon et la société de son temps.*

main à Nuremberg (20 octobre 1805), et Napoléon pouvait écrire dans son bulletin du 22 octobre : « On est rempli d'étonnement quand on voit la marche du prince Murat depuis Albeck jusqu'à Nuremberg. »

Pendant ce temps, Ulm avait capitulé, et la Grande Armée marchait sur Vienne. Murat et Lannes formaient son avant-garde. Quatre bataillons et huit escadrons rencontrés près de Ried furent culbutés. « Apercevoir l'ennemi et le charger, dit à ce propos le bulletin de Napoléon, n'a été qu'une même chose pour la cavalerie. »

Le 11 novembre, une nouvelle troupe, celle du général Kienmayer, essaya de défendre les approches de Vienne, elle fut également dispersée. Murat n'était plus qu'à 5 kilomètres de la capitale autrichienne. Cependant, cette marche rapide n'avait pas été sans désagréger le faisceau admirable des forces de Napoléon, et, avec un tout autre chef que l'empereur, l'armée eût pu être exposée à un échec décisif. Napoléon le lui fit observer : « Mon cousin, lui écrivait-il, je ne puis approuver votre manière de marcher; vous allez comme un étourdi, et vous ne pesez pas les ordres que je vous fais donner. Vous n'avez consulté que la gloriole d'entrer à Vienne. »

Au reçu de cette lettre, Murat s'arrêta, et ce ne fut que deux jours après qu'il se disposa à entrer dans la ville. Vienne pouvait résister et elle se préparait à le faire; déjà le grand pont était miné et les Autrichiens avaient ordre de le faire sauter à l'approche des Français. Mais Murat et Lannes s'étant présentés à la tête du pont, suivis seulement de leurs états-majors, sous prétexte de parlementer et de conclure un armistice, les Autrichiens, sans défiance, les laissèrent s'avancer. Pendant que les pourparlers étaient engagés, les grenadiers français, dissimulés derrière les bouquets de bois qui bordent le Danube, s'avancèrent et tombèrent sur les artificiers autrichiens avant qu'ils eussent le temps de mettre le feu aux mines. Grâce à cette ruse, la ville fut prise sans qu'il fût besoin de tirer un coup de fusil.

Cependant, bien que l'armée autrichienne eût été prise ou détruite, bien que Vienne fût entre nos mains, la campagne n'était pas terminée; l'armée russe restait intacte. Ce fut Murat qui fut chargé de la poursuivre.

Aux environs d'Hollabrunn, il rencontra toute l'armée russe qui se retirait vers la Moravie, protégée dans son mouvement de retraite par le Corps du prince Bagration. Il eût pu livrer bataille et avec succès, les Russes étant dans une position désavantageuse. Mais Murat se laissa prendre à son tour dans un piège que lui tendit Bagration. Sous prétexte d'un armistice en cours de négociation, les hostilités furent suspendues. Pendant le répit qu'on lui laissait ainsi, Kutusoff battait précipitamment en retraite derrière le rideau immobile des troupes de Bagration.

Quand Murat s'aperçut de sa duperie, l'armée russe était loin; il se vengea du moins en exterminant les malheureuses troupes de Bagration, dont bien peu rejoignirent Kutusoff.

On devine la colère de l'empereur à cette nouvelle; il écrivit à son beau-frère une lettre de réprimande très énergique. Murat se montra dès lors un peu plus circonspect. Du moins chercha-t-il à réparer sa faute avec éclat; lancé de nouveau à la poursuite des Russes, il s'empara de Brunn et culbuta les cuirassiers russes à Rausnitz (20 novembre).

Commandant en chef de l'aile gauche de l'armée à Austerlitz, il eut pour ainsi dire à soutenir une bataille à part, bataille qui se termina par la retraite complète de la droite des Russes qui perdirent là près de 1500 morts, 7000 prisonniers, 2 drapeaux et 27 pièces d'artillerie (2 décembre 1805).

En dépit des quelques fautes de tactique qu'il avait faites, Murat reçut comme preuve de la satisfaction de l'empereur la couronne grand-ducale de Clèves et de Berg. C'était, dit le général Thoumas, une souveraineté de 320 000 habitants et de deux millions de revenus dont le titulaire ferait partie de la Confédération du Rhin, et pourrait, en sa qualité de beau-frère de l'empe-

reur, exercer dans cette Confédération une influence prépondérante.

Murat prit possession de ses duchés le 24 mars 1806; il conserva sa qualité de prince français, et prit, par ordre de Napoléon, le titre de Joachim, prince et grand amiral de France, grand duc de Berg et de Clèves; « défense lui fut faite de se faite appeler le prince Murat ».

Murat, dans sa nouvelle principauté, sut se concilier les sympathies de ses sujets. Durant la période troublée qu'on traversait alors, il eut quelque mérite à ne pas augmenter les impôts; il repoussa l'introduction de l'enregistrement, le monopole du sel et du tabac, il institua un droit uniforme et peu élevé sur toutes les marchandises qui entraient dans le pays.

Cependant, il commençait à se trouver à l'étroit dans ses nouveaux États; il disait à qui voulait l'entendre qu'il fallait lui tailler un État aux dépens de la Prusse, au risque de mécontenter et d'inquiéter cette puissance. Les avertissements de Napoléon ne lui manquèrent pas, mais il n'en tint aucun compte, et peut-être les relations se seraient-elles rapidement tendues entre l'empereur et son beau-frère, si la Prusse ne nous avait déclaré la guerre.

V. CAMPAGNE D'IÉNA
BATAILLE DE PRENTZLOW

Dans la nouvelle campagne qui s'ouvrait, Murat reprit le commandement de la cavalerie de réserve de la Grande Armée. Elle avait subi peu de changements depuis Austerlitz, et, avec les mêmes soldats, il allait renouveler les mêmes prodiges.

Vous ferez observer à vos troupes la plus sévère discipline, écrivait de Cronach, le 8 octobre, Murat au général Milhaud; vous ferez respecter les personnes et les propriétés; vous direz aux autorités que nous ne venons pas pour faire la guerre aux Saxons, mais pour les délivrer de la présence des soldats d'une nation qui, la première, a violé leur territoire.

Le lendemain, on rencontra les premières colonnes prussiennes. Avec un seul régiment, Murat traversa Schleitz, culbuta la cavalerie ennemie, la poursuivit dans les rues de Weimar, et ne cessa la chasse qu'il lui donnait que le soir, après lui avoir fait plusieurs centaines de prisonniers.

Mais, toujours en avant, le plus souvent avec un escadron seulement, s'attaquant à des corps nombreux, Murat ne triomphait que grâce à son bouillant courage. Aussi les avertissements de Napoléon ne lui manquaient-ils pas. Dès le 9 octobre, il avait attiré son attention sur son manque de forces disponibles; le lendemain, il lui écrivait de prendre garde à l'éparpillement de ses troupes. Ce fut bien pis, après la prise d'Erfurth. Murat avait fait 14 000 prisonniers, parmi lesquels le prince d'Orange, le maréchal Mœllendorff et 120 pièces de canon. Il commit l'imprudence de les faire escorter par un faible détachement. L'ennemi tomba sur lui et lui reprit près d'un millier de ses prisonniers.

Malgré tout, Murat continuait ses chevauchées endiablées à la poursuite des vaincus d'Iéna, sommait en passant Magdebourg de se rendre, et la ville se rendait au maréchal Ney qui suivait l'avant-garde; il franchissait Elbe à Dessau, et, le 28 octobre 1806, à Prentzlow, il faisait mettre bas les armes à 14 000 hommes d'infanterie, 2000 de cavalerie, et avec eux au prince de Hohenlohe et au prince Auguste de Prusse; 45 drapeaux et 64 pièces attelées complétaient le glorieux trophée de cette victoire.

Le lendemain, avec ses hussards, il se présentait devant la ville de Stettin, et cette place formidablement armée capitulait à la première menace.

L'empereur, qui réprimandait souvent, savait aussi complimenter quand il le fallait :

Mon frère, écrivait-il à Murat, je vous fais compliment sur la prise de Stettin; si votre cavalerie légère prend aussi des villes fortes, il faudra que je licencie le génie et que je fasse fondre mes grosses pièces; mais vous avez encore à prendre le général de Blücher et le duc de Weimar.

Murat exécuta ponctuellement les ordres de Napoléon. Sept jours après, Blücher, repoussé du Mecklembourg, chassé du

Lauenbourg, acculé à la frontière de Danemark, se rendait à Murat, et celui-ci écrivait à l'empereur : « Sire, le combat finit faute de combattants. Dans une heure cette colonne défilera devant les troupes de Sa Majesté. »

VI. MURAT EN POLOGNE — L'ENTRÉE TRIOMPHALE A VARSOVIE — LA CHARGE D'EYLAU — LA FIN D'UN RÊVE

La Prusse était écrasée; restait la Russie. Murat, qui venait de donner des preuves si éclatantes de sa valeur, fut désigné pour commander les troupes qui allaient entrer en Pologne.

A l'entrée de Varsovie, dit Thiers, ce fut un délire général de toute la population. A l'enthousiasme occasionné par la présence d'une armée de laquelle le peuple polonais attendait sa délivrance, se joignit l'admiration sympathique pour le brillant général de cavalerie dont la réputation d'audace était, depuis longtemps, arrivée jusqu'à lui, et dont l'extérieur, rehaussé par un costume éclatant et théâtral, semblait fait exprès pour lui plaire et le séduire.

Murat se vit, du coup, roi de Pologne, d'autant plus que la noblesse de Varsovie réclamait, avec l'indépendance, un prince de la famille de Napoléon. Mais celui-ci n'était pas disposé à rétablir le royaume de Pologne. D'un mot, il fit évanouir le beau rêve de Murat, et celui-ci en fut profondément affecté.

Un instant, il se tint à l'écart, mais bientôt, avide de reparaître au milieu de ses troupes et de refaire en Pologne les foudroyantes courses de Bavière et de Prusse, il reprit sa place à la tête de la cavalerie. Il ne quitta plus dès lors son costume d'apparat qu'il avait porté à Varsovie : une tunique à la chevalière, toute couverte de broderies d'or, et, par-dessus cette tunique, une riche pelisse de fourrure; une culotte blanche, des bottes demi-fortes en cuir rouge, un glaive antique supporté par un baudrier en sautoir, tout brodé, et dont la poignée était étincelante de pierreries; sur la tête, il avait un bonnet de martre à calotte rouge, surchargé de plumes d'autruches noires, au milieu desquelles, le jour de bataille, une aigrette blanche en plumes de héron était fixée par une agrafe de diamants (1).

(1) *Souvenirs du colonel de Gonneville;* cité par Thoumas.

Ainsi paré, Murat se jetait à corps perdu dans la mêlée, exposé plus que tout autre aux coups de l'ennemi, et tenant à la main, une simple cravache.

C'est dans ce costume que nous le voyons à Hoff, chargeant lui-même à la tête de la division d'Hautpoul; à Eylau, où, le lendemain de la lutte, il visite avec Napoléon le hideux champ de bataille couvert de morts à demi ensevelis sous la neige qui a pris une lugubre teinte de sang.

A Eylau, Napoléon s'était établi dans le cimetière lorsque d'épaisses colonnes russes montèrent à l'assaut : « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là? » dit Napoléon à Murat. Aussitôt celui-ci partit au galop, et, en un clin d'œil, toute la cavalerie française s'ébranla, passant sur le corps de l'armée russe qui fut désorganisée.

Le 10 juin, sur les bords de l'Alle, une furieuse bataille s'engagea. Murat, cette fois, eut deux chevaux tués sous lui et faillit être pris. Seule l'arrivée du général Lassalle le dégagea. Quelques instants après, Murat rendait le même service à Lassalle, et, lui tendant la main : « Général, lui dit-il, nous sommes quittes. »

La victoire de Friedland forçait bientôt les Russes à demander la paix. C'est à Murat que le prince Bagration et le général Benningsen s'adressèrent pour solliciter l'armistice qui précéda la fameuse entrevue du radeau de Tilsitt.

Napoléon était désormais à son apogée, et la décadence allait commencer, rapide jusqu'à la catastrophe finale. Dès lors aussi le rôle de Murat allait se transformer, et le général de cavalerie faire place au roi de Naples pour courir lui aussi à sa perte.

VII. MURAT ROI DE NAPLES — SON ADMINISTRATION — DISSENTIMENTS AVEC L'EMPEREUR

Pour le malheur de Napoléon et pour celui de la France, la guerre d'Espagne commença. Murat fut désigné pour prendre

le commandement des premières troupes qui devaient franchir la frontière. Napoléon l'avait eu à ses côtés, soit en Italie, soit à Paris, sans lui dire un seul mot de ses projets sur l'Espagne. Le 20 février 1808, il l'avait vu dans la journée sans lui adresser une seule parole relative à la mission qu'il lui destinait. Quand il l'eut quitté, il chargea le ministre de la Guerre de le faire partir dans la nuit pour Bayonne afin d'y prendre le commandement des troupes en entrant en Espagne.

Le 10 mars, Murat passa la frontière. S'il y avait un chef qui, par sa bonne mine, son air martial, ses manières ouvertes et toutes méridionales, convînt assurément aux Espagnols, c'était Murat. Il était fait pour leur plaire en leur imposant, et, parmi les princes destinés à régner, il eût été incontestablement le mieux choisi pour monter sur le trône d'Espagne (1).

L'enthousiasme des Espagnols le remplit d'espérance, et, de même qu'il avait rêvé le trône de Pologne, après la triomplale entrée à Varsovie, il se vit roi d'Espagne au lendemain de la réception enthousiaste de Vittoria. Seulement, il eût désiré posséder plus de détails sur les projets de Napoléon. Il crut qu'il lui était permis de demander des instructions, et il écrivit dans ce sens à l'empereur, en lui représentant le peuple espagnol prêt à acclamer un prince français. La réponse ne se fit pas attendre; elle était foudroyante :

Quand je vous prescris, disait Napoléon, de marcher militairement, de tenir vos divisions bien rassemblées et à distance de combat, de les pourvoir abondamment pour ne commettre aucun désordre, de ne prendre aucune part aux divisions de la cour d'Espagne, et de me renvoyer les questions qu'elle pourra vous adresser, ne sont-ce pas là des instructions ? Le reste ne vous regarde pas, et, si je ne vous dis rien, c'est que vous ne devez rien savoir.

Murat se le tint pour dit; il se résigna à n'en pas savoir davantage et s'appliqua à obéir fidèlement aux ordres de l'empereur, certain qu'après tout ce mystère ne pouvait cacher que ce qu'il désirait, c'est-à-dire le renversement des Bourbons d'Espagne et la vacance d'un des plus beaux trônes de l'univers.

(1) *Thiers*, t. VIII, p. 623.

Cependant, dans le chaos de la politique espagnole d'alors, Murat crut distinguer que les souverains de la péninsule avaient l'intention d'en appeler à Napoléon de leurs malheurs de famille et de faire trancher une situation délicate qui opposait le père et le fils. C'est alors qu'il imagina de faire protester Charles IV contre l'abdication qu'on lui avait imposée et contre la royauté de son fils Ferdinand VII (1).

Bien qu'il ne fût rien moins que politique, Murat avait touché juste, il avait inventé tout ce que le génie de Napoléon devait découvrir deux jours plus tard, à Bayonne, au reçu de la nouvelle de ce qui se passait à Madrid.

Malheureusement, l'enthousiasme des Espagnols pour les Français avait diminué de jour en jour. Bientôt, le 2 mai, lorsque Murat, se conformant aux ordres de Napoléon, voulut faire partir pour Bayonne la reine d'Étrurie et l'infant Dom Francisco, le peuple espagnol s'opposa formellement à leur départ. Une douzaine de grenadiers ayant fait feu, la population prit les armes et se jeta sur les soldats isolés qu'elle rencontra dans les rues. Près de 300 Français furent ainsi massacrés. Murat qui, plein de confiance, n'avait pris que des précautions insuffisantes, ne put empêcher leur assassinat. Du moins, lorsqu'il eut retrouvé son sang-froid, se vengea-t-il terriblement, et plusieurs centaines d'Espagnols furent fusillés séance tenante. En deux heures, la révolution fut terrassée, mais le peuple de Madrid devait en conserver longtemps un souvenir lugubre, et Murat ne fut plus désigné que comme l'égorgeur de la population madrilène.

Il n'en conservait pas moins ses illusions sur la couronne d'Espagne, lorsque Napoléon vint les mettre à néant : « Je destine, lui écrivait l'empereur, le roi de Naples à

(1) Voir la biographie de ces deux princes, n[os] 241 et 242 des *Contemporains*.

régner à Madrid, et je veux vous donner le royaume de Naples, » et il ajoutait, pour prévenir un mécontentement qu'il pressentait : « A Naples, vous pourrez vous absenter si la guerre vous rappelait auprès de moi. »

Ce fut un coup presque mortel pour Murat. Le renversement de ses espérances ébranla profondément son âme et même sa forte constitution, à tel point qu'il en tomba gravement malade et qu'il dut rentrer en France dans une litière.

Quoi qu'il en soit, Murat se résigna, et, loin d'entraver l'installation du nouveau roi sur le trône d'Espagne, il s'employa même à lui venir en aide pour lever les innombrables difficultés qu'il rencontrait.

Appelé au trône de Naples par décision impériale du 15 juillet 1808, Murat fut proclamé roi sous le nom de Joachim Napoléon le 1er août suivant.

Dès les premiers moments, il sut se concilier ses nouveaux sujets par de sages mesures; il interdit toute arrestation arbitraire, affermit les institutions françaises, réorganisa son armée et la porta à 60 000 hommes. La marine fut aussi l'objet de sa sollicitude; il fit construire deux vaisseaux et plusieurs frégates dans les chantiers de Cellamare.

Les finances l'occupaient beaucoup, dit le comte de Mosbourg, et il s'attachait avec sollicitude à modérer les charges publiques. Sa maxime était qu'il ne fallait pas exiger du peuple tout ce qu'il était possible d'en obtenir, mais qu'il fallait pourvoir à tous les services en ne demandant au peuple que les impôts qu'il était impossible de lui épargner. Plus d'une fois, pour maintenir sur ce point le système qu'il s'était fait, il eut à lutter contre les injonctions formelles de Napoléon, qui, disait-il, ne voulait pas que des pays conquis fussent affranchis des charges dont lui-même ne dispensait pas la France victorieuse. Au milieu des énormes dépenses qu'exigeait la guerre, il fonda des établissements utiles. Il encouragea l'industrie et les arts, il fit construire des routes, il embellit enfin la ville de Naples déjà si belle..... Cependant, aucun emprunt ne fut fait sous son règne, les impôts ne furent pas augmentés, ils ne furent que régularisés et rendus communs sans distinction à tous les habitants du royaume. L'ordre seul fit la richesse du trésor, et sur des dettes se montant à 500 millions de francs, contractées par les prédécesseurs de Joachim, il ne restait à racheter, quand il tomba du trône, que 3 ou 4 millions de rentes constituées (1).

Vis-à-vis des Anglais, Murat commença par un acte de vigueur, en enlevant l'île de Capri au capitaine Hudson Lowe, le futur geôlier de Sainte-Hélène. L'action avait été conduite par le général Lamarque et une division française. Murat, fier d'avoir inauguré aussi brillamment sa nouvelle monarchie, en informa solennellement Napoléon par son ministre des Affaires étrangères. Brutalement, l'empereur lui fit répondre : « Cela est ridicule, Capri ayant été prise par mes troupes, je dois apprendre cet événement par mon ministre de la Guerre à qui vous devez rendre compte. » Murat fut froissé de cette réponse de l'empereur qui affectait de ne voir en lui qu'un de ses lieutenants, parvenu par le seul effet de son impériale volonté, et il semble que, des deux côtés, on se soit plu à se froisser mutuellement.

En juin 1809, de nouvelles difficultés s'élevèrent à propos de la Sicile. Une flotte anglo-sicilienne ayant tenté de soulever la Napolitaine, Murat, pour se venger, fit préparer une expédition contre la Sicile, et parvint à réunir, sous le feu des Anglais, une flotte suffisante au transport de ses troupes. Mais une seule division, celle du général Cavaignac, put débarquer, et Murat attribua cet insuccès au mauvais vouloir des Français. Il demanda l'éloignement des troupes françaises. L'empereur s'y refusa, Il rendit alors un décret par lequel tous les étrangers de son royaume, même les Français, devaient se faire naturaliser Napolitains ou cesser leurs fonctions. Napoléon y répondit par un autre décret : « Considérant que le royaume de Naples fait partie du Grand Empire; que le prince qui règne dans ce pays est sorti des rangs de l'armée française; qu'il a été élevé sur le trône par les efforts et le sang des Français, Napoléon déclare que les citoyens français sont de droit citoyens du royaume des Deux-Siciles. »

---

(1) *Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne*, par le comte Murat, (1re Préface).

Murat ressentit une vive irritation des termes de ce décret. Il affecta de ne plus porter le grand cordon de la Légion d'honneur et de différer les fêtes à l'occasion de la naissance du roi de Rome.

La guerre de Russie mit heureusement un terme à ces difficultés, et Murat reprit dans la Grande Armée son poste de commandant en chef de la cavalerie, masse formidable de 50 000 chevaux.

VIII. LA CAMPAGNE DE RUSSIE — CAMPAGNE DE SAXE — LA TRAHISON — LES ALLIÉS — MURAT ET L'EMPEREUR — TOLENTINO

Au combat d'Ostrowno, le 25 juillet 1812, Murat reparut tel qu'il s'était montré autrefois. C'était bien le même cavalier héroïque et sublime, prodiguant sa vie de roi, dit M. de Ségur, comme il avait prodigué jadis ses forces de soldat.

A Witebsk, il s'élança sur l'ennemi avec tout son état-major, afin de rétablir le combat qu'une fausse manœuvre avait compromis. Entouré par un fort parti ennemi, il faillit être tué et ne dut la vie qu'à son piqueur qui le suivait, et qui abattit le bras d'un Russe levé sur sa tête.

Et c'était toujours le même héroïsme, la même folle bravoure; à Valoutina comme Kolosski, comme à la Moskowa surtout.

A cette dernière bataille, vêtu d'une tunique de velours vert, chaussé de bottes jaunes, coiffé de sa toque à plumes et à aigrette, combattant tour à tour à pied et à cheval, mais, au plus fort de la mêlée, il échappa comme par miracle aux balles et aux boulets qui frappaient autour de lui ses compagnons d'armes. C'est lui qui, mettant pied à terre, ramena la division Razout au combat; c'est lui qui, au centre d'un carré de la division Friant, repoussa les charges furieuses des cuirassiers russes, et qui, lorsque la bataille eut été gagnée, commença la poursuite des vaincus.....

On entra à Moscou, la vieille capitale des tsars, mais on ne put s'y maintenir indéfiniment, et il fallut commencer la retraite qui se changea bientôt en un immense désastre. Les Corps d'armée se réduisirent bientôt à l'effectif d'une brigade; la réserve de cavalerie compta 1200 chevaux. Dans cette douloureuse marche à travers les steppes glacés de la Russie, Murat reçut le commandement de l' « escadron sacré » qui formait la garde de l'empereur.

Bientôt il fut chargé d'une nouvelle mission plus lourde encore. Le 5 décembre, à Smorgoni, Napoléon quitta l'armée pour rentrer en toute hâte à Paris afin d'organiser les secours, et il remit à Murat les débris de la Grande Armée pour qu'il les ramenât en Allemagne.

Murat, disons-le, ne se montra pas à la hauteur d'une telle tâche, il ne fit rien pour enrayer la débâcle de l'armée. Péniblement, il la ramena de Wilna à Kowno, puis de Kowno à Kœnigsberg. Là, il eût pu, avec les troupes de Macdonald et de Heudelet, restées en Allemagne, reconstituer une nouvelle armée, il ne fit rien. Son royaume absorbait toutes les préoccupations de son esprit; il commençait à douter du succès final de l'empereur, et il se demandait avec anxiété ce qu'il adviendrait de sa couronne si celui-ci succombait. Brusquement, le 16 janvier, Murat remit le commandement de l'armée au prince Eugène et regagna en toute hâte ses États (1).

Cependant, Napoléon avait réuni une nouvelle armée en Allemagne, et il pressait Murat de venir reprendre son commandement à ses côtés. Mais le roi de Naples, qui déjà négociait avec les Anglais, ne répondit pas à la première invitation de l'empereur. A la seconde seulement il se décida et courut rejoindre Napoléon en Saxe.

Il reprit le commandement de la réserve de cavalerie avec laquelle il avait fait tant de prouesses, et avec elle il les renouvela à Dresde, à Liberwalkwitz.

A Dresde, le 27 août 1813, Murat parut plus brillant que jamais. Après avoir forcé le défilé de Cotta, il sépara le Corps de Kléneau du reste de l'armée alliée, puis le sabra avec ses cuirassiers et ses carabiniers.

---

(1) Voir la biographie d'Eugène de Beauharnais, n° 304 des *Contemporains*.

Le général Kléneau ne put résister à cette charge vigoureuse, presque tous ses bataillons enfoncés durent mettre bas les armes, et Murat prit là 15000 hommes, 12 canons, 12 drapeaux et 3 généraux (1).

A Liberwalkwitz, séparé de ses troupes, seul avec un cavalier, il fut assailli par un groupe de Russes et d'Allemands qui lui crièrent : « Rends-toi, roi ! » Heureusement, le cavalier qui le suivait tua l'officier qui commandait le détachement ennemi, et Murat put profiter du trouble qui s'ensuivit pour s'échapper.

Le 18 octobre, Murat prit encore part à la bataille de Leipzig, où il culbuta la cavalerie russe du général Pahlen. Cinq jours après il prenait définitivement congé de Napoléon, donnant pour prétexte que l'Italie était sérieusement menacée. Le prétexte était plausible, mais, en réalité, il est certain que, bien qu'il fût encore dans nos rangs, Murat entretenait une correspondance avec M. de Metternich, qui, en lui mettant sous les yeux l'exemple de Bernadotte, lui garantissait, au nom des alliés, la conservation de son royaume, s'il venait se ranger dans la coalition.

Habilement caressé par l'Autriche, conseillé par l'intrigant Fouché, Murat consacra définitivement sa trahison par les traités des 6 et 11 janvier 1814. Par ces traités, il s'engageait à mettre 30000 Napolitains au service des puissances alliées qui lui garantissaient en échange la possession de ses États. Napoléon apprenant cette défection, ne put d'abord y croire. Elle n'était cependant que trop réelle ! Murat, beau-frère de l'empereur, maréchal de France, grand-duc et roi, venait de joindre ses drapeaux à ceux de l'Autriche qu'il avait si souvent combattus, et occupait déjà Bologne. Murat, on le voit, n'était pas de ceux qui s'attachent désespérément à l'infortune.

Le 16 janvier, il lançait une proclamation dans laquelle il disait :

L'empereur ne veut que la guerre. Je trahirais les intérêts de mon ancienne patrie, ceux de mes Etats et les vôtres, si je ne séparais pas sur-le champ mes armées des siennes, pour les joindre à celles des puissances alliées dont les intentions magnanimes sont de rétablir la dignité des trônes et l'indépendance des nations.

L'explication, hélas ! ne justifiait pas la trahison. Le concours de Murat, si restreint qu'il fût, servit néanmoins grandement les alliés. Battu à Reggio et à Plaisance, le prince Eugène dut se replier derrière l'Adige, et son armée, sur laquelle Napoléon comptait pour prendre l'invasion à revers, ne lui fut d'aucun secours.

L'empereur, cependant, avait essayé de retenir Murat dans la voie où il s'engageait :

Votre mari est très brave sur le champ de bataille, écrivait-il à la reine Caroline, mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral..... Il a eu peur, et il n'a pas hésité à perdre en un instant ce qu'il ne peut tenir que par moi et avec moi.

L'abdication de Napoléon mit, en effet, le roi de Naples dans une situation fort difficile. En dépit des traités de janvier 1814, les princes de Bourbon et les alliés s'opposèrent à sa reconnaissance, et Talleyrand, ambassadeur de Louis XVIII à Vienne, demanda, dit-on, à l'Autriche, le passage d'une armée en Italie pour aller combattre celui qu'on appelait « l'usurpateur de Naples ».

Averti qu'il allait être abandonné de tous, et sourd aux sages conseils de la reine Caroline qui l'engageait à rester sur la défensive en attendant les événements, Murat résolut de soulever l'Italie. La nouvelle du débarquement de Napoléon au retour de l'île d'Elbe précipita l'exécution de cette résolution. Il envoya à Napoléon son aide de camp, le comte de Beauffremont, pour l'assurer de sa fidélité.

Après avoir ordonné l'organisation de la garde nationale et confié la régence à la reine Caroline, il porta son armée à Ancône. A ce moment précis, le Cabinet autrichien, qui craignait l'effet d'une brusque intervention de Murat sur le théâtre de la guerre, en faveur de Napoléon, essaya de l'arrêter : il lui donna avis des bonnes dispositions de l'Angleterre à son égard et de l'ordre

(1) Général Marbot, *Mémoires*.

qu'avaient reçu les plénipotentiaires britanniques à Vienne de conclure avec lui un traité définitif.

Mais Murat de s'arrêtait plus : « L'Italie veut la liberté, s'écria-t-il, rien ne saurait l'empêcher de la conquérir ! » De son quartier général de Rimini, le 30 mars 1815, il appelait les Italiens à la guerre de l'indépendance, et s'emparait de Modène et de Florence.

A Parme, il repoussa de nouvelles avances de l'Autriche, mais à Bologne, il se rendit aux représentations du commissaire anglais, William Bentinck, qui lui demanda de respecter le territoire du roi de Sardaigne, allié de la Grande-Bretagne. Murat accepta, ce fut sa perte. Le détour qu'il fit pour passer le Pô le fit battre à Tolentino, après avoir défendu pendant trois jours avec les débris de son armée le passage du Ronco. Malgré des prodiges de valeur qui montraient qu'il était toujours l'héroïque soldat de 1806, il dut reculer devant le nombre.

Bientôt abandonné de tous, Murat, protégé seulement par quatre lanciers, tenta de regagner Naples. Quand il y arriva, la ville était en pleine effervescence. Les lazzaroni, maîtres des rues, avaient forcé la reine à s'enfuir à Gaëte. Il l'y retrouva : « Madame, lui dit-il, je n'ai pu mourir, » puis, après l'avoir embrassée une dernière fois ainsi que ses enfants, il gagna l'île d'Ischia sous un déguisement, et de là se rendit à Cannes.

Napoléon, auquel il s'adressa, lui interdit l'entrée de Paris et lui refusa un commandement dans l'armée : « Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, disait-il plus tard, et pourtant, il nous aurait peut-être valu la victoire. » Murat se retira alors dans les environs de Toulon pour y attendre les événements. La nouvelle du désastre de Waterloo vint ruiner ses dernières espérances.

IX. MURAT FUGITIF EN CORSE — LA MORT

Cependant il ne pouvait rester dans le pays ; la réaction royaliste toute puissante commençait à s'attaquer à lui. Il songea alors à se retirer en Angleterre, et, le 15 juillet, il écrivit cette lettre à Wellington :

> Mylord, un prince malheureux, un capitaine qui n'est pas sans quelque ressource, s'adresse avec confiance à un capitaine aussi généreux qu'illustre pour obtenir un asile en Angleterre. Ne dédaignez pas mon hommage, Mylord, c'est celui d'un militaire d'honneur qui, tout en vous admirant, et sans être jaloux de votre gloire, désira longtemps de vous combattre dans l'espoir d'enrichir son expérience de vos talents militaires.

Cette supplique ne reçut pas de réponse ; il conçut alors le projet de se retirer en Corse. Une petite barque, la *Balancelle*, le conduisit à Bastia, mais, averti du danger qu'il courait dans cette vallée, il se retira à Vescovato où le maire lui donna asile et le protégea contre les gendarmes envoyés à sa poursuite. Il resta trois semaines à Vescovato ; il y reçut la visite d'anciens officiers qui lui représentèrent le royaume de Naples prêt à se soulever en sa faveur. Malgré les pressants avis de son aide de camp, le comte Marcirone, qui lui apportait des passe-ports pour se rendre en Autriche où on lui garantissait la vie sauve en échange d'une abdication pure et simple, il se fia à leurs assertions et résolut de tenter un débarquement.

Murat partit d'Ajaccio le 29 septembre 1815 avec le général Franceschetti, une dizaine d'officiers et 200 Corses, la plupart anciens soldats au service de Naples. Sa flottille se composait de cinq petites barques et d'une felouque, sous la conduite d'un nommé Barbara, espèce de forban aux gages de la cour de Naples et qui avait mission de livrer Murat.

Jusqu'au 6 octobre, les petits bâtiments tinrent assez bien la mer, malgré quelques bourrasques, mais, le 7 au matin, quatre barques n'avaient pas rallié. L'une d'elles, retrouvée dans la journée, abandonna une seconde fois la flottille la nuit suivante ; les autres ne purent être retrouvées. Murat restait donc seul avec deux bateaux montés seulement par 26 officiers et soldats. C'était trop peu de monde pour essayer de débarquer avec succès. Murat le comprit,

et il demanda qu'on mît le cap sur Trieste afin d'utiliser ses passeports. Barbara s'y refusa, alléguant le manque de vivres, et, comme on était en vue de la Calabre ultérieure, il offrit de le conduire au Pizzo. Murat accepta et l'on cingla vers le Pizzo.

Pendant le trajet, dit M. Henry Houssaye, Murat se para pour le triomphe ou pour la mort. Il se fit raser et mit un habit bleu à épaulettes d'or, un pantalon de nankin et un tricorne à ganse noire orné d'une corcarde où brillaient vingt-deux gros diamants. Entre 9 et 10 heures du matin, il débarqua avec ses 26 hommes sur la plage du Pizzo et gravit le raide sentier qui mène à la ville. En arrivant sur la principale place qui fourmillait de monde, car c'était un dimanche et c'était jour de marché, il cria : «*Io sono Guiacchino Murat. Gridate tutti : Viva il re Guiacchino!* Je suis Joachim Murat, criez tous : Vive le roi Joachim. » Seuls les soldats corses répétèrent le vivat qui s'éteignit dans un effrayant silence (1).

Murat comprit que tout était perdu. Cependant, comme deux jeunes gens lui indiquaient le chemin de Monteleone où, disaient-ils, il serait sauvé, il ordonna qu'on se mît en route.

A peine avait-il fait quelques pas que les gens du Pizzo, conduits par un bandit, Trentacapilli, arrivèrent armés de fusils : « Chargeons cette canaille, dit le général Franceschetti à Murat, et gagnons Monteleone. » Un instant, il hésita; pendant ce temps, la foule s'était accrue. Il fallut battre eu retraite pour gagner le rivage et se rembarquer. Mais le pilote Barbara avait repris la mer; Murat et ses hommes étaient perdus. Déjà, la fusillade des Calabrais se faisait plus nourrie, le lieutenant Pernice était tué; le général Franceschetti, blessé grièvement; deux capitaines, un lieutenant, deux sergents, plusieurs soldats et le valet de chambre du roi étaient atteints.

Murat souffre pire que la mort, dit encore M. Henry Houssaye. Renversé sur le dos, il voit ces carnassiers à masque d'homme se ruer sur lui. On le piétine, ou le frappe à coups de crosse, à coups de bâton, à coups de poing. Une vieille femme, mère et grand'mère de brigands, s'acharne sur lui, le frappant à la face avec un soulier, et hurlant à chaque coup : « Tu parles de liberté et tu m'as tué trois fils ! » D'autres femmes lui arrachent les cheveux, des misérables lui crachent au visage. Dans cette passion, Murat sentit son courage défaillir, et on l'entendit dire à ses bourreaux : « Assez ! assez ! ne me tuez pas. Vous gagnerez plus à me livrer à votre roi vivant que mort ! »

Enfin cette scène de sauvagerie prit fin. Trentacapilli conduisit ses prisonniers dans l'ancienne forteresse du Pizzo, transformée depuis longtemps en étable. Bien que les Muratistes fussent blessés grièvement pour la plupart, on les laissa quarante-huit heures dans ce réduit infect dont le sol était couvert d'un fumier gluant, tandis que la vermine en tapissait les murs.

Le gouvernement était, en effet, fort embarrassé de sa capture, et c'est pour cette raison qu'il avait promis à Trentacapilli 15 000 ducats pour Murat mort et 5000 seulement s'il le lui livrait vivant.

Le roi Ferdinand n'osait pas prendre seul la responsabilité de son exécution, il en référa aux ambassadeurs accrédités auprès de lui : « Tuez-le, répondit l'ambassadeur anglais, William A. Court, je prends tout sur moi. » Murat fut traduit devant une Commission militaire, présidée par l'adjudant général Joseph Fassulo, et dont tous les membres, officiers subalternes, lui devaient leurs grades. Le roi refusa fièrement de comparaître devant elle. Il n'en fut pas moins condamné à mort, le 13 octobre 1815, à 4 heures du soir.

L'arrêt portait : « Il ne sera accordé qu'une demi-heure au condamné pour recevoir les secours de la religion. »

A cette heure solennelle et en face d'une mort imminente, les sentiments religieux que Murat avait reçus dans son enfance et qu'il n'avait jamais perdus se réveillèrent, il se confessa de toutes ses fautes et reçut une suprême absolution. Par un raffinement de cruauté, on refusa de lui laisser voir les généraux Franceschetti, Natale et son valet de chambre, Armand; mais il écrivit une touchante lettre d'adieux à sa femme et à ses enfants, et chargea le lieutenant Frajo, rapporteur du Conseil de guerre, de la leur faire parvenir, mais ni cette lettre ni aucun objet ayant appar-

(1) Henry Houssaye. *La mort de Murat.*

tenu au roi ne furent remis à sa famille.

Amené à 4 h. 1/2 devant le peloton d'exécution, il refusa le bandeau et la chaise qu'on lui offrait : « J'ai trop souvent bravé la mort pour la craindre », dit-il, puis il ajouta : « Soldats ! faites votre devoir; tirez au cœur; mais épargnez le visage ! »

« Devant douze fusils en joue, à la dernière minute de sa vie, dit encore H. Houssaye, il se rappelait qu'il était le beau Murat ».

Ainsi mourut Murat, le plus héroïque personnage d'un des plus grands drames de l'histoire, qui, parti de la petite auberge de Quercy où il était né, parcourut en vainqueur l'Égypte, l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne et la Russie pour venir finir misérablement, presque en aventurier, après avoir vécu en paladin et en roi (1).

Maintenant, avant de terminer cette trop courte biographie du soldat, qu'on nous permette de dire quelques mots de ce que fut l'homme. Murat fut toute sa vie un cœur noble et généreux, compatissant à toutes les infortunes. Ses lettres, que le comte Murat a recueillies, nous le montrent plein de tendresse et d'amour pour les siens restés au pays natal. Ces lettres sont pleines de douces réprimandes de ce qu'on ne le tient pas au courant de ce qui se passe au pays. Commentva sonpère ? Que devient son frère André ? Que pense la petite Mion, qui fut quelque temps sa fiancée ? Ce sont là les questions qui se retrouvent le plus souvent sous sa plume hâtive.

De Vienne, il écrit à son frère André :

Mon cher frère, l'âge extrêmement avancé où se trouve arrivée notre incomparable mère devant nous faire présumer qu'elle peut nous être ravie d'un moment à l'autre, je viens te prescrire des devoirs sacrés, ceux que nous devons rendre à ses derniers moments. Mon frère, je veux conserver ses précieux restes, je veux les avoir près de moi. Ainsi, lorsqu'elle aura fermé les yeux à la lumière, lorsque, plus heureux que moi, tu auras recueilli ses derniers soupirs, fais embaumer son corps, fais-lui rendre les honneurs funèbres, et ensuite dépose-le dans un tombeau de pierre que je te charge de faire exécuter. Je pourrai l'en retirer quand je le jugerai à propos pour le rendre à celui que je lui destine dans une de mes campagnes.

Et quand on pense que cette lettre si touchante, empreinte d'une si exquise sensibilité, Murat l'écrivait huit jours à peine après Austerlitz, on ne peut s'empêcher de songer à ce qu'eût été l'homme si la guerre ne l'avait pas enlevé aux siens.

Cette sensibilité, il la montrait dans toutes ses actions. Même dans le combat, il n'aimait pas à faire lui-même couler le sang.

Ma satisfaction la plus vive, quand je songe à ma carrière militaire, disait-il au comte de Mosbourg, c'est de n'avoir jamais vu tomber un homme tué de ma main. Il n'est pas impossible, sans doute, qu'en tirant quelque coup de pistolet sur des ennemis qui m'attaquaient ou que je poursuivais, j'en aie blessé quelqu'un même mortellement, mais je l'ai ignoré. Si un homme était mort devant moi, sous mes coups, cette image me serait toujours présente ; elle me poursuivrait jusqu'au tombeau (1).

Ces sentiments achèvent de dépeindre Murat, et suffisent pour nous montrer que chez lui, l'homme égalait le soldat. Ils justifient ce que disait Lamartine :

Murat appartient avant tout au monde de l'imagination et de la poésie; homme de la fable par ses aventures, homme de la chevalerie par son caractère, homme de l'histoire par son époque. L'histoire, qui aura de l'enthousiasme et des reproches, aura surtout des larmes pour lui.

E. et J. Franceschini.

Paris.

(1) Murat avait plusieurs frères. *André*, son aîné, était né en 1760. Sans ambition, il se contenta d'être le maire de son village où il mourut, le 15 juin 1841. *Etienne* fut tué à Trafalgar, le 21 octobre 1805. Le roi Murat eut aussi plusieurs sœurs.

De son mariage avec Caroline Bonaparte, le futur roi de Naples laissa deux fils. L'aîné, *Napoléon-Achille*, naquit à Paris, le 21 janvier 1801, et mourut en Amérique sans enfants. Un autre, *Napoléon-Lucien-Charles*, naquit à Milan, en 1803, et rejoignit, non sans peine, son frère en Amérique. Il mourut à Paris le 10 avril 1878. Il eut aussi deux filles, *Joséphine*, mariée au comte Papoli, et *Louise-Julie*, devenue comtesse Rasponi.

Ceux des Murat qui portent le titre de prince donné par Napoléon III après le coup d'Etat, sont les descendants de ce dernier, et la branche qui s'honore du titre de comtes sont de la descendance d'André, mentionné plus haut.

(1) *Murat, lieutenant de l'empereur en Espagne*, par le comte Murat.

LES CONTEMPORAINS



LE CARDINAL MANNING (1808-1892)

I. LA FAMILLE — L'ÉDUCATION — HARROW OXFORD

Henry-Edward Manning naquit le 15 juillet 1808. Son père, riche banquier de Londres, était membre du Parlement et siégeait parmi les tories. Plus préoccupé des intérêts politiques et financiers que des questions religieuses, William Manning destinait cependant son fils à la cléricature. De l'autre côté du détroit, toute bonne famille se doit à elle-même de fournir l'un de ses membres à l'*Église établie :* celle-ci n'est pas seule à y gagner, le jeune clergyman peut compter sur un établissement « confortable et sûr ».

Henry-Edward n'avait jamais donné aucune marque de vocation ecclésiastique, mais, comme son goût n'était pas consulté, il n'eut qu'à se laisser faire. Au reste, la préparation qu'on exigeait de lui n'était pas trop pénible.

A quinze ans, nous le retrouvons à Harrow, le célèbre collège qui partage avec Eton la gloire d'abriter l'élite de la jeunesse britannique. Henry-Edward n'y fut guère un élève studieux; mais s'il est éclipsé dans les exercices scolaires, il se distingue davantage au *cricket*, le jeu favori des enfants d'Albion.

Aussi, en dépit de son peu d'ardeur pour l'étude, le séjour de Harrow ne laissa pas

que d'être fort utile au jeune Manning. C'est là qu'il puisa à leur source les traditions nationales et suça « la moelle des vrais principes anglais ». C'est là surtout qu'il s'habitua à devenir ce « parfait gentleman » qu'il resta toute sa vie.

Les relations scolaires donnent pour toute l'existence une familiarité, une aisance de rapports et des droits qu'on n'ose révoquer difficilement; plus d'une fois, dans sa longue carrière, le futur archevêque put se servir de ces titres comme d'une introduction près des plus hauts placés de ses compatriotes (1).

En 1837, Henry-Edward quittait Harrow, il avait dix-neuf ans : le moment était venu d'entrer à Oxford et d'y aborder les études sérieuses, mais un obstacle se dressait soudain qui aurait découragé une énergie moins bien trempée que celle du jeune étudiant. Après avoir connu les plus brillantes perspectives, la fortune de William Manning, devenu même gouverneur de la Banque d'Angleterre, arrivait à un moment d'épreuve qui compromettait son crédit et sa situation.

Il fallait un minimum de 6 à 7 000 francs par an pour subvenir à l'entretien d'Henry à Oxford. Le père hésita, et son fils, jurant de regagner le temps perdu, alla faire un stage chez un ecclésiastique. Sous cette nouvelle direction, il se mit au travail avec tant d'ardeur que, au bout d'un an, il était « immatriculé au collège de Balliol », à la célèbre Université d'Oxford.

Dans ce nouveau centre, Manning se révéla soudain et donna toute sa mesure : il se prit de passion pour l'étude et pour sa chère Université, dont il se montra toujours fier. Il étudia Platon et Aristote qui ne sortirent plus de sa mémoire et vinrent souvent orner ses écrits de leurs belles sentences.

Dans cette atmosphère remplie de la « majestueuse influence de l'antiquité, de la religion et de la poétique nature », Manning acquit toutes les qualités solides d'une éducation anglaise, basée sur la morale et sur l'amour du travail : on le vit brave, serviable et véridique. En lui, rien de cette attitude moqueuse et sarcastique si souvent particulière à nos collégiens et à nos étudiants français. Il apprend à respecter les choses dignes de respect : la religion, la famille et la patrie, y compris le gouvernement qui préside à nos destinées.

Il n'a que vingt ans, et déjà, nous dit son biographe, il est noble de manières, se présente simplement et bien, avec un beau sourire sur les lèvres; il ne paraît pas avoir plus de confiance en ses opinions qu'en celles du plus inexpérimenté des hommes; il parle avec une politesse exquise, avec cette mesure, cette sûreté et cette possession de soi que les Anglais admirent, faisant des gestes rares et dignes, comme un homme qui choisit parmi ses pensées et qui n'en donne que la fleur; c'est enfin un homme du monde et du meilleur monde.

Cette modestie, cette modération apparente n'empêchent pas cependant une noble ambition de consumer son âme : il a même une devise qu'on peut taxer de prétention : *Aut Cœsar, aut nihil,* la première place ou rien!

Aussi son travail assidu trouve sa récompense, et, en novembre 1830, aux examens dits de la Saint-Michel, il remporte la *first class* ou diplôme d'honneur qui vient couronner ses études classiques.

Homme d'action avant tout, Manning est déjà frappé de la puissance de la parole, et il cherche à se rendre maître dans cet art si précieux. Les étudiants de son collège viennent de fonder la conférence de l'*Union,* sorte de parlement en miniature qui a vu depuis, avec sa rivale de Cambridge, siéger sur ses bancs presque tous les hommes éminents de l'Angleterre.

Aux côtés de Manning on distingue Samuel Wilberforce, le futur prélat anglican qui bientôt s'appellera *Samuel bouche d'or,* William Edwart Gladstone, qui, à différentes reprises, aura l'honneur de présider aux destinées de sa patrie : d'autres noms, moins connus en France, pourraient

(1) L'abbé Lemire. *Le Cardinal Manning et son Action sociale.*

être cités. Au milieu d'eux, Manning parle beaucoup, il parle bien, il parle sur tous les sujets *et de quibusdam aliis*, depuis les grandes questions de politique générale jusqu'aux menus détails de ménage intérieur (1).

Un jour cependant, le club de l'Union, dont Manning était devenu le président, fut le théâtre d'une agitation inaccoutumée. Il s'agissait de traiter des mérites respectifs de Byron et de Shelley, et les rivaux de Cambridge avaient été appelés à donner leur opinion. La lutte fut chaude et si passionnée qu'au milieu de l'effervescence, il fut impossible de savoir de quel côté se tenait la victoire.

II. LA VOCATION — LE CLERGYMAN LE RECTEUR DE LAVINGTON

Les belles années d'étude désintéressée, de généreux enthousiasme, passent rapidement : bientôt arrive l'heure où il faut entrer dans la vie pratique.

A cette époque, la vocation de Manning semblait manifeste et n'était pas ce que son père avait rêvé. La politique attirait Henry-Edward, le prenait tout entier.

Il rêvait parlement, succès oratoires, pouvoir, action. Il se voyait déjà premier ministre, et ses camarades d'Oxford, s'ils avaient tiré son horoscope et celui de Gladstone, eussent réservé à celui-ci la mitre et la crosse et donné au futur archevêque de Westminster les sceaux de l'État. Le sort en décida autrement. M. William Manning était ruiné. Il avait dû, le cœur brisé, déposer son bilan, donner sa démission de régent de la Banque d'Angleterre, dont il avait même été quelque temps gouverneur, et de membre de la Chambre des communes, vendre sa belle maison de campagne (2).

Découragé, Manning dut accepter la place modeste de surnuméraire au ministère des Colonies. Il semble qu'au lieu d'entrer dans l'administration, le brillant Oxfordien eût dû songer à l'Église comme l'y conviait la volonté paternelle : son intérêt l'y poussait. Mais ce n'était pas à cette voix que le futur cardinal avait pris l'habitude d'obéir : pour aller à l'Église, il ne se sentait pas un attrait suffisant et il s'obstinait. A Oxford, en effet, le jeune gentleman n'avait subi aucune de ces influences qui développent les sentiments religieux : il éprouvait plutôt pour la carrière ecclésiastique une répugnance instinctive.

La seule pensée d'être clergyman, a-t-il dit, m'était odieuse. J'avais une véritable antipathie pour le caractère séculier, la mondanité de l'Église établie. La vue du tablier et du chapeau (insignes des évêques anglicans) me mettait littéralement hors de moi. Le titre de « père en Dieu », appliqué à des évêques vivant dans le confort, m'irritait.

Comment se fait-il donc que, quelques mois plus tard, nous voyons Manning franchir le seuil de cette même Église qui l'effraye aujourd'hui et lui répugne ?..... C'est qu'une révolution providentielle va s'opérer dans cette âme. La douleur est un grand maître : Manning souffrit dans son esprit de l'humiliation paternelle; il souffrit dans son cœur, se voyant refuser par un père prudent une union plus rêvée que sollicitée; enfin, il souffrit dans son corps, et, étendu par la maladie sur un lit de souffrance, il songea, il songea longtemps..... Quand il se releva, il était redevenu chrétien convaincu et résolu à consacrer sa vie au service de Dieu. Il voulait non plus se faire *clergyman*, dans le sens rêvé par son père, mais renoncer au monde et vivre pour Dieu seul.

Pour voir plus clair dans cet avenir qui s'ouvrait si subitement devant lui, il ajouta la prière à la méditation. Il pria, il fréquenta les églises, nous dit-il, et il entendit l'appel divin, car « ce fut un appel de Dieu aussi clair que pas un de ceux qu'il m'adressa depuis lors, un appel « *ad veritatem et ad seipsum.* »

L'ambition et les vues humaines n'eurent donc rien à voir dans la démarche de Manning : peu après, à la suite d'une préparation dérisoire dont se contentait le clergé anglican, le jeune homme était ordonné par l'évêque d'Oxford et cette bénédiction attirait toutes les faveurs de la fortune. Écoutons plutôt M. de Pressensé.

(1) Francis de Pressensé, *Le Cardinal Manning.*
(2) F. de Pressensé, *loc. cit.*, p. 126.

Manning eut la chance d'être placé dès ses débuts dans une position extrêmement favorable. En janvier 1833, il devint l'un des vicaires du révérend John Sargent, recteur de Lavington et châtelain de l'endroit, de plus, son parent par alliance. L'aînée des filles de la maison avait déjà épousé Samuel Wilberforce, le futur évêque, récemment nommé recteur d'une paroisse de l'île de Wight. C'était la destinée de ces demoiselles de récompenser le zèle des jeunes suffragants de leur père. Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que la plus jeune, Caroline, devenait la femme de Manning. Dès le mois de mai, celui-ci, à la mort de son futur beau-père, avait été placé par la grand-mère de sa fiancée, qui régnait au château et possédait le droit de collation, à la tête de cette importante paroisse. A vingt-cinq ans, après quelques semaines à peine d'apprentissage, Manning se trouvait dans la position de clergyman bénéficié que tant de membres du clergé n'atteignent jamais. Marié, renté, haut placé, il était dans la plus enviable des situations.

Il n'y a pas besoin d'être bien clairvoyant pour dire que ce bonheur a ses dangers, surtout chez un homme chargé par devoir de la prédication des vérités évangéliques. Si cet état se fût prolongé, que fût devenu le recteur de Lavington ?..... Il eut tout au plus grossi le nombre des clergymen respectables dont s'honore la protestante Angleterre, il était perdu pour le catholicisme.

Dieu, qui veillait, le préserva de ce péril. Lui laissant l'écorce de son bonheur, — « cette position éminente, ce luxe, ces chevaux qu'il aimait et dans la connaissance desquels il était passé maître, tout ce décor extérieur que Manning lui-même repoussa d'une main ferme dès qu'il eut fait ses premiers pas dans la voie du renoncement, » — il le frappa en plein cœur. Après quatre ans d'une félicité sans nuages, sa femme lui fut enlevée.

Ce coup de foudre, qui brisait le fragile bonheur d'un foyer plein de jeunesse et d'avenir, était une bénédiction suprême pour l'Église catholique en Angleterre (1).

(1) On raconte l'anecdote suivante. Un jour, dans un salon de Londres, quelqu'un prononça cette parole : « La conversion de Newman a été la plus grande calamité que l'Église établie ait éprouvée de nos jours. » Le chanoine Mac-Mullen se leva et répondit : « Non, le plus grand malheur pour l'Église de nos jours a été la mort d'une femme, Mme Manning. »

III. MOUVEMENT D'OXFORD — ROLE DE MANNING — L'ARCHIDIACRE DE CHICHESTER

Cependant, même marié, Manning ne « s'était pas endormi dans le bien-être ». D'une activité infatigable dans la direction de sa paroisse de Livington, il suivait d'un regard anxieux la grande lutte qui absorbait tous les esprits et dont les coups principaux partaient d'Oxford.

Spectateur attentif de tous les mouvements de Newman et de Pusey, recueillant toutes leurs paroles, lisant tous leurs écrits, il s'était pris dès l'abord d'enthousiasme pour la nouvelle et généreuse doctrine de ses maîtres (1). « Eh oui, disait-il, oui, l'Église d'Angleterre est autre chose qu'une créature de l'État; oui, il faut lui rendre sa puissance spirituelle, la ramener à ses origines et remettre au jour ces caractères authentiques sans lesquels il n'y a pas d'Église. »

S'associant à la pensée de Newman, dans ses immortels *tracts for the times*, il proclamait lui aussi que le retour à l'Église primitive était indispensable, et, dans son inconscience, avec le suprême lutteur, il distribuait les coups à droite comme à gauche, frappant sur l'Église romaine comme sur l'Église établie. Leur bonne foi croyait trouver un chemin au milieu de ce qu'ils appelaient « deux extrêmes ».

Mettant d'accord sa conduite avec les idées qui lui étaient chères, Manning paya tribut à la nouvelle doctrine par un sermon sur la *règle de foi* qu'il soumit à Newman avant de le prêcher. De ce jour datent les premiers rapports de ces deux hommes qui devaient exercer sur leur pays une influence si profonde. Doués, l'un du génie de la pensée, l'autre du génie de l'action, ils étaient faits pour marcher d'un pas égal vers la vérité, sans que jamais, cependant, la dissemblance de leur nature ne permît entre eux une sympathie absolue.

Pour l'instant, Manning considère Newman, — plus âgé que lui et chef incontesté

(1) Voir leurs biographies nos 316 et 317 des *Contemporains*.

du mouvement d'Oxford, — « comme un maître auquel il doit plus de gratitude qu'à tout autre homme ». Ces paroles flatteuses, il se plaît à les lui dire à lui-même; au reste, il se proclame son disciple, il est *tractarien* déclaré, et le parti évangélique reproche au recteur de Livington cette attitude si nette.

D'ailleurs, si les considérations intellectuelles ne suffisaient pas à attirer Manning de ce côté, il trouverait encore dans la sympathie de ses amis un nouveau motif pour se laisser entraîner par le mouvement d'Oxford. Là, il se rencontra avec Robert Wilberforce, le plus intime de ses collègues, avec Henry Wilberforce, son beau-frère, et surtout avec Gladstone, déjà membre de la Chambre des communes et « l'espoir du torysme intransigeant (1) ».

C'est en compagnie de ce dernier que Manning vint à Rome en 1838 pour la première fois. Ensemble ils rendent visite à Wiseman qui ne se doute pas qu'il a sous les yeux, en la personne de cet ecclésiastique anglican, son successeur sur le trône archiépiscopal non encore restauré de Westminster.

Manning n'est pas plutôt rentré dans sa paroisse, qu'à trente-deux ans, il reçoit sa nomination au poste d'archidiacre de Chichester, l'un des deux lieutenants de l'évêque dans la direction de son clergé.

Les opinions tractariennes du nouvel archidiacre sont connues de tous; si donc l'Église établie lui prodigue les honneurs, c'est que son mérite s'impose. En effet, répondant à l'attente publique, Manning, tout en restant titulaire de sa cure de Livington, se met avec activité à ses nouvelles fonctions. Ses mandements traitent avec autorité de toutes les grandes questions à l'ordre du jour. L'un d'entre eux, qui a pour sujet *l'unité de l'Église*, devient rapidement l'un des classiques de l'anglicanisme.

Aussi rien de surprenant que déjà l'évêque d'Exeter s'écrie : « Nous avons trois hommes sur qui compter : dans l'État, Gladstone, au barreau, Hope (le petit-gendre de sir Walter Scott, bientôt le compagnon de conversion de Manning), dans l'Église, Manning, » et il ajoute : « Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse empêcher Manning de devenir évêque. »

Un des organes les plus autorisés de l'Église établie partage cette opinion et déclare que « le jeune archidiacre est un de ces hommes dont l'Église a besoin dans ses plus hautes dignités, et qui ne sauraient vieillir dans le poste qu'ils occupent (1). » Le chef du parti rationaliste anglican, Frederick-Denison-Maurice, proclame partout : « Je ne sais où, de notre temps, l'on pourrait trouver un meilleur et plus sage évêque, » et, quelques jours après la conversion de Newman, il s'écriera : « Il y a un homme qui pourrait sauver l'Église, s'il le voulait, cet homme, c'est Manning. »

Pour tous, l'archidiacre de Chichester est donc la gloire et l'espoir de l'Église établie : lui-même se rend compte de la place qu'il y occupe, et nous trouvons dans ses papiers intimes une note « où il avoue qu'il a le pied sur le dernier échelon de l'échelle ».

Comment donc tant d'espérances vont-elles être frustrées ?..... Étudions un peu ce mouvement unique dans les annales de l'Église en Angleterre.

Après une vigoureuse campagne contre l'Église établie, mais aussi contre Rome, Newman en était arrivé, de déduction en déduction, à des conclusions imprévues qui le faisaient frissonner.

Creusant à pleines mains la terre féconde de la tradition, il avait touché le roc du « romanisme », et il s'apercevait que là seulement était la vérité. Mais alors, l'Église établie ?..... Qu'était-ce ?.....

Mais quoi ! sa propre main allait-elle se charger de porter le coup mortel à celle que jusque-là il appelait sa mère ?..... Pendant cinq ans, Newman recule devant ce parricide, se débattant sur ce qu'il nomma lui-même « son lit de mort »; il prolonge son agonie et recule le moment où il doit frapper. Enfin, ne pouvant fermer plus

(1) Macaulay.

(1) *The Christian Remembrancer*.

longtemps les yeux à l'irrésistible lumière, incapable de supporter les remords de sa conscience, le 8 octobre 1845, Newman abjurait le protestantisme.

Bien qu'elle fût préparée, cette nouvelle bouleversa l'Église d'Angleterre; d'Université en Université, de presbytère en presbytère, elle s'en alla, diversement commentée, mais unanimement appréciée comme « une grande trahison ». Si l'Église anglicane restait stupéfiée, que dire de ceux qui s'étaient laissé séduire par la générosité du mouvement d'Oxford, et considéraient effrayés l'abîme où les avait acculés leur chef?..... Tous les regards de l'Angleterre s'attachaient sur eux et semblaient leur demander ce qu'ils allaient faire.

Pendant que quelques-uns, s'autorisant de l'exemple de Newman, le suivirent dans sa conversion, d'autres reculèrent épouvantés. Avec Pusey, Manning fut de ceux-là. Deux jours après la *trahison* de Newman, il déclarait : « Rien au monde ne pourra ébranler ma foi à la présence du Christ dans l'Église anglicane et dans ses sacrements. » C'est le cri qui convient à sa conscience, mais vienne l'heure de la grâce, — elle n'est pas éloignée, — et ce lion frémissant, comme Newman, se couchera vaincu aux pieds de la vérité.

IV. LE DOUTE ET LA LUTTE
L'AFFAIRE GORHAM — CONVERSION

Déjà, du reste, un trouble profond s'est glissé dans l'âme du clergyman anglican. A Newman, qui lui a fait part de sa détermination, il répond que « s'il savait des mots qui pussent exprimer son profond amour pour lui, *sans souiller sa conscience*, il les emploierait volontiers, » et tout en déplorant qu'ils ne puissent plus se rencontrer dans cette vie au pied du même autel, il lui donna rendez-vous dans l'autre monde.

Comme cet adieu ressemble bien à un au revoir : déjà Manning sent que cette conduite sera peut-être un jour la sienne, et une cruelle incertitude paralyse son assurance des jours passés.

Pendant cinq longues années, Manning va répéter sans cesse cette accusation formidable. Il reprochera à son Église de manquer « d'antiquité, d'ordre, d'unité », il déplorera « ses dogmes sur le papier seulement, son rituel universellement abandonné, son clergé et ses laïques profondément divisés », et un jour il s'écriera : « Je ne suis pas catholique romain, *mais j'ai cessé d'être anglican.* »

La lutte est dans sa phase aiguë, et rien d'aussi intéressant que le spectacle de cet archidiacre anglican aux prises avec sa conscience, se demandant s'il doit avancer dans la voie qui se découvre à lui, s'il n'est pas le jouet d'un rêve, s'il n'y a pas plus d'humilité à rester à son poste qu'à étourdir le public du bruit de sa conversion. Et cependant, « si rien dans le protestantisme ne l'attire assez pour le retenir, rien non plus dans Rome ne le repousse assez pour le tenir à l'écart. »

Puis, le progrès s'accentue, bientôt il déclare :

Le principal, c'est l'attraction de Rome qui me séduit tout entier, raison, sentiment, toute ma nature, tandis que l'Église anglicane n'est qu'un à peu près, et encore n'est-elle cet à peu près que grâce aux suppléments et aux additions que nous lui apportons.

Je suis comme si une grande lumière avait lui à mes yeux. Mon sentiment à l'égard du catholicisme romain n'est pas de l'ordre intellectuel. J'ai des difficultés intellectuelles, mais les grandes difficultés morales sont en train de fondre. Quelque chose surgit en moi et me répète : Tu mourras catholique !..... Au reste, ajoutait-il avec humour, il y a 300 ans, nous avons abandonné un bon navire pour un bateau, je ne vais pas laisser le bateau pour un *tub*.

Et un autre jour, il se pose cette question catégorique : « Où en serai-je dans deux ans ?..... Où en était Newman il y a cinq ans ? ne se peut-il pas que j'en sois au même point que lui ?..... »

Mais comme Newman, plus que Newman encore, si Manning était attiré vers la lumière, il était également retenu par une force puissante, une répugnance invincible à la pensée de quitter son Église.

Pour moi, dit-il en un moment d'épanchement, c'est la chose du monde qui ressemble le plus à la mort..... Dans les liens de la naissance, du sang, de la mémoire, de l'affection, du bonheur, des intérêts, toutes les séductions qui peuvent agir sur une volonté m'attachent à ma croyance actuelle. En douter, c'est révoquer en doute tout ce qui m'est cher. Si je devais y renoncer, ce serait pour moi comme la mort.

En même temps que cette lutte constante, se poursuivait dans l'âme de l'archidiacre un travail intérieur de prière et de mortification qui, bien plus que les considérations spéculatives, devait influer sur sa décision. Se croyant toujours anglican, il était déjà catholique par la pratique et la méthode : « Il l'était par sa conception des sacrements, par sa célébration du Sacrifice eucharistique, par sa pratique de la confession. »

Il se confessait à ses collègues, entendait les confessions des fidèles et professait que le sacrement de Pénitence était loin de n'être qu'un conseil de perfection. Sa vie était réglée et mortifiée comme celle du plus vertueux des moines.

Il s'imposait, non seulement en Carême, mais en toute saison, des heures fixes de prière, de méditation, de lecture, d'examen de conscience. Il pratiquait le jeûne, au moins le mercredi et le vendredi. Il s'astreignait à lire la Bible agenouillé, à réciter les sept psaumes de la Pénitence. Il se mortifiait par des abstinences spéciales, renonçant au luxe des chevaux et des voitures. C'étaient les débuts de cet ascétisme qu'il devait pousser si loin plus tard (1).

On avouera que ce genre de vie ne puisait pas son inspiration dans l'esprit protestant et cependant, en dépit de ses longues prières et de ses jeûnes rigoureux Manning ne trouvait pas le calme et la joie. On lui offrait le poste de sous-aumônier de la reine, marchepied de toutes les faveurs; il le refusait, mais non sans trouble, ce qui le portait à s'accuser d'ambition, de vues humaines et de lâches compromis.

Sous cette rigueur constante, sa santé céda et il dut s'aliter, mais cette trêve aux occupations ne fut pour lui qu'une nouvelle occasion de prolonger ses méditations. Pour refaire ses forces, les médecins l'envoyèrent sur le continent, et il passa plusieurs mois à Rome : ce voyage, a-t-on dit, fut pour lui un cours de catholicisme pratique. Assidu aux offices, il resta captivé par la beauté du culte catholique et quand, après deux audiences de Pie IX, il revint en Angleterre, son embarras pour ramener les âmes au bercail anglican devint extrême.

N'ayant pas le droit de leur confier ses doutes, il n'osait leur montrer encore l'Église catholique, et en les envoyant au protestantisme, ne les privait-il pas à jamais de la vérité ?..... Quelle attitude prendre au milieu de ce double courant ? Bientôt, Manning s'aperçut que sa conscience était en jeu et qu'il s'agissait du salut de son âme : la décision fut prise, et l'œuvre intérieure étant achevée, il n'attendit plus que les événements extérieurs pour donner l'impulsion finale.

Voici sous quelle forme ils se présentèrent. Un ecclésiastique anglican, le révérend G. Gorham, s'était vu refuser l'institution par l'évêque d'Exeter à cause de ses opinions sur le baptême dont il niait l'efficacité. Gorham en appela de la sentence de son évêque au jugement du tribunal ecclésiastique des Arches. Battu de nouveau, il porta l'affaire devant le Conseil privé de la reine, c'est-à-dire devant un *tribunal purement laïque*. Le Conseil donna raison à l'ecclésiastique que l'Église anglicane avait, à juste titre, d'ailleurs, taxé d'hérésie.

Cette décision causa une émotion extraordinaire dans toute la Grande-Bretagne. Elle consacrait les usurpations de l'État devenu le juge suprême de la doctrine, elle montrait à tous les esprits non prévenus que l'Église anglicane, qui se vantait d'être l'Église des Conciles, n'était qu'une institution purement administrative, sans indépendance comme sans autorité (1).

Sous cette impression, Gladstone écrivit à Manning : « L'Église d'Angleterre est perdue si elle ne se sauve pas par quelque acte de courage. » Ce fut pour l'archidiacre le signal de l'action.

(1) F. de Pressensé, *loc. cit.*, p. 182.

(1) *Questions actuelles*, t. XXXIV, p. 1.

Aussitôt il rédige une protestation qui réunit d'abord l'assentiment de Pusey et de ses amis; puis, dans la cathédrale de Chichester, il convoque une réunion de dix-huit cents ecclésiastiques qui joignent leurs signatures à la sienne, protestant contre la suprématie royale.

Après ce coup d'État, Manning se renferma dans la retraite la plus absolue; il y resta neuf mois, se débattant encore avec ce qu'il appelle « l'agonie de son anglicanisme », luttant « entre la vérité et l'affection », car il recevait chaque jour les reproches des siens, prévoyant un dénouement prochain. Ce dénouement se déclara le 17 novembre 1850.

Ce jour-là, Manning se vit obligé de convoquer sur réquisition et de présider un meeting du clergé de son archidiaconé pour protester contre la Bulle de Pie IX qui, à la grande colère de l'anglicanisme, venait de restaurer la hiérarchie catholique en Angleterre. La position de Manning était excessivement fausse; il le sentit et saisit cette occasion pour communiquer à ses frères dans le ministère l'état de son esprit et sa formelle résolution d'abandonner l'Église d'Angleterre.

C'en était fait, conclurons-nous avec M. de Pressensé; l'heure des hésitations finales, des derniers combats, était passée.

Manning n'avait rien donné à la hâte, à la passion. Il avait lutté aussi longtemps qu'il l'avait osé, plus longtemps peut-être qu'une âme moins scrupuleuse ne l'eût fait, contre la voix de sa conscience. Peu à peu, il avait dénoué tous les liens qui l'attachaient à cette Église tendrement aimée, fidèlement servie. Ce temps de retraite, il l'avait passé dans la lecture du bréviaire, l'initiation à ces beautés spirituelles de la liturgie qui avaient calmé et purifié son âme. Une dernière fois, il alla s'agenouiller à côté de M. Gladstone, dans une église anglicane, dans cette petite chapelle de Buckingham Palace Road, où prêchait un ministre anglican, destiné à devenir un Père de la Compagnie de Jésus, et, se relevant quand le service de la communion commença, il dit à son compagnon attristé : « Je ne puis plus communier dans l'Église d'Angleterre. »

Le 6 avril 1851, dimanche de la Passion, Manning et son ami Hope Scott, qui s'étaient promis de marcher la main dans la main, firent abjuration, se confessèrent, lurent leur profession de foi, reçurent le baptême sous condition et l'absolution des mains du R. P. Brownbill dans l'église de Hill Street. Le dimanche des Rameaux, le cardinal Wiseman les confirma et leur donna la Communion.

C'était la fin d'une vie. Manning croyait que c'était même la fin de sa vie ou du moins de toute activité publique pour lui : nous allons voir combien il se trompait.

V. L'ABBÉ MANNING — ROME — LES OBLATS DE SAINT-CHARLES — LE PRÉVOT DE WESTMINSTER

Il faut de l'héroïsme pour interrompre brusquement sa vie à quarante-quatre ans, renoncer à un passé qui n'est pas sans gloire, et reprendre seul, sans amis, sans relations, une existence obscure. Il n'y a que la grâce divine pour donner la force de tenter cette épreuve. Débarrassé des angoisses qui l'oppressaient depuis cinq ans, Manning sentit dès le début de sa conversion les flots d'une joie céleste inonder son âme. De plus en plus détaché des affections terrestres, il n'eut pas une minute d'hésitation sur sa vocation sacerdotale et, moins de dix semaines après son abjuration, le cardinal Wiseman l'ordonnait dans sa chapelle particulière.

Le lendemain, initié par l'ancien recteur d'Elton, devenu le P. Faber, il célébrait sa première messe à l'église des Jésuites, et montait à l'autel conduit par le P. de Ravignan. Quelques jours plus tard, *l'abbé Manning* partait pour Rome, voulant puiser à sa source même l'esprit qui devait guider sa nouvelle existence.

Le converti, on se le rappelle, n'était pas un inconnu pour Pie IX; trois ans auparavant, le Pontife, se promenant hors de son palais, avait rencontré dans une rue de Rome l'archidiacre de Chichester. Frappé de l'attitude du clergyman, de sa belle taille, de son noble visage marqué de la double empreinte de l'intelligence et de la vertu,



OXFORD — LA GRANDE-RUE — LES COLLÈGES DE L'UNIVERSITE

A droite, le *collège de la Reine*; plus loin, la *flèche de l'église Sainte-Marie*; encore plus loin, et du même côté, la *flèche de l'église de Tous les Saints*. A gauche, le *collège de Toutes les Ames* et le *collège de l'Université*, construit de 1634 à 1675.

Pie IX s'écria : « Quel est donc ce bel homme?..... » Mgr Talbot, qui accompagnait le Saint-Père, put le renseigner et, à quelques jours de là, Manning était reçu en audience privée par le Pape qui lui donnait cette assurance prophétique : *Quand on fait le bien, Dieu ne refuse pas sa grâce.*

Aussi quelle ne fut pas la joie du Pontife en revoyant l'archidiacre aujourd'hui prosterné à ses pieds, vaincu par la vérité et sollicitant l'entrée au vrai bercail. Pie IX le traita comme un fils, voulut s'entretenir familièrement avec lui une fois par mois, et le plaça à l'*Académie des nobles ecclésiastiques.*

Cette haute protection adoucit pour Manning ce qu'il y avait de pénible pour un homme de son âge à se remettre à l'école et à revenir, selon son expression, *au biberon* et *aux lisières* du séminariste. Son séjour à Rome dura trois ans, pendant lesquels il se retrempa dans la prière et l'étude.

Puis, cédant aux instances du cardinal Wiseman, Pie IX le rendit à regret à sa patrie. L'Angleterre, en effet, avait besoin de Manning : le catholicisme n'était pas encore sorti de la grande crise qui, pendant plus de deux siècles, l'avait exposé à une persécution souvent sanglante, toujours tracassière. L'ère de la liberté commençait à luire, mais il manquait à son clergé, du reste fort restreint, l'auréole du prestige nécessaire pour toute action féconde.

L'archevêque de Westminster, le cardinal Wiseman, était le premier à se jeter vaillamment dans la mêlée et à tourner au profit de la religion romaine l'orientation nouvelle inaugurée par le mouvement d'Oxford. La conversion des Newman, des Faber, des Ward, des Oakeley, des Dalgairus, lui était, certes, d'un puissant secours; mais c'était à lui de diriger la lutte, à lui de parer tous les coups qui s'attaquaient de préférence au chef de la hiérarchie.

Newman, Faber avaient sacrifié leur indépendance au profit de l'Oratoire; il fallait à Wiseman un auxiliaire qu'il eût sous la main, toujours prêt à marcher au moindre signal : il le trouva dans Manning qui, pendant dix ans, fut l'homme de sa droite. Ce poste n'était pas une sinécure.

En effet, le catholicisme anglais présentait alors deux catégories, deux classes bien distinctes ; il y avait, dirons-nous avec M. de Pressensé, les timides et les vaillants, les muets et les éloquents, les passifs et les actifs, les vieux et les nouveaux catholiques; il y avait surtout, — les catholiques français saisiront mieux cette division, — les ultramontains et les gallicans.

Si, dans la personne de Wiseman, le Saint-Siège pouvait compter sur un lieutenant dévoué, l'épiscopat se composait de trop de membres remplis de l'ancien esprit pour qu'une parfaite unité pût régner dans le commandement. Les dix années qui s'écoulèrent entre le retour de Manning à Londres et son avènement au trône archiépiscopal furent toutes remplies de tristes luttes entre les deux principes contraires. Il s'y trouva forcément mêlé par la nature de ses opinions, par son tempérament et par la confiance de son archevêque.

Sa première œuvre fut de fonder, sur l'ordre de Mgr Wiseman, une communauté d'Oblats, pour suppléer à l'insuffisance numérique du clergé séculier. C'était comme une réserve que le chef du diocèse voulait avoir à sa disposition. Dans ce but, Manning revint en Italie, étudia à Milan l'Institut modèle de Saint-Charles Borromée et soumit à Rome des projets qui furent approuvés. En 1857, le dimanche de la Pentecôte, l'Institut s'inaugurait, composé de cinq prêtres et de deux clercs qui s'installaient à Bayswater.

En même temps qu'il devenait fondateur des Oblats de Saint-Charles, Manning était nommé prévôt du Chapitre de Westminster, puis il prenait la direction du collège de Saint-Edmond, où se formaient le clergé de Westminster et celui de Southwark.

Une promotion si rapide devait susciter des jalousies; elles furent fomentées encore par les affaires délicates dont le soin fut confié aux mains habiles du prévôt, entre autres la destitution de Mgr Errington, coadjuteur du cardinal. Ce prélat, « rejeton d'une vieille race aussi fière de la pureté de son blason que de celle de sa foi », entrait peu dans les idées généreuses de Wi-

seman et se trouvait l'obstacle quasi involontaire de son zèle.

Après quatre ans d'efforts, Manning eut le bonheur de réussir dans la difficile mission qui lui était confiée; l'auxiliaire importun fut écarté, mais cette victoire fut achetée au prix de la popularité du prévôt.

Par bonheur, la lutte se transportait parfois sur un terrain plus large où, au lieu de s'en prendre à ses frères dans la foi, il avait à combattre les ennemis de l'Église. Là, en pleine campagne, il pouvait déployer toutes les ressources abondantes dont l'avait doué la nature. La politique insensée de Napoléon III avait compromis le pouvoir temporel du Saint-Siège et, les brochures succédant aux brochures, amis et ennemis croisaient le fer sur cette question brûlante.

Manning, nommé récemment protonotaire apostolique, débuta par deux séries de conférences qu'il réunit en volumes; son ardeur de néophyte l'entraînant un peu loin, il corrigea quelques erreurs de forme sur la remarque de ses amis et donna un nouveau livre qui reçut un accueil tout à fait chaleureux sous ce titre : *Les Gloires du Saint-Siège au temps présent*.

Manning était encore à Rome où l'avait attiré la publication de son ouvrage, quand une alarmante nouvelle le rappela à Londres : Wiseman se mourait. Accourant en toute hâte, Manning arriva pour recueillir le dernier souffle du prélat expirant. C'était le 15 février 1865.

VI. L'ARCHEVÊQUE DE WESTMINSTER LA PAROLE, LA PLUME, L'ACTION

Étant donnée la division des esprits, le choix d'un successeur au cardinal Wiseman n'était pas chose aisée. Le Chapitre de Westminster avait commencé par écarter de sa liste tous les noms chers au Saint-Siège, et Pie IX, naturellement, se voyait dans l'alternative, ou de compromettre l'œuvre si bien commencée, ou de faire un coup d'État.

C'est pour ce dernier parti que se déclara le Pontife. Après avoir ordonné des prières spéciales pendant un mois pour appeler les lumières du ciel, écartant toutes les menées diplomatiques du gouvernement anglais et de ses amis qui présentaient successivement Mgr Errington, l'ancien coadjuteur, l'évêque de Clifton, Mgr Clifford, et l'évêque de Southwark, Mgr Grant, il choisit, le 30 avril 1865....., Henry-Edward Manning. Un peu plus tard, le Pontife expliquait son choix au nouvel élu : « *C'est proprement une inspiration à laquelle j'ai obéi en vous nommant. J'entendais sans cesse une voix qui me répétait : « Nomme-le, » nomme-le !* »

Fort de sa conscience, Manning attendit de pied ferme l'issue d'une lutte « qui pouvait changer sa destinée, mais non son état d'âme ». Quand le 8 mai 1865 apporta en Angleterre la nouvelle de la nomination du prévôt, tous comprirent les exigences de la nouvelle situation, et les plus opposants s'empressèrent d'aller présenter leurs hommages au nouvel archevêque.

En effet, le prêtre qui allait s'asseoir sur le siège de Westminster était l'homme d'une doctrine nette et tranchée. Ennemi de toutes les compromissions, son christianisme était celui des apôtres et des saints; son catholicisme, celui des grands Papes et des grands moines, le catholicisme de l'unité, de l'autorité, de l'infaillibilité.

Avec Mgr Manning, une ère nouvelle commençait donc pour le catholicisme dans la Grande-Bretagne. « Avant lui, dira un des principaux organes de la presse anglaise, l'Église catholique était dans les catacombes; avec Manning, elle sort de ces obscurs réduits, elle se montre au grand jour, et pour elle commence le siècle de Constantin. »

Pour opérer ce progrès merveilleux, l'archevêque eut à son service trois forces qu'il dirigea en maître : la parole, la plume et surtout l'action.

Toute sa vie, Manning eut une idée nette de la puissance de la parole; on se souvient des conférences de l'étudiant d'Oxford, de son zèle, de son succès précoce. Le clergyman ne négligea pas de cultiver des talents si précieux et le recteur de Lavington aimait

à grouper autour de sa chaire des auditeurs avides d'une parole élégante, mais surtout expressive. Devenu catholique, Manning ne pouvait renoncer à ce moyen de gagner les âmes; dans toutes les paroisses de Londres, il fit entendre son éloquence de converti, et, en montant sur le trône épiscopal, il ne perdit pas l'habitude d'aller chaque dimanche évangéliser l'une des nombreuses chapelles de la capitale.

Le samedi soir, le *Times*, comme les journaux catholiques, annonçait dans quelle église et à quelle heure Manning devait prendre la parole le lendemain, et au pied de sa chaire se donnait rendez-vous un groupe de protestants presque aussi considérable que l'auditoire catholique.

C'est que l'archevêque avait le don de cette éloquence pratique, chère aux Anglais, et que les auditoires français semblent réclamer aujourd'hui à grands cris. Chez lui, il n'y avait guère le souci de la belle phrase; et cependant, parfois elle tombait de ses lèvres, élégante, harmonieuse, inspirée par une émotion profonde. Mais habituellement elle faisait place à une doctrine simple, à un exposé clair, à une éloquence d'affaires, mais de l'affaire principale..... le salut.

Cet homme, avide de parole, ne peut pas toujours parler; certaines enceintes lui sont fermées, il est un public qu'il ne peut atteindre, alors il prend la plume et il devient écrivain (1).

La foi catholique est-elle attaquée? l'archevêque accepte le combat sur tous les terrains où le transportent ses adversaires. Il profite habilement de toutes les attaques des grands journaux protestants, pour leur imposer, sous forme de rectification, les réponses doctrinales qui sont de véritables apologies du catholicisme. Aucune de ces feuilles n'avance une erreur sans qu'il ne la relève aussitôt, demandant l'insertion de sa lettre au nom de la justice et de la courtoisie.

Mais pour l'activité infatigable de l'archevêque, la plume ou la parole ne sont que des armes insuffisantes, il veut davantage encore; il faut qu'il paye de sa personne, qu'il se mêle à tous les événements de son temps et que son influence personnelle fasse des conquêtes à la cause qu'il sert. En effet, on trouverait difficilement à notre époque un évêque qui ait tenu dans la vie publique la place que Manning est arrivé à y prendre. Il a su combiner ses fonctions épiscopales avec l'exercice de tous les droits civiques, acceptant les charges des unes et la responsabilité des autres. Essentiellement lutteur, il vit sans cesse sous les armes et se tient toujours au front de la bataille.

Rome, de son côté, concourut encore à mettre l'évêque en lumière quand elle l'éleva à la pourpre; dès lors, Manning prend dans son pays une place immense.

Aussi il arrive que l'ennemi est obligé de compter avec lui et que ce représentant d'une religion jadis proscrite prend une large place au soleil britannique. On s'en aperçoit le jour où, en 1875, Manning est élevé à la dignité cardinalice. L'Angleterre entière, flattée, se réjouit de cet événement. Quand l'archevêque arrive à Rome recevoir la récompense que lui destine Pie IX, les protestants anglais de la Ville Éternelle se mêlent aux catholiques pour acclamer le nouveau prince de l'Église (1).

A Londres, la cour partage ce mouvement : elle n'hésite pas à reconnaître la dignité conférée à l'archevêque catholique.

Il devient une illustration. Où il n'est pas, l'Angleterre n'est pas au complet; son absence est aussi remarquée que celle du lord-maire ou du prince de Galles. Sans titre officiel, il est un personnage comme le lord chancelier ou le doyen de Westminster. Des protestants préoccupés de leur

(1) Voici la liste des principaux ouvrages du cardinal Manning: *La Pleine Souveraineté de Dieu*, *Le Bon Pasteur*, *L'Amour de Jésus pour les pénitents*, *Le Saint Sacrement, centre d'immuable vérité*, *Le Péché et ses Suites*, *Angleterre et Chrétienté*, *L'Église, l'Esprit et le Monde*, *La Mission intérieure de l'Esprit-Saint*, *La Mission temporelle de l'Esprit-Saint*, *L'Indépendance du Saint-Siège*, *Le Pouvoir temporel du Vicaire de Jésus-Christ*, *Le Privilège de Pierre*, *Le Centenaire de saint Pierre*, deux volumes de *Mélanges*, trois volumes de *Sermons* sur les sujets ecclésiastiques, *Histoire vraie du Concile du Vatican*, *les Fondements de la foi*, *Le Sacerdoce éternel*, *Les Gloires du Sacré Cœur*. Les quatre derniers ouvrages ont été traduits en français.

(1) De Madaune. *Renaissance du catholicisme en Angleterre*.

petite Église peuvent regretter ce résultat, mais les vrais patriotes qui ont souci non de *leur vérité*, mais de *la vérité*, non d'une secte, mais de la patrie, s'inclinent devant l'*Éminence* nouvelle (1).

Comme supérieur de Saint-Charles, il avait révélé sa sollicitude pour la jeunesse et, nommé archevêque, sa première visite fut pour les 20 000 enfants pauvres de Londres. Pour eux, il multiplia les écoles, s'imposant tous les sacrifices et forçant les volontés nonchalantes à lui prêter leur concours.

L'œuvre des écoles lui était si chère qu'un jour, où on lui proposait d'ouvrir une souscription pour construire une nouvelle cathédrale, il répondit : « Non, je ne permettrai jamais qu'on pose la première pierre



PALAIS ET CATHÉDRALE DE WESTMINSTER

de ma cathédrale tant qu'un seul enfant catholique restera sans école..... La fondation d'écoles est une chose beaucoup plus urgente et plus agréable à Dieu. »

Par ce zèle infatigable, par cette action publique persévérante, le cardinal parvint à une grande popularité et à des honneurs flatteurs pour sa personne, mais il obtint surtout un résultat plus élevé, comme le fait remarquer un publiciste :

Ce n'est pas un homme que vous recevez, disaient au gouvernement anglais des sectaires rigides,

(1) Abbé Lemire, *loc. cit.*, p. 53.
Un jour, un dignitaire de l'Eglise anglicane disait devant le cardinal : « Nous, nous sommes l'Eglise d'Angleterre!..... » Manning répondit : « Et nous, nous sommes l'Eglise en Angleterre. » Cette réponse, devenue traditionnelle parmi les catholiques anglais, est d'une finesse et d'une exactitude parfaites. C'est sans doute pour ce motif que les ritualistes s'en sont emparés, bien qu'elle soit un non sens pour des protestants.

c'est un prêtre et avec lui toute la secte des catholiques romains. Prenez garde, elle vous envahit. Par la porte que vous ouvrez au cardinal, tout le flot du papisme entrera! — Et c'est vrai, dit le *Standard*, il est entré, nous n'y pouvons plus rien!

VII. PROGRAMME SOCIAL DU CARDINAL MANNING — LA LIGUE DE LA CROIX — LA GRÈVE DES DOCKS — LES FUNÉRAILLES

Si l'apostolat des esprits de son temps, — catholiques ou non catholiques, — fut la mission capitale que se donna le cardinal Manning, il est une œuvre à la gloire de laquelle il a plus spécialement attaché son nom et qui immortalisera sa mémoire : c'est la question sociale.

S'apercevant que l'ivrognerie était la principale cause de tant de misère, il s'efforça de combattre ce vice par le seul moyen qui avait réussi en Irlande. On sait tout ce que le P. Mathew a obtenu par ses ligues de tempérance. Déjà, n'étant que prévôt de Westminster, Manning avait voulu s'associer à cette œuvre bienfaisante et s'en faire le vulgarisateur et l'avocat.

C'est ainsi qu'il lui arriva l'anecdote suivante qu'il aimait beaucoup à raconter :

Un soir que je rentrais d'un meeting, je rencontre dans la rue un ouvrier irlandais ivre. Je l'arrête :

— Vous êtes Irlandais? lui dis-je.

— Oui, répondit-il.

— Et catholique?

— Certainement! que serais-je bien autre chose?

— Alors pourquoi ne prenez-vous pas le *pledge* (médaille que l'on donne aux membres des Sociétés de tempérance pour leur rappeler leur vœu), et ne cessez-vous pas de déshonorer votre religion?

— Déshonorer ma religion! répond l'ivrogne, je bois seulement un verre maintenant et puis encore un, mais je n'ai jamais été jusqu'à déshonorer ma religion!.....

Alors le futur cardinal, s'imaginant bien faire, ajoute que lui-même a pris le *pledge*, quoiqu'il soit prêtre, et se donne en exemple.

Là-dessus, l'Irlandais se fâche :

— Comment, dit-il en se croisant les bras, un prêtre est tombé à ce point de devoir prendre le *pledge*. Ah! je n'aurais jamais cru voir des temps pareils! Dieu assiste Votre Révérence!.....

Et il se retire tout scandalisé.

Il faut croire que Dieu m'assista réellement, ajoutait Manning, car j'étais tellement confus que, sans sa grâce, j'aurais donné ma démission de buveur d'eau (1).

Loin d'arriver à cette extrémité, le prévôt, devenu archevêque, se montra plus austère que jamais : jamais il ne prenait de vin, et quand il assistait à quelque banquet offert par l'une des Sociétés dont il était membre, il mettait ses gants dans son verre pour éviter qu'on lui versât une liqueur fermentée.

La ligue de la tempérance, appelée aussi ligue de la croix, prit sous sa direction un développement considérable.

Le cardinal lui recrutait des membres avec le zèle d'un P. Mathew. Il présidait ses réunions générales qui se tiennent tous les ans le jour de Saint-Patrick. Pour qu'il ne s'y rendît point, il fallait qu'il fût malade, ce qui arrivait rarement; mais alors même, il écrivait une lettre à son cher peuple, afin de l'engager, disait-il, à bien pratiquer une des vertus que saint Patrick avait le plus aimées.

Une autre réunion lui était également chère, c'était la fête annuelle de Crystal Palace avec son organisation quasi militaire, ses bannières, ses corps de musique, ses rubans distinctifs; cette espèce de revue passée par le général en chef, ce prince de l'Église haranguant la foule, ces acclamations frénétiques, tout cela formait un spectacle d'une grande originalité.

Il fallait voir Manning, debout à la tribune royale, entouré de son clergé, présidant au défilé de 100 000 catholiques qui marchaient paroisse par paroisse avec leurs bannières et leurs musiques. Chaque bannière, en passant, s'inclinait devant le cardinal, et lui la bénissait. Après le défilé, 3 000 enfants des écoles, formant un seul chœur, chantaient des cantiques. Et les protestants accourus pour voir la grande fête romaine admiraient le prestige de Manning (2)!

C'est par des fêtes de ce genre que le cardinal parvint à jouir, parmi la classe ouvrière, d'un crédit et d'une autorité sans pareils, comme les événements allaient bientôt le prouver.

Nous sommes en 1889, au point culminant de la vie du cardinal : il va mettre le sceau à sa popularité en s'imposant à l'at-

(1) *The Daily Chronicle.*
(2) La *Croix*.

tention générale du monde du travail. Au mois d'août éclata la grève célèbre des ouvriers des docks.

C'était une collection de pauvres gens, à qui des bras vigoureux tenaient lieu de tout métier. Ils gagnaient 50 centimes l'heure, mais n'avaient à travailler que deux heures par jour; et les embaucheurs trouvaient moyen de percevoir encore quelque chose sur ce maigre salaire quotidien. Cette situation méritait considération; elle fut habilement exploitée par l'agitateur mécanicien, John Burns, le chef des socialistes de Londres, qui prit la tête du mouvement.

— Ma femme et moi, dit-il en un article de la *Nouvelle revue*, nous quittions souvent notre maison à 3 ou 4 heures du matin, hiver comme été. Nous parcourions les docks, et nous nous arrêtions aux portes pour haranguer les ouvriers qui arrivaient à leur travail. Cette propagande faite, je m'en allais dans l'East-End, vers 7 ou 8 heures, commencer ma journée de mécanicien. Je vécus de la sorte pendant des semaines et des mois, de 1884 à 1886. C'est ainsi que j'arrivai à bien connaître les ouvriers des docks, à être connu d'eux.

En 1889, cependant, ils hésitaient encore à se mettre en grève. Un succès obtenu par les ouvriers du gaz les décida à tenter l'aventure.

Le 13 août, 300 hommes refusèrent d'accepter a paye de 50 centimes et quittèrent le travail.

Il fallait entraîner les autres.

Les jours suivants, 15, 16 et 17 août, je consacrai trente-six discours à parler d'association près des quais et des magasins.

Le 20 août, la grève était générale, et le 25, un dimanche, 60 000 hommes partaient des entrepôts, musique et bannière en tête. Marchant huit de front, lentement et gravement, ils se dirigèrent vers Hyde-Parck, et traversèrent toute la ville, de l'Est à l'Ouest, aux accents de la *Marseillaise*. Il faisait un temps superbe. Les promeneurs remplissaient les rues et saluaient la procession des travailleurs; les soldats, debout devant les casernes, applaudissaient; la foule saluait les grévistes et jetait des gros sous dans leurs chapeaux. Ils recueillirent sur le chemin 8 000 francs.

Des docks, la grève s'étendit aux métiers connexes et bientôt les organisateurs du mouvement durent nourrir 250 000 hommes; il est vrai que l'argent affluait, envoyé d'Angleterre, d'Amérique et surtout d'Australie. Pour éviter le gaspillage, l'ivrognerie et les désordres qui en résultent, on remit aux ouvriers des bons qui étaient reçus chez tous les fournisseurs. On ne vit jamais grève plus sobre. Du premier jour au dernier, pas un homme ne demanda de l'argent pour aller boire.

Cette armée de travailleurs présentait trois réclamations : 1° gagner 60 centimes l'heure au lieu de 50; 2° être embauchés pour quatre heures successives au minimum; 3° n'avoir plus d'intermédiaires entre eux et les Compagnies.

Il s'agissait de savoir si ces réclamations étaient justes et dans quelle mesure les directeurs pouvaient y faire droit. Manning, dont le père et le frère avaient été présidents d'une compagnie des docks, était assez au courant de l'affaire. Il l'étudia davantage encore et se résolut à intervenir. Il se rendit donc chez le directeur, M. Norwood.

Cette première visite, raconte M. Lemire auquel nous empruntons cet épisode, ne fut d'aucun effet, mais, à sa sortie du bureau, des milliers de grévistes firent une ovation au cardinal, et, le dimanche suivant, Burns, rendant compte de cette démarche, disait : « C'était un grand spectacle que de voir cet illustre cardinal, chargé de ses quatre-vingts ans, plein de miséricorde pour le peuple, intercéder en sa faveur auprès de ce Norwood. Je me suis dit qu'en ce moment le meilleur et le pire modèle de deux classes d'Anglais se trouvaient en présence dans la même chambre. »

A la fin de ce discours, Burns fut invité à se rendre à l'archevêché, et le lendemain, il disait à la porte des docks : « J'ai, pour la première fois de ma vie, adressé la parole à ce glorieux vieillard. J'ai été profondément impressionné par son attitude calme et résolue, je puis vous assurer que son cœur s'intéresse à notre grève et qu'il est plein de sympathie pour nos souffrances. Il m'a exprimé l'espoir que vous persévérerez tous dans la dignité de conduite que vous avez montrée jusqu'à présent. *J'ai senti, en le quittant, que j'emportais plus d'espérance et d'encouragement que je n'en ai tiré d'aucune conversation précédente avec qui que ce soit.* » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements (1).

Cependant la situation critique se prolongeait. L'évêque anglican de Londres et le lord-maire intervinrent à leur tour, mais, rebutés par les difficultés, ils se retirèrent.

Le cardinal restait seul. Il continua de négocier et finit par obtenir des patrons l'augmentation de salaire pour le 4 novembre. Mais il fallait la faire accepter des ouvriers et décider ceux-ci à rentrer dans les ateliers avant cette date, car on n'était que dans les premiers jours de septembre. Manning réunit les chefs de la grève dans

(1) Lemire, *loc. cit.*, p. 106 et suiv.

une salle d'école catholique, leur expose avec chaleur la nécessité d'un arrangement, insiste pour qu'ils veuillent bien presser les ouvriers de rentrer dans les docks. Les chefs hésitent et déclarent qu'ils ne peuvent répondre de rien. Alors le cardinal se lève, et recourant à son dernier moyen :

— Messieurs, dit-il, si vous refusez de remplir cette mission de paix, j'irai moi-même haranguer la foule des grévistes. Vingt-cinq mille d'entre eux sont mes fils spirituels : ils m'écouteront ! »

A ces nobles accents, les chefs, profondément émus, promirent de faire tous leurs efforts, et l'on vit les Comités de la grève adhérer successivement aux propositions du cardinal. Le 16 septembre, le travail fut repris. Londres était sauvée. Mais le commerce avait perdu 37 millions.

Le Pape fit écrire au cardinal pour le féliciter. Les grévistes se cotisèrent et lui offrirent une somme d'argent qu'il consacra à fonder un lit d'hôpital pour un ouvrier. Ils étaient contents. Ils étaient nés à l'espérance, car, selon la remarque de Burns, désormais, ils se sentaient capables de s'organiser pour leur bien commun.

Au plus fort de la grève, on avait dit à Manning : « Mais, Éminence, c'est du *socialisme* que vous faites là ! — Je ne sais pas si c'est du socialisme pour vous, répondit-il, mais pour moi, c'est du *christianisme !* »

Cette intervention eut un retentissement immense ; elle restera comme une date dans l'histoire de l'Église au XIX[e] siècle, et maintenant, dirons-nous avec M. de Pressensé, « c'est sur cette scène finale qu'il convient de quitter Manning. » Il ne lui restait plus que quelques mois à vivre. Les ombres du soir tombaient de plus en plus épaisses sur son chemin ; le vieillard aimait à parler de sa fin.

La mort, en effet, ne l'épouvantait pas ; tout dans sa vie l'y avait préparé, depuis son amour de la vérité, son zèle des âmes, jusqu'à sa vie austère et monacale. C'est sur un lit de camp, dans une chambrette de 13 pieds sur 16, que le 14 janvier 1892, après six jours de maladie, il rendit son âme à Dieu.

Presqu'à la même heure mourait un jeune prince, dans la ligne directe de la succession à la couronne d'Angleterre, le duc de Clarence, mais ce deuil national ne fit pas tort à l'immense explosion de douleur qui salua la disparition de cet octogénaire. « On eût dit que le Londres ouvrier, populaire, pauvre, se sentait orphelin. Dans la foule qui défila en rangs serrés dans la chapelle mortuaire où étaient exposés les restes mortels de l'archevêque, revêtus de la pourpre cardinalice, on vit, à côté de ses collègues dans l'épiscopat, des membres de son clergé, des laïques de son troupeau, des néophytes qu'il avait amenés à l'Église, des pénitents dont il était directeur, des amis qu'il recevait, avec sa bonne grâce habituelle, et des individualités de toute espèce, de toute opinion et de toute origine, qui avaient goûté sa généreuse et tolérante hospitalité, et qui accouraient pour voir une dernière fois les traits vénérés du patron des pauvres, du cardinal du peuple. »

Ses funérailles furent célébrées le 21 janvier à l'oratoire de Brompton au milieu d'un immense concours. Quand le corbillard passa, toute cette multitude, catholiques et protestants, socialistes et révolutionnaires, s'agenouilla ou s'inclina. On eût dit que, pour un jour, par-dessus ce cercueil où dormait un grand serviteur du Christ, les deux mondes, entre lesquels notre civilisation matérialiste et mercantile a creusé un abîme, se tendaient la main en pleurant et se réconciliaient dans un deuil commun (1).

Le Vivier.

LOUIS DUMOLIN.

Bibliographie. — Outre les notices citées dans le cours de cette biographie, plusieurs autres études ont paru tant en Angleterre qu'en France sur le grand cardinal. Citons : chez les Anglais, ARTHUR HUTTON, *Cardinal Manning*, Londres, 1892 ; J.-B. GASQUET, *Cardinal Manning*, Londres, 1896 ; E. SHERIDAN-PURCELL, *Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster*, 2 vol., Londres, 1896. Chez nous : M. l'abbé H. HEMMER, Lethielleux, Paris, 1898, et, en Allemagne, M[gr] A. BELLESHEIM, Mainz, Kirchheim, 1892.

(1) F. DE PRESSENSÉ, *loc. cit.*, p. 314.

LES CONTEMPORAINS



WILLIAM FABER (1814-1863)

I. ENFANCE ET JEUNESSE — « LE PAYS DES LACS — HARROW, OXFORD » — GOUTS LITTÉRAIRES — ASPIRATIONS RELIGIEUSES

« Cet écrivain ascétique me semble placé au seuil des temps nouveaux comme saint François de Sales le fut au lendemain du moyen âge. » Tel est le rôle considérable que Mgr Mermillod attribue au P. Faber, et l'étude de ses œuvres, aussi bien que de sa vie, ratifie le jugement de l'éloquent prélat.

Frédéric-William Faber naquit le 28 juin 1814, dans le comté d'York, au presbytère de Calverley, dont son grand-père était titulaire. Il était le septième enfant de Thomas-Henri Faber qui, lui aussi, était ministre de l'Église anglicane.

Chez les Faber, dit Léon Gautier, le protestantisme était à l'état aigu; car ils descendaient d'une de ces familles que la révocation de l'édit de Nantes avait forcées à se réfugier en Angleterre. C'est tout dire, l'on connaît la ténacité des souvenirs chez ces bannis. Quoi qu'il en soit, il nous est doux de penser qu'il y avait du sang français dans les veines de l'enfant qui venait de naître.

Les heureuses dispositions de son intelligence se manifestèrent dès ses premières années : admis à passer une partie de son

enfance dans cette magnifique région que les Anglais appellent « le pays des lacs », Frédéric sut en apprécier toutes les beautés et recueillir les impressions qui devaient plus tard lui inspirer les plus beaux de ses vers.

Ce comté de Westmoreland « avec ses collines, ses eaux, ses grands ombrages », fut toujours pour lui la terre classique de la chevalerie : le charme ne s'en rompit jamais, et c'est le cadre qu'il choisira pour son poème de *Sir Lancelot*.

Du pays des lacs, Frédéric passe au collège de Harrow, sous la direction du docteur Longley, que bientôt sa science conduira au siège épiscopal de Cantorbéry, et qui sera toujours, pour la jeunesse de Faber, un guide précieux. C'est lui qui développe dans l'esprit de son élève cette passion de lecture et ce goût littéraire qu'il ne peut rassasier qu'en sacrifiant ses heures de récréation.

Les littérateurs modernes, tant prosateurs que poètes, l'absorbent tellement dans ses études que, lorsque vient le moment d'entrer à Oxford, l'examen révèle plus d'une lacune dans ses connaissances classiques. Malgré tout, un premier échec est vite réparé; et, en 1833, Frédéric est admis dans la vieille Université.

Son caractère aimable, son intelligence facile, sa mine avenante, lui font bien vite une place de choix dans ce nouveau milieu : peu à peu il exerce autour de lui un charme auquel on ne peut plus se soustraire. Un de ses camarades déclare que « Faber fascine tout le monde ».

Frédéric a vingt ans, c'est « l'enfant d'Albion à la taille élancée, aux yeux bleus, vifs et intelligents ». Son biographe nous représente « cette charmante figure fine et allongée, avec une légère pointe de fierté, en harmonie parfaite avec sa chaste et poétique adolescence ». Autour de lui se presse un cercle d'amis; c'est J.-B. Morris, le futur fellow (1) d'Oxford, c'est sir Roundell Palmer, le grand chancelier d'Angleterre, c'est M. Beresford Hope, et d'autres encore qui garderont toute leur vie l'intimité commencée sous les ombrages d'Oxford.

A quoi attribuer cette douce influence de Faber sur les jeunes hommes qui l'entourent? A ses qualités naturelles, sans doute, à ses talents, à sa parole aisée et gracieuse, mais aussi à ce rayonnement intérieur qui s'échappe d'une âme chaste et séduit ceux qui l'entourent. A Oxford, Faber traversa toutes les tentations, cause de la chute d'un si grand nombre, sans y ternir son innocence.

Cette âme pure chante son bonheur, qu'elle redit naïvement à tous; elle nage dans un océan de délices : « Ici, à Oxford, dit-il, je vis littéralement au milieu de mes montagnes de jeune écolier, je respire leur air libre et je ressens leur influence. » Sa muse, facilement inspirée, célèbre tout ce qui l'entoure, depuis les belles eaux de la Tamise, les frais ombrages des parcs, jusqu'aux murs de l'antique Université et la chapelle de Sainte-Marie où

A travers ta forêt de fûts, d'arceaux, d'ogives,
La lune fait glisser ses timides rayons,
Et mon cœur, méprenant ces lueurs fugitives
Voit d'angéliques visions (1).

Mais comme la piété se partage son cœur avec la poésie, c'est vers le Dieu de ses jeunes années qu'il dirige ses plus beaux élans :

O toi, mon Dieu, l'amour de ma paisible enfance,
De mon printemps chaste bonheur,
Toi dont je ressentais chaque jour la présence,
Chaque nuit l'aimable frayeur.

Laisse-moi te parler de tes bontés passées,
Tandis que c'est en mon pouvoir,
Tandis que tes faveurs ne sont point effacées
Dans l'ombre des faveurs du soir.

Quand on m'eut dit, Seigneur, de te nommer mon père,
Je goûtai cette liberté;
Mais j'éprouvai bientôt que le doux nom de mère
Répond à peine à ta bonté.

. . . .

Je sentais double vie à ma vie enlacée
Chacune distincte à mon cœur,
La vie avec ma mère..... elle est chose passée;
Restait ta vie en moi, Seigneur (2).

---

(1) Le mot *fellow* veut dire gradué, qui a pris quelque degré dans l'Université.

(1) *De nuit à Sainte-Marie*, traduction du P. Philpin de Rivières.

(2) *Le Dieu de mon enfance.*

Comme l'insinue cette dernière strophe, Frédéric connut de bonne heure l'infortune. Il n'avait que quinze ans quand il perdit la mère aimée qui avait choyé son enfance et appris à ses lèvres à bégayer les premières prières. Ce souvenir attristé et ému inspire encore sa lyre :

Et je me vois encor, timide enfant,
Suivant tes pas en ce jour à l'église.
Je sens ta main encor me découvrant,
M'agenouillant, ôtant mon petit gant,
Joignant mes doigts en la forme requise.....
Et tout heureux, dans le divin palais,
Je palpitais....., adorais....., m'oubliais (1).

En dépit du talent du P. Philpin de Rivières, la traduction ne peut nous rendre l'harmonieuse élégance de l'expression poétique de l'étudiant d'Oxford. Faber est vraiment poète, poète comme les lakistes qui, avec lui, ont puisé l'inspiration aux sources de la nature dans les magnifiques comtés de Westmoreland et de Cumberland. Bientôt, au reste, nous le retrouverons dans la compagnie de Wordsworth, le chef de l'école.

Avec la poésie et la culture des lettres, le goût des questions religieuses se partage son âme.

« Je n'ai de bonheur, écrit-il en 1834. qu'à penser, parler ou écrire sur les choses éternelles (2). » Ce fils et petit-fils de clergyman à l'âme sensible se confond devant l'émotion religieuse du saint roi David, qu'il appelle « le chantre de la joie, le poète de la mélodie. » « Il n'y a personne comme l'homme religieux, dit-il encore, pour savourer la société des amis. Son cœur se gonfle et s'emplit d'émotions qui se résolvent en chants sublimes, comme le cœur de l'homme oppressé par la souffrance qui se décharge par les larmes. »

En dehors des études classiques, ses lectures l'entraînent vers les ouvrages de piété. « La biographie religieuse, qui a toujours été mon étude favorite, a occupé presque tout mon temps, hors des classes, pendant ce terme scolaire. » Il applique à son avancement spirituel tous les principes dont il suit le développement dans les âmes de ceux qu'il étudie, et il ressent un tel désir d'approcher de la perfection de ses modèles, que, parfois, un sentiment de dépit le décourage à la vue des difficultés qui l'arrêtent :

Je me sens quelque peu abattu, en voyant tant d'hommes vertueux arriver de bonne heure à la maturité de la foi et à la perfection spirituelle. On dirait qu'ils deviennent chrétiens tout d'un coup. Leur conversion paraît toute miraculeuse : elle se palpe comme les écailles tombant des yeux de l'aveugle. Ce n'est pas que je n'aie souvent eu des heures de dévotion extatique, enthousiaste ; mais la fièvre ne tardait pas à tomber, et mes sentiments rentraient tranquilles et sobres dans leurs canaux accoutumés. Je n'ai point eu de ces réveils miraculeux du cœur, de ces visibles interventions de l'esprit, où le tison est pris au foyer, mais je suppose que la puissance religieuse agit de mille et mille différentes manières, par mille et mille différents instruments, en raison des tempéraments divers sur lesquels elle s'exerce.

On le voit, l'âme du jeune clerc catholique dans sa chambre de séminariste ou celle du religieux novice dans la cellule de son couvent, n'est pas plus préoccupée de sa formation spirituelle que celle de l'étudiant d'Oxford. Rien de surprenant maintenant si son zèle de jeunesse l'entraîne à vouloir réformer le milieu qui l'entoure et jusqu'à l'Église à laquelle il appartient. « Le grand mal d'Oxford, écrit-il, c'est, à ce qu'il m'a semblé, qu'une sorte de zèle pour l'extérieur de la religion s'est substitué à l'esprit intérieur de foi et d'amour. Combien il est facile de prendre l'amour de notre parti pour l'amour de Dieu, de mettre l'Église d'Angleterre à la place de l'Église du Christ, et de se mettre infiniment plus en peine des boulevards extérieurs que des doctrines dont elle est si jalouse ! »

Au reste, Faber n'est pas seul à se défier des abus qui se glissent dans son Église : nous sommes en 1834, et déjà le mouvement tractarien germe au sein de la vieille Université. Déjà Keble a prononcé son fameux discours et jeté le défi à l'Église établie, déjà Newman a fait paraître ses premiers tracts et groupé autour de sa chaire de Sainte-Marie les premiers admirateurs qui vont former les phalanges puissantes du *Newmanisme*.

(1) *L'hôte de Pâques.*
(2) *Lettre Ire* à *John-Brande Morris, esq.*

Faber, lui aussi, a ressenti la fascination de la parole magique du grand *tutor* d'Oriel; il l'admire et se déclare le disciple du maître. A sa suite, il éprouve un secret attrait pour les dogmes catholiques, et écrit le 1er janvier 1834 :

— La transsubstantiation m'a tracassé l'esprit, non pas que je me sente entraîné vers ce dogme, mais je ne vois pas comment le réfuter. Comment ce dogme peut-il être absurde et contredire le témoignage des sens, lorsque nous n'avons aucun moyen de prendre connaissance de l'être inconnu, la substance, qui seule est donnée comme le sujet de cette conversion? Répondez à cela.

Pourtant, il reste attaché de cœur à « sa vénérable Église anglicane » et trouve à Newman de trop fortes tendances au mysticisme. D'après lui, la doctrine du curé de Sainte-Marie ne conduit « qu'à un vague platonisme et à des rêveries sans corps ». « Remarquez cependant, ajoute-t-il, je ne dis pas que Newman lui-même en soit là; je sais le contraire, je le crois un chrétien éminemment pieux et humble d'esprit, mais je pense qu'il est assis aux pieds des philosophes contemplatifs du premier âge avec une humilité peu d'accord avec l'Écriture; qu'il s'est assimilé leurs idées, et que ses partisans deviendront probablement une sorte d'Esséniens du christianisme (1). »

Voilà donc le disciple qui, à une distance respectueuse du maître, forme un groupe tenant le milieu entre l'anglicanisme et ce qu'on est convenu d'appeler le mouvement religieux d'Oxford. Déjà ses amis l'entourent et le considèrent comme leur chef, situation qu'il n'a nullement cherchée et qui s'est établie d'elle-même. Lorsqu'il le constate, lui-même s'en effraye.

— Il y a en ce moment, écrit-il le 29 août 1835, un certain nombre d'élèves d'Oxford qui me considèrent comme une espèce de guide et de conseiller spirituel. Pour plusieurs, la cause de la religion s'est comme identifiée avec moi, en sorte que j'ai sur les bras un bureau d'affaires religieuses. Tout roule sur un blanc-bec de vingt et un ans. Quel danger pour moi de me poser en chef de parti, de devenir orgueilleux, présomptueux, suffisant (2)!

Oui, ajoute M. L. Gautier, cette situation était singulière, mais ce blanc-bec était chaste et il était laborieux. Quoiqu'il fût dès lors en proie à d'horribles névralgies, il ne suspendait pas ses études et se rendait capable de faire plus tard des prodiges de travail. Il songeait à devenir pasteur : c'était toute son ambition.

(1) Lettre III. *A un ami*, janvier 1835.
(2) Lettre VIII. *A Palmer*.

II. — LA VOCATION — ENTRÉE DANS L'ÉGLISE ANGLICANE — AMBLESIDE

Clergyman, tel avait été le rêve de William Faber depuis ses plus jeunes années! Dans sa famille, on ne connaissait guère d'autre carrière : son grand-père avait été recteur de Calverley, son père venait de mourir secrétaire de l'évêque de Durham; lui aussi entrerait donc dans l'Église. Tout l'y poussait, non seulement les traditions de famille, mais des goûts personnels très prononcés, une vocation très déterminée. Il le déclare à qui veut l'entendre :

Il n'y a pas à craindre que je change de profession; je sens, plus vivement peut-être que je ne le devrais, que je ne pourrai jamais être heureux et content dans une autre. Elle semble faire partie de ma destinée; elle a donné sa teinte à toute mon enfance; elle a été le rêve de ma vie, tellement que quelquefois je m'imagine avoir été l'objet d'un appel positif.

Et si l'étudiant se livre à ces confidences, ce n'est pas pour en tirer vanité, mais pour s'effrayer des obligations qui en découlent et se demander s'il a bien les qualités nécessaires pour remplir une telle mission.

Je m'aperçois, dit-il, que l'amour de paraître, tout méprisable qu'il soit, est terriblement enraciné dans mon être; tandis que les conflits silencieux, les persécutions sourdes auxquelles un prêtre de paroisse est exposé, demandent de lui cette énergie surhumaine, qui met sa force, selon le hardi paradoxe d'Isaïe, dans le calme et la confiance (1).

La crainte est le commencement de la sagesse, et cette défiance est une marque de force. En effet, on chercherait dans toute la jeunesse d'Oxford un étudiant dont la conduite surpasse celle de Faber. C'est, nous l'avons dit, le secret de l'attraction qui amène à lui les amis en grand nombre, et lui donne cette influence naissante, capable d'exciter la jalousie de ses maîtres.

La maturité de son jugement, le sérieux

(1) Lettre III. *A Palmer*, janvier 1835.

de ses appréciations révèlent déjà un esprit prêt à l'action. Un jour, il traite de la grave question de l'éducation, du danger des lectures; il le fait en des termes qui surprennent dans la bouche d'un étudiant :

On dit que l'âme d'un enfant est douée d'une susceptibilité spéciale et que ce qu'il apprend se grave profondément. Dès lors, un père chrétien devrait prendre garde que rien, à cet âge critique, n'encombrât l'accès des grandes vérités éternelles qui doivent s'établir dans toute âme de pécheur racheté. Est-ce là ce que l'on fait? Tout au contraire. Dès le berceau, vous apprenez à ce petit être à demander soir et matin qu'il ne soit point induit en tentation, et, de suite après, vous vous mettez à caresser ses passions et ses convoitises; c'est se jouer de son salut éternel : vous lui faites lire attentivement dans les odes d'Horace toute espèce d'énormités parées de tous les charmes de la mélodie et de la diction, voire même des attraits de la malice et des légèretés.

Cependant, n'allons pas croire que chez Faber la vertu est innée, et par conséquent facile; non, c'est dans la lutte que s'éprouve l'âme, et celle du futur mystique connaîtra les plus subtiles attaques du grand ennemi; il souffrira dans sa volonté, il souffrira dans son intelligence.

Un jour, il donne à un ami qui chancelle les conseils les plus précieux pour le retenir dans le droit chemin, mais bientôt il s'arrête, retenu par un scrupule.

« Ai-je bien le droit de parler ainsi? » Et, en deux mots, il nous fait l'aveu pénible de la tentation qui vient de l'assaillir :

Il n'y a pas huit jours, mon cœur était le temple du Saint-Esprit, asile de joie et de paix dans la foi. Et maintenant, c'est l'enfer, le noir enfer qui le dévore! Les eaux profondes ont inondé mon âme et je ne sais où je vais. Je sens que je succombe.

L'épreuve fut terrible, mais courte; le souffle desséché du doute avait passé sur cette âme qu'il essaya de fléchir : il ne réussit qu'à la bouleverser un instant, et, après l'orage, le calme revint plus radieux que jamais.

Mais si la tentation ne fut pas toujours si violente, elle se présenta fréquemment sous une forme séduisante. Faber avait la passion des lettres. Faber était poète, et souvent, au milieu des études classiques, il prenait involontairement la plume pour confier au papier l'expression de ses rêves : « Comme un tourbillon, l'inspiration l'emportait alors loin d'Oxford et des diplômes dans les jardins illuminés de l'imagination où se cueillent les pommes d'or. »

Il se laisse tenter par les concours de poésie, et, en 1836, remporte le grand prix avec son poème sur les *Chevaliers de Saint-Jean :* le juge Keble proclame son travail supérieur aux trente-six autres présentés et le déclare hors concours. Et, pendant ce temps, Faber se désole et déplore la brèche qu'il a faite par ce labeur à ses examens et à sa santé : « Oh! je regrette amèrement le jour où j'ai commencé à mettre une plume sur le papier, ou plutôt à passer le papier sablé de l'imagination sur les épées rouillées des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, pour essayer de les fourbir. »

En effet, les examens suivants lui réservent quelque mécompte, et ce n'est qu'en janvier 1837 qu'il devient *fellow* d'Oxford. Il est vrai que, par compensation, il emporte du même coup le prix de théologie sur un grand nombre de concurrents.

L'avenir est donc assuré, et il ne lui reste plus qu'à se préparer aux Ordres : « Mon unique désir, écrit-il alors, est d'employer toute ma vie à faire pour le Christ et pour son Église le peu de bien dont mon bon Maître m'a rendu capable (1). »

Dans ce but, tout en donnant son cours comme professeur, il étudie les écrivains chrétiens des premiers siècles, et accepte, des éditeurs de la « Bibliothèque des Pères », la mission de traduire les sept livres de saint Optat sur le schisme donatiste. Le 6 août 1837, il est ordonné diacre dans la cathédrale de Saint-Wilfrid de Ripon, et occupe ses vacances à remplir son premier ministère paroissial à Ambleside.

Deux fois par semaine, il prêche de longs sermons où il révèle tout son cœur devant un bel auditoire composé de gens instruits et d'un bon nombre d'élèves de l'Université.

Entre temps, il se livre à la poésie et

(1) *Lettre XXVIII. Au Rév. J.-B. Morris*, 31 janvier 1837.

publie tout un recueil de poèmes sous ce titre bien connu aujourd'hui : *Le lys d'eau ou nénuphar du Cherwell.* A Ambleside, il a, en effet, l'occasion de rencontrer fréquemment le poète Wordsworth, le chef des lakistes, qui lui fait le plus bienveillant accueil et l'associe à ses longnes promenades à travers les montagnes. Il est curieux de voir le jeune diacre d'Oxford et le barde aux cheveux blancs marcher côte à côte, unis dans une même admiration et épris d'un même enthousiasme pour cette belle nature qui se déroule sous leurs yeux.

C'est dans ces excursions que Wordsworth apprit à apprécier Faber, et quand, plus tard, celui-ci lui apprendra qu'il renonce à la poésie pour se donner tout entier à l'Église, le vieillard répondra : « Je ne puis vous dire que vous avez tort, mais l'Angleterre perd un poète. »

Qu'elle est séduisante, cette voix d'un maître autorisé murmurant à l'oreille d'un jeune homme qu'il a du génie et que le feu sacré l'a touché! Cependant, Faber eut le courage d'y fermer l'oreille, et, le 26 mai 1839, il recevait les Ordres. Le rêve de sa vie était accompli, pensait-il, il ne doutait pas qu'un jour le véritable sacerdoce viendrait donner à son ministère l'autorité et la sève qui manquent au protestantisme.

III. — LES VOYAGES — ROME — SALUTAIRES IMPRESSIONS — AUDIENCE DE GRÉGOIRE XVI

Les voyages, qui occupent dans la vie de tout Anglais une place si considérable, prennent dans celle de Faber une importance spéciale : c'est à eux qu'il doit sa vocation, c'est à son séjour sur le continent, et en particulier à Rome, le centre du catholicisme, qu'il est redevable de son retour à la vraie foi.

Le 26 février 1841, Faber quittait l'Angleterre pour la première fois en compagnie d'un jeune Anglais dont il était le mentor. D'un trait, il traverse Paris et la France entière pour arriver à la Méditerranée, d'où il s'embarque pour Gênes. Le *fellow* d'Oxford se trouve dans cette ville le jour de la fête de l'Annonciation, et il est émerveillé de la piété des fidèles catholiques. « La ville est toute en fête, les boutiques fermées, les églises pleines de gens bien mis et de femmes parées. Les cloches en volées, en carillons, n'ont pas eu de relâche tout le jour. » Pour se mettre en harmonie avec ceux qui l'entourent, il n'hésite pas lui-même à décorer la cheminée de sa chambre de tulipes rouges, pour célébrer celle

Qui la première
Au sein béni,
Devint la mère
De l'Infini (1).

Ce bouquet, dit M. L. Gautier, devait lui porter bonheur. A mesure qu'il descend au midi de l'Italie, le souffle du catholicisme devient plus chaud et le pénètre davantage. A la vue d'un monastère italien devenu désert, il pousse ce cri de désolation : « Jadis une voix continuelle, une liturgie du jour et de la nuit, s'élevait de là en présence de Dieu. Mais le *fiat* d'un empereur autrichien s'est fait entendre, et ces trésors d'intercession ont été perdus pour la terre. » Alors lui revient à la mémoire la lettre fameuse de Pétrarque aux Chartreux, dont il répète avec conviction les termes les plus ardents. « Mes désirs sont accomplis. J'ai été en Paradis, et j'ai vu les anges du ciel sous la forme d'hommes. »

De Pavie, Faber passe à Venise, Corfou, Athènes, Constantinople, et gémit sur « cette pauvre église grecque laissée à l'abandon ». « Si nous voulons de larges et catholiques sympathies à l'étranger, ne les cherchons que là où elles nous sont garanties, dans notre mère latine. » Sa description de Constantinople est d'une touche chrétienne superbe et d'une mélancolie pénétrante.

Puis il remonte le Danube, qu'il déclare plus magnifique que le Rhin. A Mariazell, il est ravi par un pèlerinage.

Des centaines d'hommes et de femmes font retentir le saint nom de Marie le long des vallées et des crêtes sauvages. Tout l'espace entre les montagnes semble n'être plus qu'une bouche pour envoyer vers le ciel un *Ave Maria* sans fin. Ce spectacle, inusité pour lui, le fait songer aux petits ruisseaux faibles et divisés de la foi dans son pays, et il considère avec une surprise mêlée d'émoi cet immense flot de foi pure, sincère, profonde, lancée sur ce vert plateau de Styrie par la capitale de l'Autriche (2).

(1) P. Bowden, *Extraits du journal*, p. 154.
(2) *Journal*, p. 231. *Ami du Clergé*, 18e année, n. 35.

Quand Faber rentra en Angleterre, ses convictions religieuses étaient profondément modifiées ; le spectacle de toutes les pompes catholiques avait produit en lui une impression profonde. Il n'avait plus la force de critiquer ce que jadis il reniait avec ardeur : en un mot, dirons-nous avec son biographe, s'il était encore anglican par le dehors, il était romain par le dedans. Il était catholique de cœur, et il ne manquait plus qu'une occasion pour le déclarer bien haut. Elle n'allait pas tarder à se présenter.

En 1843, Faber fut vivement pressé d'accepter la cure d'Elton, au comté d'Huntingdon; après bien des hésitations, il accepta. Mais, avant d'aller s'ensevelir dans ce village de campagne, il voulut une dernière fois se donner le spectacle du grand mouvement catholique sur le continent : disons mieux, une impulsion secrète l'entraînait de nouveau vers Rome.

Le 3 avril, il repartait donc pour la Ville Éternelle, pour le pays de la lumière. Sur sa route, il s'arrête à Savone, et, se penchant pour lire une épitaphe, il reçoit cette rude leçon qui le fait tressaillir dans tout son être : *Ami, lorsque je vivais, j'ai cherché ma consolation sur le Parnasse; toi, sois mieux inspiré et cherche-la sur le Calvaire.* « Je ne crois pas, ajoute Faber, avoir jamais entendu pareil sermon ! » En face de cette tombe, il renouvela sa résolution de renoncer à la poésie pour se consacrer plus entièrement au ministère des âmes.

Faber approche de Rome; déjà il aperçoit le dôme de Saint-Pierre et son âme tressaille. Il se hâte, traverse le pont Molle, foulé par Constantin vainqueur, et, le soir même, à la clarté de la lune, il se glisse plein d'émotion vers le tombeau des Apôtres, où il prie longuement, presque seul dans l'immense basilique. Si l'ensemble de la ville, le Colisée excepté, lui produit quelque désappointement, les détails le ravissent.

Ici était la maison du centurion qui gardait saint Paul; sous cette église, saint Luc écrivait les Actes des Apôtres; là fut répandu le sang de saint Ignace; dans cette chambre a dormi saint François; dans cette maison, saint Dominique établit son Ordre. Dans ces catacombes sont les ossements des martyrs (1).

Faber était recommandé par le docteur Wiseman au cardinal Acton et au docteur Grant; il fut donc à même de visiter en détail tous les établissements religieux de Rome. On le vit alors parcourir les rues de la cité catholique et visiter pieusement ces lieux de pèlerinages inconnus à la foule triviale des touristes.

A la suite de M. Gautier, transportons-nous auprès de lui et essayons de peindre une de ses journées.

Il se lève de bonne heure, réveillé par son amour du travail et par ce rude soleil de là-bas. Le voilà tout aussitôt qui se précipite dans les livres. Deux, entre autres, l'attirent et le retiennent. Ce sont les *Œuvres de sainte Thérèse* et la *Théologie* du P. Perrone, et, dans tous ses écrits, on reconnaîtra plus tard distinctement l'influence de ces premières lectures. Cependant, il veut profiter des fraîcheurs de la matinée pour visiter quelque sanctuaire inconnu, et il est aujourd'hui conduit par une main invisible vers les lieux bénis qui ont gardé le souvenir de saint Philippe de Néri. Il noue de très intimes relations avec ce saint, qui prend soudain une place immense dans son intelligence et dans son cœur. Je dirais volontiers que ce jour-là il est sacré Oratorien : et notez que ce sera là, en réalité, sa vocation spéciale et son caractère particulier.

L'heure se précipite, et le jeune Anglican s'arrache avec peine à ces foyers ardents où il a jeté son cœur. Il ne saurait oublier qu'il a un rendez-vous avec le recteur du collège anglais, et qu'il doit avec lui continuer une discussion sur les caractères de la véritable Église. Ce recteur est un maître homme, et qui est de taille à bien mener une telle lutte. Les admirables dispositions de son néophyte (c'est bien le nom que mérite dès lors Frédéric-William) sont pour lui un secours précieux.

Le jeune recteur d'Elton n'en est plus qu'à se demander si l'on ne pourrait pas attribuer le caractère catholique à la cléricature anglicane, catholiquement comprise et exercée. Quant au protestantisme, il ne saurait plus en être question dans cet esprit que la grâce a élargi : « Si Dieu le permet, dit-il, ma vie entière sera une croisade contre la détestable et diabolique hérésie du protestantisme. »

Et il se dirige vers Saint-Pierre, et il descend dans cette église souterraine où ne pénètrent guère les touristes, mais que les âmes catholiques connaissent si intimement. Il répand son âme sur le

(1) *Lettre XLVI. Au Rev. J.-B. Morris*, 20 mai 1843.

tombeau des saints apôtres, car il a déjà une façon de prier tout à fait catholique. C'est ce que sent bien le docteur Wiseman, qui suit avec des yeux pleins d'amour les progrès rapides de cette conversion, et qui tous les jours espère davantage. Le soir est venu : Frédéric-William revient à son logis, épuisé, mais joyeux. Et telles sont toutes ses journées (1).

Cependant, l'heure de la grâce n'a pas encore sonné : la lutte doit se prolonger encore. Au reste, Faber tient toujours de cœur à son Église : « Je sens, écrit-il encore a cette date (2), je sens mon attachement à l'Église d'Angleterre s'accroître à Rome; » mais, ce qui nous console, il ajoute : « Toutefois, je déplore notre position ».

Jusqu'à présent, le recteur d'Elton s'est bercé de l'espoir de concilier les doctrines anglicanes avec les doctrines romaines; il croit « posséder la vérité, légèrement altérée et obnubilée peut-être, mais la vérité ». Pour lui, l'ennemi, c'est le calvinisme; l'Église romaine est, au contraire, une amie des premiers jours avec qui l'on a rompu pour de futiles motifs, et à qui il faut de nouveau tendre la main. Dans l'Église d'Angleterre, avoue-t-il, il y a beaucoup de protestantisme, parce qu'elle a laissé s'introduire chez elle un esprit étranger; pour avoir la vérité, c'est donc vers Rome qu'il faut se tourner.

Au reste, tout l'attire vers cette bienheureuse Église romaine : chaque jour, c'est un spectacle nouveau qui le séduit et prépare par l'attrait de ses sens ses futures convictions. Le voici qui revient de Saint-Jean de Latran; c'est le jour de l'Ascension, et Grégoire XVI a officié pontificalement.

Oh! quel spectacle! écrit-il dans son journal; j'étais placé près de l'autel, en avant des gardes suisses. Lorsque le Pape descendit de son trône pour s'agenouiller, nous nous agenouillâmes tous avec lui, et ce fut la scène la plus touchante dont j'aie jamais été témoin : les robes rouges des cardinaux prosternés, le violet des prélats inférieurs, les soldats agenouillés, la foule si variée, la magnificence de cette merveilleuse église, la présence invisible de ses grands souvenirs historiques; et, au milieu, ce vieillard vêtu de blanc, prosterné devant le corps du Seigneur qu'il tenait élevé, et le silence, le silence de la tombe. Oh! quel spectacle! Saint Augustin avait coutume de dire qu'il aurait voulu voir un triomphe romain. Son désir aurait été plus accompli s'il avait vu la pompe de jeudi dernier et saint Grégoire (car c'est un saint) à Saint-Jean-de-Latran.

La cérémonie de la basilique se termine par la bénédiction papale sur l'esplanade : Faber « tout au-dessous du Pape, s'agenouille tête nue avec le peuple, malgré le soleil de midi », et reçoit avec joie la bénédiction du Saint-Père. Le recteur anglican est ému jusqu'au fond de l'âme, et il écrit sous cette impression : « Je ne crois pas être jamais revenu d'aucun service ainsi christianisé de la tête aux pieds. »

Une émotion encore plus douce était cependant réservée au cœur de Faber. On était au 17 juin : le recteur d'Elton avait déjà quitté Rome pour aller passer à Albano quelques jours de tranquillité, quand lui arrive un message très pressé; c'est du docteur Grant, qui l'informe de l'heureuse faveur qu'il vient d'obtenir. Grégoire XVI lui accorde une audience particulière.

Le soir, à 5 heures, en grand costume, Faber et son introducteur attendaient dans le vestibule de la bibliothèque vaticane, quand soudain le Pontife parut seul. Faber lui fut présenté comme un enfant de l'Angleterre; aussitôt Grégoire XVI leva les yeux au ciel, et, comme se parlant à lui-même, s'écria avec des larmes dans la voix :

« O Angleterre! Angleterre! »

On était alors à l'époque où Pusey venait d'être suspendu pour avoir soutenu le dogme de l'Eucharistie, et cette rigueur excitait à bon droit la tristesse du Pape.

« Il ne faut pas vous amuser à désirer l'unité, dit-il à Faber, et attendre que votre Eglise se mette en mouvement : pensez d'abord personnellement au salut de votre âme. »

Le clergyman objecta respectueusement qu'il se défiait de sa propre volonté et de son jugement individuel.

« Mais, reprit le Pontife de sa voix douce et grave, vous n'êtes tous que des individus dans l'Eglise anglaise, vous n'avez que l'extérieur de la communion, avec la circonstance accidentelle

(1) *Grandes figures catholiques du temps présent*, t. Ier, p. 219.
(2) *Lettre à Morris*, 20 mai 1843.

d'être sous le gouvernement de la reine. Vous le savez; vous savez que toutes les doctrines imaginables sont enseignées parmi vous d'une manière ou d'une autre. Vous avez de bons désirs; puisse Dieu les fortifier! Pensez à vous et à votre âme. »

Faber alors tomba à genoux, et le vieillard le bénit avec effusion en disant :

« Que la grâce de Dieu corresponde à vos bons désirs! Qu'il vous délivre des filets *(insidie)* de l'anglicanisme, et qu'il vous amène à la vraie et sainte Église! »

Quand le recteur d'Elton se retira, les larmes mouillaient ses paupières, et l'émotion guidait encore sa plume, lorsque le lendemain il écrivait à son ami Morris : « Je me rappellerai toute ma vie le jour de Saint-Alban de 1843. »

Peu s'en fallut qu'à ce moment il ne se déclarât catholique : deux fois il prit son chapeau pour se rendre au collège anglais faire son abjuration. A chaque fois, des circonstances insignifiantes vinrent empêcher l'exécution de son projet, et Faber quitta Rome le cœur et l'esprit bouleversés.

Cet état de perplexité lui causa des souffrances dont il se ressentit tout le reste de sa vie. « Il a plu à Dieu, écrit-il de Florence, de faire de mon voyage un voyage de grande souffrance et de corps et d'esprit. » Il était décidé par la Providence que Faber achèterait la paix de l'âme au détriment d'une santé usée pour toujours.

IV. ELTON — ZÈLE DU RECTEUR — DIRECTION DE NEWMAN — VIE DE SAINT WILFRID

Le voyageur reprit donc le chemin de l'Angleterre, mais le cœur brisé : « Il souffrait à perdre la tête, » et n'avait même plus le courage que donne la prière. « Si j'essaye de prier, si je me prosterne sans paroles, reconnaissant la présence de Dieu, si j'essaye d'aimer le Christ, si je médite sur la Passion, tout est brouillard et obscurité. »

On voit, en effet, à cette heure, que si le pieux clergyman reste encore dans l'Église d'Angleterre, c'est uniquement par déférence pour l'autorité de ceux qu'il considère comme ses maîtres : ce ne peut plus être par conviction personnelle. Écoutons les aveux qu'il fait tout bas : « Je suis très changé depuis mon excursion, mais surtout je suis on ne peut plus romain. J'ai considérablement *appris*, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur, et j'espère que cela me conduira à quelque chose de plus que des impressions. »

C'est à Newman que Faber révèle ainsi l'état de son âme, car Newman, c'est le maître, c'est le guide auquel il veut obéir aveuglément. Certes! que sa confiance est bien placée! Nul ne peut mieux comprendre les angoisses et les hésitations de Faber que l'ancien *tutor* d'Oxford, l'ancien curé de Sainte-Marie, l'auteur du tract XC, qui expie, lui aussi, dans la retraite, ses attaches nouvelles à la religion catholique.

Il vit maintenant à Littlemore, s'imposant une existence de prière et de mortification qui doit l'éclairer sur la voie à suivre. Il s'est condamné à trois années de réflexion d'où doivent jaillir des flots de lumière. Ce système sévère, c'est celui qu'il conseille à ses disciples, et Faber s'apprête avec joie à le mettre en pratique.

C'est pour moi, écrit-il au directeur de son âme, un grand soulagement de voir que vous me recommandez un *délai*, même dans l'état d'esprit où je me trouve..... C'est sur ce point que j'ai particulièrement souffert depuis que j'ai quitté Rome, car on a profité de ma timidité naturelle, en me représentant que c'était peut-être le moment de la grâce finale, et, qu'une fois passé, je m'endurcirais et serais peut-être perdu : et, réellement, cette pensée m'a rendu bien malheureux..... Je veux *attendre*, et j'éprouve une grande consolation de savoir que vous priez pour moi pendant ce temps..... (1)

C'est dans cet état d'esprit que Faber reprend possession de sa paroisse d'Elton, qu'il entreprend de diriger selon l'esprit de saint Philippe et de saint Alphonse. Le cas est assez nouveau et ne peut manquer d'attirer l'attention des autorités de l'Église établie. Peu importe au recteur, qui s'en va, parcourant la paroisse et distribuant à chacun une *Histoire du Sacré Cœur*.....

Le dimanche, il donne aux offices une solennité éclatante, il forme un chœur auquel il fait répéter le chant des Litanies.

(1) Lettre LII au Rév. *J.-H. Newman*, 29 septembre 1843.

Confiant dans ses sermons et dans ce qu'il croit être les sacrements, il s'occupe bien peu des controverses mesquines qui occupent alors l'Église anglicane. On lui demande pourquoi il persiste à se servir des surplis dans toutes ses prédications; il répond à ses paroissiens qu'il se sert de ce costume parce qu'il le préfère, « mais que, loin d'y mettre de l'obstination, il prêcherait aussi bien en bras de chemise, si cela pouvait leur être agréable ».

Ses préoccupations sont ailleurs : c'est contre les méthodistes qu'il dirige ses attaques, et, grâce à son zèle, bientôt leur chapelle se dépeuple.

C'est que Faber avait toujours ce charme dont parlaient ses camarades du collège de Harrow, et il exerçait cette fascination sur tout ce qui l'entourait. Sa voix, son éloquence, son beau feu pour la vérité, tout était entraînant. Cette petite paroisse de mille âmes n'était pas de taille à résister à ce nouveau pasteur que Dieu lui envoyait, et qui était certainement l'un des hommes les plus éminents de son siècle. Les jeunes gens surtout se passionnèrent pour leur recteur (1).

A l'exemple de saint Philippe de Néri, Faber les attira par d'innocentes récréations adroitement organisées : c'était un essai de nos *patronages* modernes et, l'on n'y reculait pas devant une partie de *cricket* ou de ballon. Ces exercices ne formaient qu'une introduction à d'autres plus sérieux : un certain nombre de jeunes gens, dociles à la voix du recteur, commencèrent à se confesser et à s'approcher de la communion. Parmi les plus fervents, le recteur fit un choix et forma une espèce de communauté : on revit à Elton ce qui se pratiquait à Littlemore, sous la haute direction de Newman. Rien n'est curieux comme l'existence de ces solitaires.

Tous les soirs ils se rassemblent au presbytère, à minuit, et passent une heure en prière, récitant dévotement une partie du psautier. La veille des fêtes, les dévotions se prolongent fort avant dans la nuit. Le vendredi, on joint à la prière la pratique de la discipline, et, chaque soir de Carême, tous se l'administrent réciproquement.

Leur chef donne l'exemple des austérités les plus dures. Il jeûne rigoureusement, ne prenant le plus souvent, pour son dîner, qu'un hareng et quelques pommes de terre, et il lui arrive plusieurs fois de tomber en défaillance en lisant les prières du matin. Le dimanche est le seul jour où l'on peut dire qu'il fasse un repas, et son médecin attribue, la plupart du temps, ses maladies au manque de nourriture (1).

Avouons que si tout ce zèle n'est pas parfaitement réglé, tant de générosité prépare cependant l'avènement du jour où la lumière brillera. Au reste, au milieu de toutes ces austérités, « sous la grosse corde de crin à nœuds qu'il porte sans cesse autour des reins », Faber ne perd pas de vue le grand but qu'il se propose : « Il me semble, écrit-il en 1844, que je suis chaque jour plus romain, et que c'est du sein de l'Église romaine que je vous écris (2). »

Mais, ce qui le désole, c'est qu'en dépit de ses mortifications excessives et même de ses longues prières, la paix ne vient pas réchauffer son âme; ses angoisses augmentent, ses souffrances aussi, et c'est d'un ton sarcastique qu'il demande à un ami « le secret d'être gai quand on porte une meule au cou ». Un autre jour, il s'écrie : « Notre système m'énerve de plus en plus. » Il lui passe devant la vue de fulgurants éclairs qui lui brûlent les yeux et lui montrent qu'il y a quelque chose de mensonger dans sa position de prêtre de paroisse.

D'autres fois, le désespoir envahit son âme avec la crainte de sa damnation éternelle. Écrasé par ces terreurs, Faber se demande en vain quelle en est la cause?..... Enfin, un jour, il croit l'avoir découverte, et s'en ouvre timidement à Newman. Celui-ci, fidèle à la doctrine anglicane, lui a prescrit de n'invoquer ni la Sainte Vierge, ni les saints; et le disciple, bien qu'à regret,

(1) L. Gautier, *loc. cit.*, p. 222.

(1) P. Bowden. *Vie et Lettres du R. P. Faber*, t. 1er, p. 343.
(2) *Lettre LV au Rév. J.-H. Newman*, 12 août 1844.

s'est soumis à cette cruelle pénitence.

Mais maintenant il n'y tient plus, et il écrit au maître de bien vouloir lever la défense; puis, honteux de ce qu'il appelle une pusillanimité, il déchire la lettre. Mais, quelques jours plus tard, il reprend son courage, et, dût Newman l'accuser de faiblesse, il le supplie à deux genoux de lui rendre le culte de Marie. Y a-t-il des accents plus émus que ceux de la lettre qu'on va lire, où la fidélité du disciple le dispute à l'amour filial pour la Sainte Vierge.

Je ne puis plus me retenir, il faut que je vous fasse une requête, mais je me soumettrai immédiatement à un *non*, si vous le prononcez. Je voudrais que vous leviez la défense que vous m'avez imposée au mois d'octobre, l'an dernier, d'invoquer la Sainte Vierge, les saints et les anges. En vérité, je ne sais si je vous fais cette demande sous le coup d'un abattement spirituel inaccoutumé, ou simplement de la peine que j'éprouve à ne point parler à la Mère de Dieu (1).

Faber terminait sa lettre en assurant Newman qu'il se conformerait à sa décision : le recteur eut donc une fois de plus le trop cruel mérite de l'obéissance. Dieu, cependant, lui envoya une compensation. Ne pouvant prier les saints, Faber se mit à les raconter, il écrivit leur vie; il « croyait, du reste, que c'était le meilleur moyen de battre en brèche les derniers boulevards de l'anglicanisme ». Il voulait les détruire à coups de miracles, et c'est dans ce sentiment, c'est d'après cette méthode, qu'il composa la *Vie de saint Wilfrid*. Ce petit livre, dit M. Gautier, quoique écrit par un protestant, était plus catholique que les neuf dixièmes de nos vies de saints. On peut deviner le scandale qu'il excita. Ce fut un coup de foudre qui réveilla les plus endormis. Et comment, en effet, les docteurs anglicans eussent-ils pu lire de sang-froid ces deux lignes et bien d'autres? « Se tourner vers Rome est un instinct catholique qui semble mis en nous pour la sûreté de la foi. » Or, celui qui écrivait de ces choses ne se convertissait pas encore. Celui qui scandalisait ainsi les anglicans ne réjouissait pas encore les catholiques.

(1) *Lettre LVI. Au Rév. J.-H. Newman*, 20 nov 1844.

V. CONVERSION — ADIEUX A ELTON ABJURATION

Qu'attendait donc Faber pour se rendre? Se défiait-il de son propre jugement? Avait-il peur de prendre l'initiative?..... Non : il voulait la permission du maître. Il eut plus que sa parole, il eut son exemple.

Le 8 octobre 1845, le solitaire de Littlemore disait adieu à l'anglicanisme et embrassait la religion romaine. C'était un signal que plusieurs attendaient, et le nombre des conversions devint à cette époque considérable.

Du jour où la décision de Newman fut connue de Faber, celui-ci écrivit à Mgr Wareing, vicaire apostolique du district de l'Est, pour lui demander les formalités à remplir en vue de son abjuration.

Il semble qu'à partir de cet instant la paix eût dû inonder l'âme du recteur d'Elton : non, la lutte n'était pas encore finie. Elle se présentait maintenant sous une autre forme. Ses scrupules portent donc sur l'appréhension de compromettre l'œuvre commencée et de porter préjudice au bien des âmes. En cette occurrence, il demande toujours conseil au maître qui, maintenant, a grâce d'état pour lui répondre : « Il n'y a plus désormais qu'une seule considération : le salut de votre âme; vous devez la sauver, parce que..... — Non, interrompt Faber de suite, non, pas de parce que..... Je vous ai toujours obéi sans demander des *parce que* quand vous étiez protestant, je ne commencerai pas aujourd'hui. »

Et, cependant, une autre considération retardait encore la détermination du recteur : c'était l'embarras de sa situation pécuniaire. En prenant possession de la cure d'Elton, il avait dû contracter des emprunts pour réparer sa maison et améliorer son terrain de culture. Les revenus de son bénéfice avaient à peine suffi à ses largesses charitables et n'avaient pu couvrir les emprunts : maintenant il ne lui restait pour toute fortune que son mobilier.

La justice exigeait donc le payement intégral de sa dette avant de quitter Elton; il

en était là de ses indécisions, quand il reçut une lettre d'un ami qui lui envoyait le montant de sa dette, et le priait de l'accepter à la seule condition de ne lui en jamais parler.

Évidemment, la Providence agissait pour aplanir toutes les difficultés; Faber n'avait plus qu'à agir. Il prépara donc son départ, fit ses adieux à Pusey, à Wiseman et à Newman, et résolut de se rendre à Northampton pour faire son abjuration entre les mains de Mgr Wareing. Ce ne fut pas, raconte le P. Bowden, auquel il faut emprunter cette scène, ce ne fut pas sans une lutte pénible et une grande souffrance intérieure qu'il arriva à cette détermination.

Dans la nuit du 12 décembre, allant donner la communion à un de ses paroissiens malade, il fut frappé d'une conviction tellement profonde que cette communion n'était pas réelle et qu'il n'était pas réellement prêtre, qu'à partir de cet instant il sentit qu'il lui serait impossible de continuer à l'administrer.....

Le dimanche, 16 novembre, il officia pour la dernière fois comme recteur d'Elton. Il n'administra pas la communion le matin. Au service du soir, après quelques paroles préliminaires, il dit à ses auditeurs que les doctrines qu'il leur avait enseignées jusqu'alors n'étaient pas celles de l'Église anglicane qui les désavouait de tout son pouvoir; que, par conséquent, il ne pouvait plus rester dans sa communion, et devait aller où se trouve la vérité. Il descendit alors à la hâte les marches de la chaire, ôta son surplis qu'il laissa par terre et se dirigea rapidement vers le presbytère.

Pendant quelques instants, l'assemblée entière demeura muette d'étonnement; puis, tandis que la majeure partie se retirait tristement, quelques-uns des paroissiens, parmi lesquels les marguilliers, le suivirent au presbytère, l'implorant de revenir sur sa décision. Il pourrait, lui dirent-ils, prêcher à son idée sans qu'ils lui fissent jamais aucune observation, pourvu qu'il voulût seulement demeurer avec eux : mais, voyant qu'il était inébranlable, ils lui dirent tristement adieu et le quittèrent.

L'inquiétude et le malaise l'avaient tellement brisé, la séparation d'avec sa paroisse et son troupeau l'affectait si douloureusement, qu'il craignait de ne pouvoir supporter le sacrifice; il fit promettre à ceux qui l'entouraient de l'emmener de force au besoin, le lendemain matin, pour aller faire son abjuration.

Des arrangements avaient été pris, et, le lundi matin, 17 novembre 1845, M. Faber quitta Elton accompagné de M. Knox, fellow du Collège de la Trinité de Cambridge, qu'il avait invité à se faire recevoir dans l'Église avec lui : il emmenait également ses deux domestiques et sept de ses paroissiens, membres de sa petite communauté, qui partagèrent sa résolution et se firent catholiques. La petite troupe, partant de bonne heure, espérait éviter l'attention, mais on avait l'éveil; et, comme elle traversait le village, chaque fenêtre s'ouvrit; les pauvres gens agitèrent leurs mouchoirs en criant au milieu des sanglots : « Dieu vous bénisse, Monsieur Faber, quelque part que vous alliez (1)! »

Le lendemain, Faber et ses disciples, après avoir abjuré, recevaient les sacrements de l'Eucharistie et de Confirmation; l'âme si éprouvée du clergyman, après de longues années de luttes et d'angoisses, s'épanouissait enfin sous l'effet d'un bien-être indicible. Il comparait son état à celui des apôtres au jour de la descente du Saint-Esprit au Cénacle. Brisé par l'émotion, il n'eut même pas la force d'annoncer son bonheur à ses amis : il leur fit écrire et se contenta de tracer d'une main tremblante ces mots qui révélaient toute sa joie :

« La paix! la paix! la paix! »

VI. LES WILFRIDIENS — ESPRIT DE PAUVRETÉ

Le premier soin de Faber catholique fut d'expliquer à ses frères de l'Église anglicane les motifs de sa détermination : il avait besoin, non de se disculper auprès d'eux, mais de leur faire connaître les raisons qui l'obligeaient à renoncer à leur foi. Cette déclaration, qu'il considérait comme un devoir, il la publia dans une brochure à laquelle il donna la plus grande publicité possible.

(1) *Vie et Lettres du P. Faber*, t. Ier, p. 370.

Je quitte l'établissement, y disait-il, pour des raisons de la valeur que voici : j'ai été convaincu avec une clarté suffisante pour m'imposer un ordre, clarté qui ne me laisse aucun doute parce qu'elle provient de la foi et de l'enseignement de l'Église; j'ai été convaincu que l'établissement protestant n'est pas du tout une Église, mais un corps schismatique n'ayant pas la grâce des sacrements, quelle que soit la grâce conférée dans la célébration des offices à la foi de ceux qui y assistent avec une ignorance invincible.

Ce langage fut diversement accueilli; si chez beaucoup il déchaîna des colères, il détermina chez un bon nombre des réflexions sérieuses, et même chez quelques-uns le retour à la vraie foi. Il n'y avait pas deux mois que Faber était passé au catholicisme, quand son ami et son correspondant habituel, J.-B. Morris, imita son exemple. D'autres allaient bientôt entrer dans la même voie.

Après son abjuration, Faber ne reparut plus à Elton; invité par un de ses amis à s'installer à Birmingham, il accepta l'offre et s'y rendit avec les huit paroissiens qui l'avaient suivi dans le catholicisme. C'étaient des jeunes gens, des néophytes; ils étaient en conséquence affamés de dévouement et de sacrifice. Leurs habitudes à Elton les préparaient à la vie religieuse; aussi n'avaient-ils qu'un désir, rester auprès de leur chef et de leur père et « tenter en l'Angleterre une rénovation de la vie monastique ».

Ils étaient huit et se crurent assez, ajoute leur biographe, pour former un véritable couvent. Chose digne de remarque, ils ne songèrent pas à s'affilier à un Ordre déjà existant. Ils n'en trouvèrent pas sur l'heure qui répondît, sans doute, à leur idéal particulier. Ayant tous une grande dévotion à saint Wilfrid, dont leur chef avait écrit la vie, ils fondèrent vaillamment l'Ordre des Wilfridiens. Et, comme leur obéissance absolue aux ordres divins était la première de leurs règles, ils s'appelèrent encore « les Frères de la Volonté de Dieu ». C'est ainsi qu'ils s'installèrent à Birmingham, dans Caroline-Street (1).

Mgr Wiseman se montra de suite favorable à leur projet, et, dès le jour de l'Immaculée Conception, Faber pouvait écrire : « J'espère qu'à la fin de la semaine prochaine j'aurai tous mes chers moines réunis autour de moi dans une cahute. De quoi vivrons-nous? Je n'en sais rien. Quoique l'affection mutuelle ne dispense pas tout à fait de la nourriture, c'est une consolation pour moi de penser que je serai simplement au même niveau qu'eux, vivant de la vie du pauvre. »

(1) *Fig. cath.*, p. 229.

Les espérances du fondateur se réalisèrent sur ce point au-delà de toutes ses prévisions : rien de plus humble et de plus édifiant en même temps que ces commencements de Saint-Wilfrid. Qu'on en juge plutôt par ce récit d'un témoin oculaire :

Le 22 décembre 1845, dit M. Hutchison, j'allai leur rendre visite. On faisait les préparatifs du dîner. Le supérieur (Faber) remplissait les fonctions de cuisinier, et, quoique tout grillé par le feu, il remuait avec la plus grande persévérance une pleine marmite de soupe aux pois. Les Frères lais et lui étaient vêtus de soutanes noires de coupe anglicane qu'ils avaient apportées d'Elton. Je me souviens de l'impression que fit sur moi John Strickson (plus tard Fr. Chad). Il portait une soutane d'une étoffe de laine à longs poils, et il avait l'air si maigre et si affamé, qu'il me fit absolument l'effet d'un loup revêtu d'une peau de brebis. Depuis, j'ai eu l'occasion de reconnaître que ce loup était de la meilleure et de la plus innocente espèce.

..... Dans la chambre qui servait de dortoir, les lits étaient par terre, en attendant qu'on pût acheter des bois de lits. On comprendra par ces détails que leur vie devait être extrêmement dure, et je crois vraiment qu'à cette époque ils ne vivaient que d'aumônes. Néanmoins, chacun semblait heureux et gai, surtout Faber, malgré sa santé compromise et les fréquents maux de tête occasionnés par une vie si laborieuse et si pénible (1).

Mais, à la nouvelle œuvre, il fallait l'approbation de Rome, sans laquelle les Wilfridiens ne voulaient pas vivre. Le supérieur se mit donc en route une troisième fois pour la Ville Éternelle, et son âme de catholique retrouva des émotions encore plus douces que celles qui avaient déjà fait battre son cœur. Il s'y retrempa surtout dans la dévotion à saint Philippe de Néri, sentiment qui bientôt donnera à son existence une orientation nouvelle.

(1) P. Bowden, t. II, p. 10.

Quand Faber rentra en Angleterre, il retrouva ses chers Wilfridiens « poursuivis dans les ruelles enfumées de Birmingham par les quolibets des gamins qui s'amusaient de leur habit »; c'était ainsi que le monde les récompensait de leur charitable mission près des ouvriers des quartiers mal famés. Par bonheur, d'autres âmes plus délicates appréciaient mieux leur zèle, et, dès la première année de la fondation, la libéralité de lord Shrewsbury leur ouvrait les portes de la résidence confortable de Cotton-Hall.

Faber y arriva pour se mettre au lit; sa vie de mortifications et de pénitences excessives semblait avoir anéanti une santé depuis longtemps chancelante : déjà le pieux fondateur, étendu sur son lit de souffrances, avait reçu les derniers sacrements au milieu de ses frères en larmes, quand, à leur instantes prières, Dieu lui rendit comme miraculeusement la santé. Une autre œuvre, en effet, attendait Faber.

Newman converti était allé à Rome chercher, avec la lumière complète, le zèle qui fait les apôtres de l'Église romaine; il en était revenu supérieur de la première Congrégation anglaise de Saint-Philippe. On se rappelle les relations de Faber et de l'ancien curé de Sainte-Marie d'Oxford; il se considérait toujours comme le disciple du maître; et, aussitôt qu'il eut appris la nouvelle de la fondation de l'Oratoire, il conçut la pensée de s'unir à l'œuvre de Newman.

Ce projet, quelque heureux qu'il fût, ne pouvait se réaliser du jour au lendemain : il y avait plus d'une volonté à satisfaire, et il imposait à Faber une telle abnégation, que tout d'abord Newman le rejeta. Le supérieur de Saint-Wilfrid se mit donc à étudier de plus en plus la volonté de Dieu à ce sujet, tout en travaillant au développement de sa propre communauté.

Déjà le nombre des Frères augmentait; leurs travaux prenaient de l'extension. Audessus des Frères lais, il y avait les Pères qui, à l'exemple de Faber, se préparaient au sacerdoce, afin de concourir à l'œuvre des missions. Le jour de Pâques de l'année 1847, le P. Faber célébrait sa première messe.

A partir de cet instant, les difficultés qui s'opposaient à la fusion de Saint-Wilfrid avec l'Oratoire s'aplanirent d'elles-mêmes, et bientôt arriva le jour où les deux communautés n'allaient en faire plus qu'une. Imposant silence à tout regret stérile sur le passé, le 17 février 1848, le P. Faber, fondateur de l'Ordre des Wilfridiens, rentrait comme simple novice à l'Oratoire de Marydale.

VII. L'ORATOIRE DE BROMPTON — LES ŒUVRES ET LES LIVRES DU P. FABER — LA MORT

Le supérieur de l'Oratoire n'eut pas le courage d'arracher bien longtemps son nouveau disciple à sa chère solitude de Saint-Wilfrid; après quelques semaines d'épreuve à Marydale, il l'y renvoyait avec le titre de maître des novices.

Mais la Providence lui réservait un théâtre plus digne de lui et de ses talents. En 1849, Newman fondait une seconde maison de l'Oratoire à Londres, et c'est au P. Faber qu'il en confiait la direction. Le recteur d'Elton était enfin arrivé au terme de sa vocation; désormais, sa vie se confondra avec celle de l'Oratoire de Londres, à la tête duquel il restera jusqu'à sa mort.

Établi d'abord dans une maison modeste de King-William-Street, qui rappelait les humbles commencements de Saint-Wilfrid, l'Oratoire de Londres fut bientôt, grâce aux générosités de plusieurs bienfaitrices, tranféré à la résidence grandiose de Brompton, où il se trouve encore. Non seulement le P. Faber en était le supérieur local, mais, le 9 octobre 1850, suivant les Constitutions de saint Philippe, Newman affranchissait le couvent de Brompton de toute soumission à la maison-mère de Birmingham.

Laissé à sa complète initiative, le P. Faber eut bientôt fait de donner à la maison de Brompton cet aspect grandiose et sévère qu'on lui voit encore aujourd'hui.

Il avait dans la comtesse d'Arundel et Surrey une protectrice aux libéralités puissantes en même temps qu'une amie aussi dévouée que discrète et respectueuse. Situé entre Kensington et Chelsea, le quartier de Brompton se distingue par ses larges avenues, ses villas à grands jardins bordés d'arbres séculaires. C'est un pays d'air et de silence. Les édifices de l'Oratoire furent construits en harmonie avec le lieu. La chapelle actuelle, qui a remplacé la chapelle vaste, mais sans style du P. Faber, est une vraie cathédrale. La résidence reste ce qu'elle fut le premier jour, largement comprise, aérée, mais froide et sévère; la plus austère pauvreté règne au parloir : une table sans tapis; cinq chaises, avec siège en bois. La nudité des murs est accentuée par deux mauvaises petites gravures que le temps a jaunies. Quand le visiteur arrive de la rue mondaine de Londres, l'attente dans ce milieu glacial est une préparation bienfaisante à l'audition de la parole surnaturelle qu'on vient y chercher. C'est le vestibule du sanctuaire spécial où le P. Faber aimait à introduire les âmes (1).

Pour les attirer, il ne reculait devant aucun moyen : prédication du dimanche et presque de chaque jour, triduums, retraites, missions, il épuise successivement toutes esl armes de l'arsenal de l'Église à l'usage des pécheurs.

Il étonne ses Frères, qui en sont réduits à dire : « Le P. Faber travaille moins comme un homme que comme une machine à vapeur. »

Et, cependant, son zèle et son dévouement ne trouvent pas grâce devant l'anglicanisme qui ne lui pardonne pas sa désertion. On est à l'époque du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre, Wiseman vient de prendre possession de son siège archiépiscopal de Westminster, où il officie avec sa robe rouge de cardinal. La protestante Angleterre se trouve injuriée dans ses croyances, et elle répond à ce qu'elle appelle le défi de la papauté par le sarcasme, l'injure et la persécution.

Les catholiques courent alors les plus grands dangers, mais il semble que les coups les plus violents sont dirigés sur les Oratoriens, que leur costume désigne aux fureurs de la multitude : « Pas de papisme ! » clame-t-on dans les rues, et, à ce cri trois fois séculaire, se joint cette autre imprécation plus nouvelle : « A bas les Oratoriens ! » On a vu en France les mêmes poursuites contre les Ordres religieux.

Faber et ses frères, cependant, qu'avaient-ils fait pour mériter ces injures ? Ils s'étaient dévoués durant le choléra, et maintenant ils ouvraient des *écoles* où plus de 1 100 enfants pauvres recevaient gratuitement l'instruction.

C'était sans doute un motif de plus pour que l'évêque anglican de Londres leur lançât à la face un mandement plein d'outrages, pour que la populace les poursuivît de leurs malédictions, et pour que les *gentlemen* eux-mêmes ne craignissent pas de se déshonorer en les huant de la portière de leurs voitures. A toutes ces injures, le P. Faber répondit par le silence et par son doux sourire; il alla même jusqu'à s'en réjouir, disant qu'il les préférait à la prospérité « qui peut rendre les religieux présomptueux et vides ».

Avec les années, la persécution s'adoucit, l'orage s'éteignit, et, dans le calme de sa cellule, le supérieur de l'Oratoire put prendre la plume et écrire ces sept ou huit ouvrages qui rendront son nom immortel. « Le 16 janvier 1853, il commença *Tout pour Jésus* et y travailla jusqu'à seize heures par jour. Une première édition fut épuisée en un mois, et ce sous-titre excellent : *Voies faciles de l'amour divin*, ne fut peut-être pas le moindre élément de ce succès admirable. Mais ce que les catholiques ignoraient (ceux de France du moins), c'est que toutes les œuvres du P. Faber furent écrites *en cinq ans, de* 1853 *à* 1858.

Le supérieur de l'Oratoire, à Londres, avait beaucoup lu depuis douze ou quinze ans, il avait recueilli beaucoup de notes, il était doué d'une mémoire prodigieuse. Dès qu'il se prit à écrire, les idées qu'il avait mûries si longtemps dans sa belle intelligence trouvèrent sous sa plume une expression facile et adéquate à sa pensée. De là cette charmante rapidité qui surprend quelquefois le lecteur dans ses meilleurs

(1) Abbé de Madaune. *Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre.*

ouvrages; de là quelques obscurités et répétitions: mais de là aussi cette verve incomparable qui rend cette lecture si aisée et si agréable. Cela coule de source.

Et cependant, l'auteur était un homme usé, travaillé par d'insupportables maux de tête, se livrant presque toujours à la prédication la plus fatigante, entretenant une correspondance avec l'univers entier, dirigeant des âmes, gouvernant une communauté. Et, à côté de *Tout pour Jésus,* du *Saint Sacrement,* du *Progrès en sainteté,* du *Créateur et de la créature,* du *Pied de la Croix,* de *Bethléem,* du *Précieux sang* et des *Conférences,* il publiait en même temps d'innombrables poésies, le poème du *Roi Lancelot,* des cantiques, le *Livre d'Ethel,* et préparait un second volume de Conférences en même temps qu'un *Traité du Saint Esprit* (1).

Telle est l'œuvre du P. Faber, tels sont les ouvrages qui le placent au premier rang de nos auteurs ascétiques du XIXe siècle et lui valent la gloire d'être le premier mystique de notre époque. Nous ne pouvons que donner une appréciation d'ensemble. Nous l'emprunterons à l'homme qui les a peut-être le plus étudiés ou tout au moins en a le mieux rendu compte, M. Léon Gautier :

— Le P. Faber, dit-il en ses *Portraits littéraires,* réunit en lui certaines facultés de premier ordre qui feraient aisément la gloire de plusieurs grands esprits. Une originalité puissante et voisine de la hardiesse, sans jamais aller jusqu'à la témérité; une poésie riche, abondante, orientale; un sentiment de la nature exquis; une théologie profonde et empruntée aux meilleures sources; une érudition presque universelle et qui ne prend jamais le soin de s'étaler; un amour obstiné de la beauté qui, tout naturellement, se trahit dans chacune de ses pages; une éloquence familière, calme, sans grands mouvements, sans grandes phrases, qui pénètre à la façon de la lumière et de la chaleur, et qui, à force de douceur, finit par vous passionner étrangement, tellement que j'ai quelque peine à me figurer le degré d'enthousiasme où ont dû se monter les auditeurs de ses Conférences spirituelles; une science aimable de la causerie qui atteint sans s'en douter les plus hauts sommets de l'éloquence; une observation admirable du cœur humain qui, chose merveilleuse, ne l'empêche pas d'estimer l'homme ni surtout de l'aimer; de la finesse, de la subtilité, de la profondeur et surtout de l'élévation; et, par-dessus toutes choses, un sens incomparable du surnaturel, l'habitude de pénétrer tout de Jésus-Christ, de tout tremper dans Jésus-Christ, de tout christianiser ici-bas; une sévérité très douce, une miséricorde très austère, de beaux regards perpétuellement jetés vers le ciel et des bras opiniâtrément tendus vers le Père qui est là-haut : tel est le P. Faber.

Qu'il ait des défauts, j'y consens. Oui, quelquefois sa poésie l'emporte. Il oublie son plan; il quitte le grand chemin pour se jeter en vingt petits sentiers charmants; mais il revient bientôt à la vraie route, et nous y ramène fidèlement avec lui. Je sais encore qu'il abuse de sa poésie, qu'il nous dégoûte presque de l'or et des perles à force de nous les prodiguer; qu'il se noie trop volontiers en de longues descriptions, et que sa subtilité le conduit parfois à des longueurs d'analyse qui fatiguent un peu son lecteur. Je sais tout cela, cependant j'avoue que ce génie me passionne, et qu'il est peu d'intelligences, à travers tous les siècles chrétiens, qu'on pourrait légitimement rapprocher de la sienne (1). »

Au milieu de l'été de 1863, sa faiblesse et ses souffrances augmentèrent et il s'aperçut que le terme de son existence était proche. Cette perspective n'eut pour lui rien d'effrayant : il traîna encore quelques semaines, et rendit son âme à Dieu dans la nuit du 25 au 26 septembre.

Ainsi mourut le plus grand mystique du XIXe siècle, mais son œuvre n'a pas disparu avec lui. Elle est toujours vivante et féconde, car « le P. Faber est de ceux qu'on ne lit pas sans que l'âme s'ennoblisse, sans que le corps lui-même prenne une attitude plus digne. Il élève les intelligences; il les rend plus vastes, plus profondes; il les dilate. L'âme d'un paysan qui le lirait ne pourrait plus être banale. Il donne à ses lecteurs une sorte de génie, une vraie grandeur (2). »

Le Vivier.

LOUIS DUMOLIN

(1) *Figures catholiques,* t. II, p. 237.

(1) *Portraits littéraires,* p. 81.

(2) L. GAUTIER. *Portraits littéraires.*

LES CONTEMPORAINS



Louis DAVID (1748-1825)

I. DU BAPTÊME A L'ATELIER — DÉBUTS PÉNIBLES

« Ce vendredi, trentième août 1748, fut baptisé Jacques-Louis, fils de Maurice David, marchand mercier, et de Marie-Geneviève Buron, sa femme, demeurant quai de la Mégisserie. Le parrain était Jacques Prévost, marchand potier d'étain; la marraine, Jeanne Marguerite Le Mesle, femme de Jacques Buron, maître-maçon. L'enfant est né aujourd'hui; et ont signé, excepté la marraine qui a déclaré ne le savoir. — *Suivent les signatures.* »

Cet extrait de baptême, retrouvé dans les archives de Saint-Germain-l'Auxerrois, est celui du fameux peintre Louis David. le réformateur de l'École française. Il jette un jour précieux sur les origines de l'ar-

tiste, fixe la date de sa naissance et redresse plusieurs inexactitudes de ses biographes.

Quelques-uns faisaient naître, en effet, le 31 août 1758, l'enfant baptisé solennellement la veille à Saint-Germain. Dans le gai cortège qui accompagnait à l'église le nouveau-né, ils prenaient indûment pour le parrain, tantôt le poète Sedaine, tantôt l'oncle Buron, mari de la marraine. Ils donnaient à entendre que Maurice David faisait exclusivement le commerce du fer.

Heureux l'enfant, s'il avait su mieux que ses biographes se souvenir de son baptême, s'il était demeuré fidèle à la foi!

Son enfance fut attristée par un grand malheur, d'autant plus terrible qu'il était le châtiment d'un grand crime : son père périt, tout jeune encore, dans un duel misérable, peut-être dans une rixe : car le génie, lui aussi, a ses flatteurs.

L'oncle Buron se chargea de l'éducation de l'orphelin et l'envoya tout d'abord au collège des Quatre-Nations faire ses études. Celles-ci ne furent pas brillantes. L'enseignement classique n'offrait rien d'attrayant à l'ardente imagination de l'enfant, et de nombreux croquis à la marge de ses livres témoignent à la fois de son peu d'application et de sa vocation naissante.

Il était surtout passionné au jeu. Un jour, on le ramena du collège le visage tout en sang et défiguré : une pierre, lancée maladroitement par un camarade, l'avait atteint à la joue et lui avait fracassé la mâchoire. David garda toute sa vie les marques de cet accident, et contracta, à la suite d'une opération, un défaut de prononciation qui le jeta en plusieurs circonstances de sa vie dans de grands embarras. — Ici, ses historiens se consolent en marquant pareille mésaventure dans la vie de Michel-Ange. Imitons-les. Écrions-nous : « Singulière coïncidence! » Secrètes affinités du génie!!

« Que ferons-nous de notre Louis? » se demandaient parfois l'oncle Buron et la veuve de Maurice David.

Au sortir de l'école, cette question d'avenir se posa plus pressante que jamais. Le jeune homme voulait être peintre. Mais cette vocation fut toujours hasardeuse; l'oncle, qui n'avait pas sujet de pester contre son métier, insistait pour retenir près de lui son neveu. La profession serait plus lucrative; et rien n'empêchait l'ambitieux jeune homme, après le premier apprentissage, de devenir un architecte distingué. La maman goûtait fort ce raisonnement et joignait ses prières à celles de son frère. David se laissa persuader, sans renoncer pourtant à ses rêves d'artiste.

Ce fut le peintre Boucher qui remit le jeune homme dans sa voie. Le peintre de la Pompadour nous a légué le peintre de Marat! Mme David avait chargé Louis d'une lettre pour le fameux artiste, son parent. Tandis que celui-ci lisait le message, le jeune commissionnaire se mit en devoir d'examiner les tableaux en voie d'exécution dans l'atelier. Quand le maître releva la tête, il fut frappé de l'expression de joie et de désir qui se peignait dans les yeux de son visiteur. Il l'interrogea, le retint, et, finalement, se fit l'interprète de ses vœux près de sa famille. Les parents cédèrent.

Boucher, toutefois, ne put garder longtemps son élève. Il était trop âgé et trop épuisé pour mener à bonne fin cette éducation artistique. Vien, son ami, s'en chargea.

On a fait à David l'honneur d'une énergie peu commune pour son rôle de réformateur. Rien de moins fondé. Esprit mobile, toujours porté aux extrêmes, David subit, comme homme et comme artiste, toutes les influences ambiantes et mit à leur service une extraordinaire habileté de main, voilà tout. Avant lui, Vien avait commencé la réforme. Depuis son retour de Rome, où il s'était nourri des exemples de l'antiquité, cet artiste n'avait cessé de réagir contre l'afféterie grivoise et la fade élégance du XVIIIe siècle. Malheureusement, les temps n'étaient pas mûrs encore pour une révolution dans le goût public, et le succès ne le poussa point dans la voie qu'il s'était ouverte. Mais David n'eut pas même cette initiative, il n'eut pas cette longue persévérance sans puissants encouragements.

Quand son élève eut fait école plus tard, Vien ne se put empêcher de le proclamer : « J'ai ouvert la porte, dit-il; David l'a poussée. »

C'était encore trop de modestie. Vien avait enfoncé la porte; David entra et n'eut qu'à s'installer en maître.

L'Académie d'architecture de ce temps-là avait élu pour secrétaire perpétuel un aimable auteur, parent de David, le poète Sedaine. Quelles étaient les connaissances artistiques de Sedaine, qui lui méritèrent cet honneur? l'univers l'ignore encore. Sedaine, autrefois maçon, était l'auteur d'un nombre considérable d'opérettes absurdes, d'un style abominable, d'une moralité légère, mais fort goûtées du gros public à cause d'un certain jeu scénique assez animé; l'Académie française avait accueilli ce mince talent en considération de ce grand succès : puis Sedaine était l'ami de Diderot!

Sedaine logeait au Louvre. Il obtint du gouvernement un appartement voisin du sien pour Louis David. C'est là que débuta le futur réformateur des Beaux Arts.

Il fallait arriver tout d'abord au grand prix de Rome; après quelques années d'études sous la direction de Vien, David résolut de concourir. Cinq fois il se soumit à cette épreuve et n'obtint qu'à la cinquième la couronne tant désirée. C'était en 1775. David avait vingt-sept ans.

Ce que le jeune homme dut éprouver de découragements durant ces luttes malheureuses, son caractère vain et faible à la fois le laisse assez deviner. En 1771, il avait obtenu le troisième prix, et cette quasi réussite avait encore exalté ses espérances; en 1774, après deux déconvenues nouvelles, il faillit désespérer pour jamais. Sa toile avait été jugée tellement faible que l'appui de ses puissants protecteurs n'avait réussi qu'à lui attirer un refus plus vertement motivé. David crut à l'injustice. Sedaine, accouru pour le consoler, trouva deux jours la porte close; inquiet, il écouta à la serrure et crut entendre de sourds gémissements. Grand émoi! Le poète appelle à l'aide son ami Doyen, l'un des membres de l'Académie les plus favorables à David. Moitié par persuasion, moitié par force, le peintre se fait ouvrir. Le malheureux candidat au grand prix était étendu sur son lit, pâle, défait, sans voix. Résolu d'en finir avec la vie, il se laissait mourir de faim, et depuis vingt-quatre heures n'avait pris aucune nourriture.

D'aucuns ne manqueront pas de trouver étrangement choisi ce moyen peu expéditif de mettre fin à ses jours, et peut-être David commençait-il à trouver le temps long et ses amis bien oublieux. En tout cas, son essai de suicide inaugura sa célébrité. M. Le Doux, le fameux architecte des barrières de Paris, construisait alors un grand hôtel pour une fameuse danseuse de l'Opéra, M[lle] Guimard; Fragonard avait ébauché quelques peintures décoratives pour le salon; on chargea David d'en achever l'exécution.

L'ouvrage n'était pas beaucoup rétribué. Un jour, le peintre désespéré laissa tomber ses pinceaux et se mit à pleurer; M[lle] Guimard ne manqua point à le surprendre dans cette touchante attitude; elle s'enquit de ses peines, sut qu'il manquait d'argent et lui vint en aide de la façon la plus généreuse. L'artiste, par reconnaissance, fit le portrait de sa bienfaitrice.

Encore qu'il fût disciple de Vien, ces œuvres de David n'appartiennent point au genre qu'il devait emprunter plus tard à son maître pour le faire triompher. L'influence de Boucher y transparaît : c'est la première manière de l'artiste, qui en changera autant de fois que de milieux. Reconnaissons que celle-ci était la moins conforme à son talent. Il y fallait une souplesse, une finesse d'esprit et de sentiment qui n'étaient point dans le caractère de David. Cette raison n'est pas étrangère à ses premiers insuccès.

II. A ROME « LES HORACES »

Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome, était mort l'année même où David remporta le grand prix. Vien fut désigné

pour le remplacer et partit aussitôt avec son élève.

Le jeune homme, fidèle au goût régnant, avait toujours jugé de haut les peintres étrangers, même les grands maîtres de la Renaissance. Infatué de la peinture française, il partait avec ces belles dispositions que Boucher, dit-on, inculquait à ses élèves : « Mon cher, tu vas voir en Italie les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange et de leurs imitateurs; mais, je te le dis en confidence, si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es perdu! »

Malgré ces leçons, à peine au-delà des Alpes, David se sentit *sérieusement* ébranlé. Les peintures du Corrège, qui ornent la coupole de la cathédrale de Parme, furent pour lui une première révélation; devant les merveilles de Rome, ses yeux achevèrent de se dessiller. Pendant toute une année, selon les conseils de son maître, il copia l'antique et les chefs-d'œuvre du XVIe siècle. Cinq grands volumes in-folio d'études et de croquis furent le fruit de ce labeur acharné.

Hélas! qu'il est difficile, même à l'esprit le plus résolu, de se débarrasser d'un préjugé; même à la main la plus habile, de se défaire d'un procédé longtemps suivi! David faisait deux copies des œuvres qu'il étudiait. L'une suivait fidèlement le modèle :

« Voyez-vous, disait-il plus tard, voilà ce que j'appelais *l'antique tout cru.* Quand j'avais copié ainsi une figure avec grand soin et à grand'peine, rentré chez moi, je dessinais cette autre que vous voyez en regard. *Je l'assaisonnais à la sauce moderne,* comme je disais en ce temps-là. Je fronçais tant soit peu les sourcils, je relevais les pommettes, j'ouvrais légèrement la bouche, enfin je lui donnais ce que les modernes appellent de l'*expression,* et ce qu'aujourd'hui (c'était en 1807) j'appelle de la grimace. »

David ne devait pas tarder à s'apercevoir que l'antique *tout cru,* comme il l'appelait, était plus beau dans sa simplicité qu'avec les enjolivements qu'il s'évertuait à lui prêter. A dater de ce jour, ses progrès furent rapides.

Dans les quatre dernières années de son séjour à Rome, il acheva quelques études d'après nature et deux tableaux : l'un, la copie de la *Cène,* d'après Valentin, marque le commencement de sa seconde manière; l'autre, la *Peste de Saint-Roch,* est sa première composition vraiment remarquable.

Moïse Valentin, que David prit d'abord pour guide, est un Français. Né en 1600 à Coulommiers, mort en 1630, il se mit à l'école du Caravage. Coloriste brutal comme son maître, il devait attirer par là l'attention du néophyte, frappé surtout à son arrivée en Italie de la faiblesse et de la fadeur générale du coloris dans notre École nationale. Sa qualité de Français acheva d'assurer au Valentin les préférences de David. — Tout d'abord, avouait plus tard celui-ci, Raphaël, Andrea del Sarto, Le Titien furent une nourriture trop délicate pour mon esprit grossier; il fallait y arriver par un régime gradué, et la première ration que je me donnai fut de copier la *Cène* de Valentin. »

Cette copie, en son genre, est un fort bon ouvrage. Elle eut un grand succès. La *Peste de Saint-Roch,* où l'artiste a su réduire en pratique toutes les connaissances qu'il avait acquises depuis cinq ans, fut l'objet des compliments les plus flatteurs.

L'artiste y travaillait encore, quand ses camarades, curieux de connaître cette œuvre, demandèrent à la voir. Or, nous l'avons dit, malgré les traces évidentes de l'influence académique, se révélaient déjà, dans cette œuvre de transition, les aspirations nouvelles de l'auteur. Il y eut une minute d'hésitation parmi les spectateurs. Le sculpteur Giraud décida du succès par cette boutade : « Eh! qui nous empêche donc de dire que c'est fort beau? »

Exposé à Rome en 1779, le tableau fut applaudi par tout ce que la Ville Éternelle comptait d'artistes et d'amateurs. Pompeo Battoni, le patriarche des peintres italiens, ne cessa depuis lors d'encourager le jeune Français par ses conseils, ses louanges,

son affection; en mourant, il lui légua sa palette et ses pinceaux.

C'est de cette époque que date la célébrité de Louis David.

En 1780, David revint à Paris; il y peignit son tableau de *Bélisaire* demandant l'aumône. Ce bel ouvrage lui ouvrit les portes de l'Académie royale de peinture. Agrégé le 24 août 1781, il fut enfin académicien titulaire le 23 août 1783, en récompense de son *Andromaque* pleurant la mort d'Hector.

Peu après, l'architecte Pécoul, entrepreneur des bâtiments du roi, accorda à David la main de sa fille; et le peintre put ouvrir à Paris cette fameuse école de peinture où devaient se former tant d'illustres maîtres. Un jeune homme s'y distingua tout d'abord. Jean Drouais, né à Paris le 25 décembre 1763, avait, à l'âge de dix-sept ans, le grand prix de Rome. Son maître, qui l'avait pris en grande affection, quitta tout pour partir avec lui. « Je pris, écrit-il, le parti d'accompagner Drouais en Italie, autant par attachement pour mon art que pour sa personne. Je ne pouvais plus me passer de lui; je profitais moi-même en lui donnant des leçons, et les questions qu'il m'adressait seront des leçons pour ma vie. »

La jeune femme de David, grâce à la générosité de son père, accompagnait son mari et Drouais dans ce voyage. Sa présence, le charme des sites, le spectacle des chefs-d'œuvre de la Ville Éternelle, tout favorisa l'éclosion de ce fameux ouvrage qui consacra alors la fortune du maître.

Celui-ci, avant le départ, avait reçu de M. d'Augivilliers, directeur des bâtiments du roi, la commande d'une grande composition : le *Serment des Horaces;* il l'exécuta en Italie, l'exposa à Rome, où les applaudissements lui furent prodigués, et revint à Paris pour jouir de l'enthousiasme qu'elle excita à l'Exposition de 1785.

Seul, paraît-il, M. d'Augivilliers se montra mécontent : le tableau avait plus que la mesure prévue !

« Eh bien! répondit l'artiste indigné, qu'on prenne des ciseaux et qu'on le rogne! »

Mais peut-être le pointilleux marquis avait-il mieux que de mauvaises raisons pour justifier ses reproches; peut-être prévoyait-il dans la révolution artistique inaugurée par David l'indice et la complice d'une révolution politique.

Winckelman, Hamilton, d'Aguicourt, Mengs, Canova, Giraud, avaient, en effet, à l'époque où David arriva à Rome, non seulement entrepris la réforme, mais l'avaient déjà poussée loin. En France, la mode était déjà au républicanisme et à l'antiquité. M. d'Augivilliers, avec son flair d'homme de cour, devina que, sous le couvert de l'une, le mouvement tendait à l'autre. De là sa mauvaise humeur.

Quoi qu'il en soit, la révolution dans le goût public s'opéra quand même. Elle fut universelle et radicale. David s'était fait faire pour lui servir de modèle dans ses *Horaces* tout un ameublement antique. Il ne cessa dès lors de le copier dans ses divers tableaux. La mode se forma là-dessus. Les grandes maisons de Paris demandèrent à l'artiste et à ses élèves des dessins pour l'exécution de meubles pareils. Le mobilier Régence, Louis XV et Louis XVI tomba en disgrâce. Les habillements antiques reparurent eux-mêmes. Dans les fêtes on vit figurer des hommes et des femmes drapés à l'antique, sur le modèle des *Horaces*.

La *mort de Socrate* et *Brutus* soutinrent cette vogue et accrurent encore la réputation de David sans rien changer à sa manière. La rupture est désormais complète entre lui et l'école de Boucher. Il n'aura bientôt plus assez d'invectives contre le style *Pompadour*, *Vanloo*, *Rococo*. Passé maître à son tour, il n'aura plus assez de dédains pour ceux qui l'ont précédé.

III. LA RÉVOLUTION

Jusqu'en 1789, David, d'une famille aisée, patronné par des personnages illustres, placé par son talent dans un milieu assez élevé, peintre nommé du roi, avait plutôt courtisé le monde aristocratique. Mais le genre de ses ouvrages, le caractère de son talent attiraient sur lui l'attention des révolution-

naires. Quand ils arrivèrent au pouvoir, David se tourna vers eux et devint leur partisan dévoué.

Cet homme, sans s'en douter peut-être, n'avait d'autre culte que celui de l'or et de la force. Caractère faible, et de ceux-là que les événements mènent à tous les excès, il fut tour à tour lâche et féroce, terroriste et courtisan, sans s'apercevoir qu'il changeait d'idole et de drapeau. Il fut du nombre de ces bas laquais de la fortune, à qui la disgrâce seule ouvre les yeux sur les crimes de leurs amis.

Mirabeau fut son premier héros. Vers le milieu de 1790, l'assemblée nationale ayant demandé un tableau colossal du *Serment du Jeu de Paume*, le peintre avait accepté cette commande avec enthousiasme. Des difficultés d'amour-propre surgirent entre Mirabeau et Robespierre et l'œuvre demeura inachevée. Abandonnée dans l'église des Feuillants, mise comme atelier à la disposition de l'artiste, elle y resta jusqu'au jour où Napoléon fit disparaître tout ce quartier pour le percement des rues de la Paix et de Rivoli. Le *Serment* est maintenant au Louvre.

Par lui, l'artiste était entré dans une série d'œuvres plus vivantes, mieux observées, plus près de la nature. La raideur et l'emphase n'y disparaissent point; mais le mouvement et la passion y abondent. C'est la troisième manière du maître, reflet comme toutes les autres des idées du moment.

Les préoccupations politiques empêchaient cette époque d'être aussi féconde qu'elle aurait pu l'être. A l'Assemblée législative, le nom de David apparaît une seconde fois le 14 janvier 1791. Deux bergers de la Drôme, qui s'étaient distingués dans leur pays par leur adresse à confectionner au couteau de menus objets, demandaient par la bouche de Dumas, leur député, une subvention du gouvernement. L'Assemblée décida qu'ils seraient confiés à David. Celui-ci accepta cette mission, mais déclara qu'il ne recevrait aucun argent, — parce qu'il mettait la gloire au-dessus de tout!

Le 15 avril 1792, il se signala, comme organisateur, dans la fête donnée aux soldats suisses de Châteauvieux, condamnés dans leur pays pour insurbordination à leurs officiers, et que ce crime avait contraints à déserter.

Ce rôle qu'on lui faisait contribua pour une grande part à exalter le républicanisme de David. Il finit par s'affilier au club des Jacobins. La récompense ne se fit pas attendre. Élu membre du corps électoral de Paris, l'artiste fut nommé, en septembre 1792, député à la Convention nationale par la section du Muséum.

Sans aucune influence sur ses collègues, jouet de tous les partis au pouvoir, le nouveau conventionnel roula bientôt à tous les abîmes. Les Girondins, Camille Desmoulins, Danton furent abandonnés pour Robespierre et Marat. C'est grâce à ces derniers qu'il obtint, du 5 au 20 janvier 1793, la présidence de l'Assemblée. Il prit part à tous les votes infâmes, à toutes les sanglantes iniquités de la Terreur.

Plusieurs fois, il porta la parole au sujet des arts. Ses discours n'aboutirent qu'à l'exécution de quelques monuments civiques, ignobles caricatures de statues antiques, et à l'organisation de quelques fêtes républicaines dans le goût d'alors. Il échoua dans ses tentatives contre l'Académie de peinture.

On sait ses rancunes contre cette institution. Il en demanda plusieurs fois la dissolution; mais la Convention avait d'autres soucis! Pour se sauver, l'Académie voulut aussi rappeler à l'artiste qu'il était une de ses gloires et le nomma professeur adjoint. David répondit par ce billet rébarbatif. « Je fus autrefois de l'Académie. DAVID, *député*. »

Quelques mois après, irrité par la nomination de Suvée, un académiste, au poste de directeur de l'École de Rome, il fit supprimer cette charge. L'Académie n'osa point riposter à ce coup de vigueur. De ce jour, David eut la dictature des arts.

Cependant les artistes français, pensionnés par la République dans la Ville Éternelle, se montraient peu reconnaissants de l'hospi-

talité que le Pape leur accordait. Privés de directeur, ils se livrèrent bientôt à tous les excès et cherchèrent à propager dans le pays les théories révolutionnaires. La police romaine arrêta deux des plus enragés. Un certain Ropino (brouillon qui trempa dans toutes les conjurations du temps et finit par se faire guillotiner en France pour complot contre Bonaparte) écrivit une lettre irritée à son maître David, sur le sujet de cette arrestation. Cette missive arriva le 21 novembre 1792. David bondit à la tribune, lut le factum de son élève, et réclama des mesures contre l'intolérance papale. L'Assemblée, comme représailles, décréta « que le régime de l'École de Rome serait changé, pour y substituer les principes de liberté et d'égalité qui dirigeaient la République française ». Sur une nouvelle proposition de David, elle décida aussi que « les signes de féodalité et d'idolatrie qui déshonoraient encore l'École seraient effacés ». Les élèves prirent occasion de ces décrets pour briser, à l'École et dans le voisinage, les anciens écussons royaux, les armes du Pape, les crucifix et les images saintes. C'était insulter trop grossièrement cette fois au Souverain Pontife. Celui-ci, dans l'intérêt de la paix, voulut bien encore fermer les yeux, mais son peuple, irrité des outrages prodigués à son roi et à son père, envahit l'Académie de France, mit en fuite les élèves et saccagea l'établissement. Plus que tous, le Saint-Père déplora ces violences; mais il sut aussi répondre fermement aux protestations hypocrites de tous ces chefs de sans-culottes, présidents de tribunaux révolutionnaires et bourreaux de 100 000 Français, qui criaient à l'abomination devant l'excès inévitable d'une juste colère.

Les événements de Rome dataient du 13 janvier 1793; le 17, David votait à la Convention la mort de Louis XVI. Pour lui, ce fut un acte réfléchi, conscient, dont il reste pleinement responsable devant l'Histoire.

Déjà, à la fameuse journée du 10 août, alors que le roi, enfermé dans la loge du logographe, s'était mis sous la protection de l'Assemblée, le peintre s'était montré, seul entre tous, d'une grossièreté brutale.

« Le roi, raconte M. de Lamartine, adressait quelquefois la parole aux députés qui passaient devant la loge en se rendant à leur banc. Les uns s'inclinaient avec l'expression d'un douloureux respect; les autres détournaient la tête et affectaient de ne pas le voir. La catastrophe apaisait l'irritation; la convenance ajournait l'outrage. Un seul fut cruel; ce fut le peintre David. Le roi l'ayant reconnu dans le nombre de ceux qui se pressaient pour le contempler dans le couloir, à la porte du logographe, lui demanda s'il aurait bientôt fini son portrait :

« Je ne ferai désormais le portrait d'un tyran, répondit David, que quand sa tête posera devant moi sur un échafaud.

» Le roi baissa les yeux et dévora l'insulte. David se trompait d'heure : un roi détrôné n'est plus qu'un homme; un mot courageux devant la tyrannie devient lâche dans l'adversité (1). »

Trois jours après la condamnation de Louis XVI, un ancien garde du corps, qui voulait venger la mort de son roi, assassina dans un café Michel Lepelletier de Saint-Fargeau, collègue de David. Robespierre fit aussitôt à la tribune l'éloge de ce médiocre personnage, et la Convention lui décerna les honneurs du Panthéon. Le 24, les funérailles furent célébrées au milieu d'un appareil ridiculement théâtral; la fille de Lepelletier, présentée à l'Assemblée, fut adoptée par elle au nom de la nation. David prit plusieurs fois la parole en ces diverses circonstances. C'est lui qui fit placer à la Convention le buste de Saint-Fargeau, près de celui de Brutus! Il entreprit en personne un grand tableau représentant la *Victime*.

Le régicide est étendu, la poitrine ouverte et laissant voir sa blessure; au-dessus de sa tête couronnée de laurier une épée est suspendue; un fil la retient à peine, et dans la lame est passée une feuille de pa-

(1) LAMARTINE. *Histoire des Girondins*, l. XXII, v.

pier sur laquelle sont écrits ces mots : « Je vote la mort du tyran. »

Ce tableau avait été achevé en quelques jours; David le présenta le 29 mars 1793 à la Convention. Il refusait toute espèce d'indemnité. L'Assemblée enthousiaste décida par acclamations que l'ouvrage serait gravé sur bois aux frais de la République, pour être distribué « aux peuples qui viendraient demander secours et fraternité à la nation française ».

Encore que ce *Lepelletier* ne soit pas sans mérite, il le cède pourtant au *Marat* composé par David dans des circonstances analogues. L'artiste était devenu en effet l'intime de l'*ami du peuple*. La Convention elle-même avait décrété d'accusation ce monstre affamé de sang et d'infamies, que David essayait encore de le défendre.

« Je vous demande que vous m'assassiniez, répétait-il d'un air égaré. Je suis aussi un homme vertueux. La liberté triomphera ! »

Le peu de cas que les chefs de parti faisaient du peintre, au point de vue politique, le tira de ce mauvais pas. Il n'en resta pas moins obstiné dans son aveugle prévention. Marat est le seul à qui cet homme ait été fidèle ! Quand l'ignoble démagogue, acquitté par le tribunal révolutionnaire, fut ramené en triomphe à la Convention par la populace en délire, l'admiration qu'il avait inspirée à David se changea en une sorte d'idolâtrie.

Au lendemain de l'attentat de Charlotte Corday, une députation populaire vint exprimer à la Convention les regrets du peuple. Au milieu d'une tirade échevelée, l'un des harangueurs, s'adressant directement à David :

« Où es-tu, David ? s'écria-t-il. Tu as transmis à la postérité l'image de Lepelletier mourant pour la patrie, il te reste encore un tableau à faire..... — Oui, je le ferai ! » répondit David d'une voix émue.

Le 11 octobre 1793, l'ouvrage était terminé; l'artiste l'exposa d'abord chez lui, puis l'offrit à la Convention. Malgré la disgracieuse disposition qu'il présente, sous prétexte sans doute de rendre Charlotte Corday plus terrifiante, il produit le plus grand effet et révèle une réelle puissance de génie.

David *récita* encore à la Convention plusieurs discours d'une emphase stupide, d'une sauvage férocité, remplis de déclamations bizarres sur l'art et la beauté et de projets de travaux abracadabrants. Quelques collègues, M. G. Chénier le plus souvent, lui écrivirent ces tirades boursouflées. Son élève, Gauthier, passe aussi pour y avoir beaucoup travaillé.

On y voit que le despotisme avait jusque-là tenu la France dans la terreur. Précédé par les supplices, enveloppé du fanatisme, coiffé de l'ignorance, il repaissait ses yeux de cadavres et de sang, avait rendu les Français lâches et perfides, avilis jusqu'à la forme humaine qu'ils avaient reçue de la nature. Le Français d'aujourd'hui, par contre, grâce à la Révolution, ne prend conseil que de la vertu, aime la justice et l'équité. Le désintéressement, les lettres, les arts n'ont jamais fleuri comme sous la République, première du nom. La France n'est plus qu'une famille heureuse et tranquille, le gouvernement y est beau, le ciel pur, la sainte égalité en honneur, les mères enfantent désormais sans souffrances.....!!

Et il y en a d'autres ! Certains détails touchent à l'invraisemblance.

Il fallut pour se désillusionner que l'artiste goutât lui-même aux douceurs du régime qu'il célébrait. Robespierre étant tombé (9 thermidor an II), David fut attaqué à la Convention par André Dumont. Il vint à la barre se défendre en personne :

« Je ne connais pas, dit-il humblement, les dénonciations qui ont été faites contre moi : mais personne ne peut m'inculper plus que moi-même. On ne peut concevoir jusqu'à quel point ce *malheureux* (c'est ainsi qu'il désignait maintenant Robespierre) m'a trompé. C'est par ses sentiments hypocrites qu'il m'a abusé, et, citoyens, il n'aurait pu y parvenir autrement. J'ai quelquefois mérité votre estime par ma franchise; eh bien ! je vous prie de croire que la mort est préférable à ce que j'éprouve en ce moment. Dorénavant, j'en fais le serment, je ne m'attacherai plus aux hommes, mais seulement aux principes. »

Un membre de la Convention l'accusa d'avoir embrassé Robespierre aux Jacobins en lui disant : « Si tu bois la ciguë, je la boirai avec toi! »

David avoua le propos, mais nia l'embrassade. Une discussion très vive s'engagea. Le malheureux, gêné par sa difficulté de prononciation, essayait en vain de se faire entendre; une sueur abondante ruisselait de son visage jusque sur le parquet.

Enfin l'affaire fut envoyée au Comité du salut public; une affaire différée était alors une cause gagnée : David échappa ainsi à la mort. Après sept mois de prison, il fut même remis en liberté.

Ses élèves l'avaient réclamé, l'opinion publique se prononçait en sa faveur, la Convention alla jusqu'à le reprendre dans son sein. Mais ce fut pour voir ses tableaux et les bustes de Marat et de Lepelletier rejetés par décret hors de la salle des séances. Le 21 mars 1795, il fut à nouveau



SERMENT DU JEU DE PAUME, PAR L. DAVID

enfermé pour trois mois au Luxembourg et gardé à vue, jusqu'à l'établissement du Directoire.

Là se termine la carrière politique de David et se clôt la troisième phase de son talent. Outre le *Serment du Jeu de paume*, *Marat* et *Lepelletier*, ses deux tableaux de *Viala* et de *Barra mourant*, composés à cette époque, offrent un caractère distinct parmi les œuvres du maître. Ces cinq grands ouvrages, entrepris et parachevés comme à son insu, en quelques jours, ont un cachet de simplicité, de naturel, qu'ils doivent à la sorte de fièvre ardente qui s'était emparée de l'artiste. Ils ne sont pas les moins estimables de ses œuvres.

IV. LES « SABINES »

Pendant ses loisirs forcés à la prison du Luxembourg, David avait terminé l'esquisse d'un tableau, les *Sabines*. Rendu à la liberté et décidé à ne plus se hasarder sur la scène politique, il se mit sans bruit à l'exécution de l'œuvre conçue.

Échappé au délire révolutionnaire, il faisait maintenant abstraction de ses cinq derniers ouvrages, et ses souvenirs, purement

artistiques, le reportaient aux *Horaces*. — Peut-être, disait-il, ai-je trop laissé voir dans ce tableau mes connaissances en anatomie. Dans celui des *Sabines*, je traiterai cette partie de l'art avec plus d'adresse et de goût. Ce tableau sera plus grec. »

L'art grec devenait, en effet, à la mode. Après un premier essai des *Sabines*, où les personnages étaient vêtus, le peintre arrêta une seconde esquisse où les personnages étaient nus. Les chevaux mêmes y perdirent leurs harnais et leurs mors.

L'œuvre s'acheva lentement dans un grand atelier situé sous les combles du Louvre, et qui bientôt se remplit de tout ce que Paris comptait encore d'esprits distingués. — Le plus étrange spectacle s'offre ici aux regards de l'observateur.

L'aristocratie commençait à revenir en France, et David ne pouvait échapper à l'influence de ce mouvement politique. Peut-être aussi, d'instinct et d'expérience, sentait-il que la noblesse serait toujours plus favorable aux arts que le monde révolutionnaire. Il ouvrit son atelier aux émigrés, quitta l'habit, le tutoiement et toutes les manières des sans-culottes pour se vêtir avec recherche et parler avec le plus de distinction qu'il put. Bientôt, des dames du grand monde se pressèrent autour de l'ancien conventionnel. Tandis que leurs pères, leurs frères, leurs époux, engagés dans les armées étrangères, combattaient encore le Directoire, on les vit s'honorer de l'amitié d'un tel homme.

Le bruit qui se fit autour de son atelier accrut encore la curiosité des Parisiens et prépara le succès des *Sabines*. Quand l'ouvrage fut exposé dans une des salles du Louvre (nivôse an VIII), il n'y eut qu'un cri d'admiration.

Le maître résolut de profiter de cet enthousiasme pour refaire sa fortune compromise. Les tableaux d'*Horace* et de *Brutus* n'avaient été payés que quelques milliers de francs, et David avait travaillé depuis lors pour la seule gloire de son nom et de la République. Il fallait songer à des gains plus solides : on fit donc payer à la porte du Salon un droit d'entrée qui réalisa entre les mains de l'artiste une vingtaine de mille francs.

Mais ce mode d'exposition qui, paraît-il, se pratique très ordinairement en Angleterre et dont ne se formalise nullement l'esprit pratique des fils d'Albion, ne pouvait réussir en France. On fut généralement choqué de ce procédé de barnum. La grande célébrité dont jouissait David lui fit pardonner sa hardiesse, mais ne parvint pas à faire passer ce goût dans nos mœurs. Aucun artiste n'a osé depuis tenter aussi ouvertement l'aventure.

Quant à la valeur artistique du tableau, les avis des véritables connaisseurs furent partagés. Le public admirait davantage ce qui se rapprochait de la nature et de l'expression dramatique; les artistes se préoccupèrent surtout des efforts de David pour se rapprocher de l'art grec. Les uns blâmaient, les autres approuvaient, et les critiques furent aussi nombreuses et aussi justes que l'ouvrage par certains côtés était remarquable.

Le tableau de *Léonidas et les Spartiates prêts de livrer combat aux Thermopyles*, plusieurs fois abandonné et repris, fut le développement, l'exagération de ce nouveau système, de même qu'une autre toile, *Homère demandant l'aumône*, en avait été la préparation et l'ébauche.

V. L'ARTISTE

Le tableau des *Sabines* est généralement regardé comme le chef-d'œuvre de David et l'expression la plus complète de son talent; le genre qu'il y a adopté passe pour le centre où tendaient ses premiers essais, d'où procèdent ses derniers efforts, où convergent en un mot les diverses évolutions de sa manière. Rien d'injuste, par conséquent, à fonder sur cette œuvre les bases et les lignes principales d'un jugement d'ensemble.

Au point de vue de l'habileté de main, David est un maître. Son dessin est ferme, large, sûr. Mieux encore, cet incontestable

talent se montre d'une flexibilité extraordinaire. Non pas qu'il se prête à tout genre de composition : David ne parvint jamais à la grâce et à la souplesse; il eut toujours, au contraire, une forte tendance aux inspirations austères et théâtrales. Le prodige de son habileté, c'est la facilité avec laquelle sa main obéit toujours aux indications de sa pensée. Tour à tour académique dans ses premiers ouvrages, Romain dans ses *Horaces*, et Grec dans ses *Sabines*, d'une vérité effrayante d'imitation dans son *Marat* et d'un idéalisme élevé, dessinateur impeccable, coloriste à ses heures, s'appropriant avec un égal bonheur tous les procédés des maîtres, jamais son pinceau ne trahit l'attente de son esprit.

Mais avec tout ce grand talent, David est resté plus inexcusable d'avoir négligé certaines connaissances tout à fait élémentaires. Il ignorait la perspective, négligeait la composition, laissait volontiers inachevées certaines parties de ses meilleurs ouvrages. A son arrivée en Italie, nous avons vu comment le défaut général de coloris dans l'École française l'avait frappé; à la fin de sa vie, l'étude des maîtres flamands devait renouveler en lui cette impression : il n'en demeure pas moins très ordinairement dans une couleur froide et peu franche.

Sous le rapport artistique le plus élevé, ses grandes qualités sont également contrebalancées par de graves défauts.

En effet, malgré sa haine contre l'enseignement du XVIIIe siècle, David rendait justice au talent de Boucher, son premier maître : « N'est pas Boucher qui veut! répétait-il souvent. » Et de fait, les œuvres de cet artiste, aussi bien que la *Mort de Marat*, reflètent leur temps avec toute l'habileté qu'on est en droit d'attendre d'un artiste, à qui des idées saines n'ont pas donné le génie.

Contre l'école de Boucher qu'il a détrônée, David n'a fait prévaloir aucun principe plus solide, n'a donné aucun exemple fécond.

Dans ses tableaux d'histoire, il prend le plus souvent pour modèles des statues et des bas-reliefs antiques, Rome et la Grèce qu'il avait prises pour guides n'ayant pas laissé jusqu'à nous d'œuvres peintes. Aussi, à l'encontre de nos sculpteurs romantiques qui introduisent dans la statuaire, aux dépens des formes plastiques, la couleur et le mouvement propre au tableau, David astreignit rigoureusement ses œuvres aux lois de la sculpture. Il fut plus froid, moins pittoresque, amoureux plus jaloux de la ligne dans ses œuvres peintes que le plus austère de nos modernes Phidias. Or, cet excès est aussi blâmable que l'autre : chaque art a ses lois, qu'il faut connaître et respecter.

Sachant que Polignote et certains maîtres grecs cherchaient moins dans leurs tableaux l'aspect dramatique de l'ensemble et les effets collectifs que l'expression individuelle, le peintre trahit encore en cela le génie propre de son art. Il porte jusque dans la composition générale les défauts que nous venons de signaler.

Il voulut que l'attention du spectateur allât de l'un à l'autre de ses personnages et les isolât de l'ensemble pour les étudier à loisir. Ce fut une faute. Les premiers maîtres de la Renaissance ont, il est vrai, mis en œuvre ce procédé. Est-ce bien en parfaite connaissance de toutes les ressources de la peinture? Nullement. C'est pur tâtonnement d'un art qui cherche sa voie, ou bien, c'est qu'il s'agit de fresques et de panneaux décoratifs, et non de peinture d'histoire. L'esprit de système a égaré David sur ce point.

Enfin l'artiste a abusé du nu et des sujets païens. Le caractère général de ses inspirations est d'un genre déclamatoire, reflet des attitudes de théâtre où David se plaisait, de l'éloquence révolutionnaire qui l'avait séduit et des *mots* que nous lui trouvons sans cesse à la bouche.

Il avait trouvé la peinture en pleine décadence. Il sut retrouver et rapprendre à son siècle la grammaire des arts du dessin. C'est là sa véritable gloire. Mais, revenant à la nature trop abandonnée, il ne sut point s'y tenir. Vainqueur de systèmes surannés, il s'égara dans des systèmes contraires, rem-

plaça l'incorrection et l'afféterie par l'emphase et la raideur. De là son infériorité.

Ce qui manqua surtout à David, ce fut la foi. Il fut d'une époque trop hideuse : l'idéal lui manqua. Nature d'artiste malgré ses fautes, pinceau habile et puissant, en un temps vraiment chrétien, il eût été un grand peintre.

VI. DAVID ET NAPOLÉON

David fut un des premiers que fascina la gloire de Bonaparte. Aux approches du 18 fructidor an V, alors que le parti royaliste profitait de la réaction antiterroriste et menaçait d'un massacre les républicains avancés, le jeune général en chef des armées d'Italie proposa au peintre de venir le rejoindre pour peindre ses victoires. David aurait échappé par là aux dangers des agitations politiques; il se refusa à cette démarche, mais garda au général la plus vive reconnaissance.

L'année suivante, quand Bonaparte revint en France, David eut l'occasion de le voir à l'Institut (le peintre faisait partie de cette institution depuis 1795, Bonaparte venait d'y être reçu par acclamations). Il arracha au général la promesse de venir à son atelier, poser pour son portrait.

Le général arriva un jour, à midi, entra dans l'atelier en ôtant son chapeau, et se mit à examiner les deux tableaux des *Horaces* et de *Brutus*, pendant que David s'entendait avec les officiers de l'escorte sur le costume à lui faire prendre. Ce qui frappa surtout les assistants, ce fut l'extrême réserve de cet homme qui, tenant déjà la France dans sa main, examinait tout, jugeait tout, mûrissait les plus audacieux projets sans qu'une parole, un geste, un regard livrât jamais le moindre secret de son cœur.

Le seul sentiment qui se fit jour jusqu'à sa physionomie durant cette séance fut une certaine impatience polie, l'air d'un homme qui a la parfaite conscience de perdre son temps.

En trois heures David acheva l'esquisse de la tête. Ce portrait est d'une extraordinaire ressemblance et plein de vie; mais Bonaparte ne revint pas et l'œuvre resta inachevée.

Comme tous les artistes qui ont reproduit cette tête du futur empereur, David était enthousiasmé de son modèle :

« Oh! mes amis, disait-il le lendemain à ses élèves, quelle belle tête il a! C'est pur, c'est grand, c'est beau comme l'antique. Le connaissez-vous, l'avez-vous vu?

— Non, non, Monsieur David, s'écrièrent quelques-uns des élèves.

— Eh bien! continua le maître en saisissant un crayon, attendez : Je vais faire en sorte de vous en donner une idée..... Taillez donc ce crayon un peu plus fin. »

Le petit rapin à qui David demandait ce service et qui le regardait bouche bée s'empressa d'obéir.

« Ces maladroits de graveurs italiens et français, ajouta le peintre, n'ont pas seulement eu l'esprit de faire une tête passable avec une tête ou un camée tout fait. Attendez, attendez, vous allez voir ce que c'est que ce profil-là! »

En même temps, il dessinait sur la muraille le profil de Bonaparte, et, pendant que chacun l'examinait :

« C'est un homme, déclara-t-il, auquel on aurait élevé des autels dans l'antiquité; oui, mes amis, oui, mes chers amis, *Bonaparte est mon héros!* »

Ce nouveau héros fit totalement oublier à David les premiers qu'il avait célébrés. Quand Bonaparte, de retour d'Égypte, prit les rênes du gouvernement et se créa premier consul, le peintre fut des premiers à lui faire sa soumission. Quand ses vieilles idées républicaines se mêlaient d'élever un scrupule contre cette extrême facilité à se faire le courtisan de toutes les fortunes, il se répondait en prenant les pinceaux pour son tableau des Spartiates aux Thermopyles :

« Je montrerai du moins mon civisme sur la toile! murmurait-il. »

Après le 18 brumaire, le fougueux républicain d'autrefois acheva enfin d'expirer dans une phrase *civique* et presque romaine :

« Allons, dit-il à un élève, j'avais tou-

jours pensé que nous n'étions pas assez *vertueux* pour rester républicains..... *Causa diis placuit*.... Comment donc est la fin?

— *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*. (Le parti vainqueur est le favori des dieux, les sympathies de Caton restent aux vaincus.)

— C'est cela même, mon bon ami. »

Et il répéta plusieurs fois cet héroïque : *Sed victa Catoni*, scandant chaque mot d'une bouffée de sa pipe.

Napoléon, lui, avait jugé du premier coup d'œil cette race de *Catons*, qui pullulait à l'époque. Quelques bons emplois, quelques titres sonores eurent bientôt raison de leurs dernières répugnances. Déjà David s'était hâté de finir son portrait de Bonaparte, espérant bien que cet ouvrage ne resterait pas sans récompense : « Que faites-vous, lui avait demandé un jour le premier consul?

— Je travaille au tableau du Passage des Thermopyles.

— Tant pis! Vous avez tort, David, de vous fatiguer à peindre des vaincus! »

C'est alors que le peintre parla d'achever le portrait du consul et lui proposa de poser quelques heures encore :

« Poser! s'écria Bonaparte à qui ce genre d'exercice était resté souverainement désagréable. A quoi bon? Croyez-vous que les grands hommes de l'antiquité dont nous avons l'image ont posé?

— Mais je vous peins pour votre siècle, pour des hommes qui vous ont vu, qui vous connaissent, ils voudront vous trouver ressemblant.

— Ressemblant?..... Ce n'est pas l'exactitude des traits, un petit pois sur le nez qui fait la ressemblance. C'est le caractère de la physionomie, ce qui l'anime, qu'il faut peindre.

— L'un n'empêche pas l'autre.

— N'importe. Certainement, Alexandre n'a jamais posé devant Apelle, personne ne s'informe si les portraits des grands hommes sont ressemblants, il suffit que leur génie y vive.

— Vous m'apprenez l'art de peindre, dit alors David.

— Vous plaisantez? Comment?.....

— Je n'avais pas encore envisagé la peinture sous ce rapport. Vous avez raison : Vous ne poserez pas! Laissez-moi faire, je vous peindrai sans cela. »

David tint parole et Bonaparte se déclara satisfait. Il exprima alors au peintre le désir d'être représenté *calme sur un cheval fougueux*. C'est dans cette attitude qu'on le voit dans le *Passage du Mont Saint-Bernard*. Ce tableau est vraiment réussi.

Il réservait pourtant un désappointement à l'artiste. On lui offrit le titre de peintre du gouvernement. Cela n'était pas assez sonore. David aurait voulu : ministre des arts, premier peintre de France, au moins surintendant des bâtiments; il refusa la distinction proposée. Par contre, il accepta avec empressement la croix de la Légion d'honneur et mit toute sa vie à la porter une sorte d'affectation puérile. Quand Napoléon lui proposa plus tard le titre de premier peintre impérial, les derniers souvenirs de ses invectives d'autrefois contre la charge de premier peintre du roi sortirent de son esprit; il accepta avec le plus grand empressement.

Déjà, l'impatient Napoléon, avant même la cérémonie, avait commandé à son premier peintre quatre grands tableaux : *le Couronnement de Napoléon, la Distribution des aigles au Champ de Mars, l'Intronisation de Napoléon à Notre-Dame, l'Entrée de Napoléon à l'Hôtel de Ville*.

Les deux premières compositions furent achevées. David, laissant de côté les principes rigoureux de l'art grec, y revient à la nature et traite vigoureusement ces scènes contemporaines. La *Peste de Jaffa*, de Gros, avait ouvert à l'art une voie nouvelle, le public commençait à se louer des styles qualifiés d'antiques : voilà le secret de cette quatrième ou cinquième transformation.

David employa quatre années au *Couronnement*. Napoléon envoyait voir souvent à quel point en était l'ouvrage; quand l'artiste eut fini, il alla lui-même en informer l'empereur.

Les avis ne laissaient pas d'être par-

tagés. On avait remarqué que l'impératrice et le Pape, dans le tableau du maître, paraissaient, bien plus que l'empereur lui même, les héros de la fête. Napoléon, laissé au second plan, goûterait-il cette disposi-'ion? Ce point gênait la critique.

Or, à l'insu du public, c'était aux instructions mêmes de l'empereur que David s'était conformé. Un beau matin, Napoléon arriva avec l'impératrice et toute sa suite à l'atelier du peintre. La cour se rangea devant le tableau, et l'empereur, sans un mot, la tête couverte, se promena une longue demi-heure devant cette toile immense, examinant tous les détails avec la plus scrupuleuse attention. L'assistance cependant était restée dans le plus profond silence. La solennité de cette visite, la curiosité de savoir le dénouement l'avait plongée dans une émotion profonde. — La scène représentait Napoléon déjà couronné, imposant le diadème sur la tête de Joséphine, devant le Pape qui assistait là comme témoin.

Enfin, regardant toujours le tableau, Napoléon prit la parole :

« C'est bien, dit-il, c'est bien, David. Vous avez deviné toute ma pensée. Je vous sais gré d'avoir transmis aux siècles à venir la preuve d'affection que j'ai voulu donner à celle qui partage avec moi les peines du gouvernement. »

Puis, s'approchant brusquement du peintre et soulevant son chapeau :

« David, je vous salue !

— Sire, répondit l'artiste, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui à qui vous daignez l'adresser. »

Napoléon reprit aussitôt sa voiture, mais la cour, entraînée par l'exemple du maître, resta pour féliciter l'artiste.

En réalité, ce tableau, avec les *Sabines* et *Marat*, est l'un des meilleurs de David. Le groupe que forment l'empereur, l'impératrice, le Pape et le clergé est de toute beauté. Malheureusement, le talent de l'artiste commença, dès lors, à décroître, et la *Distribution des aigles*, son dernier grand ouvrage en France, est indigne de sa main.

David n'en fut pas moins nommé, en 1808, officier de la Légion d'honneur. Son dévouement à l'Empire faisait oublier les défaillances de son génie.

Ce n'est pas que l'absolutisme de l'empereur lui plût toujours. Parfois, se reportant à ses souvenirs de 1789, il murmurait : « Ah ! ah ! ce n'est pas là ce qu'on désirait précisément..... »

Pendant les Cent-Jours, il fut de ceux qui saluèrent sans enthousiasme le retour de Napoléon. Obligé par la reconnaissance, et surtout pour ne pas mécontenter un maître qui pouvait redevenir puissant, il signa pourtant les actes additionnels à la constitution de l'Empire.

En récompense, Napoléon vint faire une dernière visite à l'atelier du maître. L'entrevue fut moins solennelle, mais plus amicale que celle dont nous avons parlé. David fut nommé commandeur de la Légion d'honneur, son fils aîné préfet, le plus jeune chef d'escadron; ses deux gendres, généraux distingués, reçurent la promesse de distinctions méritées.

Cette fortune fit le malheur de David.

Après Waterloo, sa famille se trouva tout entière plongée dans la misère; lui-même fut banni par la loi du 12 janvier 1816, comme régicide et signataire des actes additionnels. Il dut partir pour Bruxelles, où devait s'achever rapidement sa carrière.

VII. L'HOMME — L'ÉCOLE — A BRUXELLES

Nous n'insisterons pas sur les idées politiques de David; l'histoire de toute sa vie nous a, là-dessus, suffisamment édifiés. Révolutionnaire par principe, il fit aux hommes et aux temps tous les sacrifices qu'exigea la fortune, et, par l'exagération même de ces qualités qui font les grands artistes, la sensibilité, l'enthousiasme, le besoin instinctif d'un idéal et d'un héros, il se laissa aller à toutes les violences et à toutes les lâchetés, sans qu'il faille peut-être le croire violent et lâche. Car il déploya, en plusieurs circonstances, un réel courage; il se montra souvent compatissant et juste; son imagination aveuglait son cœur.

Il était marié et vécut longtemps en bonne intelligence avec sa femme. Mais, sous la Terreur, celle-ci, écœurée du rôle qu'elle voyait prendre à son mari, le quitta et retourna chez ses parents. Elle ne revint à lui que lors de son emprisonnement au Luxembourg. Oubliant les crimes pour ne plus penser qu'au malheur, elle accourut, partagea sa captivité et, jusqu'à sa mort, l'entoura des soins les plus assidus.

De ce mariage, David eut deux fils et deux filles. Peu communicatif avec eux, l'artiste leur garda toujours, cependant, une affection solide qui se manifestait par une bienveillance toujours égale et par un grand dévouement en toutes circonstances. C'était plus volontiers avec ses élèves qu'il se montrait expansif, qu'il se laissait aller à l'enthousiasme pour son art.

Ses habitudes journalières étaient très réglées. Vers 9 ou 10 heures, il recevait ses élèves et les artistes ses amis. Il donnait alors ses conseils avec une franche rondeur et une bonhomie charmante. Il savait goûter tous les genres de talent et n'était insensible à aucune manifestation de la beauté. Très systématique pour lui-même, il n'était nullement exclusif dès qu'il s'agissait des autres; il rendait également justice à tous ses rivaux, à ses élèves, à ses propres travaux, aussitôt que le temps avait refroidi en lui l'enthousiasme de la première heure.

A peine David avait-il quitté Paris, qu'il y eut dans l'école une levée de boucliers contre lui. On lui reprochait d'avoir exercé sur les arts une dictature tyrannique, d'avoir imposé à tous le caractère propre de son génie. Rien de vrai dans ces griefs.

La valeur de David comme chef d'école est plus grande encore que comme artiste. Il est l'égal, sous ce rapport, des grands maîtres de la Renaissance. Personne n'a surpassé le nombre, la variété, la valeur des talents qu'il a formés.

Ses principes étaient très larges en matière d'enseignement; il savait discerner les divers talents et les développer chacun selon son caractère; en donnant à tous la nature pour guide commun, il laissait à chacun la faculté de l'exprimer selon sa manière de voir et de sentir; il n'admettait pas qu'un système, le génie ou la fantaisie dispensât de la solide connaissance du dessin et de la pratique matérielle de l'art; il avait enfin toutes les qualités requises pour enseigner.

La solide éducation artistique qu'il mettait par là à la base de son enseignement ne fera jamais l'affaire des brouillons qui croient étouffer, en le soumettant au joug le plus salutaire, leur génie supposé; elle seule, pourtant, est capable de féconder la puissance et l'originalité individuelle. Drouais, Fabre, Giraud, Girodet, Gros, Ingres, Léopold Robert en sont la preuve.

Dans l'atelier de David ont passé plus de 250 élèves : tous ceux dont le talent dépassait l'ordinaire se sont fait jour et ont produit, chacun dans un genre différent, des œuvres remarquables.

Il serait trop long de rappeler ici l'histoire, fort intéressante cependant, de cette école : cette vie d'atelier, ces aventures de chaque jour, ces scènes entre maître et disciples, les idées, les aspirations, les bizarreries de cette société de jeunes gens au milieu de l'anarchie universelle qui suivit la Révolution. L'un d'eux, E. Delecluze, a fait ce travail dans son livre : *Louis David, son École et son Temps*. Nous y renvoyons le lecteur.

Citons seulement un trait assez comique.

Au moment où David peignait le portrait de Napoléon, on lui avait apporté, pour l'aider dans son travail, l'habit que Bonaparte portait à Marengo. Ces illustres habits affublaient, dans l'atelier, un mannequin d'osier, et, autour de ce trophée d'un nouveau genre, les élèves du maître se pressaient avec une curiosité très compréhensible. Chacun lançait son mot à propos du fameux général.

Tout à coup, David, dont les pieds et les mains étaient assez délicatement tournés, avisa les bottes du général qui semblaient fort étroites; il fit observer très naïvement que les grands hommes avaient or-

dinairement les extrémités fort déliées.

« Et ils ont la tête grosse, ajouta quelqu'un.

— Il a raison, celui-là, s'écria David, voyons donc un peu ! »

Et, pour se mettre définitivement au rang des grands hommes, il saisit le fameux petit chapeau..... qui lui entra d'un seul coup jusqu'aux oreilles. Chacun éclata de rire, et David sortit rêveur.

A peine à Bruxelles, le 12 mars 1816, David reçut la lettre la plus flatteuse du comte de Gortz, ambassadeur du roi de Prusse à Paris.

« Monsieur, lui disait le comte, le roi, mon maître, me charge de vous faire savoir que Sa Majesté, désireuse de fixer près d'elle un artiste aussi distingué, aimerait que vous vinssiez vous fixer dans sa capitale. »

Alexandre de Humboldt, le prince de Hardenberg, joignirent leurs instances à celles du roi de Prusse.

Mais Mme David était retenue en Belgique par une grave maladie; son mari différa d'abord toute réponse, puis, sur le conseil de Sieyès, refusa finalement d'aliéner son indépendance. Il se fixa définitivement à Bruxelles. De nombreux élèves se pressèrent à nouveau autour de lui; la fréquentation des maîtres flamands renouvela une dernière fois sa manière; il ne s'aperçut pas de sa décadence.

Cependant la vieillesse arrivait à grands pas, et, tandis que l'imagination de David reprenait une fraîcheur, une vivacité, une audace..... qu'elle n'avait peut-être jamais eues, sa main, au contraire, devenait hésitante et plus lourde.

L'*Amour et Psyché*, *Télémaque et Eucharis*, la *Colère d'Achille*, *Mars et Vénus* sont les dernières œuvres de ce vieillard. Elles accrurent considérablement sa fortune et soutinrent son renom, sans nous donner meilleure opinion de son caractère et de son cœur. La Belgique, heureuse de le posséder, lui prodiguait les honneurs, le roi lui-même voulut être son ami, ses élèves lui étaient tout dévoués. Une place lui était toujours marquée au théâtre par l'attente de ses admirateurs; de fréquents applaudissements l'y saluaient. Mais la mort était proche, et avec elle le jugement de Dieu !

Après un court arrêt, il fut obligé de cesser définitivement tout travail.

« Voilà mon ennemi ! » avait-il dit à un ami, parlant de son dernier ouvrage. C'est lui qui me tuera.

Quand il se sentit arrêté pour toujours, il désigna, pour achever cette œuvre, un de ses élèves belges; il mourut en corrigeant une copie de son *Léonidas*.

Couché sur son lit, en proie aux plus vives douleurs, il désignait, du bout de sa canne, les corrections à faire.

« Trop noir..... trop clair..... la dégradation de la lumière n'est pas assez bien exprimée..... Cet endroit *papillote*. Cependant..... c'est bien là une tête de Léonidas. »

Sa voix s'éteignit en prononçant ces dernières paroles, la canne échappa à ses doigts glacés, et son âme parut devant Dieu ! C'était le 29 décembre 1825, à 10 heures du matin.

Dans les dernières années et sur son lit de mort tout au moins, écrivait Bathild Bonniol, David fit-il son *peccavi ?* J'aime à le croire; et cela m'est d'autant plus permis que sa femme, royaliste et chrétienne sans doute, veilla jusqu'à la dernière heure à son chevet, et que, parmi les personnages remplissant un rôle important à la cérémonie des obsèques qui furent celles d'un roi, figure l'abbé Michel, vicaire de la paroisse de Sainte-Gudule. J'en suis réduit, à ce sujet d'ailleurs, aux conjectures, car, selon leur habitude, les biographes sont fort discrets à cet égard et parlent peu ou point des opinions religieuses de David, qu'ils montrent jusqu'au dernier moment si fort préoccupé de son art. (*Revue du monde cathol.*, numéro du 10 novembre 1866, p. 722.)

Les funérailles furent célébrées en grande pompe à l'église de Sainte-Gudule.

Rayé de la liste de l'Académie des beaux-arts et de l'Ordre de la Légion d'honneur comme régicide, le 16 mars 1816, il fut réintégré dans ces dignités après sa mort, par ordonnance royale du 22 novembre 1830. Puisse son nom, après expiation de ses fautes, avoir été aussi rétabli au livre de vie !

ROGER DUGUET.

Faux-Villecerf.

LES CONTEMPORAINS



LE PÈRE SECCHI, ASTRONOME (1818-1878)

Dans une conférence donnée devant un auditoire d'élite, réuni au Collège Romain pour entendre l'exposé d'importantes découvertes faites dans l'astronomie physique, l'illustre religieux dont nous esquissons la biographie s'exprimait ainsi :

Devant l'immensité de la création, l'homme semble disparaître comme un atome devant l'Infini..... C'est une erreur. *Son esprit,* par cela seul qu'il est capable de comprendre ces merveilles, est déjà plus grand, plus vaste que le sujet qu'il embrasse. Ce seul acte de son intelligence nous montre que sa nature est bien plus sublime que la matière. De même qu'au milieu d'une foule nombreuse chaque individu conserve sa personnalité au sein de cette multitude dans laquelle il est pour ainsi dire noyé, de même l'homme ne cesse pas d'être l'objet de soins ordinaires de son Créateur, parce qu'il habite un petit globe, perdu dans les espaces au milieu de plusieurs millions d'autres globes semblables.

Le professeur qui développait ces nobles pensées, avec une conviction aussi chaleureuse que communicative, a laissé dans la science contemporaine un des noms les plus justement estimés, et il a donné dans sa personne l'un des exemples les plus décisifs de l'union de la science la plus vaste jointe aux convictions religieuses les plus fermes et les plus éclairées.

Le but suprême d'une vie, toute consacrée aux plus nobles labeurs, a été de prouver que loin de s'exclure, ou même de se combattre, la science et la foi doivent se donner un mutuel appui et aider simultanément au perfectionnement de l'homme tout entier. La science doit perfectionner son esprit, comme la sainteté de la vie et le dévouement à ses semblables doivent perfectionner son cœur.

I. ORIGINE — VOCATION PRÉCOCE PREMIÈRES ÉTUDES

Ange Secchi naquit le 29 juin 1818, fête des saints Apôtres Pierre et Paul, pour

lesquels il professa toujours une grande dévotion, dans la petite ville de Reggio, en Émilie, située à égale distance de Parme et de Modène. Il appartenait à une famille aisée, dans laquelle les convictions chrétiennes et la pratique des plus belles vertus familiales s'alliaient à une culture intellectuelle assez rare à l'époque et dans la province où il vit le jour. Au baptême, ses parents lui donnèrent le nom d'Angelo (Ange), assez fréquent en Italie, et que l'immortel Michel-Ange a rendu beaucoup plus populaire en France même que son nom patronymique de Buonarotti.

Par une étrange coïncidence, la paysanne des environs de Reggio chez laquelle ses parents le mirent en nourrice fut la même qui, quelques mois après, fut également choisie par le prince Charles-Albert de Savoie Carignan afin d'être la nourrice de celui qui devait être un jour Victor-Emmanuel II.

C'est à cette circonstance particulière, peu connue du public, que cinquante ans plus tard, lorsqu'en 1870 le gouvernement piémontais occupa Rome et expulsa les Jésuites du Collège Romain, Victor-Emmanuel se rappela que Secchi était son frère de lait. Il maintint le directeur de l'Observatoire dans ses fonctions et s'opposa à l'exil qui frappait les confrères de l'illustre professeur.

Depuis 1814, les Pères de la Compagnie de Jésus, rétablis canoniquement par le pape Pie VII, après les profondes révolutions qui avaient agité l'Italie, avaient repris possession de plusieurs des anciens collèges qu'ils avaient occupés avant leur suppression, en 1774. La petite ville de Reggio fut l'une des premières à rouvrir aux religieux rétablis le collège que jadis ils avaient possédé.

Le jeune Angelo Secchi, dont l'intelligence éveillée faisait concevoir à ses pieux parents les plus belles espérances, fut envoyé de très bonne heure suivre les cours du collège des Jésuites. Angelo se montra dès lors tel qu'il devait être invariablement pendant sa longue carrière, bon et affable envers ses camarades, d'une piété sincère, de mœurs exemplaires, et, par-dessus tout, animé d'une extraordinaire ardeur pour l'étude. Son esprit vif et ouvert à toutes les choses curieuses prenait plutôt goût aux sciences qu'à la littérature, bien qu'il ne négligeât point celle-ci. Il fut constamment à la tête de ses condisciples dans les études latines, grecques et italiennes. Ses progrès furent même si rapides, qu'en 1833, à peine âgé de seize ans, il avait terminé ses études littéraires.

Alors se posa pour lui la grave question de la profession qu'il devait embrasser. Ses parents, quoiqu'ils eussent désiré le voir suivre une profession libérale, par l'étude préliminaire du droit ou de la médecine, ne contrarièrent point les projets de leur fils. Après une délibération sérieuse, faite en présence de Dieu et sous l'impulsion de maîtres qu'il avait appris depuis cinq ans à consulter et à vénérer, il demanda à entrer dans la Compagnie de Jésus. Les rapports qui furent adressés au P. Roothaan, alors préposé général de l'Ordre, furent si favorables et si élogieux, qu'il fut aussitôt admis à faire son noviciat.

Pendant les deux années que dura cette épreuve, le jeune Secchi interrompit momentanément ses études profanes pour se préparer d'une manière plus immédiate et plus persévérante à prononcer ses premiers vœux de religion, et pour se fortifier par la pratique de l'obéissance, de la pauvreté et du travail humble, dans les vertus solides que saint Ignace exige de ses religieux. Après ses premiers vœux, le Fr. Secchi fut appliqué de nouveau aux études plus sérieuses de la philosophie auxquelles, selon l'usage, on ajouta les éléments des sciences physiques et mathématiques.

Mais déjà se révélaient dans le jeune religieux un goût et des aptitudes supérieures pour les sciences mathématiques et expérimentales. La physique et la chimie le passionnaient, si l'on peut employer le mot; aussi ses supérieurs, devinant tout le parti qu'ils pourraient tirer de cet étudiant, dont l'ardeur était si grande pour les sciences, assez rarement cultivées par ses compa-

gnons, n'eurent garde de contrarier ces heureuses dispositions. En outre, comme le Fr. Secchi joignait une rare facilité d'élocution à des connaissances déjà fort étendues, ils l'envoyèrent à leur collège de Lorette, précisément pour y enseigner la physique et la chimie.

Pendant le séjour de cinq ans que le jeune professeur fit dans ce collège, il développa ses connaissances, s'exerça à la manipulation des instruments et devint un habile physicien, très apprécié par l'élévation de son esprit, mais plus encore par l'originalité des théories qui lui étaient propres et s'éloignaient notablement de celles qui avaient cours dans les écoles publiques.

En 1844, Secchi fut rappelé à Rome pour y faire, selon l'usage de son Ordre, ses études de théologie. Il s'y appliqua avec la même ardeur et le même succès qu'à celles qu'il avait déjà cultivées depuis dix ans, et, après quatre années, reçut l'Ordre de la prêtrise. En ce moment, Rome était troublée par les premières émeutes qui devaient bientôt se changer en une révolution et renverser le gouvernement temporel de Pie IX.

II. SÉJOUR DU P. SECCHI EN ANGLETERRE ET EN AMÉRIQUE

La violente tempête politique dont la plupart des États de l'Europe furent le théâtre, en 1848, dispersa momentanément plusieurs des établissements, Séminaires, collèges ou résidences dirigées par les Pères Jésuites. En Italie principalement, les quatre provinces religieuses de Rome, de Piémont, de Venise et de Naples furent dispersées, et les religieux cherchèrent un asile en pays étranger. Le P. Secchi fut désigné pour aller en Angleterre, dont l'étrange destinée, depuis un siècle, semble être de donner l'hospitalité aux prêtres et religieux exilés de pays catholiques.

Secchi alla donc résider avec plusieurs de ses confrères dans le nord de l'Angleterre, au collège de *Stonyhurst*, dans le comté de Lancastre. Il y acheva ses études de théologie et profita en outre de ce séjour forcé pour étudier la langue anglaise, qu'il apprit à fond et lui devint même familière. Il utilisa cette connaissance pour s'approprier les découvertes scientifiques, dont de savants ouvrages anglais contiennent d'excellents exposés.

La Province anglaise des Jésuites avait déjà envoyé plusieurs religieux irlandais principalement aux États-Unis, où leurs compatriotes catholiques émigraient alors en grand nombre. Le développement de la population catholique était tellement rapide dans les grands centres qu'il fallut bientôt songer à ouvrir des écoles et des collèges pour compléter et entretenir l'œuvre des missions.

Parmi ces collèges, celui de Georgetown, dans la Pensylvanie, acquit bientôt un grand renom et compta bon nombre d'élèves, surtout à cause du voisinage de la grande ville de Philadelphie. Le P. Secchi fut demandé par le vice-provincial des États-Unis et il répondit joyeusement à cet appel. Doué d'une santé robuste et possédant toute l'ardeur de la jeunesse, il partit décidé à se consacrer exclusivement à l'étude de la science, qui depuis longtemps sollicitait ses goûts et ses aptitudes.

A Georgetown, où il professa les sciences, Secchi eut pour maître et pour guide un autre savant Jésuite, le R. P. Curley, qui était directeur d'un modeste Observatoire, établi avec les ressources que l'on possédait, dans les bâtiments mêmes du collège. C'est pendant son séjour de deux années à Georgetown que le jeune professeur fut, par la nature de ses occupations, mis en relations avec l'un des plus illustres météorologistes des temps contemporains. Nous voulons parler du capitaine de vaisseau Maury, alors directeur de l'Observatoire naval de Washington, et que ses travaux sur les lois qui régissent les grands courants de la mer et de l'atmosphère ont rendu justement célèbre. Frappé de l'intelligence pénétrante, de la hardiesse de conception et des aptitudes du jeune professeur italien,

Maury le prit en grande amitié, et quoique appartenant à la religion réformée, il fit taire ses préjugés d'éducation et entretint avec le Jésuite des relations de cordiale amitié, et plus encore, un commerce épistolaire, qui se prolongea longtemps au grand avantage des progrès de la météorologie. C'est même à Maury que Secchi attribuait son goût prononcé pour les études météorologiques, qu'il devait pousser si loin.

III. MORT DU P. DE VICO — RETOUR A ROME DU P. SECCHI — IL DEVIENT LE COLLABORATEUR DU P. ROSA ET ENFIN DIRECTEUR DE L'OBSERVATOIRE — TRAVAUX ET DÉCOUVERTES

Tandis que le savant professeur s'adonnait tout entier, ne négligeant aucun de ses devoirs de prêtre et de religieux, à l'enseignement et à ses études favorites, une lettre de ses supérieurs, arrivée de Rome vers le commencement de 1850, le rappela en Europe. L'illustre P. François de Vico, directeur de l'Observatoire du Collège Romain, venait de mourir; il fallait lui donner un successeur. Nul mieux que Secchi, parmi les religieux appliqués aux sciences mathématiques et physiques, n'était plus apte à remplacer le professeur disparu.

Secchi arriva à Rome quelque temps après le retour, dans sa capitale, du Souverain Pontife Pie IX, ramené de Gaëte par les armes de la France. Maintenant, la ville était tranquille, les perturbateurs étaient exilés volontairement ou contraints, et, à l'ombre du drapeau français, les nombreux établissements religieux et d'enseignement de Rome pouvaient reprendre leurs paisibles travaux.

Secchi arrivait avec la conviction que l'astronomie mathématique, définitivement fixée par les grands travaux des illustres géomètres de la fin du dernier siècle et des premières années de celui-ci, ne pouvait guère désormais faire des progrès notables, ni mener à des découvertes importantes. Képler, Newton et Laplace, les trois plus grands génies des temps modernes dans la science astronomique, ont fixé les formules des mouvements célestes Mais, en 1850, il restait un champ immense, à peine exploré, dans l'astronomie physique, dont l'essor a pris une vigueur nouvelle depuis la découverte de certains phénomènes physiques, et aussi par suite du perfectionnement apporté aux instruments d'optique.

Secchi jugea donc que pour rivaliser avec d'autres établissements célèbres d'astronomie, comme celui de Paris, de Greenwich, de Poulkova en Russie, il devait se consacrer à peu près exclusivement à l'observation des astres. Mais, pour arriver à des résultats de quelque valeur, il lui fallait remanier complètement les bâtiments de l'Observatoire du Collège Romain, acquérir de meilleurs instruments et, au besoin, en inventer de nouveaux, ou du moins perfectionner ceux dont il disposait. C'est à cette tâche difficile, ardue et souvent ingrate, qu'il s'adonna avec une ardeur que les obstacles ne firent qu'exciter.

L'astronomie physique est devenue une science tellement vaste qu'il est impossible à un seul homme d'en cultiver toutes les branches, et qu'il n'est guère possible à un même Observatoire de posséder le personnel nécessaire pour y faire toutes les observations et les expériences que chacune d'elles exige. Il faut donc choisir, et ce choix dépend de bien des éléments. Nous n'en citerons que trois : la position géographique de l'Observatoire, selon qu'il est situé dans un pays dont le ciel est habituellement clair et l'atmosphère limpide, ou dans un pays nuageux et humide; le voisinage de telle ville, de tel grand établissement industriel, le nombre des observateurs; et enfin l'abondance et la perfection des instruments qui sont mis à la disposition des astronomes.

En limitant ses travaux à un petit nombre de recherches, à un objet déterminé, ces sortes d'établissements sont assurés de faire des découvertes profitables.

Depuis 1786, le Collège Romain possédait un Observatoire construit par les soins du

cardinal Zelada, administrateur de cet établissement après la suppression des Jésuites: mais il ne disposait que d'un petit nombre d'instruments, et pour la plupart insuffisants, pour suivre les progrès réalisés depuis soixante ans, surtout en astronomie physique.

Lorsque les Jésuites furent remis en possession de leur ancien collège, les PP. Dumouchel et de Vico, chargés des travaux de l'Observatoire, obtinrent de leurs supérieurs les crédits nécessaires, quoique encore fort restreints, pour l'acquisition de nouveaux instruments. Sous la vigoureuse impulsion du P. Secchi et de ses collaborateurs, l'Observatoire du Collège Romain devait prendre rang parmi les plus remarquables établissements scientifiques de l'Europe. Le zélé professeur résolut donc de reprendre en entier le plan jadis élaboré par l'un des religieux de son Ordre, le P. Boscowich, originaire de Raguse, philosophe et mathématicien des plus estimés du dernier siècle. Il avait projeté d'élever au-dessus de l'église Saint-Ignace, dont la solide structure permettait ce genre de travaux, un Observatoire construit d'après les dispositions adoptées dans les meilleurs établissements de ce genre.

Dès 1852, les travaux furent commencés et ont été prolongés pendant plus de vingt années. C'est surtout grâce aux libéralités du grand pontife Pie IX, protecteur aussi éclairé que généreux des sciences et des arts, et aux crédits accordés par les généraux de la Compagnie, les PP. de Roothaan et Becks, que le P. Secchi put mener à bonne fin ces immenses travaux.

Il serait injuste d'omettre dans cette notice le nom d'un autre donateur et bienfaiteur de l'Observatoire romain. Nous voulons parler du P. Rosa, collègue et collaborateur zélé du P. Secchi, dont la famille très riche fit cadeau de plusieurs instruments rares et fort coûteux. Qu'il nous suffise de consigner ici ce chiffre. La construction du nouvel Observatoire et l'achat de diverses machines et instruments n'ont pas exigé moins de 600000 francs.

Dans cette modeste notice biographique, nous n'avons pas l'ambition d'énumérer, même en abrégé, les travaux exécutés pendant trente-six années par un observateur de la valeur du P. Secchi. D'ailleurs, bon nombre de ces observations ont un caractère trop technique pour être même mentionnées, et quoique fort importantes pour les professionnels de l'astronomie, elles ne sauraient en aucune façon entrer dans le domaine public.

Qu'il nous suffise de mentionner ici quelques résultats et d'entrer dans quelques détails circonstanciés qui donneront une idée de ces immenses travaux. Ils sont développés dans 800 mémoires environ, dont quelques-uns sont très étendus et parurent, soit dans les annales de l'Observatoire, soit dans des revues et recueils scientifiques, publiés en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Comment énumérer les heures employées, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, à l'observation directe du soleil, de la lune, des planètes, des étoiles, des comètes, lorsqu'il s'en présentait sur l'horizon de Rome, enfin des étoiles filantes à certaines époques de l'année, principalement au mois d'août et de novembre?

Le P. Secchi, dont la robuste santé pouvait suffire à des fatigues qui auraient promptement épuisé un tempérament moins solide, s'appliquait personnellement aux observations météorologiques, chaque fois qu'il lui était loisible de le faire. Or, ces observations, pour aboutir à un résultat profitable, doivent être exécutées avec une régularité et une ponctualité qui exigent la pratique d'une vertu bien rare : la persévérance. Elles avaient lieu sept fois par jour, et plus tard même on y ajouta une huitième observation, qu'on appelle *synchronique*, parce qu'elle se fait dans tous les observatoires à la même heure, ce qui correspond pour le méridien de Rome à 1 h. 1/2 de l'après-midi. . . . .

Cette observation, recommandée par les météorologistes américains, a pour but de renseigner les savants sur l'état atmosphé-

rique du monde entier, à la *même heure* du jour, mais qui, évidemment, est différente selon le pays où se fait l'observation.

Il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler à cette occasion que Pie IX, le premier des Pontifes romains, à peine assis sur le trône pontifical, fit disparaître l'usage de compter les heures à l'italienne, depuis I à XXIV heures, sans interruption à partir d'une demi-heure après le coucher du soleil. Le signal du midi précis était donné par un coup de canon tiré du fort Saint-Ange, à l'instant même où une boule qu'on hissait sur le sommet de la tour du Collège Romain, à 11 h. 55, en temps solaire moyen, était abaissée à midi précis. Il convient d'ajouter que d'autres Jésuites, les PP. Rosa, Ferrari, Marchetti et autres étaient adjoints au directeur et qu'ils avaient à leur service des Frères laïques, exercés au mouvement des appareils et à l'enregistrement des observations.

IV. RECHERCHES SUR LE SOLEIL ET LA LUNE

Toutes les branches de l'astronomie ont été explorées par notre savant religieux, mais cependant, il convenait lui-même qu'un attrait invincible le poussait à donner la majeure partie de son temps et la plus grande intensité de son énergie laborieuse à l'étude du soleil. L'astre radieux auquel tout ce qui vit et respire sur notre globe terrestre doit, d'une façon immédiate ou médiate, l'existence et l'énergie vitale, selon les desseins du Créateur, exerçait une sorte de fascination sur cet esprit, à la fois sagace, prudent et réfléchi.

Le P. Secchi a donc consigné le fruit de ses recherches incessantes dans un ouvrage magnifique et qui fait époque dans la science. Il convient d'en donner une courte analyse, qui peut-être inspirera à plusieurs de nos lecteurs le désir de se procurer cet ouvrage capital de notre héros.

Le Soleil a été composé originairement en français, langue que le P. Secchi avait apprise, en même temps que l'anglais, et dont il était parvenu à avoir une connaissance suffisante pour pouvoir non seulement la parler, mais l'écrire, non sans doute sans commettre quelques fautes, mais cependant d'une façon toujours intelligible. Ce grand esprit jugeait avec raison que de toutes les langues cultivées, le français exprime avec le plus de précision et de clarté pour les étrangers la description des phénomènes physiques, la météorologie, les mathématiques pures et appliquées et les déductions philosophiques qui ressortent des données expérimentales.

Toutefois, on le conçoit, une œuvre de cette importance, publiée dans une langue qui n'était point la sienne, demandait d'être revue, retouchée et, s'il est permis de le dire, *mise au point* par des Français instruits et très au courant eux-mêmes des découvertes scientifiques de notre époque. Aussi l'ouvrage, en deux beaux volumes illustrés, enrichis de planches coloriées, a été publié avec un luxe digne de sa réputation par l'éditeur Gauthier-Villars, de Paris. Il fut retouché et soigneusement revu par le P. Larcher, professeur de physique à l'école préparatoire de la rue Lhomond, et par M. l'abbé Moigno, ami et correspondant attitré du P. Secchi, dont il a écrit la vie et raconté les découvertes.

Ce bel ouvrage, le chef-d'œuvre du savant religieux, dit M. Gilbert, professeur à l'Université catholique de Louvain, ne s'adresse pas exclusivement aux savants de profession. Il peut être abordé par toutes les personnes qui ont une instruction secondaire quelque peu soignée et possèdent des notions élémentaires dans les mathématiques appliquées et les sciences physiques. Par la nature même de son exposition, dégagée de formules trop difficiles ou inintelligibles au plus grand nombre, le P. Secchi parle à tous les lecteurs qu'un goût sérieux porte à l'étude des grands phénomènes de la nature céleste et terrestre.

Un atlas très complet qui accompagne l'ouvrage du P. Secchi représente avec une scrupuleuse fidélité les fameuses *raies* du spectre solaire (1), découvertes en 1807 par

(1) On appelle spectre solaire le développement et la décomposition de la lumière blanche du soleil dans les sept couleurs qu'on observe dans l'arc-en-ciel.

Frahünhofer et qui, d'abord, furent signalées au nombre de sept seulement, mais dont le nombre s'est énormément accru par suite des observations persévérantes et minutieuses de MM. Cornu et Janssen en France, Angstrom en Danemark, Draper en Angleterre, etc. On est parvenu à en dessiner *cinq mille*.

Vers 1860, le P. Secchi fut, on peut le dire, enthousiasmé par l'importante découverte de deux savants physiciens allemands, MM. Kirchoff et Bunsen. Cette découverte devait avoir des conséquences à peine soupçonnées, mais de la plus haute portée. Elle consiste dans ce fait capital que les solides et liquides incandescents projetés sur un prisme de cristal donnent un spectre de lumière *continu*, tandis que les gaz ou vapeurs lumineuses par incandescence fournissent, au contraire, un spectre *discontinu*, c'est-à-dire composé de raies colorées en nombre variable, mais occupant toujours la même place et caractérisant nettement la nature des substances lumineuses.

Quelques années après, les mêmes observateurs reconnurent cette autre loi, constatée aussitôt par d'autres physiciens : que les vapeurs ou gaz absorbent précisément les radiations qu'elles produiraient elles-mêmes, si elles étaient portées à la température de leur incandescence. Pour nous borner à un exemple, la vapeur qui entoure le métal appelé *sodium* (qui constitue, uni *au chlore*, le sel marin), lorsqu'il est porté à l'incandescence, donne des *raies noires* là où cette vapeur, devenue incandescente à son tour, produit une *raie jaune* cette fois, et absolument caractéristique *du sodium*, par la place et la largeur qu'elle occupe dans le spectre.

Ces magnifiques découvertes passionnèrent l'illustre astronome et désormais il y appliqua jusqu'à la fin de sa carrière toute son attention. Il en fut récompensé par de superbes constatations, qu'il a consignées dans son bel ouvrage. Ces recherches appliquées à la lumière du soleil et des étoiles ont ainsi permis de constater la nature des éléments qui brûlent dans ces mondes lointains, éloignés de nous par plusieurs centaines de millions de lieues.

V. VOYAGES SCIENTIFIQUES

On conçoit que pour mener à bonne fin plusieurs des importantes recherches qu'il avait entreprises, le P. Secchi fut assez souvent obligé de quitter Rome, afin de suivre de près l'étude des phénomènes qu'il n'aurait pu utilement observer dans cette ville. Les éclipses totales de soleil sont tellement rares pour un même lieu, que l'on en observe à peine une tous les *deux siècles*, et sont parmi les phénomènes les plus imposants que l'homme puisse contempler.

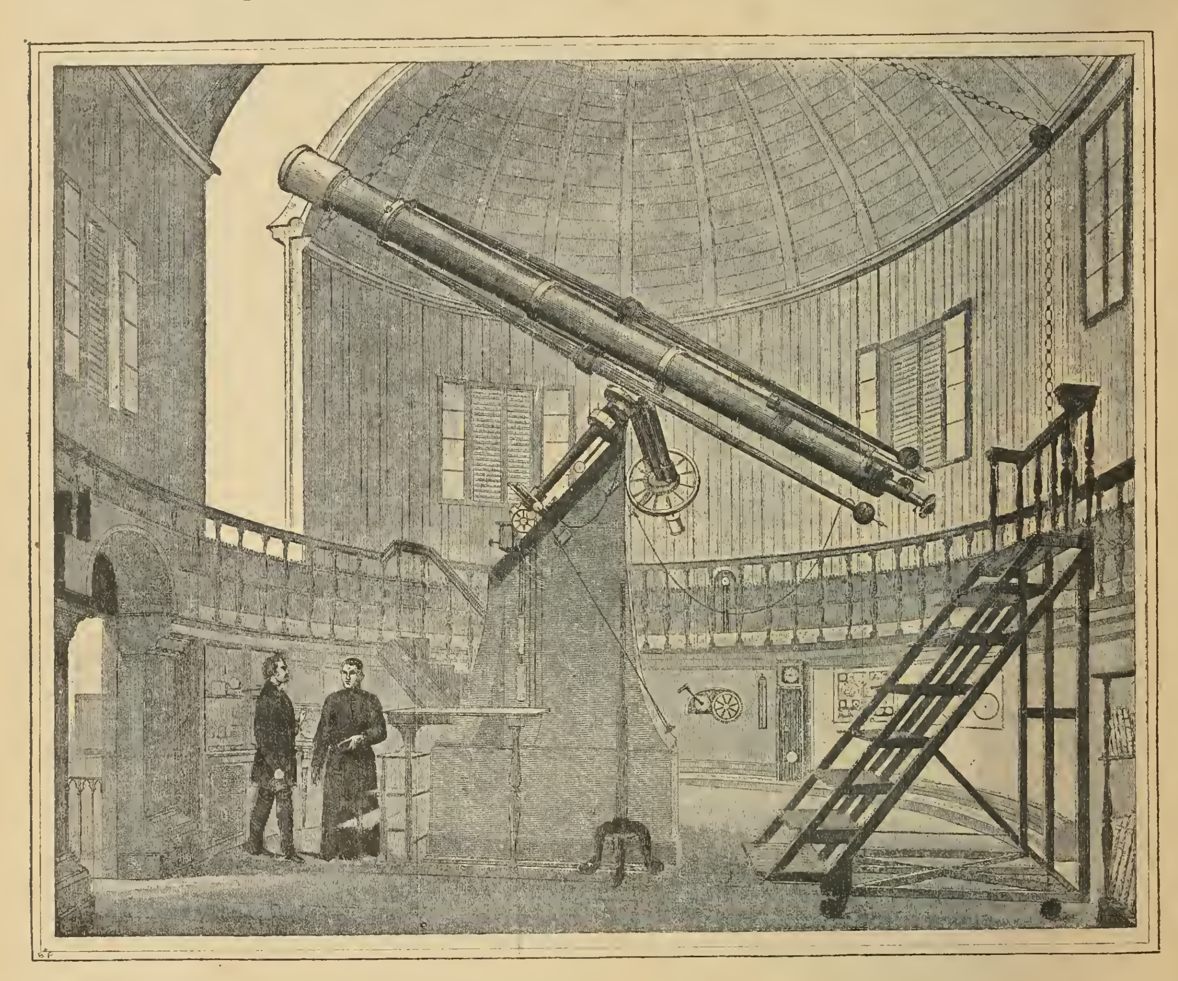
Durant ce siècle en particulier, l'observation de ce merveilleux spectacle a permis d'établir avec une très grande apparence de certitude la théorie physique du soleil. L'application de la photographie à la reproduction exacte des phénomènes qui se passent à la distance de plus de 152 millions de kilomètres de l'observateur, pendant les deux ou trois minutes que dure l'obscurité complète due à une éclipse totale de soleil, a permis de reconnaître la nature de la *couronne* lumineuse qui entoure le disque obscur de la lune se projetant sur la surface de l'astre lumineux, ainsi que celle des protubérances ou aigrettes roses ou rouges qui débordent, par places, le contour de la lune.

L'analyse spectrale a prouvé que ces apparences n'étaient nullement illusoires, mais qu'elles étaient réellement produites par des gaz ou vapeurs faisant partie de la substance même du soleil, et dont la principale était l'hydrogène, porté à une température extrêmement élevée.

Trois fois seulement pendant sa longue carrière, Secchi put observer une éclipse *totale* de soleil : en 1842, en 1860 et en 1870. Ces deux dernières éclipses furent visibles, l'une en Espagne, l'autre en Sicile. Ce fut encore grâce à la générosité de Pie IX que Secchi put entreprendre ces voyages coûteux, surtout en raison des dépenses que devait entraîner l'achat d'ins-

ruments et d'appareils nécessaires, afin d'étudier un phénomène si rare et d'une durée si courte cependant, ainsi que leur installation dans le lieu le plus propice.

Le voyage en Espagne au mois de juillet 1860 eut lieu dans d'excellentes conditions. Chaque groupe d'astronomes espagnols ou étrangers choisissait le lieu qui lui paraissait le plus commode. Le P. Secchi s'installa avec ses aides dans une plaine voisine de *Castellon de la Plana*, à quelques lieues au nord de Valence, près de la mer, en un lieu appelé *desierto de las Palmas*. C'est là que furent photographiées



LE P. SECCHI DANS LA GRANDE SALLE DE L'OBSERVATOIRE DU COLLÈGE ROMAIN

pour la première fois les protubérances solaires, tandis que, non loin de là, un autre astronome anglais, M. Warren de la Rue, posté à Rivabellosa, faisait les mêmes expériences.

La comparaison des épreuves obtenues permit de résoudre les problèmes controversés jusqu'alors.

On reconnut ainsi :

1° Que les protubérances sont une réalité et non de purs effets de lumière ;

2° Qu'elles appartiennent en propre au soleil et non à la lune, ou à l'atmosphère terrestre ;

3° Que la couronne a ainsi une réalité objective ; qu'elle est plus relevée à l'équateur qu'aux pôles et mieux encore à 45° de latitude qu'à l'équateur.

Enfin, le P. Secchi eut la joie intime de voir le procédé qu'il avait employé pour photographier l'éclipse solaire reconnu comme le meilleur et celui qui, depuis, a été adopté.

Dix ans plus tard, le 19 décembre 1870, le P. Secchi se rendit à Palerme pour observer une autre éclipse totale de soleil visible en cette ville. Mais, par malheur, l'apparition de nuages qui voilèrent l'atmosphère au moment précis où allait se produire l'obscurité totale contrarièrent beaucoup les observations et rendirent inutiles les préparatifs qui avaient été faits.

Il nous faut signaler, outre des excursions durables et nombreuses faites dans la campagne de Rome pour des travaux de *géodésie* (1), d'autres voyages plus importants du savant religieux. Ceux qu'il fit à Paris en 1867 et en 1872 nous paraissent mériter un intérêt spécial.

En 1867, eut lieu la seconde Exposition universelle organisée par le gouvernement



TERRASSE DE L'OBSERVATOIRE DU COLLÈGE ROMAIN

impérial. Celle-là fut exceptionnellement brillante par la multitude énorme d'étrangers que cette fête internationale attira à Paris et par les visites royales et princières que reçut la cour impériale, puisqu'on vit à Paris les souverains de tous les États de l'Europe et même le sultan Abdul-Azis, le premier des souverains ottomans qui ait visité l'Europe chrétienne.

Le P. Secchi fut envoyé à Paris où il fit un séjour de plusieurs mois, qu'il mit à profit pour lier connaissance avec les nombreux savants qui, de tous les points de l'Europe et de l'Amérique, étaient accourus, et il utilisa plus encore ce séjour dans la capitale pour visiter ses plus beaux musées et les riches collections de nos établissements scientifiques et industriels.

C'est à cette Exposition que le P. Secchi présenta à la section de météorologie le

(1) Mesure directe sur le sol d'une partie du méridien terrestre.

superbe instrument connu sous le nom de *météorographe automatique et enregistreur* qui a fait sa célébrité.

Il n'entre pas dans notre programme de faire la description de cet instrument, aujourd'hui employé dans tous les Observatoires nationaux, ou établis par des particuliers. Nous n'en dirons qu'un mot.

C'est un instrument mu par l'électricité simultanément et par la pesanteur, en ce sens qu'une horloge très perfectionnée fait mouvoir les tableaux préparés à l'avance, sur lesquels seront tracées les courbes qui indiquent les variations du baromètre, du thermomètre, de la force et de la direction du vent, de l'humidité atmosphérique, etc.

Cet instrument précieux, imaginé par le P. Secchi et construit à Paris par les plus habiles artistes physiciens et opticiens, excita une admiration universelle et méritée. L'empereur Napoléon, qui s'intéressait vivement aux découvertes scientifiques de tout genre et récompensait généreusement les inventeurs, se montra non moins libéral et généreux envers le Jésuite italien. Il fit de même pour M. Ruhmkorff, auquel un prix de 50 000 francs fut accordé pour sa célèbre bobine électro-magnétique.

Dans une des visites qu'il fit à l'Exposition, l'empereur félicita le zélé et savant religieux, et lorsque les décrets décernant les récompenses lui furent soumis, il voulut conférer la croix d'officier de la Légion d'honneur au savant aussi modeste que zélé (1).

Le second voyage du P. Secchi à Paris eut lieu cinq ans après, au mois d'août 1872. De grands événements avaient bouleversé la carte de l'Europe; l'empire d'Allemagne, agrandi par l'Alsace-Lorraine, avait été relevé, le pouvoir temporel des Papes n'existait plus; mais cependant, comme nous l'avons dit au début de cette notice, le P. Secchi et ses compagnons de travaux astronomiques avaient été maintenus dans leurs fonctions par le gouvernement italien. Il fut désigné par le nouveau gouvernement pour représenter à Paris la science italienne dans la grande Commission internationale convoquée dans cette ville, afin d'aviser au moyen de propager l'adoption du système métrique, et aussi pour régler d'un commun accord la véritable longueur de l'unité de mesure, devenue désormais universelle pour les savants.

Le R. P. Secchi prit part aux conférences qui eurent lieu à cette occasion et reçut de ses collègues anciens et nouveaux les plus sincères témoignages d'estime et d'affection.

Nous devons signaler l'accueil particulièrement honorable et flatteur que le P. Secchi reçut de M. Thiers, alors chef du pouvoir exécutif, qui réunit à un dîner d'honneur les membres de la Commission internationale. Le célèbre orateur et homme d'État sembla prendre à tâche de faire oublier au Jésuite que, jadis, sous Louis-Philippe, il avait combattu avec autant de violence que d'injustice l'Ordre religieux auquel le P. Secchi se fit toujours gloire d'appartenir.

VI. LE SAVANT ET L'HOMME PRIVÉ, LE RELIGIEUX

On ne connaîtrait pas suffisamment l'illustre religieux qui a jeté un si vif éclat sur sa Congrégation, si l'on passait sous silence les qualités de l'homme privé. Il arrive trop souvent, en effet, que les savants, si utiles à leurs semblables par les grandes découvertes qui font leur célébrité, sont dans le commerce de la vie peu aimables envers les autres hommes; trop souvent jaloux à l'excès des succès de leurs rivaux ou de leurs égaux et, pour tout dire, mesquins et injustes lorsqu'ils ne sont pas agressifs ou rancuniers. Ceux qui ont présentes à l'esprit certaines séances de nos académies, ou qui se rappellent certains mémoires signés de noms bien connus, conviendront que nous n'exagérons rien.

Il n'en fut jamais ainsi de notre bon religieux. Bien qu'il eût le caractère vif et parfois très vif, il était toujours disposé à se

(1) Une médaille d'or de première classe fut en outre décernée par le jury des Récompenses à l'astronome italien pour son merveilleux appareil du météorographe enregistreur.

rétracter et à se ranger à l'avis de ses collègues dès qu'on lui avait loyalement démontré son erreur ou l'exagération de sa déduction scientifique.

Voici l'éloge que fait de lui le professeur sicilien Cacciatore, directeur de l'Observatoire royal de Palerme, avec lequel, malgré des divergences profondes d'opinions et de vues, il collabora pendant de longues années à l'avancement de leur science de prédilection.

C'est un devoir sacré pour moi, devoir imposé par l'affection profonde que je lui ai vouée, et par les travaux entrepris de concert entre les deux Observatoires de Rome et de Palerme, de vous entretenir de ses vertus privées. Modeste, loyal, d'un commerce simple et agréable, il avait pour tous un accueil charmant et plein de courtoisie, reflet véritable de son âme. S'il était fier et heureux de ses découvertes et de ses travaux, c'est principalement parce qu'il appréciait la gloire qui rejaillissait sur l'Italie, sa patrie, qu'il chérissait plus que je ne saurais le dire. Esprit droit et honnête, au milieu de l'adversité qui atteignit la Compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait et dont il suivit toujours les institutions fidèlement, il aima sa patrie comme tout homme loyal doit le faire et sut concilier l'estime de ses supérieurs et le respect du gouvernement royal d'Italie.

Les éloges des autres savants, français, anglais, allemands et suisses, quels que fussent la religion et les opinions politiques de quelques-uns d'entre eux, fort lancés dans le mouvement politique libéral et même antireligieux, n'ont pas été moins sincères pour louer les qualités de l'homme privé et du savant. Or, toutes ces qualités, bien qu'elles eussent leur origine dans une excellente nature, ne s'étaient maintenues et perfectionnées que par suite d'un attachement invariable et sincère du P. Secchi à la pratique des vertus religieuses.

Le P. Secchi est du petit nombre, il faut le reconnaître, de ces vrais et sincères chrétiens, qui ont toujours uni dans un étroit embrassement deux choses que la libre pensée, ou plutôt l'irréligion prétend inconciliables; nous voulons dire l'étude approfondie sans arrière-pensée ni sans réticences des sciences d'observations et les devoirs de la piété chrétienne, sincère et éclairée; le travail intellectuel et l'esprit de prière. Il fut du nombre de ces savants, trop rares de nos jours, qui, à l'exemple d'Ampère, de Cauchy, de Leverrier parmi les catholiques; de Cuvier, de Quatrefages et quelques autres parmi les protestants, associèrent à des convictions profondes en religion la pratique des devoirs qu'elle impose.

Secchi fut prêtre et religieux, aussi pieux et fidèle à ses obligations professionnelles qu'il fut chercheur infatigable et travailleur acharné. Toujours levé, sauf les cas de maladie ou de fatigue extraordinaire, à 4 heures du matin en toute saison, il consacrait à Dieu les deux premières heures de sa journée laborieuse par une méditation prolongée *(1 h. 1/4)*, par la célébration fervente et recueillie du sacrifice de la messe et la récitation privée de son bréviaire. Après un frugal déjeuner, il passait à l'Observatoire, pour y exécuter les travaux qu'il s'était prescrits, suivant un ordre parfaitement réglé, ou pour vérifier les travaux de ses collaborateurs.

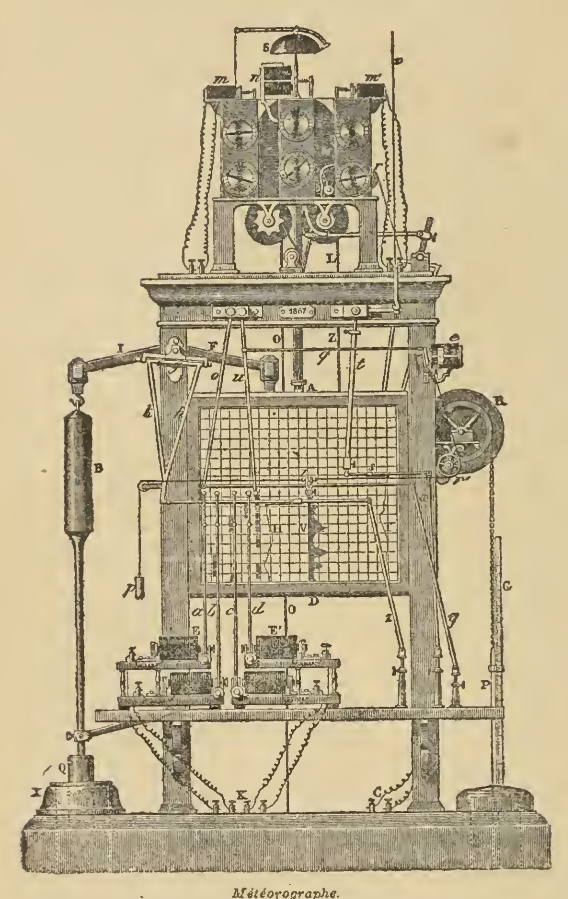
Lorsque l'état de l'atmosphère l'empêchait d'observer le *soleil*, ce qui était presque chaque jour son occupation *préférée*, il travaillait dans sa modeste cellule à mettre en ordre ses observations, à rédiger ses mémoires scientifiques, ou à parcourir les journaux de science français, anglais, italiens ou même latins, comme il en existe encore quelques-uns publiés en Allemagne. Une correspondance active avec ses savants collègues lui prenait souvent de longues heures.

Pour le reste de la journée, d'ailleurs, il suivait en tout la règle si austère et si assujettissante de son Ordre, règle qui, tout en laissant une grande liberté quant aux heures de certains exercices religieux, les impose néanmoins : tels la lecture spirituelle, les examens de conscience fréquents, la récitation du chapelet et une fois le jour, la prière du soir faite en commun.

Très souvent, on le comprend, il devait prendre sur son sommeil pour les observations nocturnes de la lune, des planètes, des étoiles; mais rarement il s'accordait

une prolongation de sommeil, et ne le faisait qu'après en avoir humblement demandé la permission renouvelée chaque mois auprès de ses supérieurs.

Tel fut, pendant quarante-deux ans, le religieux, le prêtre. Il avait compris cette parole de l'apôtre saint Paul: « La piété est utile à tout, parce qu'elle renferme les promesses de la vie présente, et prépare celles de la vie future. »



Météorographe.

INVENTÉ PAR LE P. SECCHI

VII. OUVRAGES DE VULGARISATION INVENTIONS

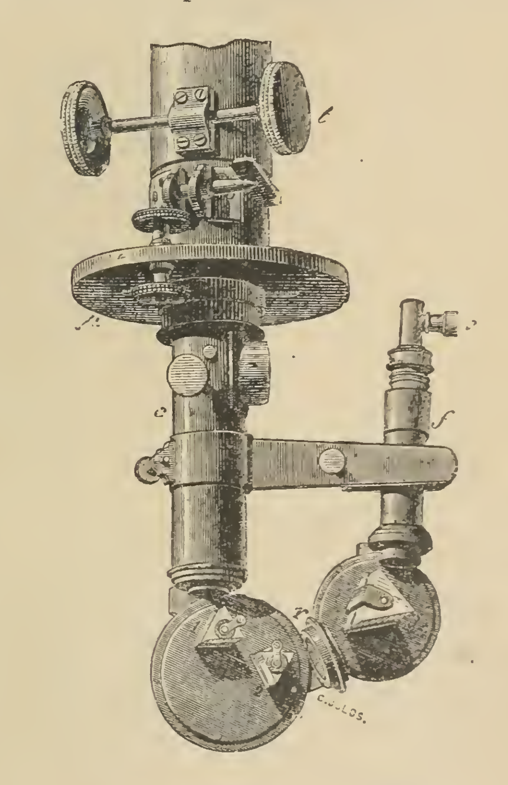
L'un des ouvrages qui ont fait le plus d'honneur au P. Secchi et ont été le plus appréciés des savants des pays civilisés, est assurément son traité, ou plutôt sa *dissertation* sur l'*Unité des forces physiques*. Il fut d'abord composé en italien, mais bientôt après, il en parut deux traductions : l'une en français, revue par l'auteur, l'autre en allemand. — Le P. Secchi, parlant des idées émises, il y a un siècle, par son illustre confrère, le P. Boscowich, sur la constitution intime de la matière, les avait à peu près complètement adoptées, en modifiant seulement certaines interprétations de phénomènes, qui, dans la physique ancienne, ne pouvaient pas même être prévus, alors que l'on ne connaissait point l'électricité dynamique et ses effets, et que l'électromagnétisme n'était même pas soupçonné. On regardait la lumière comme une sorte de fluide subtil, impondérable, il est vrai, mais jouissant d'une *entité réelle et objective*. Les études approfondies et persévérantes de Secchi dans les diverses branches de la physique, de la chimie et de l'électrochimie l'avaient bientôt convaincu de l'inanité, ou du moins de l'impuissance des théories anciennes, pour expliquer les phénomènes observés et les découvertes faites par ses éminents collègues de l'Italie et des pays étrangers. — L'un des premiers, il prouva qu'il était temps de chasser de la science ces *entités hypothétiques :* chaleur, lumière, électricité, magnétisme, et que l'on pouvait les ramener à une *seule et même force,* dont il ne lui était pas encore permis de déterminer la nature intime, mais dont on connaissait les lois avec certitude, puisque l'expérience permettait de reproduire certains phénomènes observés, et que le calcul donnait le moyen de prévoir leurs effets et d'en mesurer l'intensité.

Les théories du docteur Mayer, de Heilbronn, les découvertes de Joule et de Tyndall, en Angleterre; celles de Hirn, de Clausius, de Verdet, en France, pour ne parler que des physiciens les plus connus, achevèrent de le décider à résumer dans une série de leçons ses conceptions personnelles fondées sur les découvertes de ses éminents collègues, auxquels il rend hommage, bien que parfois il en discute la portée et les conséquences. Les fortes doctrines philosophiques et théologiques, dont le P. Secchi s'était pénétré et qu'il avait

depuis plus de trente ans appliquées à l'explication des phénomènes de la physique, l'avaient mieux que personne préparé à ce genre d'investigation. Il était convaincu que le Créateur, auteur des merveilles dont nous ne connaissons encore qu'une partie, n'avait employé qu'un petit nombre d'éléments, peut-être *même un seul*, pour constituer la *matière*, et qu'une *seule force*, infiniment variable dans ses effets, la mettait en mouvement. Il répétait souvent cet adage, dont les anciens philosophes et les scolastiques du moyen âge faisaient grand usage sans en soupçonner toute la vérité : « *Non sunt multiplicanda entia sine causâ*. On ne doit pas sans nécessité multiplier les êtres. » Il démontre donc que la chaleur, la lumière, l'électricité et le magnétisme ne sont que des modalités d'un seul

même fluide, remplissant l'espace et pénétrant les corps même les plus denses. Les changements d'état des corps sous les trois états : solide, liquide et gazeux, servent de base, ou plutôt d'introduction à ses conclusions. La fusion de la glace et des métaux sous l'action de la chaleur et la solubilité rapide de certaines substances très denses, dans quelques liquides, même à froid comme celle de l'or dans le mercure, sont invoquées à l'appui de ses déductions. Enfin, il consacre un chapitre très subtil et très approfondi à la détermination de *l'équivalent mécanique de la chaleur*. On appelle ainsi un nombre établi par plusieurs expérimentateurs et qui est fixé à 325 kilogrammètres. C'est-à-dire que la *force* nécessaire pour élever 325 kilogrammes à 1 mètre de hauteur, en une seconde, ou, ce qui revient au même, 1 kilogramme à 425 mètres de hauteur, est fournie par la dépense d'une *unité de chaleur*. Réciproquement, la *calorie* ou *unité* de chaleur dépensée est capable d'engendrer une force de 425 kilogrammètres.

Nous craindrions de fatiguer l'attention du lecteur en entrant dans plus de développements. Qu'il nous suffise de dire que les vues hardies du P. Secchi et l'interprétation qu'il a donnée de ces phénomènes et d'autres plus probants encore à sa conception de l'*unité des forces* physiques a reçu depuis sa mort une confirmation de plus en plus assurée. Nous ne mentionnerons que la découverte faite, il y a deux ans à peine, des célèbres rayons X, signalés par le docteur Rœntgen (en janvier 1897). Ils justifient les prévisions du P. Secchi et ses conclusions sur l'origine et la nature des vibrations de ce fluide invisible, impondérable nommé *éther*, qui se manifeste à nos sens



LE SPECTROSCOPE DU P. SECCHI

sous les noms de chaleur, de lumière, d'électricité et de magnétisme.

L'ouvrage sur le *Soleil* dont nous avons plus haut mentionné la genèse et la publication est encore plus connu et plus répandu que le précédent. Il étudie en détail les expériences faites pour en déterminer la nature, et discute les diverses hypothèses émises par les astronomes sur la constitution intime de l'astre, autour duquel gravitent toutes les autres planètes, qui en reçoivent la chaleur, la lumière et, par suite, la vie végétale et animale. — Une grande place est donnée

à l'étude des taches solaires, dont la découverte remonte, paraît-il, à une assez haute antiquité, mais qui ne fut mise hors de doute que dans les premières années du XVIIe siècle. — Elle fut d'abord niée *a priori* sous ce prétexte singulier que la matière céleste était *incorruptible.*

Le P. Secchi a fait de nombreuses expériences pour rechercher les causes de ces taches dont la forme, le nombre et l'étendue varient continuellement; il a déterminé la durée de rotation de cet immense globe; sa distance approximative à la terre, d'après une rectification de la *parallaxe* (1) de cet astre établie par de nouvelles méthodes. On trouve aussi des expériences ingénieuses pour apprécier l'énorme chaleur déversée par l'astre radieux dans l'espace et scruter les causes qui maintiennent, depuis tant de siècles, invariables du moins pour nous, la chaleur qu'il lance sur la terre.

VIII. LE MÉTÉOROGRAPHE — LE SPECTROSCOPE

Cet ingénieux instrument, qui fut tant admiré pendant l'Exposition internationale de 1867 par les physiciens et les météorologistes, est d'une structure assez compliquée et ne peut être bien saisi que par les professionnels. Il a pour but d'enregistrer automatiquement les phénomènes météorologiques au moyen de courbes tracées par la machine elle-même sur des tableaux préparés d'avance par l'observateur d'après des règles connues et dont le mouvement très régulier dépend d'un mécanisme d'horlogerie. Le météorographe présente deux faces principales (dont une seule est visible sur la figure) et qui servent à des enregistrations différentes.

La première face présente un tableau renfermé dans un cadre où se trouvent, à l'avance, dessinées les lignes verticales et horizontales se coupant à angle droit et équidistantes ; ces lignes sont appelées *abscisses et ordonnées.* Ce tableau est destiné à recevoir les indications du baromètre, du thermomètre sec et du thermomètre humide ainsi que de l'heure où la pluie vient à tomber et de la quantité qui tombe. Il se déroule pendant une durée de soixante heures, soit deux jours et demi, et, par suite, offre à l'observateur des courbes très développées à l'aide desquelles il peut surtout, pendant les bourrasques ou les tempêtes, apprécier les variations atmosphériques fortes ou faibles. A chaque quart d'heure, l'horloge met en mouvement en même temps que la sonnerie un petit chariot fort léger muni d'une pointe en forme de crayon comme celle du télégraphe Morse et qui dessine la courbe sur le papier quadrillé.

Ce chariot allant et venant ouvre et interrompt le circuit de l'électro-aimant, et comme les indications du crayon se produisent tous les quarts d'heure, on obtient ainsi des courbes qui s'éloignent très peu de la continuité réelle des phénomènes météorologiques eux-mêmes. Le même appareil marque non seulement l'heure où la pluie arrive, mais encore la quantité de pluie recueillie au dehors et conduite dans un petit réservoir placé dans les soubassements de la machine, et construit de façon à éviter le plus possible les évaporations du liquide. La surface interne de l'entonnoir est double de celle du petit réservoir, afin que la hauteur atteinte par la pluie soit quadruplée et ainsi plus aisée à constater.

La deuxième face de l'appareil, non visible sur la figure, porte un tableau sur lequel sont indiquées la force et la direction du vent régnant dans la région et, en outre, une répétition de la température donnée par un thermographe métallique. Une très ingénieuse combinaison d'une girouette adaptée à une espèce de rose des vents à quatre secteurs métallique donne la direction du vent, et la vitesse de l'air est indiquée par un moulinet dont chaque tour est retenu par un compteur mû par le va-et-vient d'un interrupteur électrique. Chaque tour du moulinet représente une vitesse de 10 mètres par seconde. Un deuxième cadran-compteur marque les kilomètres parcourus au bout d'un nombre d'heures convenues, puisque chaque jour à midi l'on relève l'espace parcouru par les aiguilles marchant sur le tableau.

C'est par ces inventions ingénieuses et par l'étude persévérante des phénomènes que les grands génies n'ont jamais négligée, qu'ils sont arrivés à arracher à la nature quelques-uns de ses secrets et à formuler des lois auxquelles obéissent d'ordinaire les perturbations en apparence les plus désordonnées que l'homme peut observer.

Ainsi que l'indique son nom, emprunté à la langue grecque, le *spectroscope*, imaginé par le physicien allemand Kirchoff, est un instrument destiné à compléter l'analyse des couleurs et nuances du spectre solaire, en augmentant leur dispersion. C'est un perfectionnement remarquable de l'instrument inventé il y a plus de deux siècles par Newton qui, le premier, trouva le moyen de décomposer la lumière blanche du soleil dans les sept couleurs fondamentales qu'on admire dans l'arc-en-ciel et qui sont, par ordre croissant

(1) La *parallaxe* d'un astre est l'angle sous lequel serait vu, de cet astre, le rayon du globe terrestre; c'est un élément indispensable pour en apprécier la distance.

de visibilité et d'éclat : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge. Le spectroscope se compose donc essentiellement d'un certain nombre de prismes en cristal, disposés circulairement sur un disque métallique mobile et présentant toutes leurs arêtes de dedans en dehors. Une vis de pression permet de rendre ces prismes immobiles en fixant le disque qui les porte. Si l'on suppose un rayon lumineux passant par un premier tube qui le dirige sur un premier prisme, puis successivement sur un second, un troisième, etc., ledit rayon émerge du dernier prisme très décomposé puisque la dispersion se trouve à peu près multipliée proportionnellement au nombre de prismes employés. Afin d'obtenir une image très nette, on dispose chaque prisme de manière que la déviation du rayon incident soit la plus petite possible.

Le P. Secchi a très heureusement modifié et perfectionné l'instrument primitif dont le physicien allemand faisait usage. Nous en donnons une figure d'ensemble avec quelques explications. Le nombre de prismes qu'il employait variait de un à cinq. La lettre *t* représente le gros bouton de la lunette équatoriale à laquelle le spectroscope est adapté quand l'observateur veut examiner l'atmosphère solaire; *p* est un cercle en cuivre dit de *position*, qui, à l'aide d'une petite roue intérieure manœuvrée par un pignon, fait tourner le spectroscope autour de la lunette, il contient un tube appelé collimateur; *r* représente les plateaux qui portent les prismes (ici on en voit deux) et qui peuvent se séparer à volonté; *f* est le tube de la lunette du spectroscope; *o* un oculaire à réflexion latérale qui permet à l'observateur de prendre une position plus commode. A la hauteur du point *c* est une large ouverture par laquelle on voit la fente du collimateur et l'image du soleil qui s'y projette pendant l'observation. Le P. Secchi recommandait beaucoup l'emploi de cette ouverture qui facilite grandement les recherches spectrales sur les bords du soleil. Le pouvoir réfringent de ces prismes est tel que le rayon émergeant est (pour les rayons jaunes) parallèle à celui qui est incident. Afin de rendre la dispersion plus considérable encore, Secchi employait deux prismes à vision directe, l'un entre l'objectif de la lunette et les autres placés sur le cercle, et le second entre ces derniers prismes et l'objectif du tube collimateur. Les découvertes faites à l'aide de cet instrument ainsi perfectionné dans la photosphère ont été des plus fructueuses et rendirent le nom de l'inventeur célèbre parmi ses savants collègues.

IX. DERNIÈRES ANNÉES — LA MORT

Une vie si bien remplie fut, malheureusement pour les progrès des sciences auxquelles s'était adonné le P. Secchi, brusquement interrompue, à un âge assez peu avancé, et à l'heure où, dans la plénitude de ses forces intellectuelles, nous allions dire de son génie, le savant religieux se préparait à donner une œuvre synthétique, un aperçu général et harmonique de ses découvertes et de ses idées sur le système du monde. Il se proposait de reprendre son ouvrage de l'*Unité des forces physiques*, paru pour la première fois en 1864, et d'en faire une nouvelle édition, considérablement augmentée par l'exposition raisonnée des nouvelles découvertes faites dans la thermodynamique (1).

Les récents travaux publiés en France par MM. Cazin, Verdet, Regnault et Bourget; en Allemagne, par MM. Clausius et Hirn; en Angleterre, par Joule, Tyndall, avaient ouvert de nouveaux horizons à sa vaste intelligence. Il avait l'ambition d'être un *vulgarisateur* dans la plus noble acception du mot, ayant pour but suprême la glorification des œuvres de Dieu et une démonstration scientifique de son existence et de sa Providence.

Cependant, à peine âgé de cinquante-huit ans, l'excellent religieux, dont la robuste santé avait jusqu'alors résisté à des labeurs incessants, à des veilles prolongées, fut tout à coup terrassé. Une maladie cruelle fit sentir ses premières attaques dès le mois d'août 1877. Des crampes fréquentes d'estomac, jointes à des insomnies tenaces, se déclarèrent avec des symptômes alarmants. Les soins et les remèdes qu'il prit par obéissance et par raison n'amenèrent qu'une amélioration passagère.

Dès le mois de janvier 1878, le bon religieux eut le pressentiment de sa fin prochaine, et bien qu'il lui en coûtât d'abandonner des recherches et des travaux qui lui rendaient encore chère l'existence, il se prépara à faire à Dieu le sacrifice de sa

(1) La thermodynamique est la science qui a pour but de rechercher les conditions et la mesure de la transformation de la chaleur en force et, — réciproquement, les conditions de la réversibilité de ces mêmes forces, magnétisme, pesanteur, électricité, en chaleur.

vie. Son ami, le professeur Cacciatore, dont il avait été l'hôte à Palerme, vint le visiter et le trouva complètement changé; il fut accueilli avec cette affabilité que Secchi témoignait toujours à ses collègues et à ses collaborateurs; mais, brisé par les souffrances qu'il avait peine à dissimuler, il se montra abattu et put avec peine soutenir une conversation sur les études et les expériences qu'ils avaient faites ensemble.

Des spasmes prolongés, des convulsions soudaines survinrent dans les premiers jours de février et obligèrent le religieux à s'aliter et à suspendre la célébration de la messe et la récitation du bréviaire, dont jamais, au milieu de ses grands labeurs et de ses voyages, il ne s'était fait dispenser.

Il était sur son lit de douleur, lorsqu'il apprit la mort du grand Pontife qui avait été pour lui non seulement un bienfaiteur généreux, mais un Père.

La disparition de Pie IX fit sur lui une profonde impression; il ne douta plus que Dieu allait bientôt lui demander le sacrifice de sa propre vie, et il se prépara à la mort avec cette sérénité et ce calme que lui donnait sa grande confiance en Dieu et la conscience d'une vie de soixante ans saintement et utilement employée. En pleine connaissance, il reçut les derniers sacrements et s'éteignit dans la soirée du 26 février, six jours après l'élection de Léon XIII, qui, lui aussi, avait toujours témoigné au savant religieux la plus haute estime (1).

Les obsèques du savant religieux furent humbles et modestes, comme les a prescrites saint Ignace pour ses fils, même pour ceux qui ont exercé dans l'Ordre les plus hautes dignités; mais les prières de ses frères et les regrets universels l'accompagnèrent à sa dernière demeure. Son éloge funèbre retentit dans les Académies et les Sociétés savantes de l'Italie et de l'étranger, mais non parmi les siens (1).

Voici l'inscription autorisée, gravée, par exception à l'humilité religieuse, sur la pierre tombale qui recouvre les restes mortels du célèbre et saint religieux

ULCUS MEMBRANAS STOMACHI PEREDENS
TRES MENSES ÆQUO ANIMO PERPESSUS,
AD ÆTERNUM JUSTICIÆ SOLEM,
AD CUJUS OMNIA SE RETULISSE
FASSUS EST
FIDE FRETUS, SPE FULTUS
DEMIGRAVIT
IV. KAL. MARTIAS A. MDCCCLXXVIII
A. N. LIX MENSES VII. D. XXVIII
SECCHII INGENIUM ET PIETATEM.
LEO XIII, PONTIFEX MAXIMUS
LAUDIBUS EXTULIT
R. I. P. (2)

Paris.

AUG. PARADAN.

(1) Il n'est peut-être pas inutile de relever ici que cette même année 1878 vit disparaître plusieurs des astronomes de ce siècle qui ont le plus contribué à l'avancement de cette science. En Allemagne, Brémiker, Heiss et de Littrow; en France, l'illustre directeur de l'Observatoire de Paris, Urbain Leverrier; en Italie enfin, Secchi à Rome et, à Padoue, Jean Sestini, le patriarche des astronomes, décédé à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

(1) Le catalogue à peu près complet des œuvres, mémoires et notices scientifiques, publiés par le P. Secchi, se retrouve dans l'excellente biographie consacrée par un autre grand savant à son illustre ami, M. l'abbé Moigno. Librairie Gautier-Villars. Paris, 1879.

(2) Le 26 févrer 1878, mourut, à l'âge de cinquante-neuf ans, sept mois et vingt-huit jours, *A. Secchi*, illustre par ses talents et sa piété, célébrés par les louanges de Léon XIII, Souverain Pontife.

Il succomba à un cancer de l'estomac, après trois mois de souffrances supportées avec patience. Appuyé sur la foi et rempli d'espérance, son âme s'envola vers le *Soleil de Justice* à la gloire duquel il affirmait avoir rapporté tous ses travaux.

LES CONTEMPORAINS



L'ÉMIR BÉCHIR, PRINCE DU LIBAN (1767-1849)

I. LA FAMILLE PRINCIÈRE DES CHÉHABS — A LA RECHERCHE DE LA FORTUNE — DEIR-EL-KAMAR

Peu de noms ont eu en Orient, au début de ce siècle, autant de retentissement que celui de l'émir Béchir. Lamartine lui a consacré, en un style magique, de nombreuses pages de son *Voyage;* et depuis, ses malheurs ont encore ajouté à sa renommée. Il serait peut-être inutile de redire les particularités de cette vie aussi longue qu'agitée, si quelques-unes n'étaient restées inconnues de la plupart des voyageurs, et s'il n'importait de mieux connaître ce caractère que l'admiration des uns et le blâme des autres ont livré aux jugements les plus contradictoires.

De toutes les familles princières du Liban, celle des Chéhabs était la plus ancienne et la plus illustre. Sortis primitivement du Hedjaz, les Chéhabs étaient venus s'établir dans le Haouran bien avant les Croisades. Ils portaient, à cette époque lointaine, le nom de *Beni-Mahzoun;* ce sont eux qui reprirent aux Francs le canton d'Hasbeya. Un de leurs chefs avait dans le visage un éclat si majestueux, qu'il reçut de ses sujets le nom de *Chéhab,* c'est-à-dire *étincelle, lumière brillante,* surnom qui demeura depuis attaché à la famille entière. Toutefois, en dépit d'un passé glorieux, ce n'était

point aux Chéhabs qu'appartenait le gouvernement de la montagne, mais bien aux Ma'an, dont l'un des princes, Fakhr-Eddin, s'attira, au temps d'Amurat IV, une renommée européenne. Ce Fakhr-Eddin fut l'avant-dernier prince des Ma'an. Après la mort de son neveu, l'émir Ahmed, l'autorité passa tout entière aux mains des Chéhabs, qui surent la conserver ou la reconquérir, après l'avoir momentanément perdue, jusqu'aux déplorables événements de 1840.

Le prince Béchir, dont nous allons raconter l'existenee agitée et semée de contrastes, naquit le 6 janvier 1767, à Ghazir, charmant village, dont les blanches maisons s'aperçoivent sur le flanc de la montagne, au fond de la baie de Djouni, au nord de Beyrouth. Son père, l'émir Kassem, était catholique, et lui-même reçut le baptême, dans son village natal, des mains d'un missionnaire Capucin.

L'année même de sa naissance, le 15 mai, le jeune Béchir perdit son père, et, quelques années après, sa mère se remaria avec un autre membre de la famille Chéhab. Resté orphelin, élevé presque au hasard, frustré de son patrimoine, le petit émir, à treize ans, prit le parti de quitter le toit paternel pour aller à la recherche de la fortune. Tout son bagage, — un lit et quelques ustensiles, — formait à peine la charge d'un chameau qu'il conduisait lui-même. Cependant, tous les cavaliers druses, maronites, arabes, qu'il rencontrait, cheminant en cet état, suivi de la vieille esclave noire qui l'avait nourri, mettaient pied à terre pour saluer en lui l'héritier de la maison de Chéhab.

Il voyagea ainsi pendant plusieurs journées jusqu'aux environs de Deir-el-Kamar *(maison de la lune)*, la capitale des Druses, au sud-est de Beyrouth. Par un bizarre caprice du sort, la petite maison qu'il y prit à loyer deviendra, par la suite, ce grand palais mauresque admiré de tous les voyageurs. Ici nous ne pouvons résister au plaisir de citer une page admirable de Lamartine; aussi bien la résidence de Beit-Eddin occupera une trop large place dans l'existence de Béchir pour ne point en présenter la position au lecteur.

Nous arrivâmes, après deux heures de marche, à une vallée plus profonde, plus étroite et plus pittoresque qu'aucune de celles que nous avions déjà parcourues. A droite et à gauche s'élevaient, comme deux remparts perpendiculaires, hauts de 3 à 400 pieds, deux chaînes de montagnes, qui semblaient avoir été séparées récemment l'une de l'autre par un coup de marteau du fabricateur des mondes, ou peut-être par le tremblement de terre qui secoua le Liban jusque dans ses fondements, quand le Fils de l'homme, rendant son âme à Dieu, non loin de ces mêmes montagnes, poussa ce dernier soupir qui refoula l'esprit d'erreur, d'oppression et de mensonge, et souffla la vérité, la liberté et la vie dans un monde renouvelé. Les blocs gigantesques, détachés des deux flancs des montagnes, semés comme des cailloux par la main des enfants, dans le lit d'un ruisseau, formaient le lit horrible, profond, immense, hérissé, de ce torrent à sec : quelques-unes de ces pierres étaient des masses plus élevées et plus longues que de hautes maisons. Les unes étaient posées d'aplomb comme des cubes solides et éternels; les autres, suspendues sur leurs angles et soutenues par la pression d'autres roches invisibles, semblaient tomber encore, rouler toujours, et présentaient l'image d'une ruine en action, d'une chute incessante, d'un chaos de pierres, d'une avalanche intarissable de rochers : rochers de couleur funèbre, gris, noirs, marbrés de feu et de blanc, opaques; vagues pétrifiées d'un fleuve de granit; pas une goutte d'eau dans les profonds interstices de ce lit calciné par un soleil brûlant; pas une herbe, une tige, une plante grimpante, ni dans ce torrent, ni sur les pentes crénelées et ardues des deux côtés de l'abîme; c'était un océan de pierres, une cataracte de rochers à laquelle la diversité de leurs formes, la variété de leurs poses, la bizarrerie de leurs chutes, le jeu des ombres ou de la lumière sur leurs flancs ou sur leur surface semblaient prêter le mouvement et la fluidité. Si le Dante eût voulu peindre dans un des cercles de son enfer l'enfer des pierres, l'enfer de l'aridité, de la ruine, de la chute des choses, de la dégradation des mondes, de la caducité des âges, voilà la scène qu'il aurait dû simplement copier. C'est un fleuve des dernières heures du monde quand le feu aura tout consumé, et que la terre, dévoilant ses entrailles, ne sera plus qu'un bloc inutile de pierres calcinées sous les pas du terrible Juge qui viendra la visiter !

C'est là, c'est dans ce nid de vautours que le jeune émir attendit le moment de se produire aux regards de sa nation. Sa vie était frugale, réglée et active, ses mœurs

irréprochables; il n'avait pas de plaisir plus attrayant que la chasse : cet exercice, en l'habituant à braver la fatigue et les dangers, développa singulièrement chez lui la vigueur de l'esprit et du corps. Un certain air de maturité perçait dans ses paroles et dans ses actes; il ne lui en fallut pas davantage pour s'imposer au respect des jeunes gens de son âge. Toutes ces qualités, jointes à une habileté peu commune, à une égale connaissance des hommes et des choses, devaient en peu de temps lui permettre de jouer le premier rôle, non plus seulement dans la ville druse de Deir-el-Kamar, mais encore sur tout le territoire libanais. Il convient, pour apprécier sainement l'action politique de l'émir, de rappeler tout d'abord l'état de la Syrie au moment où cette action allait s'engager.

II. LA SYRIE — LES POPULATIONS LES RELIGIONS

La Syrie est cette bande étroite de terrain qui s'étend à l'extrémité orientale de la mer Méditerranée, où elle se développe parallèlement au littoral sur une longueur d'environ cent cinquante lieues communes. Au Nord, elle touche à l'Asie-Mineure par le pachalik d'Adana, l'ancienne Cilicie. Par le Sud, elle confine au désert de Suez; à l'Ouest, c'est la Méditerranée qui dessine son contour; à l'Est, le pays s'étend jusqu'au point où les eaux qui tombent de ses montagnes vont porter la fertilité; au delà règne le désert qui le sépare de la vallée de l'Euphrate. En fait, la Syrie est presque réduite à ce que représentent les deux chaînes de montagnes qui courent parallèlement à son littoral et les plaines ou les vallées qui en dépendent le plus prochainement; telles la vallée de l'Oronte, où s'élève Antioche; celle du Koïk, où s'étend Alep; la plaine de Damas qu'arrosent les eaux tombées du versant oriental de l'Anti-Liban.

Le reste de la contrée est infesté de nomades pillards. Au reste, ce n'est jamais dans la plaine ou sur la côte que s'est trouvé le siège de la vie du pays; l'une et l'autre étaient trop à la merci des conquérants; qu'ils vinssent par terre ou par mer. Ce qui a toujours résisté aux vicissitudes de la politique, des révolutions et des conquêtes, ce que la nature non moins que l'homme a défendu contre la barbarie ou contre l'indolence, c'est cette double chaîne de montagnes qui ne se développe pas en largeur sur plus de trente ou trente-cinq lieues, mais qui s'étend d'Aïn-Tab à la mer Morte, sur toute la longueur de la Syrie, du Nord au Sud. Là, les vaincus de la plaine ou des vallées voisines se sont déposés par couches de nationalités souvent mêlées, mais jamais confondues. Les deux ou trois millions d'habitants que renferme la montagne syrienne offrent plus de contrastes entre eux qu'aucune autre agglomération d'êtres humains; c'est une véritable Babel, rendue plus complète encore par la question religieuse, qui partout, en Asie, se confond avec la question politique.

Voici d'abord les musulmans, gens des villes, cultivateurs ou nomades; ils sont en majorité, mais profondément divisés entre eux; l'Arabe ou le Bédouin pille sans pitié le Turkoman, et celui-ci vit à l'état de guerre perpétuelle contre le Kurde. Tous cependant, nomades ou sédentaires, appartiennent au rite *sunni*, au mahométisme occidental; seuls les Métoualis, cantonnés dans la grande vallée qui sépare les deux chaînes du Liban, sont *chiites*, sectateurs d'Ali, et, à ce titre, ennemis acharnés des musulmans sunnites.

Après les musulmans, voici les chrétiens, au nombre de 6 à 800 000 âmes environ. Toutes les églises, toutes les sectes chrétiennes ont là leurs représentants, et pas n'est besoin de dire que ceux-ci s'entendent encore moins entre eux que les musulmans eux-mêmes; les orthodoxes se réclament de la protection russe, les catholiques de la protection française, les protestants de celle de l'Angleterre et de la Prusse, et même des États-Unis. Parmi les catholiques, les plus nombreux sont les Maronites, établis au nombre de 150 000 environ dans la montagne du Liban occidental, entre Tripoli et Beyrouth. Viennent ensuite, mais en petit nombre, des Grecs melchites, des Arméniens et des Syriens catholiques, des Levantins et des Francs, fixés dans les ports ou dans les villes. Les chrétiens orthodoxes, reconnaissables à leur haine irréconciliable contre l'Église romaine, sont les débris des populations vaincues au temps de la première conquête arabe; sujets très soumis de tous les conquérants, Arabes, Mamelouks ou

Turcs, ils ne sont devenus un sujet d'embarras pour leurs maîtres que depuis qu'ils servent d'instrument politique à la Russie.

La Syrie compte encore, faut-il s'en étonner? des Juifs, également dispersés dans toute la province, et des idolâtres dont l'origine est encore loin d'être expliquée. A la tête de ces derniers se trouvent les Druses, au nombre de 80 ou 100 000 individus; ils habitent surtout la partie méridionale du Liban, où ils se mêlent aux Maronites, et les revers de l'Anti-Liban; une colonie assez importante est même allée, vers le milieu du siècle dernier, s'établir dans le Haouran. Nous ne ferons que nommer les Nosaïris ou Ansarïehs, autres idolâtres qui habitent au nord des Maronites, au-delà de Tripoli; les Yezidis, venus des bords de l'Euphrate, et sur lesquels court parmi les musulmans ce dicton significatif : « Au jour du jugement dernier, les Juifs iront chevauchant sur le dos des Yezidis pour se rendre en enfer; » enfin, dix autres peuplades qui n'ont de commun avec leurs voisines que les sentiments de haine réciproque qu'elles se portent toutes entre elles.

Nous croyons en avoir assez dit pour que le lecteur le plus étranger à la question comprenne comment la Syrie se trouve être au point de vue politique un véritable dépôt de matières explosives, et quel tour de force l'émir Béchir a dû accomplir pour régner pendant plus de quarante ans sur le Liban maronite et druse. Mais, au cours de ce long règne, que d'incidents, de péripéties, de crimes peut-être ! Tour à tour vainqueur et fugitif, passant, avec une rapidité sans exemple, de la prison au trône et du trône à l'exil; mais toujours, en apparence du moins, supérieur aux événements. Il y a, dans les séances de Hariri, un personnage qui, à chaque chapitre, change de nom, d'état, de costume et de visage. Béchir semble avoir eu cette prodigieuse faculté : on l'a vu arriver à Deir-el-Kamar suivi d'un unique chameau et d'une vieille négresse; bientôt on va le retrouver chef de la Montagne.

III. A LA COUR DE L'ÉMIR YOUSSEF — LA BROUILLE — UNE SOURICIÈRE — PREMIÈRES DIFFICULTÉS — BONAPARTE DEVANT SAINT-JEAN D'ACRE

A l'époque où le jeune émir avait quitté son village de Ghazir pour courir après la fortune, c'est-à-dire vers 1780, la Syrie presque tout entière obéissait au fameux pacha d'Acre, Ahmed-Djezzar. Seul, le Liban continuait d'être gouverné par ses princes nationaux. Le titulaire du pouvoir était alors l'émir Youssef.

C'était, d'après le consul de France à Beyrouth, un homme de taille avantageuse, d'un port majestueux, qui avait une belle figure, et qui, sans une petite tache à l'œil gauche, aurait été un gentilhomme accompli. Il ne paraît pas mieux instruit que ne le sont les hommes agrestes.

On l'accusait d'avoir étranglé le prince Ismaël, son compétiteur, et de manquer absolument de courage personnel. Placé entre Stamboul et Acre, il passait sa vie dans des transes continuelles. Djezzar l'épouvantait; le sultan le remplissait de terreur. Tôt ou tard, il lui semblait qu'il aurait affaire à l'un ou à l'autre. Dans son inquiétude, il se cherchait partout des protecteurs. L'idée bizarre lui vint un jour d'écrire en France, à Turgot. Ce fut M. de Taulès, ancien capitaine de dragons, consul à Saïda, qui envoya la lettre. On trouve dans ce mémoire justificatif des aveux ingénus; Youssef se peignait lui-même sans la moindre dissimulation. C'est ainsi qu'il se laissait aller à dire, en parlant de lui à la troisième personne : « Ayant été battu aux portes de Saïda, le 11 juin 1872, le prince se réfugia dans le mont Liban, avec autant de désordre que de précipitation, oubliant tout dans sa frayeur, excepté le soin de sa propre sûreté. Ce ne fut que lorsqu'il vit sa personne en sûreté, qu'il songea à la conservation de la ville de Beyrouth..... » Le curieux est que Youssef pensait que ces aveux le rendraient intéressant et qu'ils préviendraient la diplomatie en sa faveur.

Lorsque le soupçon ne le rendait point sanguinaire, Youssef était susceptible de bons sentiments. Ainsi, ayant ouï dire force louanges du jeune Béchir, il voulut le prendre à son service. La bonne mine, l'air résolu du jeune homme le séduisirent tout à fait; Béchir fut confié à des maîtres et put acquérir quelques notions de littérature arabe. On l'initia peu à peu au train

des affaires; on le chargea même de certaines négociations qu'il conduisit habilement. Dans une de ces guerres si fréquentes entre le prince des Druses et le pacha d'Acre, Béchir, cerné par l'ennemi dans une rencontre, n'échappa qu'en s'élançant avec son cheval du haut d'une muraille sous une grêle de balles. Ce trait augmenta sa réputation parmi les siens : Youssef surtout l'admirait de plus en plus, lui dont le rôle, dans presque toutes les batailles, se bornait à une fuite précipitée.

Malheureusement pour lui, l'émir des Druses s'avisa un jour de ne point se laisser battre par Djezzar. Or, celui-ci voulait au Liban un bon émir qui payât bien l'impôt et qui se fît bien battre, toujours, quand cela était nécessaire. En conséquence, il déclara Youssef déchu de ses droits et lui trouva un successeur dans la personne de ce prince Béchir, dont le nom était devenu populaire dans la Montagne. Restait à exécuter cet arrêt. Avec sa naïveté ordinaire, Youssef, n'attendant du pacha d'Acre ni pitié ni miséricorde, prit en quelque sorte les devants; sur son ordre, Béchir partit pour Acre, avec la mission de se présenter comme le remplaçant du chef actuel des Druses dans le cas où la destitution de ce dernier serait irrévocable. Le bon Youssef comptait sans doute, au moyen de ce stratagème, parer à sa disgrâce en conservant le pouvoir dans sa famille, se promettant bien de le ressaisir plus tard, et de régner sous le nom d'un autre. C'était fort mal connaître le caractère de Béchir. « Je vais près du pacha comme votre fils, avait-il dit à son oncle en prenant congé de lui; mais peut-être retournerai-je près de vous comme fils du pacha. » Cette prévision, comme bien l'on pense, devait se vérifier.

Investi par Djezzar du commandement suprême, Béchir, avec la fougue de ses vingt-quatre ans, n'entendait le partager avec personne. Il se mit à la tête de 600 *maugrabins* (1) fournis par Djezzar, et, malgré la défaite récente du pacha d'Acre, s'achemina vers Hasbeya, gros village de 5000 habitants, où avait éclaté la révolte. Hasbeya tomba entre ses mains presque sans coup férir. Il se tourna aussitôt contre Deir-el-Kamar. Son habileté lui faisait des amis en chemin. Il effrayait les uns en leur démontrant que toute résistance était impossible, et que, tôt ou tard, le pacha d'Acre, délivré des rebelles, se vengerait terriblement de ses adversaires; il rassurait les autres en leur promettant le pardon. Finalement, quand il arriva devant les portes de la capitale, Youssef était à peu près abandonné.

Sa résistance ne fut pas longue; craignant d'être pris, il se jeta avec quelques fidèles dans la Montagne, où il s'efforça de tenir bon quelque temps encore. Béchir ne voulut point lui laisser de repos. Après l'avoir délogé des fortes positions de Hammam, il le poursuivit de vallées en vallées, de sommets en sommets, avec ses *maugrabins*, et les Druses ralliés à son parti. Youssef, fusillé de tous côtés, séparé de la mer et de Beyrouth, où peut-être il aurait trouvé du secours, fut obligé de descendre dans la plaine de la Béka et de se réfugier dans l'Anti-Liban. Là, il arriva presque seul; ses compagnons l'avaient abandonné ou étaient morts. Il prit tristement le chemin de Damas, méprisé comme tous les vaincus et étourdi de sa chute rapide.

Ce n'était point assez pour Djezzar. Devenu très soupçonneux, le pacha d'Acre voulut en finir avec Youssef, dont il craignait les manœuvres et les intrigues. Ce dernier, quoique battu, exilé et remplacé, rêvait toujours le pouvoir : Djezzar lui fit croire qu'il pourrait le lui rendre, donnant à entendre que la puissance de Béchir l'inquiétait. Le piège était grossier, mais Youssef y fut pris. Après bien des pourparlers, il finit par consentir à quitter Damas pour venir à Saint-Jean d'Acre traiter l'affaire. Il arriva en grande pompe, avec des étendards et des clochettes qui sonnaient devant lui Vingt ou trente de ses fidèles l'accompagnaient. On lui offrit la plus belle maison d'Acre, et Djezzar, à son entrée, le vint baiser sur la bouche. Cependant, les négociations traînèrent en longueur. On s'occupa longtemps de salamaleks et de dîners; on se donna des fêtes. Mais Youssef un jour, s'aperçut que sa suite diminuait considérablement. Tous les deux ou trois jours, un de ses officiers disparaissait et ne revenait plus. Où

(1) Soldats du Maroc.

allait-il? Tout simplement dans la Montagne reprendre son rang à la cour de l'émir Béchir. Un jour, enfin, Youssef se trouva seul. Il voulut sortir, mais un maugrabin, qui gardait sa porte, lui déclara que, s'il faisait un pas dehors, il lui enverrait une balle dans la tête. L'ancien émir comprit alors qu'il était tombé dans une souricière et qu'il n'en sortirait plus qu'à l'état de cadavre (1). Tel fut, en effet, le dénouement de cette étrange odyssée; le pauvre Youssef périt étranglé.

Pour être délivré de Youssef, le nouveau prince des Druses n'en avait point fini avec les difficultés. D'abord, Djezzar n'était pas homme à laisser une autorité quelconque s'établir paisiblement à côté de la sienne propre. Préoccupé seulement d'éluder les ordres du sultan, qui lui demandait de marcher contre les Mamelouks rebelles, il ne songeait qu'à provoquer des troubles dans le Liban et à créer un danger tout près de lui pour faire diversion. D'un autre côté, rien n'est rebelle à toute idée de discipline comme un Libanais. Maronites et Druses étaient divisés en factions rivales; on en comptait autant que de familles princières.

Ainsi, Youssef avait à peine disparu que deux compétiteurs, Haïdar et Kekdan, d'accord sans doute avec Djezzar, disputèrent le pouvoir au prince Béchir. Celui-ci, encore trop mal affermi pour résister ouvertement, abandonna Deir-el-Kamar pour se retirer avec ses partisans sur les dernières croupes du Liban, à Nika, d'où il pouvait voir les factions s'entre-déchirer sous ses yeux. Au bout de quelque temps, l'anarchie était si profonde, que l'émir, sur le conseil de ses amis, résolut d'y mettre un terme en essayant une réconciliation avec Djezzar. Il descendit, un jour, à Saint-Jean d'Acre, au risque d'avoir à subir le sort de Youssef, et se présenta aussitôt devant l'irascible pacha. A cette audacieuse démarche, celui-ci ne put cacher sa surprise. « J'y vois la preuve, ajouta-t-il, que tu es innocent des fautes dont on t'accuse, » et il lui promit de lui rendre le gouvernement de la Montagne.

Béchir attendit longtemps l'exécution de cette promesse. Un jour, pourtant, — c'était un vendredi, — l'émir voit tout à coup une troupe de soldats entrer dans sa chambre; il reçoit l'ordre de les suivre. Béchir, terrifié, croit sa dernière heure venue, il ne peut croire à la clémence de Djezzar. Ce dernier, pour une fois, voulut bien faire les choses. Au lieu du cordon fatal, il offrit à son hôte une riche pelisse : c'était l'investir du gouvernement de la Montagne. Béchir, tout ému, suivit le pacha à la mosquée pour la prière publique, et cet acte n'a pas peu contribué à rendre suspecte la foi de son enfance. A l'en croire, il aurait dévotement récité, le visage tourné vers la Mecque, un *Pater* et un *Ave*.

Avant de regagner sa Montagne, l'émir reçut de son terrible protecteur la liste de ceux qu'il devait punir ou mettre à l'amende; or, ceux-ci étaient précisément ses meilleurs partisans.

Naturellement, l'émir trouva moyen d'y substituer ceux qui s'étaient montrés le plus hostiles à sa cause; il épargna cependant les fils de Youssef; il n'en fallut pas davantage pour que l'agent de ces derniers, un certain Georges Bez, allât au plus vite auprès de Djezzar accuser Béchir de soulever la Montagne. L'émir est aussitôt saisi par les janissaires du pacha et conduit par mer à Saint-Jean d'Acre, avec son frère Hassan. Les deux princes, chargés de chaînes, sont jetés en prison, où, pour toute subsistance, ils ne reçoivent qu'une ration de pain, aumône de leurs partisans; la vermine dont leur grabat est infesté ajoute encore à l'épreuve de cette dure captivité. Au bout de seize mois, Djezzar, qui voyait ses revenus diminuer avec la mauvaise administration des fils de Youssef, change subitement de dispositions. Il investit à nouveau Béchir du commandement, à la condition de laisser en otage un des fils d'Hassan. L'émir y consent, et le voilà encore une fois remis en place, grâce à ce jeu de bascule qui s'était renouvelé, à des intervalles réguliers, tous les six mois environ.

(1) A. Lockroy. *Ahmed le Boucher*, p. 193.

On était en 1799. L'ordre et la tranquillité régnaient à peu près dans la Montagne quand un événement inattendu vint tout à coup compliquer la situation. Le 20 mars, Bonaparte, à la tête de son armée, se présenta devant Saint-Jean d'Acre. Il envoya de belles proclamations aux cheiks des environs qui ne les lurent point; il fit agir les anciens partisans de l'émir Youssef, mort depuis trop longtemps; il rechercha l'alliance de Béchir, et celui-ci ne craignait rien tant que de se compromettre. Au fond, personne en Syrie ne comprenait ce que voulaient l'armée française et son chef. Si, comme ils le déclaraient, les Français n'avaient pas l'intention de s'établir dans le pays et de le garder, pourquoi faisaient-ils à la fois la guerre au sultan et aux ennemis du sultan ? Pourquoi combattaient-ils les Mamelouks, révoltés contre la Porte, et Djezzar, généralissime de la Porte ? L'Orient ne trouvait pas la clé de ce rébus; au Liban, on résolut, par précaution, de garder la neutralité. Si Béchir reçut avec reconnaissance le fusil d'honneur que lui apporta le colonel Sébastiani, il fit couper la tête à Georges Bez qui avait adressé au général en chef des lettres trop flatteuses.

Les Français partis, on vit les dissensions ensanglanter de nouveau la Montagne. Redoutant la colère de Djezzar; éveillée par les intrigues des fils de Youssef, l'émir des Druses courut chercher un refuge sur l'escadre de l'amiral Sidney Smith, alors mouillée dans les eaux syriennes. Son absence ne fut que momentanée. Il était aussi facile de se réconcilier avec le pacha d'Acre que de se brouiller; un peu d'or ménageait l'arrangement. Au reste, Djezzar mourut peu après, laissant Béchir paisible souverain du Liban.

IV. MARIAGE DE BÉCHIR — UN NOUVEAU THÉODOSE — LE PALAIS DE BEIT-ED-DIN — LA COUR DE L'ÉMIR — CARACTÈRE DU PRINCE — RÉVOLTE — FUITE EN ÉGYPTE

Ce fut vers cette époque, c'est-à-dire aux environs de 1808, que le chef de la Montagne contracta sa première alliance avec la veuve d'un pacha turc, héritière d'une grande fortune. A en croire certains récits, une tache odieuse souillerait cette union; le mari, dit-on, aurait été sacrifié à la passion ambitieuse qui convoitait à la fois sa femme et ses richesses; puis, comme pour masquer le crime sous les dehors d'un faux zèle religieux, la nouvelle épouse aurait été convertie violemment au catholicisme. Rien n'est plus contraire à l'histoire que ces suppositions.

Seidet Abbous, — ainsi s'appelait la veuve, — était née chrétienne; elle n'avait changé de religion que sous la contrainte de son premier mari, musulman fanatique. Lorsque ce dernier eut été mis à mort sur les ordres de Djezzar, Béchir avait été chargé de séquestrer ses biens pour le compte du pacha d'Acre. Ce fut alors seulement qu'il vit pour la première fois Seidet Abbous. Frappé des qualités de la jeune veuve, — elle avait à peine trente ans, — il lui donna à entendre qu'il s'offrait à elle pour remplacer celui dont l'avait privée la cruauté de Djezzar. Pour toute réponse, Seidet Abbous étendit un pan de sa robe et permit à l'émir d'y faire la prière à genoux. C'est une manière religieuse et pudique de conclure une alliance dans ces régions où se conservent encore tant de coutumes de l'âge biblique. Ainsi, jadis, dans les champs de Moab, Ruth avait dit à Booz : « Je suis Ruth, votre servante; étendez sur moi votre manteau, parce que vous êtes proche. » En s'unissant à un prince catholique, Seidet Abbous revint d'elle-même à la religion qu'elle avait abandonnée par contrainte. C'est d'elle que l'émir eut ses trois fils Émin, Khalil et Kassem.

Il nous est moins facile de justifier la conduite du prince des Druses vis-à-vis de ses deux cousins Hussein et Saadet-Eddin, fils de l'émir Youssef. Plusieurs fois déjà, on l'a vu, les deux princes avaient essayé de soulever la Montagne contre Béchir. Ayant renouvelé à nouveau leur criminelle tentative, ils furent arrêtés et eurent les yeux crevés : c'était un procédé venu de

Byzance, pour annuler la valeur politique d'un rival ou d'un prétendant.

Tel a toujours été l'Orient avec ses guerres et ses dissensions perpétuelles, ses meurtres commis de sang-froid, et cet odieux mélange de ruse et de férocité. Pour horrible que soit cette action de Béchir, aucun de ses compétiteurs n'eût hésité à la commettre dans les mêmes conjonctures. Assurément, cela ne saurait l'excuser. Ainsi le comprit un courageux missionnaire, Français et Lazariste : justement révolté de la conduite de l'émir, il cessa de remplir auprès de sa personne les fonctions spirituelles de directeur, jusqu'à ce que le prince, alors au plus haut point de sa puissance, se fût condamné à une pénitence publique, comme Théodose après le massacre de Thessalonique.

Délivré de tous ses rivaux, souverain incontesté du Liban, Béchir commence,



VUE GÉNÉRALE DE BEYROUTH

dès lors, à vivre, non plus en chef de bandes, mais en véritable prince. Sa forteresse de Beit-ed-Din se transforme et devient cette somptueuse résidence, si souvent décrite par les voyageurs.

Elle se dressait sur un rocher escarpé, dans un des sites les plus sauvages de la Montagne. De bonnes fortifications, de hautes tours crénelées, d'un aspect pittoresque et saisissant, des terrasses couvertes d'épais ombrages, et qui, en supportant de frais jardins, n'en constituaient pas moins de formidables remparts, assuraient la sécurité du prince. Des cloîtres mystérieux, des galeries superposées, soutenues par des colonnettes où se reconnaissait ce même génie voluptueux qui créa Grenade et Cordoue; des arcades sous lesquelles fuyaient de petits ruisseaux frémissants; de vastes salles au pavé de marbre, où l'art arabe avait prodigué ses élégances et ses richesses; l'air adouci de la montagne, et, dans le lointain, la vue magique de la mer, lui procuraient, au milieu d'une famille nombreuse, toutes les délices de la vie.

De l'autre côté d'un ravin profond, s'étendait, à l'abri des roches immenses qui la surplombaient, la jolie et industrieuse ville de Deir-el-Kamar, dont les 8 ou 9 000 habitants s'enrichissaient par la fabrication des étoffes de soie, surtout de ces robes brodées d'or dont les chefs de la Montagne aiment à se parer. Des jardins fertiles, soutenus

par des terrasses, couvrant le flanc de la montagne comme des échelons, recevaient de Barouk, distant de six heures, des eaux abondantes et limpides, grâce aux canaux et aux aqueducs construits par l'émir. Enfin, des routes tortueuses et faciles à défendre conduisaient en quelques heures, soit à Beyrouth, soit à Saïda, et, en moins de temps, sur le bord de la mer, au lieu même où le Nahr-el-Damoûr, l'ancien Tamyras, se précipite dans les flots bleus de la Méditerranée.

A l'intérieur même de Beit-ed-Dîn, l'émir avait groupé autour de sa personne une cour aussi nombreuse que variée, secrétaires à longues robes et écritoire d'argent, esclaves mulâtres, nègres, officiers égyptiens, reconnaissables à la veste demi-européenne et au bonnet grec à la houppe bleue. Mais rien n'égalait la richesse et l'éclat du costume des guerriers druses, dont se composait la garde affidée de l'émir. C'était d'abord un turban immense sur lequel s'enroulaient des châles aux vives couleurs ; puis une espèce de tunique courte et rouge, tissue, suivant le grade, de coton et d'or, ou de soie et de coton, avec des enroulements bizarres sur les reins et la poitrine. Sous



VUE GÉNÉRALE DE SAINT-JEAN D'ACRE, ANCIENNEMENT PTOLÉMAÏS

d'immenses pantalons à mille plis, paraissaient des bottines en maroquin rouge, s'emboîtant elles-mêmes dans des babouches de maroquin jaune. Une veste fourrée, assez semblable au dolman hongrois, flottait sur les épaules du cavalier, tandis que sa large ceinture blanche soutenait un arsenal d'armes. On y voyait les manches de deux ou trois candjars ou de yatagans et les poignées de deux pistolets incrustés d'or ou d'argent. Outre ces armes, qui ne les quittaient point, les guerriers druses portaient à cheval une lance d'un bois mince, souple et dur, semblable à un long roseau. Quand ils cheminaient, ils tenaient cette lance, ornée de houppes flottantes, la pointe en l'air, ce qui donnait à leur escadron l'aspect d'une de ces phalanges de Saladin qui parcouraient jadis les plaines d'Ascalon (1).

C'est au sein de ces splendeurs que l'émir, bel homme à l'œil vif et fin, au teint frais, à la barbe ondoyante, recevait les Européens de distinction qui venaient visiter ses domaines; c'est de là qu'il contenait, d'une main à la fois souple et ferme, les turbulentes populations du Liban. Il y avait en lui d'incroyables ressources de courage, d'astuce, de sagacité. Dans un pays de fanatisme, il

(1) Voir, pour tous ces détails, LAORTY-HADJI, *La Syrie, la Palestine et la Judée.*

sut se montrer tolérant; son palais renfermait, voisines l'une de l'autre, une mosquée et une église catholique. Là-dessus, certains voyageurs n'ont voulu voir en lui qu'une sorte d'esprit fort participant à tous les cultes officiels de son pays, sans préférence pour aucun : catholique pour les catholiques, druse pour les druses, musulman pour les musulmans. Les apparences ont pu sans doute autoriser un tel jugement. Diviser et tromper pour régner, telle a été de tout temps la maxime politique de l'Orient. Mais, au fond, l'émir était catholique, comme ses ancêtres l'avaient toujours été depuis plusieurs siècles.

Ce n'est pas que nous voulions le présenter comme un modèle de ferveur pendant son règne, ni que tous ses actes politiques soient justifiables devant la conscience chrétienne : qui ne sait l'enivrement du pouvoir, les combinaisons peu scrupuleuses de la politique, l'ignorance des Orientaux en matière de religion, et les insatiables exigences des pachas turcs? Pour régner sur le Liban, Béchir n'en était pas moins sujet de la Porte; à ce titre, il devait payer le *miri* au pacha de Saïda, de Beyrouth ou de Saint-Jean d'Acre, et souvent aux trois pachas à la fois. C'était la cause de bien des exactions, dont la responsabilité ne saurait peser tout entière sur l'émir.

Une fois pourtant, en 1819, les affaires faillirent tourner mal pour le prince des Druses. Le pacha d'Acre, Abdallah, homme rapace s'il en fût, venait d'exiger un nouvel impôt extraordinaire, plus lourd que tous les précédents. Naturellement, les cheiks de la Montagne refusèrent unanimement d'acquitter la somme. Des menaces de révolte se firent entendre; elles atteignirent bientôt un tel degré d'acuité que Béchir crut prudent de s'enfuir dans le Haouran. Lui parti, c'était l'anarchie et le désordre; tout le monde voulait sa place.

Lorsque, sur les instances d'Abdallah lui-même, qui n'avait rien à gagner à ce jeu, l'émir revint à Deir-el-Kamar reprendre l'autorité, l'évêque Youssef, son directeur spirituel, souleva toute la population contre lui. En quelques jours, l'insurrection avait gagné tout le Liban septentrional. L'émir pensa rétablir l'ordre par la voie des négociations. Il eut une entrevue avec l'évêque Youssef, en présence d'un autre évêque, Antoine de Baalbek. On ne put arriver à s'entendre. Alors, il marcha à la tête de ses troupes sur Djébaïl, le principal foyer de la révolte. Arrivé près de Lehfed avec une escorte de 300 hommes, il y fut assailli par 6000 rebelles maronites. Comme toujours, ces derniers firent plus de bruit que de mal. Et quand, enfin, le prince eut été rejoint par toutes ses troupes, il n'eut pas de peine à ramener tout le pays à composition. La révolte fut comprimée, l'impôt promptement payé, et Béchir accepté de nouveau par tous les partis.

L'avidité du pacha d'Acre une fois satisfaite, le pacha de Damas réclama à son tour. Un de ses collecteurs d'impôts et de dîmes se présenta, en 1822, dans un village druse, dont il accabla les habitants de toutes sortes d'avanies. Trop faible pour exiger lui-même des réparations, Béchir implora le secours d'Abdallah. Justement celui-ci convoitait Damas pour arrondir son pachalik. Dans cet empire turc du commencement du siècle, le moindre pacha de province visait à se tailler, aux dépens du maître, une petite principauté indépendante.

Par malheur, Abdallah fut entièrement battu et assiégé, pendant neuf mois, dans Saint-Jean d'Acre. Il ne put détourner la colère de la Porte qu'en présentant des excuses appuyées par le vice-roi d'Égypte, et en payant une amende de 60 000 bourses. Quant à l'émir des Druses, il n'avait pu obtenir du gouverneur de Beyrouth l'entrée de son territoire; à la faveur d'un navire marchand français, il s'enfuit en Égypte, sollicitant de Méhémet-Ali secours et protection. Le vice-roi, qui avait des projets sur la Syrie, accueillit avec empressement le prince fugitif et négocia son pardon auprès du sultan. Quelques semaines plus tard, Béchir rentrait tout joyeux dans sa résidence de Beit-ed-Din. Un de ses homonymes, le cheik Béchir, avait profité de son absence

prolongée pour s'emparer du pouvoir; il fut pris par un officier turc du pacha de Damas et étranglé sur-le-champ; ses trois frères eurent la langue coupée et les yeux crevés, tristes mesures de sûreté dont l'histoire orientale nous offre malheureusement trop d'exemples.

V. BÉCHIR ADMINISTRATEUR — INVASION ÉGYPTIENNE — SOULÈVEMENT DU LIBAN — IMPOPULARITÉ DE BÉCHIR — GUERRE CONTRE LES ÉGYPTIENS — DÉCHÉANCE DE BÉCHIR

A partir de cette date, la suzeraineté de l'émir s'est imposée à tous, Maronites et Druses; personne dans la Montagne qui songe encore à lui disputer le pouvoir. Il brise les derniers liens d'une féodalité turbulente et établit dans le pays une certaine unité administrative. Peu instruit lui-même, sauf dans la langue et la littérature arabes, il se déclare pourtant l'ami et le protecteur des lettres. Il ouvre à ses frais plusieurs écoles spécialement destinées au clergé, et se concilie par cet acte l'affection des évêques et du patriarche. Des poètes, vivant des dons de sa munificence, chantent sa gloire sur tous les tons; ainsi chantaient jadis nos vieux trouvères à la cour de quelque riche seigneur.

Des années s'écoulèrent de la sorte dans une paix profonde, troublée seulement par des démêlés avec les collecteurs d'impôts envoyés par les pachas voisins. Encore le représentant de la Porte n'osait-il pénétrer dans la Montagne. Le jour de l'échéance, il venait jusqu'à la frontière. Là, en grande cérémonie, il recevait l'argent de ses tributaires, que le grand émir lui apportait. Puis il s'en retournait au plus vite, sans avoir osé mettre le pied sur un territoire qui était censé faire partie de son pachalik. Au milieu de cette quiétude de la Montagne, un bruit sourd se fit entendre soudain là-bas, sur le littoral; c'était l'armée égyptienne, commandée par Ibrahim et Soliman Pacha.

Nous aurons l'occasion de raconter ailleurs cette rapide campagne de Syrie, si glorieuse pour les armes du vice-roi. En quelques semaines, toute cette riche contrée avait passé des mains des Turcs entre celles de Méhémet-Ali (1832). Dès les premières victoires, l'émir Béchir, descendu des flancs du Liban, était venu faire sa soumission par gratitude envers le vice-roi non moins que par politique. Mais, à mesure qu'il vit l'administration égyptienne s'affermir dans le pays et attaquer les franchises de la Montagne, il se renferma dans une prudente réserve; sa conduite devint d'une circonspection et d'une discrétion impénétrables. Il ne s'était point soustrait à l'autorité du Turc pour se laisser imposer celle de l'Égyptien, plus exigeante peut-être. Se créer une principauté absolument indépendante, être au besoin un allié fidèle et dévoué, tel était son but, son espoir secret; il ne voulait point d'un rôle de vassal opprimé ou régi arbitrairement.

Deux années durant, la bonne harmonie régna entre les Montagnards et les nouveaux maîtres de la Syrie. Malgré les émissaires du sultan, prodigues d'or et de promesses, malgré la propagande intéressée des méthodistes anglais, en dépit des intrigues de la trop excentrique reine de Palmyre, lady Stanhope, la nièce de Pitt, Béchir écrivait à Ibrahim qu'il répondait de la tranquillité et de la soumission du pays (1). Mais lorsque, dans les premiers mois de 1834, Méhémet-Ali lança ce fatal décret qui établissait en Syrie le monopole commercial, organisait la capitation et la conscription militaire, prescrivait le désarmement général, un vent d'insurrection souffla sur tous les points du Liban. Oter leur fusil, leur inséparable compagnon, aux Druses, aux Maronites, aux Kurdes, aux Bédouins, c'était allumer une mèche sous un tonneau de poudre. Il n'y a, dans ce pays, que les moines ou les derviches à cheminer sans armes, un simple bâton blanc à la main.

(1) Voir n° 195 des *Contemporains*.

Le signal du soulèvement partit de la mer Morte, du sein de ces tribus belliqueuses et turbulentes qui campent autour du lac salé et le long du Jourdain. Assailli sur tous les points à la fois, Ibrahim somme l'émir Béchir de venir le rejoindre à Jaffa avec ses troupes. Béchir, trop avisé pour désobéir ouvertement, et trop prudent pour se livrer lui-même, envoie un de ses fils assurer le pacha égyptien que les Druses vont obéir.

Satisfait de cette bonne volonté, Ibrahim charge le chef de la Montagne de réduire les habitants de Safed, petite ville située au nord de Nazareth, sur trois collines séparées par de profondes ravines; fiers de leur position, les Safédiens se livraient, aux dépens des Égyptiens, à des déprédations inouïes. Cette fois, l'émir obéit et pousse le zèle jusqu'à envoyer 32 des principaux habitants de Safed dans les prisons de Saint-Jean d'Acre. Vers la fin de 1834 toute la Palestine est reconquise. L'ordre régnant, on exige la capitation, on impose la conscription, on poursuit le désarmement.

Chose étrange, de toutes les provinces, nulle, cette fois, ne se soumet plus promptement que le Liban. L'émir s'était-il rallié d'affection à la cause du vice-roi? Se rappelait-il que, vaincu et fugitif, il avait jadis trouvé au Caire protection et appui? Crut-il la fortune de l'Égypte au-dessus des échecs et des revers? Trahit-il son peuple ou se joua-t-il d'Ibrahim? L'histoire n'a pas encore prononcé. On remarqua seulement son zèle à faire descendre de la Montagne les armes et les munitions arrachées aux villes, aux villages, aux forteresses et même aux simples particuliers. Chaque jour, des convois amenaient à Beyrouth ou à Saïda des canons, des fusils, des sabres et des munitions, preuves du dévouement d'un allié aussi fidèle que puissant.

Si, du côté de l'Égypte, les félicitations et les louanges étaient prodiguées à l'émir, des clameurs et des cris sans cesse plus menaçants s'élevaient contre lui dans les hautes vallées. On ne prononçait plus son nom qu'avec imprécations et fureurs; on proférait des menaces contre son autorité et sa vie, et il lui fallut l'appui énergique des Égyptiens pour conserver ce pouvoir, qu'à travers tant de périls il exerçait depuis quarante ans avec autant de vigueur que de souplesse, de ruse que d'habileté. Au lieu de lutter contre l'orage, l'émir, avec sa prudence ordinaire, se confina de plus en plus dans sa forteresse de Beit-ed-Din.

Les Montagnards en profitent pour se donner des chefs et organiser la révolte contre les Égyptiens. On s'était bien dessaisi, en faveur d'Ibrahim, des fusils usés, des pistolets hors de service, des sabres et des yatagans rouillés; mais les longs fusils bronzés incrustés de nacre et les fines lames forgées à Damas n'avaient jamais pris le chemin de Beyrouth ou de Saïda. Bientôt, sur toutes les pentes du Liban, retentit le cri si connu : « A la guerre! à la guerre! montez à cheval, nobles cheiks! armez-vous, fidèles! zèle de Dieu, zèle des combats! » Cri patriotique auquel le montagnard ne sait pas résister. A cet appel, toute la population se lève et paraît en armes, comme si jamais le désarmement n'a eu lieu.

Ibrahim aussitôt s'en prend à l'émir et l'accuse de trahison. Celui-ci rejette ces reproches, maudit la mauvaise foi et la perfidie de ses sujets; il jure qu'il va lever des troupes et que, dès qu'il aura des forces suffisantes, il sortira de sa forteresse pour aller châtier les insurgés.

C'était en 1837. Un inconnu, fils d'un paysan, s'était mis à la tête des révoltés. Par son audace, son intrépidité et une rare bonne fortune, Chebil-el-Arian, ainsi s'appelait ce montagnard, eut bientôt groupé autour de lui tous ceux qui, dans la Montagne, avaient un cheval ou un fusil. Ses attaques étaient brusques et imprévues, ses retraites promptes et habiles; jamais il ne faisait de quartier; tous les Égyptiens qui tombaient entre ses mains périssaient; en peu de temps, il fut la terreur de toute la contrée, depuis Antioche jusqu'à Gaza.

Le péril devenait pressant pour les Égyptiens. Ansariehs, Druses et Maronites étaient

en guerre ouverte contre eux; lady Stanhope, exaspérée de voir son influence anéantie dans le Liban, répandait partout ses émissaires et ses affidés; l'Angleterre, pardessous main, multipliait ses envois d'argent et d'armes, et la Turquie, la plus vivement intéressée, faisait franchir le Taurus à ses armées.

Ibrahim et Soliman, réunissant toutes leurs forces, marchent droit à l'ennemi et s'enfoncent dans les profondes vallées du Liban. C'est dans le Liban méridional, dans le pays des Druses, que le danger est le plus grand; c'est là que les deux généraux égyptiens veulent atteindre l'insurrection et, bravement, ils escaladent les plateaux. Toujours poursuivant les Montagnards, toujours franchissant les ravins et les défilés, sur les pas des insurgés, ils se croient déjà victorieux lorsqu'ils s'aperçoivent avec terreur qu'ils sont fatalement enfermés dans un cercle de feu. Toutes les hauteurs sont gardées, de tous les points, des feux plongeant, des balles sorties de fusils invisibles viennent frapper les officiers et décimer les soldats. Il faut se replier, sinon fuir; et pendant que l'armée revient sur ses pas, que les morts couvrent la vallée, que les armes tombent, que les canons encombrent les chemins, la fusillade crépite furieuse dans les arbres, tandis que Chebil, le chef vainqueur, excite par ses cris les Montagnards, les pousse à l'ennemi et leur défend de faire quartier. Quand l'armée égyptienne, décimée, est revenue dans la plaine, ses pertes sont énormes. Sans se lasser, on réorganise ses débris, on crée des bandes légères qu'on lance dans la Montagne à la poursuite de Chebil. Vains efforts : Chebil, insaisissable, tient en échec deux des meilleurs généraux de l'Orient et des troupes habituées à vaincre.

Alors, on a recours à la ruse. On offre aux Maronites de leur rendre leurs armes s'ils veulent se détacher de la ligue. L'or égyptien aidant, les Maronites se laissent gagner. En quelques semaines, tout le Kesrouan appartient à Ibrahim. Ce sont maintenant les guerriers maronites qui conduisent les généraux égyptiens à travers les défilés et le long des crêtes, qui prennent à revers les positions des Druses, tandis qu'une autre partie de l'armée égyptienne gravit les pentes, du côté de la mer.

La guerre se poursuit terrible, longue et implacable; mais la partie n'est plus égale; les Druses sont anéantis sans pitié. Mais lorsque, quelques années plus tard, ils se relèveront, ce sera pour venger, par le massacre des Maronites, cette trahison de 1838.

Deux années s'écoulèrent, marquées par la victoire de Nézib, et la malencontreuse intervention de l'Europe, menée à son gré par lord Palmerston. A l'instigation des autorités anglaises, le Liban se souleva de nouveau contre le vice-roi, dès le 29 mai 1840; lord Ponsonby avait promis le secours de l'Europe.

Cette fois, l'émir Béchir, jusque-là si fidèle, ou du moins si réservé, voyant la fortune tourner, l'imita. Sans attaquer lui-même les Égyptiens, il ne fit rien pour arrêter les bandes qui les assaillaient. Son consentement tacite suffit à ses turbulents sujets. Les Druses tentèrent un dernier effort, les Ansariehs accoururent au pillage, les Maronites eux-mêmes, acceptant l'or et les armes des Anglais, vinrent, à côté de leurs mortels ennemis, combattre les étrangers. Posté à Beyrouth, Soliman-Pacha contient quelque temps la Montagne, mais à l'automne suivant, l'odieux bombardement des villes syriennes du littoral amène, avec la ruine de leurs forces en Syrie, la retraite définitive des Égyptiens.

Ibrahim, se rapprochant, au mois de septembre, de Deir-el-Kamar, avait voulu se concerter avec le vieil émir Béchir, son ancien allié. Aux invitations du pacha égyptien, le prince du Liban avait opposé les tergiversations et les lenteurs qui lui avaient si souvent réussi. Il préféra ouvrir l'oreille aux propositions des Anglais. Le 5 octobre, il signa une convention avec l'amiral Stopford et déclara ne reconnaître pour vice-roi d'Égypte et pour son suzerain, après le redouté sultan, que Son Altesse, le séraskier Izzet-Pacha, nommé par la Sublime

Porte pour remplacer Méhémet-Ali. A ces conditions, il obtint de conserver son titre de prince de la Montagne. Le 11, il descendit de son palais avec une escorte imposante, et se présenta au quartier anglais, à Saïda.

Fatale imprudence! L'amiral Stopford, lassé de l'attendre, était parti pour Beyrouth, mais en laissant à Saïda, à l'adresse de l'émir, l'ordre formel d'avoir à quitter la Syrie : Béchir était destitué. Un capitaine anglais le prit à son bord et le conduisit à Beyrouth, où l'amiral, rejetant sa demande de l'envoyer en Italie ou en France, le fit conduire à Malte avec sa suite et une partie de sa famille. Il y aborda le 1er novembre; il avait alors soixante-treize ans.

Ainsi finit la fortune politique de l'intelligent et énergique vieillard qui, comme Méhémet-Ali et Ali-Pacha de Janina, avait su s'élever du rang le plus bas au rang suprême, puisqu'il avait gouverné la Montagne en maître presque indépendant. Vaincu par les événements plutôt que par la vieillesse, il prenait, presque octogénaire, le chemin de l'exil, où il va se montrer à nous non moins grand que dans son palais de Beit-ed-Din.

VI. L'EXIL — PRIVATIONS — RÉSIGNATION CHRÉTIENNE — BÉCHIR ET LOUIS-PHILIPPE — LA FIN

L'émir végéta près d'un an dans l'île de Malte, sous la surveillance de l'Angleterre. Il n'est point inutile de rappeler ici que la déposition du prince cachait sous des dehors politiques une arrière-pensée religieuse : on espérait du même coup renverser le catholicisme en Syrie et détruire l'influence séculaire de la France dont il est le principe et le fondement. Et ce ne fut pas une des scènes les moins curieuses de la comédie diplomatique, donnée au monde en 1840, que cette coalition de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, travaillant chacune à recueillir la part d'un héritage que toutes convoitaient avec une égale jalousie.

La consolidation au Liban d'une maison princière catholique pouvait être dans l'avenir un embarras pour les menées anglicanes, luthériennes ou orthodoxes, et l'émir fut sacrifié sans merci. Au bout d'un an, on le remit aux mains des Turcs, qui avaient de justes griefs contre lui : c'était prononcer la sentence définitive de sa déchéance et un bannissement sans retour.

Transporté à Constantinople, au mois d'octobre 1841, l'émir y fut d'abord traité avec certains égards. Par une fatale coïncidence, la paix semblait avoir quitté avec lui la Montagne. On l'accusa auprès de la Porte de fomenter sans cesse de nouveaux troubles. Aussi vit-il bientôt s'augmenter, dans une progression toujours croissante, les privations et les rigueurs de l'exil. Le gouvernement turc ne lui fit même pas l'aumône d'une maison; le prince dut louer à ses frais, à l'extrémité du fauboug solitaire de Psammatia, une maison à demi ruinée, où il vécut quelque temps avec toute sa suite entassée autour de lui.

Lorsque la flotte anglaise l'avait pris pour le conduire à Malte, il n'avait pas plus de 250000 francs en argent; c'étaient ses seules ressources, et il lui fallait subvenir à l'entretien de 80 personnes. Il est vrai que les privations, les maladies, les souffrances, eurent bientôt réduit ce nombre; et quand, le 7 juin 1845, le prince fut transféré à Viranchcher, dans le sandjak de Boli, au fond d'une province de l'Anatolie, sa suite ne comptait plus que 56 personnes. Ses maigres ressources n'en furent pas moins très vite épuisées; alors vinrent les mauvais jours. La détresse de ses serviteurs, l'impossibilité où il se trouvait d'accueillir ses hôtes avec la magnificence d'autrefois, furent pour le vieil émir un supplice de tous les jours. La pipe et le café, voilà à quoi se réduisait l'hospitalité du grand prince; c'était son véritable calice, cela et l'apostasie de son fils Émin.

Ce dernier n'avait pas craint, pour s'attirer les bonnes grâces de la Porte, de renoncer à la foi de ses ancêtres et de se faire musulman. Quand on vint apporter à son

père cette triste nouvelle, celui-ci se contenta de répondre : « Allez dire à Émin que je ne veux le revoir ni dans cette vie ni dans l'autre. »

La perte du pouvoir ne l'avait pas plus affecté. Il requit même en cette circonstance l'assistance de l'ambassadeur de France à Constantinople. L'ambassadeur, qui n'aimait pas les dérangements. refusa de se mêler de l'affaire. Le prince n'insista pas; mais un jour il lui échappa un mot qui montre bien que chez lui le silence n'était pas l'oubli. Comme on lui disait que, depuis quelque temps, la presse française plaidait avec chaleur les droits de la Montagne, il répondit par ce proverbe arabe, dont la forme italienne rend assez bien la malice : *Il gallo canta, ma non fa l'alba* (1). L'émir, on le voit, ne manquait ni de rancune ni d'esprit.

Il ne manquait pas davantage de cette patience et de cette résignation que, seule, la foi chrétienne sait procurer. Par une nouvelle sentence d'exil, on le relégua, de Viranchehcr, à Safranboli, dans l'ancienne Paphlagonie; la détresse augmentait avec les jours. Un de ses petits-fils étant mort, il manqua de l'argent nécessaire pour le faire enterrer. Eh bien ! ni les mauvais traitements des Turcs, qu'il détestait, ni la trahison des Anglais ne lui ont arraché une plainte. Seulement, si on venait à dire du mal en sa présence, soit de l'Angleterre, soit des ministres de la Porte, on était sûr de lui faire plaisir, bien qu'il n'en témoignât rien.

Un vertueux prêtre maronite, Stéphan Hobéich, ancien élève de la Propagande, avait suivi le prince dans son exil; chaque jour, il célébrait la messe dans la chambre de l'émir, transformée en chapelle, et c'est au pied de l'autel que l'auguste exilé renouvelait ses forces pour les épreuves de la journée.

Au cours de l'année 1846, le Divan, inspiré par des sentiments plus humains, rappela le prince déchu du fond de la Paphlagonie pour le transférer dans une région au climat moins rigoureux. C'est ordinairement à Brousse, au pied de l'Olympe de Bithynie, que la Porte envoie les réfugiés politiques, soit des provinces tributaires, soit des États voisins; ce fut à Brousse que l'émir Béchir eut ordre de se rendre. Laissons ici la parole à un voyageur qui visita le captif, deux ans plus tard, en mars 1848.

Le prince habitait une grande et vieille maison, entièrement construite en bois, comme toutes les maisons de Brousse, et recouverte extérieurement d'un mauvais badigeon rougeâtre. Je n'ai jamais rien vu de plus triste que l'aspect de cette maison. Les murailles lézardées, les escaliers vermoulus, les toiles d'araignées suspendues au plafond, les cours désertes, tout présentait l'image de l'abandon et du dénuement.....

L'émir était alors dans sa quatre-vingt-unième année. Son attitude, la longueur de sa barbe, qui, accroupi comme il était sur le sofa, lui couvrait littéralement les genoux; ses yeux, abrités par de longs sourcils blancs que rejoignaient ses moustaches, le feu qui sortait de ses prunelles sans altérer le calme de sa physionomie, donnaient à son visage la majesté terrible d'un vieux lion. La conversation roula presque uniquement sur les événements dont Paris venait d'être le théâtre. Le malheur du vieux roi, sa fuite, son exil, la dispersion de sa famille, ne parurent pas exciter grandement les sympathies de l'émir... Nous en eûmes bientôt la preuve; car, lorsque nous lui eûmes dit que le roi s'était sauvé à grand'peine à Londres, il laissa échapper un petit rire strident : « Hé! hé! » qu'il accompagna de ces paroles textuelles : « *Mach Allah!* que peut dire le roi Louis-Philippe? Il avait pris le trône à ses possesseurs légitimes, le peuple le lui a repris. » Et il cita le proverbe arabe : « Ce qui vient par *aram (nefas)* s'en va par *aram.* » Il entrait peut-être, dans le peu de sympathie qu'il témoignait pour la dynastie déchue, un reste de ressentiment causé par l'abandon qu'on avait fait de ses droits et de sa personne en 1840.....

Nous lui dîmes que M. Guizot avait trouvé également un refuge à Londres : « Hé! hé! fit-il de nouveau avec son rire de crécelle, si le prince de Joinville vient à le rencontrer, *lui qui est si guerrier,* pourra-t-il retenir sa colère? Bien sûr, il l'assommera à coups de bâton ; car enfin, si son père a perdu sa couronne, c'est la faute de son vizir. » Puis il reprit : « Mais non. Dieu, sans doute, le voulait ainsi. » J'exprimai l'espoir que ces événements de France amèneraient un changement favorable dans la situation de l'émir. Il sourit doucement :

(1) Le coq chante, mais ne fait pas l'aube.



RUINES DE LA GRANDE COLONNADE DE PALMYRE

« Je suis vieux, » répondit-il, et, dirigeant ses regards du côté de la fenêtre ouverte, il sembla nous montrer le ciel pour nous dire : Mon espoir est là (1).

Par le fait, les événements n'apportèrent d'autre amélioration à la condition de l'émir qu'un changement de résidence. Il quitta Brousse quelque temps après, pour venir se fixer au petit village de Kadi-Keuï, l'ancienne Chalcédoine, sur la rive asiatique du Bosphore.

C'est là qu'il mourut, l'année suivante. presque entièrement oublié.

Kadi-Keuï.

KUTCHUK EFFENDI.

(1) UBICINI, *La Turquie actuelle* (Paris, 1855), p. 39-45.







